
DITTON PARK.

# RELATION D'UN VOYAGE DU LEVANT,

## *FAIT PAR ORDRE DU ROY.*

CONTENANT

L'Histoire Ancienne & Moderne de plusieurs Isles de l'Archipel; de Constantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie, de la Georgie, des Frontieres de Perse & de l'Asie Mineure.

*AVEC*

*Les Plans des Villes & des Lieux considerables; Le Genie, les Mœurs, le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent; Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.*

Enrichie de Descriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes rares, de divers Animaux; Et de plusieurs Observations touchant l'Histoire Naturelle.

*Par M. PITTON DE TOURNEFORT, Conseiller du Roy, Academicien Pensionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Professeur en Botanique au Jardin du Roy, Lecteur & Professeur en Medecine au College Royal.*

TOME SECOND.



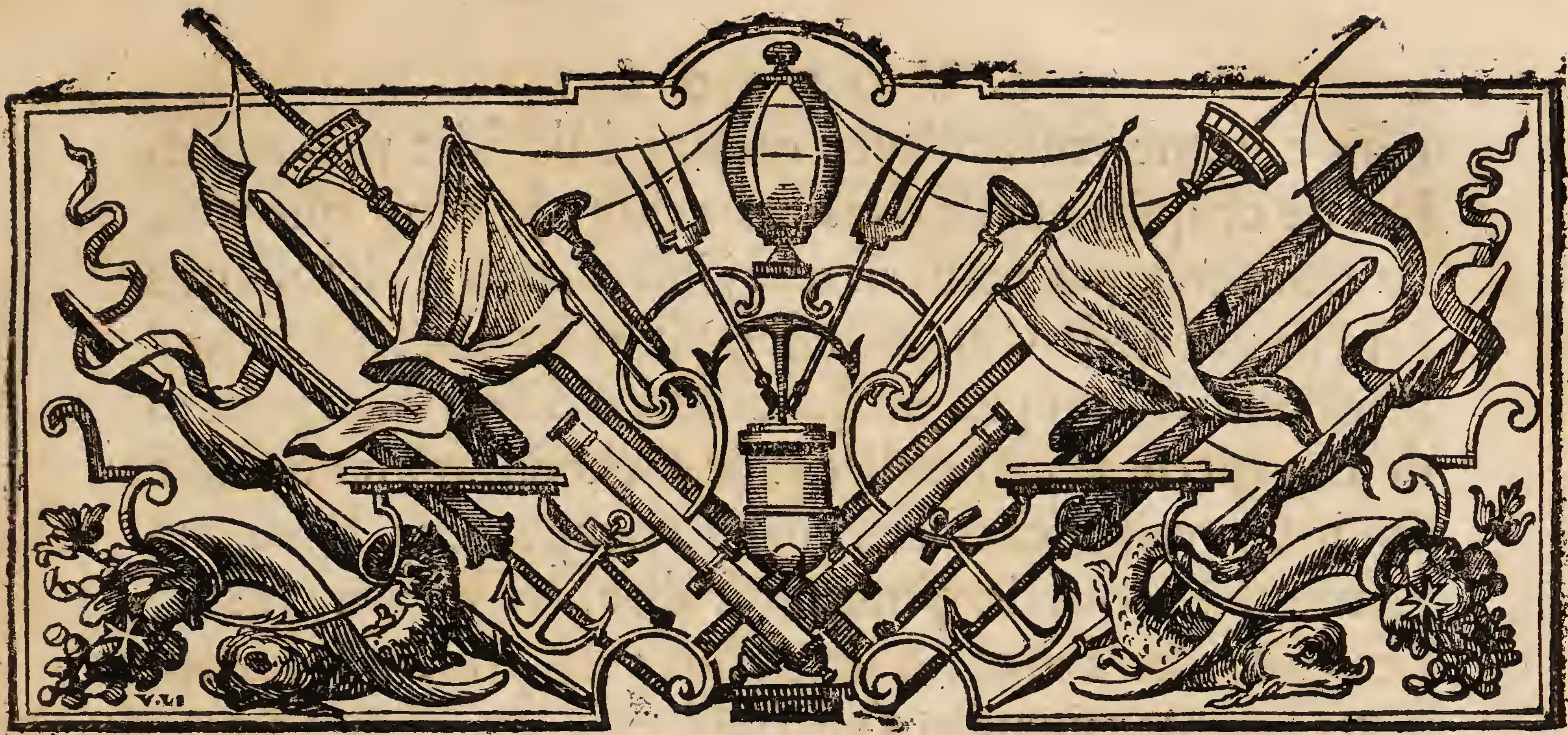
A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXVII.

# LETTRES
## CONTENÜES
## DANS LE SECOND VOLUME.

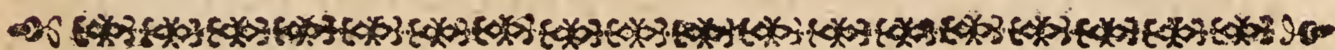


VOYAGE



# VOYAGE DU LEVANT,

## FAIT PAR ORDRE DU ROY.



## LETTRE XIII.

*A Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majeſté, &c.*

MONSEIGNEUR,

SI vous n'aviez pas deſtiné mes Relations à paroître au jour, je me garderois bien de vous entretenir d'une infinité de choſes que vous ſçavez beaucoup mieux que moi;

Du Gouvernement & de la Politique des Turcs.

mais comme vous m'avez ordonné de faire part au public de ce qui se passe dans le Levant, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'insére dans les lettres que j'ai l'honneur de vous adresser, plusieurs choses que tout le monde ne sçait pas, ou qui ont reçû divers changemens depuis qu'on les a publiées : je tâcherai même de faire sentir les veritables causes de ces changemens. Il faut auparavant découvrir, pour ainsi dire, les fondemens de l'Empire des Turcs, & démontrer les principes sur lesquels leur domination s'est établie.

Ceux qui ne remontent pas jusques à l'origine de cet Empire, trouvent d'abord le gouvernement des Turcs fort dur, & presque tyrannique : mais si l'on considere qu'il a pris naissance dans la guerre, & que les premiers Othomans ont été de pere en fils les plus redoutables conquerans de leurs siecles ; on ne sera pas surpris qu'ils n'ayent mis d'autres bornes à leur pouvoir, que leurs seules volontez.

Pouvoit-on esperer que des Princes qui ne devoient leur grandeur qu'à leurs armes, se dépoüillassent du droit du plus fort en faveur de leurs esclaves ? Un Empire dont on jetteroit les fondemens pendant la paix, & dont les peuples se choisiroient un Chef pour les gouverner, devroit joüir naturellement d'un grand repos, & l'authorité pourroit s'y trouver comme partagée. Mais les premiers Sultans ne devant leur élevation qu'à leur propre valeur ; tout remplis des maximes de la guerre, affectérent de se faire obéir aveuglément, de punir avec sévérité, de tenir leurs sujets dans l'impuissance de se revolter : En un mot de ne se faire servir que par des personnes qui leur fussent redevables de leur fortune, qu'ils pussent avancer sans faire naître de jalousie, & dépoüiller sans commettre d'injustice.

Ces maximes qui subsistent chez eux depuis quatre sie-

cles, rendent le Sultan maître abſolu de ſon Empire ; s'il en poſſede tous les fiefs, il ne fait que joüir de l'héritage de ſes peres ; s'il a droit de vie & de mort ſur ſes peuples, il les regarde comme les deſcendans des eſclaves de ſes ancêtres. Ses ſujets en ſont ſi perſuadez, qu'ils ne trouvent point à redire qu'à ſes premiers ordres on leur ôte la vie ou les biens : on leur inſpire même dés le berçeau, par une politique trés rafinée, que cet excés d'obéïſſance eſt plûtôt un devoir de religion, qu'une maxime d'Etat. Sur ce préjugé les premiers officiers de l'Empire conviennent que le comble du bonheur & de la gloire, eſt de finir ſa vie par la main ou par l'ordre de leur maître. Les Sauvages de Canada ſont encore plus tranquilles ſur cet article que les Turcs. Sans avoir lû Epictete ni les Stoïciens, ils regardent naturellement la mort comme un tres-grand bien, & ſe moquent de nous qui plaignons le ſort de ceux que l'on fait mourir : ces Sauvages chantent au milieu des flammes ; & la douleur la plus vive les frappe moins, qu'ils ne ſont flattez de l'eſperance d'une vie plus fortunée.

Le Grand Seigneur eſt adoré de ſes ſujets ; il ſe les attache par lemoindre bienfait, car ils ne poſſédent aucuns biens que ceux qu'ils tiennent de lui. Son Empire s'étend depuis la mer Noire juſques à la mer Rouge : il poſſéde ce qu'il y a de meilleur en Afrique ; maître de toute la Gréce, il eſt reconnu juſques ſur les frontieres de Hongrie & de Pologne : enfin il peut ſe vanter que ſes predéceſſeurs ou leurs Grands Viſirs ſont venus aſſieger la capitale de l'Empire d'Occident, & qu'ils n'ont laiſſé que le Golphe de Veniſe entre leurs terres & l'Italie. Aprés cela croira-t-on qu'il y ait eu des Sultans qui n'ont vêcu que des revenus des jardins Royaux dépendans de l'Empire, quoique ces revenus ne montent, même aujourd'hui, qu'à des ſommes médiocres ! on a veu auſſi quelques Sultans qui ne vivoient

que du travail de leurs mains, & l'on montre encore à Andrinople les outils dont Sultan Mourat se servoit pour faire des fléches que l'on vendoit à son profit dans le Serrail: il y a apparence que les courtisans payoient bien cher l'ouvrage de l'Empereur. Il s'en faut beaucoup qu'on ne vive aujourd'hui dans la maison du Prince avec la même frugalité.

Les Sultans de crainte qu'on ne les trouvât desarmez, se sont fait des chaînes à eux-mêmes & à leur posterité, en instituant une milice formidable, qui subsiste également en temps de paix & en temps de guerre. Les Janissaires & les Spahis balancent tellement la puissance du Prince, quelque absolu qu'il soit, qu'ils ont quelquefois l'insolence de lui demander sa tête. Ils déposent les Empereurs & en créent de nouveaux avec plus de facilité que les troupes Romaines ne le faisoient dans leurs temps : c'est un frein pour les Sultans qui empêche la Tyrannie.

Les revenus de l'Empereur sont en partie fixes & en partie casuels ; les fixes sont les douanes ; la capitation que l'on impose sur les Juifs & sur les Chrétiens ; la taille réelle qui se prend sur les denrées que l'on retire des terres ; & les tributs annuels que le Kan des petits Tartares, les Princes de Moldavie & de Valachie, la Republique de Raguse, une partie de la Mengrelie & la Russie payent en or. Il faut ajoûter à cela cinq millions de livres que l'Egypte produit ; car de douze millions que ce grand Royaume fournit en sequins frappez dans le païs, la solde des milices & les appointemens des officiers en consomment quatre : le Grand Seigneur fait porter les trois autres à la Méque pour les presens accoûtumez ; pour l'entretien du culte ; & pour faire remplir d'eau les cisternes d'Arabie, qui sont sur le passage des Pelerins.

Les Thrésoriers des Provinces reçoivent les droits de

leurs départemens & payent les charges ſur les aſſignations de la Porte. Ils envoyent tous les trois mois aux Thréſoriers de l'Empire les deniers qui ſont en leurs mains; & ceux-ci ſont comptables au Grand Viſir des recettes des Provinces.

Les revenus caſuels du Grand Seigneur, conſiſtent en ſucceſſions ; car ſuivant les loix de l'Empire, le Prince eſt l'heritier des grands & des petits à qui il a donné des penſions pendant leur vie, il herite même des gens de guerre s'ils meurent ſans enfans. S'ils ne laiſſent que des filles, il retire les deux tiers de l'heritage, & ce tiers ne ſe prend pas ſur les fiefs, car ils ſont naturellement au Prince ; mais ſur les terres indépendantes des fiefs, comme ſur les jardins & ſur les fermes, ſur l'argent comptant, ſur les meubles, ſur les eſclaves, ſur les nippes, les chevaux &c. Les parens n'oſeroient détourner quoique ce ſoit de la ſucceſſion ; il y a des officiers établis pour y veiller, & ſi ils le faiſoient tout ſeroit confiſqué au profit du Sultan

Les dépoüilles des Grands de la Porte & des Pachas montent à des ſommes immenſes, & c'eſt ce qui fait qu'on ignore juſques où vont les revenus du Grand Seigneur. Bien ſouvent on n'attend pas que les Grands meurent de mort naturelle, ni qu'ils ayent le temps de cacher leurs threſors : on porte au Serrail leur or, leur argent, leurs joyaux & leurs têtes. La dépoſition des Pachas n'eſt pas le ſeul avantage qui en revient au Grand Seigneur ; celui qui ſuccéde au gouvernement d'un Pacha dépoſé, paye pour ſa bienvenuë une ſomme conſiderable. Tous ceux que le Sultan gratifie d'une viceroyauté, ou d'une charge de conſequence, ſont indiſpenſablement obligez de lui faire des preſens, non pas ſelon leurs facultez ; car ſouvent ce ſont des gens élevez dans le Serrail, où ils n'ont pû preſque rien amaſſer : mais il faut que ces preſens répondent à la

grandeur des bienfaits qu'ils reçoivent. On a mis le present du Pacha du Caire à quinze cens mille livres, sans compter sept ou huit cent mille livres qu'il faut distribuer à ceux qui lui ont procuré cette viceroyauté, & qui ont assez de credit pour l'y maintenir: ce sont les principales Sultanes, le Moufti, le grand Visir, le Bostangi-Bachi &c.

Les sommes dont on vient de parler ne restent pas entre les mains des Thrésoriers, qui pourroient les dissiper ou les faire valoir à leur profit: on les porte au Serrail dans le thrésor Royal, qui n'est pas loin de la Sale du Divan. Ce thresor est divisé en quatre chambres, dont les deux premieres sont occupées par differentes armes & par de grands coffres pleins de vestes, de fourrures, de carreaux brodez & relevez de perles, de pieces du plus beau drap d'Angleterre, de Hollande & de France, de velours, de brocards d'or & d'argent, de brides & de selles couvertes de pierreries.

On garde dans la troisiéme chambre les bijoux de la couronne, qui sont d'un prix inestimable: les porte-aigrettes sont garnis de pierres les plus précieuses: ce sont des tuyaux en façon de Tulipe, que l'on attache au turban du Grand Seigneur, & qui soûtiennent son panache. S'il souhaite de voir quelques-uns de ses bijoux, le chef du thrésor accompagné d'environ 60 pages destinez pour cette chambre, fait avertir le garde-clefs de se rendre à la porte du thrésor : le Thresorier reconnoît d'abord si le cachet qu'on a appliqué la derniere fois sur le cadenat est entier: ensuite il commande au garde-clefs de le casser & d'ouvrir, aprés quoi il lui fait sçavoir qu'elle est la piece que le Grand Seigneur demande ; il la reçoit & va la lui presenter. On tient aussi dans la même chambre les plus beaux harnois, & les plus riches armes qu'il y ait au monde ; les diamans, les rubis, les émeraudes, les turquoises, les perles brillent sur les sabres, sur les épées, sur les poignards.

Toutes ces pieces ne font ordinairement que circuler: car à mesure que l'Empereur en donne quelques-unes à des Pachas, il en reçoit d'autres quand ils meurent, ou quand ils sont déposez.

La quatriéme chambre est proprement le Thresor public: elle est pleine de coffres forts, armez de bandes de fer, & fermant chacun à deux cadenats, on y met toutes les especes d'or & d'argent. La porte de cette chambre est scellée du cachet du Grand Seigneur, qui en garde une clef, & l'autre reste entre les mains du Grand Visir. Avant que de détacher le sceau on vérifie exactement s'il n'a point reçeu d'alteration, & cela se fait ordinairement les jours de Conseil: pour lors on enferme dans ces coffres les nouvelles recettes, ou l'on en tire les sommes destinées au payement des Troupes & à d'autres usages: le Grand Visir y fait appliquer ensuite de nouveau le cachet de l'Empereur.

A l'égard de l'or il passe dans le thresor de l'épargne du Grand Seigneur, qui est une entre-sale ou souterrain vouté, dans lequel personne n'entre que ce Prince accompagné de quelques pages du thresor; l'or y est mis dans des sacs de cuir de quinze mille sequins chacun, & tous ces sacs sont dans des coffres forts. Quand il se trouve assez d'or dans la quatriéme chambre pour en remplir deux cens sacs, le Grand Visir en avertit Sa Hautesse, laquelle se rend au thresor pour les faire transporter dans son épargne, & pour les cacheter Elle-même. Il fait ordinairement ses largesses ce jour-là, tant aux Pages qui l'accompagnent dans le thresor secret, qu'aux Grands qui le suivent jusques à la porte, & qui restent dans la quatriême chambre avec le Grand Visir.

Si les guerres épuisent toutes ces sommes, ou que l'Etat soit dans une pressante necessité, les thresors des

Mosquées qui sont dans le Château des Sept Tours, sont encore d'une grande ressource pour l'Empereur.

Les Mosquées sont riches, & sur-tout celle qu'on appelle *Royale :* aprés qu'on a payé les Officiers, le reste des deniers est mis dans le thresor dont le Grand Seigneur est le principal gardien. Il est vrai qu'il ne peut s'en servir que pour défendre la Religion ; mais l'occasion ne s'en présente-t'elle pas toutes les fois qu'il est en guerre avec ses voisins, qui sont ou Chrétiens ou Mahometans schismatiques ? ainsi le Moufti ne sçauroit desaprouver l'usage qui se fait de ces deniers en temps de guerre.

Il n'est point de Prince qui soit servi plus respectueusement que le Sultan. On inspire tant de vénération pour lui aux personnes qu'on éleve dans le Serrail ; leur sort même exige tant de fidelité & tant d'attachement pour sa personne, que non seulement il y est regardé comme le maître du monde, mais encore comme l'arbitre souverain du bonheur & du malheur de chaque particulier : ce Palais n'est donc rempli que de gens qui lui sont entierement consacrez. On peut les diviser en cinq Classes, les Eunuques, les Ichoglans, les Azamoglans, les Dames & les Muets, auxquels on peut joindre les Nains & les Bouffons, qui ne meritent pas de faire une Classe particuliere.

Les Eunuques ont l'Intendance de tout le Palais, & sont les personnes de confiance : incapables de plaire au beau sexe, & dégagez des interêts de l'amour, ils se donnent tout entiers à l'ambition & au soin de leur fortune. On les distingue aisément par la couleur de leur visage, il y en a de blancs & de noirs ; les blancs sont attachez au service du Prince, & prennent soin de l'éducation des Enfans du Serrail ; les noirs sont plus malheureux, car ils rongent tout le jour leur frein dans les appartemens des Dames

Dames de ce Palais. Tous ces Eunuques ſont reduits à ſe ſervir d'une canule pour faire de l'eau, étant privez dés leur plus tendre enfance du conduit naturel. Les Sultans ne laiſſoient pas d'en être jaloux, quand on épargnoit autrefois cette partie; & ce n'eſt que pour guerir cette folle imagination, qu'on les taille, comme l'on dit, *à fleur de ventre.* L'operation n'eſt pas ſans danger, & elle coûte la vie à pluſieurs; mais les Orientaux & les Africains ſacrifient tout à leur jalouſie: aprés cette eſpece de meurtre, à peine ſouffrent-ils que ces pauvres malheureux jettent les yeux ſur leurs femmes, ils ne leur permettent même le plus ſouvent, que d'être en ſentinelle derriere la porte de leurs chambres.

Chef des Eunuques blancs.

Le Chef des Eunuques blancs, qui n'a pas été epargné en ſa jeuneſſe non plus que les autres, eſt le Grand Maître du Serrail: il a l'inſpection ſur tous les pages ou enfans d'honneur du Palais, on lui donne tous les placets qu'on a deſſein de preſenter au Prince, il a le ſecret du cabinet & commande à tous les Eunuques de ſa couleur. Les principaux de ces Eunuques ſont 1°. Le grand Chambellan qui eſt à la tête des Gentils-hommes de la chambre. 2°. Le ſur-Intendant des chambres des pages & des autres bâtimens du Palais; celui-ci ne ſort jamais de Conſtantinople, & fait la charge des autres pendant qu'ils ſont à la ſuite du Grand Seigneur. 3°. Le Tréſorier de l'épargne qui garde les bijoux de la couronne & l'une des clefs du threſor ſecret: tous les pages du threſor ſont ſous l'obéïſſance de cet officier. 4°. Le grand Deſpenſier du Serrail, qui eſt auſſi grand Maître de la Garderobe; ſa charge s'étend juſques ſur les confitures, ſur les boiſſons du Sultan, ſyrops, ſorbets, & même ſur les contrepoiſons, comme la Thériaque, le Bezoard & autres drogues; il prend ſoin encore de la porcelaine & de la vaiſſelle du Grand Seigneur. Les

autres Eunuques blancs ſont les Precepteurs des pages, le premier Prêtre de la moſquée du Palais, l'Intendant des infirmeries.

Chef des Eunuques noirs.

Le Chef des Eunuques noirs, que l'on peut appeller l'Eunuque par excellence, commande abſolument dans l'appartement des Dames, & tous les Eunuques noirs, qui ſont préposez pour leur garde, lui obeiſſent aveuglément; il a la Surintendance des Moſquées royales de l'Empire, & il diſpoſe de toutes les charges des Officiers qui les ſervent. Les principaux Eunuques noirs ſont, l'Eunuque de la Reyne mere; l'Intendant ou Gouverneur des Princes du ſang; l'Intendant du threſor de la Reyne mere; l'Intendant des parfums, des confitures & des boiſſons de la même Princeſſe; les deux Chefs de la grande & de la petite chambre des femmes; le premier Portier de l'appartement des femmes; les deux Prêtres de la Moſquée royale où elles vont faire leurs priéres.

Ichoglans & Azamoglans.

Les Ichoglans ſont de jeunes gens qu'on éleve dans le Serrail, non ſeulement pour ſervir auprés du Prince; mais auſſi pour remplir dans la ſuite les principales charges de l'Empire. Les Azamoglans ſont ceux que l'on nourrit dans le même Palais pour les offices les plus bas.

Pour ne pas rendre les dignitez héreditaires ou ſucceſſives, & n'élever aucune famille qui puiſſe former un grand parti; bien loin de donner des ſurvivances aux enfans des Viſirs & des Pachas, il eſt ordonné qu'ils ne ſçauroient tout au plus devenir que Capitaines de galére: s'il y a des exemples contraires, ils ſont bien rares. Il n'y a même pas longtemps que les Empereurs ne ſe ſervoient que de gens qui n'avoient ni parents ni amis dans le Serrail: on amenoit continuellement des Provinces les plus éloignées, de jeunes enfans Chrétiens, pris à la guerre, ou levez par tribut en Europe; car ceux d'Aſie en étoient exempts: on

choisissoit parmi eux les plus beaux, les mieux faits, & ceux qui paroissoient avoir le plus d'esprit & les meilleurs sentimens. Leurs noms, leur âge, leur pays étoient enregistrez; ces pauvres enfans qui oublioient bien-tôt pere, mere, freres & sœurs, & même leur patrie, s'attachoient uniquement à la personne du Sultan. Aujourd'hui on ne leve plus d'enfans de tribut ; ce n'est pas pour faire plaisir aux Grecs: c'est parceque les Turcs donnent de l'argent aux Officiers du Serrail pour y faire recevoir les leurs, dans la veuë de les avancer dans les plus grandes charges de l'Empire. Pour peu que ces enfans ayent de génie, ils ne pensent qu'à plaire à ceux qui prennent soin de leur éducation afin de mériter les bienfaits de la Cour. L'Empereur les choisit souvent lui même à mesure qu'on les presente, ou il ordonne qu'ils passent en reveuë devant les principaux Eunuques blancs, qui sont bons phisionomistes : on retient la pluspart de ces enfans à Constantinople. On m'assûra même qu'on en faisoit passer quelques-uns à Andrinople, & à Prusa en Asie. Ceux qui sont les mieux faits restent parmi les Ichoglans, & les autres sont confondus parmi les Azamoglans.

On commence par exiger d'eux une profession de foi, & on les fait circoncire. Ils perdent le prépuce en prononçant, *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est l'Envoyé de Dieu.* Ces enfans sont élevez dans une modestie exemplaire : ils ne sont pas moins souples, ni moins obéissants que les novices chez nos Religieux ; ils sont châtiez sévérement pour les moindres fautes par les Eunuques qui veillent sur leur conduite : ils gémissent pendant quatorze ans sous les yeux de ces Précepteurs. Au lieu de la discipline, on leur donne la bastonade sous la plante des pieds, & il est certains péchez pour l'expiation desquels ils meurent sous le bâton. Les Eunuques sont gens cruels,

qui fâchez de leur triste état, déchargent leur rage sur ceux qui n'ont pas souffert la même opération. Il faut donc que ces pauvres enfans essuyent tous leurs caprices, & malheureusement ils ne sortent jamais du Serrail que leur terme ne soit fini, à moins qu'ils ne veuillent quitter la partie; mais alors ils perdent leur fortune, & n'ont qu'une récompense fort médiocre. Ce Serrail est une République, dont les particuliers ont leurs loix & leurs maniéres. Ceux qui y commandent, & ceux qui obéissent ne sçavent ce que c'est que liberté, & n'ont aucun commerce avec les habitans de la ville: les Eunuques n'y vont que pour faire des commissions. Le Sultan lui-même se rend en quelque maniere esclave de ses plaisirs dans son Palais: il n'y a que ce Prince & quelques maitresses qui rient de bon cœur; tout le reste y languit.

Ichoglans. Les Ichoglans sont partagez en quatre chambres, qui sont au-delà de la Sale du Divan, à gauche dans la troisiéme cour: la premiere qu'on appelle la petite chambre, est ordinairement de 400 pages entretenus de tout aux dépens du Grand Seigneur, & qui reçoivent chacun quatre ou cinq aspres de paye par jour; c'est à dire la valeur de quatre ou cinq sols: mais l'éducation qu'on leur donne est sans prix. On ne leur prêche que civilité, modestie, politesse, exactitude, honnêteté: on leur enseigne sur tout à garder le silence, à tenir les yeux baissez & les mains croisées sur l'estomach. Outre les maîtres à lire & à écrire, ils en ont qui prennent soin de les instruire de leur religion, & principalement de leur faire faire les prieres aux heures ordonnées.

Aprés six ans de pratique, ils passent à la seconde chambre avec la même paye & les mêmes habits qui sont d'un drap assez commun: ils y continuent aussi les mêmes exercices; mais ils s'attachent plus particuliérement aux lan-

gues & à tout ce qui peut former l'eſprit. Ces langues ſont la Turque, l'Arabe & la Perſienne. A meſure qu'ils deviennent plus forts, on les fait exercer à bander un arc, à le tirer, à lancer la zagaye, à ſe ſervir de la pique ou de la lance, à monter à cheval & à tout ce qui regarde le manége; comme à darder à cheval, à tirer des fléches en avant, en arriere ou ſur la croupe, à droite & à gauche. Le Grand Seigneur prend plaiſir à les voir combattre à cheval, & recompenſe ceux qui paroiſſent les plus adroits: les pages reſtent quatre ans dans cette chambre avant que d'entrer dans la troiſieme.

On leur apprend dans celle-ci à coudre, à broder, à faire des fléches, & les pages y ſont encore condamnez pour quatre ans; c'eſt pour devenir plus propres à ſervir auprés de ſa Hauteſſe. Pour cet effet outre la muſique, ils s'appliquent avec ſoin à razer, à faire les ongles, à plier des veſtes & des turbans, à ſervir dans le bain, à laver le linge du Grand Seigneur, & à dreſſer des chiens & des oiſeaux.

Pendant ces quatorze ans de noviciat, ils ne parlent entre eux qu'à certaines heures, & leurs entretiens ſont modeſtes & ſérieux: s'ils ſe viſitent quelque fois c'eſt toûjours ſous les yeux des Eunuques, qui les ſuivent par tout. Pendant la nuit, non ſeulement leurs chambres ſont éclairées, mais les yeux de ces Argus, qui ne ceſſent de faire la ronde, découvrent tout ce qui ſe paſſe. De ſix en ſix lits il y a un Eunuque qui prête l'oreille au moindre bruit.

On tire de cette chambre les pages du thréſor & ceux qui doivent ſervir dans le laboratoire où l'on prépare la thériaque, les cordiaux & les breuvages délicieux pour le Grand Seigneur: ce n'eſt qu'aprés avoir examiné le caractere de leur eſprit, qu'on les met auprés du Prince. Ceux qui ne paroiſſent pas aſſez diſcrets ſont renvoyez avec une recompenſe fort légére: on les fait entrer ordi-

nairement dans la cavalerie, qui eſt auſſi la retraite de ceux qui n'ont pas le don de perſéverance; car la grande contrainte & les coups de bâton leur font bien ſouvent paſſer la vocation; auſſi la troiſieme chambre eſt réduite à environ deux cens pages, au lieu que la premiere eſt de quatre cens.

La quatrieme chambre n'eſt que de quarante perſonnes, bien faites, polies, modeſtes, éprouvées dans les trois premieres claſſes: leur paye eſt double & va juſques à neuf ou dix aſpres par jour. On les habille de ſatin, de brocard ou de toile d'or, & ce ſont proprement les Gentilshommes de la chambre. Ils font leur cour avec beaucoup d'application, & peuvent fréquenter tous les Officiers du Palais; mais le Prince eſt leur Idole: car ils ſont dans l'âge propre à ſoupirer aprés les charges & les honneurs: il y en a quelques uns, qui ne quittent le Prince que lorſqu'il entre dans l'appartement des Dames, commme ceux qui portent ſon ſabre, ſon manteau, le pot à l'eau pour boire & pour faire les ablutions, celui qui porte le ſorbet, & celui qui tient l'étrier quand ſa Hauteſſe monte à cheval ou qu'elle en deſcend. Les autres Officiers de la chambre, qui ſont moins attachez à la perſonne du Prince, ſont le Maître de la Garderobe, le premier Maître d'Hôtel, le premier Barbier, celui qui coupe les ongles, celui qui prend ſoin du turban du Prince, le Secretaire de ſes commandemens, le Contrôlleur général de ſa maiſon, le premier Intendant des chiens. Tous ces Officiers aſpirent aux premieres charges avec raiſon, car il eſt naturel de recompenſer ceux que l'on voit à tous momens.

Rien ne paroît plus propre à former d'habiles gens que l'éducation que l'on donne aux pages du Serrail: on les fait paſſer, pour ainſi dire, par toutes les vertus; neanmoins malgré ces ſoins, lorſqu'on les avance dans les

grands emplois, ils ne ſont encore que de vrais écoliers: il faudroit leur apprendre à commander, aprés leur avoir appris à obéïr, & quoique les Turcs s'imaginent que Dieu donne la prudence & les autres talents neceſſaires à ceux à qui le Sultan donne de grands emplois; l'expérience fait voir ſouvent le contraire. Quelle capacité peuvent avoir des pages nourris parmi des Eunuques qui les ont traitez à coups de bâton pendant ſi long temps? Ne ſeroit-il pas mieux d'avancer de jeunes gens par dégrez, dans un Empire où l'on n'a aucun égard à la naiſſance? d'ailleurs ces Officiers paſſent tout d'un coup de l'état le plus gênant à une liberté ſi grande, qu'il n'eſt guéres poſſible qu'ils ne ſe livrent aux paſſions: cependant on leur donne les meilleurs Gouvernemens des Provinces. Comme ils n'ont ni capacité ni expérience pour remplir les devoirs de leurs charges, ils s'en repoſent ſur leurs Lieutenants, qui ſont ordinairement ou de grands voleurs, ou des eſpions que le Grand Viſir leur donne pour lui rendre compte de leur conduite. Ces nouveaux Gouverneurs paſſent encore malgré qu'ils en ayent par les mains des juifs; comme ils n'ont aucuns biens lorſqu'ils ſortent du Serrail, ils ont recours à ces uſuriers qui ne leurs inſpirent que rapines & concuſſions. Outre les préſens, qu'un nouveau Pacha eſt obligé de faire au Grand Seigneur, aux Sultanes, & aux Premiers de la Porte, il faut qu'il mette ſa maiſon ſur pied. Il n'y a que les juifs qui en puiſſent faire les avances, & ces honnêtes fripons ne prêtent qu'à cent pour cent. Le mal ne ſeroit pas ſi grand, s'ils s'en faiſoient payer peu à peu; mais comme ils craignent à tout moment que le Pacha ne ſoit étranglé ou deſtitué: ils ne laiſſent pas vieillir la dette, & c'eſt ſur le peuple qu'ils l'obligent a en faire le recouvrement.

Les Provinces ne gagnent guéres ſi on y laiſſe un Pacha pendant quelques années: alors s'il eſt homme entendu,

non ſeulement il travaille à s'acquitter; mais encore à faire des fonds pour ſoûtenir ſa dépenſe, & ſur tout pour entretenir ſes protecteurs à la Cour, ſans leſquels, au lieu de s'avancer, il ſeroit immanquablement revoqué de quelque maniere qu'il s'y prît: ainſi le juif ou le *Chifou*, comme diſent les Turcs, continuë toûjours ſon manége, & tout l'argent de la maiſon, pour ne pas dire de toute la Province, paſſe par ſes mains. L'avarice du Sultan Mourat eſt la ſource de tous ces deſordres: il introduiſit l'uſage de reçevoir des preſents des Grands à qui il donnoit les charges de l'Empire: les Grands pour ſe dédommager en uſoient de même à l'égard de leurs inferieurs, depuis ce temps-là tout fut livré au plus offrant. Sultan Solyman qui aimoit tendrement ſes ſœurs & ſes filles, les maria aux premiers Officiers de la Porte, contre l'uſage de ſes prédeceſſeurs qui les donnoient à des Viceroys des Provinces fort éloignées. Les maris, à l'abri de ces Sultanes, ſe mirent ſur le pied de recevoir de toutes mains pour ſubvenir aux dépenſes qu'elles faiſoient. On connoît bien aujourd'hui que ces deſordres ſont capables de ruiner l'Empire; mais le mal eſt preſque ſans remede: car l'Empereur lui-même, les Sultanes, les Favoris, les Grands de la Porte ne s'enrichiſſent que par ces ſortes de voyes; & les inferieurs ne ſe tirent d'intrigue que par leurs concuſſions: il n'eſt donc pas ſurprenant que ce grand Empire ſoit preſentement dans une eſpece de décadence.

Azamoglans.

Des Ichoglans il faut paſſer aux Azamoglans, puiſque ce dernier corps n'eſt compoſé que du rebut du premier. On recherche plus les qualitez du corps que de l'eſprit dans les Azamoglans, & ſi l'on manque de ſujets, on en achette des petits Tartares, qui ſont toûjours en courſe chez leurs voiſins pour enlever des enfans. Ces enfans ſont nourris ſous la diſcipline des Eunuques blancs, de même

que

que les Ichoglans. Aprés la circoncision & la profession de foi, on les instruit des choses de la religion, & sur tout de la priere qui est la seule langue, comme ils disent, avec laquelle les hommes parlent au Seigneur: on montre à lire & à écrire à ceux qui y ont de l'inclination; leurs habits sont de drap de Salonique bleu & fort grossier, & leurs bonnets sont de feutre jaune, faits en pain de sucre. Leurs premieres occupations sont la course ou la lutte, le saut ou le jet de la barre; ensuite on les destine dans le Serrail a être portiers, jardiniers, cuisiniers, bouchers, palefreniers, garçons d'infirmerie, porteurs de hache ou fendeurs de bois, sentinelles, valets de pied, archers de la garde & matelots du caïque du Grand Seigneur. On en occupe plusieurs à nettoyer les armes du Prince: quelques autres sous la conduite des Arabes, prennent soin de ses tentes: il y en a qui sont employez aux bagages & aux charriots; mais quelles que soient leurs occupations, leur paye n'est que depuis deux aspres par jour jusques à sept & demi, sur quoi il faut qu'ils se nourrissent & s'entretiennent; car le Sultan ne leur fournit que le drap & le linge: ils vivent par chambrées avec une grande œconomie. Le Janissaire Aga en fait la reveuë de temps en temps, & fait entrer dans les Janissaires de la Porte ceux qu'il lui plaît. Il y en a quelques-uns qui deviennent Spahis; mais ni les uns ni les autres n'entrent dans ces troupes, qu'aprés que leur corps est bien endurci au travail, & qu'on les a rendus capables de supporter toutes les fatigues de la guerre, en les accoutumant à souffrir le froid & le chaud, à fendre du bois, à porter des fardeaux, à cultiver la terre; en un mot aux travaux les plus rudes & les plus pénibles. On en envoye plusieurs en Asie chez les paysans pour y apprendre l'agriculture.

Ceux qui restent dans le Serrail sont logez à la marine sous des appentis: les principaux sont les Bostangis ou jar-

diniers, dont le Commandant est tiré de ce corps & s'appelle *Bostangi-Bachi;* c'est un des plus puissans officiers de la Porte, quoique d'abord sa charge ne paroisse pas des plus honorables ; mais comme il a l'oreille du Prince & qu'il l'accompagne souvent dans ses jardins, il peut rendre de bons ou de mauvais offices : c'est par cet endroit-là que les puissances lui font la cour. Le Bostangi-Bachi outre son appartement qui est à la marine, a un beau Kiosc sur le Bosphore; il est Surintendant des jardins & des fontaines du Grand Seigneur, & Gouverneur de tous les villages qui sont sur le canal de la mer noire ; il commande plus de dix mille Bostangis ou jardiniers qui sont dans le Serrail ou dans les maisons royales des environs de Constantinople : c'est lui qui est chargé de la police sur le Bosphore de France; il punit séverement les Musulmans & les Chrétiens qui s'enyvrent, ou qui sont surpris avec des femmes : sa fonction la plus honorable est de tenir le timon du caïque du Sultan lorsqu'il va se divertir sur l'eau, & de lui servir de marchepied en lui prêtant le dos pour monter à cheval, ou pour en descendre quand il va à la chasse, ou à la promenade.

Tous les vendredis les Chefs des jardiniers rendent compte au Bostangi-Bachi de l'argent qu'ont produit les denrées des potagers du Grand Seigneur : cet argent est proprement le patrimoine du Prince, car il est destiné pour sa bouche; aussi prend-il souvent plaisir à voir travailler ses jardiniers, mais il faut qu'il soit seul, car s'il est accompagné de quelques Sultanes, ces pauvres gens se retirent bien vite, ou du moins ils se cachent dans la terre autant qu'ils peuvent : ce seroit pour eux un crime sans remission de se laisser voir, & le pauvre Bostangi seroit mis à mort sur le champ. L'honneur de paroître en presence des Dames n'est accordé qu'aux Eunuques noirs, qui ne sçauroient donner ni tentation, ni jalousie.

On aſſûre à Conſtantinople que les Renoncules ſont le plus grand ornement des parterres du Serrail; mais ces parterres ſont en petit nombre, en comparaiſon des potagers & des vergers qui occupent preſque toute la pente & le bas de ce Palais. Les Cyprez, les Pins & les broſſailles deshonorent fort ces vergers; mais les Turcs ſont en poſſeſſion de négliger leurs jardins, ou du moins de ne prendre ſoin que de leurs Melons & de leurs Concombres. Il y a des familles entieres qui ne vivent que de Concombres pendant plus de la moitié de l'année; on les mange tout cruds ſans les peler, comme ſi c'étoient des pommes; ou bien on les coupe par groſſes tranches, mais ce n'eſt pas pour les mettre en ſalade; on les jette dans un baſſin plein de lait fort aigre, & aprés en avoir beaucoup mangé l'on boit une grande potée d'eau fraîche: ces fruits ſont excellens & ne donnent point de tranchées. Les Pages du Palais n'oſeroient entrer dans les lieux où on les cultive, depuis que Mahomet II. en fit éventrer juſques à ſept pour découvrir celui qui avoit mangé un de ſes Concombres.

Outre les officiers dont on vient de parler, les Sultans ont encore dans leur Palais deux ſortes de gens qui ſervent à les divertir; ſçavoir les muets & les nains: c'eſt une eſpéce ſinguliere d'animaux raiſonnables que les muets du Serrail. Les Muets. Pour ne pas troubler le repos du Prince, ils ont inventé entre eux une langue dont les caracteres ne s'expriment que par des ſignes; & ces ſignes ſont auſſi intelligibles la nuit que le jour par l'attouchement de certaines parties de leur corps. Cette langue eſt ſi bien reçeuë dans le Serrail que ceux qui veulent faire leur cour, & qui ſont auprés du Prince l'apprennent avec grand ſoin; car ce ſeroit manquer au reſpect qui lui eſt dû, que de ſe parler à l'oreille en ſa preſence.

Les nains ſont de vrais ſinges qui font mille grimaces Les Nains.

entre eux, ou avec les muets pour faire rire le Sultan, & ce Prince les honore ſouvent de quelques coups de pied. Lorſqu'il ſe trouve un nain qui eſt né ſourd, & parconſequent muet, il eſt regardé comme le Phœnix du Palais : on l'admire plus qu'on ne feroit le plus bel homme du monde, ſur tout ſi ce magot eſt eunuque : cependant ces trois défauts qui devroient rendre un homme tres mépriſable, forment la plus parfaite de toutes les creatures, aux yeux & au jugement des Turcs.

Les Dames du Serrail.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des Dames du Serrail ; mais on eſt diſpenſé de le faire, puis qu'elles ne tombent pas ſous les ſens, non plus que les eſprits purs. Ces beautez ne ſont faites que pour divertir le Sultan, & pour faire enrager les Eunuques. Les Gouverneurs des Provinces font preſent au Grand Seigneur des plus belles perſonnes de l'Empire, non ſeulement pour lui faire leur cour, mais pour tâcher de ſe faire des creatures dans le Palais, qui puiſſent les avancer. Aprés la mort du Sultan, les femmes qu'il a daigné honorer de ſes careſſes, & les filles majeures paſſent dans le vieux Serrail de Conſtantinople ; les plus jeunes ſont quelquefois reſervées pour le nouvel Empereur, ou mariées à des Pachas. Quoi qu'il en ſoit comme c'eſt un crime de voir celles qui reſtent dans le Palais, il faut peu compter ſur tout ce qu'on en a écrit : quand même on pourroit trouver le moyen d'y entrer, qui eſt-ce qui voudroit mourir pour un coup d'œil ſi mal employé ? Ainſi que ces belles entrent par les pieds du lit du Sultan, comme quelques-uns ont voulu le faire croire, ou par les côtez, je n'en déciderai pas, je me contente de les regarder comme les moins malheureuſes eſclaves qui ſoient au monde ; la liberté eſt toûjours préférable à un ſi foible bonheur.

Que dire d'un lieu où l'on admet à peine le premier Medecin du Prince, pour voir des femmes à l'agonie ? &

encore ce docteur ne peut-il les voir ni en être veu : il ne lui est permis de tâter le poux qu'au travers d'une gaze ou d'un crêpe, & bien souvent il ne sçauroit distinguer si c'est l'artére ou les tendons qui se remuent : les femmes même qui prennent soin de ces malades ne sçauroient lui rendre compte de ce qui s'est passé ; car elles s'enfuyent avec grand soin, & il ne reste autour du lit que les Eunuques pour empêcher le medecin de voir la malade, & pour lever seulement les coins du pavillon de son lit, autant qu'ils le jugent necessaire pour laisser passer le bras de cette moribonde. Si le medecin demandoit à voir le bout de la langue ou à tâter quelque partie, il seroit poignardé sur le champ. Hippocrate avec toute sa science eût été bien embarrassé s'il y eût eu des Musulmanes de son temps. Pour moi qui ai été nourri dans son école & suivant ses maximes, je ne sçavois quel parti prendre chez les Grands Seigneurs, quand j'y étois appellé, & que je traversois les appartemens de leurs femmes : ces appartemens sont faits comme les dortoirs de nos religieuses, & je trouvois à chaque porte un bras couvert de gaze qui avançoit par un trou fait exprés. Dans les premieres visites je croyois que c'étoient des bras de bois ou de cuivre destinez pour éclairer la nuit ; mais je fus bien surpris quand on m'avertit qu'il falloit guérir les personnes à qui ces bras appartenoient.

C'est à tort que l'on pretend que les Juives peuvent entrer dans tous les appartemens des Dames du Serrail pour leur vendre des bijoux : elles ne sçauroient avancer au delà d'une certaine sale où se fait ce commerce, & la porte ne leur en est ouverte qu'aprés que les Eunuques les ont bien & deüement visitées ; un homme qui seroit surpris travesti en femme seroit égorgé dans le moment, & une Chrétienne y seroit tres-mal reçûë. Les Eunuques seuls font les messages & les marchez : ils portent les bijoux, & rappor-

tent l'argent ; mais ils ſçavent bien ſe faire payer de leurs peines. Aprés tout quel uſage peuvent faire des ſequins, ces Eunuques qui n'ont ni parens ni amis, & qui ne ſçauroient goûter d'autre plaiſir que celui de toucher leur or & de le dévorer avec les yeux: on dit pourtant que leur principale veuë eſt de le garder pour ſauver leur vie, lors des révolutions qui arrivent à la mort des Sultans ; mais rarement s'en prend-on à ceux qui gardent les femmes.

L'Intendant des Bains & autres officiers du Serrail.

Les autres Officiers qui gardent le Serrail dont il nous reſte à parler ſont l'Intendant des bains ; le Grand Fauconier, dont les officiers portent l'oiſeau ſur le poing de la main droite ; le Grand Veneur qui a ſous lui plus de douze cens piqueurs ou valets de chiens ; le Gouverneur des chiens courans & des braques ; celui des levriers, des dogues & des épagneuls ; le Grand Ecuyer qui a deux premiers Ecuyers ſous lui, leſquels commandent à pluſieurs officiers, & ceux-ci à un nombre infini de palefreniers ; car il n'y a point de pays où les chevaux ſoient mieux panſez qu'en Turquie. On les nourrit d'un peu d'orge & de paille hachée qu'on leur diſtribuë ſoir & matin en petite quantité, ils paſſent le reſte de la journée au filet & deviennent par-là capables des plus grandes courſes ; on aſſûre même que les chevaux qui viennent d'Arabie & des environs de Babylone font des traittes de trente lieuës ſans débrider: ils ont les jambes admirables ; mais ils n'ont ni croupe ni encolûre.

Il ne faut pas oublier deux autres ſortes d'officiers qui ſont d'un grand uſage au Grand Seigneur tant dedans que dehors le Serrail ; ce ſont les Capigis & les Chiaoux. Le corps des Capigis ou portiers eſt d'environ quatre cens perſonnes, commandées par quatre Capitaines de la Porte qui ſont de garde chacun à leur tour les jours de Conſeil: la ſolde des portiers eſt de quinze aſpres par jour, qui reviennent à dix ſols de notre monnoye : leur habit eſt ſem-

Les Capigis.

blable à celui des Janiſſaires, mais ils n'ont point de cornes devant leur bonnet. Cinquante de ces Capigis ſont de garde tous les jours à la porte de la premiere cour du Serrail, & il y en a autant à celle de la cour du Divan. Quand le Grand Seigneur eſt mal ſatisfait de la conduite d'un Viceroy ou d'un Gouverneur, il lui envoye un de ces Capigis avec ordre de demander ſa tête. Le Capigi la coupe aprés l'avoir étranglé ; la met dans du ſel pour la conſerver ſi le chemin eſt long, & la porte dans un ſac au Sultan ; ainſi ces Capigis ſont autant de bourreaux.

Les Chiaoux ſont employez à des commiſſions plus honnêtes, ils portent les ordres de l'Empereur dans tous ſes états, & ſont chargez des lettres qu'il écrit aux Princes ſouverains : ce ſont comme les Exempts des Gardes du Grand Seigneur. Leur corps eſt d'environ ſix cens hommes, commandez par un chef qui s'appelle le *Chiaoux-Bachi :* cet officier fait la fonction de Grand Maître des cérémonies & d'Introducteur des Ambaſſadeurs. Les jours de Divan il ſe trouve à la porte de l'appartement du Grand Seigneur avec le Capitaine des Gardes qui eſt de ſervice. La paye des Chiaoux eſt depuis douze aſpres par jour juſques à quarante : ils ſont à la diſpoſition du Grand Viſir, des Viſirs, des Beglierbeis, & même des ſimples Pachas ; mais on diſtingue par la pomme de leurs bâtons, ceux qu'ils ſervent : car cette pomme eſt d'argent pour les premiers officiers, au lieu qu'elle n'eſt que de bois pour les autres. La plûpart des Chiaoux font l'office de ſergens pour aſſigner les parties à comparoître au Divan, ou à s'accommoder entre elles ; mais ils ne quittent jamais leur bâton ni leur bonnet : ce bonnet eſt fort grand, ſemblable au bonnet de cérémonie des premiers officiers de l'Empire.

Les Chiaoux.

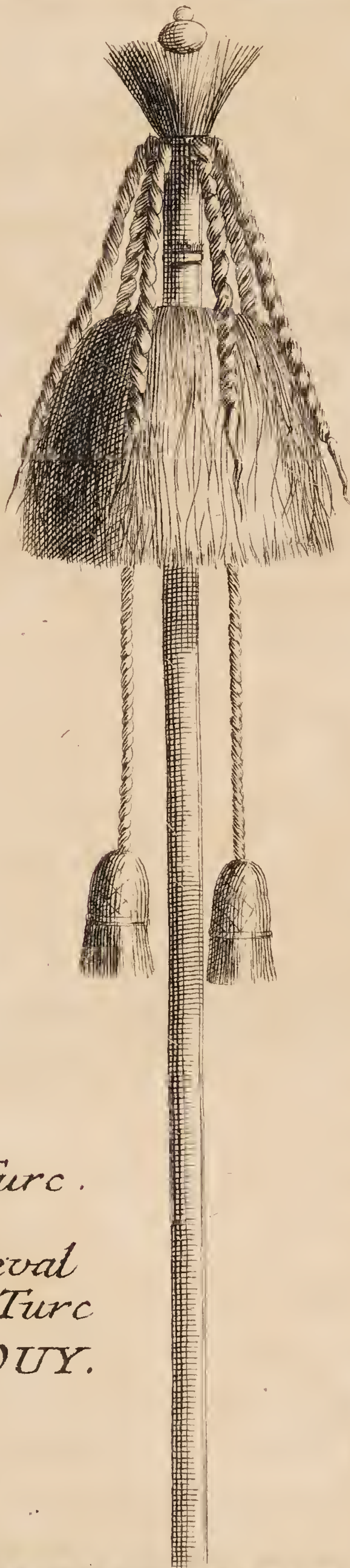
Il eſt temps, Monſeigneur, que je vous entretienne des Officiers qui logent hors du Palais du Prince, & qui n'y

viennent que lorſqu'ils ſont mandez, ou que le devoir de leur charge les y appelle. Le Sultan met à la tête de ſes Miniſtres le Grand Viſir, qui eſt comme ſon Lieutenant général avec lequel il partage, ou à qui il laiſſe tous les ſoins de l'Empire. Non ſeulement le Grand Viſir eſt chargé des finances, des affaires étrangéres, & du ſoin de rendre la juſtice pour les affaires civiles & criminelles ; mais il a le département de la guerre & le commandement des armées. Un homme capable de ſoûtenir dignement un ſi grand fardeau eſt bien rare & bien extraordinaire : cependant il s'en eſt trouvé qui ont rempli cette charge avec tant d'éclat, qu'ils ont fait l'admiration de leur ſiecle. Les Cuperlis pere & fils ont triomphé dans la paix & dans la guerre, & par une politique preſque inconnuë juſques alors, ils ſont morts tranquillement dans leurs lits. Cuperli leur parent, qui fut tué à la bataille de Salankemen, étoit un grand homme auſſi : il auroit peutêtre mis à couvert l'Etat des grandes révolutions dont il eſt encore menacé. Cet Empire qui ſemble décliner aujourd'hui auroit beſoin de pareils Miniſtres.

Du Grand Viſir, ou Premier Viſir.

Quand le Sultan nomme un Grand Viſir, il lui met entre les mains le ſceau de l'Empire, ſur lequel eſt gravé ſon nom : c'eſt la marque qui caractériſe le premier Miniſtre ; auſſi le porte-t'il toûjours dans ſon ſein. Il expédie avec ce ſceau tous ſes ordres, ſans conſulter & ſans rendre compte à perſonne. Son pouvoir eſt ſans limites, ſi ce n'eſt à l'égard des troupes, qu'il ne ſçauroit faire punir ſans la participation de leurs chefs. A cela prés il faut s'adreſſer à lui pour toutes ſortes d'affaires, & en paſſer par ſon jugement. Il diſpoſe de tous les honneurs & de toutes les charges de l'Empire, excepté de celles de judicature. L'entrée de ſon Palais eſt libre à tout le monde, & il donne audience juſques au dernier des pauvres. Si quelqu'un pourtant

Tom. 2. pag. 25.



*Estendart Turc.*
*ou*
*Queüe de Cheval*
*appellée en Turc*
HOU *ou* HOUY.

tant croit qu'on lui ait fait quelque grande injuſtice, il peut ſe preſenter devant le Grand Seigneur avec du feu ſur ſa tête ; ou mettre ſa requête au haut d'un roſeau & porter ſes plaintes à ſa Hauteſſe.

Le Grand Viſir ſoûtient l'éclat de ſa charge avec beaucoup de magnificence, il a plus de deux mille officiers ou domeſtiques dans ſon Palais, & ne ſe montre en public qu'avec un Turban garni de deux aigrettes chargées de diamans & de pierreries, le harnois de ſon cheval eſt ſemé de rubis & de turquoiſes, la houſſe brodée d'or & de perles. Sa garde eſt compoſée d'environ quatre cens Boſniens ou Albanois, qui touchent de paye depuis douze juſques à quinze aſpres par jour : quelques-uns de ces ſoldats l'accompagnent à pied quand il va au Divan, mais quand il marche en campagne, ils ſont bien montez & portent une lance, une épée, une hache, & des piſtolets. On les appelle *Delis*, c'eſt-à-dire foux, à cauſe de leurs fanfaronades & de leur habit qui eſt ridicule ; car ils ont un capot comme les matelots.

La marche du Grand Viſir eſt precedée par trois queües de cheval terminées chacune par une pomme dorée, c'eſt le ſigne militaire des Othomans qu'ils appellent *Thou* ou *Thouy*. On dit qu'un General de cette nation, ne ſçachant comment rallier ſes troupes, qui avoient perdu tous leurs étendarts, s'aviſa de couper la queüe d'un cheval & & de l'attacher au bout d'une lance ; les ſoldats coururent à ce nouveau ſignal & remportérent la victoire.

Quand le Sultan honore le Grand Viſir du commandement d'une de ſes armées, il détache à la tête des troupes, une des aigrettes de ſon Turban, & la lui donne pour la placer ſur le ſien : ce n'eſt qu'aprés cette marque de diſtinction que l'armée le reconnoît pour General, & il a le pouvoir de conferer toutes les charges vacantes, même

les Viceroyautez & les Gouvernemens aux officiers qui servent ſous lui. Pendant la paix, quoique le Sultan diſpoſe des premiers emplois, le Grand Viſir ne laiſſe pas de contribuer beaucoup à les faire donner à qui il veut, car il écrit au Grand Seigneur & reçoit ſa reponſe ſur le champ: c'eſt de cette maniere qu'il avance ſes creatures, ou qu'il ſe vange de ſes ennemis ; il peut faire étrangler ceux-ci, ſur la ſimple relation qu'il fait à l'Empereur de leur mauvaiſe conduite. Il va ſouvent la nuit viſiter les priſons, & mene toûjours avec lui un bourreau pour faire mourir ceux qu'il juge coupables.

Quoique les appointements de la charge de Grand Viſir ne ſoient que de vingt mille écus, il ne laiſſe pas de joüir d'un revenu immenſe. Il n'y a point d'officier dans ce vaſte Empire qui ne lui faſſe des preſens conſiderables pour obtenir ou pour ſe conſerver dans ſa charge : c'eſt une eſpece de tribut indiſpenſable. Les plus grands ennemis du Grand Viſir, ſont ceux qui commandent dans le Serrail aprés le Sultan, comme la Sultane mere, le Chef des Eunuques noirs, & la Sultane favorite ; car ces perſonnes ayant toûjours en veuë de vendre les grandes charges, & celle du Grand Viſir étant la premiere de toutes, elles font obſerver juſques à ſes moindres actions : avec tout ſon credit, il eſt donc environné d'eſpions ; & les puiſſances qui lui ſont oppoſées, font quelques fois ſoulever les gens de guerre, qui ſous pretexte de quelque mécontentement, demandent la tête ou la dépoſition du Miniſtre : le Sultan pour lors retire ſon cachet, & l'envoye à celui qu'il honore de cette charge.

Ce premier Miniſtre eſt donc à ſon tour obligé de faire de riches preſens pour ſe conſerver dans ſon poſte. Le Grand Seigneur le ſuce continuellement, ſoit en l'honorant de quelques-unes de ſes viſites qu'il lui fait payer cher,

ſoit en lui envoyant demander de temps en temps des ſommes conſiderables ; ainſi le Viſir met tout à l'enchére pour pouvoir fournir à tant de dépences : ſon Palais eſt le marché où toutes les graces ſe vendent ; mais il y a de grandes meſures à garder dans ce commerce, car la Turquie eſt le pays du monde où la juſtice eſt ſouvent la mieux obſervée parmi les plus grandes injuſtices.

Si le Grand Viſir a le genie de la guerre, il y trouve mieux ſon compte que dans la paix. Quoique le commandement des armées l'éloigne de la Cour, il a ſes penſionnaires qui agiſſent pour lui en ſon abſence ; & la guerre avec les etrangers, pourvû qu'elle ne ſoit pas trop allumée, lui eſt plus favorable qu'une paix qui cauſeroit des guerres civiles. La milice s'occupe pour lors ſur les frontieres de l'Empire, & la guerre ne lui permet pas de penſer à des ſoulevemens ; car les eſprits les plus remuans & les plus ambitieux, cherchant à ſe diſtinguer par de grandes actions, meurent ſouvent dans le champ de Mars ; d'ailleurs le Miniſtre ne ſçauroit mieux s'attirer l'eſtime des peuples, qu'en combattant contre les infidelles.

Viſirs du Banc, ou du Conſeil, & Pachas à trois queües.

Aprés le premier Viſir, il y en a ſix autres qu'on nomme ſimplement Viſirs, Viſirs du Banc ou du Conſeil, & Pachas à trois queuës, parce qu'on porte trois queuës de cheval quand ils marchent, au lieu qu'on n'en porte qu'une devant les Pachas ordinaires. Ces Viſirs ſont des perſonnes ſages, éclairées, ſçavantes dans la loi, qui aſſiſtent au Divan, mais ils ne diſent leur ſentiment ſur les affaires qu'on y traitte, que lors qu'ils en ſont requis par le Grand Viſir, qui appelle ſouvent auſſi dans le Conſeil ſecret, le Moufti & les Cadileſquers ou Intendans de Juſtice. Les appointements de ces Viſirs ſont de deux mille écus par an : le Grand Viſir leur renvoye ordinairement les affaires de peu de conſequence, de même qu'aux Juges ordinaires ;

car comme il eſt l'Interprete de la loi dans les choſes qui ne regardent pas la religion, il ne ſuit le plus ſouvent que ſon ſentiment, ſoit par vanité, ſoit pour faire ſentir ſon credit.

[a] Chambre de Juſtice, & du Conſeil.

Le Grand Viſir tient tous les jours [a] Divan chez lui, excepté le vendredi qui eſt le jour de repos chez les Turcs. Pendant le reſte de la ſemaine, il va quatre fois au Divan du Serrail, ſçavoir, le Samedi, le Dimanche, le Lundi, & le Mardi; il eſt precedé du Chiaoux-Bachi, de quelques Chiaoux & de pluſieurs Sergens à verge, accompagné des plus grands Seigneurs de l'Empire, ſuivi de ſa garde Albanoiſe, & de plus de quatre cens perſonnes à cheval, qui marchent parmi une populace infinie, laquelle fait mille acclamations pour ſa proſperité. Les jours de Divan, une heure avant le lever du Soleil, trois Officiers à cheval ſe rendent devant le Serrail, pour y faire quelques prieres en attendant l'arrivée des miniſtres, & les trois Officiers les ſaluent à haute voix, & par leurs propres noms, à meſure qu'ils paſſent. Les Pachas perdent leur gravité à la veuë du Palais, ils commencent à galoper à trente ou quarante pas de la porte, & ils ſe rangent à droite dans la premiere cour pour attendre le Grand Viſir. Les Janiſſaires & les Spahis vont ſe placer dans la ſeconde cour ſous les galeries; les Spahis à gauche & les Janiſſaires à droite. Tout le monde deſcend de cheval dans cette premiere cour: on paſſe enſuite dans la ſeconde, mais l'on n'ouvre la porte du Divan, que quand le Grand Viſir arrive, & aprés qu'un prêtre a fait la priere pour l'âme des Empereurs morts & pour la ſanté de celui qui regne.

Ceux qui ont à faire au Divan, entrent en foule dans cette ſale: les Viſirs & les Intendans de Juſtice, par reſpect, n'entrent qu'avec le Grand Viſir, & alors tout le

monde ſe proſterne juſques à terre. Quand ce premier Miniſtre eſt aſſis, les deux Intendans de Juſtice ſe mettent à ſa gauche, qui eſt la place la plus honorable parmi eux; celui d'Europe eſt le premier tout prés du Grand Viſir, & celui d'Aſie le ſecond: enſuite ſe placent les Threſoriers Generaux de l'Empire, parmi leſquels il y a un ſur-Intendant & deux artiſans. Les Viſirs ſe mettent à ſa droite ſelon leur rang avec le Garde des Sceaux : s'il y a quelque Beglierbey ou Viceroy de retour de ſon gouvernement, le Grand Viſir lui fait l'honneur de lui donner ſcéance aprés les Viſirs.

On commence par les affaires de Finance: Le Chiaoux-Bachi va le premier à la porte du threſor pour en lever le ſceau & le porte au Grand Viſir qui examine s'il eſt entier. On ouvre enſuite le threſor, pour y mettre ou pour en tirer l'argent neceſſaire pour payer les troupes, ou pour les autres deſtinations; aprés quoi le Grand Viſir redonne le ſceau pour être appliqué à la porte du threſor. Aprés les affaires de Finance, on traitte de celles de la guerre: on examine les demandes & les réponſes des Ambaſſadeurs, on expédie les commandemens de la Porte, les Patentes, les Proviſions, les Paſſeports, les Privileges. Le Reys-Effendi ou Secretaire d'Etat, reçoit des mains du Grand Viſir toutes les dépêches & les expédie: ſi ce ſont des commandemens de la Porte, le Chancelier les ſcelle, mais pour les lettres de cachet, le Grand Viſir y met ſeulement au bas le cachet de l'Empereur, qu'il imprime lui-même aprés l'avoir trempé dans l'ancre. On paſſe enſuite aux cauſes criminelles ; l'accuſateur ſe preſente avec les témoins, & le coupable eſt abſous ou condamné ſans délay : on finit par les affaires civiles qui ſe preſentent.

C'eſt à ce Tribunal où le dernier homme de l'Empire a la conſolation de tirer raiſon des plus grands Sei-

gneurs du pays; le pauvre a la liberté de demander juſtice; les Muſulmans, les Chrétiens, les Juifs y ſont également écoûtez: on n'y entend point mugir la chicane en furie, on n'y voit ni Avocats ni Procureurs, les commis des Secretaires d'Etat liſent les Requêtes des particuliers. Si c'eſt pour dettes, le Viſir envoye chercher le débiteur par un Chiaoux, le créancier ameine les témoins & l'argent eſt compté ſur le champ, ou le débiteur eſt condamné à recevoir un certain nombre de coups de bâton. Si c'eſt une queſtion de fait, deux ou trois témoins en font la déciſion à l'heure même; de quelque nature que ſoit une affaire, elle ne traîne jamais plus de ſept ou huit jours. On a recours à l'Alcoran & le Viſir interprete la loi ſi c'eſt une queſtion de droit. Pour une affaire de conſcience, il conſulte le Moufti par un petit billet où il expoſe l'état de la queſtion ſans nommer perſonne. A l'égard des affaires de l'Empire, il envoye l'abregé des Requêtes au Grand Seigneur, & en attend la réponſe. Les commis du Secretaire d'Etat, écrivent toutes les reſolutions priſes par le Grand Viſir: le Secretaire eſt environné de Greffiers qui font les écritures en auſſi peu de mots qu'il eſt poſſible, & il délivre toutes les Sentences: aprés quoi il n'y a point d'appel, on n'y revient ni par caſſation d'Arreſt, ni par Requête civile.

Il faut convenir d'un autre côté que les procez ſont bien plus rares en Turquie que chez nous; car les ſujets du Grand Seigneur n'ayant que l'uſufruit des biens qu'ils poſſédent ſous ſon bon plaiſir, ne laiſſent pas grande matiere de conteſtation en mourant; aulieu que nos donations, nos teſtamens, nos contracts de mariage, ſont des ſources de procez. Un Italien me diſoit un jour à Conſtantinople, qu'on ſeroit bien heureux en Europe, ſi l'on pouvoit appeller de nos Tribunaux au Divan: ſa reflexion me fit rire, car ajoûtoit-il on feroit aiſément le voya-

ge de Constantinople, & même de toute la Turquie s'il étoit nécessaire, avant qu'un procez soit jugé diffinitivement en Europe. Un Turc d'Affrique plaidant au Parlement de Provence contre un marchand de Marseille, qui l'avoit fait promener pendant longues années de tribunal en tribunal, fit une plaisante réponse à un de ses amis qui voulut s'informer de l'état de ses affaires. *Elles sont bien changèes*, dit l'Afriquain, *lorsque j'arrivai dans ce pays-ci, j'avois un rouleau de pistoles d'une brasse de long, & tout mon procez étoit énoncé sur une demi feüille de papier : presentement j'ai plus de quatre brasses d'écriture, & mon rouleau n'a que demi pouce de long.*

Avec toutes ces précautions, on ne laisse pas de faire de grandes injustices en Turquie, car on y reçoit toutes sortes de personnes en témoignage, & les plus honnêtes gens sont quelquefois exposez à perdre leurs biens & leur vie, sur la simple déposition de deux ou trois faux-témoins. Si la justice est bien exercée dans le Divan de Constantinople, c'est que l'on apprehende que le Sultan ne soit aux écoutes à la fenêtre qui répond sur la tête du Grand Visir, & qui n'est fermée que d'une jalousie & d'un crêpe : combien ne commet-on pas d'injustices criantes dans les Divans des autres villes ! ou les Cadis se laissent le plus souvent corrompre par argent, & emporter par leurs passions. Il est vrai que l'on peut appeller de leurs jugemens à Constantinople, mais tout le monde n'est pas en état de faire le voyage. Voici encore un grand abus.

Les Religieux Turcs par un privilége particulier ne sont point soûmis à la justice ordinaire ; ainsi plusieurs personnes qui se sont enrichies dans le maniement des affaires, & qui apprehendent les recherches, se font *Dervis* ou *Santons*. Il n'y auroit pas d'ordre Religieux si puissant parmi les Chrétiens, que le deviendroit celui ou pourroient être

reçûs ceux à qui il seroit permis, aprés avoir ruiné les Provinces par leurs concussions, d'imiter en cela la conduite des Turcs.

La milice a le privilege de n'être jugée que par ceux qui la commandent, ou par leurs officiers subdéleguez. Pendant les quatre heures que dure le Divan de Constantinople, les Spahis & les Janissaires sont dans la seconde cour sous les galeries, où ils gardent un silence profond, & tiennent chacun à la main un bâton d'argent doré. Le Colonel de la cavalerie, & celui de l'infanterie y rendent justice chacun à leurs soldats, auxquels il est défendu, pour éviter le desordre, de sortir de leurs places sans être appellez: s'ils ont quelques Requêtes à presenter, ils les remettent à deux de leurs compagnons, qui sont destinez pour aller & pour venir. Ce privilége authorise de grands maux dans les Provinces : car la plûpart des scelerats se mettent parmi les Janissaires pour éviter le châtiment de leurs crimes.

J'ai oublié de vous dire, Monseigneur, qu'il y a un cabinet à côté de la sale du Divan occupé pendant le Conseil par plusieurs officiers, tels que sont les Garde-rolles des revenus du Grand Seigneur ; celui qui enregistre tout ce qui entre dans le thresor public, ou qui én sort; celui qui est préposé pour faire peser & pour éprouver les especes. Le Chiaoux-Bachi & le Capigi-Bachi vont & viennent dans la cour pour executer les commandemens du Grand Visir.

Les Ambassadeurs ont toûjours leurs audiences du Grand Seigneur un jour de Divan, & ils y sont introduits par le Capitaine des gardes qui est de service : l'Ambassadeur se met sur un placet vis-à-vis le Grand Visir, & l'entretient en attendant que l'on serve à dîner : aprés cela l'on fait porter dans la sale les presens que l'Ambassadeur doit faire. Lorsque le Grand Visir & les autres officiers du Divan

van

van les ont considerez, les Capigis les emportent piece à piece & les exposent dans la cour afin que chacun juge de la magnificence du Prince qui les envoye : pendant ce temps l'on donne une veste à l'Ambassadeur, & l'on en distribuë aussi à ceux de sa suite. Le Sultan se rend dans la sale d'Audiance, qui est auprés du Divan, & se place sur son Thrône ; ce thrône est à piliers qui soutiennent un dais de bois, tout couvert de lames d'or garnies de châtons dont les diamans & les pierreries sont d'un tres-grand prix. Il est au coin de la sale sur une estrade élevée d'un pied & demi, couverte de tapis & de quarreaux de la derniere magnificence. Le Sultan est assis les genoux croisez, & l'on ne voit autour de lui que le Chef des Eunuques blancs, le Garde du Thresor secret, & quelques Muets. On ne sauroit voir le visage de ce Prince que de profil, parce que la porte de la sale ne répond pas au coin où le Thrône est placé. Les personnes de la suite de l'Ambassadeur, à qui on a donné des vestes, salüent le Sultan les premiers, & sont conduits chacun par deux Capigis qui les portent sous les bras. L'Ambassadeur même qui selon la coûtume du pays le saluë le dernier, est porté en cette posture par deux Capitaines de la Porte ; & la marche se fait de telle maniere qu'ils ne tournent jamais le dos au Sultan. On lui baisoit autrefois la main, mais on a jugé à propos de retrancher cette cérémonie depuis que Amurat I. du nom, fils d'Orcan fut poignardé par un malheureux qui crût par là venger la mort du Despote de Servie son maître. On a baisé pendant certain temps une longue manche qui étoit attachée tout exprés à la veste de l'Empereur ; Mr de Cesi & Mr de Marcheville Ambassadeurs de France ont eü cet honneur. Mais cet usage a été aboli depuis peu, & à present les Ambassadeurs font un simple salut, quoi-que les Capitaines des Gardes affectent autant

qu'ils peuvent de les faire incliner, ce qui ne leur réussit pas, car les Ambassadeurs avertis de ce qui se doit passer, se tiennent ferme & se roidissent de toutes leurs forces. Aprés avoir fait leur réverence ils restent seuls dans la sale avec le Secretaire de l'Ambassade & l'Interpréte, à qui ils remettent les Lettres de leur Prince aprés les avoir décachetées ; cet Interpréte les explique, ensuite ils se retirent. Le Sultan saluë l'Ambassadeur avec une légére inclination de tête, il s'entretient un moment avec les Visirs sur le sujet de l'Ambassade, & il délibere sur les affaires dont il est question, supposé qu'elles soient de conséquence. Le Grand Visir s'en retourne au Divan, où il reste jusques à midi qui est l'heure que le Conseil doit finir: aprés quoi il se retire chez lui précédé de deux compagnies, l'une de Janissaires, l'autre de ses Chiaoux à cheval, de sa Garde à pied, & suivi d'une infinité de gens qui forment une Cour tres nombreuse.

Dregman.

L'Empereur se fait rendre compte ordinairement le jour du Divan par les principaux Officiers, de tout ce qui s'est passé dans l'assemblée,& principalement du devoir de leurs Charges. Ils sont mandez pour cela l'un aprés l'autre. Le Janissaire Aga voyant venir à lui le Capigi Bachi & le Chiaoux-Bachi, s'avance avec quatre Capitaines de ses troupes, qui l'accompagnent jusques à l'apartement du Prince; il les conjure à cette porte de prier Dieu qu'il inspire au Sultan le pardon de ses fautes. Il entre seul pour subir son interrogatoire & s'en retourne en paix, si le Prince est satisfait de sa conduite : si le Sultan le trouve coupable, il frappe du pied à terre, & à ce signal les Muets étranglent l'Aga sans autre formalité.

Le Spahis-Aga est mandé chez le Grand Seigneur pour le même sujet; mais il en sort ordinairement plus content, je ne scai pas quelle en est la raison. Les autres Grands de

l'Empire craignent auſſi de tomber ſous la coupe, ou pour mieux dire, ſous le cordon des Muets. Il n'y a que les Intendans de Juſtice qui ne ſont pas ſujets à cette triſte avanture, parce qu'ils ſont gens de loi. Quelquefois le Sultan conſulte le Moufti avant que de faire mourir ſes Officiers: Il lui demande par écrit quelle punition meriteroit un eſclave qui auroit fait telle faute. Le Moufti qui ſçait bien que ce n'eſt qu'une formalité, & qu'on pourroit ſe paſſer de lui faire cet honneur s'il n'entroit pas dans le ſentiment de ſon Maître, ne manque pas de conclure ordinairement à la mort; & bien ſouvent c'eſt contre ſon meilleur ami.

Les préſens dont le Grand Seigneur honore le premier Viſir, ſont toûjours ſuſpects. Il faut au moins les reconnoître par une ſomme qui réponde à la grandeur du Maître. Quelquefois, par une grande diſtinction, ce Prince donne le matin à ſon premier Miniſtre la veſte qu'il a portée le jour précédent, & l'aprés midi il envoye demander ſa tête: cette tête ſe livre avec une réſignation entiere; tant il eſt vrai que la nature céde quelquefois aux préjugez. C'eſt la prévention qui fait les martyrs dans toutes les religions, excepté chez les Chrétiens, où le martyre eſt un effet de la Grace. Si M^r Deſcartes & M^r Gaſſendi avoient fait le voyage de Conſtantinople, comme ils en avoient eu la penſée, combien d'excellentes réflexions n'auroient-ils pas faites ſur la morale & ſur la politique des Turcs! Les Grands de la Porte meurent tranquillement de mort violente, & croyent mourir ſaintement & glorieuſement ſi c'eſt par l'ordre du Sultan, au moins en font-ils le ſemblant; & par politique, ſans leur donner le temps de réflechir, on leur accorde ſeulement celui de faire une courte priere.

Quand le Grand Viſir n'eſt pas à Conſtantinople, le Caimacan en fait la fonction ſous ſes ordres. En effet le mot de *Caimacan* ſignifie en Turquie *Lieutenant* ou *Vicai-* Le Caimacan.

*re.* Ce Lieutenant tient le Divan & donne audiance aux Ambaſſadeurs ; mais le plus grand agrément de cette Charge, c'eſt qu'il ne répond pas des evénemens pour les affaires d'Etat ; & s'il ſe paſſe quelque choſe où le Grand Seigneur trouve à redire, le Caimacan s'en excuſe ſur les ordres qu'il a reçeus du premier Viſir. Le Caimacan outre cela eſt Gouverneur de Conſtantinople, où il fait exercer une Police admirable. Si un Boulanger vend du pain à faux poids, on le tient pendant 24. heures cloüé par une oreille à la porte de ſa boutique. Ceux qui vendent les premiers fruits, tirent l'argent les premiers ; mais ils ne vendent pas plus cher que les autres : la nouveauté ne ſe paye pas en Turquie comme en France, & un Marchand qui la voudroit faire payer s'expoſeroit à la baſtonnade. On peut en toute ſeureté envoyer des enfans au marché, pourveû qu'ils ſachent demander ce qu'ils veulent. Les Officiers de Police les arrêtent dans les ruës, ils examinent ce qu'ils portent, le peſent, & laiſſent paſſer l'enfant, s'il n'a pas été trompé ; mais s'ils reconnoiſſent qu'on lui ait vendu à faux poids, à fauſſe meſure, ou trop cher, ils le rameinent chez le marchand qui eſt condamné à la baſtonnade ou à l'amende. Il eſt de l'intereſt des fruitiers que les enfans ſoient ſobres : car s'ils s'aviſoient de manger en chemin quelque figue ou quelque ceriſe, le pauvre marchand en ſeroit la dupe. Ordinairement on donne trente coups de bâton pour un oignon qui ſe trouveroit de moins, & vingt-cinq pour un poireau. Si l'on fait grace des coups de bâton, punition ordinaire en cas de récidive, ce n'eſt que pour mettre autour du col du vendeur deux groſſes planches échancrées & chargées à chaque bout de pierres fort peſantes. On promene en cet équipage ces pauvres fruitiers par toute la ville, & s'ils veulent ſe repoſer, en chemin faiſant, ce n'eſt qu'à condition qu'ils payeront certain nom-

bre d'aſpres. On y châtie quelquefois les Chirurgiens de la même maniére; mais au lieu de pierres, on met au bout de ces planches pluſieurs ſonettes qui font un carrillon épouventable pendant la promenade qu'on leur fait faire dans les ruës. Cela ſignifie qu'ils ſont accuſez d'avoir laiſſé mourir pluſieurs perſonnes par leur faute; & cette cérémonie ne ſe fait, à ce que diſent les Muſulmans, que pour avertir de ne ſe pas mettre légerement entre les mains de pareils aſſaſſins.

Si l'on trouve un corps mort dans les ruës, les plus proches voiſins ſont condamnez à payer le ſang, ſuppoſé que l'auteur du meurtre ne ſoit pas connu: la crainte que tout le monde a d'un tel malheur, fait que chacun s'empreſſe à appaiſer les querelles, & à prévenir les deſordres qui pourroient arriver dans ſon voiſinage. On ferme les boutiques au coucher du ſoleil, & on ne les ouvre qu'au ſoleil levant. Chacun ſe retire de bonne heure chez ſoi; en un mot il ſe fait plus de bruit en un jour dans un marché de Paris, qu'il ne s'en fait pendant un an dans toute la ville de Conſtantinople. Le Grand Seigneur va quelquefois déguiſé & ſuivi d'un bourreau pour voir ce qui ſe paſſe dans cette grande ville. Mahomet IV. qui haïſſoit fort le tabac en fumée, & qui étoit bien informé qu'on mettoit ſouvent le feu aux maiſons en fumant, ne ſe contenta pas de faire publier de cruelles Ordonnances contre les fumeurs; il faiſoit quelquefois ſa ronde pour les ſurprendre & l'on aſſeûre qu'il en faiſoit pendre autant qu'il en trouvoit: mais c'étoit aprés leur avoir fait paſſer une pipe au travers du nez, & leur avoir fait attacher autour du col un rouleau de tabac. Le Guet par toute la Turquie conduit en priſon ceux qui ſe trouvent dans les ruës pendant la nuit, de quelque nation & de quelque religion qu'ils ſoient; mais on n'y fait gueres de capture, la peur d'avoir la baſtonna-

de, ou d'être mis à l'amende retient tout le monde chez ſoi. On dit communément en Turquie, que les ruës ne ſont que pour les chiens pendant la nuit; il eſt vrai qu'elles en ſont toutes remplies : chacun leur jette à manger, & il ſeroit fort dangereux de s'y promener à pied pendant ce temps-là. Ces animaux qui ſont hideux & carnaſſiers, comme nos chiens de boucherie, font une terrible patroüille & des hurlemens épouventables au moindre bruit qu'ils entendent. Souvent l'agitation de la mer les met en furie.

Leventis. Les ſoldats y ſont fort tranquilles, à la réſerve des Leventis qui ſervent ſur les galeres : mais outre qu'ils ne font de deſordre que dans les fauxbourgs de Conſtantinople qui ſont prés de la marine, on les a mis à la raiſon depuis que le Caimacan a permis aux Chrétiens de ſe défendre, comme je l'ay déja dit ci-devant; & cela ſur les plaintes que les Ambaſſadeurs faiſoient tous les jours des inſultes que les ſujets de leur nation en recevoient. Pour les Janiſſaires, ils vivent fort honnêtement dans Conſtantinople, mais ils ſont bien déchûs de cette haute eſtime où étoient les anciens Janiſſaires qui ont tant contribué à l'établiſſement de cet Empire. Quelques précautions qu'aient priſes autrefois les Empereurs pour rendre ces troupes incorruptibles, elles ont beaucoup dégeneré; il ſemble même qu'on ſoit bien aiſe, depuis prés d'un ſiecle, de les voir moins reſpectez, de crainte qu'ils ne ſe rendent plus redoutables.

Janiſſaires.

Quoi-que la pluſpart de l'infanterie Turque prenne le nom de Janiſſaires, il eſt pourtant ſeûr que dans tout ce grand Empire, il n'y en a pas plus de vingt-cinq mille qui ſoient vrais Janiſſaires, ou Janiſſaires de la Porte. Autrefois cette milice n'étoit compoſée que des enfans de Tribut que l'on inſtruiſoit dans la religion des Turcs; preſentement

cela ne ſe pratique plus, & on laiſſe les gens en repos ſur cet article, depuis que les Officiers prennent de l'argent des Turcs pour les faire entrer dans ce corps.

Il n'étoit pas permis autrefois aux Janiſſaires de ſe marier, les Turcs étant perſuadez que les ſoins du mênage rendent les ſoldats moins propres à la profeſſion des armes. Aujourd'hui ſe marie qui veut avec le conſentement des chefs qui ne le donnent pourtant pas ſans argent. La principale raiſon qui détourne les Janiſſaires du mariage, c'eſt qu'il n'y a que les garçons qui parviennent aux Charges, dont les plus recherchées ſont d'être Chefs de leurs chambres : car toute cette milice loge dans de grandes cazernes diſtribuées en 162. chambres. Chaque chambre a ſon Chef qui y commande ; mais hors de la cazerne, il ne fait fonction que de Lieutenant de compagnie & reçoit les ordres du Capitaine.

Chaque chambre d'ailleurs a ſon Porte-enſeigne, ſon Dépenſier, ſon Cuiſinier, ſon Porteur d'eau. Au-deſſus des Capitaines il n'y a que le Lieutenant Général des Janiſſaires, qui obéit à l'Aga. Outre la paye ordinaire, l'Empereur donne tous les ans aux Janiſſaires un Juſte-au-corps de drap de Salonique, & tous les jours il leur fait diſtribuer du ris, de la viande, & du pain. La Chambre les loge moyennant un demi pour cent ſur la paye qu'ils tirent en temps de Paix, & de ſept pour cent en temps de Guerre. Cette paye n'eſt que depuis deux aſpres par jour juſques à douze, & n'augmente même que peu à peu à meſure qu'ils ſervent ; lorſqu'ils ſont eſtropiez ils deviennent morte payes. Le Bonnet de cérémonie des Janiſſaires eſt fait comme la manche d'une caſaque ; l'un des bouts ſert à couvrir leur tête, & l'autre pend ſur leurs épaules ; on attache à ce bonnet ſur le front une eſpece de tuyau d'argent doré, long de demi pied, garni de fauſſes pierreries. Quand les Ja-

nissaires marchent pour aller à l'armée, le Sultan leur fournit des chevaux pour porter leur bagage, & des chameaux pour porter leurs tentes : sçavoir un cheval pour dix soldats, & un chameau pour vingt. A l'avenement de chaque Sultan sur le Thrône, on augmente leur paye d'un aspre par jour.

Les Chambres heritent de la dépoüille de ceux qui meurent sans enfans, & les autres quoi-qu'ils ayent des enfans ne laissent pas de leguer quelque chose à leur chambre. Parmi les Janissaires il n'y a que les *Solacs* & les *Peyes* qui soient de la garde de l'Empereur : les autres ne vont au Serrail que pour accompagner leurs Commandans les jours de Divan, & pour empescher les desordres qui pourroient arriver dans la cour ; ordinairement on les met en sentinelle aux portes & aux carrefours de la ville pour y faire le guet. Tout le monde les craint & les respecte, quoi-qu'ils n'aient qu'une canne à la main ; car on ne leur donne leurs armes que lors qu'ils vont en campagne. La pluspart des Janissaires ne manquent pas d'éducation, étant tirez du corps des Azancoglans, parmi lesquels leur impatience ou quelqu'autre defaut ne leur a pas permis de rester. Ceux qui doivent estre reçeus passent en reveuë devant le Commissaire, & chacun tient le bas de la veste de son compagnon. On écrit leurs noms sur le registre du Grand Seigneur, aprés-quoi ils courent tous vers leur Maître-de-chambre, qui pour leur faire connoître qu'ils sont sous sa jurisdiction, leur donne à chacun en passant un coup de main derriere l'oreille. On leur fait faire deux sermens lors de leur enrollement ; le premier est de servir fidellement le Grand Seigneur ; le second de suivre la volonté de leurs camarades touchant les affaires du corps. Il n'y a point de corps dans la Turquie qui soit si uni que celui des Janissaires ; c'est cette grande union qui soutient leur

leur authorité, & qui leur donne quelquefois la hardiesse de déposer les Sultans. Quoi-qu'ils ne soient que douze ou treize mille dans Constantinople, ils sont assûrez que leurs camarades, quelque part de l'Empire qu'ils soient, ne manqueront pas d'approuver leur conduite.

S'ils croient avoir sujet de se plaindre, leur mécontentement commence à éclater dans la cour du Divan, dans le temps qu'on leur distribuë les [a] jattes de Ris preparé dans une des cuisines du Grand Seigneur; car ils mangent fort tranquillement s'ils sont contens; & au contraire ils poussent la jatte du bout du pied & la renversent, s'ils ne sont pas satisfaits du Ministere. Il n'y a point d'insolences qu'ils ne soient capables de dire dans ce temps-là contre les premiers Ministres, étant bien persuadez qu'on ne manquera pas de leur donner satisfaction: c'est à quoi l'on tâche aussi de pourvoir de bonne heure pour prévenir leur soulevement, sur tout quand on leur doit plusieurs payes. Les mutineries des Janissaires sont fort à craindre: combien de fois n'ont-ils pas fait changer en un instant la face de l'Empire? Les plus fiers Sultans & les plus habiles Ministres ont souvent éprouvé combien il étoit dangereux d'entretenir en temps de paix une milice, qui connoît si bien ses interests. Elle déposa Bajazet II. en 1512. Elle avança la mort d'Amurat III. en 1595. Elle menaça Mahomet III. de le deshonorer. Osman II. qui avoit juré leur perte, ayant imprudemment fait éclater son dessein, en fut indignement traitté, car on le fit marcher à coups de pieds depuis le Serrail jusques au Château des sept tours, où il fut étranglé l'an 1622. Mustapha I. que cette insolente milice mit à la place d'Osman, fut détrôné deux mois aprés, par ceux-là mêmes qui l'avoient elevé. Ils firent aussi mourir Sultan Ibrahim en 1649. aprés l'avoir traîné ignominieusement aux sept tours. Son fils Mahomet IV. ne fut

[a] Gamelles.

pas ſi malheureux; mais on le dépoſſeda aprés le dernier ſiege de Vienne, lequel pourtant n'échoüa que par la faute de Cara-Muſtapha premier Viſir. On préfera à ce Sultan ſon frere Solyman III. Prince ſans merite, qui fut dépoſé à ſon tour quelque temps aprés.

A l'égard de la Sultane mere, des Viſirs, du Caïmacan, des premiers Eunuques du Serrail, du grand Treſorier, & de leur Aga même, les Janiſſaires ſe joüent de leurs perſonnes, & demandent leurs têtes au moindre mécontentement. Tout le monde ſait comment ils traitérent, au commencement de ce ſiecle, le Moufti Feſullah-Effendi qui avoit été precepteur de Sultan Muſtapha. Ce Prince qui l'aimoit aveuglément ne put empêcher qu'il ne fuſt traîné ſur la claye à Andrinople, & jetté dans la riviere. Le ſeul temperamment qu'on ait pû apporter juſques à preſent pour reprimer l'inſolence de ces ſoldats, a été de leur oppoſer les Spahis, & de les rendre jaloux les uns des autres; mais ils ne s'accordent que trop en certaines occaſions. On a beau les faire changer de quartier; comme les abſents approuvent toûjours ce que leurs camarades ont fait, il n'eſt gueres poſſible d'éviter leur furie, quand ils ſe mettent en tête qu'on leur a fait quelque grande injuſtice. L'hiſtoire des Turcs ne fournit pas beaucoup d'exemples, qu'on ſoit venu à bout de les appaiſer ſans leur faire de grandes largeſſes, ou ſans qu'il en ait coûté la vie aux plus grands officiers de l'Empire.

On n'a jamais oſé confiſquer le Threſor des Janiſſaires, ni s'emparer des biens que leurs Officiers poſſedent en propre en pluſieurs endroits de l'Aſie, comme à Cataye, à Angora, à Caraiſſar & dans d'autres places. Quand le Général vient à mourir, le Threſor herite de ſes biens: c'eſt le ſeul officier dont les dépoüilles ne ſont point confiſquées au profit de l'Empereur. Ce Général a l'avantage

de ſe préſenter devant le Sultan, les bras libres; au lieu que le premier Viſir & les autres Grands de la Porte, ne paroiſſent jamais en ſa préſence, que les bras croiſez ſur l'eſtomac, ce qui eſt plûtoſt une poſture ſervile que reſpectueuſe.

Aprés l'Aga des Janiſſaires, les principaux officiers de ce corps ſont; le Lieutenant de l'Aga; le Grand Prevoſt; le Capitaine des Baillifs, qui marchent aux côtez de l'Empereur les jours de ceremonie; les Capitaines de ſes archers à pied; le Commandant de ſes valets de pied: ces derniers marchent, de même que les archers à pied, auprés de la perſonne du Grand Seigneur lorſqu'il va par la ville. Ils ne ſont que ſoixante & ils portent des bonnets d'or battu, garnis ſur le devant d'une plume toute droite. Pour les archers à pied, ou les archers de la garde du corps, ils ſont au nombre de trois ou quatre cens; & les jours de bataille, ils ſont autour de Sa Hauteſſe avec des arcs & des fléches ſeulement, pour ne pas effrayer ſon cheval. Leur habit eſt un doliman ou ſoutanne de drap, retrouſſée par les coins juſques à la ceinture, & qui laiſſe voir leur chemiſe; leur bonnet eſt de drap terminé en pointe, garni de plumes en maniere d'aigrette. Ces archers tirent des fléches de la main gauche auſſi-bien que de la droite: on leur apprend cet exercice, afin qu'ils ne tournent jamais le dos au Grand Seigneur. Quand ce Prince paſſe des rivieres, ils nagent autour de ſon cheval, & vont ſonder le gué avec toute l'application poſſible: auſſi par récompenſe, à la premiere riviere que le Sultan paſſe, il leur fait diſtribuer à chacun un écu s'ils ont de l'eau juſqu'au genou; s'ils en ont juſques à la ceinture, ils ont deux écus, & trois quand l'eau paſſe la ceinture.

On tire encore du corps des Janiſſaires, les canoniers, & ceux qui ont ſoin des armes. Les canoniers ſont envi-

ron douze cens, qui reçoivent les ordres du Grand Maître de l'Artillerie : ils logent à Topana dans des cazernes distribuées en 52. chambres ; mais il s'en faut bien qu'ils ne soient aussi habiles que les chrêtiens, pour la fonte & pour le service de l'artillerie. Ceux qui prennent soin des armes, sont au nombre de six cens, divisez en 60. chambres, & ils logent dans des cazernes auprés de sainte Sophie ; non seulement ils prennent soin de la conservation des anciennes armes qui sont dans les arsenaux, mais encore de celles des Janissaires & des Spahis à qui ils les distribuent en bon état quand il faut aller à l'armée.

Janissaires du second ordre.

Outre les Janissaires dont je viens de parler, toutes les provinces de ce vaste Empire sont remplies présentement de fantassins qui portent le nom de Janissaires : mais ces Janissaires du second ordre ne sont pas enrollez dans le corps des Janissaires de la Porte, & n'ont rien de l'ancienne discipline des Turcs. Tous les scelerats qui veulent se soustraire à la justice ordinaire, & même les honnêtes gens qui veulent se mettre à couvert des insultes des scelerats ; ceux qui veulent éviter les taxes & se décharger des devoirs publics, achettent des Colonels des Janissaires qui sont dans les villes de province, le titre de Janissaires. Il y en a qui bien loin de recevoir la paye, donnent quelques aspres par jour à ces Officiers, pour pouvoir joüir des mesmes privileges : plusieurs passent pour estropiez ou pour morte-payes, & vivent tranquillement chez eux sans être obligez d'aller à l'armée. Est-il surprenant aprés cela que les forces des Turcs soient si diminuées ! jamais ils n'ont eu tant de soldats, ni de si petites armées : les Officiers qui sont obligez de marcher, font passer leurs domestiques pour soldats, & prennent de l'argent de ceux qui devroient porter les armes pour le service du Prince. Il semble que la corruption qui s'est introduite dans ce

grand Empire, le menace de quelque étrange révolution.

Il ne faut pas confondre non plus avec les Janiſſaires, d'autres fantaſſins que l'on appelle *Azapes* & *Arcangis*. Les Azapes ſont de vieilles bandes muſulmanes, plus anciennes même que les Janiſſaires, mais fort mépriſées; ils ſervent de pioniers, quelquefois même de pont à la cavalerie dans les marais, & de faſcines pour combler les foſſez des places que l'on aſſiége. Les Arcangis ſont comme les enfans perdus, qui n'ont point de paye non-plus que les Azapes, & qui ne ſont deſtinez que pour ravager les frontieres des ennemis: cependant en pleine paix, car la guerre n'eſt cenſée être declarée que lorſque l'artillerie marche, les Arcangis ne laiſſent pas de faire toûjours des courſes & de piller leurs voiſins. S'il s'en trouve quelques-uns parmi ces troupes qui deviennent bons ſoldats, aprés quelque action vigoureuſe on les fait entrer dans le corps des Janiſſaires.

Azapes & Arcangis.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui regarde l'infanterie des Turcs, leur cavalerie n'eſt pas en meilleur état aujourd'hui: elle eſt compoſée de deux ſortes de gens que l'on connoît ſous le nom de *Spahis*, mais il faut les diſtinguer avec ſoin. Les uns ſont à la ſolde de l'Empereur, & les autres non. Les Spahis à la ſolde, ſont diviſez en pluſieurs Cornettes, dont les principales ſont, la jaune & la rouge: ceux qui ne tirent point de paye ſont de deux ſortes, les *Zaims* & les *Timariots*.

Spahis.

Les Spahis à la ſolde ſont tirez du corps de Ichoglans & de celui des Azancoglans, qui ont été nourris dans les Serrails du Grand Seigneur. La moindre de leur paye eſt de 12 aſpres par jour, & la plus forte de 100. Ceux qui ſortent des Ichoglans commencent ordinairement avec 20 ou 30 aſpres de paye, laquelle augmente ſuivant leur me-

rite, ou le credit de leurs amis. En temps de guerre tous les Spahis à la ſolde qui rapportent des têtes des ennemis, gagnent deux aſpres d'augmentation par jour. Ceux qui apprennent les premiers au Grand Seigneur la mort de quelqu'un de leurs camarades, en attrapent autant.

La paye des Spahis ſe fait dans la ſale & en préſence du Grand Viſir, ou de ſon Chiaïa, afin d'éviter tout ſujet de plainte. Quoiqu'on ignore la naiſſance des Spahis, on peut les regarder comme la nobleſſe du pays : leur éducation les a mieux formez que les autres Turcs, & par tout pays les bonnes mœurs devroient faire la veritable nobleſſe. Ceux de la Cornette rouge n'étoient autrefois que les ſerviteurs de ceux de la Cornette jaune ; ils ſont tous égaux aujourd'hui, & même les rouges avoient pris le deſſus ſur leurs maîtres ſous Mahomet III. qui dans une bataille où les Spahis jaunes avoient laché le pied, rétablit ſes affaires par la valeur des rouges.

Les armes des uns & des autres ſont la lance & le cimeterre, quelques-uns ſe ſervent du dard qu'ils manient avec une adreſſe admirable : ce dard eſt un bâton ferré par un bout, & qui n'a qu'environ deux pieds & demi de long. Ils portent auſſi l'epée, mais elle eſt attachée à côté de la ſelle de leur cheval & paſſe ſous la cuiſſe du cavalier, de telle ſorte qu'elle n'empéche pas qu'on ne faſſe le coup de piſtolet & de carabine. Il y en a auſſi qui ſe ſervent d'arcs & de flêches, ſur-tout les Spahis d'Anatolie, car ceux d'Europe ou de Romelie comptent plus ſur nos armes. Cependant ces troupes combattent ſans ordre & par pelotons, au lieu d'eſcadroner & de ſe rallier à propos. Mahomet Cuperli Grand Viſir, qui ſavoit bien la guerre, bien loin de les diſcipliner, affecta de les humilier & de les entretenir dans leur ignorance, de peur que leur inſolence n'augmentaſt. Depuis ce temps-là ce corps a beaucoup

perdu de ſon ancienne reputation : on leur donne aujourd'hui la baſtonade ſous la plante des pieds, de crainte que ſi on les foüettoit ils ne pûſſent pas monter à cheval ; & par une raiſon oppoſée on foüette les Janiſſaires, parce qu'ils ont beſoin de leurs pieds dans les marches.

Quand le Grand Seigneur va commander ſes armées, il fait diſtribuer de groſſes ſommes aux Spahis. On met un Spahis & un Janiſſaire en ſentinelle à chaque corde de ſa tente, & autant à celle du premier Viſir. Les autres Cornettes de ce corps ſont, la blanche, la blanche & rouge, la Cornette blanche & jaune, & la Cornette verte : mais les Spahis les plus illuſtres ſont ceux qu'on appelle *Mutafaraca*, qui tirent quarante aſpres de paye par jour. L'Empereur eſt leur Colonel, ils ſont deſtinez pour l'accompagner, & ſont environ cinq cens.

A l'égard des autres cavaliers, qu'on appelle *Zaims* & *Timariots*, ce ſont des Chevaliers à qui le Grand Seigneur donne à vie des Commanderies appellées *Timars*, à condition qu'ils entretiendront un certain nombre de cavaliers pour ſon ſervice. Les premiers Sultans étant les maîtres des Fiefs de l'Empire, les erigérent en Baronies ou Commanderies pour récompenſer les ſervices des plus braves, & ſur tout pour lever & pour entretenir des troupes ſans débourſer de l'argent : mais Solyman II. établit l'ordre & la diſcipline parmi ces Chevaliers ou Barons de l'Empire, & l'on regla par ſes ordres le nombre des cavaliers que chacun d'eux ſeroit obligé d'entretenir. Ce corps a été non ſeulement tres-puiſſant, mais tres-illuſtre par tout l'Empire. L'avarice qui eſt le vice ordinaire des Orientaux, l'a fait tomber depuis quelques années. Les Viceroys & les Gouverneurs de Provinces font ſi bien par leurs intrigues à la Cour, que les Commanderies mêmes qui ſont hors de leurs gouvernemens, ſont données à leurs

Zaims & Timariots.

domeſtiques, ou à ceux qui en offrent le plus d'argent.

Les Zaims & les Timariots ne different quaſi entre eux que par le revenu. Les Zaims ont les plus fortes Commanderies, & leurs revenus ſont depuis vingt mille, juſques à quatre-vingt dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt dix-neuf aſpres. S'il y avoit un aſpre de plus, ce ſeroit le revenu d'un Pacha: ainſi lorſqu'un Commandeur vient à mourir, l'on partage la Commanderie, ſuppoſé qu'elle ait augmenté de revenu ſous le deffunt, comme cela arrive ordinairement; car on les augmente plutôt que de les laiſſer déperir. Les Zaims doivent entretenir pour le moins quatre cavaliers, à raiſon de cinq mille aſpres de rente pour la dépenſe de chacun.

Il y a deux ſortes de Timariots, les uns reçoivent leurs proviſions de la Porte, & les autres du Viceroy du pays; mais leurs équipages ſont moindres que ceux des Zaims, & leur tentes plus petites & proportionnées à leur revenu. Ceux qui reçoivent leurs patentes de la Cour, ont depuis cinq ou ſix mille, juſques à dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt dix-neuf aſpres: s'ils avoient un aſpre de plus, ils paſſeroient au rang des Zaims. Ceux qui prennent des Lettres patentes des Viceroys, ont de revenu depuis trois mille aſpres juſqu'à ſix mille. Chaque Timariot eſt obligé d'entretenir un cavalier par chaque trois mille aſpres du revenu qu'il tire de ſa Commanderie.

Les Zaims & les Timariots doivent marcher en perſonne à l'armée, aux premiers ordres qu'ils reçoivent, ſans que rien les puiſſe diſpenſer de ce devoir; les malades vont en litiere, & les enfans dans des paniers ou dans des berceaux. Les Timariots ſont obligez de fournir des paniers à leurs cavaliers, qui s'en ſervent à porter la terre neceſſaire pour combler les foſſez & les tranchées. Cette cavalerie

valerie eſt mieux diſciplinée que celle qu'on appelle proprement Spahis, quoique les Spahis ſoient plus leſtes & plus vigoureux : ceux-ci ne combattent que par pelotons à la tête des plus anciens cavaliers ; au lieu que les Zaims & les Timariots ſont diviſez par regimens, & commandez par des Colonels ſous les ordres des Pachas. Le Pacha d'Alep eſt le Colonel général de cette cavalerie lorſqu'il ſe trouve à l'armée, parce qu'étant naturellement le Seraſkier de l'armée, c'eſt à lui à la commander en chef quand le grand Viſir n'y eſt pas.

Je devrois parler ici, MONSEIGNEUR, de la milice d'Egypte, mais comme je n'en ai pas fait le voyage, je ne la connois pas aſſez pour avoir l'honneur de vous en rendre compte. Je paſſe donc à la Marine dont je me ſuis informé avec ſoin à Conſtantinople & dans les Iſles de l'Archipel. Il n'eſt pas ſurprenant que les Turcs ſoient ſi foibles ſur mer, car ils manquent de bons Matelots, d'habiles Pilotes & d'Officiers expérimentez. A peine les Pilotes du Grand Seigneur ſavent-ils ſe ſervir de la bouſſole, & il n'en eſt pas queſtion ſur les Saïques qui ſont leurs vaiſſeaux marchands. Ils ne comptent que par la connoiſſance des côtes, qui eſt fort trompeuſe, & ils s'en rapportent ordinairement, dans les longs voyages comme ceux de Syrie & d'Egypte, à des Grecs qui ont fait la courſe ſous des armateurs chrétiens, & qui ont appris par routine à connoître les terres d'Aſie & d'Afrique. Cependant ſi les Turcs vouloient s'appliquer à la navigation, ils ſe rendroient aiſément les maîtres de la Mediterranée, & ils diſſiperoient les corſaires qui font tant de tort à leur trafic. Sans compter le ſecours qu'ils pourroient tirer de la Grece, des Iſles de l'Archipel, de l'Egypte, & de la côte d'Afrique ; la mer Noire ſeule leur fourniroit plus de bois & plus d'a-

grets qu'il n'en faudroit pour entretenir des armées formidables. Aujourd'hui les forces maritimes de ce grand Empire ſe trouvent réduites à 28 ou 30 vaiſſeaux de guerre, & l'on n'arme guere plus de 50 galeres. Les Turcs ont eu des flotes beaucoup plus puiſſantes du temps de Mahomet II, de Selim, de Solyman II. mais elles n'ont jamais fait de grandes expéditions. Depuis la guerre de Candie on a fort négligé la marine, & peut-être qu'elle le ſeroit encore davantage, ſi Mezomorto Capitan-Pacha ne l'eût relevée de nos jours. L'avantage qu'il remporta aux Iſles de Spalmadori ſur les Venitiens, lui valut la priſe de Scio, & r'anima le courage des Mahometans. Il avoit les talents d'un grand homme de mer, & il n'oublioit rien pour engager les Officiers chrétiens au ſervice du Grand Seigneur. Le Sultan peut avoir aujourd'hui cinq ou ſix Capitaines renegats qui ſont fort expérimentez, mais les Matelots ignorent la manœuvre, & les Canoniers ſont tres-mal-adroits. Le ſucceſſeur de Mezomorto n'étoit pas fort eſtimé. Adraman Pacha qui fut nommé Général de la mer aprés la mort de ce dernier, étoit capable de perfectionner la marine des Turcs, ſi ſes envieux ne l'avoient pas fait étrangler quelque temps aprés ſon élevation. Il étoit connu parmi les Turcs ſous le nom du Pacha de Rhodes, & chez les chrétiens, ſous celui du fils de la bouchere de Marſeille. On le prit tout jeune ſur un vaiſſeau de cette ville armé en courſe, & il eut le malheur de ſe faire Mahometan: il paſſoit chez les Turcs pour un homme fort équitable & fort deſintereſſé. On aſſeûre qu'un jour faiſant la police à Scio, il demanda à qui appartenoient trois ou quatre bourriques chargées de pierres & attachées à la porte d'une maiſon ; & ayant appris que leurs maîtres déjeunoient tout prés de là, il pourſuivit ſa tournée; mais à ſon retour,

En Janvier 1706. Le prétexte fut qu'il n'avoit pas fait éteindre aſſez promptement l'incendie qui avoit endommagé quelques maiſons du côté de l'arſenal.

indigné de trouver encore ces pauvres animaux à l'attache, ſans qu'il parût qu'on eût pris ſoin de les faire repaître, il fit appeller leurs maîtres & leur dit, qu'il étoit juſte que les ânes mangeaſſent à leur tour; les payſans en tomberent d'accord: mais ils furent fort ſurpris, quand il leur commanda de prendre chacun ſur leurs dos la charge de pierres, tandis que les ânes mangeroient. On fait un ſemblable conte de Sultan Mourat.

La charge de Capitan Pacha eſt une des plus belles de l'Empire. Il eſt grand Amiral & Général des Galeres: ſon pouvoir eſt ſi abſolu, lorſqu'il eſt hors des Dardanelles, qu'il peut faire étrangler les Vicerois & les Gouverneurs qui ſont ſur les côtes, ſans attendre l'ordre du Sultan; le grand Viſir eſt le ſeul Miniſtre qui ſoit au-deſſus de lui: ſa Charge eſt la ſeconde de l'Empire, & il ne rend compte qu'au Grand Seigneur. Non ſeulement les Officiers de marine, mais tous les Gouverneurs des provinces maritimes reçoivent ſes ordres. J'ai eu l'honneur de vous dire, MONSEIGNEUR, qu'il n'y avoit à Conſtantinople que 28 ou 30 vaiſſeaux de guerre.

Pour ce qui eſt des galeres, on les diſtingue en deux claſſes, celles de Conſtantinople, & celles de l'Archipel. Celles de Conſtantinople ne tiennent la mer que pendant l'été. On les deſarme au retour de la campagne pour les enfermer dans l'arſenal de Caſſum Pacha: la pluſpart des Beys ou Capitaines ſont des renegats. Outre le corps de la galere, l'artillerie & le biſcuit, l'Empereur donne encore les ſoldats, le reſte de l'équipage qui conſiſte en 200 rameurs, & le ſuif pour eſpalmer. Si les Capitaines ſont aſſez riches pour ſubſtituer leurs eſclaves à ces rameurs, ils font des profits conſiderables, car ils tirent douze mille livres pour la paye des rameurs, & profitent encore des journées

de leurs eſclaves qu'ils font travailler ſur terre autant qu'ils peuvent pendant le reſte de l'année. Quand il n'y a pas aſſez de rameurs, on loüe à Conſtantinople des eſclaves des particuliers pour faire la campagne ; mais on ne tire pas grand ſervice de tous ces malheureux qui n'ont nulle experience, & la pluſpart periſſent ſur mer. Vous ſavez mieux que perſonne, MONSEIGNEUR, que le ſervice de mer demande beaucoup plus de pratique que celui de terre. Pour renforcer les ſoldats des galeres, les Turcs y mêlent quelques Janiſſaires.

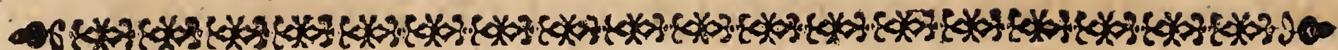
Les galeres de l'Archipel doivent être prêtes à ſe mettre en mer en tout temps. Les Capitaines ſont payez ſur les aſſignations des Iſles, & ils ſont obligez de fournir les forçats & les ſoldats ; car le Grand Seigneur ne leur donne que le corps de la galere, l'artillerie & les agrets. Pour conſerver leurs eſclaves, ils évitent le combat autant qu'ils peuvent ; & la pluſpart même n'ont ni le nombre de galeres qu'ils doivent entretenir, ni leurs équipages complets, parce que le Capitan Pacha, pour quelque ſomme d'argent qu'on ſcait lui donner à propos, fait ſouvent ſemblant de n'y pas prendre garde ; par conſéquent la diſcipline militaire n'eſt obſervée que tres-légérement.

Les Beys de Rhodes & de Scio doivent entretenir ſept galeres dans chacune de ces Iſles. Celui de Chypre ſix. Ceux de Metelin, de Negrepont, de Salonique, de la Cavale, chacun une. Andros & Syra enſemble n'en fourniſſent qu'une ; de même que Naxie & Paros. Le Capitan Pacha vient pendant l'été faire ſa ronde dans l'Archipel pour exiger la capitation, & pour prendre connoiſſance des affaires qui s'y ſont paſſées : Il tient ordinairement ſes grands jours dans un Port de l'Iſle de Paros appellé Drio ; il eſt là comme dans le centre de l'Archipel. Les adminiſ-

trateurs des Isles y viennent faire leurs presents & porter les sommes auxquelles châque Isle est taxée : c'est dans ce même endroit que le Capitan Pacha juge en dernier ressort toutes les affaires tant civiles que criminelles.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.





# LETTRE XIV.

*A Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majeſté, &c.*

MONSEIGNEUR,

DE LA RELIGION, des Mœurs, & des maniéres des Turcs.

J'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma derniere Lettre, du Gouvernement & de la Politique des Turcs; leur Religion, leurs Mœurs, & leurs maniéres feront la matiere de celle-ci.

De toutes les fauſſes Religions, la Mahometane eſt la plus dangereuſe, parce qu'outre qu'elle flatte beaucoup les ſens, elle eſt d'ailleurs conforme en pluſieurs points au Chriſtianiſme. Le Mahometiſme eſt fondé ſur la connoiſſance du vrai Dieu créateur de toutes choſes, ſur l'amour du prochain, ſur la propreté du corps, ſur la vie tranquille. On y abhorre les Idoles, & leur culte y eſt ſcrupuleuſement deffendu.

Naiſſance de Mahomet.

Mahomet nâquit idolatre parmi les Arabes en 570. il étoit naturellement plein de bon ſens : à Dieu ne plaiſe que je veüille ici faire ſon éloge, mais je ne ſçaurois m'empécher de le regarder comme un génie ſuperieur, & d'admirer que ſans le ſecours de la grace, cet homme ait pû revenir de l'idolatrie. On dit que Sergius, Moine Neſtorien échappé de Conſtantinople, avoit contribué à le déſabuſer des erreurs du paganiſme, mais Mahomet n'avoit pas laiſſé de ſecoüer un ſi grand préjugé, & d'ouvrir les yeux pour tâcher de découvrir la verité.

Il paroît par l'Alcoran, que ces deux hommes ont tiré de l'Ecriture ſainte ce qu'ils ont propoſé de meilleur: mais comme dans leur temps il y avoit en Arabie beaucoup plus de Juifs que de Chrêtiens, ils s'attachérent moins au Nouveau Teſtament qu'à l'Ancien, afin d'engager les Juifs dans leur ſecte, ſans en trop éloigner les Chrêtiens. Si Mahomet n'avoit pas eu la folie de vouloir paſſer pour l'Envoié de Dieu, ſa religion n'eût gueres differé du Socinianiſme; mais il voulut joüer un rôlle extraordinaire en faiſant croire qu'il avoit commerce avec les Etres ſuperieurs. Comme il n'avoit ni miſſion, ni le don des miracles, il fut obligé pour établir ſon ſyſteme, de joindre aux lumieres de la raiſon, la politique & la fourberie. Ses enthouſiaſmes, ou feints, ou cauſez par l'epilepſie, perſuadérent à la multitude qu'il étoit infiniment au-deſſus des autres hommes, & qu'il étoit inſpiré du Ciel. Sa femme & ſes amis diſoient tout haut qu'il étoit l'interprete du Seigneur, & qu'il n'étoit venu au monde que pour annoncer ſes ordres: le pigeon que l'on avoit dreſſé à voltiger au-deſſus de ſa tête ne ſervoit pas peu à appuyer le myſtere; & cet oiſeau paſſoit pour l'Ange Gabriel qui venoit parler à l'oreille de l'Envoié.

Pour ne pas trop effaroucher les Idolâtres, il ne voulut paroître ni Juif, ni Chrétien; & pour ménager les juifs & les chrétiens, il adopta une partie de la croyance des uns & des autres. Il enſeigna qu'il y avoit trois ſortes de Loi écrite, communiquées aux hommes par le Seigneur, & dans leſquelles on pouvoit ſe ſauver; parce qu'elles ordonnent de croire en un ſeul Dieu createur & juge de tous les hommes. La premiere Loi, diſoit-il, fut donnée à Moyſe; mais comme elle étoit trop gênante, peu de gens pouvoient l'accomplir exactement. La ſeconde eſt celle de Jeſus-Chriſt, laquelle quoi-que remplie de grace, eſt en-

core bien plus difficile à obſerver, par rapport à ſon oppoſition à la nature corrompuë. C'eſt pourquoi, continüoit-il, le Seigneur qui eſt plein de miſericorde vous envoye par mon miniſtere une Loi facile & proportionnée à vos foibleſſes, afin qu'en la ſuivant exactement, chacun de vous puiſſe ſe rendre heureux en ce monde & en l'autre.

Comme je ne connois pas le génie de la langue Arabe, ni ſes délicateſſes, l'Alcoran me ſemble un livre mal composé, qui parmi de bonnes choſes contient une infinité de contes puériles & frivoles; quoique cependant l'exercice de la religion Mahometane, à quelques bagatelles prés qui regardent le ſoin que chacun doit prendre de ſon corps, paroiſſe beaucoup mieux entendu. Peut-être que pour ſe rendre maître de l'imagination des Idolâtres, frappée des figures de bois & de pierre, Mahomet crût qu'il étoit néceſſaire de les flatter par des images agréables de l'autre monde; & que pour les approcher de la raiſon, il falloit entrer dans leur goût, en faiſant eſperer des plaiſirs ſenſuels aprés la mort, à des gens qui pendant leur vie n'en avoient pas connu d'autres. Ce livre, tel qu'il eſt, renferme toutes les Loix Eccleſiaſtiques & Civiles des Mahometans, & il leur apprend tout ce qu'ils doivent croire & pratiquer. Ils n'oſeroient l'ouvrir ſans l'avoir porté ſur la tête, ce qui eſt parmi eux la plus grande marque de vénération qu'ils puiſſent donner; & leur principale ocupation eſt de le lire, ſuivant le precepte qui dit. *Attachez-vous ſouvent à la lecture du livre qui vous a été envoié, & priez inceſſamment, parce que l'oraiſon détourne du peché.* Ils ſont perſuadez que ceux qui le liront un certain nombre de fois, gagneront le paradis. Enfin ils l'appellent le livre par excellence, car *Alcoran* ne ſignifie autre choſe que *l'Ecriture.*

Il ſeroit aſſez inutile de rapporter ici comment ce livre a été

a été composé, & comment il a été reformé aprés la mort de Mahomet; il suffit de remarquer qu'il y a quatre sectes parmi les Mahometans. La plus superstitieuse est celle des Arabes qui s'en tiennent aux traditions d'Abubeker. Celle des Persans, que l'on doit aux soins de Hali, est la plus épurée; mais les Turcs qui sont attachez à celle d'Omer, les traitent d'heretiques & prononcent des anathêmes contre eux. La plus simple de toutes est celle des Tartares qui s'en rapportent à Odeman ou Osman grand compilateur des memoires de Mahomet.

Le seul article de foy qu'ayent les Mahometans, est qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu. A l'égard des commandemens de la Loy, les Turcs les réduisent à cinq, 1°. Faire la priere cinq fois le jour, 2°. Jeûner le carême, 3°. Donner l'aumône & pratiquer les œuvres de charité, 4°. Aller en pelerinage à la Méque, s'il est possible, 5°. Ne souffrir aucune ordure sur son corps. On y ajoûte quatre autres points, mais ils ne sont pas absolument nécessaires pour le salut, 1°. Observer religieusement le vendredi, 2°. Se faire circoncire, 3°. Ne boire point de vin, 4°. Ne manger point de chair de pourceau, ni d'animaux suffoquez.

Les Mahometans ont plus de respect pour le vendredi que pour les autres jours de la semaine, parce qu'ils croyent que ce fut un vendredi que Mahomet, persecuté par les Idolâtres, fut obligé de se sauver de la Méque à Medine dans l'Arabie. C'est par ce jour-là que commence l'Ere Mahometane qu'ils appellent *Egire;* & ce celebre vendredi fut le 22. Juillet de l'an 622. aprés la mort de Jesus-Christ. Les Mahometans sont obligez d'aller tous les vendredis faire la priere de midi à la Mosquée; on en dispense les femmes de crainte de donner des distractions aux hommes. Les Marchands tiennent leurs boutiques fer-

mées ce jour-là jusques à midi, & même ceux qui sont un peu aisez ne les ouvrent que le lendemain.

La Circoncision & l'abstinence du pourceau, & des viandes suffoquées, n'ont peut-être été inserées dans la Loy que par complaisance pour les Juifs qui étoient alors autant ménagez par les Mahometans, qu'ils en ont été méprisez par la suite. Le bien public porta le Legislateur à deffendre l'usage du vin à ses disciples. *Abstenez-vous*, dit-il, *du vin, de joüer aux jeux de hazard & aux echets; ce sont des inventions du démon pour répandre la haine & la division parmi les hommes; pour les éloigner de la priere, & pour les empécher d'invoquer le nom de Dieu.* Cependant ils avoüent que le vin est une chose excellente, & que la tentation en est si chatoüilleuse, qu'elle rend ce peché fort pardonnable. Ils se moquent de nous qui le beuvons avec de l'eau, & disent que lorsqu'on se mêle d'en boire, il faut satisfaire son appetit & non pas l'irriter. A l'égard de la chair de pourceau, les Turcs l'ont en horreur; mais les Persans en regardent l'abstinence, plûtost comme un conseil, que comme un precepte; ils en mangent, ou s'en abstiennent de même que du vin, suivant l'usage qu'en fait le Prince, sur le goût duquel tout l'Empire se conforme aveuglément. Quand on entre sur les terres du Roy de Perse, il est agréable pour les voyageurs d'y pouvoir boire du vin sans en faire mistere, & d'y voir dans la campagne des troupeaux de pourceaux; les Persanes qui habitent les frontieres connoissent si bien les Chrétiens, qu'elles courent à eux à toutes jambes avec des bouteilles de vin & des jambons, dés qu'elles apperçoivent une caravane.

Pour la Circoncision, les Turcs la regardent plûtost comme une marque d'obéissance à la religion, que comme une Loy essentielle; il n'est point parlé de cette cérémonie dans l'Alcoran, & c'est plûtost une tradition qu'ils

ont prise des Juifs. Les Mahometans sont persuadez que les enfans qui meurent sans circoncision ne sont pas moins sauvez, & ils leur cassent le petit doit avant que de les enterrer pour marquer qu'ils n'ont pas été circoncis. Les plus scrupuleux ( comme il y en a dans toutes les religions ) croyent que la circoncision de leur pere influë sur eux; mais ceux qui présument de savoir mieux les points fondamentaux de leur religion, conviennent que la circoncision n'a été établie, que pour faire souvenir les Musulmans, le reste de leur vie, de ce qu'ils ont promis à Dieu par leur profession de foy, sçavoir qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu; & que c'est pour cela qu'on ne doit circoncire les enfans qu'à l'âge de 12. ou 14. ans, afin qu'ils y fassent attention. Quelques-uns de leurs Docteurs croyent qu'on n'a adopté parmi eux la circoncision des Juifs, que pour mieux observer le precepte de la propreté, par lequel il est deffendu de laisser tomber de l'urine sur ses chairs. Or il est certain que le prépuce en retient toûjours quelque goutte, & sur-tout chez les Arabes, qui naturellement l'ont beaucoup plus long que les autres hommes. Aujourd'hui la plupart des renégats ne sont pas circoncis; on se contente de leur faire lever le doit & prononcer les paroles qui expriment la profession de foy. Peut-être que c'est par mépris pour eux qu'on ne les fait pas circoncire; car les Turcs disent ordinairement, qu'un mauvais Chrétien ne sera jamais bon Turc.

Cérémonie de la Circoncision.

On ne coupe rien aux filles Turques dans la circoncision, mais en Perse on leur coupe les nymphes. En Turquie le jour de la circoncision on prépare un repas chez les parens de celui que l'on doit tailler: on l'habille le plus proprement que l'on peut, & on le promene à cheval ou sur un chameau, au son des instrumens, par toute la ville si elle est de mediocre grandeur; ou dans son quar-

tier ſeulement ſi elle eſt fort vaſte. Cet enfant tient à la main droite une fléche dont il tourne le fer du côté du cœur, pour marquer qu'il ſe laiſſeroit plûtoſt percer cette partie que de renoncer à ſa foy. Ses camarades, ſes amis & ſes voiſins le ſuivent à pied, en chantant ſes loüanges avec des marques de joye, juſques à la Moſquée, où l'Iman, aprés une petite exhortation, lui fait faire ſa profeſſion de foy & lever le doit: enſuite il ordonne au barbier prépoſé, de le placer ſur le ſopha & de faire l'opération. Deux valets tiennent une nape étenduë devant l'enfant, & le barbier lui ayant tiré le prépuce autant qu'il peut, ſans pourtant lui faire mal, il le ſerre au bout du gland avec une pincette, le coupe avec un raſoir, & le montre aux aſſiſtans, en diſant à haute voix, *Dieu eſt grand.* Le circoncis ne laiſſe pas de crier, car la douleur eſt aſſez vive: on le penſe, & chacun vient le féliciter de ce qu'il eſt mis au rang des Muſulmans, c'eſt à dire des fideles.

Si les parens ſont riches, il font circoncire à leurs dépens les enfans des pauvres gens de leur voiſinage. Aprés la cerémonie, on ſe retire dans le même ordre qu'on étoit venu, & l'on marche comme en triomphe pour ſe rendre chez les parens, qui donnent à manger pendant trois jours à tous ceux qui ſe preſentent. On en eſt quitte pour une grande chaudiere de ris par jour, quelques pieces de bœuf, de mouton, & quelques poules: la dépenſe n'eſt pas conſiderable en liqueurs, car on ſatisfait tout le monde avec une grande cruche d'eau. Les gens plus aiſez preſentent le ſorbet, le caffé & le tabac, & les parens font quelques preſens aux pauvres garçons que l'on a circoncis avec leurs fils; ils donnent auſſi l'aumône aux pauvres de leur quartier. Aprés qu'on a bien danſé & bien chanté, les conviez font à leur tour des preſens au nouveau Muſulman. Chez les perſonnes de diſtinction, on donne des veſtes,

des armes, des chevaux. Quand on circoncit un des Enfans du Grand Seigneur, les réjoüissances sont publiques, & l'on tire toute l'artillerie du Serrail. On fait des courses dans l'Atmeidan & dans les autres places; on tend les escarpolettes dans les ruës, & on renouvelle tous les divertissemens du Bairam.

Il est bon de remarquer que l'Iman n'impose point de nom au nouveau circoncis; c'est le pere qui donne le nom qu'il veut à ses enfans lorsqu'ils viennent au monde. Il tient entre ses bras le nouveau né, & l'élevant vers le ciel pour l'offrir à Dieu, il lui met un grain de sel dans la bouche en disant: *Plaise à Dieu que son saint nom, mon fils Solyman*, par exemple, *te soit toûjours aussi savoureux que ce sel, & qu'il t'empesche de goûter les choses de la terre.* Ces noms sont pour l'ordinaire *Ibrahim* ou Abraham: *Solyman* qui signifie Salomon: *Isouph* Joseph: *Ismael* Oyant Dieu: *Mahomet* Loüable: *Mahmoud* Desirable: *Scander* Alexandre: *Sophy* Saint; *Haly* Haut: *Selim* Paisible: *Mustapha* Sanctifié: *Achmet* Bon: *Amurat* ou *Mourat* Vif: *Seremeth*, Diligent.

Des Conseils je passe aux Commandemens. Les Musulmans sont si convaincus que les prieres sont les clefs du Paradis & les colonnes de la religion, comme ils disent, qu'ils s'y appliquent avec une attention tout-a-fait édifiante. Rien ne peut les dispenser de prier; il est ordonné que lorsqu'ils seront à l'armée, ils se releveront les uns les autres pour prier tandis que leurs camarades seront sous les armes. *Que ceux*, dit l'Alcoran, *qui vont faire la priere, ne soient pas yvres, mais sobres & qu'ils ayent l'esprit libre, afin qu'ils sachent ce qu'ils doivent faire; ce qu'ils doivent dire.* On lit dans le même livre, que ceux qui prient avec un esprit malade & sans penser à ce qu'ils font, quoiqu'ils paroissent bien faire, n'ont gueres d'amour de Dieu.

Comme les Turcs croyent que ce qui soüille le corps est capable de soüiller l'ame; ils sont persuadez aussi que ce qui purifie l'un, ne manque pas de purifier l'autre. Sur ce principe, qui est bien contraire à celui de plusieurs Chrétiens, ils se préparent à la priere par les ablutions. *Hommes de bien*, dit l'Alcoran, *quand vous voudrez faire vos prieres, il faut laver vôtre visage, vos mains, vos bras, & vos pieds. Les gens mariez qui auront couché ensemble se baigneront. Si les malades & les voyageurs ne trouvent point d'eau, qu'ils se frottent le visage & les mains avec de la poussiere bien nette; car Dieu aime la netteté. Il veut que les prieres qu'on lui fait, soient parfaites, qu'on le remercie des graces qu'il nous donne, & que l'on invoque souvent son saint nom.*

La grande ablution des Turcs.

Les Mahometans ont réduit ce commandement à deux ablutions, la grande & la petite. La premiere est de tout le corps, mais elle n'est ordonnée qu'aux personnes mariées qui ont couché ensemble; qu'à ceux qui ont eû quelque pollution en dormant; ou qui en urinant ont laissé tomber de l'eau sur leur chair. Voilà les trois plus grandes soüilleures des bons Musulmans. Afin que rien ne soit à couvert de l'eau qui doit purifier leur corps & leur ame, & pour qu'elle penetre mieux, ils se coupent les ongles avec beaucoup de soin, & font tomber le poil de toutes les parties de leur corps, excepté du menton. La grande ablution consiste à se plonger trois fois dans l'eau, quelque rigoureuse que soit la saison. J'ay veu dans le fort de l'hiver des Turcs se détacher de la caravane pour se jetter tout nuds dans des ruisseaux qui étoient à côté du chemin, sans apprehender ni colique ni pleuresie; ils viennent ensuite joindre la troupe avec cet air de tranquilité, qui paroît sur le visage des personnes dont la conscience est juste; quand ils trouvent des sources chaudes ils s'y plon-

gent avec plaiſir. Dans la pluſpart des maiſons des gens aiſez il y a des cuves que l'on remplit d'eau tous les matins pour y faire la grande ablution. Quand nous paſſâmes de Scio à Conſtantinople, un bon Muſulman de nôtre compagnie donnoit trente ſols de temps en temps à deux Matelots qui le prenoient chacun par une oreille & le plongeoient par trois fois dans la mer, quelque froid qu'il fiſt.

Pour faire la petite ablution, on tourne la tête du côté de la Méque, on ſe lave les mains & les bras juſques au coude, on rince trois fois ſa bouche, & on ſe nettoye les dents avec une broſſe. Aprés cela il faut ſe laver le nez trois fois, & tirer par les narines de l'eau que l'on prend avec le creux de la main; on ſe jette enſuite avec les mains trois fois de l'eau ſur le viſage; il eſt ordonné de ſe frotter avec la main droite depuis le front juſques au-deſſus de la tête; de là il faut venir aux oreilles & les bien nettoyer en dedans & en dehors: enfin la cerémonie ſe termine par les pieds.

La petite ablution des Turcs.

Mahomet avoit beau dire que ſa Loy étoit aiſée à pratiquer; pour moi je la trouve fort gênante, & je ne doute pas que la pluſpart des renégats ne paſſent par deſſus toutes ces vetilles. On eſt obligé pour lâcher de l'eau de s'acroupir comme les femmes, de peur qu'il ne tombe quelque goutte d'urine dans les chauſſes. Pour éviter ce peché, ils expriment avec grand ſoin, le canal par où elle a paſſé, & en eſſuyent le bout contre la muraille; on voit en pluſieurs endroits des pierres toutes uſées par ces frottemens. Quelquefois les Chrétiens pour ſe divertir frottent ces pierres avec le fruit du *Poivre d'Inde*, avec de la racine du *Pied-de-Veau*, ou de quelques autres plantes brûlantes, en ſorte qu'il ſurvient ſouvent une inflammation à ceux qui viennent s'y eſſuyer. Comme la douleur eſt fort cuiſante, ces pauvres Turcs courent ſouvent, pour chercher le remede, chez les mêmes Chirurgiens chré-

tiens, qui ſont la cauſe du mal qu'ils ſouffrent : neanmoins on ne manque pas de leur dire que la maladie eſt dangereuſe, & qu'on ſera peutêtre obligé de faire quelque amputation. Les Turcs jurent de leur côté qu'ils n'ont eû aucun commerce avec femme ni fille qui puiſſent être ſuſpectes : enfin on envelope la partie malade avec des linges trempez dans l'oxicrat que l'on a coloré avec un peu de bol, & on leur vend ce remede comme un grand ſpécifique pour ces ſortes de maux.

Quand ils vont à la garderobe chez eux ou à la campagne, ils font proviſion de deux grands mouchoirs qu'ils portent à leur ceinture, ou qu'ils mettent ſur les épaules comme les maîtres-d'hôtel font la ſerviette : dans cet equipage ils portent à la main un pot plein d'eau qui leur ſert pour faire le *Taharat*, c'eſt à dire pour ſe laver & relaver le fondement avec le doit. Le Grand Seigneur luimême ne ſauroit s'en diſpenſer, & c'eſt la premiere inſtruction que ſon Gouverneur lui donne ; il eſt à préſumer qu'aprés cette operation les Turcs ſe lavent & s'eſſuyent ſouvent le bout des doits. Ce n'eſt pas là le ſeul inconvenient, il peut ſurvenir bien des choſes qui rendent cette ablution inutile, & qui obligent à la recommencer de nouveau, par exemple ſi on laiſſe échapper quelque vent : mais le malheur eſt bien plus grand ſi on a le cours de ventre, auquel cas cette ablution qui doit être ſouvent réiterée, devient une cérémonie tres fatigante. J'ai oüi dire à des Turcs, qu'une des principales raiſons qui les empéchoit de voyager en païs de Chrétienté, c'êtoit de ne pouvoir pas faire de pareilles fonctions aſſez à leur aiſe.

A l'égard de l'ablution particuliere, il faut y revenir pour la moindre faute, comme pour s'être mouché avec la main droite ; pour s'être lavé les parties du corps plus de trois fois ; pour avoir employé à cet uſage de l'eau échaufée au

au ſoleil. On tombe dans le même inconvenient, ſi l'on ſe jette de l'eau ſur le viſage avec trop de violence, ſi l'on reçoit du ſang ou quelqu'autre ordure ſur ſon corps, ſi l'on vomit, ſi l'on s'évanoüit, ſi l'on boit du vin, ſi l'on dort pendant la priere ; enfin ſi l'on ſe laiſſe toucher par un chien, ou par quelqu'autre animal impur. Toutes ces raiſons leur font bâtir des reſervoirs, des fontaines, des robinets autour des Moſquées, ou chez eux. Au deffaut d'eau, ils peuvent ſe ſervir de ſable, de pouſſiere, ou de quelques plantes propres pour ſe nettoyer. Le Chapitre que [a] Rabelais a fait & qui porte un aſſez plaiſant titre, leur ſeroit d'un grand ſecours ſi on le traduiſoit en leur langue.

[a] Rabelais Livre Prem[r]. Chap. XIII.

Aprés que les Turcs ſe ſont purifiez, ils baiſſent les yeux & ſe recüeillent en eux-mêmes pour ſe diſpoſer à la priere qui ſe fait cinq fois par jour, 1°. Le matin entre la pointe du jour & le lever du Soleil, 2°. A midi, 3°. Entre midi & le Soleil couchant, 4°. Au coucher du Soleil, 5°. Environ une heure & demi aprés que le Soleil eſt couché. Toutes ces prieres ſont accompagnées de pluſieurs inclinations & de quelques proſternations. Ils peuvent prier ou chez eux ou dans les Moſquées, & ils ſont avertis des heures deſtinées à cet exercice par des hommes gagez qui ſe reglent ſur le cours du Soleil, & ſur des horloges de ſable : ce ſont des cloches parlantes, car ils montent, aux heures reglées, dans les galeries des Minarets, & ſe bouchant les oreilles avec les doits, ils chantent de toute leur force les paroles ſuivantes : *Dieu eſt Grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; venez à la priere, je vous l'anonce clairement.* Ces Chantres repetent quatre fois ces mêmes paroles, en ſe tournant premierement vers le Midi, puis vers le Septentrion, enſuite vers le Levant, & ils finiſſent du côté du Couchant.

A ce ſignal tout le monde ſe purifie & s'en va à la Moſ-

quée, à la porte de laquelle on quitte ſes pantoufles, ſi mieux on n'aime les porter à la main, de crainte qu'elles ne ſe mêlent avec celles des autres. Tout cela ſe paſſe en grand ſilence. On ſaluë d'une profonde reverence la niche où eſt l'Alcoran, & cet endroit déſigne la ſituation de la Méque. Aprés cela chacun leve les yeux & ſe met les pouces dans les oreilles avant que de s'aſſeoir: la maniére même de s'aſſeoir eſt la poſture la plus humiliée qu'on puiſſe prendre parmi eux, car on eſt aſſis ſur les gras de-jambes; ils s'y tiennent quelque temps, puis ils baiſſent les yeux & baiſent trois fois la terre: ils ſe remettent enſuite ſur leur ſéant en attendant que le prêtre commence, afin de le ſuivre tout bas & de faire les mêmes inclinations que lui. C'eſt dans ce temps-là que leur modeſtie eſt la plus admirable; ils ne ſaluent perſonne, & ils n'oſeroient cauſer ni s'entretenir avec qui que ce ſoit, pas même regarder à droit ni à gauche. Tout le monde eſt immobile, on ne crache ni l'on ne touſſe: enfin on ne donne des marques de vie que par quelques ſoupirs profonds, qui ſont des épanoüiſſemens de l'ame envers Dieu, plûtoſt que des mouvemens mécaniques. Parmi ces ſoupirs le prêtre ſe leve; il porte ſes mains ouvertes à la tête, il bouche ſes oreilles avec les pouces, leve les yeux vers le Ciel & chante fort haut & diſtinctement: *Dieu eſt grand, gloire à toy Seigneur. Que ton nom ſoit beni & loüé. Que ta grandeur ſoit reconnuë; car il n'y a point d'autre Dieu que toy.*

Voici la priere qu'ils récitent ordinairement les yeux baiſſez & les mains croiſées ſur l'eſtomac. C'eſt leur Oraiſon Dominicale.

*Au nom de Dieu plein de bonté & de miſericorde. Loüé ſoit Dieu le Seigneur du monde, qui eſt un Dieu plein de bonté & de miſericorde. Seigneur qui jugeras tous les hommes, nous t'adorons, nous mettons toute nôtre confiance en*

*toy. Conserve nous, puisque nous t'invoquons dans la veritable voye, qui est celle que tu as choisie & que tu favorise de tes graces. Ce n'est pas la voye des infideles ni de ceux contre qui tu es justement irrité. Ainsi soit-il.*

Ils font aprés cela des inclinations, & appuyant les mains sur leurs genoux, à demi courbez ils repetent l'Oraison, *Dieu est Grand, gloire à toy Seigneur, &c.* ou bien ils disent par trois fois, *Soit glorifié le nom du Seigneur.* Ils se prosternent de nouveau, baisent la terre deux fois, & crient autant de fois, *O grand Dieu que ton nom soit glorifié!* Ensuite ils recitent encore la grande Oraison: *Au nom de Dieu plein de bonté & de misericorde, &c.* A quoy ils ajoutent l'article suivant tiré de l'Alcoran: *Je confesse que Dieu est Dieu, que Dieu est eternel, qu'il n'a ni engendré, ni été engendré, & qu'il n'y a aucun qui luy soit semblable ni égal.* Aprés avoir fait les inclinations que l'heure de la priere demande, ils se relevent à demi, quoique assis sur leurs talons, & jettant les yeux sur leurs mains ouvertes comme sur un livre, ils prononcent ces paroles.

*L'adoration & les prieres ne sont deües qu'à Dieu. Salut & paix soient sur toy, ô Prophete. La misericorde, les benedictions & la paix du Seigneur soient sur nous & sur les serviteurs de Dieu. Je proteste qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'il n'a point de compagnon, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu.*

Les prieres finissent par la salutation des deux Anges qu'ils croyent être à leurs côtez. Pour s'aquitter de ce devoir, ils empoignent leur barbe & se tournent à droite & à gauche. Ils s'imaginent que l'un de ces Anges est blanc, & que l'autre est noir; le blanc, à ce qu'ils croyent, les excite à bien faire, & tient un registre de leurs bonnes actions; le noir controlle les mauvaises pour les en accuser aprés leur mort. En salüant chaque Ange, ils prononcent, *Le*

*ſalut & la miſericorde de Dieu ſoient ſur toy.* Ils croyent d'ailleurs que les prieres ne ſauroient être éxaucées, s'ils n'ont auparavant fait une ferme réſolution de pardonner à leurs ennemis ; c'eſt pour cela qu'ils ne laiſſent point paſſer le vendredi ſans ſe reconcilier de bon cœur avec eux ; de là vient auſſi qu'on n'entend jamais ni médiſance ni injure parmi les Turcs.

Les prieres du *Vendredi* ſe font dans l'intention d'attirer la grace du Seigneur ſur tous les Muſulmans. On prie le *Samedi* pour la converſion des Juifs : le *Dimanche* pour celle des Chrétiens : le *Lundi* pour les Prophetes : le *Mardi* pour les Prêtres, & pour ceux qu'ils eſtiment ſaints dans ce monde : le *Mercredi* pour les Morts, pour les malades, & pour les Muſulmans qui ſont eſclaves parmi les infideles : le *Jeudi* pour tout le monde, de quelque nation & de quelque religion qu'il puiſſe être. Le vendredi les Moſquées ſont plus frequentées, mieux éclairées, & les prieres s'y font plus ſolemnellement.

Nous n'avons pas veû prier dans les Moſquées, car il n'eſt permis aux Chrétiens d'y entrer que lors qu'il n'y a perſonne ; mais nous avons veû faire la priere aux Muſulmans dans les caravanes. Le Chef de la caravane connoiſſant par la hauteur du Soleil l'heure qu'il eſt, s'arrête & leur anonce la priere tout comme feroit le Chantre ordinaire ; les Chrétiens & les Juifs attendent à cheval, s'ils veulent, ou ſe promenent pendant ce temps-là. Les Muſulmans étendent chacun leur tapis à terre, font leurs inclinations & récitent leurs Oraiſons. Bien ſouvent le Chef de la caravane leur tient lieu de prêtre ; s'il s'y trouve quelque Dervich, comme cela ſe rencontre fort ſouvent dans les caravanes d'Aſie, il fait cette fonction. Tout cela ſe paſſe au milieu des champs avec la même attention & la même modeſtie que s'ils étoient dans une Moſ-

quée. Quand il n'y a qu'un, deux, ou trois Turcs dans une caravane, on les voit s'écarter du chemin pour prier, & courir ensuite à toute bride pour rejoindre la troupe. Rien de plus exemplaire que ces exercices, & cela m'a donné beaucoup d'indignation contre les Grecs, qui la plus-part vivent comme des chiens.

Outre les prieres journalieres dont on vient de parler, les Turcs se rendent à la Mosquée à minuit pendant le Carême pour y faire la priere suivante.

*Seigneur Dieu qui excuses nos fautes : Toy qui seul dois être aimé & honoré : Qui es grand & victorieux : Qui tournes les cœurs & les pensées des hommes : Qui disposes de la nuit & du jour : Qui pardonnes nos offenses & purifies nos cœurs : Qui fais misericorde & distribuës tes bienfaits à tes serviteurs. Adorable Seigneur nous ne t'avons pas honoré comme tu devois l'être. Grand Dieu qui merites qu'on ne parle que de toy, nous n'en avons pas parlé aussi dignement que nous le devions. Grand Dieu que l'on doit remercier incessamment, nous ne t'avons pas assez rendu d'actions de graces. Dieu misericordieux, toute sagesse, toute bonté, toute vertu viennent de toy ; c'est à toy qu'il faut demander pardon & misericorde. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. Il est unique. Il n'a point de compagnon. Mahomet est l'Envoyé de Dieu. Mon Dieu vôtre benediction sur Mahomet & sur la race des Musulmans.*

Le Carême des Turcs a pris le nom du mois où il se trouve, qui est la Lune de *Ramazan* ou *Ramadan*, car ils comptent toûjours par les Lunes. Leur année est de 354 jours partagez en 12 Lunes, ou Mois, lesquels ne commencent qu'à la nouvelle Lune ; ces mois sont alternativement l'un de 30 jours & l'autre de 31. Le premier qui est de 30 jours s'appelle *Muharrem.* Le 2. *Sefer*, & n'est que de 29 jours. Le 3. *Rebiul-euvel.* Le 4. *Rebiul-ahhir,* — Carême des Turcs.

Le 5. *Giamazil-euvel.* Le 6. *Giamazil-ahhir.* Le 7. *Regeb.* Le 8. *Chaban.* Le 9. *Ramazan* ou *Ramadan.* Le 10. *Chuval.* Le 11. *Zoulcudé.* Le 12. *Zoulhigé.* Ces mois ne ſuivent pas les ſaiſons, parce qu'ils ne s'accordent pas avec le cours du Soleil, & leurs années ſont plus courtes de onze jours que les nôtres ; ainſi le Ramazan remonte tous les ans de pareil nombre de jours ; delà vient que d'une année à l'autre, il parcourt toutes les ſaiſons.

Le Carême a été établi pendant la Lune de Ramazan, parce que Mahomet publia que l'Alcoran lui avoit été envoyé du Ciel dans ce temps-là. Le Jeûne qu'il ordonna eſt different du nôtre, en ce qu'il eſt abſolument deffendu durant tout le cours de cette Lune, de manger, de boire, ni de mettre aucune choſe dans la bouche, pas même de fumer depuis que le Soleil ſe leve, juſques à ce qu'il ſoit couché. En récompenſe tant que la nuit dure, ils peuvent manger & boire ſans diſtinction de viande ni de boiſſon, ſi l'on en excepte le vin ; car ce ſeroit un grand crime d'en goûter, & ce crime ne s'expioit autrefois qu'en jettant du plomb fondu dans la bouche des coupables ; on n'eſt pas ſi ſévere aujourd'huy, mais on ne laiſſeroit pas d'être puni corporellement. L'eau de vie n'eſt pas épargnée la nuit pendant ce temps de penitence ; encore moins le ſorbet & le caffé : Il y en a même qui ſous pretexte de penitence ſe nourriſſent plus délicieuſement que tout le reſte de l'année. L'amour propre qui eſt ingénieux par tout, leur inſpire en ce temps-là, de faire meilleure chere dans les temps deſtinez à la mortification : les confitures conſolent l'eſtomac des devots, quoiqu'elles ne ſoient ordinairement qu'au miel & au reſiné. Les riches obſervent le Carême auſſi ſéverement que les pauvres ; les ſoldats de même que les Religieux ; le Sultan comme un ſimple particulier. Chacun ſe repoſe pendant le jour, & l'on ne pen-

ſe qu'à dormir, ou au moins à éviter les exercices qui altérent, car c'eſt un grand ſuplice que de ne pouvoir pas boire de l'eau pendant les grandes chaleurs. Les gens de travail, les voyageurs, les campagnards ſoufrent beaucoup ; il eſt vray qu'on leur pardonne de rompre le Jeûne, pourveû qu'ils tiennent compte des jours, & à condition d'en jeûner par la ſuite un pareil nombre quand leurs affaires le leur permettront : tout bien conſideré, le Carême chez les Muſulmans n'eſt qu'un dérangement de leur vie ordinaire. Quand la Lune de Chaban, qui précede immédiatement celle de Ramazan eſt paſſée, on obſerve avec grand ſoin la nouvelle Lune. Une infinité de gens de toute ſortes d'états ſe tiennent ſur les lieux élevez & courent avertir qu'ils l'ont aperçeüe ; les uns agiſſent par devotion, les autres pour obtenir quelque récompenſe. Dés le moment qu'on eſt aſſeûré du fait, on le publie par toute la ville, & on commence à jeûner. Dans les endroits où il y a du canon, on en tire un coup au coucher du Soleil. On allume une ſi grande quantité de lampes dans les Moſquées, qu'elles reſſemblent à des chapelles ardentes, & l'on prend ſoin de faire de grandes illuminations ſur les minarets pendant la nuit.

Les Muezins au retour de la Lune, c'eſt à dire à la fin du jour du premier Jeûne, anoncent à haute voix qu'il eſt temps de prier & de manger. Les pauvres Mahometans qui ont alors le gozier fort ſec, commencent à avaler de grandes potées d'eau, & donnent avidement ſur les jattes de ris. Chacun ſe régale avec ſes meilleures proviſions ; & comme s'ils apprehendoient de mourir de faim, ils vont chercher à manger dans les ruës, aprés s'être bien raſſaſiez chez eux ; les uns courent au caffé ; les autres au ſorbet ; les plus charitables donnent à manger à tous ceux qui ſe préſentent. On entend les pauvres crier dans les

ruës; *Je prie Dieu qu'il rempliſſe la bourſe de ceux qui me donneront pour remplir mon ventre.* Ceux qui croyent raffiner ſur les plaiſirs, ſe fatiguent la nuit autant qu'ils peuvent, pour mieux repoſer le jour, & pour laiſſer paſſer le temps du Jeune ſans en être incommodez. On fume donc pendant les tenebres aprés avoir bien mangé; on joüe des inſtrumens; on voit joüer les marionettes à la faveur des lampes. Tous ces divertiſſemens durent juſques à ce que l'aurore éclaire aſſez pour diſtinguer, comme ils diſent, un fil blanc, d'avec un fil noir; alors on ſe repoſe & l'on donne le nom de Jeûne à un ſommeil tranquile qui dure juſques à la nuit. Il n'y a que ceux que la neceſſité oblige de travailler, qui vont à leur ouvrage ordinaire. Où eſt donc, ſelon eux, l'eſprit de mortification qui doit purifier l'ame des Muſulmans? Ceux qui aiment la vie dereglée ſouhaiteroient que ce temps de pénitence duraſt la moitié de l'année, d'autant mieux qu'il eſt ſuivi du grand Bairam, pendant lequel par une alternative agréable on dort toute la nuit, & l'on ne fait que ſe réjoüir tant que le jour dure.

Le Bairam.

Sur la fin de la Lune de Ramazan, on obſerve avec ſoin celle de Chuval, & on anonce le Bairam dés qu'on l'a découverte. On n'entend alors que tambours & trompettes dans les Palais & dans les Places publiques. Si le temps eſt aſſez couvert pour cacher la nouvelle Lune, on retarde la feſte d'un jour; mais ſi les nuages continuent, on ſuppoſe que la Lune doit être nouvelle, & l'on allume des feux de joye dans les ruës. Les femmes qui ſont renfermées pendant toute l'année, ont la liberté de ſortir pendant les trois jours que dure cette fête. On ne voit dans les places que muſiciens, eſcarpolettes, roües de fortune. On voltige dans ces eſcarpolettes, ou pour mieux dire, on ſe promeine en l'air ſur des ſieges de bois, par le moyen des cordes que des hommes conduiſent avec plus ou moins

de

de violence au gré de celui qui eſt aſſis. Les roüës de fortune ſont ſemblables à celles des moulins d'eau ; on les fait tourner ſans que ceux qui ſont aſſis en dedans touchent les uns aux autres, quoique chacun ſe trouve à ſon tour au haut & au bas de la roüë.

Le premier jour du Bairam, les Muſulmans font entre eux une réconciliation générale, & ſe donnent réciproquement les mains dans les ruës; aprés avoir baiſé celles de leurs ennemis, ils les portent à leur teſte. On ſe ſouhaite mille proſperitez, & l'on s'envoye des préſens comme nous faiſons ici au commencement de l'année. Les Prédicateurs expliquent dans les Moſquées quelques points de l'Alcoran, & aprés le ſermon, on y chante l'Oraiſon ſuivante : *Salut & benediction ſur toi Mahomet ami de Dieu. Salut & benediction ſur toi Jeſus-Chriſt ſoufle de Dieu. Salut & benediction ſur toi Moyſe familier de Dieu. Salut & benediction ſur toi David Monarque établi de Dieu. Salut & benediction ſur toi Salomon le fidele du Seigneur. Salut & benediction ſur toi Noé, qui as été ſauvé par la grace de Dieu. Salut & benediction ſur toi Adam la pureté de Dieu.*

Le Grand Seigneur paroit plus magnifique ce jour-là qu'à l'ordinaire ; il reçoit les complimens des Grands de la Porte, & leur fait donner un repas ſomptueux dans la Sale du Divan. On aſſeure qu'au retour de ſainte Sophie il monte ſur ſon thrône, ayant le Chef des Eunuques blancs à ſa gauche. Si les fils du Kam des Tartares ſe trouvent à la Cour, ils viennent les premiers ſe proſterner devant lui, & ne ſe retirent qu'aprés avoir baiſé ſes mains & lui avoir ſouhaité une heureuſe feſte. Le Grand Viſir ſe preſente enſuite à la tête des Vicerois & des Pachas qui ſont dans la ville ; & aprés avoir fait ſon compliment au Sultan un genou en terre, il lui baiſe la main & prend la place du Chef des Eunuques blancs. Le Moufti accom-

pagné des Intendans de Juſtice, des grands Cadis, des plus fameux Prédicateurs, en un mot de tous ceux qu'on appelle principaux Officiers de la Foy, & de celui même qui ſe dit le Chef de la race de Mahomet: Le Moufti, dis-je, la tête baiſſée juſques à terre & les mains dans ſa ceinture, vient baiſer l'épaule du Sultan ; on dit que ce Prince avance un pas pour le recevoir. Le Janiſſaire Aga fait ſon compliment le dernier de tous, aprés que les Officiers qui ont accompagné le Moufti ont fait leur reverence. Quand le repas eſt fait on diſtribuë de la part du Grand Seigneur des veſtes de Marte Zibeline aux premiers Officiers de la Porte. Voilà ce qui ſe paſſe à l'entrée du Serrail. Dans l'interieur de ce Palais, le Sultan reçoit des complimens des Chefs des Eunuques & de ſes premiers Gentilhommes. Les Sultanes même ſortent de leurs appartemens & paſſent en carroſſe chez le Grand Seigneur ; mais ces carroſſes ſont fermez avec le même ſoin que ſi l'on conduiſoit des priſonniers. On aſſeure que pendant les trois jours, qu'il eſt permis à ces Dames de venir chez le Sultan, ce Prince n'eſt ſervi que par des Eunuques noirs ; les Pages, les Eunuques blancs, les Gentilhommes, enfin tous ceux qui n'ont pas le viſage noir en ſont exclus pour tout ce temps-là. Les Dames ſe viſitent auſſi entre elles aprés avoir offert leurs vœux à l'Empereur.

Les Mahometans célebrent encore quelques autres feſtes pendant le reſte de l'année. J'ay eû l'honneur, M$^{gr}$. de vous parler du petit Bairam dans ma troiſiéme Lettre: cette feſte ſe ſolemniſe le 70$^{e}$ jour aprés le grand, c'eſt à dire le 10$^{e}$. jour de la Lune de *Zoulhigé*, & les pelerins qui vont à la Méque prennent ſi bien leurs meſures, qu'ils y arrivent la veille de ce même jour. Les Turcs célebrent auſſi avec réjoüiſſance la nuit de la naiſſance de Mahomet, qui eſt la nuit du 11 au 12 du 3$^{e}$ mois. On fait les

illuminations ordinaires dans les Mosquées & aux minarets de Constantinople. L'Empereur va à la Mosquée neuve où il fait colation aprés la priere, & l'on y distribuë par ses ordres des confitures & des boissons. Mahomet, suivant la croyance des Musulmans, monta au ciel sur l'Alborac la nuit du 26 au 27 du 4^e^ mois, c'est un jour de grande feste chez eux. Deux mois avant le Ramazan, on celebre la nuit du 4 au 5 du 7^e^ mois, pour se souvenir que le Carême approche. On ne jeûne point à l'occasion de ces festes; au contraire, aprés avoir prié la nuit dans les Mosquées, on va faire bonne chere chez soi, ou chez ses amis pendant la journée.

Les Turcs n'attendent pas les jours de festes pour faire des œuvres de charité, l'aumône chez eux est un commandement indispensable, ils la regardent même comme le moyen le plus asseuré pour augmenter leur bien & pour attirer la benediction du Ciel sur leurs heritages. *Ceux qui lisent l'Alcoran*, dit Mahomet, *qui prient, qui distribuent les biens que Dieu leur a donnez, soit en public, soit en particulier, doivent être asseurez de n'être point trompez dans ce commerce. Ils seront rembourse bien amplement de tout ce qu'ils auront donné. Dieu que nous devons toûjours glorifier, pardonne les pechez à ceux qui font des charitez, & rend avec usure tout ce qu'on a donné en son nom.* Il est ordonné aux Musulmans de faire l'aumône dans l'unique veûë de plaire à Dieu, & non par un principe de vanité: *Gens de bien ne perdez pas le profit de vos aumônes en voulant qu'on les voye; car celuy qui les fait pour être veû, & non pas dans l'intention de se rendre le Seigneur favorable au jour du Jugement, est à l'égard des choses du Ciel comme une terre remplie de cailloux couverts d'un peu de poussiere, laquelle se dissipe à la moindre pluye, de telle sorte qu'il n'y reste que les cailloux.*

Les Casuistes Mahometans ne conviennent pas sur quel pied chacun doit regler ses aumônes. Les uns croyent qu'il suffit de donner un pour cent de tous ses biens; les autres prétendent qu'il faut en retrancher la quatriéme partie en faveur des pauvres; les plus séveres obligent à la dixiéme partie. Outre les aumônes particulieres, il n'y a point de nation qui fasse plus de dépense en fondations que les Turcs. Ceux même qui ne joüissent que d'une médiocre fortune, laissent aprés leur mort de quoi entretenir un homme qui, dans les grandes chaleurs de l'Eté, donne de l'eau à boire à ceux qui passent devant leur sepulture. Je ne doute pas qu'on n'y trouvast des muids de vin, si Mahomet ne leur en eust deffendu l'usage. La maniére de faire l'aumône est bien expliquée dans le précepte suivant. *Assistez vos peres & meres, vos proches parens, les orphelins, vos voisins, ceux qui voyagent avec vous, les pelerins, ceux qui sont sous vôtre puissance; mais ne le faites pas pour en tirer de la vanité, car Dieu l'a en horreur. Je puniray séverement,* (dit le Seigneur) *& je couvriray de confusion ces sortes d'avares, qui non contens de ne point faire part aux autres, des biens dont je ne les ay rendus que dépositaires, persuadent au contraire qu'il ne faut rien donner. Que ceux qui ont la foy fassent des aumônes & des prieres avant que le jour du Jugement vienne, car il ne sera plus temps d'achetter le paradis aprés ce terrible jour.*

On ne trouve en Turquie ni gueux ni mendians, parce que l'on y prévient les besoins des malheureux. Les riches vont dans les prisons délivrer ceux qui y sont arrêtez pour dettes. On assiste avec soin les pauvres honteux. Combien voit-on de familles ruinées par les incendies qui se rétablissent par les charitez! elles n'ont qu'à se presenter à la porte des Mosquées. On va dans les maisons consoler les affligez. Les malades, fussent-ils pestiferez, trou-

vent du ſecours dans la bourſe de leurs voiſins, & dans les fonds des parroiſſes. Les Turcs ne bornent pas là leurs charitez, comme le remarque Leunclaw. Ils employent leur argent à faire réparer les grands chemins, à y faire conduire des fontaines pour le ſoulagement des paſſans; ils font bâtir des Hôpitaux, des Hôtelleries, des Bains, des Ponts, des Moſquées.

Quoique les plus belles Moſquées ſoient à Conſtantinople, à Andrinople, à *Burſa* ou Pruſe, on trouve la même diſtribution de bâtimens dans celles des principales villes, & une cour où il y a des eaux pour faire les ablutions. Le corps de la Moſquée eſt ordinairement un dôme aſſez propre, l'interieur en eſt tout ſimple, & l'on ne voit ſur les murailles que le nom de Dieu écrit en Arabe. La niche où eſt l'Alcoran eſt toûjours tournée du côté de la Méque; & la dédicace des plus célebres Moſquées ſe fait en y attachant une piece de quelque etoffe qui a ſervi de portiere à la Moſquée de la Méque. La moindre Moſquée a un minaret; celles d'une mediocre beauté en ont deux: s'il n'y en a point, le Muezin ſe place devant la porte, il met ſes pouces dans les oreilles, & ſe tournant vers les quatre parties du monde, il anonce les heures de la priere. Ce chantre ſert de cloche, de quadran & d'horloge; car dans toute la Turquie il n'y a que des montres de poche. Le ſervice de ces Egliſes eſt uniforme; tous les officiers dépendent du Curé, qui en qualité de premier miniſtre préche & fait faire les prieres. Quelque beau que ſoit le pavé d'une Egliſe, il eſt toûjours couvert d'un tapis ou d'une natte. Pour ce qui eſt des revenus des Moſquées, il eſt certain qu'il n'y en a point de pauvres; la pluſpart ſont tres-riches, & l'on prétend que l'Egliſe poſſede un tiers des terres de l'Empire. Orcan II. Empereur Othoman changea les Egliſes grecques en Moſquées: ſes ſucceſ-

ſeurs ont fait de même, mais ils en ont augmenté les revenus, bien loin de les diminuer. Cet Empereur fut le premier auſſi qui fit bâtir des Hôpitaux pour les pauvres, & pour les pelerins; il établit & renta des Colleges pour y faire étudier la jeuneſſe. Il eſt peu de Moſquées conſidérables, qui n'ayent leurs Hôpitaux & leurs Colleges. Les pauvres, de quelque religion qu'ils ſoient, ſont aſſiſtez dans ces Hôpitaux; mais on ne reçoit dans les Colleges que des Mahometans, à qui l'on apprend à lire, à écrire, à interpreter l'Alcoran. Quelques-uns s'y appliquent à l'Arithmetique, à l'Aſtrologie, à la Poëſie; quoique les Colleges ſoient principalement deſtinez pour y former les gens de Loy.

Les Hôtelleries de fondation qu'on trouve ſur les chemins, ſont de grands édifices longs ou quarrez qui ont l'apparence d'une grange. On ne voit en dedans qu'une banquette attachée aux murailles, & relevée d'environ trois pieds, ſur ſix pieds de largeur; le reſte de la place eſt deſtiné pour les chevaux, pour les mulets, & pour les chameaux. La banquette ſert de lit, de table, & de cuiſine aux hommes. On y a pratiqué de petites cheminées à ſept ou huit pieds les unes des autres, où chacun fait boüillir ſa marmite. Quand la ſoupe eſt prête, on étend la nappe & l'on ſe range autour, les pieds croiſez comme les Tailleurs. Le lit eſt bientôt dreſſé aprés le ſouper, il n'y a qu'à étendre ſon tapis, ou placer ſon ſtrapontin à côté de la cheminée, & ranger ſes hardes & ſes habits autour; la ſelle du cheval tient lieu d'oreiller; le capot ſuplée aux draps & à la couverture: ce qu'il y a de plus commode, c'eſt que le matin on monte à cheval ſans deſcendre de la banquette, car les étriers ſe trouvent tout de niveau. Les voituriers tiennent l'étrier oppoſé à celui du montoir: ces gens-là ne dorment gueres, ils paſſent plus

de la moitié de la nuit à faire manger leurs chevaux, à les pancer, & à les charger.

On trouve à achetter à la porte de ces Hôtelleries, du pain, des poules, des œufs, des fruits, quelquefois du vin; on va se pourvoir au village prochain si l'on manque de quelque chose. S'il y a des Chrétiens, l'on y trouve du vin, sinon il faut s'en passer. On ne paye rien pour le gîte. Ces retraites publiques ont conservé en quelque maniére le droit d'hospitalité, si recommandable chez les anciens.

Les Hôtelleries des villes sont plus propres & mieux bâties; elles ressemblent à des monastéres, car il y en a beaucoup où l'on a bâti une petite Mosquée; la fontaine est ordinairement au milieu de la cour; les cabinets pour les nécessitez sont autour; les chambres sont rangées le long d'une grande galerie, ou dans des dortoirs bien éclairez. Dans les Hôtelleries de fondation on ne donne pour tout payement qu'une estrene au concierge, & l'on est à bon marché dans les autres; pour y être à son aise, il faut avoir une chambre pour la cuisine. Le marché n'est pas loin, car l'on achette à la porte de la maison, viande, poisson, pain, fruits, huile, beurre, pipes, tabac, caffé, chandelles, & jusques à du bois. Il faut s'adresser à des Juifs ou à des Chrétiens pour avoir du vin, & pour peu de chose ils l'apportent en cachette; le meilleur est chez les Juifs, & le moindre chez les Grecs: nous en avions ordinairement d'excellent, parce que nos gens qui s'y trouvoient interessez ne manquoient pas de publier dans le quartier que nous étions Medecins. On venoit nous demander des remedes, ou nous prier de voir des malades, & l'honoraire se réduisoit ordinairement à quelques bouteilles de bon vin. Il y a de ces Hôtelleries où l'on fournit aux dépens du Fondateur, la paille, l'orge, le pain, & le ris.

Celles d'Europe ſont mieux bâties, mieux rentées & plus propres que celles qui ſont en Aſie; car dans les grandes villes elles ſont couvertes de plomb & embellies de pluſieurs dômes: mais comme les pluyes ſont moins frequentes en Aſie, on aime mieux pendant la belle ſaiſon, camper dans des campagnes agréables le long des ruiſſeaux où l'on peſche d'excellentes Truites. On trouve des perdrix preſque par tout.

Comme la charité & l'amour du prochain ſont les points les plus eſſentiels de la religion Mahometane, les grands chemins ſont ordinairement bien entretenus, & l'on y trouve aſſez frequemment des ſources, parce qu'ils en ont beſoin pour leurs ablutions. Les pauvres gens prennent ſoin de la conduite des eaux, & ceux qui ſont dans une fortune médiocre rétabliſſent les chauſſées. Ils s'aſſocient avec leurs voiſins pour bâtir des ponts ſur les grandes routes, & contribuent au bien public ſuivant leurs facultez. Les ouvriers payent de leur perſonne, & ſervent gratuitement de maçons & de manœuvres pour ces ſortes d'ouvrages. On voit dans les villages aux portes des maiſons, des cruches d'eau pour l'uſage des paſſans. Quelques bons Muſulmans ſe logent ſous des eſpeces de barrieres qu'ils font conſtruire ſur les grands chemins, & là ils ne ſont occupez pendant les grandes chaleurs qu'à faire repoſer & rafraichir ceux qui ſont fatiguez. L'eſprit de charité eſt ſi généralement répandu parmi les Turcs, que les mendians même, quoiqu'on en voye tres peu chez eux, ſe croyent obligez de donner leur ſuperflu à d'autres pauvres; ils outrent la charité, ou plutôt la vanité, car ils donnent leurs reſtes à des perſonnes aiſées, qui ne font aucune difficulté de recevoir leur pain & de le manger, pour leur témoigner combien ils font cas de leur vertu.

La charité des Mahometans s'étend même ſur les ani-

maux, ſur les plantes, ſur les morts. Ils croyent qu'elle eſt agréable à Dieu parceque les hommes qui veulent ſe ſervir de leur raiſon, ne manquent jamais de rien; au lieu que les animaux, n'ayant aucune raiſon, leur inſtinct les expoſe ſouvent à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. Dans les bonnes villes on vend de la viande au coin des ruës, pour la diſtribuer aux chiens : quelques Turcs par charité les pancent de leurs bleſſures, & ſur tout de la galle dont ces animaux ſont tres-mal traitez ſur la fin de leurs jours. On voit des perſonnes de bon ſens, qui par devotion portent de la paille pour les mettre coucher à leur aiſe, ou pour ſoulager les chiennes qui viennent de mettre bas : il y en a qui leur bâtiſſent de petites huttes pour les mettre à couvert avec leurs petits. On aura de la peine à croire qu'il y ait des fondations établies par des teſtamens en bonne forme, pour nourrir un certain nombre de chiens & de chats pendant certains jours de la ſemaine; cependant c'eſt un fait conſtant, & l'on paye dans Conſtantinople des gens pour executer l'intention des teſtateurs, en diſtribuant dans les carrefours la nourriture à ces animaux; les bouchers & les boulangers ont ſouvent de petits fons deſtinez à cet uſage. Les Turcs avec toute leur charité haïſſent les chiens & ne les ſouffrent pas dans leurs maiſons; en temps de peſte ils en tuent autant qu'ils en trouvent, perſuadez que ce ſont des animaux immondes qui infectent l'air.

Au contraire ils aiment beaucoup les chats, ſoit à cauſe de leur propreté naturelle, ſoit parceque ces animaux ſympathiſent avec eux par leur gravité, au lieu que les chiens ſont folâtres, étourdis, remuans. D'ailleurs les Turcs croyent, par je ne ſçai quelle tradition, que Mahomet aimoit ſi fort ſon chat, qu'étant un jour conſulté ſur quelque point de religion, il aima mieux couper le parement

de ſa manche ſur lequel cet animal repoſoit, que de l'éveiller en ſe levant, pour aller parler à la perſonne qui l'attendoit. Cependant les chats du Levant ne ſont pas plus beaux que les nôtres, & ces beaux chats gris couleur d'ardoiſe y ſont fort rares ; on les y porte de l'Iſle de Malte où la race en eſt commune. Parmi les oiſeaux, on regarde chez les Turcs les Tourterelles & les Cigognes comme des créatures ſacrées, on n'oſeroit les tuer ; les Grecs de l'Archipel au contraire ſont tres friands des Tourterelles, & ils en font leur mets le plus délicat ; c'eſt en effet le gibier le plus délicieux du Levant, & il ne céde au Francolin qu'en groſſeur, mais il faut les manger roties, car celles que l'on ſale dans des barils comme les anchoyes, y perdent tout leur goût. Les Turcs croyent faire une œuvre de charité en achettant un oiſeau en cage dans le deſſein de lui donner la liberté, pendant qu'ils ne font aucun ſcrupule de tenir leurs femmes en priſon, & nos eſclaves à la chaîne. Ceux qui prennent ces oiſeaux à la glu ou à quelqu'autre ſorte de chaſſe, ne croyent pas pecher, parce que leur intention eſt de fournir, à ceux qui ont le moyen de les rachetter pour leur redonner la liberté, des occaſions de faire de bonnes œuvres : ainſi chacun eſpere d'y trouver ſon compte devant Dieu, tant il eſt vray que la direction d'intention eſt naturelle à tous les hommes.

A l'égard des plantes, les plus devots chez les Turcs les arroſent par charité & cultivent la terre qui les a produites, afin qu'elles ſoient nourries plus graſſement. On dit que Sultan Oſman voyant de loin un arbre qui avoit la figure d'un Dervich, fonda une rente d'un aſpre par jour pour payer un homme qui en priſt ſoin. Quoiqu'il y ait de la ſimplicité, pour ne pas dire de la folie, à ſuivre l'exemple de cet Empereur, neanmoins ces bons Muſul-

mans croyent en cela faire une chose agréable à Dieu, qui est le créateur & le conservateur de toutes choses. Ils sont assez simples pour s'imaginer qu'ils font plaisir aux morts en versant de l'eau sur leurs tombeaux; cela peut, disent-ils, leur donner du rafaichissement; on voit même plusieurs femmes qui vont manger & boire dans les cimetieres le vendredi, croyant appaiser par ce moyen la faim & la soif de leurs maris.

Avant que de vous entretenir, Mgr. de toutes les pratiques des Turcs, au sujet des morts, il est bon d'expliquer les deux Commandemens qui restent; sçavoir celui du voyage de la Méque, & celuy de la Propreté. Non seulement le pelerinage de la Mêque est difficile par la longueur du chemin, mais encore par rapport aux dangers que l'on court en Barbarie, où les vols sont frequens, les eaux rares & les chaleurs excessives; il est vrai que les Mahometans peuvent s'en dispenser, & substituer à leur place un homme qui coure le risque du voyage. Ils regardent le temple de *Haram*, qui est celui de la Méque, comme l'ouvrage d'Abraham. *Fais savoir à tout le monde*, dit l'Alcoran, *que Dieu a commandé de suivre la religion d'Abraham, lequel n'étoit ni idolâtre ni incredule. Que c'est Abraham qui a bâti le temple de la Méque, lequel est le premier que l'on ait construit pour prier le Seigneur. L'honneur que l'on porte à ce lieu est fort agréable à Dieu. Il veut que tous ceux qui peuvent y aller, y aillent.* Les Musulmans ne s'embarrassent pas de l'Anachronisme, & ils condamneroient au feu quiconque oseroit nier qu'il n'y avoit point de ville de la Méque dans le temps d'Abraham.

Les quatre rendez-vous des pelerins sont, Damas, le Caire, Babylone, & Zebir. Ils se préparent à ce penible voyage par un jeûne qui suit celui du Ramazan, & s'as-

ſemblent par troupes dans des lieux convenus. Les Sujets du Grand Seigneur qui ſont en Europe, ſe rendent ordinairement à Alexandrie ſur des bâtimens de Provence, dont les Patrons s'obligent à voiturer les pelerins. Aux approches du moindre vaiſſeau, ces bons Muſulmans qui n'aprehendent rien tant que de tomber entre les mains des armateurs de Malte, vont baiſer la banniere de France, ils s'envelopent dedans & la regardent comme leur azile; d'Alexandrie ils paſſent au Caire pour joindre la caravanne des Afriquains. Les Turcs d'Aſie s'aſſemblent ordinairement à Damas; les Perſans & les Indiens à Babylone; les Arabes & ceux des Iſles des environs à Zibit. Les Pachas qui s'aquittent de ce devoir s'embarquent à Suez port de la mer Rouge, à trois journées & demi du Caire. Toutes ces caravanes prennent ſi bien leurs meſures, qu'elles arrivent la veille du petit Bairam ſur la colline d'*Arafagd* à une journée de la Méque. C'eſt ſur cette fameuſe colline qu'ils croyent que l'Ange apparut à Mahomet pour la premiere fois, & c'eſt là un de leurs principaux ſanctuaires. Aprés y avoir égorgé des moutons pour donner aux pauvres, ils vont faire leurs prieres à la Méque, & de là à Medine où eſt le tombeau du Prophete, ſur lequel on étend tous les ans un Poile tres-riche & tres-magnifique que le Grand Seigneur y envoye par devotion: l'ancien Poile eſt mis par morceaux, car les pelerins tâchent d'en attraper quelque piece, pour petite qu'elle ſoit, & la conſervent comme une relique tres-précieuſe.

Le Grand Seigneur envoye auſſi par l'Intendant des caravanes cinq cens ſequins, un Alcoran couvert d'or, pluſieurs riches tapis, & beaucoup de pieces de drap noir pour les tentures des Moſquées de la Méque. On choiſit le Chameau le mieux fait du pays pour eſtre porteur de

l'Alcoran ; à ſon retour ce Chameau tout chargé de guirlandes de fleurs, & comblé de benedictions, eſt nourri graſſement, & diſpenſé de travailler le reſte de ſes jours. On le tue avec ſolemnité quand il eſt bien vieux, & l'on mange ſa chair comme une chair ſainte; car s'il mouroit de vielleſſe ou de maladie, cette chair ſeroit perdue & ſujette à pourriture. Les pelerins qui ont fait le voyage de la Méque ſont en grande véneration le reſte de leur vie; abſous de toute ſorte de crimes ils peuvent en commettre de nouveaux impunément, puiſqu'on ne ſauroit les faire mourir ſuivant la Loy ; ils ſont réputez incorruptibles, irréprochables & ſanctifiez dés ce monde. On aſſeure qu'il y a des Indiens aſſez ſots pour ſe crever les yeux aprés avoir veû ce qu'ils appellent les Saints lieux de la Méque, pretendans que les yeux ne doivent point aprés cela être profanez par la veüe des choſes mondaines.

Les enfans qui ſont conçûs pendant ce pelerinage, ſont regardez comme de petits ſaints, ſoit que les pelerins les ayent eûs de leurs femmes légitimes, ou des avanturieres; ces dernieres s'offrent humblement ſur les grands chemins pour travailler à une œuvre auſſi pieuſe. Ces enfans ſont tenus plus proprement que les autres, quoi-qu'il ſoit malaiſé d'ajoûter quelque choſe à la propreté avec laquelle on prend ſoin des enfans généralement par tout le Levant.

Mahomet ſeroit loüable s'il n'avoit conſeillé la propreté que comme une choſe honnête & utile pour la ſanté; mais il eſt ridicule d'en avoir fait un point de Religion. Cependant les Muſulmans y ſont ſi fort attachez qu'ils paſſent la plus grande partie de leur vie à ſe laver. Il n'y a point de village chez eux qui n'ait un bain public. Ceux des villes en font le principal ornement, & ſont deſtinez pour toute ſorte de gens, de quelque qualité & de quelque religion qu'ils ſoient; mais les hommes ne s'y

baignent jamais avec les ſemmes, & on y obſerve tant de modeſtie, qu'une perſonne ſeroit admonêtée ſi elle avoit laiſſé voir quelque choſe par mégarde, & bâtonnée ſi elle l'avoit fait à deſſein. Il y a des bains qui ſervent le matin pour l'uſage des hommes, & l'aprés midi pour celui des femmes : quelques autres ſont fréquentez un jour dela ſemaine par des perſonnes d'un ſexe, & l'autre jour par celles de l'autre. On eſt bien ſervi dans tous ces bains moyennant trois ou quatre aſpres; les étrangers ordinairement payent plus honorablement,& tout le monde y eſt bien venu depuis quatre heures du matin, juſques à huit heures du ſoir.

On entre d'abord dans une belle ſale, au milieu de laquelle eſt la principale fontaine, dont le baſſin ſert à laver le linge de la maiſon; tout autour de la ſale regne une banquette élevée d'environ trois pieds couverte de nattes; on s'aſſit ſur cette banquette pour fumer & pour quitter ſes habits que l'on enveloppe dans une ſerviette. L'air de cette premiere ſale eſt ſi temperé, que l'on ne s'aperçoit pas de n'avoir ſur le corps qu'un tablier attaché à la ceinture pour ſe couvrir par devant & par derriere. On paſſe avec cet équipage dans une petite ſale un peu plus chaude, & de là dans une plus grande où la chaleur eſt plus ſenſible : toutes ces ſales ſont ordinairement terminées en petits dômes éclairez par des ouvertures garnies chacune d'une cloche de verre, ſemblable à celles dont nos Jardiniers couvrent les melons. On trouve dans cette derniere ſale des baſſins de marbre avec deux robinets, l'un d'eau chaude, & l'autre d'eau froide, que chacun mêle à ſa fantaiſie pour s'en jetter ſur le corps avec de petits ſceaux de cuivre qui ſont ſur les lieux. Le pavé de cette chambre eſt échauffé par des fourneaux ſouterrains, & l'on s'y promene tant qu'on le juge à propos.

Quand on veut ſe faire décraſſer, un valet du bain vous fait étendre tout à fait ſur le dos, puis mettant ſes genoux ſur vôtre ventre, ſans autre cérémonie il vous ſerre étroitement & vous fait craquer tous les os. La premiere fois que je tombai entre les mains d'un de ces baigneurs, je m'imaginai qu'il m'avoit diſloqué tous les membres; ils manient avec la même adreſſe les vertebres du dos & les os des épaules: enfin il vous razent ſi vous le voulez, & vous donnent un razoir pour vous razer vous-même où il vous plaît; mais il faut pour cela paſſer ſeul dans un cabinet, à la porte duquel on laiſſe le tablier pour ſignal afin que perſonne n'y entre; quand on en ſort on reprend ce tablier & l'on revient dans la grande ſale, où un autre valet vous preſſe avec ſes mains toutes les chairs avec tant d'habileté qu'aprés les avoir bien pétries, pour ainſi dire, ſans pourtant vous incommoder, il en exprime une quantité ſurprenante de ſueur: les petits ſacs de camelot dont ces valets ſe ſervent, tiennent lieu des étrilles des anciens, & ſont beaucoup plus commodes. Pour mieux nettoyer la peau, ils jettent beaucoup d'eau chaude ſur le corps, & quand on le veut on ſe fait donner la derniere façon avec une piece de ſavon parfumé: enfin on s'eſſuye avec des linges bien propres, bien ſecs & bien chauds, & la cérémonie finit par les pieds que le même valet lave avec ſoin, quand on eſt revenu dans la grande ſale où l'on a laiſſé ſes habits: c'eſt là qu'on vous preſente un petit miroir & que l'on reçoit vôtre argent, aprés que vous vous eſtes habillé, & que vous avez rendu les linges. On fume dans cette ſale, on y boit du caffé & même l'on y fait colation; car aprés cet exercice on ſe ſent un appetit merveilleux. Il eſt certain que par le dégorgement des glandes de la peau, le bain dont on vient de parler facilite la tranſpiration, & par conſequent la circulation des liqueurs qui arroſent le corps; on

ſe ſent beaucoup plus de legereté quand on a eté bien décraſſé, mais il faut être accoûtumé au bain dés ſa jeuneſſe, car autrement la poitrine ne laiſſe pas de ſouffrir dans ces ſales échauffées.

Les Dames ſe trouvent fort heureuſes quand on leur permet d'aller aux bains publics ; la pluſpart pourtant, & ſurtout celles dont les maris ſont aſſez riches pour faire bâtir des bains chez eux, n'ont pas cette liberté. Dans les bains publics elles s'entretiennent enſemble ſans aucune contrainte, & elles y paſſent des heures plus agréables que dans leurs appartemens. Les maris qui ont de la complaiſance pour leurs femmes ne leur refuſent pas ces divertiſſemens innocens. Trop de contrainte fait quelquefois chercher des raiſons de divorce.

Le Mariage chez les Turcs n'eſt autre choſe qu'un Contract civil que les parties peuvent rompre ; rien ne paroit plus commode : neantmoins comme on s'ennuyeroit bientôt parmi eux du mariage, auſſi-bien qu'ailleurs ; & que les fréquentes ſéparations ne laiſſeroient pas d'être à charge aux familles, on y a pourveû ſagement. Une femme peut demander à être ſéparée d'avec ſon mari, s'il eſt impuiſſant, addonné aux plaiſirs contre nature, ou s'il ne lui paye pas le tribut la nuit du jeudi au vendredi, laquelle eſt conſacrée aux devoirs du mariage. Si le mari s'en aquitte honnêtement, & qu'il lui fourniſſe du pain, du beurre, du ris, du bois, du caffé, du cotton & de la ſoye pour filer des habits, elle ne peut ſe dégager d'avec lui. Un mari qui refuſe de l'argent à ſa femme pour aller au bain deux fois la ſemaine, eſt expoſé à la ſéparation ; car ſi la femme renverſe ſa pantoufle en préſence du Juge, c'eſt une marque que le mari a voulu la contraindre à lui accorder des choſes deffenduës. Le Juge envoye chercher pour lors le mari, le fait bâtonner & caſſe le mariage,

riage, à moins qu'il n'apporte de bonnes raiſons pour ſa deffenſe.

Un mari qui veut ſe ſéparer de ſa femme, ne manque pas non plus de pretextes à ſon tour; neanmoins la choſe n'eſt pas ſi aiſée parmi les Turcs que l'on s'imagine. Non ſeulement le mari eſt obligé d'aſſeurer le doüaire à ſa femme pour le reſte de ſes jours; mais ſuppoſé que par un retour de tendreſſe il veüille la reprendre, il eſt condamné à la laiſſer coucher pendant 24. heures avec tel homme qu'il juge à propos; il choiſit ordinairement celui de ſes amis qu'il connoît le plus diſcret; quelquefois auſſi il prend le premier venu; mais on aſſeure qu'il arrive ſouvent que certaines femmes, qui ſe trouvent bien de ce changement, ne veulent plus revenir avec leurs premiers maris. Cela ne ſe pratique qu'à l'égard des femmes qu'on a épouſées. Il eſt permis aux Turcs d'en entretenir de deux autres ſortes; ſavoir celles que l'on prend à penſion, & des eſclaves. On épouſe les premieres, on loüe les ſecondes, & on achette les dernieres.

Quand on veut épouſer une fille dans les formes, on s'adreſſe aux parens & l'on ſigne les articles, aprés être convenu de tout en preſence du Cadi & de deux témoins. Ce ne ſont pas les pere & mere qui dottent la fille, c'eſt le mari: ainſi quand on a reglé le doüaire, le Cadi délivre aux parties la copie de leur contract de mariage: la fille de ſon côté n'apporte que ſon trouſſeau. En attendant le jour des noces, l'époux fait benir ſon mariage par le Curé; & pour s'attirer les graces du ciel, il diſtribüe des aumônes & donne la liberté à quelques eſclaves. Le jour des noces la fille monte à cheval couverte d'un grand voile & ſe promene par les ruës ſous un dais, accompagnée de pluſieurs femmes & de quelques eſclaves, ſuivant la qualité du mari; les joüeurs & les joüeuſes d'inſtrumens ſont

de la cérémonie: on fait porter enſuite les nippes qui ne ſont pas le moindre ornement de la marche. Comme c'eſt tout le profit qui en revient au mari, on affecte de charger des Chevaux & des Chameaux de pluſieurs coffres de belle apparence, mais ſouvent vuides, où dans leſquels les habits & les bijoux ſont fort au large. L'épouſée eſt ainſi conduite en triomphe par le chemin le plus long chez l'époux qui la reçoit à la porte. Là ces deux perſonnes qui ne ſe ſont jamais veües, & qui n'ont entendu parler l'un de l'autre que depuis quelques jours, par l'entremiſe de quelques amis, ſe touchent la main & ſe font les plus tendres proteſtations qu'une veritable paſſion puiſſe inſpirer. On ne manque pas de faire la leçon aux moins éloquens, car il n'eſt guere poſſible que le cœur y ait beaucoup de part.

La cérémonie étant faite en preſence des parens & des amis, on paſſe la journée en feſtins, en dances, & à voir les marionettes; les hommes ſe réjoüiſſent d'un côté, & les femmes d'un autre. Enfin la nuit vient & le ſilence ſuccede à cette joye tumultueuſe. Parmi les gens aiſez, la mariée eſt conduite par un Eunuque dans la chambre qui lui eſt deſtinée; s'il n'y a point d'Eunuque, c'eſt une parente qui lui donne la main & qui la met entre les bras de ſon mari. Dans quelques villes de Turquie, il y a des femmes dont la profeſſion eſt d'inſtruire l'épouſée de ce qu'elle doit faire à l'aproche de l'époux, qui eſt obligé de la deshabiller piece à piece & de la placer dans le lit. On dit qu'elle récite pendant ce temps-là de longues prieres, & qu'elle a grand ſoin de faire pluſieurs nœuds à ſa ceinture, en ſorte que le pauvre époux ſe morfond pendant des heures entieres avant que ce dénouëment ſoit fini. Ce n'eſt que ſur le rapport d'autrui, qu'un homme eſt informé ſi celle qu'il doit épouſer eſt belle ou lai-

de. Il y a plusieurs villes en Turquie, où le lendemain des noces, les parens & les amis vont dans la maison des nouveaux mariez prendre le mouchoir ensanglanté qu'ils montrent dans les ruës en se promenant avec des joüeurs d'instrumens. La mere, ou les parentes ne manquent pas de préparer ce mouchoir à telle fin que de raison & pour montrer, en cas de besoin, que les mariez sont contens l'un de l'autre. Si les femmes vivent sagement, l'Alcoran veut qu'on les traitte bien & condamne les maris qui en usent autrement, à réparer ce peché par des aumônes, ou par d'autres œuvres pies qu'ils sont obligez de faire avant que de coucher avec elles.

Lorsque le mari meurt le premier, la femme prend son doüaire & rien de plus. Les enfans dont la mere vient de mourir, peuvent obliger le pere de leur donner ce doüaire. En cas de répudiation le doüaire se perd si les raisons du mari sont pertinentes; sinon le mari est condamné à le continuer, & à nourrir les enfans.

Voila ce qui regarde les femmes legitimes. Pour celles que l'on prend à pension, on n'y fait pas tant de façon. Aprés le consentement du pere & de la mere, qui veulent bien livrer leur fille à un tel, on s'adresse au Juge qui met par écrit que ce tel veut prendre une telle pour luy servir de femme, qu'il se charge de son entretien & de celui des enfans qu'ils auront ensemble, à condition qu'il la pourra renvoyer lorsqu'il le jugera à propos, en lui payant la somme convenuë à proportion du nombre d'années qu'ils auront esté ensemble. Pour colorer ce mauvais commerce, les Turcs en rejettent le scandale sur les marchands Chrétiens, qui ayant laissé leurs femmes dans leurs pays, en entretiennent à pension dans le Levant. A l'égard des esclaves, les Mahometans suivant la Loy en peuvent faire tel usage qu'il leur plaît; ils leur donnent la li-

berté quand ils veulent, ou ils les retiennent à leur service pendant toute leur vie. Ce qu'il y a de loüable dans cette vie libertine, c'est que les enfans que les Turcs ont de toutes leurs femmes, heritent également des biens de leur pere, avec cette difference seulement, qu'il faut que ceux des esclaves soient déclarez libres par Testament. Si le pere ne leur fait pas cette grace, ils suivent la condition de leur mere, & sont à la discretion de l'aîné de la famille.

Quoique les femmes en Turquie ne se montrent pas en public, elles ne laissent pas d'être magnifiques en habits, leurs chausses sont semblables à celles des hommes, & descendent jusqu'aux talons en maniére de pantalon, au bas duquel est cousu un chausson de marroquin fort propre. Ces chausses sont de drap, de velours, de satin, de brocard, de boucassin, ou de toile claire, suivant la saison & la qualité des personnes. Il y a dans Constantinople des femmes débauchées & perduës à tel point, que faisant semblant de racommoder leur veste, elles montrent en pleine rüe tout ce que la modestie ordonne de cacher, & gagnent leur vie à ce détestable mestier. Les femmes Turques portent sur la chemise une camisole piquée, & pardessus la camisole une espece de soutane d'une riche etoffe: cette soutane est boutonnée jusques au dessous du sein, & serrée par une ceinture de soye ou de cuir, avec des plaques d'argent enrichies de pierreries. La veste qu'elles mettent sur cette soutane est d'une etoffe plus ou moins épaisse suivant les saisons, & la fourrure en est plus ou moins chere suivant leur état; elles croisent souvent une partie de la veste sur l'autre, & les manches tombent jusques aux bouts des doits qu'elles cachent quelquefois dans les ouvertures qui sont à costé de la veste; leurs souliers sont tout à fait semblables à ceux des hommes, c'est à dire garnis d'un demi cercle de fer en place de talon.

Pour faire paroître leur taille plus avantageuſe, au lieu de turban elles portent un bonnet de carton couvert de toile d'or ou de quelque belle etoffe : ce bonnet qui eſt fort haut reſſemble, en quelque maniere, à cette eſpece de panier renverſé que l'on voit dans les Medailles antiques ſur les teſtes de Diane, de Junon & d'Iſis ; la mode s'en eſt conſervée dans le Levant : mais comme il faut tout cacher parmi les Turcs, le bonnet eſt envelopé d'un voile qui deſcend juſques aux ſourcils ; le reſte du viſage eſt auſſi couvert d'un mouchoir tres fin, ſi étroitement noué par derriere, que ces femmes paroiſſent comme bridées. Leurs cheveux pendent par treſſes ſur le dos, ce qui leur donne aſſez bonne grace ; celles qui n'ont pas de beaux cheveux, en portent de poſtiches.

Les femmes Turques, ſur le rapport de nos Françoiſes de Conſtantinople & de Smyrne qui les voyent au bain avec beaucoup de liberté, ſont en général belles & bien faites ; elles ont la peau fine, les traits réguliers, la gorge admirable, & preſque toutes les yeux noirs : il s'en trouve pluſieurs qui ſont d'une beauté parfaite. Leur habit à la verité n'eſt pas avantageux à la taille ; mais chez les Turcs les plus groſſes femmes paſſent pour les mieux faites, les tailles fines n'y ſont pas eſtimées. La poitrine de ces femmes eſt en pleine liberté ſous leur veſte, ſans corps ni corſet qui les gêne : enfin elles ſont comme la nature les a faites, au lieu que chez nous, pour vouloir corriger avec des machines de fer ou de baleine cette nature qui dans un certain âge laiſſe voir quelquefois des defauts ſur l'épine du dos & aux épaules, on rend tres ſouvent les belles perſonnes contrefaites. D'ailleurs leur nourriture eſt beaucoup plus douce & plus uniforme que celle de nos femmes qui mangent des ragouts, qui boivent du vin, des liqueurs, & qui paſſent la plus grande partie des nuits à

joüer : eſt-il ſurprenant aprés cela qu'elles ayent des enfans noüez ou contrefaits ? le ſang des femmes du Levant eſt beaucoup plus pur. Leur propreté eſt extraordinaire ; elles ſe baignent deux fois la ſemaine & ne ſoufrent pas le moindre poil ni la moindre craſſe ſur leur corps ; tout cela contribuë fort à leur ſanté. Elles pourroient s'épargner le ſoin qu'elles prennent de leurs ongles & de leurs ſourcils, car elles ſe colorent les ongles en rouge brun avec une poudre qui vient d'Egypte, & elles mettent une autre drogue ſur leurs ſourcils pour les rendre noirs.

A l'égard des qualitez de l'ame, les femmes Turques ne manquent ni d'eſprit, ni de vivacité, ni de tendreſſe ; il ne tiendroit qu'aux hommes de ce pays-là qu'elles ne fuſſent capables des plus belles paſſions : mais l'extrême contrainte avec laquelle elles ſont gardées leur fait faire trop de chemin en peu de temps. Les plus vives ſont quelquefois arrêter par leurs eſclaves les gens les mieux faits qui paſſent dans les ruës. Ordinairement on s'adreſſe à des Chrétiens, & l'on n'aura pas peine à croire qu'on ne choiſit pas les moins vigoureux en apparence. On nous contoit à Conſtantinople, qu'un Papas Grec de belle taille, au retour d'une expedition galante tomba malheureuſement dans une trappe par la faute de l'eſclave qui le conduiſoit ; cette trappe aboutiſſoit à un égout, & l'égout ſe vuidoit dans le port : on peut juger combien ce pauvre Papas maudiſſoit l'avanture, & avec quelle viteſſe il courut au bain pour ſe faire parfumer. Les eſclaves Juives, qui ſont les confidentes des Turques, entrent à toute heure dans leurs appartemens ſous pretexte de leur porter des bijoux, & menent ſouvent avec elles de beaux jeunes garçons déguiſez en filles ; on prend ſoin de mettre un vertugadin ſous le doliman pour groſſir leur taille. L'heure de la priere du matin & du ſoir, eſt pour l'ordinaire

l'heure du berger en Turquie, de même qu'en plusieurs endroits d'Espagne; mais cela ne se peut pratiquer que dans les grandes villes, où les femmes dereglées & celles dont les maris sont commodes, prennent un turban tandis qu'ils sont à la Mosquée; les rendez-vous se donnent chez les Juives, où les Turques trouvent bonne compagnie, & c'est là que les étrangers sont avec elles en pleine liberté. L'amour est ingénieux par tout pays, mais quelques précautions que l'on prenne pour cacher son jeu, il arrive souvent que l'on est surpris dans les endroits où l'on croit être le plus en seûreté. L'adultere est puni rigoureusement en Turquie; c'est dans ce cas là que les maris sont les maîtres de la vie de leurs femmes, car s'ils ont l'ame vindicative, ces malheureuses qui sont prises en flagrant délit, ou convaincuës dans les formes, sont enfermées dans un sac plein de pierres & noyées: mais la pluspart savent si bien ménager leurs intrigues, qu'elles meurent rarement dans l'eau. Quand les maris leur accordent la vie, elles deviennent quelquefois plus heureuses qu'elles n'étoient, car on les oblige à épouser leur galand, qui est condamné à mourir, ou à se faire Turc supposé qu'il soit Chrétien. Souvent le galand est aussi condamné à se promener dans les ruës sur un âne, la teste tournée vers la queüe, qu'on lui fait tenir en maniere de bride, avec une couronne de tripailles & une cravate de pareille etoffe. Aprés ce triomphe on le régale d'un certain nombre de coups de bâton sur les reins & sous la plante des pieds; pour derniere punition il paye une amende proportionnée à son bien. Les Sauvages de Canada ne sont pas si rigoureux; car quoiqu'ils condamnent l'adultere, ils conviennent cependant que la fragilité étant si naturelle aux deux sexes, il faut se pardonner réciproquement, si l'on fausse la foi que l'on s'est donnée sur une matiere aussi délicate.

L'Alcoran déteste l'adultere, & ordonne que celui qui en accusera sa femme, sans le pouvoir prouver, sera condamné à quatre-vingt coups de bâton. Comme la chose est difficile à prouver en Turquie où il faut avoir des témoins, le mari est obligé de jurer quatre fois devant le Juge, qu'il dit la verité; il proteste à la cinquiéme fois qu'il veut estre maudit de Dieu & des hommes s'il ment. La femme ne fait qu'en rire dans son ame, car elle est crüe sur ses sermens, pourveû qu'au cinquiéme elle prie Dieu qu'il la fasse perir si son mari a dit vrai. Toute femme en pareil cas ne semble-t-elle pas devoir être dispensée de dire la verité?

La jalousie à part, les Turcs sont de bonnes gens, & ils prennent toutes les mesures possibles pour en eviter les occasions, car ils ne laisseroient pas voir le visage de leurs femmes à leur meilleur ami pour tout le bien du monde. D'ailleurs ils sont assez bien faits & de belle taille; le sang varie moins chez eux que parmi nous, peut-être parce qu'ils sont plus sobres & que leur nourriture est plus douce & plus uniforme. On y voit moins de bossus, de boiteux, & de nains. Il est vrai que leurs habits cachent bien des deffauts que les nôtres laissent à découvert. La premiere piece de cet habit est un grand haut de chausse en maniere de pantalon ou de calçon, lequel descend jusques aux talons, où il est terminé par un chausson de marroquin jaune qui entre dans des pantoufles de même cuir: au lieu de talon, ces pantoufles sont garnies d'un petit fer épais seulement d'une ligne & demi, large d'environ quatre lignes, courbé en fer à cheval, lequel empéche qu'elles ne s'usent en cet endroit; la pointe est terminée en arcade gothique, & elles sont cousuës avec plus de propreté que nos souliers. Quoiqu'elles soient à simple semelle, elles durent long-temps, sur tout celles

de

long-temps, ſur tout celles de Conſtantinople où l'on employe le cuir du Levant le meilleur & le plus leger. Le Sultan n'eſt pas mieux chauſſé que les autres. On ne permet qu'aux Chrétiens étrangers de porter des pantouſles jaunes, car les ſujets du Grand Seigneur, Chrétiens ou Juifs, en ont de rouges, de violettes, ou de noires : Cet ordre eſt ſi bien établi & ſuivi avec tant d'exactitude, que l'on diſtingue les gens par les pieds & par la teſte, de quelque religion qu'ils ſoient. La grande commodité de ces pantouſles, c'eſt qu'on les quitte & qu'on les reprend ſans peine, mais il faut y être fait ; je les perdois quelquefois au milieu des ruës les premiers jours que je commençai à m'en ſervir, & je ne m'en apercevois qu'un moment aprés par la douleur que je ſentois aux pieds.

Nos ſouliers ſont d'un meilleur uſage, quoique les Turcs les trouvent bien lourds. Leurs pantouſles ne ſont bonnes que pour la belle ſaiſon, car la moindre goutte d'eau les ſalit ; elles ne conviennent pas aux perſonnes qui aiment à herboriſer ; on ne ſauroit entrer avec cette chauſſure dans une prairie ſans être bleſſé du moindre caillou ; il eſt vrai qu'on prend alors des bottines de marroquin auſſi legeres que des bas drapez, ferrées au talon de même que les pantouſles ; les ſeuls Muſulmans & les Chrétiens privilegiez les portent de couleur jaune.

Le haut de chauſſe des Turcs ſe ferme par devant au moyen d'une ceinture large de trois ou quatre pouces, qui entre dans une gaine de toile couſuë contre le drap. L'ouverture qui eſt par devant n'eſt pas plus fenduë que celle qui eſt par derriere, parce que les Mahometans n'urinent qu'en s'acroupiſſant. Leurs chemiſes ſont de toile de cotton fort claire & fort douce, avec des manches plus larges que celles de nos femmes ; auſſi dans leurs ablutions trouſſent-ils leurs manches au deſſus du coude, & ils les arrêtent

avec beaucoup de facilité, parce qu'elles n'ont point de poignet. Ils mettent le doliman par deſſus la chemiſe ; c'eſt une eſpece de ſoutane de boucaſſin, de bourre, de ſatin, ou d'une etoffe d'or, laquelle deſcend juſques aux talons. En hiver cette ſoutane eſt piquée de cotton, quelques Turcs en ont de drap d'Angleterre du plus fin. Le doliman eſt aſſez juſte ſur la poitrine, & ſe boutonne avec des boutons d'argent doré ou de ſoye, gros comme des grains de poivre. Les manches ſont auſſi fort juſtes & ſerrées ſur les poignets avec des boutons de même groſſeur, qui s'attachent avec des ganſes de ſoye au lieu de boutonnieres, de même que ceux du doliman. Pour s'habiller plus promptement on n'en boutonne que deux ou trois d'eſpace en eſpace : ces manches ſe terminent quelquefois par un petit rond qui couvre le deſſus de la main. Le doliman eſt ſerré par une ceinture de ſoye de dix ou douze pieds de long, ſur un pied & un quart de large ; les plus propres ſe travaillent à Scio. On fait deux ou trois tours de cette ceinture, en ſorte que les deux bouts qui ſont tortillez d'une maniere aſſez agréable, pendent par devant.

Ils portent un poignard, & quelquefois deux dans cette ceinture ; ce ſont des couteaux à gaine, dont le manche eſt garni d'or ou d'argent, & de pierreries. Comme ils n'ont point de poches, la même ceinture leur ſert à porter leurs mouchoirs. Ils mettent tout dans leur ſein, bourſe à tabac, porte-lettres &c, ce qui les fait paroître fort gros. La grande veſte couvre ce doliman, & pendant les chaleurs ils la portent en maniere de caſaque ſans paſſer les bras dans les manches ; mais ce ſeroit une choſe fort indécente de ſe préſenter en cette poſture chez les gens de diſtinction. Les manches de ces veſtes ſont aſſez étroites & l'on ne les double pas de fourrures, car outre que

cette grosseur seroit desagréable, c'est qu'ils pourroient à peine s'aider de leurs bras; elles descendent jusques sur le poignet & elles sont retroussées avec un parement assez large qui est d'une fourrure pareille à celle dont la veste est doublée. Les fourrures ordinaires sont de peau de Renard, de Martre, de petit gris: les plus belles sont, ou de queuës de Martre Zibeline bien foncées & presque noires, ou de gorges de Renard de Moscovie, blanches à ébloüir: ces dernieres sont tres cheres, parce qu'il faut un grand nombre de queuës de Martres, ou de gorges de Renard pour fourrer une veste: elles coustent depuis cinq cens écus jusqu'à mille; les plus cheres reviennent à quatre ou cinq mille livres. Les vestes sont de drap d'Angleterre, de France, ou de Hollande, écarlatte, couleur de musc, couleur de caffé, ou vert d'olive, & descendent jusques aux talons comme les robes des anciens.

Le Turban ou *Saric* est composé de deux pieces, c'est à dire du bonnet & de la sesse ou linge qui est autour. Les Turcs nomment le linge *Tulbend*, d'où nous avons fait Turban. Le bonnet est une maniere de toque rouge ou verte, sans bords, assez plate, quoique arrondie par dessus, matelassée, pour ainsi dire, avec du cotton, mais elle ne couvre pas les oreilles: on roule autour de cette toque un linge de cotton fort clair, lequel fait differens tours en divers sens. Il y a de la science à savoir donner le bon air aux turbans, & c'est un mestier en Turquie, comme chez nous de vendre des chapeaux. Les Emirs qui se vantent de descendre de la race de Mahomet, portent le turban tout verd, celui des autres Turcs est ordinairement rouge avec la sesse blanche. Il faut changer souvent de turban pour être propre: à tout prendre cet habit ne laisse pas d'estre assez commode, & je m'en accommodois mieux que de mon habit à la françoise.

Les Turcs prennent beaucoup de ſoin & font grand cas des belles barbes. Chez eux une des plus grandes marques d'amitié, c'eſt de ſe baiſer en ſe prenant la barbe; comme auſſi c'eſt une injure atroce d'arracher le poil de la barbe à quelqu'un, ou de la lui couper. Quand ils jurent, c'eſt par leur barbe. Les gens de Loy ſeroient mépriſez s'ils n'avoient pas de la barbe. Ceux qui s'attachent aux armes ſe contentent de porter une belle mouſtache, & ſe piquent d'avoir de beaux crochets. La maniere de ſaluer chez les Turcs, c'eſt de faire une legere inclination de tête, & de porter en même temps la main ſur le cœur en ſouhaitant mille benedictions, & appellant freres ceux que l'on ſalüe. Quand c'eſt un homme de diſtinction, on s'avance juſques à lui ſans ſe courber; & quand on eſt à portée on ſe baiſſe pour prendre l'un des bouts du devant de ſa veſte, que l'on leve à la hauteur d'environ un pied & demi; on baiſe par reſpect, ou bien on laiſſe tomber ce bout de veſte, ſuivant la qualité des perſonnes: lors qu'on a fait ſon compliment, ou qu'on a parlé d'affaires on ſe retire aprés avoir obſervé la même cérémonie.

Dans les ſimples viſites on ne fait que porter la main ſur le cœur; on ſe place les pieds croiſez ſur le ſopha, qui eſt une eſtrade un peu élevée; on preſente ordinairement des pipes toutes allumées tres propres, & dont les tuyaux ont deux ou trois pieds de long, leſquels par conſéquent ne laiſſent monter à la bouche que la fumée la moins acre, déchargée de cette huile fœtide qui brûle la langue & enflame le palais lors qu'on fume avec des pipes courtes; d'ailleurs on fume dans le Levant le plus agréable tabac du monde; ordinairement c'eſt du tabac de Salonique, mais celui des côtes d'Aſie eſt encore meilleur, & ſur tout celui de Syrie, qu'on appelle tabac de l'*Ataxi* ou l'*Ataquie*, parce qu'on le cultive autour de l'ancienne

ville de Laodicée. Les Turcs mêlent du bois d'aloës ou d'autres parfums parmi ce tabac, mais cela le gâte. Les noix de leurs pipes sont plus grosses & plus commodes que les nôtres. Celles de Negrepont & de Thebes sont d'une terre naturelle que l'on taille avec un couteau en sortant de la carriere, & qui se durcit dans la suite. Aprés le tabac on presente aussi le caffé & le sorbet; le caffé est excellent, mais ils n'y mettent jamais de sucre, soit par avarice, ou parce qu'ils le trouvent meilleur tout naturel. Outre le tabac, chez les gens de qualité on donne aussi le parfum. Un esclave fait brûler des drogues sous vôtre nez, tandis que d'autres tiennent un linge sur vôtre tête pour empêcher que la fumée ne se dissipe trop vîte; il faut être fait à ces odeurs, autrement elles ne laissent pas d'être nuisibles.

La plûspart des visites se passent en pareilles cérémonies. Il ne faut pas avoir beaucoup d'esprit pour se tirer d'affaire; la bonne mine & la gravité tiennent lieu de merite parmi les Orientaux, & trop de brillant gâteroit tout: ce n'est pas que les Turcs ne soient gens d'esprit, mais ils parlent peu, & se piquent plus de sincerité & de modestie que d'éloquence. Il n'en est pas de même parmi les Grecs qui sont des parleurs impitoyables. Quoique ces deux nations naissent sous le même climat, leur humeur est plus differente que si elles étoient bien éloignées les unes des autres; & l'on n'en sauroit rapporter la cause qu'à la differente éducation qu'on leur donne. Les Turcs ne disent point de paroles inutiles; les Grecs au contraire ne cessent de parler. En hiver ils passent des journées entieres dans les *Tendours*; c'est là où se tiennent les grands caquets & le prochain n'y est pas épargné. Ces Tendours sont des tables garnies de bois par les côtez, dans lesquelles ils s'enferment jusques à la ceinture, hommes

& femmes, filles & garçons, aprés y avoir fait mettre un petit poile pour échauffer le lieu. Nos Missionnaires ont beau déclamer contre les Tendours, l'usage en est trop commode pour être supprimé. Les Turcs pratiquent ce que leur religion leur ordonne; les Grecs au contraire n'en ont gueres, & la misere les oblige à faire bien des sottises que le mauvais exemple autorise, & perpetüe de pere en fils dans les familles. Enfin les Turcs font profession de candeur & de bonne foy, au lieu que la foy des Grecs est suspecte depuis long-temps; on n'a qu'à lire leurs Historiens.

L'uniformité regne dans toutes les actions des Turcs; ils ne changent jamais de genre de vie. Il ne faut pas s'attendre à de grands festins chez eux; peu de chose les satisfait, & l'on n'entend pas dire qu'un Turc se soit ruiné par trop de bonne chere. Le Ris est le fondement de leurs cuisine; ils l'aprêtent de trois differentes maniéres. Ce qu'il appellent *Pilau* est un ris sec, moileux qui se fond dans la bouche, & qui est plus agréable que les poules & les queües de mouton avec quoi il a boüilli. On le laisse cuire à petit feu avec peu de boüillon sans le remuer ni le découvrir, car en le remuant & en l'exposant à l'air il se mettroit en boüillie. La seconde maniere d'apprêter le ris s'appelle *Lappa*, il est cuit & nourri dans le boüillon, à la même consistance que parmi nous, & on le mange avec une cueillier, au lieu que les Turcs font sauter dans leur bouche avec le pouce le pilau par petits pelotons, & que le creux de la main leur tient lieu d'assiette. La troisiéme est le *Tchorba*: c'est une espece de crême de ris qu'ils avalent comme un boüillon: il semble que ce soit la préparation du ris dont les anciens nourrissoient les malades.

*Sume hoc ptisanarium Oryzæ.* Horat.

Les poules sont merveilleuses dans le Levant, mais la

viande de boucherie n'y eſt pas bonne en bien des endroits. On y vend ſouvent du buffle pour du bœuf, & la chair du buffle eſt fort coriace. Le mouton y eſt trop gras & ſent le ſuif, ſurtout la queüe qui n'eſt qu'un peloton de graiſſe d'une groſſeur prodigieuſe ; les Turcs ne tuent les moutons que lors qu'on veut mettre le pot au feu. Comme ils n'aiment que le potage, ils coupent la viande par morceaux fort menus avant que de la mettre dans la marmite, & la font boüillir avec toute ſorte de gibier. Quand ils la veulent faire rotir, ils la coupent encore plus menu, & enfilent tous les morceaux dans des broches fort longues, mettant alternativement un morceau de viande & un oignon. A Conſtantinople on mange de bon bœuf & d'excellens liévres. Sur les côtes d'Aſie les francolins ſont merveilleux, & les perdrix exquiſes. Le meilleur poiſſon du monde ſe pêche dans le Levant. Outre les eſpeces que nous connoiſſons, la mer Noire leur en fournit quantité d'autres qui nous ſont inconnües. Les Turcs ſe régalent quelquefois d'un ragout de viande hachée avec un peu de graiſſe, & parſemée de ris tout crud ; on en forme des pelotons que l'on envelope dans des feüilles de vigne, ou de choux ſuivant la ſaiſon ; aprés cela on les fait cuire dans une terrine couverte. Par tout le Levant on fait du mauvais pain avec pourtant d'excellent grain ; leur pâte n'eſt ni battuë ni levée, mais cela n'empéche pas qu'on n'y trouve ſouvent d'aſſez bonne patiſſerie & de la pâte feüilletée tres délicate. Leur vaiſſelle eſt de porcelaine, de fayence ou d'étain. La plus commune eſt de cuivre etamé, car l'Aſie mineure eſt riche en mines de cuivre. Ils l'étament fort proprement & tres promptement, en faiſant rougir au feu les pieces de vaiſſelle ; ils les ſaupoudrent pour lors avec du ſel ammoniac, & ils y appliquent enſuite des boutons d'étain qu'ils étendent avec un bruniſſoir ;

cet étain s'attache ſi bien au cuivre, que leur vaiſſelle ne rougit pas auſſi facilement que la nôtre.

Quand l'heure du repas eſt venuë, on étend à terre ou ſur le ſopha, une nape ronde de marroquin noir, plus ou moins grande ſuivant le monde qui doit manger. Ceux qui aiment la propreté mettent cette nape ſur une table de bois, haute ſeulement de demi pied, ſur laquelle on ſert un grand baſſin de bois qui eſt chargé de plats de ris & de viande. Le maître de la maiſon fait la priere ordinaire, *Au nom de Dieu tout puiſſant & miſericordieux, &c.* On fait paſſer tout autour de la table une ſerviette de toile bleüe qui ſert à tous ceux qui ſont du repas; une cueillier de bois à long manche ſert pour tout le monde, & l'on donne ſur le ris de fort bon appetit. On mange de la viande & des fruits, & l'eau fraiſche n'eſt pas épargnée ſur la fin du repas. Nous nous levions quelquefois de table avec le ventre à la glace: en récompenſe on nous donnoit le caffé tout boüillant, & nous fumions comme les autres, mais plutôt par complaiſance que par goût. Le tabac en fumée, pris comme un remede, convient à l'aſthme, aux maux de dents, & à pluſieurs maladies cauſées par des ſéroſitez, leſquelles trouvent trop de facilité à s'imbiber dans certaines parties: en ce ſens là le tabac eſt aſſez propre pour les Turcs, que le turban rend fluxionaires, par ſon épaiſſeur qui empéche la tranſpiration, & parce qu'il ne couvre pas les oreilles. Le tabac d'ailleurs flatte leur fainéantiſe; on ne conçoit pas comment ils crachent ſi peu en fumant, ils avalent leur ſalive par habitude & par propreté ſans en être incommodez. Quand je voulois me contraindre chez d'honnêtes gens pour ne pas cracher, mon eſtomac en étoit tout bouleverſé; cependant la bienſéance demande que l'on crache dans un mouchoir pour épargner les tapis qui ſont à terre, ou bien il faut ſe pla-

cer

cer dans un coin & retirer le bout du tapis pour cracher ſur le plancher.

La premiere fois que nous fûmes obligez de loger chez des Turcs, nous étions aſſez embarraſſez de ſçavoir où nous coucherions. Nôtre hôte n'avoit que la ſale où nous mangions, une petite cuiſine à côté, & une autre chambre qui êtoit occupée par ſa femme ; cette chambre apparemment n'étoit pas deſtinée pour nous. On ne voyoit ailleurs ni lit, ni couchette, ni bancs, ni chaiſes ; car les Turcs ſont les gens du monde qui embarraſſent le moins une chambre de meubles. Tout d'un coup un eſclave tira d'une armoire pratiquée dans le mur tout ce qu'il fallut pour faire nos lits. Pour en dreſſer trois, on étendit trois matelats fort minces & fort durs ſur l'eſtrade où nous avions mangé ; on les couvrit d'autant de draps, & l'on mit un ſecond drap ſur chacun, mais ſuivant la mode du pays, il étoit couſu contre la courte-pointe de peur qu'il ne ſe dérangeaſt pendant la nuit. Chaque lit avoit ſon oreiller, & quand nous fûmes levez, le même eſclave plia dans un moment tout ce bagage & le remit dans l'armoire, tout auſſi vîte qu'on change de décoration à l'Opera.

L'oiſiveté dans laquelle vivent la pluſpart des Turcs, les oblige à chercher des amuſemens : On ne ſauroit employer de terme plus convenable en cette rencontre ; quand ils joüent même, ce n'eſt que pour paſſer le temps, comme ils diſent, & non pas pour gagner de l'argent. Mahomet qui n'avoit en veüe que la paix des familles & la tranquilité publique, leur a donné de bons principes là-deſſus. *Abſtenez-vous*, dit-il, *de joüer aux jeux de hazard & aux echets, ce ſont des inventions du diable pour jetter la diviſion parmi les hommes, pour les divertir de leurs prieres, & pour les empêcher d'invoquer le nom de Dieu.* Par rapport aux echets, ils n'ont pas tenu parole à Ma-

homet ; mais ils ne connoissent ni les cartes ni les dez ; ils joüent quelquefois aux dames. Le *Mancala* est leur jeu favori, c'est une table à deux battans comme un damier, laquelle a six fossettes de chaque côté. On n'y joüe que deux, & chacun prend 36 coquilles dont il garnit les six creux qui sont de son côté.

Les plus habiles Musulmans s'occupent à la lecture de l'Alcoran & de ses Commentateurs. Les autres s'attachent à la Poësie, où l'on dit qu'ils réussissent bien. Je n'en suis pas surpris ; le sang des plus beaux genies que l'Asie & la Grece ont autrefois produit, coule encore dans leurs veines, ou au moins reçoit-il les mêmes influences du ciel. La Musique fait les délices de quelques Turcs ; quelques-uns passent toute la journée à joüer d'un instrument sans s'ennuyer, quoiqu'ils ne fassent que repeter les mêmes airs. Les Dervis sont grands musiciens & grands danseurs : mais il faut faire quelque mention de gens de Loi avant que de parler des Religieux.

Le *Moufti* qui est à la tête des gens de Loi, est le Chef de la religion & l'interprete de l'Alcoran. Le Sultan le nomme & ne le dépose gueres : il choisit un homme de probité, sçavant dans la connoissance de la Loi, & dont la réputation soit bien établie. Par ce choix il devient l'Officier le plus respecté de l'Empire ; c'est l'Oracle du pays, & l'on s'en tient à toutes ses décisions, lesquelles ne se font que par un *oui* ou par un *non*, qu'il met au bas de la question proposée. Il a pour cela trois Officiers ; l'un qui établit bien l'état de la question, aprés l'avoir débarrassée de toutes les difficultez qui pourroient la rendre obscure ; l'autre en fait la copie, & le dernier y applique le cachet de son maître, lorsqu'il a mis sa réponse : cette réponse leve toutes les difficultez, il n'y a plus d'appel, & l'affaire est terminée pour toujours. Quand il s'agit de

la paix ou de la guerre, de la mort des grands Officiers, ou de quelque affaire qui regarde le bien de l'Empire, le Sultan lui propose le cas par écrit en forme de doute, & sans nommer personne : *Que doit-on faire dans cette rencontre ?* C'est au Moufti à être circonspect ; car souvent il n'est consulté que pour la forme, & il est quelquefois déposé s'il ne parle suivant la volonté du Prince. Sultan Mourat ayant à faire à un Moufti qui étoit rétif, lui demanda fierement : *Qui est-ce qui t'a fait Moufti ? C'est ta Hautesse*, répondit-il. *Hé bien*, dit le Sultan, *puisque j'ay eû le pouvoir de te revêtir de cette dignité, n'ay-je pas celui de t'en dépoüiller ?* On ne dit pas ce que le Moufti repliqua, mais il fut dégradé. Il y a eû plusieurs Mouftis qui ont signé la déposition & l'arrest de mort des Empereurs qui les avoient mis en place.

Quoiqu'ils persuadent aux peuples que l'Alcoran est un livre parfait, ils ne laissent pas de donner differentes interpretations à la Loi, suivant le temps & les besoins. Le Grand Seigneur fait present au nouveau Moufti d'une veste de grand prix, fourrée de Zibeline, & de sa propre main lui met dans le sein un mouchoir plein de sequins. On estime deux mille écus la veste & le present en or. D'ailleurs le Prince lui assigne un fond d'environ 25 écus par jour, qui se prend ordinairement sur une Mosquée. Les Pachas qui se trouvent à la Cour, les Ambassadeurs, & les Residens lui font un présent considérable en venant le feliciter sur son élevation : Enfin le Moufti est le seul Officier que le Grand Seigneur salüe respectueusement. Le Prince ne lui refuse aucune audiance, & s'avance même quelques pas en le recevant ; le Grand Visir ne se leve & ne vient au devant de personne que du Moufti. Le Visir se met à sa gauche qui est le côté de l'épée & la place la plus honorable parmi les gens qui font profession des armes ; parceque, disent-

ils, ceux qui ſont à leur droite ſont au deſſous de leur épée ; mais le Moufti & les Cadileſquers ſont fort contens de prendre la droite qui eſt la place d'honneur parmi les gens de Loy; ainſi il n'y a jamais de conteſtation entre eux : voilà comme l'on ſatisfait l'imagination des hommes. Si le Moufti eſt dépoſé par l'intrigue de ſes ennemis, pour placer une perſonne de leur faction dans un poſte auſſi avantageux, on aſſigne au dépoſé la diſpoſition de quelques charges de judicature, leſquelles produiſent un revenu fort honorable. Mais ſi le Moufti étoit coupable de haute trahiſon ou de quelque crime enorme, il auroit beau dire que la Loy deffend de le faire mourir, on ne laiſſeroit pas de le dégrader & de le conduire aux ſept tours où il ſeroit pilé vif dans un mortier.

Aprés le Moufti, les *Cadileſquers* ſont les Officiers de Juſtice les plus accreditez dans l'Empire. Enſuite viennent les *Moula* ou *Moula-Cadis*, appellez *grands Cadis*, & les *Cadis* ou Juges ordinaires. Parmi les Cadileſquers ou Intendans de Juſtice, celui d'Europe, ou de Romanie eſt le premier; celui d'Aſie, ou d'Anatolie le ſecond; & celui d'Egypte le troiſiéme. Ces Cadileſquers font la fonction du Cadi en ſon abſence ; ils deviennent tres ſouvent Mouftis & s'appliquent à fond à l'étude de l'Alcoran, qui eſt leur Code civil & canonique ; on les appelle auſſi Juges de l'armée, parceque la milice n'eſt jugée que par eux : leur place au Divan eſt à côté du Grand Viſir, & l'on appelle quelquefois à eux de la Sentence d'un Cadi pour les affaires civiles : enfin leur emploi les oblige à veiller ſur tous les gens de Juſtice qui ſont dans l'Empire. Ils donnent les commiſſions de Cadis, & même celles de Moula-Cadis; mais pour ces dernieres, c'eſt avec le conſentement du Grand Seigneur. Sur des plaintes conſidérables & bien fondées, ils dépoſent les Cadis & les condamnent

à des amendes aprés les avoir fait bâtonner.

Les Juges des grandes villes s'appellent *Moula*, ou *Moula-Cadis*; ceux des petites villes, des bourgs & des villages ſe nomment *Cadis*. Toute la Juſtice eſt entre les mains de ces ſortes de gens en Turquie ; & comme tout y eſt corrompu à preſent, le Moufti eſt penſionnaire des Cadileſquers; les Cadileſquers le ſont des Moula, les Moula des Cadis, & les Cadis du peuple. Chaque Cadis a ſes Sergens prépoſez pour avertir de vive voix ceux qui ſont recherchez en Juſtice. Si celui qui eſt aſſigné manque à l'heure marquée, on accorde par proviſion à ſa partie ce qu'elle ſouhaite. Il eſt ſouvent inutile d'appeller des Sentences des Cadis, car on n'inſtruit jamais de nouveau les procés ; ainſi la Sentence ſeroit toujours confirmée, parceque le Cadis a inſtruit le procés comme il l'a entendu , c'eſt en quoi il ſe commet d'horribles abus ; neanmoins on caſſe ſouvent les Cadis, on les châtie ſi leurs injuſtices ſont criantes ; mais la Loi deffend de les faire mourir. Conſtantinople reconnoît des Cadis depuis environ 1390. car Bajazet I. du nom, obligea Jean Paleologue Empereur des Grecs, d'en recevoir dans cette ville pour juger les affaires qui arriveroient entre les Grecs & les Turcs qui s'y étoient établis.

Les Prêtres & les Religieux Turcs ont le bonheur de mourir dans leur lit, de même que les Cadis. Ordinairement les Prêtres commencent par anoncer les heures de la priere dans les galeries des minarets. S'ils ſont gens de bien & d'une réputation ſans reproche, le peuple des parroiſſes les preſente au Grand Viſir lorſque les Cures viennent à vaquer. Ce Miniſtre fait expedier leurs Proviſions, aprés leur avoir fait lire quelques paſſages de l'Alcoran, ou leur avoir mis ce Livre ſur la tête. L'emploi des Prêtres eſt de faire la priere, de lire dans les Moſ-

quées, de benir les mariages, d'aſſiſter les agonizans, & d'accompagner les morts. Pour conſoler les agonizans qui ont des dettes leſquelles ils ne ſauroient acquiter, le Curé fait venir leurs créanciers, & les exhorte à remettre leurs obligations ſous le chevet des moribonds, ou a déclarer devant témoins qu'ils ne leur demandent rien: Les créanciers qui ſont aſſez durs pour refuſer cette grace, ſont réputez mal honnêtes gens.

On lave les morts avec beaucoup de ſoin en Turquie, on les raze par tout le corps, on brûle de l'encens autour d'eux pour en éloigner les mauvais eſprits, on les enſevelit enſuite dans un drap dont le haut & le bas ne ſont point couſus. Ils ont leur raiſon pour cela; car ils s'imaginent que lorſque le mort eſt dans la foſſe, deux Anges viennent le faire mettre à genoux pour lui faire rendre compte de ſes actions; c'eſt pour cela que la pluſpart des Turcs laiſſent une houppe de cheveux ſur leur tête pour donner priſe à l'Ange qui leur fait changer de poſture. Afin que le mort ſoit plus à ſon aiſe, on couvre la foſſe d'une eſpece de voûte formée par quelques planches légeres ſous leſquelles on l'étend tout de ſon long. Si le mort a vécu en homme de bien, deux Anges, blancs comme neige, ſuccedent à ceux qui viennent de l'examiner, & ne l'entretiennent que des plaiſirs qu'il goutera en l'autre monde; mais s'il a eté grand pecheur, deux nouveaux Anges, noirs comme du jais, le tourmentent horriblement; l'un, diſent-ils, l'enfonce à coups de maſſuë dans la terre, l'autre le releve avec un crochet de fer, & ils ſe divertiſſent à ce cruel exercice juſques au jour du grand Jugement, ſans diſcontinuer d'un ſeul moment.

Mahomet qui avoit à ménager les Arabes, les a ſervis ſuivant leur goût. Comme leur terre eſt un deſert aride & ſec, pour les conſoler il leur a fait un paradis rempli de

fontaines & de jardins, les fustayes y sont impénétrables au soleil, les parterres tous couverts de fleurs, & les vergers chargez de toute sorte d'excellens fruits. Dans ce lieu charmant coulent en abondance le lait, le miel & le vin ; mais c'est un vin qui ne porte point à la tête & qui ne trouble pas la raison. Les plus parfaites beautez s'y promenent, & ne sont ni trop faciles ni trop cruelles ; on y épousera celles que l'on voudra, car il y en a de toutes les façons ; leurs yeux, qui sont gros comme des œufs, sont toujours attachez sur leurs maris qu'elles aiment à la folie. Les filles, suivant ce prophete, y sont toutes pures, & l'on n'y entend point parler des maladies du sexe : on n'y connoit ni sabine, ni mercure, ni gayac, ni salsepareille. La meilleure chose que Mahomet ait dite touchant l'autre monde, est qu'il ne faut pas mettre au nombre des morts ceux qui meurent dans la voye de Dieu, parce qu'ils vivent en Dieu, & qu'ils joüissent de ses biens & de son amour. Les damnez au contraire seront précipitez dans un feu devorant, au milieu duquel leur peau se renouvellera à tous momens pour augmenter leur suplice. Ils souffriront une soif incroyable sans pouvoir se flatter d'avoir une goutte d'eau ; & si par hazard on leur verse à boire, ce sera d'une liqueur empoisonnée qui les suffoquera sans les faire mourir. Pour comble de maux, ils n'y trouveront point de femmes.

J'ay oublié de dire, qu'avant que d'enterrer les morts on les expose dans les maisons, enfermez dans une biere sous un poile de differente couleur, suivant la qualité des personnes : ce poile est rouge pour les gens de guerre, noir pour un bourgeois, vert pour un Emir ou pour un Cherif ; les turbans que l'on met sur la biere sont de la même couleur que le poile. Les Prêtres précedent le convoi & prient pour le deffunt ; les pauvres suivent avec les escla-

ves & les chevaux de la maiſon, ſi c'eſt une perſonne de diſtinction. Les pleureuſes n'y manquent pas, non plus qu'aux enterremens des Grecs ; elles font une muſique enragée tout le long des ruës, tandis qu'on enterre le mort, & aprés qu'on l'a enterré. Quand on eſt arrivé au cimetiere on tire le corps de la biere pour le mettre dans la foſſe, enveloppé d'un ſimple drap ; mais on ſe garde bien de jetter de la terre par deſſus : on couvre la foſſe de quelques planches ſur leſquelles on ramaſſe les materiaux qui ſe trouvent aux environs. Aprés cela les hommes ſe retirent, & les femmes y reſtent encore quelque temps : enſuite les prêtres s'avancent pour être aux écoutes, & pour informer les parens ſi le mort s'eſt bien deffendu quand les Anges l'ont interrogé : ces prêtres n'ont garde de dire qu'il a été confondu, car ils ne ſont bien payez que lorſqu'ils anoncent de bonnes nouvelles. Les femmes viennent prier ſouvent ſur la foſſe de leurs maris, mais c'eſt toujours en plein jour & jamais la nuit, de peur qu'il ne leur arrivât quelqu'avanture pareille à celle de la Matrone d'Epheſe. On apporte quelquefois à manger dans les cimetieres, ſur tout le vendredi ; les uns croyent que cela ſoulage les morts ; les plus raiſonnables diſent que cela ſe fait pour attirer les paſſans, qui en s'arrêtant prient Dieu pour le deffunt.

Une des principales raiſons qui oblige les Turcs à enterrer les morts ſur les grands chemins, c'eſt pour exciter les paſſans à leur ſouhaiter du bien ; & le ſouhait ordinaire eſt *que Dieu les délivre des tourmens que les Anges noirs leur font ſouffrir.* On éleve deux groſſes pierres à chaque bout de la foſſe : parmi les gens qui ſont de quelque diſtinction ; celle qui eſt à la tête marque la difference du ſexe par un turban ou par un bonnet, & c'eſt à ces ſortes d'ouvrages que s'occupent les ſculpteurs de Conſtanti-

ſtantinople & des meilleures villes de l'Empire; on grave l'epitaphe du défunt ſur la pierre qui eſt aux pieds de la foſſe. Le Chef-d'œuvre des plus habiles maîtres c'eſt de faire un tombeau pour les plus grands Seigneurs; en quoi cependant ils réuſſiſſent mal, car ils travaillent ſans ſcience & ſans aucun goût. Ordinairement on va foüiller dans les ruines des anciennes villes pour chercher des bouts de colomnes ou quelques vieux marbres propres à marquer les foſſes. Ceux qui aiment les inſcriptions ne doivent pas négliger les Cimetieres, parceque les Turcs, les Grecs & les Armeniens y portent les plus beaux marbres; ces cimetieres ſont d'une étenduë prodigieuſe, car on n'enterre jamais deux perſonnes dans la même foſſe, & le terrein qu'occupent ceux qui ſont aux environs de Conſtantinople, produiroit, ſi l'on prenoit ſoin de le cultiver, aſſez de grains pour nourrir cette grande ville pendant la moitié de l'année; on y trouveroit auſſi des pierres en aſſez grande quantité pour faire une ſeconde enceinte à la ville.

Je ne connois pas aſſez les Religieux Turcs pour entrer dans le détail des differens Ordres qui ſont parmi eux, car nous n'avons preſque veû que ceux qu'on appelle *Dervis.* Ce ſont de maîtres moines qui vivent en communauté dans des monaſteres ſous la conduite d'un ſuperieur lequel s'applique particulierement à la predication. Ces Dervis font vœu de pauvreté, de chaſteté & d'obéiſſance; mais ils ſe diſpenſent aiſément des deux premiers, & même ils ſortent de leur Ordre ſans ſcandale, pour ſe marier quand l'envie leur en prend. Les Turcs tiennent pour maxime, que la tête de l'homme eſt trop legere pour être long-temps dans la même diſpoſition. Le General de l'Ordre des Dervis réſide à *Cogna* qui eſt l'ancienne ville d'*Iconium* capitale de la Lycaonie dans l'Aſie mineure. Othoman premier Empereur des Turcs erigea le ſupe-

rieur du couvent de cette ville en Chef-d'ordre, & accorda de grands privileges à cette maiſon. On aſſûre qu'elle entretient plus de cinq cens Religieux, & que leur fondateur fut un Sultan de la même ville appellé *Melelava*, d'où vient qu'on les appelle les *Melelevis* : Ils ont le tombeau de ce Sultan dans leur couvent.

Les Dervis qui portent des chemiſes, les font faire, par penitence, de la plus groſſe toile qui ſe puiſſe trouver; ceux qui n'en portent point, mettent ſur la chair une veſte de bure de couleur brune que l'on travaille à Cogna, & qui deſcend un peu plus bas que le gras de jambe; ils la boutonnent quand ils veulent, mais ils ont la pluſpart du temps la poitrine découverte juſqu'à leur ceinture qui eſt ordinairement d'un cuir noir. Les manches de cette veſte ſont larges comme celles des chemiſes de femmes en France, & ils portent par deſſus une eſpece de caſaque ou de mantelet dont les manches ne deſcendent que juſques au coude. Ces moines ont les jambes nües & ſe ſervent ſouvent de pantoufles à l'ordinaire ; leur tête eſt couverte d'un bonnet de poil de chameau d'un blanc ſale, ſans aucun bord, fait en pain de ſucre, arrondi neantmoins en maniere de dôme ;quelques-uns y roulent un linge ou une ſeſſe pour en faire un turban.

Ces Religieux en préſence de leurs ſuperieurs & des étrangers ſont d'une modeſtie affectée, les yeux baiſſez & dans un profond ſilence. On dit qu'ailleurs ils ne ſont pas ſi modeſtes, ils paſſent pour grands buveurs d'eau de vie, & même de vin. L'uſage de l'Opium leur eſt plus familier qu'aux autres Turcs. Cette drogue qui eſt un poiſon pour ceux qui n'y ſont pas accoûtumez, & dont une petite doſe fait mourir les autres gens, met d'abord les Dervis, qui en mangent des onces tout à la fois, dans une gayeté pareille à celle des hommes qui ſont entre deux vins. Une dou-

ce fureur, que l'on pourroit appeller enthousiasme, succéde à cette gayeté, & les feroit passer pour des gens extraordinaires, si l'on n'en connoissoit pas la cause; mais comme leur sang, trop dissous par cette drogue, excite une décharge considerable de sérositez dans le cerveau, ils tombent ensuite dans l'assoupissement & passent une journée entiere sans remuer ni bras ni jambes. Cette espece de léthargie les occupe tout le Jeudi, qui est un jour de jeûne pour eux, pendant lequel ils ne sauroient manger, suivant leur regle, quoique ce soit qu'aprés le coucher du soleil.

Les Dervis se piquent de beaucoup de politesse; leur barbe est propre, bien peignée; leurs poësies ne roulent jamais sur les femmes, si ce n'est sur celles qu'ils esperent voir un jour en paradis. Ils ne sont plus assez sots pour se découper & taillader le corps, comme ils faisoient autrefois; à peine aujourd'hui effleurent-ils leur peau, ils ne laissent pas cependant de se brûler quelquefois du côté du cœur, avec de petites bougies, pour donner des marques de tendresse aux objets de leur amour. Ils s'attirent l'admiration du peuple en maniant le feu sans se brûler, & le tenant dans la bouche pendant quelque temps, comme font nos charlatans. Ils font mille tours de souplesse & joüent à merveille des gobelets. Ils prétendent charmer les viperes par une vertu spécifique attachée à leur robe. De tous les Turcs ce sont les seuls qui voyagent dans les pays Orientaux; ils vont dans le Mogol & au delà, & profitans des grosses aumônes qu'on leur fait, ils ne laissent pas d'aller manger chez tous les Religieux qui sont sur leur route. La musique fait une partie de leur application; leur chant nous parut triste mais harmonieux; & quoiqu'il soit deffendu par l'Alcoran de loüer Dieu avec des instrumens, ils se sont pourtant mis sur le pied de le faire malgré les Edits du Sultan & la persécution des devots.

Les principaux exercices des Dervis, ſont de danſer le mardi & le vendredi; cette eſpece de comédie eſt precedée par une predication qui ſe fait par le ſuperieur du couvent, ou par ſon ſubdélegué. On aſſûre que leur morale eſt bonne, & qu'on en peut faire un excellent uſage, de quelque religion que l'on ſoit. Les femmes qui ſont bannies de tous les endroits publics où il y a des hommes, ont la permiſſion de ſe trouver à ces prédications, & elles n'y manquent pas. Pendant ce temps-là les Religieux ſont renfermez dans une baluſtrade, aſſis ſur leurs talons, les bras croiſez & la tête baiſſée. Aprés le ſermon, les chantres placez dans une galerie qui tient lieu d'orcheſtre, accordant leurs voix avec les flûtes & les tambours de baſque, chantent un hymne fort long. Le ſuperieur en étole & en veſte à manches pendantes, frappe des mains à la ſeconde ſtrophe; à ce ſignal les moines ſe levent, & aprés l'avoir ſalué d'une profonde reverence, ils commencent à tourner l'un aprés l'autre, en piroüettant avec tant de viteſſe, que la juppe qu'ils ont ſur leur veſte s'élargit & s'arrondit en pavillon, d'une maniere ſurprenante: tous ces danſeurs forment un grand cercle tout-à-fait réjoüiſſant, mais ils ceſſent tout d'un coup au premier ſignal que fait le ſupérieur, & ils ſe remettent dans leur premiere poſture, auſſi frais que s'ils n'avoient pas remué. On revient à la danſe au même ſignal par quatre ou cinq repriſes, dont les dernieres ſont bien plus longues à cauſe que les moines ſont en haleine; & par une longue habitude ils finiſſent cet exercice ſans en être étourdis. Quelque veneration qu'ayent les Turcs pour ces Religieux, ils ne leur permettent pas d'avoir beaucoup de couvens, parce qu'ils n'eſtiment pas les perſonnes qui ne font point d'enfans. Sultan Mourat vouloit exterminer les Dervis comme gens inutiles à la Republique, & pour qui le peuple avoit trop de conſidération; nean-


Tom. 2. pag. 116.
Danse des Dervis.

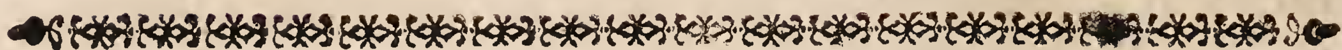
moins il ſe contenta de les releguer dans leur couvent de *Cogna.* Ils ont encore une maiſon à Pera, & une autre ſur le Boſphore de Thrace. Nous entendîmes la predication dans leur couvent de Pruſe en Bithynie, & nous les vîmes danſer avec plaiſir au travers des barreaux de la Moſquée.

Des marchands Armeniens de nôtre caravane, qui parloient Italien, nous expliquérent une partie de la predication. Le principal ſujet rouloit ſur Jeſus-Chriſt; le predicateur déclama contre les Juifs, mais de ſang froid car ils ne s'emportent jamais, & il trouva fort mauvais que les Chrétiens cruſſent que les Juifs avoient fait mourir un ſi grand Prophete; il aſſûra au contraire qu'il paſſa dans le ciel, & que les Juifs avoient crucifié une autre perſonne à ſa place.

Je ne ſcaurois finir cette lettre par un plus bel endroit, qu'en parlant de l'eſtime que les Turcs font de Jeſus-Chriſt. Il n'eſt pas vrai qu'ils vomiſſent des blaſphémes contre lui, comme quelques voyageurs l'ont aſſûré. Si les Turcs ont le malheur de ne pas croire la Divinité de Jeſus-Chriſt, ils le révérent au moins comme un grand ami de Dieu, & ſur tout comme un grand interceſſeur auprés du Seigneur. Ils conviennent qu'il a eté envoyé de Dieu pour apporter une Loi pleine de grace; & s'ils nous traittent d'infidelles, ce n'eſt pas parce que nous croyons en Jeſus-Chriſt, c'eſt parce que nous ne croyons pas que Mahomet ſoit venu aprés lui pour anoncer une autre Loi moins oppoſée à la nature corrompuë.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.





# LETTRE XV.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

DESCRIPTION DU CANAL DE LA MER NOIRE.

Je vous prie de trouver bon qu'avant que de m'engager sur la mer Noire, j'aye l'honneur de vous rendre compte de ce que nous avons observé sur le canal par où elle se décharge dans la mer de *Marmara*, qui fait une partie de la *mer Blanche*, selon le langage des Turcs.

Βόσπορος Θράκιος. Polyb. & Strab. Βόσπορος τῆς Χαλκηδονίης. Herod. lib. 4.

[a] Sur le mot Χαλκηδών.

Le Canal de la mer Noire, ou le Bosphore de Thrace, commence proprement à la pointe du Serrail de Constantinople, & finit vers la colomne de Pompée. Herodote, Polybe, Strabon & Menippe cité par Estienne de Byzance[a], lui donnent 120 stades de longueur, lesquelles reviennent à 15 milles : mais ils fixent le commencement de ce canal entre Byzance & Chalcedoine, & le font terminer au Temple de Jupiter, où est présentement le nouveau Château d'Asie. Quoique cette différence soit arbitraire, on se détermine pourtant plus aisément, aprés l'inspection des lieux, pour les mesures que j'ai proposées. Il s'en faut beaucoup que ce canal ne soit en ligne droite ; son embouchûre, qui du côté de la mer Noire a la forme d'un entonnoir, regarde le Nord-est, & doit se prendre à la colomne de Pompée, d'où l'on compte prés de trois milles jusques aux nouveaux Châteaux. Celui d'Asie est bâti sur un [b] Cap où l'on croit qu'étoit le temple de [c] Jupiter *distri-*

[b] Αργυρόνιον Ακρα.

[c] Jupiter Urius Οὔριος.

*buteur des bons vents*, d'où vient que cet endroit s'appelle encore *Joro*, du mot corrompu *Ieron*, qui ſignifie un *Temple*. Le Château d'Europe eſt ſur un [d]Cap oppoſé, auprés duquel on voyoit autrefois le Temple de [e]Serapis dont parle Polybe. De ces Châteaux le canal fait un grand coude, où ſont les Golphes de *Saraïa* & de *Tarabié*; & de ce coude il tire au ſud-eſt vers le Serrail appellé *Sultan Solyman Kioſc*, à la diſtance de cinq milles des Châteaux. Aprés cela par un autre coude en *zig-zag*, le même canal s'approche peu à peu du Sud juſques à la pointe du Serrail, où il finit ſelon ma penſée. De ce dernier coude aux vieux Châteaux on compte deux milles & demi; & de là au Serrail ou à la pointe de Byzance, ſix milles. Ainſi ſuivant ces meſures, tout le canal a ſeize milles & demi de long, ce qui n'eſt pas éloigné de la ſupputation des anciens, leſquels gagnoient du côté de Chalcedoine, où commençoit le canal ſelon eux, ce qu'ils perdoient entre les Temples de Jupiter & de Serapis, & la colomne de Pompée.

[d] Μίλτου Ακρα. Dionyſ. Bizant.

[e] Σαραπιεῖον τῆς Θράκης. Polyb. hiſt. lib. 4.

La largeur du canal aux nouveaux Châteaux où étoient ces Temples, eſt d'un mille; & d'un mille & demi, ou deux milles en quelques autres endroits. Le lieu le plus étroit eſt aux vieux Châteaux, dont celui d'Europe ſe trouve ſur la hauteur où les anciens, au rapport de Polybe, avoient bâti un Temple à Mercure; c'eſt pour cela qu'il s'appelloit le Cap *Hermée*. Ce cap ſe trouvoit à moitié chemin du canal, ſuivant les anciens, parce que d'un côté ils le faiſoient terminer, comme nous venons de dire, entre Chalcedoine & Byzance; & de l'autre au Temple de Jupiter. Cet endroit n'a pas plus de 800 pas de large, & le canal eſt preſque auſſi reſſerré un peu plus bas à *Courichiſmé* village bâti au pied du Cap, que les anciens ont nommé *Eſties*, d'où il s'élargit juſqu'au Serrail d'environ

Εςίας. Polyb. hiſt. lib. 4.

de la longueur d'un mille, ou d'un mille & demi. Ainsi les eaux de la mer Noire entrent avec assez de vitesse dans le canal des nouveaux Châteaux, & s'étendent en liberté dans les golphes de *Saraïa* & de *Tharabié.* De là sans augmenter de vitesse, ces eaux tirent vers le Kiosc du Sultan Solyman, d'où elles sont obligées de se réfléchir vers le midi, sans que leur mouvement paroisse augmenté, si ce n'est entre les vieux Châteaux où le lit est le plus étroit.

Dans cet endroit-là, comme le remarque Polybe, outre que le rétrécissement du canal augmente la vitesse des eaux; elles se réfléchissent obliquement du cap de *Mercure,* sur lequel est le vieux château d'Europe, contre le cap de *Candil-bachesi* en Asie, & reviennent en Europe vers *Courichismé* au cap *des Esties*, d'où elles enfilent la pointe du Serrail. Voilà ce que Polybe en a observé de son temps, c'est à dire du temps de Scipion & de Lœlius avec lesquels il étoit lié d'amitié. Pour moi j'avoüe que je n'ai pû remarquer ce mouvement en *zig-zag,* en deçà des Châteaux, quoi-que j'aye passé quatre ou cinq fois sur ce canal; mais il est certain qu'avec un vent de Nord, la rapidité est si grande entre les deux Châteaux, qu'il n'y a point de bâtiment qui s'y puisse arrêter, & qu'il faut un vent opposé au courant pour les faire remonter: cependant la vitesse des eaux diminuë si sensiblement, que l'on monte & que l'on descend sans peine, lorsque les vents ne sont pas violens.

Indépendamment des vents, il y a des courans fort singuliers dans le canal de la mer Noire; le plus sensible est celui qui en parcourt la longueur depuis l'embouchûre de la mer Noire, jusques à la mer de *Marmara* qui est *la Propontide* des anciens. Avant que ce courant y entre, il heurte en partie contre la pointe du Serrail, comme Polybe, Xiphilin, & aprés eux Mr Gilles, l'ont remarqué; car une partie

tie

tie de ces eaux, quoique la moins considérable passe dans le port de Constantinople ou de l'ancienne Byzance, & suivant le tour du couchant elle vient se rendre vers le fond qu'on appelle les *Eaux douces.* Polybe même & Xiphilin ont crû que ces eaux réfléchies formoient ce fameux Port que les anciens ont admiré sous le nom de la *Corne d'Or* à cause des richesses qu'il apportoit à cette puissante ville. Ce qui passe donc des eaux du canal dans le port de Constantinople, fait un courant qui suit le tour des murailles de la ville ; tout le reste se dégorge dans la mer de Marmara entre le Serrail & Chalcedoine.

Mr le Comte Marsilly a observé, que les deux petites rivieres des Eaux douces faisoient un courant dans le port de Constantinople, du Nord-ouest à l'Est, lequel balayant, pour ainsi dire, les côtes de Galata & de Topana, se continüoit par celle de *Fondoxli* jusques vers *Arnautcui* en remontant le canal du côté des Châteaux, c'est à dire par un cours opposé au grand courant : il n'est pas surprenant aprés cela que les bateaux montent à la faveur de ce petit courant, tandis que les autres descendent en suivant le cours du grand. Il y a apparence que les eaux qui sortent du port heurtant de biais contre le grand courant, se glissent vers le Nord ; au lieu que ce grand courant les entraîneroit ou les repousseroit si elles se presentoient d'un autre sens. Mr le Comte Marsilly a aussi remarqué qu'il y avoit un petit courant dans l'enfoncement de la côte de *Scutari ;* de sorte que les eaux du grand courant qui frappent contre le Cap de Scutari, se réfléchissent vers le Nord. Suivant les observations de ce sçavant homme, les eaux du grand courant étant parvenües au Cap *Modabouron ,* remontent le long de la côte de Chalcedoine vers le Cap de Scutari, & font une autre espece de courant.

Tous ces courans n'ont rien de bien extraordinaire. On conçoit aiſément qu'un Cap trop avancé doit faire reculer les eaux qui ſe preſentent dans une certaine direction; mais il eſt difficile de rendre raiſon d'un autre courant caché, que nous appellerons dans la ſuite, *le courant inférieur,* parce qu'il ne s'obſerve que dans le grand canal au deſſous du grand courant, que l'on doit nommer *le courant ſupérieur,* lequel roule ſes eaux depuis les Châteaux juſques dans la mer de Marmara. Il faut donc remarquer que les eaux qui occupent la ſurface de ce canal juſques à une certaine profondeur, coulent des Châteaux au Serrail. Cela eſt inconteſtable; mais il eſt certain auſſi qu'au deſſous de ces eaux il y a une partie de l'eau du même canal, laquelle ſe meut dans un ſens contraire, c'eſt à dire qu'elle remonte vers les Châteaux.

Procope de Ceſarée, qui vivoit dans le VI. ſiecle, aſſûre que les peſcheurs remarquoient que leurs filets au lieu de tomber à plomb dans le fond du canal, étoient entraînez du Nord vers le Sud depuis la ſurface de l'eau juſques à une certaine profondeur, tandis que l'autre partie de ces mêmes filets, qui deſcendoit depuis cette profondeur juſques au fond du canal, ſe courboit dans un ſens oppoſé. Il y a même beaucoup d'apparence que cette obſervation eſt encore plus ancienne, car de tout temps le Boſphore a eté fort celebre pour la peſche. Ce canal eſt nommé *Poiſſonneux* dans l'inſcription que Mandrocles fit mettre au bas du tableau où il avoit fait répreſenter le Pont ſur lequel Darius paſſa avec ſon armée lorſqu'il alloit combattre les Scythes. Procope aſſûre que, ſuivant l'obſervation des peſcheurs, les deux courans oppoſez, l'un ſupérieur & l'autre inférieur, ſont tres-ſenſibles dans cet endroit du Boſphore qu'on appelle l'*Abîme.* Peut-être y a-t-il dans ce lieu-là un gouffre profond formé par un

rocher creux comme un cuilleron, dont la partie cave regarde les Châteaux; car ſuivant cette ſuppoſition, les eaux qui ſont vers le fond du canal, heurtant avec violence contre ce rocher, doivent en ſe réfléchiſſant prendre une détermination contraire à celle qu'elles avoient auparavant, c'eſt à dire qu'elles ſont obligées de rebrouſſer vers les Châteaux, & par-conſéquent de couler dans un ſens oppoſé à celui du courant ſupérieur. Le peu de ſéjour que nous fimes à Conſtantinople ne nous permit pas d'examiner cette merveille. Mr Gilles en a parlé comme d'une choſe extraordinaire, & Mr le Comte Marſilly l'a obſervée avec beaucoup de ſoin; en effet je ne trouve rien de plus digne de remarque. Cet habile Philoſophe n'a pas voulu hazarder ſa penſée ſur l'explication d'un fait auſſi ſingulier; & moi je ne propoſe la mienne que pour exciter les ſçavans à rechercher la veritable cauſe de ce Phénomene.

Il n'eſt pas facile non-plus de rendre raiſon pourquoi le Boſphore vuide ſi peu d'eau, ſans que la mer Noire qui en reçoit une ſi prodigieuſe quantité, en devienne plus grande. Cette mer qui eſt d'une étenduë ſi conſidérable, outre les *Palus Meotides*, c'eſt à dire une autre mer digne de remarque, reçoit plus de rivieres que la Mediterranée. Tout le monde ſait que les plus grandes eaux de l'Europe tombent dans la mer Noire par le moyen du Danube dans lequel ſe dégorgent les rivieres de Suabe, de Franconie, de Baviere, d'Auſtriche, de Hongrie, de Moravie, de Carinthie, de Croatie, de Boſnie, de Servie, de Tranſſylvanie, de Valaquie. Celles de la Ruſſie noire & de la Podolie ſe rendent dans la même mer par le moyen du Nieſter. Celles des parties meridionales & orientales de la Pologne, de la Moſcovie ſeptentrionale & du pays des Coſaques, y entrent par le Nieper ou Boryſthene. Le

Tanais & le Copa ne paſſent-ils pas dans la mer Noire par le Boſphore Cimmerien? Les rivieres de la Mengrelie, dont le Phaſe eſt la principale, ſe vuident auſſi dans la mer Noire, de même que le Caſalmac, le Sangaris, & les autres fleuves de l'Aſie mineure qui ont leur cours vers le Nord. Neantmoins le Boſphore de Thrace n'eſt comparable à aucune des grandes rivieres dont on vient de parler. Il eſt certain d'ailleurs que la mer Noire ne groſſit pas, quoiqu'en bonne phyſique un réſervoir augmente quand ſa décharge ne répond pas à la quantité d'eau qu'il reçoit. Il faut donc que la mer Noire ſe vuide & par des canaux ſouterrains, qui traverſent peut-être l'Aſie & l'Europe, & par la dépenſe continuelle de ſes eaux, leſquelles s'abreuvent dans la terre & s'écoulent bien loin des côtes. Cette eſpece de tranſpiration répond à celle du corps des animaux, laquelle, ſuivant la ſupputation de Sanctorius, eſt beaucoup plus conſidérable que celle qui ſe fait par les évacuations les plus ſenſibles.

Suppoſé que la mer Noire ait eté un veritable Lac ſans décharge, formé par le concours de tant de rivieres, il ne pouvoit ſe vuider, ſuivant la conformation des lieux, que par le Boſphore de Thrace; les montagnes qui ſont entre la mer Noire & la mer Caſpienne, s'oppoſoient à ſon ouverture du côté d'Orient. Les eaux des Palus Meotides tombent dans la mer Noire du côté du Nord, bien loin de permettre que celles de la mer Noire s'y dégorgent. Les rivieres d'Aſie repouſſent auſſi la mer Noire, du Sud au Nord. Le Danube les éloigne de ſes embouchures du côté du Couchant. Il n'y avoit donc que ce recoin, qui eſt au Nord-Eſt au deſſus de Conſtantinople, où elles pûſſent creuſer la terre ſans oppoſition, entre le fanal d'Europe & celui d'Aſie. La décharge même ne ſe pouvoit pas faire du côté d'aucun de ces fanaux, à cauſe que les

côtes en ſont horriblement eſcarpées : ainſi les eaux de la mer Noire furent obligées de paſſer dans l'endroit où il n'y avoit que du terrein : c'eſt dans ce terrein qu'elles commencerent à ſe creuſer un canal en ſe preſentant de front par une colomne qui amollit les terres & les emporta par differentes ſecouſſes. Les eaux, ſuivant cette hypotheſe, ſe firent d'abord une ouverture en ligne droite entre les deux rochers où ſont les nouveaux Châteaux, & détremperent les terres qui occupoient le premier coude où ſont les Golphes de Saraïa & de Tharabié, contraintes de ſe tenir dans un baſſin bordé de rochers fort élevez ; mais leur pente naturelle les fit deſcendre enſuite juſques au Kioſc de Solyman II ; & de là changeant de détermination par la rencontre d'autres nouveaux rochers, elles formérent le ſecond coude du canal dont les terres obéirent du côté du Midi.

Cette route avoit eté ſans doute tracée par l'auteur de la nature, qui ſe ſervit des eaux pour creuſer les terres dont elle étoit remplie ; car ſuivant les loix du mouvement qu'il a établies, elles ſe jettent toujours du côté qui s'oppoſe le moins à leur cours. Celles de la mer Noire continuerent donc à charrier les terres qui ſe trouvoient entre les deux rochers où ſont les vieux Châteaux, & par là elles pouſſerent leur canal juſques à la pointe du Serrail, dont le fond eſt une roche vive & inébranlable. Ce bras de mer emporta peut-être tout d'un coup la digue de terre qui reſtoit entre Conſtantinople & le Cap de Scutari, d'où il ſe dégorgea dans la mer de Marmara.

C'eſt dans ce temps-là, ſuivant les apparences, qu'arriva cette grande inondation dont parle Diodore de Sicile l'un des plus fideles Hiſtoriens de l'antiquité. Cet auteur aſſûre que les peuples de Samothrace, Iſle conſidérable ſituée à gauche de l'entrée des Dardanelles, s'aper-

*Bibliot. Hiſt. lib. 5. pag. 322.*

Sanmandraki.

çeûrent bien de l'irruption que le Pont Euxin fit dans la Propontide par l'embouchûre des Isles Cyanées; car le Pont Euxin que l'on regardoit dans ce temps-là comme un grand Lac, augmenta de telle sorte par la décharge des rivieres qui s'y dégorgeoient, qu'il déborda dans la Propontide & inonda une partie des villes de la côte d'Asie, lesquelles sans doute se trouvoient plus basses que celles d'Europe. Malgré cette situation les eaux monterent jusques sur les plus hautes montagnes de Samothrace, & firent changer de face à tout le pays. Les Insulaires en avoient encore la tradition du temps de nôtre Historien, qui par là nous a conservé une des plus belles observations de l'antiquité; car il est certain que ce changement est arrivé long-temps avant le voyage des Argonautes, & ces heros n'entreprirent ce voyage que 1263 ans avant Jesus-Christ. Cela étant, ce que nous venons de proposer comme une conjecture de physique, devient une verité historique, & doit nous persuader que le grand écoulement de la Propontide dans la Mediterranée, s'étoit fait long-temps auparavant par la même mécanique.

Il est fort vrai-semblable que les eaux de la Propontide, qui n'étoit peut-être anciennement qu'un Lac formé par les eaux du Granique & du Rhyndacus, ayant trouvé plus de facilité à se creuser un canal aux Dardanelles, que de se faire un autre passage, se répandirent dans la Mediterranée, & décharnérent, pour ainsi dire, les rochers à force de laver les terres. Les Isles de la Propontide ne sont autre chose que les restes des rochers que les eaux ne purent dissoudre, de même que celles qui ont tant fait de bruit dans l'antiquité sous le nom des Isles Cyanées d'Europe & d'Asie à l'embouchure de la mer Noire. Il semble que les Isles sont comme autant de cloux attachez au

globe de la terre, & dont les montagnes sont, pour ainsi dire, les têtes.

Mais quels changemens les Isles de la mer [a] Egée ne receurent elles pas par le débordement du Pont Euxin, & sur tout celles qui se trouvent exposées comme en ligne droite ? puisque Samothrace, qui est à côté du canal, en fut tellement inondée, que ses habitans ne savoient à quels Dieux se voüer : les pescheurs quand les eaux furent abaissées tiroient avec leurs filets des chapiteaux de colomnes & d'autres morceaux d'architecture. S'il en faut juger par la violence du coup que les eaux porterent dans la mer de Grece, est-il surprenant que les plus anciens auteurs Historiens & Poëtes, ayent publié que plusieurs Isles s'étoient abimées dans l'Archipel, & qu'il s'en étoit formé de nouvelles ? Peut-être que la fameuse *Delos* ne parut que dans ce temps-là, & que les peuples des Isles voisines lui donnerent ce nom qui signifie *Manifeste*. On traite neantmoins la plufpart des anciens auteurs de réveurs & de conteurs de fables. Combien de colonies ne fallut-il pas établir aprés ce ravage ? & que ne saurions nous pas si les ouvrages de ceux qui avoient décrit tous ces changemens étoient passez jusques à nous, comme ceux de Diodore ? Ce qui nous paroît de plus incroyable dans Pline, ne sont peut-être que les meilleurs morceaux de plusieurs auteurs qui avoient écrit sur ces matieres, & dont le reste est perdu.

[a] Archipel.

*Diod. Sic. Biblioth. ibid.*

Je vous demande pardon, MONSEIGNEUR, si je pousse la Philosophie un peu loin. L'exemple d'un savant Ministre à qui nous devons la connoissance de tant de belles choses, m'a dépaysé ; mais ce n'est pas pour le suivre en toutes choses ; car tout grand homme de mer qu'il étoit, puisqu'il commandoit des armées navales, il me semble qu'il a pris la formation des mers dans un sens tout oppo-

ſé au ſens naturel. Il a crû que l'Ocean par ſes ſecouſſes ayant ſeparé des terres d'Afrique la montagne de Calpe, s'étoit répandu dans ce vaſte eſpace où eſt préſentement la Mediterranée : que cette mer avoit enſuite percé les terres vers le Nord & produit la Propontide ou mer de Marmara, la mer Noire, & les Palus Meotides. Cependant indépendamment de l'obſervation de Diodore de Sicile, s'il eſt permis de conſiderer la formation des choſes peu à peu, n'eſt-il pas plus raiſonnable de regarder les Palus Meotides, la mer Noire, la Propontide, & la mer Mediterranée, comme de grands Lacs formez par tant de rivieres qui s'y déchargent, que de croire que ce ſoient des épanchements de l'Ocean ? Que pouvoient devenir les eaux qui ſe ramaſſoient enſemble jour & nuit dans les mêmes baſſins avant qu'ils euſſent leurs décharges ? elles formoient ſans doute des Lacs d'une prodigieuſe étenduë, qui auroient enfin couvert toutes les terres voiſines, s'ils n'avoient forcé leurs digues de la maniere qu'on a dit plus haut.

Il eſt donc certain que les eaux du Nord tombent dans la Mediterranée par le Boſphore Cimmerien, par le Boſphore de Thrace, & par le canal des Dardanelles qui, ſuivant l'idée des anciens, eſt une autre eſpece de Boſphore, c'eſt à dire un bras de mer qu'un bœuf peut traverſer à la nage. La décharge de la Mediterranée dans l'Ocean eſt au détroit de Gibraltar où heureuſement les eaux trouverent plus de facilité à ſe creuſer un canal, que de ſe répandre ſur les terres d'Afrique. Le Seigneur avoit laiſſé cette ouverture entre le mont Atlas & celui de Galpe, il ne falloit qu'en déboucher la digue. Peut-être que l'irruption épouventable qui ſe fit alors dans l'Ocean ſubmergea ou emporta cette fameuſe Iſle Atlantide que [a] Platon décrit au delà des côtes d'Eſpagne, & [b] Diodore de Sicile au delà

[a] *In Tim. tom. 3. pag. 24. Edit. Henric. Steph.*
[b] *Bibliot. Hiſt. lib. 5.*

delà de celles d'Afrique. Les Iſles Canaries, les Açores & l'Amerique en ſont peut-être encore des reſtes ; & on ne ſera pas ſurpris qu'elles ayent eté peuplées par les deſcendans d'Adam & de Noé, ni que leurs peuples ayent eû l'uſage des mêmes armes que les anciens peuples d'Aſie & d'Europe, c'eſt à dire de l'arc & des fléches.

Pline auroit donc mieux fait de s'en tenir au ſentiment de quelques auteurs qui ne lui étoient pas inconnus, & qui de ſon aveu faiſoient venir les eaux dans l'Ocean du Nord au Midi. Comment juger du cours d'une eau dormante ! de la Saone par exemple, ou de la Marche, ſi ce n'eſt par les courans qui paſſent ſous les arches de leurs ponts ! or ces courans ſont manifeſtes dans les Boſphores dont il s'agit. Il n'y a qu'une circonſtance qui puiſſe favoriſer le ſentiment de Pline, c'eſt la ſaleûre de l'eau de toutes ces mers ; il n'eſt pas poſſible de rendre raiſon comment ces grands Lacs dont nous avons parlé, & qui ne ſe ſont formez que par la décharge des rivieres d'eau douce, ſont devenus ſalez. Mais outre la communication de l'Ocean avec la Mediterranée, il eſt certain que les eaux de la mer Noire ſont beaucoup moins ſalées que celles de nos mers ; & d'ailleurs les terres qui ſont autour de la mer Noire ſont toutes remplies de ſel foſſile qui ſe diſſout continuellement dans ſes eaux : ce ſel mêlé avec une portion de ſoufre que fournit l'huile des poiſſons qui s'y pourriſſent continuellement, augmente ce degré de ſaleûre, & communique ce filet d'amertume ſi ſenſible dans l'eau marine. La mer Caſpienne par la même raiſon eſt auſſi ſalée que les autres mers, quoiqu'elle ne paroiſſe qu'un étang où il ne ſe décharge que des eaux douces.

Avant que de revenir au canal de la mer Noire, il eſt bon de remarquer que la prophetie de Polybe ne s'eſt pas accomplie. Ce bon homme s'étoit imaginé que le Pont

Euxin devoit ſe changer en marais; & même il ne croyoit pas que le temps en fût trop éloigné, parce que, diſoit-il, le limon que les rivieres y charrient devoit former une barre de vaſe capable d'en embarraſſer l'emboucheure, de même que de ſon temps on voyoit une barre conſidérable de vaſe aux bouches du Danube. Heureuſement pour les Turcs, à qui le commerce de la mer Noire procure tant de ſortes de biens, le Boſphore s'eſt conſervé, & peut-être eſt-il devenu plus grand! Quoiqu'il en ſoit, il n'y a pas lieu de craindre qu'il s'y forme de barre; cela n'arrive qu'à l'emboucheure des rivieres, dont les eaux ſont repouſſées vers les terres par les vagues de la mer, & par les marées. Rien ne fait rebrouſſer les eaux de la mer Noire; le Boſphore au contraire eſt un canal de décharge, où les eaux coulant d'elles-mêmes par des endroits étranglez, pour ainſi dire, d'eſpace en eſpace, augmentent la viteſteſſe & entrainent tout ce qui pourroit s'oppoſer à leur cours. Par rapport aux marées, Strabon a remarqué qu'il n'y en avoit point dans le Boſphore, & Mr le Comte Marſilly a obſervé qu'elles n'y étoient pas ſenſibles. Quelque rapide que ſoit ce Boſphore, ſes eaux ne laiſſent pas de ſe geler dans les plus grands hivers. Zonare aſſûre qu'il y en eut un ſi rude ſous Conſtantin Copronyme, que l'on paſſoit à pied ſur la glace de Conſtantinople à Scutari; la glace ſoutenoit même les charrettes. Ce fut bien autre choſe en 401. ſous l'Empire d'Arcadius, la mer Noire fut glacée durant 20 jours, & quand la glace fut rompuë, on en voyoit paſſer devant Conſtantinople des monceaux effroyables.

Dans la belle ſaiſon, les côtes du Boſphore ſont charmantes, de quelque côté qu'on les conſidere. Les villages & les maiſons de campagne diſperſées parmi les forêts, font des payſages fort agréables, entrecoupez de col-

lines couvertes de taillis. Celles qui viennent fondre dans l'eau, quelque escarpées qu'elles soient en quelques endroits, font par leur varieté un contraste qui n'a rien d'affreux. Dans la Lettre où j'ay parlé de Constantinople, j'ay fini par la description du Pavillon qu'on appelle *Fanari-Kiosc*, Je vais presentement décrire toute la côte d'Asie, depuis le canal de la mer Noire jusques au Fanal qui est au delà de son embouchure: ensuite je passerai au Fanal d'Europe & à la colomne de Pompée, pour suivre la côte d'Europe de ce même canal, & revenir à Constantinople, où nous nous embarquâmes tout de bon pour le voyage de Trebisonde.

Je ne saurois suivre de meilleurs guides sur ce canal, que deux excellens hommes, dont l'un étoit du pays, & l'autre François. Le Grec s'appelloit Denys, & pour le distinguer de tant d'auteurs qui ont porté le même nom, on l'appelle *Denys de Byzance*. La description qu'il a faite du Bosphore de Thrace est exacte jusques au scrupule. Holstenius & M^r du Cange en avoient promis une edition sur les Manuscrits du Vatican, & de la Bibliotheque du Roy; mais ils n'ont pas eû le temps de la donner. M^r Gilles, qui est le François dont je veux parler, a verifié sur les lieux avec une exactitude admirable la description de Denys, & n'a pas oublié le nom du moindre rocher. J'espere, MONSEIGNEUR, que vous serez satisfait du plan du Bosphore que j'ai eû l'honneur de vous presenter; il est bien orienté, les distances y sont bien marquées, & je ne crois pas qu'il y ait de fautes considérables pour la position des villages. J'ai crû qu'il étoit nécessaire d'ajoûter aux anciens noms Grecs, ceux que les Turcs y ont donnez, afin d'illustrer ce que Denys & Gilles y ont remarqué dans leur temps. On croit que le premier vivoit sous Domitien. A l'égard de M^r Gilles, il étoit

du Diocese d'Alby, & mourut à Rome en 1555. dans le Palais du Cardinal d'Armagnac, aprés avoir voyagé en Asie & en Afrique par ordre de François I. pour amasser des manuscrits & des monumens antiques.

Pour commencer la description du Canal de la mer Noire, il faut reprendre celle de Constantinople qui finit à *Fanari-Kiosc* bâti sur le Cap de Chalcedoine. A l'Est de ce Cap est un des ports de cette ville, connu par les anciens sous le nom du Port d'*Eutrope*, où les enfans de l'Empereur Maurice furent mis à mort par l'ordre de Phocas, qui le dépoüilla de l'Empire dans le commencement du VII. siécle. Cinq ans aprés l'Imperatrice Constantine veuve de Maurice, & ses trois filles y eurent la tête tranchée. Il semble que ce Port étoit destiné pour y faire perir cette malheureuse famille. L'Empereur Justinien l'avoit fait réparer par des ouvrages dignes de sa magnificence.

[a] Port d'Irene.
[b] Port de Chalcedoine ou *Calamoti*.

Aprés le Port [a] d'Eutrope, il faut doubler [b] le Cap de *Modabouron*, lequel termine la Presqu'isle, sur l'Isthme de laquelle la fameuse ville de Chalcedoine étoit bâtie. Je crois que ce Cap s'appelloit autrefois *Herea*, car Estienne de Byzance le place vis à vis de cette ville, & cite des vers de Demosthene de Bithynie, qui l'a marqué dans le même endroit. La côte de Calamoti s'étend au delà du Cap, & a pris son nom d'une Eglise de Saint Jean Chrysostome bâtie dans un lieu marécageux & plein de roseaux. L'autre Port de Chalcedoine est sur la même côte à l'échancrure de l'Isthme qui regarde le couchant, & par conséquent la ville de Constantinople. On y avoit pratiqué avec des dépenses immenses des jettées admirables par ordre de l'Empereur Justinien, au moyen desquelles il ne pouvoit entrer qu'un vaisseau à la fois; mais il n'en reste plus que les fondemens. Tout cela marque le mauvais

ὁ Κάλαμος, Roseau.

goût de ceux qui avoient choisi cet endroit pour y bâtir Chalcedoine ; puisqu'on avoit eté obligé d'y faire deux Ports artificiels ; au lieu que le Port de Byzance est naturellement le plus beau Port du monde. Ce mauvais choix fit que l'Oracle d'Apollon, & Megabize Général des troupes de Darius traiterent d'aveugles les Megariens fondateurs de Chalcedoine, que Pline nomme aussi la ville *des aveugles.*

Le Grand Constantin auroit fait le même choix que les Megariens, sans un prodige bien étonnant, s'il en faut croire Cedren. Quand on commença par ordre de cet Empereur à rebatir Chalcedoine ruinée par les Perses, on vit des aigles enlever avec leurs serres les pierres entre les mains des ouvriers & les transporter à Byzance. Ce miracle fut repeté plusieurs fois, & toute la Cour en fut frapée. Euphratas l'un des principaux Ministres de l'Empereur assûra ce Prince que le Seigneur vouloit qu'il fist bâtir une Eglise en l'honneur de la Vierge à Byzance. Il semble que Chalcedoine n'avoit eté bâtie que pour servir d'embellissement à cette ville ; car aprés que l'Empereur Valens, irrité contre les Chalcedoniens de ce qu'ils avoient suivi le parti de Procope, en eut fait raser les murailles, il en fit porter les materiaux à Constantinople, pour être employez à ce bel aqueduc que l'on nomma *l'Aqueduc Valentinien.* Ammian Marcellin assûre que les bourgeois de Chalcedoine, parmi les autres outrages qu'ils prétendoient faire à Valens, l'appelloient pendant le siege de leur ville, *Beuveur de biere ;* les Empereurs Turcs en ont usé de même par rapport à Chalcedoine. Solyman II. n'a fait rétablir l'Aqueduc Valentinien & bâtir la Solymanie, que des ruines de cette ville. L'établissement des Postes paroît plus ancien qu'on ne croit ; voici ce que Procope en dit au sujet de Chalcedoine. Les Empe- Sabaïa. *Biere.*

reurs, dit-il, avoient établi des Postes sur les grands chemins, afin d'être servis plus promptement & d'être avertis à temps de tout ce qui se passoit dans l'Empire. Il n'y avoit pas moins de cinq postes par journée, & quelquefois huit; on entretenoit quarante chevaux dans chaque poste, & autant de postillons & de palefreniers qu'il étoit nécessaire. Justinien cassa les postes en plusieurs endroits, & sur tout celles par où l'on alloit de Chalcedoine à Diacibiza, qui est l'ancienne ville de *Lybissa* fameuse par le tombeau d'Annibal, & située dans le golphe de Nicomedie. Le même auteur, pour donner plus de ridicule à Justinien, avance qu'il établit la poste aux ânes en plusieurs endroits du Levant.

Chalcedoine n'est plus aujourd'hui qu'un méchant village de sept ou huit cens feux, appellé *Cadiaci*, ou *le Village du Juge;* mais les Grecs lui ont conservé son ancien nom, lequel n'est connu des Chrétiens que par le Concile œcumenique assemblé en 451. dans l'Eglise de Sainte Euphemie, où les Peres condamnérent Eutyches, qui nioit qu'il y eût deux natures en Jesus-Christ. Il n'y a pas d'apparence que cette Eglise fust celle qui sert aujourd'hui de parroisse aux Grecs, car Evragius nous apprend qu'elle étoit dans les fauxbourgs de cette ville; & M^r de Nointel Ambassadeur de France à la Porte, au rapport de M^r Spon, assûroit que les restes de l'Eglise de Sainte Euphemie étoient à un mille du village, & qu'il y avoit leû une inscription qui faisoit mention du Concile. La côte de Chalcedoine est fort poissonneuse, & certainement Strabon & Pline avoient eté trompez par ceux qui leur avoient fait accroire que les *Pelamides* ou jeunes Tons s'en détournoient, épouvantez par des roches blanches cachées sous l'eau, lesquelles les obligeoient de gagner la côte de Byzance. Au contraire les Pelamides de Chalce-

doine étoient ſi recherchées par les anciens, que Varron, cité par Aulugelle, les mettoit parmi les morceaux les plus délicats ; & l'on ne voit aujourd'hui que filets autour de cette ville pour la peſche des jeunes Tons.

De Chalcedoine on monte au Cap de Scutari, appellé anciennement le *Bœuf*, ou *le paſſage du Bœuf:* ce qui prouve qu'il faut prendre cet endroit là pour le commencement du Boſphore, puiſque ce bœuf ou cette vache prétenduë y traverſa le canal à la nage. Quand Polybe parle de la route qu'il faut tenir pour aller de Chalcedoine à Byzance, il remarque avec raiſon qu'on ne ſçauroit traverſer directement la mer à cauſe du grand courant qui eſt entre ces deux villes; mais qu'il faut ranger la côte & venir au Promontoire appellé le Bœuf. De même pour déſigner le cours du courant du Boſphore, il avertit que ce courant vient du Cap des Eſties, où eſt aujourd'hui Courouchiſmé, & qu'il paſſe au lieu appellé le Bœuf ou la Vache ; car les Poëtes ont auſſi publié que Io maîtreſſe de Jupiter avoit paſſé ce détroit déguiſée en Vache. Chares Général Athenien battit, auprés de ce Cap, la flotte de Philippe de Macedoine qui aſſiégeoit Byzance.

On y enterra Damalis femme de ce Général, laquelle mourut de maladie pendant ce ſiége ; & les Byzantins, pour reconnoître plus autentiquement les ſervices que Chares leur avoit rendus, y dreſſérent encore un autel en l'honneur de ſa femme, & une colomne qui ſoutenoit ſa ſtatuë. Or ce lieu retint le nom de *Damalis*, qui ſignifie *une Vache.* Codin qui rapporte cette hiſtoire, l'a priſe dans Denys de Byzance, où l'on trouve une ancienne inſcription qui en fait mention. Le Serrail de Scutari occupe aujourd'hui le Cap de la Vache ; je crois que ce fut Solyman II. qui le fit bâtir. La fontaine d'Herma-

gora, dont parle Denys de Byzance, doit ſe trouver dans ſon enceinte.

Il ne faut pas confondre ce Cap avec le marché aux bœufs de Conſtantinople, que les hiſtoriens ont quelquefois appellé ſimplement le Bœuf, & qui étoit dans la XI. region de la ville. Ce marché avoit pris ſon nom d'un fourneau de bronze, lequel avoit la figure d'un bœuf, comme dit Zonare, & qu'on y avoit apporté des ruines de Troye. Ce fut en ce lieu-là que Phocas, par ordre d'Heraclius, fut brûlé aprés avoir eté décolé & privé des parties qui avoient ſervi à violer les plus illuſtres Dames de Conſtantinople. Zonare remarque auſſi que lors de la grande révolution qui ſe fit dans cette puiſſante ville, quand les Comnenes ſe mirent ſur le Trône & firent renfermer Nicephore Botaniate dans un cloître, leur faction qui n'épargna pas même les choſes les plus ſacrées, continua ſes deſordres juſques à l'endroit appellé le Bœuf. Ce Bœuf, ou ce marché aux Bœufs, a ſervi de theatre à d'illuſtres martyrs. Julien l'Apoſtat, dit Codin, fit brûler pluſieurs Chrétiens dans ce fourneau de bronze qui avoit la teſte d'un bœuf, & qui étoit dans l'endroit appellé le Bœuf. Le ſaint martyr Antipas y fut conſumé, dit Cedren. On y brûloit auſſi les criminels.

La Tour de *Leandre* eſt tout prés du Cap de Scutari. L'Empereur Manuel la fit bâtir ſur un écueil d'environ deux cens pas de tour, & en fit conſtruire une autre du côté d'Europe au couvent de ſaint George, pour y tendre une chaîne qui fermât le canal. M^r Gilles a remarqué qu'il y avoit autrefois un mur dans la mer, lequel occupoit le paſſage qui ſe trouve entre l'écueil où eſt la Tour, & la terre ferme d'Aſie. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'ouvrage du même Empereur; car par ce moyen la chaîne étant tenduë d'une Tour à l'autre, il

n'étoit

n'étoit pas possible aux vaisseaux de remonter le canal de la mer Noire. Mr Gilles assûre que les Turcs ont démoli ce mur pour en employer les pierres à d'autres bâtimens. Ils nomment cette Tour, *la Tour de la Pucelle ;* mais les Francs ne la connoissent que sous le nom de *la Tour de Leandre,* quoique les amours de Hero & de Leandre se soient passées bien loin de là sur les bords du canal des Dardanelles. Cette Tour est quarrée, terminée par un comble pointu, garnie de quelques pieces d'artillerie, enfermée dans une enceinte qui est aussi quarrée : elle est presque sans deffense, & n'a pour toute garnison qu'un concierge qui reçoit les appointemens de son gouvernement sur ce que lui donnent les Janissaires ou les marchands de Constantinople qui vont s'y divertir en secret. On pretend que l'eau douce du puis qui est creusé dans cet écueil soit une source vive ; d'autres assûrent que ce n'est qu'une cisterne dans laquelle se vuident les égouts du comble par un tuyau caché dans la muraille.

Quoique ce ne soit pas la coûtume des Turcs de rebâtir les villes ruinées, ils ont pourtant relevé Scutari que les Persans avoient mis en cendre. Il est vray que les Turcs regardent cette place comme un des fauxbourgs de Constantinople, ou comme leur premier reposoir en Asie ; c'est d'ailleurs un des principaux rendévous des marchands, & des caravanes d'Armenie & de Perse qui viennent trafiquer en Europe. Le Port de Scutari servoit autrefois de retraite aux galeres de Chalcedoine ; & ce fut à cause de sa situation, que les Perses qui méditoient la conqueste de Grece, le choisirent non seulement pour en faire une place d'armes, mais pour y déposer l'or & l'argent qu'ils tiroient par tribut des villes d'Asie. Tant de richesses lui firent donner le nom de *Chrysopolis,* ou *Ville d'Or,* selon Denys de Byzance, au rapport d'Estien-

ne le Geographe, qui ajoûte pourtant que l'opinion la plus commune étoit, que le nom de *Chryſopolis* vient de Chryſes fils de Chryſeis & d'Agamemnon. Conſtantin Manaſſes marque ſi bien la ſituation de Chryſopolis, qu'on ne peut pas douter que ce ne ſoit Scutari, quoiqu'il aſſûre auſſi que ceux qui ont pris cette ville pour *Uranopolis,* ne ſe ſont pas trop éloignez de la verité. C'étoit peut-eſtre le nom de la ville avant que les Perſes s'en fuſſent rendus les maîtres; & ce nom qui ſignifie *la ville du Ciel,* ne lui étoit pas moins glorieux que celui de *la ville d'Or.* Quoiqu'il en ſoit, elle étoit deſtinée à ſervir de retraite à des maltotiers; car les Atheniens, par le conſeil d'Alcibiade, y établirent les premiers une eſpece de doüane pour faire payer les droits à ceux qui navigeoient ſur la mer Noire. Xenophon aſſûre qu'ils firent murer Chryſopolis; cependant c'étoit bien peu de choſe du temps d'Auguſte, puiſque Strabon ne la traitte que de village. Aujourd'hui c'eſt une grande & belle ville, & même la ſeule qui ſoit ſur le Boſphore du côté d'Aſie. Cedren nous apprend qu'en la 19[e] année de l'Empire du grand Conſtantin, Licinius ſon beaufrere aprés avoir eté battu pluſieurs fois ſur mer & ſur terre, fut pris priſonnier dans la ville de Chryſopolis, & de là conduit à Theſſalonique, où il eut la teſte tranchée.

Le premier village du Boſphore au delà de Scutari, eſt *Coſſourgé;* enſuite *Stavros,* lequel receut ce nom d'une croix dorée poſée ſur le haut d'une Egliſe que Conſtantin y fit bâtir. Aprés Stavros, on découvre le village de *Telengelcui,* qui pourroit bien être le lieu qu'on nommoit autrefois *Chryſoceramos,* ou *Brique dorée,* à cauſe d'une Egliſe couverte de briques de couleur d'or; car ſuivant le dénombrement de M[r] Gilles, qui ſuit Denys de Byzance comme pas à pas, & qui l'a redreſſé dans les endroits les

plus obſcurs, *Chryſoceramus* eſt ſitué aprés Stavros, en montant aux vieux Châteaux d'Aſie. Leanclaw fait mention de Chryſoceramus, & place entre ce village & Stavros le monaſtere *Akimiti*, ou des Religieux qui *veillent la nuit.*

Avant que d'arriver au vieux Château d'Anatolie, on rencontre deux autres villages, & l'on paſſe deux ruiſſeaux. Le premier de ces villages ſe nomme *Coulé* ou *Coulé-bacheſi*, & l'autre *Candil-bacheſi.* Coulébacheſi eſt ſur la pointe que les anciens nommoient le Cap *Cecrium*, & qui s'appelle encore *Cecri*, oppoſé au Cap des Eſties, au bas duquel eſt bâti Courouchiſmé. Candil-bacheſi eſt à l'embouchûre du premier ruiſſeau qui ſe jette dans le golphe de *Napli*; & peut-être que Napli vient de *Nicopolis*, que Pline décrit dans ces quartiers-là. Mr Gilles appelle ce ruiſſeau *le ruiſſeau de Napli*, mais les Turcs lui ont donné le nom de *Ghioc-ſou* ou *l'Eau verte*, auſſi-bien qu'à l'autre qui eſt prés du Château; ainſi l'on ne haſarde pas trop de dire que Candil-bacheſi eſt l'ancienne Nicopolis du Boſphore. Eſtienne de Byzance ſe contente de dire, que c'eſt une ville de Bithynie; il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût découvrir à l'occaſion de quelle victoire elle fut ainſi nommée. Le ſecond ruiſſeau que l'on paſſe avant que d'arriver au vieux Château d'Aſie, ou premier Château d'Anatolie, s'appelle auſſi *l'Eau verte*, comme l'on vient de dire, & c'eſt le plus grand ruiſſeau qui ſe jette dans le Boſphore du côté d'Aſie. Les anciens le nommoient *Arete*, & quelques Grecs l'appellent encore *Enarete*; mais il eſt bon de remarquer que tous ces quartiers ſont occupez par les Jardins du Grand Seigneur, leſquels non ſeulement s'étendent depuis les premieres Eaux vertes juſques à celles-ci, mais même juſques à Sultan Solyman Kioſc; & de là ſuivant la côte ils vont finir à l'em-

bouchûre de la mer Noire. Tout le reste du pays est destiné pour les grandes chasses de l'Empereur, aussi y en a-t-il peu dans le monde qui soit plus propre pour un pareil divertissement.

Il est certain, comme le remarque Leunclaw, que du temps des Empereurs Grecs il y avoit deux Châteaux sur le Bosphore, l'un sur la côte d'Asie, & l'autre sur celle d'Europe, lesquels deffendoient le passage du canal dans sa partie la plus étroite. On les laissa tomber en ruine dans la décadence de l'Empire, & même avant ce temps-là on les regardoit plutost comme des prisons, que comme des citadelles à y mettre des garnisons. En effet Gregoras assûre qu'on les appelloit les Châteaux de *Lethé*, ou *les prisons de l'oubli*, parce qu'on y oublioit entierement les malheureux qu'on y avoit enfermez. Les Turcs ont rétabli ces Châteaux en differens temps, avant même qu'ils fussent les maîtres de Constantinople. Nous ne parlerons présentement que de celui qui est sur la côte d'Asie. On lit dans Leunclaw que l'Empereur Mourat II. qui passa les Dardanelles pour venir combattre son oncle Mustapha dans la Thrace, repassa en Europe par le canal de la mer Noire pour faire la guerre à Uladislas Roy de Hongrie. Ce Sultan qui vouloit se conserver un passage si necessaire, fit bâtir dans l'endroit le plus étroit du canal [a] le Château neuf sur les ruines du Château des Grecs; & Mahomet II. qui succeda à Mourat, le fit fortifier à sa maniere, dans le dessein de couper à l'Empereur de Constantinople la communication avec le Nord, comme il l'avoit fait du côté du Midi par les Châteaux des Dardanelles. Cependant tous ces Châteaux que les Grecs nommérent *Nouveaux* dans ce temps-là, ont eté nommez dans la suite *Vieux Châteaux*, aprés qu'on en a eû bâti d'autres à l'embouchûre de ces canaux.

[a] Neocastron.

Comme le vieux Château d'Asie est situé sur l'endroit le plus étroit du canal, il est hors de doute que ce fut là que Darius, pere de Xerxes, fit dresser un pont pour aller chez les Scythes ou Tartares à qui il avoit déclaré la guerre. La conduite de cet ouvrage fut donnée à Mandrocles habile Ingenieur de Samos. Denys de Byzance nomme cet Ingenieur Androcles, & assûre qu'on avoit taillé un siege dans le rocher pour y faire asseoir Darius lorsque les troupes défiloient sur le pont: il n'est pas dit si ce siege étoit en Europe ou en Asie, & l'on ne sauroit le vérifier, supposé même qu'il fût encore en état, parce que les Turcs ne permettent à personne l'entrée ni les approches de leurs Châteaux. Ils ne savent, ni ne s'embarrassent pas de savoir s'il y a eû des Darius & des Xerxes dans le monde : que sait-on même s'ils ne vont point faire aujourd'hui leurs ordures dans l'endroit qui servoit de thrône au Maître du monde de ce temps-là!

Aprés que ce Prince eut veû la marche de ses troupes, il fit élever deux grandes pierres carrées, sur l'une desquelles on grava en caracteres Assyriens les noms des nations qui étoient à sa solde; on en fit autant sur l'autre en caracteres Grecs, & c'est beaucoup dire, car Herodote convient que ces troupes étoient composées de tous les peuples de son obéissance. L'armée de terre étoit de sept cens mille hommes, & la flote de six cens vaisseaux; mais cette armée étoit restée dans la Propontide, avec ordre de venir dans le Bosphore pour se rendre à l'embouchûre du Danube, où l'on dressa un autre pont. Mandrocles fut si satisfait des génerositez de Darius, qu'il fit répresenter dans un tableau le passage des Perses sur le pont du Bosphore, en presence de leur Prince, qui étoit, dit Herodote, sur un thrône à la maniére des Perses. Ce tableau fut mis dans un temple de Junon avec une inscription en quatre vers

Grecs qu'Herodote nous a conſervez. On ne ſcait pas ſi ce fut dans un temple de Junon bâti ſur le Boſphore, ou ſi Mandrocles envoya le tableau dans celui de Junon de Samos ſa patrie. Herodote veut que le pont de Darius ait eté dreſſé à peu prés au milieu de Byzance, & du temple qui étoit à l'embouchure du Boſphore. Pline donne 500 pas de largeur à cet endroit là; mais Polybe qui ſe piquoit d'une grande exactitude, a mieux déſigné ce lieu que perſonne, en l'oppoſant au Cap où êtoit le temple de Mercure, dans l'endroit où le canal n'a que cinq ſtades de large. On fera voir dans la ſuite que ce cap eſt occupé préſentement par le vieux Château d'Europe, vis à vis de celui dont nous parlons; & par conſéquent que le paſſage de Darius ſe fit entre les deux Châteaux, ou un peu au deſſus, pour éviter la violence du courant.

La place de l'ancienne ville de *Ciconium* mentionnée par Denys de Byzance, eſt au delà du Château d'Aſie, & le lieu s'appelle encore *Cormion*, tout prés du golphe *Manoli* où l'on peſche d'excellent poiſſon. La côte conduit au village d'*Inghircui*, qui veut dire le *village aux Figues*. On paſſe un ruiſſeau à Inghircui pour entrer dans le golphe *Cartacion* ou *Catangium* de Denys de Byzance. Ce golphe eſt terminé au Nord par le cap *Stridia*, ou le cap *aux Huîtres*, car on y en peſche d'amirables, & les Grecs appellent *Oſtridia* ces ſortes de coquillages. Mr Gilles nomme ce cap, *le Cap Turc*, parce qu'il eſt vis à vis du Kioſc de Sultan Solyman, dont il n'eſt ſeparé que par un beau ruiſſeau. Ce Kioſc n'a rien d'extraordinaire, ce ſont des pavillons à grands combles écraſez & fort avancez, à la maniére du Levant, où l'on préfere à la magnificence le plaiſir d'être au frais. Les pavillons des Orientaux ſont ouverts de tous côtez, & le milieu en eſt oc-

cupé par des jets d'eau. Celui du Sultan eſt à l'entrée d'un beau golphe qui fait le tour du coude du canal, où le Boſphore prend la forme d'un Equerre, quoique dans les Cartes il ſoit repreſenté preſque en ligne droite. C'eſt là le golphe *rond* de Denys de Byzance, ou le golphe du *Sultan* de Mr Gilles qui y a remarqué du côté du Sud les fondemens du fameux Monaſtere de ces moines qui paſſoient toutes les nuits en prieres, au lieu que Leunclaw le place entre *Stavros* & *Telengelcui.* Il ne faut pas oublier que le Cap par lequel le golphe *Caſtacium* eſt tourné au Midi, fait deux pointes conſidérables, l'une ferme le golphe du côté du *grand Glari*, l'autre qui eſt au *petit Glari*, forme le golphe de *Placa*, dont la figure approche de celle d'une table. Les deux *Glari* ſont peut-être les rochers que Denys de Byzance a nommez *Oxyrrhoon & Poryrhoon*, car les ondes font un bruit conſidérable autour de ces pointes.

En montant du pavillon de Sultan Solyman vers les nouveaux Châteaux, on rencontre *Beicos* ou *Becouſſi* le *village aux Noyers*, c'eſt pourquoi Leunclaw l'appelle *Megalo Carya.* Le beau ruiſſeau qui vient s'y rendre, & ſon Port avantageux, font ſoupçonner avec raiſon que c'étoit là où Amycus Roy des Bithyniens tenoit ſa Cour. Il n'eſt point d'autre endroit ſur cette côte où l'on puiſſe fixer la demeure d'un Prince ſi redouté, que Valerius Flaccus l'appelle *le Geant*, & Apollonius de Rhode, *l'homme le plus temeraire de ſon temps :* non ſeulement c'étoit un grand lutteur, mais il étoit encore fort adroit à faire le coup de poing, & à s'eſcrimer à ce genre d'exercice qu'on appelloit *le Pugilat*, ce qui faiſoit une grande partie du merite des premiers Heros. Avant l'invention du fer & des armes, dit Donatus, les hommes s'exerçoient à coups de poing, à coups de pied, & ſe mordoient à

belles dens. Combien de crocheteurs pafferoient aujourd'hui pour des heros, fi ces fortes de jeux revenoient à la mode! Amycus étoit d'une taille au deffus de la riche, *femblable*, dit le poëte, *à celle de ces grands hommes que la terre en colere enfanta pour oppofer à la puiffance de Jupiter.* Cependant ce terrible champion trouva fon maître. Il fit, felon fa coutume, un infigne deffi au plus brave des Argonautes qui fe préfenterent fur les côtes de fon Royaume. Pollux frere de Caftor, & fils de Jupiter & de Leda, Pollux, dis-je, le plus grand lutteur des Grecs, vigoureux comme un jeune Lion, terraffa ce Coloffe, quoiqu'à peine fes joües euffent déja du poil follet. Ils commencerent d'abord à fe pouffer rudement, comme des beliers qui veulent fe culbuter; aprés les premieres fecouffes, on prit le Cefte à la main, & l'on entendit des coups *femblables à ceux des marteaux dont on fe fert pour enfoncer les planches d'un navire*, c'eft la comparaifon d'Apollonius; & c'eft ainfi que dans ces temps là on entendoit raifonner les machoires & les joües des Athletes; chacun frappoit impitoyablement fur fon compagnon, les dens en tremouffoient & s'en alloient enfin en petits chicots. Quoique bien fouvent le Cefte ne fût qu'une courroye de cuir fort fec & fort endurci, il portoit cependant des coups meurtriers quand on favoit les appliquer à propos. Nos heros fatiguez de ce premier début, aprés s'eftre effuyez le vifage, en vinrent aux gourmades & aux coups de poing; ils fe colletérent apparemment, car le fils de Jupiter donna un croc en jambe à celui de Neptune, lequel tomba par terre fi rudement, que les os de l'oreille, quoique les plus durs de la tefte, en furent caffez: ainfi mourut Amycus qui avoit vaincu tant d'étrangers & tant de fes fujets. Apollodore & Valerius Flaccus, qui décrivent fa mort d'une autre maniére, conviennent pourtant qu'il perit par les mains de Pollux.

On

On accusoit Amycus de surprendre les étrangers, & de les faire tomber dans des embuscades inevitables; mais les Argonautes avertis de ses ruses y mirent bon ordre : non seulement ils accompagnerent Pollux dans la forest qui servoit de champ de bataille, mais ils se rangerent auprés de lui pendant le combat. Il étoit bien honteux à des cousins germains, fils de Dieux & de Deesses, de se traiter si indignement. Pollux étoit fils de Jupiter & de Leda, & Amycus fils de Neptune & de la Nymphe Melie, fille de l'Ocean, c'étoit une Hamadryade qui présidoit parmi les Frênes. Pour le Ceste ce n'étoit pas toujours une simple courroye de peau de bœuf; il y en avoit aussi à plusieurs courroyes attachées à une massuë au bout desquelles pendoient des balles de plomb.

*Beicos* donc, pour reprendre nôtre sujet, etoit suivant les apparences la Capitale des Etats d'Amycus, & ce qu'on appelloit le Port d'Amycus, & la ville qu'Arrien nomme *Laurus insana*, ou *le Laurier qui renversoit la cervelle des gens.* Cet arbre qui avoit donné le nom à la Place, & qui rendoit fols les Matelots qui en avoient sur leurs bords, étoit peut-être une de ces especes de *Chamærhododendros* qui croissent sur les côtes de la mer Noire, & dont je parlerai dans la suite. La partie de Beicos qui est tout à fait sur la côte, s'appelle encore *Amya,* comme si c'étoit un nom corrompu d'*Amycus;* c'est peut-être le lieu de la sepulture de ce Prince, car il est fait mention de son tombeau dans les anciens auteurs. Quoiqu'il en soit, toute cette côte est si fertile, que chaque village y porte le nom d'un fruit. Le village qui est au dessus de Beicos avant que d'arriver au premier coude du canal, s'appelle *Toca,* c'est à dire village *aux Cerises,* situé entre les sinus *Monocolos & Moucapouris*, séparez entre eux par un petit ruisseau & par le Cap Turc, qu'on appelloit *Aetorhecum.*

Un peu en deçà du nouveau Château d'Anatolie, ſont les ruines d'un ancien château ſur une des eminences qui du côté d'Aſie fait le premier coude de l'entrée du Boſphore; le château ruiné ſubſiſtoit du temps de Denys de Byzance. Au deſſus du Temple de Phryxus, dit cet auteur, eſt bâtie une Citadelle bien forte enfermée par une enceinte circulaire que les Gaulois détruiſirent, de même que pluſieurs autres places d'Aſie. Les Empereurs Grecs ont entretenu cette Citadelle juſques à la décadence de leur Empire. Il y a apparence que ce Château avoit eté bâti par les Byzantins aprés la retraite des Gaulois; car Polybe aſſûre, que ceux de Byzance avoient fait beaucoup de dépenſe pour fortifier cet endroit-là, quelques années avant qu'ils euſſent la guerre avec les Rhodiens & le Roy Pruſias. Cette Forteresſe leur étoit abſolument néceſſaire, dans le deſſein qu'ils avoient de ſe rendre les maîtres de la navigation du Pont, & de faire payer les droits ſur les marchandiſes qui en venoient. Le Cap fut nommé *Argyronium,* ſoit à cauſe des grandes dépenſes qu'on avoit faites pour le fortifier, ſoit qu'on l'euſt racheté à beaux deniers comptans du Roy de Bithynie; car il fut porté par les articles de Paix, que Pruſias rendroit aux Byzantins les terres, les forteresſes, les eſclaves, les materiaux & les thuiles du Temple qu'il avoit fait démolir pendant la guerre; en conſéquence de quoi on rétablit entierement, à la grande gloire des Rhodiens, la liberté de la navigation du Pont-Euxin. Pour ce qui eſt des nouveaux Châteaux qui ſont au delà de ces ruines, tant en Aſie qu'en Europe, il n'y a pas long-temps qu'on les a bâtis par ordre de Mahomet IV pour arrêter les courſes des Coſaques, des Polonois & des Moſcovites, qui venoient bien avant dans le Boſphore.

Toutes ces côtes ſont couvertes de vieux matériaux,

car les anciens avoient une idée si affreuse de la mer Noire, qu'ils n'osoient y entrer sans faire dresser des autels & des temples à tous les Dieux, & à toutes les Déesses de leur connoissance. Tout le détroit de l'embouchûre étoit nommé [a]*Hiera*, c'est à dire *Lieux sacrez*. Outre le temple que fit bâtir sur la côte d'Asie Phryxus fils d'Athamante & de Nephele qui porta la Toison d'Or en Colchide; les Argonautes qui entreprirent le même voyage pour rapporter ce thresor en Grece, ne manquerent pas d'implorer le secours des Dieux avant que de se hazarder sur une mer si dangereuse. Apollonius le Rhodien, & son Commentateur, qui ont assez bien expliqué les démarches de ces fameux voyageurs, assûrent qu'étans retenus par des vents contraires à l'embouchûre du Pont, ils passerent de la Cour du Roy Phinée, qui étoit en Europe sur la côte d'Asie, pour y faire élever des autels & des temples aux douze plus fameuses divinitez de ce temps-là. Suivant Timosthene, cité dans le Commentaire d'Apollonius, c'êtoient les compagnons de Phryxus qui avoient dressé les autels des douze Dieux, & les Argonautes n'en avoient élevé qu'un à Neptune. Aristide & Pline font mention du temple de ce Dieu. Herodote, suivant le même Commentaire, prétendoit que les Argonautes avoient sacrifié sur l'autel de Phryxus. Polybe a crû que Jason à son retour de la Colchide, avoit fait bâtir sur la côte d'Asie un temple consacré aux douze divinitez, & opposé au temple de Serapis qui étoit sur la côte d'Europe. Quoique ces sortes de recherches soient assez inutiles aujourd'hui, il n'y a rien pourtant de si agréable, quand on est sur les lieux, que de les faire passer en reveüe dans son esprit. On pourroit, en cas de besoin, nommer les divinitez reverées. Suivant le Commentateur d'Apollonius le Rhodien, c'étoient *Jupiter*, *Junon*,

[a] Ἱερά.

*Neptune, Ceres, Mercure, Vulcain, Apollon, Diane, Vesta, Mars, Venus & Minerve.* Jupiter étant le plus puissant de la troupe, Jason lui fit la cour préferablement aux autres, & tâcha de se le rendre favorable; de là vient qu'Arrien, Menippe, Denys de Byzance, & Mela ne font mention que du temple de Jupiter *distributeur des vents favorables,* quoique ceux des autres divinitez ne fussent pas loin, puisqu'il y avoit autant de temples que d'autels. C'étoit apparemment dans ce temple de Jupiter qu'on avoit posé une statuë de Jupiter si parfaite, que Ciceron a dit qu'il n'y en avoit que trois semblables sur la terre. Ce fut de la porte de ce temple, que Darius eut le plaisir de considerer le Pont-Euxin, ou suivant l'expression d'Herodote, *la mer la plus digne d'admiration.* Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns, que ce temple fût sur une des Isles Cyanées, car la plus grande de toutes à peine peut-elle soutenir la colomne de Pompée : Herodote dit seulement, que du pont que Darius avoit fait jetter sur le Bosphore, dans le lieu que nous venons de dire plus haut, ce Roy alla vers les Isles Cyanées pour y contempler la mer dont la veüe étoit merveilleuse à l'entrée du temple. Ce temple devoit donc être au village de *Ioro,* comme si l'on vouloit dire *Hieron,* & *Ioro* est tout auprés du nouveau Château d'Asie.

En parcourant la côte au delà de ce Château vers l'embouchûre de la mer Noire, on passe par cet endroit que Denys de Byzance appelle *Pantichium,* & d'autres *Mancipium.* Ensuite on découvre le Cap *Coraca,* ou le Cap *des Corbeaux,* lequel forme le commencement du détroit; c'est peut-être le Cap de Bithynie de Ptolomée, auprés duquel il y avoit un temple de Diane. On ne trouve plus rien sur la côte d'Asie, au delà de ce Cap, qui soit marqué dans les auteurs, que le golphe *aux Vignes;* mais

aprés cela ſe preſente le fameux Cap *de l'Ancre*, ainſi nommé, parce que les Argonautes, ſelon Denys de Byzance, furent obligez de s'y munir d'une ancre de pierre. Minerve apparemment avoit oublié une piece ſi neceſſaire, elle qui avoit pris ſoin de tous les agrets d'*Argos*, c'eſt à dire du plus grand & du meilleur vaiſſeau qu'on eût veu ſur la mer avant ce temps-là. Ce vaiſſeau alloit à la voile & à la rame comme les galiotes, & tous les gens de l'equipage étoient des heros. Le fanal d'Aſie eſt ſur ce Cap, auprés duquel ſe voyent auſſi ces [a]rochers ſi dangereux chez les anciens, que Phinée exhorta Jaſon de n'y paſſer que par un beau temps, autrement, dit-il, *vôtre Argos ſe briſera, fuſt-il de fer.* Ces rochers ne ſont que les pointes d'une Iſle ou d'un écueil ſeparé de la terre ferme par un petit détroit, lequel reſte à ſec quand la mer eſt calme, & ſe remplit d'eau à la moindre bourraſque ; alors on ne voit que la pointe la plus élevée de l'écueil, les autres étant cachées ſous l'eau ; c'éſt ce qui rend ce lieu ſi dangereux, ſur tout ſi l'on veut s'obſtiner de paſſer par le détroit, comme il ſemble que Phinée le conſeilloit aux Argonautes. On n'oſoit aller que terre à terre dans ces premiers temps, où la navigation étoit à peine en ſon enfance. Pour nous qui n'étions pas certainement dans un *Argos*, mais dans une felouque à quatre rames, nous affectâmes d'en paſſer bien loin. Les Argonautes riſquerent le coup ; car l'hiſtoire, ou plutoſt la poëſie, dit que leur vaiſſeau s'accrocha ſi fort ſur ces rochers, qu'il fallut que Minerve deſcendît du ciel pour le pouſſer de la main droite dans l'eau, tandis qu'elle s'appuyoit de la gauche contre les pointes du rocher. Les Argonautes n'étoient-ils pas d'habiles matelots ! Auſſi Apollonius remarque fort judicieuſement, qu'ils ne commencerent à reſpirer à leur aiſe, qu'aprés que leur épouvante fut diſſipée.

[a] Les pierres Cyanées d'Aſie.

Des Isles Cyanées d'Asie, il faut passer à celles d'Eupe, afin de parcourir avec ordre l'autre côté du Bosphore jusques à Constantinople. Ces Isles donc, de même que celles d'Asie, ne sont proprement qu'une Isle herissée, dont les pointes paroissent autant de petits écueils separez lorsque la mer est fort agitée. Strabon a remarqué, que vers l'embouchûre du Pont-Euxin, il y avoit une petite Isle de chaque côté, au lieu que les anciens Geographes s'étoient imaginez qu'il y avoit plusieurs écueils tant du côté d'Europe que de celui d'Asie, lesquels non seulement flottoient sur l'eau, mais se promenoient le long des côtes & se heurtoient les uns contre les autres. Tout cela étoit fondé sur ce qu'on voyoit paroître ou disparoître leurs pointes suivant que la mer les couvroit dans la tempeste, ou les laissoit voir dans le calme. On ne publia qu'ils s'étoient fixez, qu'aprés le voyage de Jason, parce qu'apparemment on les reconnut de si prés, qu'on avoüa qu'ils n'étoient pas mobiles: neantmoins comme la plupart des gens sont plus agréablement frappez par les fables que par la verité, on eut de la peine à revenir de ce préjugé. On découvre entierement l'écueil qui est du côté d'Europe, lorsque la mer est retirée, il est relevé de cinq pointes, lesquelles paroissent autant de rochers separez pendant l'agitation de la mer. Cet écueil n'est separé du cap du fanal d'Europe, que par un petit bras de mer qui reste à sec dans le beau temps; & c'est sur la plus haute de ces pointes qu'on voit une colomne à qui on a donné, sans raison, le nom de colomne de Pompée. Il ne paroit par aucun endroit de l'Histoire, que Pompée aprés la défaite de Mithridate, ait fait dresser des monumens sur ces lieux; d'ailleurs l'inscription qui se lit sur la baze de cette colomne, fait mention d'Auguste. Quand on examine avec soin

cette baze & le fuſt, on convient que ces deux pieces n'ont jamais été faites l'une pour l'autre; il ſemble plutoſt qu'on ait mis la colomne ſur la baſe pour ſervir de guide aux bâtimens qui paſſent ſur ces côtes. La colomne qui eſt d'environ 12 pieds, eſt ornée d'un chapiteau corinthien mais elle eſt dans un lieu ſi eſcarpé, qu'on n'y ſçauroit monter qu'en s'appuiant ſur les mains, & la pluſpart du temps la baſe eſt couverte de l'eau de la mer. Denys de Byzance aſſûre que les Romains avoient dreſſé un autel à Apollon ſur cet écueil; & cette baſe en eſt peut-être un reſte, car les feſtons ſont à feüilles de Laurier, qui étoit un arbre conſacré à cette divinité. Il ſe peut faire que dans la ſuite on y ait mis, par flaterie, une inſcription à la loüange d'Auguſte. Je ne ſçai ſi la colomne eſt de marbre ou de pierre du pays, la mer ne nous permit pas de l'aller examiner d'aſſez prés; la pierre du pays a dans ſa couleur griſâtre quelque choſe qui tire ſur le bleu plus ou moins foncé, & c'eſt ce qui avoit fait donner le nom d'Iſles ou de pierres Cyanées aux écueils dont on vient de parler.

S'il en faut juger par la route des Argonautes, la [a] Cour de Phinée ce Roy ſi fameux par ſes malheurs & par ſes predictions, étoit à l'entrée du Boſphore ſur la côte d'Europe. Nous liſons dans Apollonius le Rhodien, que les Argonautes aprés avoir eſſuyé une rude tempête en quittant les terres du Roy Amycus, relâcherent chez Phinée pour le conſulter. La cour de ce Prince étoit peut-être à *Mauromolo*, où il y a un port commode & un ruiſſeau fort agréable. *Belgrade* petite ville au-deſſus de Mauromolo ne ſeroit-elle point l'ancienne *Salmydeſſe* où Phinée faiſoit ſa réſidence ſuivant Apollodore? On ſçait bien que les anciens placent cette ville au-delà des Iſles Cyanées; mais comme il n'y a point de port ſur ces côtes,

[a] Phinopolis.

& qu'Apollonius dit précisément que le débarquement se fit au Palais de Phinée, qui étoit sur le bord de la mer, est-ce trop hazarder que de proposer que Belgrade, qui naturellement est un lieu tout-à-fait charmant & veritablement digne du séjour d'un grand Prince, soit bâti sur les ruines de Salmydesse, dont Mauromolo étoit le port?

Le portrait qu'Apollonius fait de Phinée, & les moyens que ce Prince donna aux Argonautes de passer les pierres Cyanées, sont tout-à-fait singuliers. Phinée averti que cette troupe de heros venoit d'arriver chez lui, se leva de son lit ( car il se souvenoit que Jupiter avoit ordonné que ces demi-dieux lui rendissent service ) & marcha moitié endormi, s'appuyant d'une main sur un bâton, & se cramponant de l'autre contre les murailles. Ce bon homme trembloit de langueur & de vieillesse; à peine sa peau qui étoit collée sur ses os, pouvoit les empescher de se séparer. Dans cet état il parut comme un spectre à l'entrée d'un salon, où il ne fut pas plutost assis, qu'il s'endormit sans pouvoir dire un seul mot. Les Argonautes qui sans doute s'attendoient à toute autre figure, furent surpris à la veüe de ce spectacle; cependant Phinée qui étoit plus occupé de ses propres affaires que de celles de ces heros, reprenant un peu ses esprits. *Heros*, dit-il, *qui faites l'honneur de la Grece, car je connois bien qui vous êtes par la science que j'ay de deviner, ne vous retirez pas, je vous en conjure, sans m'avoir délivré du malheureux état où je suis. Y a-t-il rien de plus cruel que de mourir de faim dans l'abondance des vivres! Ces maudites Harpies viennent m'ôter les morceaux de la bouche; & si elles laissent quelque chose sur mes plats, elles l'infectent d'une puanteur si horrible, qu'il n'y a personne qui en puisse goûter, eust-on le cœur aussi inalterable que le diamant: mais il est porté par l'Oracle, que*

*ces*

*ces vilains oiſeaux ſeront diſſipez par les fils d'Aquilon.*

*Zetes* & *Calaïs* qui étoient de la troupe furent touchez du ſort de ce malheureux Prince, & lui promirent tout ſecours. On ne tarda pas de ſervir le ſoupé ; mais dés que Phinée voulut toucher à la viande, les Harpies ſortant de certains nuages, parmi des eclairs affreux, fondirent ſur la table avec un bruit ſurprenant, & devorérent tout ce qu'il y avoit ; aprés quoi elles s'enfuirent laiſſant une puanteur inſupportable qui fit fremir toute l'aſſemblée. Les fils d'Aquilon qui ne manquérent pas de les pourſuivre, les auroient bientoſt atteintes ; mais Iris deſcendant du ciel, les avertit qu'il falloit bien ſe garder de les tuer ; que c'étoient les chiens du grand Jupiter, & qu'elle juroit par le fleuve Styx qu'on les enverroit ſi loin, qu'elles n'approcheroient plus de la maiſon de Phinée. Cette bonne nouvelle fut portée au Prince, qui pour s'aſſûrer du fait, ordonna qu'on apportât ce qu'il y avoit de prêt à manger ; & n'entendant plus le bruit de ces vilaines bêtes, il ſe raſſaſia tout à ſon aiſe. Par reconnoiſſance le bon vieillard commença à dogmatiſer, & donna à nos Heros les avis qu'il jugea neceſſaires pour continuer leur route ſans danger. Apollodore raconte ces fables avec d'autres circonſtances, dont un plus ample recit ſeroit trop ennuyeux. Je laiſſe à de plus habiles gens à expliquer l'hiſtoire des Harpies. Que nous importe de ſçavoir ſi c'étoient des ſauterelles qui infectoient les terres de Phinée, & qui dévoroient ſes moiſſons, comme l'ont penſé Mr Bochart & l'autheur de la Biblioteque Univerſelle ? ſi les fils d'Aquilon doivent être pris pour les vents du Nord qui chaſſérent ces inſectes ? ſi Phinée fut dépoüillé par ſes maîtreſſes qui le réduiſirent à la derniere extremité ? ſi les Argonautes, que toute l'antiquité traite de Heros, n'étoient que des marchands plus hardis

que les autres, qui allérent jusques dans la Colchide achetter des moutons pour en peupler la Grece? tout cela me paroît fort obscur. Mais j'admire l'invention du bon homme Phinée qui, n'ayant point de boussole non plus que les Argonautes, leur conseilla avant que de risquer le passage des Isles Cyanées, de laisser voler une colombe ; *si elle passe saine & sauve au-dessus de ces rochers,* leur dit-il, *faites force de rames & de voiles, & comptez plus sur vos bras que sur les vœux que vous pourriez faire aux Dieux : mais si la colombe revient, faites volte-face, & revenez sur vos pas.* Je ne vois rien de mieux imaginé que cet expedient.

Revenons à la Cour de Phinée, ou plutost à Mauromolo. C'est un beau Monastere de Caloyers, qui ne payent pour tout tribut qu'une charge de Cerises. On dit qu'un Sultan s'étant égaré à la chasse autour de cette maison, & ne croyant pas être connu des Religieux, leur demanda la colation. Les Moines qui sçavoient bien qui il étoit, lui présenterent du pain & un plat de Cerises; elles furent trouvées si bonnes, que le Sultan déchargea les Religieux de la capitation, & leur ordonna seulement de porter tous les ans une charge de Cerises au Serrail.

Il n'y a point aujourd'hui d'endroit considérable entre Mauromolo & le nouveau Château d'Europe, quoique les anciens n'ayent pas manqué sans doute de donner des noms fameux à toute cette côte, quelque escarpée qu'elle soit: mais on ne sçauroit faire un pas dans le pays où les Grecs ont habité, qu'on n'y découvre encore quelques noms de leur façon.

*Il n'est plaine en ces lieux si seche & si sterile*
*Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertile.*

Quoi de plus consolant, parmi ceux qu'on appelle *gens d'érudition*, que de savoir que le premier recoin qui est

à droite, en entrant dans le détroit, s'appelloit autrefois *Dios ſacra,* comme qui diroit *les ſacrifices de Jupiter!* Que le port qui vient enſuite, étoit le Port des *Lyciens* dans les premiers temps, & qu'il fut celui des *Myrléens* dans la ſuite! Les Lyciens étoient des peuples d'Aſie qui venoient négocier dans le Pont, & qui relâchoient ordinairement dans ce Port. Pour les Myrléens, Denys de Byzance nous apprend que quelques ſéditieux de Myrlée ſe retirérent en cet endroit du Boſphore; & *Myrlée* étoit cette ville de Bithynie que Nicomede Epiphane fit nommer *Apamée* du nom de ſa mere *Apama.* Le Port des Lyciens eſt ſuivi de deux autres petits ports qui ont autrefois pris leurs noms de quelque autel de Venus; car *Aphoſiati* paroit un reſte d'*Aphrodiſium* que Denys de Byzance marque dans ce quartier-là; & comme l'un de ces Ports étoit frequenté par les marchands d'Epheſe, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt le Port des Epheſiens dont le même autheur a parlé. Mais la plus grande merveille de cet endroit, eſt un filet d'eau dont le ſable paroiſſoit doré dans le temps que l'on travailloit aux mines de cuivre qui ſont ſur cette côte; cette eau coule tout auprés de la chapelle de Nôtre-Dame *aux Chataigniers* au pied d'une montagne, ſi élevée au deſſus des autres, que l'on découvre de là Conſtantinople, la mer Noire & la Propontide. Le feu qu'on y allumoit autrefois dans un Phare bâti ſur ſa pointe, étoit d'un auſſi grand ſecours aux Pilotes, que ceux des Iſles Cyanées d'Europe & d'Aſie, mais on en a laiſſé perir la tour. On avoit eû grande raiſon de mettre des fanaux ſur la côte d'Europe, car les anciens Thraces étoient des gens impitoyables. On lit dans Xenophon que ceux qui habitoient le long de la côte de la mer, avoient marqué leurs terres fort exactement par de grandes bornes. Avant cette précaution ils

ils ſe coupoient la gorge tous les jours à l'occaſion des débris des navires qui y échoüoient, & dont chacun vouloit s'emparer. Les anciens Thraces vivoient dans ces cavernes affreuſes qui ſont ſur le détroit à gauche, en allant du Château d'Europe vers la colomne de Pompée. Peut-être étoit-ce dans ces rochers que les Myrléens avoient établi leur domicile ? On y entend en paſſant des echos ſi furieux, qu'ils imitent quelquefois les coups de canon, ſur tout du côté de Mauromolo.

Pour ce qui eſt du nouveau Château d'Europe, il a été bâti par ordre de Mahomet IV vis à vis celui d'Aſie; on voit au delà de ce Château les ruines d'une ancienne Citadelle que les Empereurs Grecs, ou peut-être les Byzantins, avoient fait bâtir pour garder ce paſſage important où ils faiſoient payer les droits aux vaiſſeaux qui paſſoient. Au rapport de Polybe, il y avoit dans cet endroit-là un Temple dedié à Serapis vis-à-vis celui de Jupiter, qui étoit ſur les terres d'Aſie. Le premier de ces Temples a été nommé par Strabon *le Temple des Byzantins*, pour le diſtinguer de celui de Jupiter, qu'il a nommé *le Temple des Chalcedoniens*. Denys de Byzance a donné le nom d'*Amilton* au Cap qui eſt à la fin du détroit avant que d'entrer dans le golphe de *Saraïa* ; c'eſt le Cap *Tripition* des Grecs. Saraïa eſt un village qui répond au golphe de *Scletrine*, d'où l'on paſſe la riviere de *Boujouderé*, laquelle arroſe ces belles campagnes que Denys appelle *les beaux champs*. On l'appelle auſſi la riviere *du golphe profond*, parce qu'au delà de Boujouderé, le Boſphore ſe courbe & fait ce grand coude par lequel il ſe tourne vers le Sud Eſt, formant une eſpece d'équerre avec l'embouchûre de la mer Noire. Ce golphe profond s'appelloit auſſi *Saronique*, à cauſe qu'on avoit poſé ſur ſes bords l'autel de *Saron* Heros de Megare,

ou Dieu marin. Selon quelques autres le golphe finit à ce fameux rocher appellé *la pierre de juſtice*, dont on raconte une fable aſſez ridicule, rapportée par Denys de Byzance.

Deux marchands, dit-il, faiſant voile vers le Pont, mirent en dépoſt dans un trou de cette pierre une ſomme d'argent, & convinrent entre eux qu'ils n'y toucheroient point qu'ils n'y fuſſent tous les deux enſemble ; mais l'un d'eux vint quelque temps aprés tout ſeul pour enlever cet argent. La pierre ne voulut jamais rendre le dépôt, & acquit par là le nom de *pierre équitable*. De loin cette pierre paroît comme une pomme de Pin dont la pointe eſt relevée & percée. C'eſt peut-être ce trou qui a donné lieu à la fable du prétendu threſor caché par les marchands. Les matelots ſont les gens du monde les plus propres à inventer de pareils contes, ſur tout dans le calme où ils ne ſçavent que faire.

La ville de *Tarabié* ou *Tharapia* eſt au deſſous de ce rocher ſur une petite riviere, à l'embouchûre de laquelle eſt l'écueil *Catargo*, lequel de loin reſſemble à une petite galere. L'embouchûre de cette riviere fait un aſſez bon Port appellé *Pharmacias*, parce qu'on croyoit par tradition que Medée y ayant relâché, avoit fait débarquer ſa quaiſſe de drogues par le moyen deſquelles elle faiſoit tant de miracles. Vis à vis Tarabié, de l'autre côté de la riviere, eſt la vallée appellée *Linon* où eſt le golphe *Eudios calos* de Denys de Byzance ; mais plus bas deſcendant vers *Yenicui*, eſt le Port du Roy *Pithecus*, dont le même auteur a fait mention. La côte eſt ſi eſcarpée depuis cet endroit-là juſques au coude qui eſt tourné vers le vieux Château d'Europe, que les anciens avoient pris ces roches pour des Bacchantes, à cauſe du bruit que les vagues y font. Le coude avant que d'arriver à *Yenicui*, étoit

autrefois couvert d'une forest d'Arbousiers, & s'appelloit *Commarodes*, de *Commaros* qui signifie un *Arbousier.*

Pour *Yenicui*, c'est un village placé sur le coude que le canal fait pour aller à Constantinople. *Yenicui* est un mot Turc, qui par conséquent n'a point de rapport à aucun ancien nom, non-plus que *Neocorion* qui est le nom du même lieu & qui signifie en grec vulgaire *nouveau village.* On trouve *Istegna* au delà d'*Yenicui* dans le fond d'un petit port : ce pourroit bien être le *Leostenion* de Denys & d'Estienne de Byzance, puisque *le Port aux femmes*, dont nous allons parler, doit être entre le vieux Château d'Europe & le *Leostenion.* Or il est certain que *le Port aux femmes*, de Denys de Byzance, est à l'entrée de la riviere d'*Ornousderé* ou du *ruisseau des Cochons*, qui coule justement entre le Château & Istegna. L'embouchûre de cette riviere fait le plus beau Port du Bosphore, & ce Port a eû plusieurs sortes de noms. Les Grecs le nomment *Sarantacopa* à cause de son Pont de bois lequel est soutenu par quarante poutres qui servent de piles. Denys de Byzance le nomme le *golphe de Lasthenes*, d'où il paroît qu'il faut lire dans Pline *Lasthenes* non pas *Castanes* ; & peut être même *Leosthenes* dans Denys, pour s'accommoder à Estienne de Byzance. Quoiqu'il en soit, le même Port, est le *Port aux femmes* de Denys, & le *Port des vieillards* de Pline : car pour celui que cet autheur a nommé du même nom, il y a apparence que c'est le Port d'*Istegna*, puisqu'il en a fait mention aprés le Port *des vieillards.* Le Port de *Sarantacopa* s'appelloit aussi le Port *de Phidalie* femme *de Byzas*, laquelle, suivant Estienne de Byzance, s'étant mise à la teste d'une petite armée de femmes, vainquit dans cet endroit, *Strele* qui vouloit déthroner son frere Byzas.

*Balthalimano*, ou le Port *de la hache*, avec un village

de même nom, sont situez entre d'*Ornousderé* & le vieux Château ; mais c'est un port si peu considerable, qu'il n'en est pas fait mention dans les auteurs. Toute la côte jusques au Château, est comme taillée à plomb en plusieurs endroits, & les flots y font un bruit si épouventable, que les Grecs la nomment encore *Phonea,* comme qui diroit *Phonema, voix repetée.* La voix agitée par de continuels tourbillons, pour me servir de l'expression d'Estienne de Byzance, *y bout de même que l'eau dans un chauderon qui est sur le feu.* C'est là que les matelots en remontant le canal, sont obligez de se servir de fortes perches pour appuyer de toutes leurs forces contre les rochers, sans quoi ils échoüeroient inévitablement, les rames ne suffisant pas pour empescher d'estre poussez par le vent du Sud. Il y a donc beaucoup d'apparence que le Pont de Darius fut jetté plus bas vers le vieux Château d'Europe.

Le vieux Château est situé à l'endroit le plus étroit du canal sur un cap opposé à celui où est le Château d'Asie. C'est sur ces caps que les Empereurs Grecs avoient fait bâtir autrefois des forteresses, comme nous l'avons dit plus haut : mais les Turcs ont encore mieux fortifié ces lieux, dont la situation est tres avantageuse. *Amurat* ou Mourat II. ayant déclaré la guerre à Uladislas Roy de Pologne, voulut s'assûrer le passage du Bosphore ; & comme les Châteaux des Grecs tomboient en ruine, il fit démolir le monastere de *Sosthenion* dedié à S. Michel, & fondé par le grand Constantin. Les matériaux furent employez pour bâtir ce Château ; ils étoient excellens, car Justinien & Basile le Macedonien avoient parfaitement bien fait rétablir ce couvent. Neanmoins Mahomet II. 1451. ou 1452.
ne trouva pas les fortifications de Mourat assez bien entenduës, & pour bloquer Constantinople de tous côtez,

il les fit mettre en l'état où elles sont à present. Ce Château, comme dit Calchondyle, a trois grandes tours, deux sur le bord du canal, & la troisiéme sur la croupe de la colline. Ces tours sont couvertes de plomb, épaisses de trente pieds, & les murailles de leur enceinte qui est triangulaire, en ont environ vingt-deux d'épaisseur ; mais elles ne sont pas terrassées. Les embrasures des canons sont horribles, de même que celles des autres Châteaux du Bosphore & des Dardanelles. Les canons sont sans affûts, & il faut beaucoup de temps pour les charger. Mahomet II fit achever ces fortifications en trois mois ; il assiegea Constantinople au printemps suivant, & nomma ce Château *Chascesen*, c'est à dire *Coupeur de testes*. Les Grecs l'appellent *Neocastron*, le *Château neuf*, & *Lemocopie* ou *Château du détroit*. Il porte le nom de *Château vieux* depuis que Mahomet IV a fait bâtir ceux qui sont à l'entrée de la mer Noire. Mahomet II qui mit 400 hommes de garnison dans son Château de *Bascesen*, en donna le gouvernement à Pherus Aga, avec ordre de faire payer les droits à tous les bâtimens, tant Genois & Venitiens, qu'à ceux de Constantinople, de Caffa, de Sinope, de Trebisonde, &c. qui passeroient par là. Le Gouverneur interpreta cruellement les ordres de son Maître, car Erizzo capitaine Venitien n'ayant pas voulu baisser les voiles, eut le malheur de voir son navire couler à fond par l'effet d'un boulet de pierre d'une grosseur prodigieuse ; & tout ce qu'il pût faire dans ce desordre fut de se jetter à terre avec environ 30 hommes de son équipage : mais il fut empalé par ordre du Gouverneur, & l'on coupa la teste aux autres qui furent laissez sur le rivage sans sepulture.

Le Château de Mahomet II est bâti sur le Cap *de Mercure* de Polybe ; & ce temple du dieu des voleurs & des marchands étoit bâti, suivant cet auteur, dans l'endroit

droit le plus étroit du Boſphore, à peu prés entre Byzance & le Temple de Jupiter *Diſtributeur des vents ;* Denys de Byzance appelle ce même Cap *le chien rouge.* C'eſt-là que venoit aboutir l'autre tête du Pont ſur lequel Darius fit paſſer ſon armée pour aller combatre les Scythes: la premiere teſte de ce grand ouvrage étoit en Aſie dans l'endroit le plus étroit du Boſphore vis à vis l'autre Château. A l'égard de la chaire que l'on creuſa pour y faire aſſeoir le Prince, qui voulut voir défiler ſon armée, elle étoit, ſuivant les apparences, du côte d'Europe, & Denys de Byzance convient que c'étoit le plus beau monument qui reſtaſt de cette ancienne hiſtoire; mais ce monument ne s'y voit plus. Les Mahometans ont renverſé entierement les deux côtez du canal pour y bâtir non ſeulement les vieux Châteaux, mais encore ce beau Village qui eſt autour de celui d'Europe, & qui proprement fut nommé *Lemocopie,* quand Mahomet II ordonna à des gens ramaſſez de tous côtez de s'y retirer.

Le canal s'élargit depuis le Château juſques à *Couroucheſmé,* & fait un grand golphe en maniére d'arcade, ſur le bord de laquelle eſt bâti un Serrail du Grand Seigneur, puis le village de *Bubec Bacheſi,* & enſuite *Arnautcui,* ou le village *des Albanois* ou *Arnautes.* Ce golphe d'*Arnautcui* eſt déſigné par Denys de Byzance ſous le nom de golphe *de l'Echelle,* parce que dans ce temps-là il y avoit une fameuſe echelle ou machine compoſée de poutres, laquelle étoit d'un grand uſage pour charger & pour décharger les vaiſſeaux, parce que l'on y montoit comme par degrez. Ces ſortes de machines s'appelloient *Chelæ,* par je ne ſçai quelle reſſemblance qu'on y trouvoit avec les pattes des écreviſſes: de *Chelæ* on fit *Scalæ,* de là vient que les Ports les plus frequentez du Levant s'appellent *des Echelles.* Peut-être que le Temple de Diane bâti

à Arnautcui, & fort connu par les peſcheurs ſous le nom de *Dictynne*, avoit donné lieu de dreſſer là des Echelles pour s'y débarquer & pour ſe rembarquer plus facilement. Ces machines, qui avoient peu d'élevation, étoient preſque couchées ſur le bord de la mer, & ſervoient à faire paſſer & repaſſer les gens à pied ſec.

Aprés Arnautcui ſe preſente le fameux Cap *des Eſties*, au pied duquel eſt bâti Courouchiſmé. *Eſties* pourroit bien être un reſte d'*Eſtia*, nom ſous lequel les Grecs ont connu la Deeſſe *Verſa*, à laquelle peut-être on avoit dreſſé quelque Temple dans ce quartier-là. Courouchiſmé s'appelloit autrefois *Aſomaton*, à cauſe d'une Egliſe que Conſtantin y avoit fait bâtir en l'honneur de l'Arcange S. Michel. Procope décrit la magnificence de ce Temple, qui fut relevé par Juſtinien; mais il n'en reſte plus aucune trace. Il n'en eſt pas de même de la marche des écreviſſes, leſquels pour n'eſtre pas entraînez par le courant, qui eſt tres-violent au deſſus du Cap, ſont obligez de grimper ſur les rochers, & ne viennent reprendre le canal qu'aprés avoir bien eguiſé leurs pattes & gravé, pour ainſi dire, leurs pas ſur les roches.

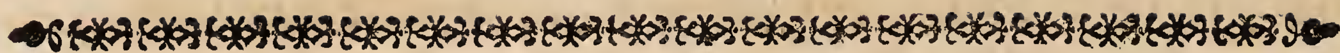
Du Cap de *Courouchiſmé* à la pointe de *Beſichtachi*, le canal prend le tour d'un demi cercle, ſur le bord duquel ſont ſituez *Ortacui* & *S. Phocas*. *Ortacui* eſt un village ſur le Port que les anciens appelloient *Clidium* & *le vieillard marin*, que quelques-uns prenoient pour Nerée, pour Protée, ou pour quelque Dieu des eaux. Le petit Port de S. Phocas eſt à l'entrée d'une vallée tres-fertile, connüe par les anciens à l'occaſion d'*Archias* de *Taſſos* qui l'avoit choiſie pour y bâtir une ville; mais, ſuivant Eſtienne de Byzance, les Chalcedoniens s'y oppoſerent par jalouſie. Au deſſous de S. Phocas eſt un autre Port où les Rhodiens relâchoient quand ils venoient na-

viger dans le Pont; ce qui lui a conservé le nom de *Rhodacinon.* Ces Rhodiens étoient si puissans sur mer dans ce temps-là, qu'ils obligérent les Byzantins à entretenir la liberté du commerce du Pont-Euxin, c'est à dire à laisser passer librement toutes les nations qui voudroient commercer dans la mer Noire, sans qu'il fût permis d'exiger d'elle aucuns droits.

Il ne reste plus que *Beschtachi* ou *Beschitas* pour aller à *Fondocli*, c'est à dire au premier des fauxbourgs de Constantinople, suivant la route que nous avons tenuë. *Beschtachi* portoit autrefois le nom de *Jason* chef des Argonautes. Ce heros, au rapport d'Estienne de Byzance, relâcha dans ce lieu où il n'y avoit qu'une forest de Cyprés, & un Temple d'Apollon. Dans la suite, ou pour mieux dire plusieurs siecles aprés, le même endroit prit le nom de *Diplocionion*, de deux colomnes de pierre Thebaïque, lesquelles on voit encore auprés du tombeau de Barberousse, qui sans doute étoit plus grand homme de mer que Jason, quoiqu'il fust né de pauvres parens dans l'Isle de Metelin. Barberousse est mort Roy d'Alger & Capitan-Pacha en 1547. Solyman II le nomma *Chairadin*, c'est à dire *grand Capitaine*: de *Chairadin* Calcondyle a fait *Charatin*, & Paul Jove *Hariadene.*

Si l'on vouloit suivre entierement la description que Denys de Byzance a faite du Bosphore, il faudroit chercher les places de *Pentecontarion*, de *Thermastis*, de *Delphinus* & *Charandas*; du *Temple de Ptolemée Philadelphe*, du *Palinormicon*, & de l'*Aiantium*; mais où les trouver? les Grecs & les Turcs ont tout renversé depuis ce temps-là pour habiter *Fondocli* & *Topana*, où se trouve le Cap *Metopon* qui fait front à la pointe du Serrail.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



# LETTRE XVI.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Description des côtes meridionales de la mer Noire, depuis son embouchûre jusques à Sinope.

Quoiqu'en aient dit les anciens, la mer Noire n'a rien de noir, pour ainsi dire, que le nom ; les vents n'y soufflent pas avec plus de furie, & les orages n'y sont gueres plus frequens que sur les autres mers. Il faut pardonner ces exagérations aux Poëtes anciens, & sur tout au chagrin d'Ovide ; en effet le sable de la mer Noire est de même couleur que celui de la mer Blanche, & ses eaux en sont aussi claires ; en un mot, si les côtes de cette mer, qui passe pour si dangereuse, paroissent sombres de loin, ce sont les bois qui les couvrent, ou le grand éloignement qui les font paroître comme noirâtres. Le ciel y fut si beau & si serein pendant tout nôtre voyage, que nous ne pûmes nous empescher de donner une espece de démenti à Valerius Flaccus fameux Poëte Latin, qui a décrit la route des Argonautes, lesquels passoient pour les plus celebres voyageurs de l'antiquité, mais qui ne sont cependant que de fort petits garçons en comparaison des Vincent le Blanc, Tavernier, & une infinité d'autres qui ont veû la plus grande partie de la terre habitée.

Ce Poëte assûre que le ciel de la mer Noire est toûjours embroüillé, & qu'on n'y voit jamais de temps bien formé. Pour moy je ne disconviens pas que cette mer ne

ſoit ſujette à de grandes tempêtes, & je n'aurois pas de bonnes raiſons pour le nier, car je ne l'ai veüe que dans la plus belle ſaiſon de l'année ; mais je ſuis perſuadé qu'aujourd'hui dans l'état de perfection où l'on a porté la navigation, on y voyageroit auſſi ſeûrement que dans les autres mers, ſi les vaiſſeaux étoient conduits par de bons Pilotes. Les Grecs & les Turcs ne ſont gueres plus habiles que Tiphys & Nauplius qui conduiſirent Jaſon, Hercule, Theſée, & les autres Heros de Grece, juſques ſur les côtes de la Colchide ou de la Mengrelie. On voit par la route qu'Apollonius de Rhodes leur fait tenir, que toute leur ſcience aboutiſſoit, ſuivant le conſeil de Phinée cet aveugle Roy de Thrace, à éviter les écueils qui ſe trouvent ſur la côte meridionale de la mer Noire, ſans oſer pourtant ſe mettre au large; c'eſt à dire qu'il falloit n'y paſſer que dans le calme. Les Grecs & les Turcs ont preſque les mêmes maximes; ils n'ont pas l'uſage des Cartes maritimes, & ſçachant à peine qu'une des pointes de la bouſſole ſe tourne vers le Nord, ils perdent la tramontane, comme l'on dit, dés qu'ils perdent les terres de veûe. Enfin ceux qui ont le plus d'expérience parmi eux, au lieu de compter par les rumbs des vents, paſſent pour fort habiles lorſqu'ils ſçavent que pour aller à Caffa il faut prendre à main gauche en ſortant du canal de la mer Noire; & que pour aller à Trebiſonde il faut ſe détourner à droite.

A l'égard de la manœuvre, ils l'ignorent tout-à-fait; leur grand merite eſt de ramer. Caſtor & Pollux, Hercule, Theſée, & les autres demi-dieux ſe diſtinguérent par cet exercice dans le voyage des Argonautes : peut-être qu'ils étoient plus forts & plus hardis que les Turcs, qui ſouvent aiment mieux s'en retourner d'où ils ſont venus & ſuivre le vent qui ſouffle, que de lutter contre lui. On

a beau dire que les vagues de la mer Noire ſont courtes, & par conſéquent violentes, il eſt certain qu'elle ſont plus étendües & moins coupées que celles de la mer Blanche, laquelle eſt partagée par une infinité de canaux qui ſont entre les Iſles. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour ceux qui navigent ſur la mer Noire, c'eſt qu'elle a peu de bons Ports, & que la pluſpart de ſes Rades ſont découvertes; mais ces Ports ſeroient inutiles à des Pilotes, qui dans une tempête n'auroient pas l'adreſſe de s'y retirer. Pour aſſûrer la navigation de cette mer, toute autre nation que les Turcs formeroit de bons Pilotes, répareroit les Ports, y bâtiroit des Moles, y établiroit des magazins; mais leur génie n'eſt pas tourné de ce côté-là. Les Genois n'avoient pas manqué de prendre toutes ces précautions lors de la décadence de l'Empire des Grecs, & ſur tout dans le XIII. ſiécle, où ils faiſoient tout le commerce de la mer Noire, aprés en avoir occupé les meilleures Places. On y reconnoit encore le débris de leurs ouvrages, & ſur tout de ceux qui regardent la marine. Mahomet II les en chaſſa entierement; & depuis ce temps-là les Turcs, qui ont tout laiſſé ruiner par leur négligence, n'ont jamais voulu permettre aux Francs d'y naviger, quelques avantages qu'on leur ait propoſez pour en obtenir la permiſſion.

Tout ce qu'on a dit de cette mer depuis le temps d'Homere juſqu'à preſent, & tout ce que les Turcs en penſent, eux qui n'ont fait que traduire le nom de la mer Noire en leur langue; tout cela, dis-je, ne nous fit pas balancer un moment à entreprendre ce voyage: mais il faut avoüer que ce ne fut qu'à condition que nous le ferions ſur un Caïque, & non pas ſur une Saïque. Les Caïques qui vont ſur cette mer, ſont des felouques à quatre rames qui ſe retirent tous les ſoirs à terre, & qui ne ſe

remettent en mer que dans le calme, ou avec un bon vent, à la faveur duquel on déploye une voile quarrée animée par les zéphirs, & que l'on baisse bien sagement lorsqu'ils cessent de souffler. Pour éviter les allarmes que la nuit donne quelquefois sur l'eau, les Matelots de ce pays-là qui aiment à dormir à leur aise, tirent le bâtiment sur le sable & dressent une espece de tente avec la voile; c'est la seule manœuvre qu'ils entendent bien.

Le départ de *Numan Cuperli* Vizir, ou Pacha à trois queües, qui venoit d'être nommé Viceroi d'Erzeron, nous parut une de ces occasions favorables que nous ne devions pas laisser échaper. C'est un Seigneur d'un grand merite, sçavant dans la langue Arabe, profond dans la connoissance de sa religion, & qui à l'âge de 36 ans a leû toutes les Chroniques de l'Empire. Il est fils du Grand Visir Cuperli qui fut tué si glorieusement à la bataille de Salankemen, dans le temps que la fortune sembloit se déclarer pour les armes Othomanes ; ce Numan Cuperli est destiné pour les plus grands emplois de l'Etat. Sultan Mustapha, frere de Sultan Achmet à present regnant, l'honora de son alliance & lui fit épouser une de ses filles, mais elle se noya à Andrinople dans un des canaux du Serrail, avant que le mariage fust consommé. De Viceroi d'Erzeron il fut fait Pacha de Cutaye, ensuite on l'a fait Viceroi de Candie, & on ne doute pas qu'il ne soit un jour premier Visir. Il semble que l'Empire Othoman ne se peut soutenir que par la vertu des Cuperlis; celui-ci est aimé des peuples, & universellement reconnu pour le Seigneur le plus intégre & le plus équitable de la Cour.

Nous ne pensâmes donc qu'à suivre un aussi honnête homme. Mr l'Ambassadeur eut la bonté de nous faire presenter à lui par Mr le Duc, son Medecin ordinaire, qui étoit aussi celui du Pacha. Il nous fit assûrer de sa pro-

tection, en considération de l'Empereur de France, dont il ne cessoit d'admirer la prévoyance, jusques à envoyer, disoit-il, des personnes capables de découvrir ce que la nature produit dans chaque pays, & pour apprendre sur les lieux les usages qu'on en fait par rapport à la santé. Au surplus le Pacha n'étoit pas fâché d'avoir des Medecins à sa suite, & il m'apprit que son pere avoit eté fort satisfait de l'habileté de M^r d'Hermange, qu'il avoit eû long temps auprés de lui, & entre les mains de qui il étoit mort à Salankemen. Nos principales conversations pendant le voyage rouloient sur les interêts des Princes de l'Europe, qu'il connoît parfaitement, & elles se terminoient ordinairement par une petite relation de ce que nous avions observé de plus curieux. De crainte de scandaliser sa maison, il nous faisoit demander en secret les desseins des plantes que nous observions sur la route; je les remettois par ses ordres à un de ses freres Cuperli Bey, qui nous les rendoit aprés que le Pacha les avoit considerez seul & à loisir. Cette politique est nécessaire parmi les Turcs, où l'on trouve mauvais que les bons Musulmans prennent connoissance des sciences cultivées par les Chrétiens, & qu'ils donnent des marques de l'estime qu'ils en font. J'eus occasion de lui donner un morceau de Phosphore, & de lui expliquer la maniére dont il faut s'en servir; mais il ne voulut pas que j'en fisse l'experience en sa presence. Quelques jours aprés il convint que les Chrétiens étoient d'habiles gens, & que leur sagacité étoit aussi loüable, que la fainéantise des Orientaux meritoit d'être blâmée. Nous fûmes assez heureux pour ne voir mourir personne de sa maison entre nos mains. Quoiqu'il eût auprés de lui M^r de S. Lambert habile Medecin François, il lui ordonna pourtant qu'on nous fist voir tous les malades, ce que je n'acceptai qu'à condition que nous les verrions ensem-

ble.

ble. Toute sa maison fut malade sur la route; nous traitâmes le Maître le premier, sa femme, sa mere, sa fille, & ses autres officiers: tout se passa à nôtre honneur, & les malades s'en trouverent bien.

Nôtre equipage fut bientost dressé, quoique la route dust être fort longue, car dans les plus grands voyages je crois qu'il ne faut absolument se charger que des choses nécessaires. Nous acheptâmes donc une tente, quatre grands sacs de cuir pour enfermer nôtre bagage, & des coffres d'ozier couverts de peau, pour conserver nos plantes & les papiers qui servoient à les secher. Les tentes du Levant sont moins embarrassantes que celles de ce pays-ci. Elles n'ont qu'un arbre au milieu qui se démonte en deux pieces quand on veut plier bagage, mais qui soutient, lorsque la tente est placée, un pavillon de grosse toile bien serrée sur laquelle l'eau coule aisément; le pavillon est arrêté dans sa circonference avec des cordons que l'on accroche à des chevilles de fer fichées en terre; aux deux tiers de la hauteur de ce pavillon sont attachées des cordes que l'on bande fortement par le moyen d'autres chevilles plus ecartées de l'arbre que les premieres; ces cordes tirent le haut du pavillon en dehors, & lui font faire un angle saillant en maniére de Mansarde. Nous placions nos trois strapontins de telle maniére, que le chevet se trouvoit contre l'arbre, & les pieds à la circonference du pavillon, laquelle d'ailleurs étoit occupée par nos sacs & par nos coffres. Un quart d'heure suffit pour dresser un pareil appartement, & l'on y trouve toutes ses commoditez. A l'égard de la batterie de cuisine, elle consistoit en six assiettes, deux grandes jattes, deux marmittes, deux tasses, le tout de cuivre blanchi; deux bouteilles de cuir pour porter de l'eau, un fanal & quelques cuilliers de bois à long manche; car on n'en trouve

pas d'autres en Turquie, où ordinairement les gens les plus aiſez ne ſont pas mieux en vaiſſelle que nous l'êtions.

Nos capots de Marſeille nous furent d'un ſecours merveilleux; ils étoient d'un gros drap de Capucin, doublez d'une étoffe d'égale réſiſtance pour la fatigue. Un capot eſt un meuble incomparable pour un voyageur, & ſert en cas de beſoin de lit & de tente. Nous nous êtions fournis dans l'Archipel de linge pour la table, & pour nôtre uſage, ſur tout de calçons de toile de coton, qui tiennent lieu de draps de lit dans ces ſortes de routes; nous pouvons nous vanter d'en avoir fait venir la mode parmi les Armeniens de nos caravanes. Il fallut quitter l'habit François à Conſtantinople pour prendre le Dolyman & la veſte; mais comme cet habit nous parut fort embarraſſant pour travailler à nos recherches, nous fimes faire auſſi un habit à l'Armenienne pour aller à cheval, & des botines de marroquin pour courir dans la campagne; l'habit à la Turque étoit deſtiné pour les viſites de céremonie & de bienſéance, & l'autre étoit pour la fatigue.

Nos amis de Conſtantinople nous indiquérent un homme admirable qui ſavoit toute ſorte de mêtiers, & qui nous ſervoit d'Intendant, de valet de chambre, de cuiſinier, d'interprete, & de maître ſi je l'oſe dire; car le plus ſouvent il en falloit paſſer par tout ce qu'il vouloit. Cet habile homme étoit un Grec, fort comme un Turc, & qui avoit couru par tout le pays; il faiſoit la cuiſine à la Turque & à la Françoiſe. Outre le Grec vulgaire, il parloit Turc, Arabe, Italien, Ruſſiote & Provençal qui eſt ma langue naturelle. Nous nous trouvâmes ſi bien de *Janachi*, c'étoit ainſi qu'il s'appelloit, que nous n'en prîmes pas d'autre juſques en Armenie; Pourquoi dépenſer l'argent du Roy mal à propos! D'ailleurs il faut faire le

moins de fracas qu'il eſt poſſible dans les pays étrangers lors qu'on n'y eſt envoyé que pour faire des obſervations. *Janachi* avoit encore une excellente qualité pour un voyageur ; il étoit poltron en homme de bon ſens, car qui eſt-ce qui s'aviſe de courir le monde pour ſe battre, à moins que d'être du caractere de Don Guichot ! tout conſideré, on va bien loin avec un peu de poltronerie & beaucoup de ſobrieté. Nôtre officier poſſedoit la premiere de ces qualitez au ſublime degré; mais comme il ne connoiſſoit gueres la ſeconde, quelque robuſte qu'il fuſt, il ne pouvoit pas réſiſter à la violence du vin, & s'aſſoupiſſoit de temps en temps: nous devons cependant lui rendre juſtice, il ſavoit ſi bien prendre ſon temps, que cette liqueur ne faiſoit ſon effet que lorſqu'il étoit à cheval ; il dormoit alors tranquillement, & nos affaires n'en étoient point dérangées.

Mr l'Ambaſſadeur eut la bonté de nous faire expedier gratuitement un Commandement de la Porte, c'eſt à dire qu'il en voulut payer tous les droits à vôtre conſidération, MONSEIGNEUR, & nous ſçavons bien que nous vous ſommes redevables de toutes les honnêtetez dont il nous combla. Voici la teneur de ce Paſſeport que j'ay traduit à la lettre, pour faire voir la formule dont ſe ſervent les Turcs en pareille occaſion.

*COMMANDEMENT*

*Addreſſé aux Pachas, Beglier-Beys, Sangiac-Beys, Cadis & autres Commandans qui ſe trouvent ſur le chemin de Conſtantinople à Trebiſonde, Erzeron, Alep, Damas, &c. tant par mer que par terre.*

*VOUS ſçaurez à l'arrivée de ce ſublime Commandement, que l'exemplaire des grands de la religion du Meſſie, Mr* de

Ferriol *Ambassadeur de l'Empereur de France, résident à ma suprême Porte ( que sa fin soit heureuse ) a envoié une requeste à mon Camp Imperial, par laquelle m'ayant fait sçavoir qu'un des Docteurs de France nommé* Tournefort, *particuliérement experimenté dans la connoissance des Plantes, est parti de France avec quatre personnes pour chercher des plantes qui ne se trouvent point dans leur Royaume ; & ayant demandé mon Commandement, pour que dans les endroits de son passage, soit par mer ou par terre, on n'y mette aucun empéchement, & qu'il n'y soit fait aucun dommage à ses hardes & à son equipage, ne s'employant qu'aux choses de son Art, ne se mêlant point des affaires de nos sujets tributaires, ne sortant point des bornes de son état, & se comportant comme il le doit ; ce mien Commandement a eté donné, pour cette fois seulement, pour qu'il ne soit mise aucune opposition à son passage ; & j'ordonne qu'arrivant avec ce noble Commandement, vous vous comportiez conformément aux ordres qu'il contient à ce sujet, & que ledit Docteur avec les quatre personnes de sa suite seulement, ne se mélant point des affaires de nos sujets tributaires, & restant dans les bornes de son devoir, dans quelque endroit de nôtre jurisdiction qu'il arrive, pour cette fois seulement, vous ne mettiez aucune opposition à son passage, & qu'il ne soit fait aucune peine aux personnes de sa suite, ni à son equipage, & ne faisant rien de vôtre part qui soit opposé aux Constitutions Imperiales, vous lui fassiez donner pour son argent, au prix courant, les choses dont il aura besoin, par ceux qui les vendent, & que vous executiez tout ce que contient mon noble Commandement, lorsqu'il vous sera presenté. Sachez-le ainsi, & aprés en avoir fait la lecture, remettez-le entre les mains de celui qui en est le porteur, & ajoûtez foy au noble signe dont il est marqué. Ecrit au commencement de la Lune Zilcadeh de*

*l'Egire mille cent douze. Ordonné dans la plaine de Daoud Pacha.*

Nous prîmes congé de Mr l'Ambassadeur le 13 Avril, & couchâmes le même jour à *Ortacui* sur le canal de la mer Noire dans le Serrail de Mahemet-Bey, Page du Grand Seigneur. Mahemet en avoit laissé l'usage à Mr Chabert Apoticaire de Provence établi depuis longtemps à Constantinople, où il étoit fort employé dans sa profession : ce pauvre homme quelque temps aprés nôtre départ eut le sort de la pluspart des gens qui vont chercher fortune dans cette puissante Ville, c'est à dire qu'il y mourut de la peste dont il fut frappé & emporté dans le temps qu'il s'y attendoit le moins. Son fils qui étoit Apoticaire du Pacha, & qui nous fut d'un grand secours pendant la route, à cause de l'intelligence qu'il a des langues du pays, vint avec nous attendre ce Seigneur dans la maison du Bey, laquelle passe pour une des plus belles du canal.

Le lendemain nous en reconnûmes les environs ; ce sont de petites collines fort agréables par leur verdure, mais elles ne produisent que des plantes communes. A l'égard du Serrail, il n'a pas beaucoup d'apparence, non plus que les autres maisons du Levant, quoique les appartemens en soient beaux, & qu'on y ait fait beaucoup de dépense. Tous les plafonds sont peints, historiez & dorez dans le goût de Turquie, c'est à dire avec des ornemens si petits & si mesquins, quoique riches, qu'ils seroient plus propres pour des ouvrages de broderie que pour des sales. Ces sales sont boisées assez proprement, & l'on y voit par tout, au lieu de tableaux, des sentences Arabes tirées de l'Alcoran. Mais quelque soin qu'on ait apporté pour la décoration de ces lieux, les planchers en sont trop bas, & c'est là le défaut ordinaire des bâtimens du

Levant, où l'on ne garde point de proportion. Ce défaut paroit en dehors, car les combles sont si bas, qu'on diroit qu'ils écrasent les maisons; en effet ils leur dérobent la moitié du jour. Quoique les chambres ayent double rang de fenêtres, elles n'en sont pas mieux éclairées: ces fenêtres sont ordinairement quarrées, surmontées chacune par une autre fenêtre plus petite qui est ceintrée. C'est principalement par les bains qu'on distingue les maisons des grands Seigneurs, de celles du commun. Quoique les Turcs ne bâtissent les bains que pour la commodité, ils ne laissent pas de les accompagner de quelques ornemens; ceux de la maison du Bey sont pavez & incrustez de marbre; on y tempere l'eau par le moyen d'un tuyau de plomb qui en verse de la chaude autant qu'on veut; les galeries & les coridors qui sont de bois peint, regnent autour de la maison: il n'y a que l'escalier qui la deshonore, mais on n'en sçait pas faire de plus beaux en Turquie, où les Architectes placent, pour tout escalier, une espece d'échelle de bois couverte d'un appentis; c'est encore pis chez les Grecs, où cette échelle est exposée à la pluye & au soleil. La cour de la maison dont je parle seroit assez belle, si elle n'étoit pas rétressie par un bassin qui sert (pour ainsi dire) de remise aux Caïques, car ces caïques sur le canal de la mer Noire tiennent lieu de carrosses, de charrettes & de fourgons: on s'en sert à toute sorte d'usages, dont la pêche n'est pas un des moins utiles. De la cour on passe dans les jardins, qui seroient fort beaux, s'ils n'étoient trop resserrez par les collines qui les environnent; mais le parc est bien planté & d'une étenduë considérable. Voilà le modele d'une maison de campagne de Turquie; quoi-qu'elles ne soient pas comparables à celles des environs de Paris, elles ne laissent pas d'avoir des beautez & une certaine magnificence.

Nous ne nous ennuyâmes pas dans celle de Mahemet Bey.

Le Pacha parut enfin ſur le canal le 26 Avril avec huit gros caïques ou felouques, ſur leſquelles on avoit mis une partie de ſa maiſon, le reſte avoit pris les devans ſur les ſaïques, & l'alloit attendre à Trebiſonde. La felouque où étoient les Dames étoit ſi couverte & ſi garnie de jalouſies de bois, faites en maniére de raiſeaux, qu'elles avoient de la peine à y reſpirer. Le Pacha n'avoit que ſa mere, ſa femme, une de ſes filles, ſix eſclaves de même ſexe pour les ſervir, & quelques eunuques. Nôtre felouque étoit le neuviéme bâtiment de cette petite flote, & en formoit l'arriere garde. Soit que les Turcs n'aiment pas trop à ſe mêler avec les Chrétiens, ou que l'on crût que ce ſeroit manquer de reſpect pour le Pacha ſi nous nous rangions ſur la même ligne que les caïques de ſa maiſon, ſon Intendant avoit ordonné qu'on laiſſeroit une certaine diſtance entre nôtre felouque & les autres. J'eûs beau dire à nos matelots d'avancer, ils n'avoient garde de s'approcher, ni de débarquer avant les autres. Quoique nous euſſions fretté nôtre bâtiment au même prix que ceux du Pacha, c'eſt à dire à 400 livres pour le voyage de Conſtantinople à Trebiſonde, nous n'avions pourtant que quatre matelots & un timonier, au lieu qu'il y avoit des matelots de relais ſur les autres : mais il n'eſt pas ſurprenant que les gens du pays, & ſur tout les grands Seigneurs, ſoient mieux ſervis que les étrangers ! Je voulus un jour trouver à redire de ce qu'on avoit renvoié ſur nôtre felouque quelques moutons qui embarraſſoient la cuiſine du Pacha; mais je pris le parti de me taire quand j'entendis qu'on commençoit à nous traitter de chiens & d'infideles : ainſi pour faire nôtre voyage en paix, il fallut nous accoûtumer aux maniéres Turques.

Nous nous rangeâmes donc à la queüe de la flotte, aprés avoir embrassé nos amis qui étoient venus nous dire adieu à Ortacui, & nous passâmes les premiers Châteaux à force de rames, car il ne faisoit point de vent. Nous arrivâmes aux derniers Châteaux avec le même calme, & nous eûmes le plaisir d'entrer dans la mer Noire avec la plus grande tranquillité du monde. Quoique cette mer nous parût ce jour-là aussi pacifique que celle d'Amerique, le cœur ne laissa pas de nous palpiter un peu à la veüe de cette immense quantité d'eau. Nous relachâmes vers *le Quindi*, c'est à dire sur les quatre heures, à l'entrée de la riviere de Riva, à 18 milles d'Ortacui. On campa le long de l'eau dans des prairies assez marécageuses; & comme nous étions un peu instruits des maniéres du pays, nous fîmes dresser nôtre tente assez loin de celles des Musulmans, pour leur marquer nôtre respect, & pour leur laisser toute la liberté qu'ils pouvoient souhaiter, par rapport à leurs ablutions. On planta pour cela de petits cabinets de toile, où une personne avoit autant de place qu'il lui en falloit pour se laver à son aise. La tente du Pacha étoit sur la pelouse & sur la croupe d'une petite colline dans des bois éclaircis; l'appartement des Dames n'en étoit pas loin, il étoit composé de deux pavillons entourez de fossez, autour desquels elles se promenoient sans être veües, à la faveur d'une grande enceinte de chassis de toile peinte en vert & en gris. Le Pacha & son frere le Bey y passoient la nuit & une partie du jour. La garde des Dames étoit confiée à des eunuques noirs comme jay, dont les visages me déplaisoient extrémement, car ils faisoient des grimaces horribles, & rouloient les yeux d'une maniére affreuse quand j'entrois, & quand je sortois de l'enceinte où l'on portoit la fille du Pacha qui étoit tourmentée d'une cruelle toux.

*Riva* que je viens d'appeller une riviere, n'eſt pourtant qu'un ruiſſeau large à peu prés comme celui des Gobelins, tout bourbeux, & dont l'embouchûre peut à peine ſervir de retraite à des bateaux; cependant les anciens en ont fait ſonner le nom bien haut, ſous celui de *Rhebas.* Denys le Geographe, qui a fait trois vers en ſa faveur, l'appelle une aimable riviere; Apollonius le Rhodien au contraire en parle comme d'un torrent rapide. Il n'eſt pourtant ni aimable ni rapide aujourd'hui, & ſuivant toutes les apparences, il n'a jamais été ni l'un ni l'autre. Ses ſources ſont vers le Boſphore, du côté de Sultan Solyman Kioſc, dans un pays aſſez plat d'où il coule dans des prairies marécageuſes parmi des roſeaux. Il n'eſt pas ſurprenant que Phinée eût donné une idée ſi affreuſe de ce ruiſſeau aux Argonautes, lui qui regardoit les Iſles Cyanées comme les ecueils les plus dangereux de la mer. Arrien compta 11 milles & 250 pas depuis le Temple de Jupiter juſqu'à la riviere Rhebas, c'eſt à dire depuis le nouveau Château d'Aſie juſqu'à Riva; cet auteur eſt d'une exactitude admirable, & perſonne n'a ſi bien que lui connu la mer Noire, dont il a décrit toutes les côtes aprés les avoir reconnües en qualité de Général de l'Empereur Adrien, à qui il en dédia la deſcription ſous le nom du *Periple du Pont-Euxin.*

Je ne ſçai pas comment on faiſoit du temps de cet Empereur pour faire débarquer les femmes : mais je ſçai bien qu'à preſent chez les Turcs on fait retirer tout le monde fort bruſquement lors qu'elles veulent mettre pied à terre; les matelots mêmes ſe cachent aprés avoir ajuſté des planches qui leur ſervent de paſſage; & s'il ſe trouve des endroits où les caïques ne puiſſent pas avancer juſques au ſable, on enveloppe les Dames, ou pour mieux dire on les emballe dans cinq ou ſix couvertures,

& les matelots les chargent ſur leur col comme des ballots de marchandiſes. Quand on les a miſes à terre, les eſclaves les débalent, & les eunuques ne ceſſent de crier & de menacer, à quelque diſtance que l'on ſoit d'eux fuſt-ce à plus d'un mille. Les valets de pied du Pacha fuyoient pour lors dans les bois, & bien loin de ſervir ces Dames, ils les auroient laiſſé noyer plutoſt que de tourner la teſte de leur coſté.

De peur que nous n'ignoraſſions cette loüable coûtume, le Lieutenant du Pacha nous en inſtruiſit dés la premiere viſite. *Comme vous venez de bien loin, j'ai à vous avertir,* me dit-il, *de certaines choſes qu'il faut abſolument ſçavoir parmi nous. De vous éloigner toujours du quartier des femmes autant que vous le pourrez; de n'aller pas vous promener ſur des hauteurs d'où l'on puiſſe découvrir leurs tentes; de ne faire aucun dégât dans les terres ſemées, en cherchant des plantes; & ſur tout de ne point donner de vin aux gens du Pacha.* Nous le remerciâmes tres-humblement de ſes bontez. Pour les Dames nous n'y penſions pas certainement, l'amour des plantes nous occupoit entiérement. A l'égard du vin, les valets de pied du Pacha venoient la nuit avec tant d'empreſſement que nous ne pouvions pas quelquefois leur en refuſer, ce qui fit que je priai l'Intendant de leur deffendre abſolument d'avoir commerce avec nous.

Cet Intendant nous parut fort honnête & aimé dans la maiſon de ſon Maître, quoiqu'il ne fût pas de ſon choix, car le Grand Viſir pour voir juſques dans le fond de l'ame des Pachas, & pour être informé de tout ce qui ſe paſſe chez eux, leur donne ordinairement ces ſortes d'Officiers. Celui dont nous parlons nous aſſûra qu'on ſe retireroit tous les ſoirs vers le Quindi, quelque temps qu'il fiſt; Que le Pacha prendroit quelques jours de repos ſur ſa route;

Qu'on nous donneroit des gens de sa maison, quand nous le souhaiterions, pour nous accompagner dans nos promenades; En un mot qu'il favoriseroit nos recherches autant qu'il le pourroit. Il nous presenta le bras pour lui toucher le poux, & fit apporter ensuite le caffé & le tabac. Nous lui offrimes réciproquement ce qui dépendoit de nostre ministere; il en fut quitte pour deux saignées & pour une purgation pendant toute la route.

Nous sentimes bientost la difference qu'il y avoit entre la mer Noire & l'Archipel. Quoique nous fussions au 17 Avril, il ne cessoit pas de pleuvoir, au lieu que dans l'Archipel il ne pleut gueres passé le mois de Mars. Il fallut donc nous isoler par un fossé qui vuidoit les eaux dont nôtre tente étoit environnée; d'ailleurs le vent du Nord qui commençoit à souffler n'échauffoit pas nôtre logement, & la pluye continüoit par grosses ondées: néanmoins nous ne laissions pas de courir avec plaisir, tantôt sur les côtes, tantôt dans les terres, & sur tout le long du ruisseau, qui devenoit si marécageux qu'il falloit à tous momens revenir sur nos pas, de crainte de nous engager dans des lieux impénetrables: nous fumes enfin contraints de nous tenir sur les hauteurs; mais nous les épuisâmes en cinq ou six jours. C'est alors que le vent du Nord & la pluye commencerent à nous chagriner. On jugea à propos d'entrer plus avant dans la riviere, bien loin de se mettre en mer, & nous fumes épouvantez de voir qu'on ne pensoit qu'à faire des provisions. Les gens du Pacha nous offrirent fort honnêtement de la viande; mais nous en envoiâmes chercher, comme les autres, à deux journées du camp. Rien n'adoucit plus nos peines, que deux Plantes admirables, dont voici la description.

*Thymelæa Pontica, Citrei foliis.* Coroll. Inst. rei Herb. 41.

Sa racine qui a demi pied de long, eſt groſſe au collet comme le petit doit, ligneuſe, dure, diviſée en quelques fibres, couverte d'une écorce couleur de citron. Cette racine produit une tige d'environ deux pieds de haut, branchüe quelquefois dés ſa naiſſance, épaiſſe d'environ trois lignes, ferme, mais ſi pliante qu'on ne ſçauroit la caſſer, revêtue d'une écorce griſe, accompagnée vers le haut de feüilles diſpoſées ſans ordre, ſemblables par leur figure & par leur conſiſtance, à celles du citronier; les plus grandes ont environ quatre pouces de long ſur deux pouces de large, pointuës par les deux bouts, liſſes, vert-gai & luiſant, relevées au-deſſous d'une côte aſſez groſſe, laquelle diſtribuë des vaiſſeaux juſques vers les bords. De l'extremité des tiges & des branches, pouſſent ſur la fin d'Avril de jeunes jets terminez par de nouvelles feüilles, parmi lequelles naiſſent les fleurs attachées ordinairement deux à deux ſur une queüe longue de neuf ou dix lignes. Chaque fleur eſt un tuyau jaune verdâtre, tirant ſur le citron, gros d'une ligne ſur plus de de demi pouce de long, diviſé en quatre parties oppoſées en croix, longues de prés de cinq lignes ſur une ligne de large, un peu pliées en gouttiere, & qui vont en diminüant juſques à la pointe. Quatre etamines fort courtes ſe trouvent à l'entrée du tuyau, chargées de ſommets blanchâtres & déliez, ſurmontées de quatre autres etamines de pareille forme. Le piſtille qui eſt au fond du tuyau eſt un bouton ovale, long d'une ligne, vert-gai, liſſe, terminé par une petite teſte blanche. Le fruit n'étoit encore qu'une baye verte & naiſſante dans laquelle on diſtinguoit la jeune graine. Toute la plante eſt aſſez touffuë. Les feüilles écraſées ont l'odeur de celles du ſureau, & ſont d'un goût mucilagineux, lequel laiſſe une impreſſion de feu aſſez conſidérable, de même que tout le reſte de la



Thymelæa Pontica Citrei-
foliis Coroll. Inst. Rei herb. 41.



*Blattaria Orientalis, Bugulæ folio, flore maximo, virescente, lituris luteis in semicirculum striato Coroll. Inst. Rei herb. 8.*

plante. L'odeur de la fleur eſt douce, mais elle ſe paſſe facilement. Cette plante vient ſur les collines & dans les bois éclaircis. De toutes les eſpeces connües de ce genre, c'eſt celle qui a les feüilles les plus grandes.

La Plante qui ſuit n'eſt pas moins conſidérable par la ſingularité de ſa fleur. Je l'ai nommée.

*Blattaria Orientalis, Bugulæ folio, flore maximo vireſcente, Lituris luteis in ſemicirculum ſtriato.* Coroll. Inſt. rei Herb. 8.

La racine eſt à trois ou quatre navets charnus, longs depuis un pouce juſques à trois, épais d'environ deux lignes juſques à demi pouce, blancs, caſſants, couverts d'une peau brune gercée, garnis de quelques fibres aſſez deliées, attachez à un collet gros comme le petit doit. Les premieres feüilles que cette racine pouſſe, ſont preſque ovales, ſemblables à celles de la Bugle, boſſelées, ondées ſur les bords, longues d'un pouce & demi ou deux, ſur quinze lignes de large, ſoutenües par un pedicule de deux lignes de long, plat en deſſus, arrondi en deſſous, purpurin & répandu juſques à l'extremité des feüilles en pluſieurs vaiſſeaux de même couleur. La tige n'a le plus ſouvent qu'environ neuf à dix pouces de haut ſur une ligne d'épais, legérement velüe, accompagnée de feüilles de ſept ou huit lignes de long, ſur quatre ou cinq lignes de large. Celles d'enbas ſont liſſes, les autres parſemées de quelques poils de même que la tige. De leurs aiſſelles naiſſent vers le haut, des fleurs aſſez ſerrées & diſpoſées en maniére d'un gros épi. Chaque fleur eſt un baſſin de prés de quinze lignes de diametre, découpé en cinq parties arrondies, dont les deux ſuperieures ſont un peu moindres que les autres. Le fond de cette fleur eſt un vert-celadon de même que les bords, leſquels tirent un peu ſur le jaune; mais les parties arrondies, dont on

vient de parler, ſont rayées en demi-cercle d'un jaune vif qui perce de part en part. Du trou qui occupe le centre de cette fleur, partent deux bandes purpurines, mêlées de blanc, leſquelles vont aboutir au demi-cercle jaunâtre des deux parties ſuperieures; & du même bord de ce trou naiſſent deux etamines blanchâtres, terminées par des ſommets courbes remplis de pouſſiere jaune. Outre ces etamines on voit ſur les bords du même trou des floccons purpurins, velus, cotoneux & ſoyeux. Le calice eſt un baſſin vert-pâle, long de quatre lignes, découpé en cinq parties juſques vers le centre, dont il y en a trois beaucoup plus étroites que les autres. Le piſtile, qui eſt tout au milieu, eſt arrondi, velu, long d'une ligne, terminé par un filet beaucoup plus long. Nous fûmes convaincus par les coques qui reſtoient des fruits de l'année précedente, que cette plante eſt une veritable eſpece d'*Herbe aux Mites*, qui varie non ſeulement par la hauteur de ſa tige, mais encore par la couleur & par la grandeur de ſes fleurs.

Tandis que nous nous amuſions agréablement à obſerver des plantes, on nous menaçoit de paſſer le reſte du mois d'Avril dans ce marais; mais heureuſement le vent du Nord ceſſa le 26. La mer en fut encore agitée pendant deux jours; mais à force de rames & de cordes, nous ſortîmes enfin de l'embouchûre de Riva le 28 d'Avril. Nôtre flote rangea la côte, & nous relachâmes à *Kilia* village à 30 milles de Riva. Les Turcs mirent pied à terre pour faire leurs prieres; mais enſuite nous profitâmes du Sud-oueſt pour aller juſqu'à la riviere d'*Ava* ou d'*Ayala* à 24 milles de Kilia. Tout ce pays, ou pour mieux dire, toutes les côtes de la mer Noire juſques à Trebiſonde, ſont admirables par leur verdure; & la pluſpart des futayes s'étendent ſi avant dans les terres, qu'on les

perd de veüe. Il est surprenant que les Turcs ayent retenu l'ancien nom de la riviere d'Ava, car ils l'appellent *Sagari* ou *Sacari*, & ce nom vient sans doute de *Sangarios* fleuve assez celebre dans les anciens auteurs, lequel servoit de limite à la Bithynie. Strabon assûre qu'on l'avoit rendu navigable, & que ses sources venoient d'un village appellé *Sangias*, auprés de *Pestinunte* ville de Phrygie, connüe par le Temple de la mere des Dieux. Lucullus étoit campé sur ses bords lorsqu'il apprit la perte de la bataille de Chalcedoine, où Mithridate deffit Cotta qui commandoit une partie de l'armée Romaine. Lucullus s'avança jusques à Cizique que Mithridate vouloit assieger ; il tomba sur son armée & la mit en pieces. Pour ce qui est des autres ruisseaux que Strabon & Arrien font couler entre Chalcedoine & Heraclée du Pont, il faut qu'ils soient taris, ou réduits à peu de chose ; car nos matelots nous assûrérent qu'ils n'en connoissoient point d'autres entre Riva & Ava.

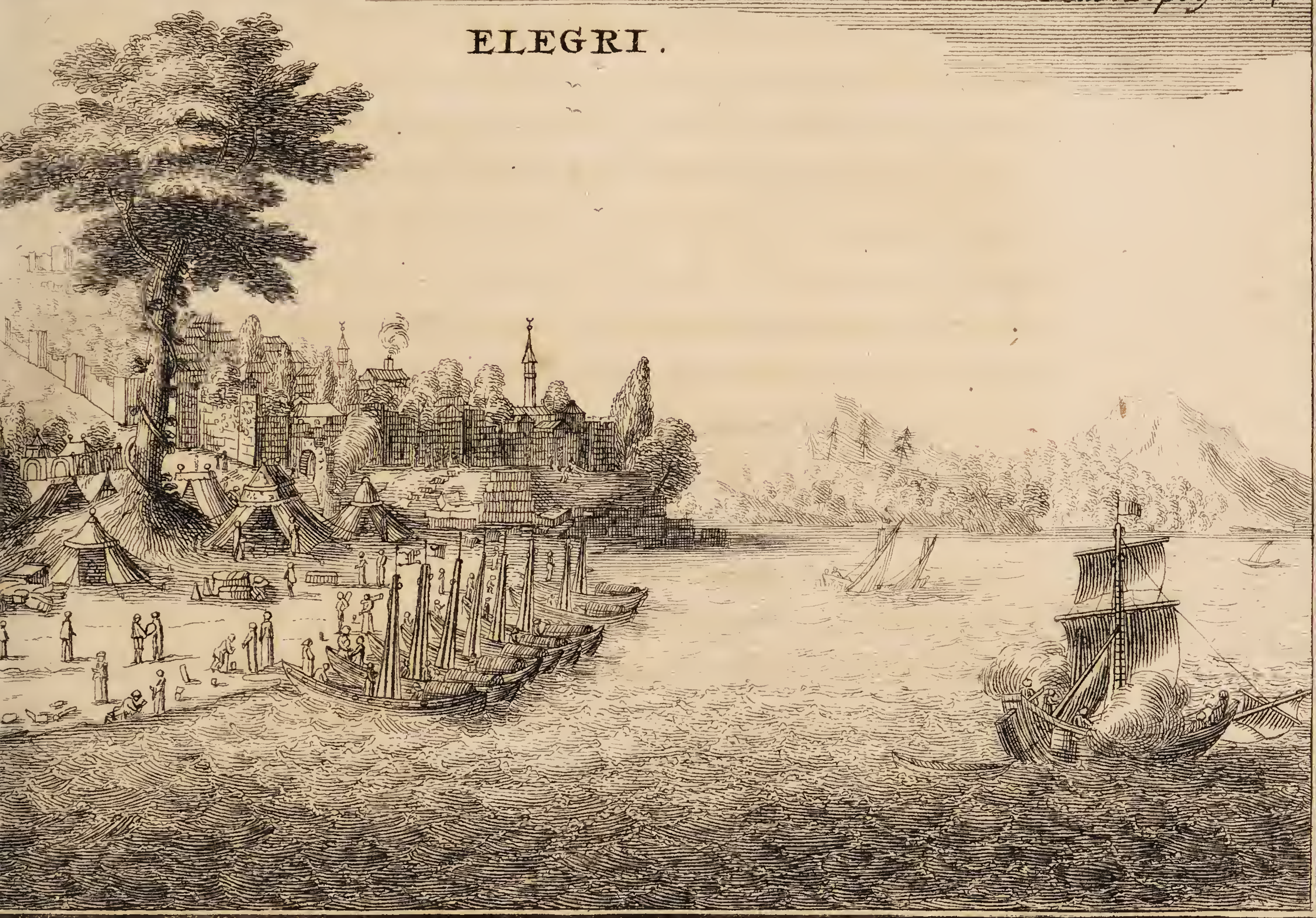
Le 29 Avril, quoique la bonace fust grande, nous ne laissâmes pas de faire 40 milles à force de rames, & nous campâmes vers le midi sur la plage de *Dichilites*. Comme nos matelots étoient en haleine, nous entrâmes le lendemain dans l'embouchûre de la petite riviere d'*Anaplia*, aprés avoir fait 60 milles terre à terre. Le 1 May nous arrivâmes à *Penderachi.* La riviere d'Anaplia, suivant la description d'Arrien, doit être celle qu'il a nommée *Hypius*, puisqu'il ne s'en trouve aucune autre jusques à [a]Heraclée, qu'on appelle aujourd'hui *Eregri* ou *Penderachi.* Quelque petite que soit la riviere d'Anaplia, elle fut d'un grand secours à Mithridate ; il se retira dans son embouchûre avec sa flote, aprés avoir perdu pendant la tempête quelques galeres. Comme le mauvais temps l'obligeoit d'y rester, il corrompit Lamachus le plus puissant

[a] Eregri.

Seigneur d'Heraclée, qui par ſes brigues y fit recevoir le Roy du Pont & ſes troupes.

*Penderachi* eſt une petite ville bâtie ſur les ruines de l'ancienne ville d'Heraclée; cette derniére devoit être une des plus belles villes d'Orient, s'il en faut juger par les ruines, & ſur tout par les vieilles murailles bâties de gros quartiers de pierre qui ſont encore ſur le bord de la mer. Pour l'enceinte de la ville qui eſt fortifiée d'eſpace en eſpace par des tours quarrées, elle ne paroit être que du temps des Empereurs Grecs. On découvre de tous côtez des colomnes, des architraves & des inſcriptions fort maltraitées. On voit, auprés d'une moſquée, la porte de la maiſon d'un Turc, dont les montans ſont des pieces de marbre ſur leſquelles on lit d'un côté P. B. A. ΤΡΑΙΑΝ & de l'autre ΤΟΚΡΑΤΩΡΙ qui ſont les reſtes d'une inſcription de l'Empereur Trajan. Cette ville étoit bâtie ſur une côte élevée qui domine ſur la mer, & qui ſemble être faite pour commander tout le pays. Du côté de terre il reſte encore une ancienne porte toute ſimple, conſtruite de groſſes pieces de marbre. On nous aſſûra qu'il y avoit, encore plus loin, d'autres reſtes d'antiquité; mais la nuit qui s'approchoit, & les tentes des femmes, qu'on avoit dreſſées proche de ces maſures, ne nous permirent pas d'aller les reconnoître. Par un malheur même auquel nous ne nous attendions point, nous ne trouvâmes aucun guide: les Grecs celebroient leur Paſque, & vouloient profiter de l'argent qu'ils avoient donné au Cadi pour avoir la liberté de bien boire & de bien danſer ce jour-là. Nous allâmes donc nous promener à l'aventure du côté du levant, juſques aux marais qui ſont au deſſous de la ville, où apparemment croupiſſent les eaux du Lycus.

Il ne nous fut pas poſſible de traverſer ces marais, & en revenant


Tom. 2. pag. 184.
ELEGRI.

venant vers les ruines de la ville, nous y découvrîmes une eſpece admirable de *Sphondylium* que nous primes d'abord pour la *Panacée d'Heraclée* de Dioſcoride ; mais les fleurs en ſont blanches, au lieu que celles de la plante de Dioſcoride doivent être jaunes. C'eſt le nom d'*Heraclée* qui nous en impoſa, car ſuivant cet auteur on l'appelloit *Panacée d'Heraclée* à cauſe de ſes grandes vertus que l'on comparoit aux forces d'Hercule. La plante de Dioſcoride venoit naturellement dans la Bœotie, dans la Phocide, dans la Macedoine ſur les côtes d'Afrique, & donnoit le ſuc qu'on appelloit *Opopanax*, lequel eſt peut-être different de celui qui porte le même nom aujourd'hui. Quoiqu'il en ſoit, la plante qui croît dans les ruines d'Heraclée me parut tres-belle, & la plus grande de toutes les eſpeces de plantes à fleur en paraſol qui ſoit connüe ; c'eſt pour cette raiſon que je l'ai appellée

*Sphondylium Orientale, maximum* Cor. Inſt. rei herb. 22. La tige eſt haute d'environ cinq pieds, épaiſſe d'un pouce & demi, creuſe d'un nœud à l'autre, canelée, vert pâle, velüe, accompagnée de feüilles de deux pieds & demi de long ſur deux pieds de large, découpées juſques à leur côte en trois grandes parties, dont celle du milieu eſt recoupée en trois pieces, & la moyenne de celles-ci eſt encore taillée de même. Toutes ces feüilles ſont liſſes par deſſus, blanches & velües par deſſous, ſoutenuës par une côte plus groſſe que le pouce, ſolide, charnüe, embraſſant la tige par deux grandes aîles, qui forment une eſpece de gaine de neuf ou dix pouces de long. Des aiſſelles de ces feüilles ſortent de grandes branches auſſi hautes que la tige, & quelquefois davantage, chargées de fleurs blanches tout-à-fait ſemblables à celles du *Sphondylium* commun ; mais les ombelles qui les ſoutiennent ont un pied & demi de diametre ; les graines, quoique vertes & peu

avancées, étoient beaucoup plus grandes que celles des autres eſpeces de ce genre. Cette plante naît dans les débris de ces belles murailles qui ſont ſur le Port, & qui nous parurent de la premiere antiquité.

On doute ſi Strabon a voulu dire que cette ville eût un bon Port, ou s'il faut laiſſer dans cet auteur le mot qui exprime qu'elle n'en avoit point. Pour moi je crois que le vieux Mole qui eſt entiérement ruiné, & que l'on croit être l'ouvrage des Genois, avoit eté bâti ſur les fondemens de quelqu'autre Mole plus ancien qui mettoit à couvert du vent de Nord, les vaiſſeaux des Heracliens : car la Rade qui forme la langue de terre ou la preſqu'iſle d'*Acheruſias*, eſt trop découverte, & n'eſt pas même d'un grand ſecours pour les ſaïques, bien loin de pouvoir ſervir de Port à des vaiſſeaux de guerre. Cependant Arrien dit poſitivement que le Port d'Heraclée étoit bon pour ces ſortes de bâtimens. Xenophon aſſûre que les Heracliens en avoient beaucoup, & qu'ils en fournirent quelques-uns pour favoriſer la retraite des Dix milles qui regardoient cette place comme une ville Gréque, ſoit qu'elle eût eté fondée par les Megariens, par les Bœotiens, par ceux de Milet, ou par Hercule même. La belle Médaille de *Julia Domna*, qui eſt chez le Roy, & dont le revers repréſente un Neptune, qui de la main droite tient un Dauphin, & de la gauche un Trident, marque bien la puiſſance que cette ville avoit ſur mer : mais rien ne fait plus d'honneur à ſon ancienne marine, que la flote qu'elle envoya au ſecours de Ptolemée aprés la mort de Lyſimachus l'un des ſucceſſeurs d'Alexandre. Ce fut par ce ſecours que Ptolemée battit Antigonus ; & Memnon remarque qu'il s'y trouvoit un vaiſſeau nommé *le Lyon*, d'une beauté ſurprenante, & d'une grandeur ſi prodigieuſe qu'il avoit plus de trois mille hommes d'équipage.

Les Heracliens fournirent 13 galeres à Antigonus fils de Demetrius, pour s'opposer à Antiochus, & 40 aux Byzantins que le même Prince avoit attaquez. On sçait aussi que la ville d'Heraclée entretint pendant 11 ans, au service des Romains, deux galeres couvertes, lesquelles leur furent d'un grand secours contre leurs voisins, & même contre ces peuples d'Afrique qu'on appelloit *Marrucins*, d'où peut-être est venu le nom de *Marroquins*. L'Histoire est remplie de traits qui marquent bien la puissance des Heracliens sur mer, & par conséquent la bonté de leur Port. Aprés que Mithridate eut fait piller Scio par Dorylaüs, sous prétexte que cette Isle avoit favorisé les Rhodiens; on mit, par l'ordre de ce Prince, les plus illustres Sciotes sur quelques vaisseaux pour les disperser dans le Royaume du Pont; mais les Heracliens eurent la générosité de les arrêter, de les mener dans leur Port, & de renvoyer ces malheureux chargez de présens. Enfin les Heracliens eurent le malheur eux-mêmes, quelques années aprés, d'être battus par Triarius General de la flote Romaine composée de 43 vaisseaux, laquelle surprit celle d'Heraclée forte seulement de 30 vaisseaux équipez à la hâte. Où mettre à couvert tant de navires, si ce n'est dans le Mole dont on vient de parler, puisqu'il n'y a point de Port aux environs de cette place ? Si Lamachus General Athenien, qui avoit eté envoyé pour exiger les contributions des Heracliens, avoit eû l'entrée de ce Mole, il n'auroit pas perdu sa flote par la tempête, dans le temps qu'il ravageoit la campagne avec les troupes qu'il avoit débarquées. Ne pouvant retourner à Athenes, ni par mer, ni par terre, il y fut renvoyé, comme dit Justin, par les peuples d'Heraclée qui se crurent dédommagez du dégat que les Atheniens avoient fait sur leurs terres, en les obligeant à force d'honnêtetez à leur accorder leur amitié.

La caverne par laquelle on prétend qu'Hercule descendit aux Enfers pour enlever le Cerbere, & que l'on montroit encore du temps de Xenophon dans la peninsule *Acherusias*, est plus difficile à découvrir que l'ancien Port d'Heraclée, quoiqu'elle eust deux stades de profondeur. Elle doit s'être abimée depuis ce temps-là, car il est certain qu'il y a eû une caverne de ce nom, laquelle a donné lieu à la fable du Cerbere. On n'a pas frappé sans fondement une Médaille à la teste du 3 Gordien, dont le revers est un Hercule qui assomme le Cerbere aprés l'avoir mis hors de l'antre. Mr Foucaut Conseiller d'E'tat en a une de Macrin, où ce chien est au pied d'Hercule debout, qui tient une massuë de sa main droite; Si Hercule n'a pas eté le fondateur d'Heraclée, il y a certainement eté en grande venération. Pausanias nous apprend qu'on y celébroit tous les travaux de ce Heros. On voit une Médaille de Severe, où Hercule tient sa massuë d'une main, & de l'autre trois Pommes d'or du jardin des Hesperides. On a representé sur une Médaille de Caracalla, Hercule domptant Acheloüs sous la forme d'un taureau. Le combat de ce demi-dieu avec l'Amasone Hyppolite, est exprimé sur une Médaille de Macrin. Le combat du sanglier d'Erymanthe, sur une d'Heliogabale & les legendes de toutes ces Médailles sont au nom des Heracliens. Quand Cotta eut pris la ville d'Heraclée, il y trouva dans le Marché une statuë d'Hercule, dont tous les attributs étoient d'or pur. Pour marquer la fertilité de leurs campagnes, les Heracliens avoient fait frapper des Médailles avec des épis & des cornes d'abondance; & pour exprimer la bonté des plantes medecinales que produisoient les environs de leur ville, on avoit representé sur une Médaille de Diadumene, un Esculape appuyé sur un bâton, autour duquel un serpent étoit tortillé.

Il ne nous reste aucune Médaille, que je sçache, des Roys, ou plutost des Tyrans de cette ville. L'extrait que Photius nous a conservé de Memnon, nous doit consoler de la perte de l'histoire que Nymphis d'Heraclée avoit faite de sa patrie. Non seulement cet auteur se rendit illustre par ses écrits, mais encore par cette Ambassade fameuse où il obligea les Galates à se retirer, dans le temps qu'ils mettoient tout à feu & à sang dans la campagne d'Heraclée.

Cette ville ne fut pas seulement libre dans les premiers temps, mais recommandable par ses Colonies. Clearque un de ses citoyens, qui pendant son exil avoit etudié à Athenes la Philosophie de Platon, y fut rappellé pour appaiser le peuple qui demandoit de nouvelles Loix & une nouvelle repartition des terres; le Senat s'y opposoit puissamment, mais Clearque qui n'avoit pas l'esprit Platonicien se rendit maître des affaires, à la faveur du peuple; il commit mille cruautez dans la ville, & Diodore de Sicile assûre qu'il avoit pris pour modele dans l'art de regner, Denys de Syracuse. Theopompe, fameux historien de Scio, rapporte que les citoyens d'Heraclée n'osoient aller faire leur cour à Clearque, qu'ils n'eussent auparavant déjeuné avec de l'herbe de la Rhüe, bien informez qu'il leur feroit présenter un verre de Cigüe pour les envoyer moins cruellement en l'autre monde.

Clearque fut tué la douziéme année de son regne, pendant les Bachanales que l'on celébroit dans la ville. Diodore assûre que son fils Timothée fut éleû en sa place & qu'il regna 15 ans; mais Justin fait succeder à Clearque son frere Satyrus. Suidas même assûre que Clearque ne fut pas le premier tyran d'Heraclée, puisqu'il vit en songe Evopius autre tyran de sa patrie; & Memnon, à qui il faut s'en rapporter, puisqu'il avoit employé douze

livres de ſon Hiſtoire pour y traiter celle d'Heraclée, eſt du ſentiment de Juſtinien. Memnon, pour marquer le caractere de Satyrus, dit qu'il ne ſurpaſſoit pas ſeulement ſon frere en cruauté, mais encore tous les autres tyrans qui étoient au monde. Attaqué d'un cancer qui lui devora tout le bas ventre juſqu'aux entrailles, aprés avoir ſouffert autant qu'il le meritoit, il ſe déchargea du ſoin des affaires ſur Timothée ſon neveu la 65 année de ſon âge, & la ſeptiéme de ſon regne.

Timothée répondit parfaitement à ſon nom, & fut un Prince accompli dans la paix & dans la guerre; auſſi merita-t-il le nom de *Bienfaiteur*, & de *Sauveur de ſa patrie*. Avant ſa mort il aſſocia au Gouvernement ſon frere Denys, lequel profitant de la retraite des Perſes qu'Alexandre venoit de battre à la bataille du Granique, étendit aſſez loin les limites du Royaume d'Heraclée. Aprés la mort d'Alexandre & de Perdiccas, Denys épouſa Amaſtris fille d'Oxathre frere de Darius, & couſine de cette belle Statira qui avoit merité d'avoir Alexandre pour mari. Alexandre même avoit pris ſoin, avant que de mourir, de marier Amaſtris à Craterus l'un de ſes Favoris, lequel enſuite devenu amoureux de Philas fille d'Antipater, ne trouva pas mauvais qu'Amaſtris, ou *Ameſtris* ſelon Diodore de Sicile, épouſât Denys. Ce Prince étoit un honnête homme qui quitta le nom de tyran pour prendre celui de Roy, qu'il ſoutint avec beaucoup de grandeur; & c'eſt ſans doute de ce Roy dont parle Strabon, lorſqu'il aſſûre qu'il y eut des Tyrans & des Roys d'Heraclée. Le Roy Denys devint ſi gros & ſi gras parmi tant de félicitez, qu'il tomba dans une eſpece de léthargie, dont on avoit même de la peine à le faire revenir, en lui enfonçant des aiguilles bien avant dans les chairs. Nymphis attribuoit cette maladie à Clearque, fils du premier tyran

d'Heraclée, il assûroit que ce Prince s'étoit fait enfermer dans une boëste,d'où il ne montroit que la teste pour donner ses audiances. On en croira ce qu'on voudra; le bon Roy Denys, avec tout cet embonpoint, ne laissa pas d'avoir d'Amastris trois enfans, Clearque, Oxathre, & une fille de même nom. Il laissa la tutele de ses enfans, & l'administration du Royaume à sa femme, & mourut âgé de 55 ans, aprés en avoir regné 30, & merité le nom de Prince *tres benin.* Antigonus un des successeurs d'Alexandre, prit soin de la tutele des enfans de Denys & des affaires d'Heraclée. Mais Lysimachus ayant épousé Amastris, fut le maître de la ville, long-temps même aprés avoir abandonné cette Princesse; car s'étant retiré à Sardes il épousa Arsinoë fille de Ptolemée Philadelphe.

Cependant Clearque II du nom monta sur le trône d'Heraclée avec son frerere Oxathre : mais ces Princes se rendirent odieux par l'horrible assassinat de leur mere qu'ils firent étouffer dans un vaisseau où elle s'étoit embarquée pour aller apparemment d'Heraclée à Amastris, ville qu'elle venoit de fonder & de nommer de son nom. Lysimachus qui regnoit alors en Macedoine, outré d'une action si noire, par un juste retour de tendresse pour Amastris sa premiere femme, vint à Heraclée & fit mourir les deux Princes parricides. ainsi il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent regné pendant 17 ans, comme le veut Diodore de Sicile, qui appelle *Zathras* le plus jeune, au lieu d'*Oxathre.* Lysimachus, suivant Memnon, remit la ville dans sa pleine liberté, mais elle n'en joüit pas long temps, car Arsinoë qui avoit beaucoup de credit sur l'esprit de ce Prince, en ayant obtenu la possession, en donna le gouvernement à Heraclite qui en fut le septiéme tyran.

Les Heracliens aprés la mort de Lysimachus, voulans

ſecoüer le joug de la tyrannie, ſous lequel ils avoient gémi pendant 75 ans, propoſérent à Heraclite de ſe retirer avec ſes richeſſes; mais le tyran en fut ſi irrité, qu'il ſe mit en devoir de faire punir les principaux de la ville; il ne fut pas néanmoins le plus fort, on le mit aux fers, on démolit les murailles de la citadelle juſques aux fondemens; & aprés avoir envoyé une Ambaſſade à Seleucus, autre ſucceſſeur d'Alexandre, on proclama Phocrite adminiſtrateur de la ville; Seleucus ayant receû fort mal leurs Ambaſſadeurs, ils firent une ligue avec Mithridate Roy du Pont, avec les Bizantins, & avec ceux de Chalcedoine; & ils receurent même tous les exilez de leur ville.

La Republique d'Heraclée ſe ſoutint avec honneur, juſqu'au temps que les Romains ſe rendirent formidables en Aſie. Pour s'aſſûrer du Senat, cette Republique députa à Paul Emile & aux deux Scipions; il ne tint pas même aux Heracliens qu'Antiochus ne fiſt ſa paix avec les Romains. Enfin l'intelligence fut ſi bien établie entre Rome & Heraclée, que ces deux villes firent entre elles une ligue offenſive & deffenſive, dont on écrivit les conditions ſur des tables de cuivre à Rome dans le Temple de Jupiter Capitolin, & à Heraclée dans celui de ce même Dieu. Cependant Heraclée fût aſſiegée vigoureuſement par Pruſias Roy de Bithynie, qui l'auroit emportée ſans un coup de pierre qui lui caſſa la cuiſſe, ce qui l'obligea de ſe retirer dans le temps qu'il alloit monter à l'eſcalade. Aprés cela les Galates inquietérent fort cette ville, mais ils furent obligez de ſe retirer. Malgré ſon alliance avec les Romains, elle crut qu'il étoit de ſon interêt de garder la neutralité pendant la guerre que les Romains firent à Mithridate ſous le commandement de Murena. Epouvantée d'un côté de leur formidable puiſ-

ſance, & allarmée du voiſinage du Roy du Pont, Heraclée refuſa d'abord l'entrée de ſon Port à l'armée de ce Prince, & ne lui fournit que des munitions de bouche. Enſuite à la perſuaſion d'Archelaus General de la flote, les Heracliens lui donnérent cinq galeres, & coupérent la gorge ſi ſecrettement aux Romains qui ſe trouvérent dans leur ville pour exiger le tribut, qu'on ne pût jamais avoir aucun indice de leur mort. Enfin Mithridate lui-même fut reçû dans la place par le moyen de Lamachus ſon ancien ami qu'il gagna à force d'argent.

Ce Prince y laiſſa Cannacorix avec quatre mille hommes de garniſon ; mais Lucullus aprés avoir battu Mithridate fit aſſiéger la ville par Cotta, qui l'ayant priſe par trahiſon & entiérement pillée, la réduiſit en cendres. Il reçeut le ſurnom de *Pontique* à Rome ; mais les richeſſes immenſes qu'il avoit emportées d'Heraclée, lui attirérent de cruelles affaires. Il fut accuſé en plein Senat par un des plus illuſtres citoyens, qui dépeignit avec des couleurs ſi vives l'incendie d'une puiſſante ville, laquelle n'avoit manqué à l'alliance des Romains que par la fraude de ſes Magiſtrats, & par la fourberie de ſes ennemis, qu'un Senateur ne pût s'empeſcher de dire à Cotta, *nous t'avions ordonné de prendre Heraclée, mais non pas de la détruire.* On renvoya par ordre du Senat tous les captifs, & les habitans furent rétablis dans la poſſeſſion de leurs biens. On leur permit l'uſage de leur Port & la faculté de commercer. Britagoras n'oublia rien pour la repeupler & fit long-temps, quoi qu'inutilement, ſa cour à Jules Ceſar pour obtenir la premiere liberté de ſes citoyens. Ce fut apparemment dans ce temps-là que les Romains y envoyérent la Colonie dont parle Strabon, & dont une partie fut reçeüe dans la ville & l'autre dans la campagne. Avant la bataille d'Actium M. Antoine donna ce quartier d'He-

raclée à Adiatorix fils de Demenecelius Roy des Galates, & celui-ci par la permiſſion, à ce qu'il dit, d'Antoine, fit couper la gorge aux Romains qui s'y trouvérent; mais aprés la défaite de ce General il ſervit de triomphe, & fut mis à mort avec ſon fils. Aprés cette expédition, Heraclée fut du département de la Province du Pont, laquelle fut jointe à la Bithynie. Voilà comment cette ville fut incorporée dans l'Empire Romain ſous lequel elle fleuriſſoit encore, comme il paroît par le reſte de l'inſcription de Trajan, dont on a parlé plus haut.

Heraclée paſſa enſuite dans l'Empire des Grecs, & c'eſt dans la décadence de cet Empire qu'on luy donna le nom de *Penderachi*, lequel ſuivant la prononciation des Grecs, ſemble un nom corrompu *d'Heraclée du Pont.* Elle fut poſſedée par les Empereurs de Trebiſonde aprés que les François eurent occupé l'Empire de Conſtantinople; mais Theodore Laſcaris l'enleva à David Comnene Empereur de Trebiſonde. Les Genois ſe ſaiſirent de Penderachi dans leurs conquêtes d'Orient, & la gardérent juſques à ce que Mahomet II le plus grand Capitaine de ſon temps, les en chaſſa. Depuis ce temps là elle eſt reſtée aux Turcs; ils l'appellent *Eregri* qui paroit tenir encore quelque choſe d'Heraclée. Preſentement on n'y connoît ni Tyrans, ni Romains, ni Genois. Un ſeul Cadi y exerce la Juſtice, un Vaivode y exige la taille & la capitation des Grecs, les Turs y payent ſeulement les droits du Prince; trop heureux de fumer tranquillement parmi ces belles mazures, ſans ſavoir ni s'embarraſſer de ce qui s'y eſt paſſé autrefois.

Nous ne fûmes pas auſſi long-temps dans Penderachi qu'il m'en auroit fallu pour pouvoir en débroüiller l'hiſtoire, car nous ne fîmes qu'y coucher; & nous en partîmes le 2 May par un beau temps qui nous laiſſa faire 80

milles tout à nôtre aiſe. Nous entrâmes ſur les quatre heures aprés midi dans la riviere de *Partheni*, dont les Grecs ont encore conſervé le nom ; mais les Turcs l'appellent *Dolap*. La riviere n'eſt pas bien grande, quoique ce fut une de celles que les Dix milles apprehendoient de paſſer. Strabon & Arrien aſſûrent qu'elle ſéparoit la Paphlagonie de la Bithynie. Si ce premier autheur revenoit au monde, il la trouveroit auſſi belle qu'il l'a décrite. Ses eaux coulent encore parmi ces prairies fleuries qui lui avoient attiré le nom de *Vierge*. Denys de Byzance auroit mieux fait de les faire paſſer au travers de la campagne d'Amaſtris, que par le milieu de la ville ; auſſi croit-il que le nom de *Vierge* lui fut donné à l'occaſion de Diane que l'on adoroit ſur ſes bords. Les Citoyens d'Amaſtris l'avoient repreſentée ſur une Médaille de M. Aurele ; le fleuve a le viſage d'un jeune homme couché, tenant un roſeau de la main droite, avec le coude appuyé ſur des roches d'où ſortent ſes eaux. Pline n'a pas bien connu la diſpoſition de ces côtes, car il a placé la riviere de Partheni bien loin au delà d'Amaſtris, & même plus loing que *Stephane* dont nous parlerons dans la ſuite. Cependant nous découvrîmes Amaſtris le lendemain 3 May ſur les 9 heures du matin, & nous nous retirâmes ce jour là dans la riviere de *Sita*, aprés avoir fait 70 milles, moitié à la voile & moitié à la rame.

Amaſtris, qu'on *appelle* aujourd'hui *Amaſtro*, & non pas *Famaſtro*, comme l'on voit dans nos Cartes, eſt un méchant village bâti ſur les ruines de l'ancienne ville d'Amaſtris, par la Reine dont on vient de parler, laquelle y réunit quatre villages, *Seſame*, *Cytore*, *Cromna* & *Tios* ; mais les habitans de Tios quitterent peu de temps aprés cette ſocieté ; & Seſame qui étoit comme la citadelle de la ville, prit proprement le nom d'Amaſtris. Il faut lire Ar-

rien pour bien entendre Strabon ; car Arrien comptant 90 ſtades, de la riviere Parthenius à Amaſtris ; 60 ſtades d'Amaſtris à Erythine ; autant de là à Cromna, & de Cromna à Cytore, où il y avoit un Port, 90 ſtades ; on ne peut conclure autre choſe, ſi ce n'eſt que la Reine Amaſtris pour peupler ſa nouvelle ville y fit venir des habitans de tous ces villages. Memnon d'ailleurs le déclare en termes exprés, & aſſûre que ce changement arriva aprés la retraite d'Amaſtris, indignée de ce que Lyſimachus ſon mari venoit d'épouſer Arſinoë à Sardes. Or puiſque, ſelon Strabon, la citadelle qui s'appelloit auparavant Seſame, prit le nom d'Amaſtris, il eſt hors de doute que l'ancienne ville de Seſame, dont a fait mention Eſtienne de Byzance, où il dit que Phinée fixa ſa premiere demeure, étoit ſituée où eſt preſentement Amaſtro. Pline convient qu'autrefois Amaſtris s'appelloit *Seſame*, & que le mont Cytore ſi fameux par ſes boüis, dont toutes les côtes de la mer Noire ſont couvertes, étoit éloignée de Tios de 63 milles. Cytore fut un Port dépendant de Sinope, mais Amaſtris ſuivit la fortune d'Heraclée. La ſituation d'Amaſtris eſt avantageuſe, car elle ſe trouve ſur l'Iſthme d'une preſqu'iſle, dont les deux échancrures forment autant de Ports ; du temps d'Arrien il y en avoit un fort bon pour les vaiſſeaux de guerre, tous les deux ſont remplis de ſable aujourd'hui. Cet auteur traite Amaſtris de ville grecque, à cauſe que ſa fondatrice, quoique Perſienne, étoit Reine d'Heraclée, & qu'elle avoit commencé par une colonie de Grecs. La bonté des Ports d'Amaſtris avoit donné lieu au Senat & au peuple de cette ville de faire frapper quelques Médailles : on en trouve aux teſtes de Nerva, de M. Aurele, de la jeune Fauſtine, de Lucius Verus, dont les revers répreſentent une fortune debout, laquelle tient de la main droi-

te un timon, & de la gauche une corne d'abondance. On n'avoit pas manqué d'en frapper en l'honneur de Neptune, comme celle d'Antonin Pie qui eſt chez le Roy, où ce Dieu marin tient de la main droite un Dauphin, & de la gauche un Trident. Il eſt aſſez ſurprenant qu'il ſe voye tant de Médailles d'une ville qui n'a pas fait beaucoup de bruit dans l'Hiſtoire : on y en avoit frappé, pour ainſi dire, pour toutes les Divinitez. La Diane d'Epheſe n'y avoit pas eté oubliée. Il y a chez le Roy une Médaille de Domitia femme de Domitien, ſur le revers de laquelle cette Diane eſt répreſentée. On voit des Médailles d'Amaſtris à la teſte d'Antonin Pie, avec des revers de Jupiter, de Junon, de la Mere des Dieux, de Mercure, de Caſtor & de Pollux. On en voit même une à la teſte de M. Aurele, & au revers d'Homere, comme ſi la ville d'Amaſtris avoit voulu ſe glorifier de la naiſſance de ce grand homme. Il n'y a pas de plus belle Médaille de cette ville que celle qui eſt chez le Roy, à la teſte de Julia Mæſa, le revers répreſente Bacchus tout debout vêtu en femme, tenant une pinte de la main droite; Jupiter eſt à gauche debout auſſi mais avec des attributs bien differens, car il a une pique à la droite, & la foudre à la gauche. La Médaille de M. Aurele marque bien que cette ville devoit avoir eû des avantages conſidérables ſur ſes voiſins, puiſqu'elle a pour revers une femme avec des trophées à ſa gauche. Celles de Fauſtine la jeune & de Gordien Pie ſont remarquables par leurs revers, ſur leſquels il y a une Victoire qui de la main droite tient une couronne & une palme de la gauche. Celle de Lucius Verus n'eſt pas moins eſtimable, c'eſt une Victoire aîlée avec les mêmes attributs. Le Roy en a une belle à la teſte du même Empereur; Mars tout nud eſt ſur le revers le caſque en teſte, dans l'attitude d'un homme qui marche

la pique à la main droite, & un bouclier à la gauche. Par rapport à la Medecine, je ſçai bon gré aux citoyens d'Amaſtris d'avoir frappé pluſieurs Médailles en ſon honneur: on voit beaucoup d'Eſculapes d'Amaſtris avec des bâtons, autour deſquels un ſerpent eſt tortillé. La Deeſſe *Salus* eſt répreſentée ſur quelques autres où les ſerpens ne ſont pas oubliez; la pluſpart des teſtes ſont d'Adrien, d'Antonin Pie, de M. Aurele, de Fauſtine la jeune.

On ne voit aucune Médaille de la fondatrice Amaſtris qui fut ſuffoquée ſur mer par ordre de ſes freres. Aprés ſa mort Lyſimachus donna les villes d'Amaſtris, d'Heraclée & de Tios à ſa femme Arſinoë, qui les remit à Hercule 7^e^. tyran ou Roy d'Heraclée. Son regne ne fut pas long, car Lyſimachus étant mort quelque temps aprés, Heraclée & Amaſtris ſecoüérent le joug. Amaſtris même fut démembrée du Royaume des Heracliens; & lorſque Antiochus fils de Seleucus déclara la guerre à Nicomede Roy de Bithynie, ce même Nicomede qui avoit beſoin du ſecours des Heracliens, ne pût jamais les faire rentrer dans la poſſeſſion d'Amaſtris, parce qu'elle étoit occupée par Eumene qui aima mieux en faire préſent à Ariobarzane fils de Mithridate, que de la rendre à ceux d'Heraclée.

Aprés la priſe d'Heraclée par Cotta, Triarius par l'ordre de ce General ſe ſaiſit d'Amaſtris où Cannacorix s'étoit retiré; & depuis ce temps là cette ville reſta ſous la domination des Romains & de leurs Empereurs, juſques à l'établiſſement des Empereurs Grecs. Elle fut de l'Empire de Trebiſonde fondé par les Comnenes, aprés que les François ſe furent établis à Conſtantinople: mais Theodore Laſcaris ayant défait Iathine Sultan d'Iconium, prit Amaſtris en 1210. avec Heraclée, & quelques autres places. Amaſtris étoit en la puiſſance des Genois lorſque

Mahomet II prit Conſtantinople & Pera. Ils jugérent à propos de lui déclarer la guerre ſur le refus qu'il fit de leur rendre Pera. Mahomet alla en perſonne à Amaſtris avec une nombreuſe artillerie, laquelle fit une ſi forte impreſſion, non ſur les murailles de la ville, mais ſur l'eſprit des habitans, qu'ils lui en ouvrirent les portes. Il n'y laiſſa que la troiſiéme partie des habitans, & fit tranſporter le reſte à Conſtantinople.

Nous laiſſerons la ville d'Amaſtro entre les mains des Turcs, & pourſuivrons nôtre route. Le 4 May nous quittâmes la riviere de *Sita* que je ne trouve ni dans les Cartes ni dans les Auteurs: nous n'allâmes qu'à 30 milles au delà, & la tramontane nous obligea de camper ſur une méchante plage où nous eûmes de la peine à nous mettre à l'abri du vent. Le 5 May nous doublâmes le Cap *Piſello,* que les anciens ont connu ſous le nom de *Carambis,* & qu'ils ont oppoſé au front de Belier de la Cherſoneſe Taurique, que l'on appelle aujourd'hui *la petite Tartarie* ou *Crimée.* Les anciens, comme remarque Strabon, ont comparé la mer Noire à un arc bandé, dont la corde eſt repreſentée par la côte meridionale, laquelle ſeroit preſque en ligne droite ſans le Cap Piſello.

Ce jour là 5 May nous ne fimes que 50 milles, & campâmes ſur le bord de la mer à *Abono* où il n'y a que de méchantes caſernes deſtinées pour un grand nombre d'ouvriers qui travaillent à des cordes pour les vaiſſeaux & pour les galeres du Grand Seigneur. J'ai oublié de dire que les côtes de la mer Noire fourniſſent abondamment tout ce qu'il faut pour remplir les arſenaux, les magazins & les ports de cet Empereur. Comme elles ſont couvertes de foreſts & de villages, les habitans ſont obligez de couper des bois pour la marine, & de les ſcier. Quelques-uns travaillent aux cloux, les autres aux voiles, aux cordes &

agretz neceſſaires. On met des Janiſſaires qui ont inſpection ſur ces ouvriers, & il y a des Commiſſaires pour lever les equigages. C'eſt de là que les Sultans ont tiré leurs plus puiſſantes flotes dans le temps de leurs conquêtes, & rien ne ſeroit plus aiſé que de rétablir leur marine. Le pays eſt excellent, il abonde en vivres, comme bled, ris, viande, beurre, fromages; & les gens y vivent tres ſobrement.

Il ſemble qu'*Abono* ſoit le reſte du nom d'une ancienne ville appellée *Les murs d'Abonos*. Si j'écrivois à quelque homme de lettre condamné depuis long-temps à feüilletter des vieux livres, je me ferois beaucoup valloir ſur cette prétenduë découverte; mais comme j'ay l'honneur d'écrire à un Miniſtre qui connoît la juſte valeur des choſes, à peine oſai-je propoſer cette conjecture. Quoiqu'il en ſoit, ces murs d'Abono n'ont jamais êtez qu'un méchant village dont Strabon, Arrien, Ptolemée & Eſtienne de Byzance nous ont conſervé le nom.

Je fais bien plus de cas d'une eſpece admirable de *Chamærhododendros* à fleur jaune que nous y découvrîmes; non ſeulement elle peut ſervir, de même qu'une autre belle eſpece de ce genre à fleur purpurine que nous avions veüe au delà de Penderachi, à éclaircir un endroit de Pline; mais encore à rendre raiſon de cette cruelle avanture arrivée aux Dix milles, qui aprés la défaite du jeune Cyrus ſe retirérent dans leur pays par les côtes de la mer Noire. J'aurai l'honneur, M^gr^, de vous envoyer les deſcriptions de ces deux plantes, lorſque nous en aurons veû les fruits bien formez.

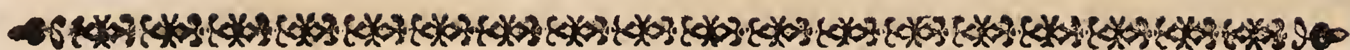
Nous partîmes d'Abono le 16 May dans le deſſein d'aller à *Sinope*; mais la pluye nous obligea de reſter à moitié chemin, & de camper le long de la plage à 40 milles de cette ville. On voit d'aſſez beaux villages ſur la côte, à l'en-

l'entrée des bois qui ſont d'une beauté ſurprenante. *Stephanio* n'eſt pas un des moindres ; ce nom a tant de rapport avec celui de *Stephane* qui ſe trouve dans Pline, dans Arrien, dans Marcien d'Heraclée & dans Eſtienne de Byzance, qu'on ne peut guere douter qu'il n'en ſoit dérivé, & que par conſéquent l'ancienne ville ne fuſt proche de ce village.

La mer fut ſi groſſe le lendemain 17 May, que nous fûmes obligez de débarquer à une anſe à huit milles de Sinope, où nous allâmes le même jour à pied en herboriſant ; nous y ſéjournâmes pendant deux jours.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.





# LETTRE XVII.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Description des Côtes de la mer Noire, depuis Sinope jusques à Trebisonde.

Il seroit à souhaiter que parmi tant de Reglemens qui ont eté faits en France pour l'avancement des Sciences & des beaux Arts, il y en eût quelqu'un qui regardât précisément la perfection de la Geographie: car les fautes que font les Geographes sont tres essentielles, & elles sont cause que tres souvent les voyageurs, les Pilotes, & même quelquefois les Officiers Géneraux prennent de fausses mesures. Je voudrois qu'on exigeast des Geographes quelques marques de leur capacité, avant que de leur permettre de publier des Cartes; & qu'ils fussent obligez de voyager eux-mêmes pendant un certain temps, puisqu'ils veulent guider les autres dans leurs voyages.

Je ne trouve rien de si difficile que de faire une Carte Geographique qui soit exacte. Il faudroit pour cela parcourir les lieux dont on veut donner le plan, en prendre les mesures avec de bons instrumens, & faire les observations necéssaires par rapport au ciel. Nos plus fameux Geographes travaillent le plus souvent à veüe de pays, sans connoître les endroits qu'ils veulent réprésenter; ils copient les Cartes qui ont déja paru, ils s'en rapportent à des relations imparfaites, & ils se croyent fort habiles quand ils ont fait graver sur les marges de leurs ouvrages




Veüe de Sinope sur les Côtes de la Mer Noire.

quelques ornemens particuliers, qui le plus souvent n'ont aucun rapport avec les pays dont ils font la description. Les Cartes marines sont plus exactes que les autres, parce que les frequens naufrages ont enfin fait sentir la necessité qu'il y a de connoître les côtes; neantmoins les contours de ces côtes sont ordinairement mal dessinez. Enfin si l'on a des connoissances certaines par rapport à la Geographie, comme il n'en faut pas douter, on en a l'obligation aux Astronomes qui, par des observations réiterées, ont déterminé la position d'une infinité de lieux. Que ne doit-on pas aux découvertes de Galilée & de ceux qui ont suivi ses veües! Non seulement M^r^ Cassini merite le nom du plus grand Astronome de ce siécle, mais encore celui du plus grand Geographe qui ait paru. Si nous avons d'excellentes Cartes de M^rs^ de Lisle, c'est parce qu'ils sont habiles Cosmographes, & qu'ils sont en commerce avec les plus sçavans Astronomes, & avec les plus habiles voyageurs. Combien voit-on de Geographes en France, en Hollande, & en Italie où se font la plusspart des Cartes nouvelles, soit de terre, soit de mer; combien, dis-je, voit-on de Geographes s'appliquer à l'Astronomie! La plusspart bâtissent des Royaumes, des Provinces, des Mappemondes auprés de leur feu, la regle & le compas à la main, sans être jamais sortis de leur ville, ou sans avoir consulté ceux qui ont eté sur les lieux.

C'est la position de *Sinope* qui m'a mis de mauvaise humeur contre nos Geographes. Elle est si bien marquée dans Polybe & dans Strabon, qu'il n'est pas permis d'ignorer que cette ville occupe l'Isthme d'une presqu'isle d'environ six milles de circuit, terminée par un Cap considérable. Cependant Sinope est répresentée dans nos Cartes sur une plage toute découverte, sans qu'on y remarque aucun Port, quoiqu'elle en ait deux fort bons & bien

décrits par Strabon. Une ſituation ſi avantageuſe invita ſans doute les Mileſiens à y bâtir une place, ou au moins à y envoyer une colonie ; car Autolicus, un des Argonautes, paſſoit pour en être le fondateur. Plutarque & le Scholiaſte d'Appollonius le Rhodien, remontent plus loin pour trouver l'origine de cette ville, mais on ne s'intereſſe plus pour ces ſortes de recherches. Les habitans de Sinope entreprirent de fortifier toutes les avenuës de leur Cap pour s'oppoſer aux entrepriſes de ce Mithridate qui, ſuivant Polybe, deſcendoit d'un des ſept Perſes qui firent mourir les Mages, & qui gouvernoit le pays que Darius avoit donné pour récompenſe à ſes ancêtres ſur la côte du Pont Euxin ; c'étoit peut-être le même Mithridate fondateur du Royaume du Pont !

Il ne faut pas confondre ce fondateur avec le grand Mithridate Eupator fils de Mithridate Evergete. Eupator naquit à Sinope, il y fut elevé, il l'honora de ſes bienfaits, la fortifia & la mit en état de réſiſter à Murena General de l'armée Romaine, aprés que Sylla ſe fut retiré d'Aſie : Enfin Mithridate fit Sinope la capitale de ſes Etats, & Pompée voulut qu'il y fuſt enterré. Pharnace fut le premier qui priva cette ville de ſa liberté. Ce Pharnace ne fut pas le fils du grand Mithridate, mais ſon ayeul ; car ſuivant la généalogie des Roys du Pont, dreſſée par Tollius, il y eût un Pharnace qui fut pere de Mithridate Evergete. Lucullus joignit Sinope aux conquêtes des Romains, en délivrant cette place du joug des Ciliciens, qui s'en étoient emparez, ſous pretexte de la conſerver à Mithridate. Les Ciliciens, aux approches des troupes Romaines, mirent le feu à la ville & ſe ſauvérent pendant la nuit : mais Lucullus, que les veritables citoyens regardoient comme leur liberateur, entra dans Sinope & fit mourir huit mille Ciliciens qui n'avoient pas fait la

même dilgence que les autres. Il rétablit les habitans dans la possession de leurs biens & leur rendit toutes sortes de bons offices ; frappé de ce qu'il avoit veû en songe le fondateur de leur ville le jour qu'il y fit son entrée. Les Romains y envoyérent une Colonie, laquelle occupa une partie de la ville & de la campagne. Cette campagne est encore aujourd'hui telle que Strabon l'a dépeinte, c'est à dire, que le terrein qui est entre la ville & le Cap est rempli de jardins & de champs. Appien rapporte la prise de Sinope d'une autre maniére, neanmoins il convient du songe & de la clemence de Lucullus. Ce General, selon Plutarque, en poursuivant les fuyards, trouva sur le bord de la mer la statuë de ce même Autolycus, laquelle ils n'avoient pas eû le temps d'embarquer, & la fit enlever. C'étoit un bel ouvrage auquel on rendoit des honneurs divins & qui, suivant la croyance des peuples, rendoit des Oracles.

Il y a apparence que l'on frappa dans ce temps-là à Sinope la Médaille que j'en ay apportée, ou du moins que c'est à l'occasion de Lucullus qu'elle y fut frappée. D'un côté c'est une teste nuë à la Romaine, laquelle me paroit celle de ce General ; au revers c'est une corne d'abondance qui marque les richesses que les Ports de Sinope y attiroient. Elle est placée entre les deux bonnets de Castor & de Pollux ; & ces bonnets qui sont surmontez d'autant d'étoilles, nous apprennent que ces enfans de Jupiter & de Leda favorisoient la navigation des Sinopiens. Les Colonies qu'ils avoient fondées marquent que leur puissance sur mer s'étendoit bien loin ; mais il n'y a rien de plus glorieux pour cette ville, que le secours qu'elle donna au reste de l'armée des Dix mille Lacedemoniens, dont la retraite fait un des plus beaux morceaux de l'Histoire grecque.

Les Sinopiens affectérent même, sous les Empereurs Romains, de conserver à leur ville le nom de Colonie Romaine. Patin nous a donné le type de deux Médailles dont les legendes en font mention, l'une est à la teste de Caracalla, & l'autre à celle de Geta : celle-ci a pour revers un poisson, & me fait souvenir du grand commerce de poisson qu'on fait encore aujourd'hui en cette ville. Hormis les cables & les cordes que l'on y charge pour Constantinople, on n'y trafique qu'en salines & en huile de poisson. Les principales salines sont les Maquereaux & les Pelamides ou jeunes Thons. Les huiles se tirent des Dauphins & des veaux de mer. A l'égard de la Médaille de Caracalla, elle répresente Pluton à demi couché sur un lit; sa teste est chargée d'un boisseau, une aigle s'appuie sur le poing de sa main gauche, & il tient de la droite une haste pure, c'est à dire une lance sans fer. Tacite aprés avoir parlé des prétendus miracles de Vespasien qui avoit rendu la veüe à un aveugle & fait marcher un estropié dans la ville d'Alexandrie, raconte de quelle maniére la statuë de Pluton, ou du Jupiter de Sinope, fut transportée à Alexandrie par ordre de Ptolemée premier Roy d'Egypte. Ce Prince envoya une celebre Ambassade au Roy de Sinope, appellé *Scydrothemis*, lequel gagné par des présens d'un grand prix, aprés avoir amusé les députez pendant trois ans sous divers pretextes, permit enfin que le Dieu partît; mais ce ne fut pas sans miracle. Pour satisfaire apparemment le peuple qui envioit un si grand bonheur à l'Egypte, & qui apprehendoit les suites fâcheuses du départ de cette divinité; on fit courir le bruit que le Temple étoit tombé, & que la statüe étoit venüe s'embarquer d'elle-même & de son bon gré. Que ne dit-on pas quand on veut parler miracle? Le bruit se répandit qu'elle avoit passé dans trois jours

de Sinope à Alexandrie. On lui dreſſa dans cette ville un Temple magnifique, dans le même endroit où il y en avoit eû autrefois un conſacré à Serapis & à Iſis; le nom même de Serapis lui en reſta peut-eſtre pour cette raiſon; car Euſtathe remarque que le Dieu Serapis des Egyptiens eſt le même que le Jupiter de Sinope.

Pharnace par ſa révolte ayant obligé le grand Mithridate ſon pere à ſe tuer, feignit d'être ami des Romains, & ſe contenta du Boſphore Cimmerien que Pompée lui accorda: mais quelque temps aprés ſe flattant de pouvoir recouvrer les autres Royaumes de ſon pere, pendant que ce même Pompée & Jules Ceſar avoient mis en combuſtion tout l'Empire Romain, il leva le maſque & prit pluſieurs villes des côtes du Pont-Euxin ; Sinope ne fut pas des dernieres. Il fut battu enſuite par Ceſar & obligé de rendre Sinope à Domitius Calvinus qui eut ordre du General de continüer la guerre contre Pharnace. On ne ſçait pas ſi la ville fut maltraitée alors, mais il eſt certain que les murailles en étoient encore belles du temps de Strabon qui vivoit ſous Auguſte ; celles d'aujourd'hui ont été bâties ſous les derniers Empereurs Grecs. Les murailles ſont à double rempart, deffenduës par des tours la pluſpart triangulaires & pentagones, qui ne préſentent qu'un angle. La ville eſt commandée du côté de terre, & il faudroit deux armées navales pour l'aſſiéger par mer. Le Château eſt fort négligé aujourd'hui. Il y a peu de Janiſſaires dans la ville, & l'on n'y ſouffre aucuns Juifs. Les Turcs qui ſe méfient des Grecs, les obligent de loger dans un grand fauxbourg ſans deffence. Nous ne trouvâmes aucune inſcription ni dans la ville ni aux environs, mais en récompenſe, outre les morceaux de colomnes de marbre qui ſont enclavez dans les murailles, on en voit une prodigieuſe quantité dans le cimetiere des

Turcs, parmi plusieurs chapiteaux, bases & piédestaux de même espece : ce sont les restes des débris de ce magnifique Gymnase, du Marché & des Portiques dont Strabon fait mention, sans parler des anciens Temples de la ville. Le Pacha campa avec toute sa Maison au pied des murailles, entre la ville & le fauxbourg. Pour nous qui étions regardez comme des profanes, quoiqu'on nous traitât chez le Pacha le plus honnêtement du monde, nous logeames dans le fauxbourg chez un Grec qui vendoit de fort bon vin de treille, car on n'y voit point de vignes basses. Les eaux y sont excellentes, & l'on y cultive des Oliviers d'une grandeur assez raisonnable : mais quelque belle que soit cette campagne, elle ne produit que des plantes assez communes, si l'on en excepte une espece d'Absinthe qui naît dans le sable le long de la marine, & qui suivant les apparences doit être l'*Absinthe Pontique* des anciens, laquelle je crois n'avoir été connüe d'aucun auteur moderne. Peut-être qu'elle est plus commune vers les embouchûres du Danube, car Ovide assûre que les champs n'y produisent rien de plus ordinaire que l'absinthe. Peut-être aussi qu'il parle en poëte, & qu'il ne se sert du mot d'*Absinthe*, que pour mieux faire sentir les amertumes de son exil.

La plante dont nous parlons est un sous-arbrisseau de la hauteur de deux pieds, dur, touffu, & branchu dés le bas où il est gros comme le petit doit & roussâtre. Le reste, de même que les branches, en est cotoneux & blanc. Toute la plante est garnie de feüilles de même couleur, assez molles, presque rondes, larges de deux pouces; mais découpées plus menu que cette espece que l'on cultive dans les jardins sous le nom de *la petite Absinthe*, ou de l'*Absinthe de Galien*. Des aisselles des feüilles de nôtre *Absinthe du Pont*, naissent des branches & des brins char-

chargez de feüilles moins arrondies & découpées encore plus menu ; les derniéres qui ſe trouvent vers l'extrémité des branches, leſquelles ſont aſſez ſerrées les unes contre les autres, n'ont qu'environ demi pouce de long ſur demi ligne de large, & ſont ordinairement toutes ſimples, ou n'ont au plus qu'une ou deux diviſions. Les fleurs naiſſent en abondance tout le long des branches & des brins qui ſont plus cotoneux & plus blancs que le reſte de la plante. Chaque fleur eſt un bouton de deux lignes de long composé de feüilles tres menuës poſées en écailles & couvertes d'un duvet aſſez épais, leſquelles enveloppent ſept ou huit fleurons d'un jaune pâle, tres menus, diviſez en cinq pointes dans l'endroit où ils s'évaſent ; ils laiſſent échaper une petite gaine plus foncée, au travers de laquelle déborde un filet verdâtre. Chaque fleuron porte ſur un embryon de graine, qui ne meurit que dans l'arriere ſaiſon ; elle eſt tres-petite & brune. On cultive cette eſpece d'Abſinthe dans le Jardin du Roy depuis plus de 20 ans, & je ne ſçai d'où elle y eſt venüe. Peut-être que quelque Miſſionnaire en a apporté la graine des côtes de la mer Noire. La racine de cette eſpece d'Abſinthe eſt dure, ligneuſe, rouſſatre, diviſée en fibres ondoyantes & cheveluës. Les feüilles & les fleurs ſont d'une tres-grande amertume. Leur odeur eſt moins forte que celle de l'Abſinthe commune qui ſe trouve naturellement dans les Alpes, & que l'on cultive dans tous les jardins de l'Europe.

Charatice Capitaine Mahometan ſurprit Sinope & la pilla, dans le deſſein d'enlever les threſors que les Empereurs y avoient mis en dépoſt ; mais il fut obligé d'abandonner la place ſans toucher aux richeſſes, ſur l'ordre du Sultan ſon maître qui recherchoit l'amitié d'Alexis Comnene, & qui lui avoit envoyé un Ambaſſadeur. Le

gouvernement de la ville fut donné à Conſtantin Dalaſtene parent de l'Empereur, & le plus grand Capitaine de ce temps-là. Lorſque les François & les Venitiens ſe rendirent maîtres de Conſtantinople, Sinope tomba ſous la puiſſance des Comnenes, & fut une des principales villes de l'Empire de Trebiſonde. Sinope devint dans la ſuite une Principauté indépendante de Trebiſonde; & ce fut apparemment quelque Sultan qui en fit la conquête dans le temps qu'ils ſe répandirent dans l'Aſie mineure, car Ducas rapporte que Mahomet II étant à Angora en 1461. y fut ſalüé, & reçeut les preſens d'Iſmael Prince de Sinope, par les mains de ſon fils. Mahomet lui ordonna de faire ſavoir à ſon pere qu'il eût à lui remettre ſes Etats; le compliment étoit un peu dur, mais la flote Turque paroiſſant devant la ville, fit prendre à Iſmael le parti d'obéir. Calcondyle aſſûre qu'il fit un échange de ſa Principauté avec la ville de *Philippopolis* en Thrace, quoiqu'il y eût 400 pieces d'artillerie ſur les remparts de Sinope. Par le même traité Mahomet acquit *Caſtamene* ville tres forte, laquelle dépendoit de la même Principauté. Les Turcs qui reprochent aux Chrétiens de ſe faire entre eux de cruelles guerres, ne ſont pas bien inſtruits de l'Hiſtoire de leur Empire; car les premiers Sultans n'ont pas fait difficulté de dépoüiller les premiers Mahometans dont les terres étoient, comme l'on dit, de leur bienſéance. Tout le monde ſçait qu'ils n'ont conquis l'Aſie mineure que ſur des Princes de leur religion qui s'étoient erigez en petits Souverains aux dépens des Grecs.

On ne ſçauroit paſſer par Sinope ſans ſe ſouvenir du fameux Philoſophe Diogene le Cinique: ce Diogene dont Alexandre admiroit les bons mots en étoit natif. Vous ſçavez, M[gr], qu'Alexandre dit un jour à ſes Courtiſans, qu'il ſouhaiteroit être Diogene, s'il n'étoit pas Alexan-

dre, & que ce fut à l'occaſion d'une réponſe de ce Philoſophe; car le Prince l'ayant honoré d'une de ſes viſites à Corinthe, lui demanda *s'il avoit beſoin de quelque choſe :* Diogene lui répondit, *qu'il n'avoit beſoin que de la chaleur du Soleil, & qu'il le ſupplioit de ſe ranger pour ne pas l'en priver.* On voit ſon Epitaphe ſur un ancien marbre à Veniſe dans la cour de la maiſon d'Erizzo; elle eſt au deſſous de la figure d'un Chien qui eſt aſſis ſur ſon derriere, & on peut la traduire ainſi.

Dem. *Parle donc Chien, de qui gardes-tu le tombeau avec tant de ſoin !* Rép. *Du Chien.* Dem. *Qui eſtoit donc cet homme que tu appelles Chien !* Rép. *C'étoit Diogene.* Dem. *D'où eſt-ce qu'il étoit !* Rép. *De Sinope, c'eſt lui qui vivoit autrefois dans un tonneau, & qui a preſentement les aſtres pour domicile.*

Au reſte la terre de Sinope de laquelle Strabon, Dioſcoride, Pline & Vitruve ont parlé, n'eſt pas verte, comme pluſieurs perſonnes le croyent, s'imaginans que la couleur verte que l'on appelle *Sinople* en terme de Blazon, en a tiré ſon nom. La terre de Sinope eſt une eſpece de Bol plus ou moins foncé, que l'on trouvoit autrefois autour de cette ville & que l'on y apportoit pour le diſtribuer. Ce qui marque que ce n'étoit autre choſe que du Bol, c'eſt que les autheurs, que l'on vient de citer, aſſûrent qu'il étoit auſſi beau que celui d'Eſpagne: tout le monde ſçait qu'on trouve de tres beau Bol en pluſieurs endroits de ce Royaume, où on l'appelle *Almagra;* & ce Bol, ſuivant les apparences, eſt un *Safran de Mars* naturel. Il ſe peut faire neanmoins qu'il y ait quelque eſpece de terre verte dans la campagne de Sinope, car Calcondyle aſſûre qu'il y a d'excellent cuivre aux environs, & je crois que la terre verte que les anciens nommoient *Theodotion* n'étoit proprement que du *vert de gris* naturel, tel qu'on le

trouve dans les mines de cuivre. Les anciens estimoient la terre verte de Scio, mais on ne l'y connoît plus, ou du moins personne ne pût nous en apprendre des nouvelles.

Nous partîmes de Sinope le 10 May, & nous ne fimes que 18 milles, parce que le mauvais temps nous conduisit à *Carsa*, comme prononcent les gens du pays. Ce village est nommé *Carosa* dans nos Cartes, & ce nom approche encore plus de celui que lui avoient donné les anciens; car Arrien le nomme *Carousa* & assûre, avec raison, que c'est un méchant port à cent cinquante stades de Sinope, qui font justement 18 milles & demi. Il est surprenant que les mesures des anciens répondent quelquefois si correctement à celles d'aujourd'hui.

Le 11 May nous campâmes sur la plage de l'Isle que forment les branches du fleuve *Halys* à 30 milles de Carsa. Voici encore une beveüe de nos Geographes qui font venir ce fleuve du côté du Midi, au lieu qu'il coule du Levant. Ils ne sont excusables que sur ce qu'Herodote a fait la même faute; cependant il y a longtemps qu'Arrien l'a relevée, lui qui avoit eté sur les lieux par ordre de l'Empereur Adrien. Strabon qui étoit de ce pays-là décrit parfaitement le cours de l'Halys. Ses sources, dit il, sont dans la grande Cappadoce, d'où il coule vers le Couchant, & tire ensuite au Septentrion par la Galilée & par la Paphlagonie. Il a pris son nom des terres salées au travers desquelles il passe. En effet, tous ces quartiers-là sont pleins de sel fossile; on en trouve même sur les grands chemins & dans les champs labourables; sa salûre tire sur l'amertume. Strabon qui ne négligeoit rien dans ses descriptions, remarque avec raison que les côtes depuis Sinope jusques en Bithynie, sont couvertes d'arbres dont le bois est propre à faire des navires; que les

campagnes ſont pleines d'Oliviers, & que les Menuiſiers de Sinope faiſoient de belles tables de bois d'Erable & de Noyer. Tout cela ſe pratique encore aujourd'hui, excepté qu'au lieu de tables qui ne conviennent pas aux Turcs, ils employent l'Erable & le Noyer à faire des Sophas, & à boiſer ou lambriſſer des appartemens : ainſi ce n'eſt pas contre ce quartier de la mer Noire qu'Ovide a déclamé avec tant de vehemence dans ſa troiſiéme Lettre écrite du Pont, à Rufin.

Le lendemain nous fimes ſeulement 20 milles, & le vent du Nord nous fit relâcher, malgré nous, à l'embouchûre du *Caſalmac*, au Port que les anciens ont nommé *Ancon*. Le Caſalmac qui eſt la plus grande riviere de toute cette côte, a eté connu autrefois ſous le nom d'*Iris*. Strabon n'a pas oublié de marquer qu'il paſſoit par Amaſia ſa patrie, & qu'il recevoit la riviere de Themiſcyre avant que de tomber dans le Pont-euxin.

Nous laiſſâmes derriere nous ſur le bord de la mer un village bâti ſur les ruines d'*Amiſus* ancienne Colonie des Atheniens, ſuivant Arrien. Theopompe qui dans Strabon en attribüe la fondation aux Mileſiens, en convient auſſi ; & par là il nous apprend la raiſon pourquoi la ville fut appellée *Pirée*, qui étoit le nom d'un des Ports d'Athenes. La ville d'Amiſus fut libre pendant long-temps, & paroiſſoit même ſi jalouſe de ſa liberté, qu'il en étoit preſque toujours fait mention ſur les Médailles. On en voit, à cette legende, aux teſtes d'Ælius, d'Antonin Pie, de Caracalla, de Diadumene, de Maximin, de Tranquilline. Alexandre le Grand étant en Aſie rétablit la liberté d'Amiſus ; le ſiege & la priſe de cette ville par Lucullus ſont décrits fort au long dans Plutarque. Ce Capitaine Romain ne jugeant pas à propos de la preſſer, y laiſſa Murena ; mais il y revint aprés la déroute de Mithridate, &

l'auroit emportée aiſément ſans l'Ingenieur Callimachus, qui aprés avoir bien fatigué les troupes Romaines, & ne pouvant plus ſe deffendre, mit le feu à la Place. Lucullus avec toute ſon authorité, ne pût le faire éteindre, & témoigna d'abord le chagrin qu'il avoit d'être moins heureux en cette rencontre, que Sylla qui avoit garanti des flammes la ville d'Athenes. Le ciel néanmoins ſeconda ſes deſirs, & la pluye tomba aſſez à propos pour ſauver une partie d'Amiſus ; Lucullus fit rétablir le reſte, & affecta de n'avoir pas moins de clemence pour les citoyens, qu'Alexandre en avoit montré à l'égard des Atheniens : enfin Amiſus fut remiſe en ſa premiere liberté. A l'égard de la ville d'*Eupatoria* que Mithridate avoit fait bâtir ſous ſon nom tout auprés d'Amiſus, elle fut emportée par eſcalade & raſée pendant le ſiege d'Amiſus. On la releva dans la ſuite, & de ces deux villes on n'en fit qu'une ſeule, laquelle fut nommée *Pompeiopolis* ou *ville de Pompée* ; mais elle ne joüit pas long-temps de ſa liberté, Pharnace fils de Mithridate l'aſſiégea pendant les guerres de Ceſar & de Pompée, & l'emporta aprés de ſi grandes difficultez, que pour s'en venger ſur les habitans, il les fit tous égorger avec la derniere cruauté. Ceſar étant devenu le maître du monde, battit Pharnace, & l'obligea de ſe ſoumettre. Il crut dédommager, comme dit Dion Caſſius, les citoyens d'Amiſus de tous les maux qu'ils avoient ſoufferts, en leur accordant cette liberté qui leur étoit ſi chere. M. Antoine, à ce qu'aſſûre Strabon, remit la ville à ſes Roys ; & par un retour aſſez bizarre, le Tyran Straton l'ayant fort mal traitée, Auguſte aprés la bataille d'Actium lui accorda ſon ancienne liberté.

Ce fut peut-être à cette occaſion que fut frappée cette belle Médaille qui eſt chez le Roy, à la teſte d'Ælius Ceſar. Le revers eſt une Juſtice debout tenant des ba-

lances à la main, car l'epoque ΡΞΘ revient à celle d'Auguſte. Des payſans qui travailloient à des cordes nous apporterent quelques Médailles aſſez communes, parmi leſquelles il s'en rencontra une de la ville d'Amiſus qui me parut aſſez rare ; d'un côté c'eſt la teſte de Minerve, de l'autre c'eſt Perſée qui vient de couper la teſte à Meduſe. Nous avons remarqué plus haut qu'Amiſus étoit une Colonie d'Athenes ; ſans doute qu'on y réveroit encore cette Minerve, & comme elle avoit eû beaucoup de part à l'expédition de Perſée, on avoit répreſenté ſur le revers une des plus grandes actions de ce Heros.

On ne ſçauroit paſſer ſur ces côtes, ſans ſe ſouvenir que le Caſalmac arroſoit une partie de cette belle plaine de *Themiſcyre* où les fameuſes Amazones ont eû leur petit Empire, s'il eſt permis de parler ainſi de ces femmes que l'on traite d'imaginaires ; cependant Strabon qui les place dans ces quartiers-là, aſſûre que le Thermodon arroſoit le reſte de leur pays. Cette riviere rappelle agréablement l'idée de ces Heroïnes dont peut-être on a avancé bien des fables ; quoiqu'il en ſoit la veüe de cette côte ne laiſſa pas que de nous réjoüir. C'eſt un pays plat couvert de Bois & de Landes qui commencent depuis Sinope ; au lieu que de Sinope à Conſtantinople le pays eſt élevé en collines qui ſont d'une verdure admirable.

Le 13 May nous campâmes encore ſur les côtes des Amazones, fort mal-contens de nos recherches, car nous n'y trouvâmes aucune plante rare ; & c'eſt à quoi nous faiſions plus d'attention, qu'à tout ce qu'on a dit de ces femmes illuſtres. Nôtre journée ne fut pas plus heureuſe le lendemain, car la pluye nous fit perdre tout nôtre temps. On voulut nous perſuader le 15 que nous avions fait 50 milles, mais nous les trouvâmes bien courts, & nous entrâmes de fort bonne heure dans la riviere de *Tetradi*

que les Turcs appellent *Cherſanbadereſi.* Le lendemain nous nous retirâmes dans celle d'*Argyropotami*, en Turc *Chairguelu*, qui n'eſt qu'à 40 milles de Tetradi.

Nous eûmes une tres grande joye ce jour-là, & plus grande même que ſi nous euſſions rencontré des Amazones; cependant ce n'étoit qu'une eſpece d'*Elephant* d'un pied & demi de haut dont toutes les hayes étoient remplies. C'eſt une plante qu'il faut placer ſous le genre d'*Elephant* avec Fabius Columna le plus exact de tous les Botaniſtes du ſiecle paſſé. La fleur de ce genre de plante reſſemble ſi fort, par ſa trompe, à la teſte d'un Elephant, qu'on ne ſauroit s'empécher d'entrer dans la penſée de ce ſavant homme. Souffrez, M^gr^, que je vous en envoye la deſcription; car l'eſpece d'Elephant qui vient ſur les côtes de la mer Noire, n'eſt pas préciſement celle que Columna a trouvée dans le Royaume de Naples.

D'une racine chevelüe, rouſſâtre & qui traſſe, s'élevent pluſieurs tiges hautes d'un pied & demi ou deux, épaiſſes d'environ une ligne & demie, quarrées, vert-pâle, parſemées de petits poils, creuſes d'un nœud à l'autre, relevées à leur naiſſance de quelques tubercules blanchâtres aſſez plats, ridez, charnus, longs de deux ou trois lignes & poſez preſque en maniére d'écailles. Les feüilles naiſſent deux à deux oppoſées en croix avec celles de deſſus & celles de deſſous, longues depuis un pouce juſques à deux, ſur 9 ou 10 lignes de largeur, traverſées par une côte accompagnée de nerfs aſſez gros, preſque paralleles entre eux, leſquels ſe courbent & ſe ſubdiviſent à meſure qu'ils avancent vers les bords. Ces feüilles d'ailleurs ſont de même tiſſure que celles de *la Pediculaire à fleur jaune*, vert-brun, chagrinées au deſſous, relevées de petits poils de chaque côté, légerement crenelées, & ſoutenües par un pedicule mince, long de deux lignes. Des aiſſelles de ces feüil-

feüilles qui diminüent juſques vers le haut, naiſſent des branches oppoſées en croix comme les feüilles, & le long de ces branches ſortent des fleurs, quelquefois ſeules, quelquefois oppoſées deux à deux, jaunes, & longues de 6 ou 7 lignes. Chaque fleur commence par un tuyau d'environ deux lignes de long, lequel s'évaſant ſe diviſe en deux lévres, dont l'inférieure a prés d'un pouce de long ſur un peu plus de largeur, découpée en trois pieces aſſez arrondies, rabatüe en maniére de fraize, & marquée au commencement de ſes diviſions d'une tache feüille-morte foncé. La levre ſupérieure eſt un peu plus longue que l'inférieure, & commence par une eſpece de caſque applati en deſſus comme le crane d'un chien, large d'environ trois lignes ſur quatre lignes de long juſques aux orbites, leſquelles ſont marquées par deux gros points rouge-brun, d'un tiers de ligne de diametre. De ces orbites le caſque ſe rétraiſſit peu à peu & s'allonge en maniére de Trompe d'un Elephant. Elle eſt creuſe, longue de 4 ou cinq lignes, obtuſe, ou émouſſée par le bout, & laiſſe échapper le filet du piſtile. A la naiſſance de cette Trompe avant qu'elle ſe plie en goutiere, ſe voyent deux petits crochets longs de demi ligne, courbez en dedans; les étamines ſont cachées dans le caſque & garnies de ſommets jaunâtres: le piſtile eſt un bouton ovale, long d'une ligne, terminé par un filet: le calyce a 4 ou cinq lignes de long, vert-pâle, découpé profondément en 3 parties velües rayées, dont celle du milieu, qui eſt la plus grande, eſt pliée en goutiere. Le piſtile devient un fruit plat, membraneux, noirâtre, preſque quarré, mais arrondi dans ſes coins, partagé en deux loges dans ſa longueur & rempli de ſemences un peu courbes, longues d'une ligne & demi, noirâtres, canelées dans leur longueur. Toute la plante eſt d'un goût d'herbe ſans odeur, ſes

fleurs ſentent comme celles du *Muguet ;* elle aime les lieux gras & qui ſont à l'ombre.

Le 14. May aprés avoir fait 28 milles, nous relachâmes à l'embouchûre de la petite riviere de *Vatiza*, tout prés d'un village du même nom, où l'on alla prendre des rafraîchiſſemens ; le vent étoit au Nord & la mer un peu groſſe, ainſi l'on tint conſeil de Marine ; & comme les avis étoient partagez, le Pacha balançoit s'il avanceroit ou non. J'eus l'honneur de le déterminer à reſter, non ſeulement ce jour-là mais encore le lendemain, l'aſſeûrant, foy de Medecin, que les malades de ſa maiſon avoient beſoin de repos & ſur tout ſon Predicateur qu'il honoroit de ſon eſtime. Aprés tout, ce repos fit du bien & du plaiſir aux malades ; les ſeuls Matelots grondoient, parce qu'étans payez pour tout le voyage, ils auroient bien voulu profiter du temps. Pour moi j'étois ravi d'aller courir dans un ſi beau pays, & je m'embarraſſois peu de leurs diſcours. Les collines de Vatiza ſont couvertes de *Laurier-Cerize* & d'un *Guaiac de Padoüe* plus haut que nos plus grands Chênes ; nous ne pouvions nous laſſer de les admirer. On y voit une eſpece de *Micocoulier* à larges feüilles, dont les fruits ont demi pouce de diametre. Nous y obſervâmes encore une infinité de belles plantes ; mais il fallut en décamper le jour ſuivant. La mer parut encore agitée aux gens de la ſuite du Pacha ; & quoique les Matelots aſſûraſſent qu'elle étoit auſſi tranquille que de l'huile, car c'eſt une comparaiſon dont on ſe ſert par tout ſur mer, nous ne fîmes que 20 milles avant diſner. On relâcha au pied d'un vieux Château démoli, dont on ne ſçut nous apprendre le nom ; nous nous en conſolâmes, les maſures ne marquant rien qui ſentiſſe l'antiquité. Il ne faut pas, M$^{gr}$, ſur cette relation vous faire une idée deſavantageuſe de la mer Noire ; nous n'a-

vancions que dans le calme parfait, les vents du Nord que l'on apprehendoit tant, & la mer qui paroiſſoit toujours groſſe à ces bons Muſulmans, ne ſecoüoit pourtant pas nos bateaux bien fortement & n'empéchoit point les Saiques d'aller & de venir. Nôtre marche me faiſoit ſouvenir de ces temps de molleſſe que Mr Deſpreaux décrit ſi bien dans ſon Lutrin ;

*On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour.*

C'étoit là juſtement la vie de nôtre cour. On ne s'éveilloit que pour fumer, pour prendre du caffé, pour manger du ris & boire de l'eau ; on n'y parloit ni de chaſſe ni de peſche. Nous ne fîmes ce jour là que 12 milles à la rame, & nous abordâmes ſur une plage dans un lieu charmant & rempli de belles plantes.

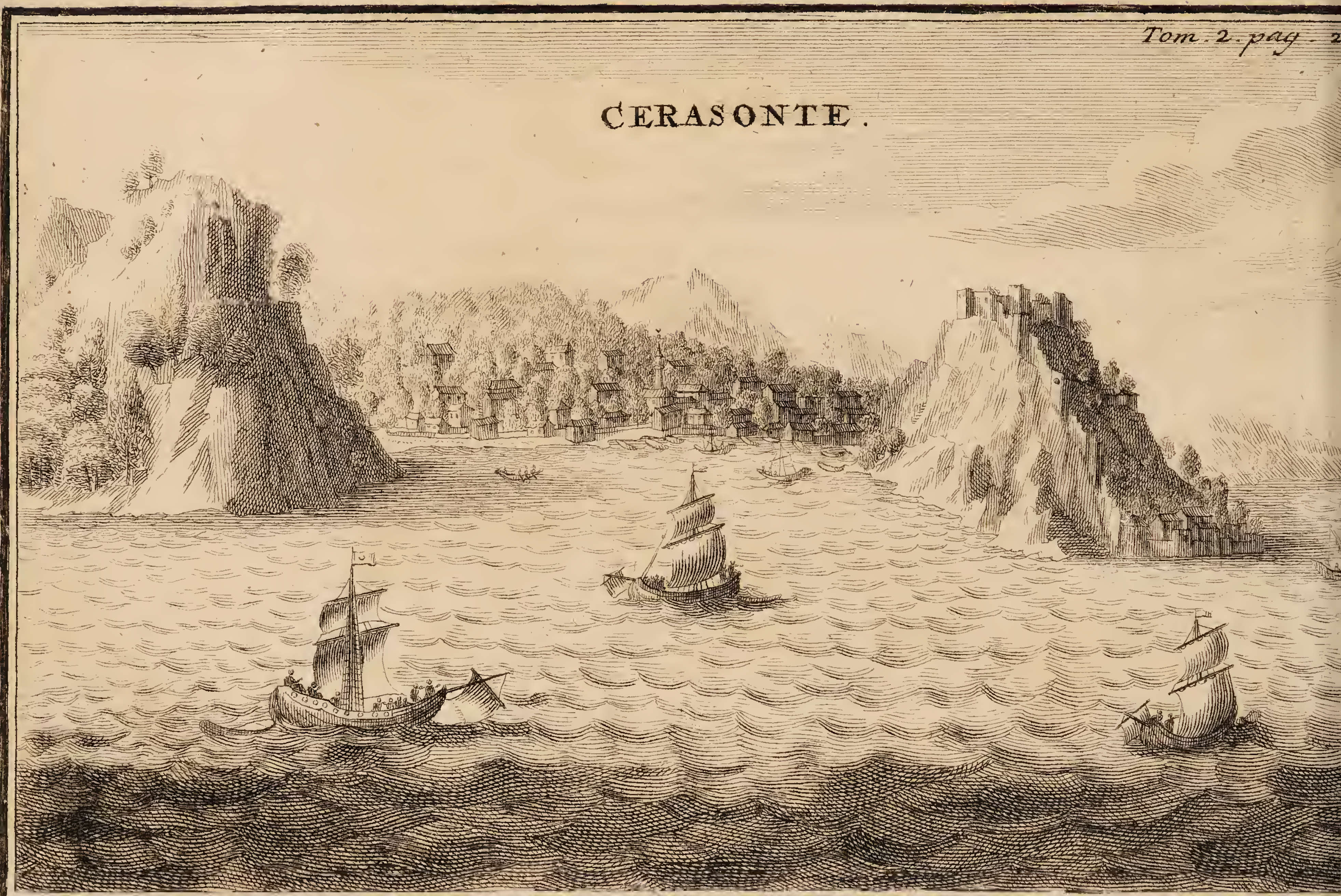
Le 26 May quelqu'un s'aviſa, pour faire peſter les Matelots, de dire que c'étoit un jour malheureux, c'en fût aſſez pour ne nous faire partir qu'aprés le diſné ; ainſi l'heure de la priere étant venüe, il fallut relâcher à deux milles de *Ceraſonte*, que les Grecs appellent *Kiriſontho*. L'envie que nous avions de voir cette ville, me fit aviſer de dire que le miel manquoit pour nos malades & qu'il falloit y en aller achetter. On dit que c'étoit un jour malheureux & que Dieu prendroit ſoin des malades. Nous nous en conſolâmes par la découverte que nous fîmes d'une eſpece admirable de *Millepertuis* & certainement il n'y avoit qu'une auſſi belle plante qui fût capable d'adoucir nos chagrins ; car à qui les compter dans un pays où l'on ne voyoit ni gens ni bêtes ! Quand nous ne trouvions pas de belles plantes, la lecture nous tenoit lieu de toute autre conſolation.

Les vieux pieds de cette eſpece de *Millepertuis* ont la racine épaiſſe de deux ou trois lignes, dure, ligneuſe, cou-

chée en travers, & longue de plus d'un demi pied. Celle des jeunes plantes eſt une touffe de fibres jaunâtres friſées, longues de trois ou quatre pouces. Les tiges ſont hautes depuis demi juſques à un pied, quelques unes droites, les autres couchées puis relevées, vert-pâle, épaiſſes d'une ligne, garnies d'une petite arête ou filet, lequel deſcend d'une feüille à l'autre. Ces feüilles qui naiſſent deux à deux, ſont longues d'un pouce ou quinze lignes ſur deux lignes de largeur, vert-pâle auſſi, de la tiſſure de celles de nôtre *Millepertuis*, ſerrées, ſans qu'on y découvre des points tranſparans, dentées ſur les bords à peu prés comme celles de *l'Herbe à éternuer* qui vient dans nos prez, attachées à la tige ſans pedicule, & terminées en bas par deux oreilles tres pointuës, longues de deux lignes, mais découpées plus profondément que le reſte de la feüille. De leurs aiſſelles naiſſent des branches garnies de ſemblables feüilles, quoique plus courtes & plus larges. Ces branches forment un bouquet pareil à celui du *Millepertuis* commun. Les fleurs de l'eſpece dont nous parlons, ſont à cinq feüilles jaunes, longues de huit ou neuf lignes ſur trois lignes de largeur, arrondies à la pointe mais plus étroites à la baſe. Du milieu de ces feüilles s'éleve une touffe d'étamines jaunes plus courtes que les feüilles, garnies de petits ſommets. Elles environnent un piſtile long de deux lignes & demi, verdâtre, terminé par trois cornes. Le calice eſt long de trois lignes, découpé en cinq parties dentées auſſi proprement que les feüilles. Le piſtile devient un fruit rouſſâtre-brun, haut de trois lignes, diviſé en cinq loges, remplies de ſémences brunes & tres menuës, leſquelles tombent par la pointe du fruit lorſqu'il eſt bien meur. Toute la plante a une odeur réſineuſe. Elle varie conſidérablement par rapport à ſa grandeur; on en trouve avec des pieds fort



*Hypericum Orientale, Ptarmicæ foliis Coroll. Rei herb. 18.*


Tom. 2. pag. 2
CERASONTE.

bas, & dont les feüilles ſont tres menuës. La fleur varie auſſi, car il y en a dont les feüilles ont juſques à dix lignes de long. Les feüilles ſont ameres, un peu gluantes & ſentent la réſine.

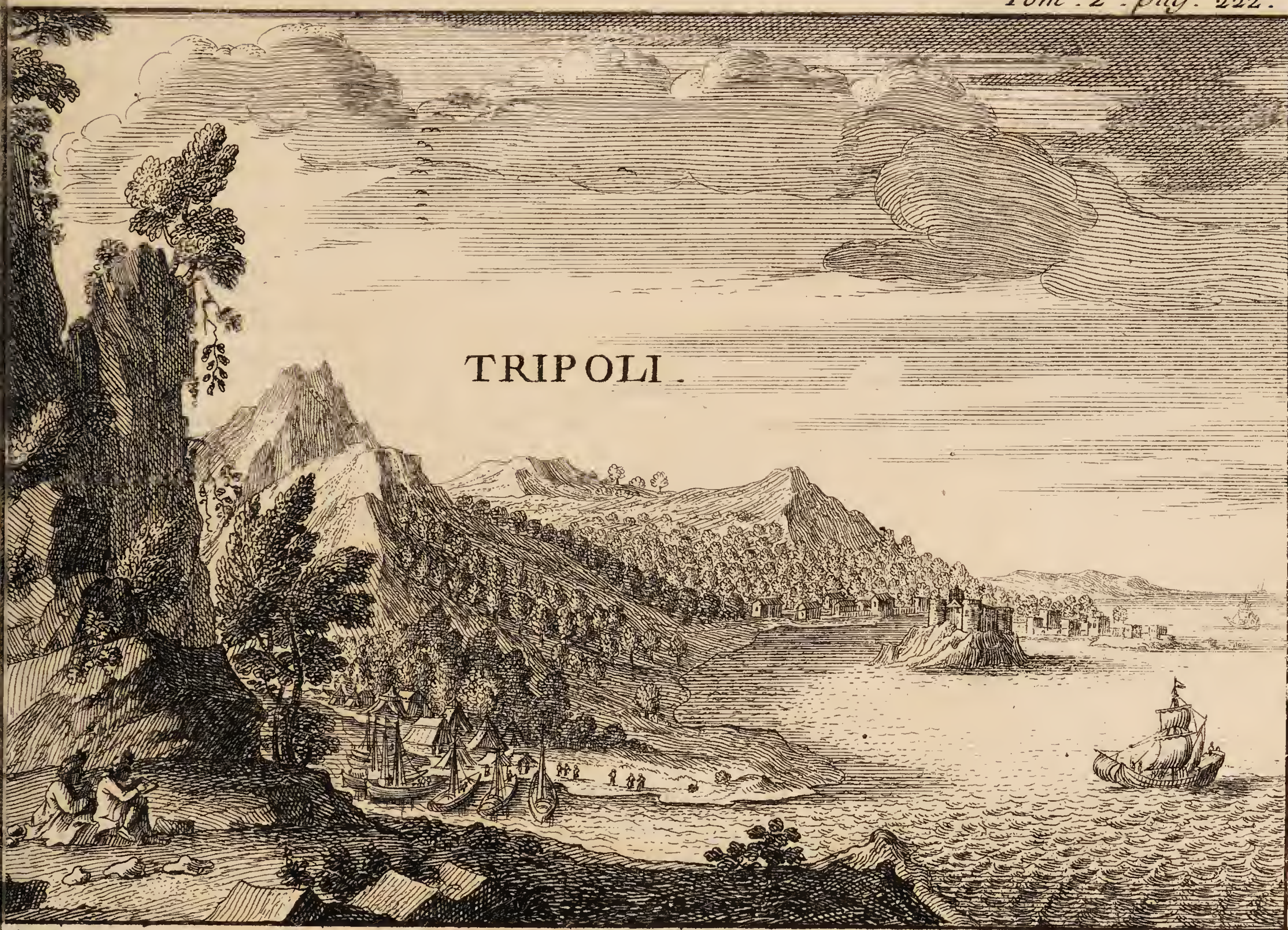
Le 21 May nous paſſâmes devant *Ceraſonte* ville aſſez grande bâtie au pied d'une colline ſur le bord de la mer, entre deux rochers fort eſcarpez. Le Château ruiné qui étoit l'ouvrage des Empereurs de Trebiſonde, eſt ſur le ſommet d'un rocher à droite en entrant dans le port, & ce port eſt aſſez bon pour des Saiques. Il y en avoit pluſieurs qui n'attendoient que le vent favorable pour aller à Conſtantinople. La campagne de Ceraſonte nous parut fort belle pour herboriſer. Ce ſont des collines couvertes de bois où les *Ceriſiers* naiſſent d'eux-mêmes. Saint Jeroſme a crû que ces ſortes d'arbres avoient tiré leur nom de cette ville, & Ammian Marcellin aſſûre que Lucullus fut le premier qui fit tranſporter de là les Ceriſiers à Rome. On ne connoiſſoit pas, dit Pline, les Ceriſiers avant la bataille que Lucullus remporta ſur Mithridate, & ces arbres ne paſſerent que cent vingt ans aprés en Angleterre. *Ceraſonte,* ſelon Arrien, fut nommée dans la ſuite *Pharnacia,* c'étoit une Colonie de Sinope à qui elle payoit tribut, comme le remarque Xenophon : cependant Strabon & Ptolemée diſtinguent Pharnacia de Ceraſonte. Ce fut à Ceraſonte que les Dix mille Grecs qui s'étoient trouvez lors de la bataille de Babylone dans l'armée du jeune Cyrus, paſſérent en reveüe devant leurs Generaux. Ils y ſéjournérent dix jours, & leur armée aprés tant de fatigues ne s'y trouva diminüée que de 14. cens hommes. On diſtinguoit dans ce temps-là les villes grecques, c'eſt à dire les Colonies des Grecs ſur les côtes du Pont-euxin, des autres villes bâties par les gens du pays, que les Grecs regardoient comme des barbares &

comme leurs ennemis déclarez. Les restes des Dix mille évitoient avec soin ces sortes de villes pour se rendre aux Colonies des Grecs; mais ce n'étoit ordinairement qu'en combattant. Quoique Cerasonte n'ait jamais eté une ville fort considérable, on ne laisse pas d'en trouver des Médailles. On en voit à la teste de M. Aurele, sur le revers desquelles est un Satyre debout, qui de la main droite tient un flambeau & une houlette de la gauche. On voit bien par là que ce n'étoit pas une ville de commerce maritime; elle se faisoit valoir plutost par ses bois & par ses troupeaux.

Nous relachâmes ce jour-là à 36 milles de Cerasonte pour aller achetter des provisions à *Tripoli* village dont Arrien & Pline ont fait mention, & dont on trouvera ici le dessein. Ensuite nôtre petite flotte vint donner fond à trois milles au dessous, à l'entrée d'une riviere qui portoit apparemment le même nom que la ville du temps de Pline. On a travaillé autrefois des mines de cuivre le long de cette riviere, car on y trouve encore beaucoup de récremens de ce métail, couverts de vitrifications émaillées de blanc & de vert. Toutes ces côtes sont agréables & la nature s'y est conservée dans sa beauté, parce que depuis long-temps il n'y a pas eû assez d'habitans pour les détruire. Nous y observâmes un arbrisseau qui, selon les apparences, est *le Raisin d'Ours* de Galien.

Cet arbrisseau vient de la hauteur d'un homme. La tige en est épaisse comme le bras, le bois blanchâtre, l'écorce gresse, mêlée de brun, gercée & dont la premiere peau se détache facilement. Cette tige pousse plusieurs branches dés le bas, grosses comme le pouce, quelquefois davantage, subdivisées en rameaux revetus d'une écorce vert-pâle. Tous ces rameaux sont chargez de nouveaux jets couverts d'une écorce nette & luisante, garnis de

Tom . 2 . pag . 222 .




Veüe de Tripoli sur les Côtes de la Mer Noire .



*Vitis Idæa Orientalis, maxima Cerasi folio, flore variegato Coroll. Inst. Rei herb. 42.*

feüilles ſemblables à celles du Ceriſier, longues de deux pouces & demi ſur un pouce & demi de large, dentées légerement ſur les bords, pointües par les deux bouts, vert-guai, quelquefois rougeâtres, liſſes, relevées d'une côte en deſſous & parſemées de poils tres-courts. Les fleurs naiſſent parmi ces feüilles ſur ces brins longs d'un pouce & demi, panchées en bas, diſpoſées ſur la même ligne dans les aiſſelles des feüilles qui n'ont encore qu'un demi pouce de longueur, & leur pedicule n'a que trois ou quatre lignes de long. Chaque fleur eſt une cloche d'environ quatre lignes de diametre, & d'environ cinq lignes de haut, blanc-ſale, panachée de grandes bandes purpurines du coſté qu'elle eſt expoſée au ſoleil, découpée en cinq pointes, quelquefois davantage, & ces pointes ſont un peu refléchies en dehors. Cette fleur varie. Il y a des pieds ſur leſquels elle eſt toute blanche, & quelques autres où elle tire ſur le purpurin ſans être panachée. De quelque couleur qu'elle ſoit, elle eſt toujours percée dans le fond & articulée avec le calice. Des environs du trou de la fleur, naiſſent dix etamines longues d'une ligne & demi, blanchâtres, un peu courbes, chargées chacune d'un ſommet auſſi long, jaune foncé tirant ſur le feüille-morte. Le calice eſt un bouton verdâtre, plat en devant & comme piramidal en derriere, long d'une ligne & demi, découpé en cinq parties qui forment un petit baſſin relevé d'une eſpece de bourlet creux dans le milieu, comme dans les autres eſpeces de ce genre. Du centre de ce baſſin ſort un filet menu, long de 4 ou 5 lignes. Les feüilles de cette plante ont un goût d'herbe qui tire ſur l'aigre. Les fleurs ſont ſans odeur. Je n'ai veû que des fruits verts d'environ trois lignes de long, aigrelets & creuſez en devant en maniére de nombril. C'eſt la plus grande eſpece de *Vitis Idæa* qui ſoit

connuë. Il y a apparence que c'eſt celle que Galien a nommée Ἀρκτοστάφυλος ou *Raiſin d'Ours :* cet autheur aſſûre qu'elle naît dans le Royaume du Pont, & qu'elle a les feüilles ſemblables à *l'Arbouſier,* ce qui eſt vrai, ſi l'on compare les feüilles de cette plante à celles de *l'Arbouſier Adrachne,* laquelle eſt auſſi commune en Grece, & plus commune en Aſie, d'où étoit Galien, que nôtre *Arbouſier ordinaire.*

Nous ne fîmes que 35 milles le 22 May, & l'on dreſſa nos tentes proche d'un moulin d'eau à la veüe de Trebiſonde, que les Turc appellent *Taraboſan,* où nous arrivâmes le lendemain en quatre heures de temps à la voile & à la rame. Cette ville n'eſt devenüe celebre dans l'hiſtoire que par la retraite des Comnenes, qui aprés la priſe de Conſtantinople par les François & par les Venitiens, en firent le ſiege de leur Empire. Anciennement Trebiſonde étoit regardée comme une Colonie de Sinope à qui même elle payoit tribut, comme nous l'apprenons de Xenophon qui paſſa par Trebiſonde en reconduiſant le reſte des Dix mille. Xenophon raconte la triſte avanture qui leur arriva pour avoir mangé trop de miel. Voici, M<sup>gr</sup>, la deſcription des plantes ſur leſquelles les abeilles le ſuccent.

*Chamærhododendros Pontica maxima, Meſpili folio, flore luteo.* Coroll. Inſt. Rei herb. 42.

Cet arbriſſeau s'éleve à ſept ou huit pieds de haut, & produit un tronc preſque auſſi gros que la jambe, accompagné de pluſieurs tiges plus menues diviſées en branches inégales, foibles, caſſantes, blanches, mais couvertes d'une écorce griſâtre & liſſe, ſi ce n'eſt aux extrémitez où elles ſont veluës & garnies de bouquets de feüilles aſſez ſemblables à celles du *Néflier* des bois, longues de 4. pouces ſur un pied & demi de largeur, pointuës par les deux bouts,

bouts, vert-gai, légerement veluës, excepté ſur les bords où les poils forment comme une eſpece de ſourcil. La côte de ces feüilles eſt aſſez forte & ſe diſtribuë en nerveûre ſur toute la ſurface. Cette côte n'eſt que la ſuite de la queuë des feüilles, laquelle le plus ſouvent eſt de trois ou quatre lignes de long ſur une ligne d'épais. Les fleurs naiſſent 18 ou 20 enſemble par bouquets à l'extremité des branches, ſoutenuës par des pedicules d'un pouce de long, velus, & qui naiſſent des aiſſelles de petites feüilles membraneuſes, blanchâtres, longues de ſept ou huit lignes ſur trois lignes de largeur. Chaque fleur eſt un tuyau de deux lignes & demi de diametre, légerement canelé, velu, jaune tirant ſur le verdâtre. Il s'évaſe au delà d'un pouce d'étenduë & ſe diviſe en cinq parties, dont celle du milieu a plus d'un pouce de long ſur preſque autant de largeur, réfléchie en arriere de même que les autres, & terminée en arcade gothique, jaune-pâle quoique doré vers le milieu. Les autres parties ſont un peu plus étroites & plus courtes, jaune-pâle auſſi. Cette fleur qui eſt percée en derriere s'articule avec le piſtile, lequel eſt piramidal, canelé, long de deux lignes, vert-blanchâtre, légerement velu, terminé par un filet courbe, long de deux pouces, arrondi à ſon extrémité en maniére de bouton vert-pâle. Des environs du trou de la fleur ſortent cinq étamines plus courtes que le piſtile, inégales, courbes, chargées de ſommets longs d'une ligne & demi, remplis de pouſſiere jaunâtre. Les étamines ſont de même couleur, veluës depuis leur naiſſance juſques vers le milieu, & toutes les fleurs ſont penchées ſur les côtez, de même que celles de la *Fraxinelle*. Le piſtile devient dans la ſuite un fruit d'environ quinze lignes de long ſur ſix ou ſept lignes de diametre, dur, brun, pointu, relevé de cinq côtes. Il s'ouvre de la pointe à la baze en ſept ou huit

parties, creuſées en maniére de goutiere, leſquelles aſſemblées avec le pivot qui en occupe le milieu, forment autant de loges remplies de graines. Les feüilles de cette plante ſont ſtiptiques. L'odeur des fleurs approche de celle du *Chevrefeüille*, mais elle eſt plus forte & porte à la teſte.

*Chamærhododendros Pontica, maxima, folio Laurocerasi, flore Cæruleo purpuraſcente.* Coroll. Inſtit. Rei herb. 42.

Cette eſpece s'éleve ordinairement à la hauteur d'un homme. Son principal tronc eſt preſque auſſi gros que la jambe. Sa racine trace juſques à cinq ou ſix pieds de long, partagée d'abord en quelques autres racines groſſes comme le bras, diſtribuées en ſubdiviſions d'un pouce d'épaiſſeur. Celles-ci diminuent inſenſiblement, accompagnées de beaucoup de chevelu. Elles ſont dures, ligneuſes, couvertes d'une écorce brune, & produiſent pluſieurs tiges de differentes grandeurs, leſquelles environnent le tronc. Le bois en eſt blanc, caſſant, revétu d'une écorce griſâtre, plus foncée en quelques endroits. Les branches ſont aſſez touffuës & naiſſent dés le bas, mal formées, inégales, garnies ſeulement de feüilles vers les extrémitez. Ces feüilles, quoique rangées ſans ordre, ſont d'une grande beauté & reſſemblent tout-à-fait à celles du *Laurier-Cerise.* Les plus grandes ont ſept ou huit pouces de long ſur environ deux ou trois pouces de large, & ſont terminées en pointe par les deux bouts, vert-guai, liſſes, preſque luiſantes, fermes & ſolides. Le dos qui n'eſt que l'allongement de la queüe, laquelle a prés de deux pouces de long, eſt relevé d'une groſſe côte ſillonnée en devant, dont les ſubdiviſions principales ſont comme alternes. Les feuilles diminuent à meſure qu'elles approchent des ſommitez, quoiqu'on y en apperçoive aſſez ſouvent qui ſont encore plus grandes que les inferieures. Depuis la fin du mois d'Avril juſques à la fin de Juin, ces ſommi-

tez ſont chargées de bouquets de 4 ou cinq pouces de diametre, compoſez chacun de vingt ou trente fleurs, à la naiſſance deſquelles ſe trouve une feüille longue ſeulement d'un pouce & demi, membraneuſe, blanchâtre, large de 4 ou 5 lignes, creuſe & pointuë. Le pedicule des fleurs a depuis un pouce juſques à 15 lignes de longueur, mais il n'eſt épais que d'environ demi ligne. Chaque fleur eſt d'une ſeule piece, longue d'un pouce & demi ou deux, rétrecie dans le fond, évaſée & découpée en cinq ou ſix parties. Celle d'en haut qui eſt quelquefois la plus grande, eſt large d'environ ſept à huit lignes, arrondie par le bout de même que les autres, légerement friſée, ornée vers le milieu de quelques points jaunes ramaſſez en maniére d'une groſſe tache. Les parties d'en bas ſont un peu moindres & recoupées plus profondément que les autres. A l'égard de la couleur de cette fleur, le plus ſouvent elle eſt violette tirant ſur le grisdelin. On trouve des pieds de cette plante à fleurs blanches, & d'autres à fleurs purpurines plus ou moins foncées, mais toutes ces fleurs ſont marquées des mêmes points jaunes dont on vient de parler, & leurs étamines qui naiſſent en touffe, ſont plus ou moins colorées de purpurin, quoique blanches & cotonneuſes à leur naiſſance. Ces étamines ſont inégales, crochuës & environnent le piſtile. Leurs ſommets ſont poſez en travers, longs de deux lignes ſur une ligne de large, diviſez en deux bourſes pleines d'une pouſſiere jaunâtre. Le calice n'a qu'environ une ligne & demi de longueur, légerement cannelé en cinq, ſix, ou ſept côtes purpurines. Le piſtile eſt une eſpece de cone de deux lignes de haut, relevé à ſa baze d'un ourlet verdâtre & comme friſé. Un filet purpurin, courbe & long de 15 ou 18 lignes, termine ce jeune fruit & finit par un bouton vert-pâle. Les bouquets de fleurs ſont tres gluants

avant qu'elles s'épanoüiſſent Lorſqu'elles ſont paſſées, le piſtile devient un fruit cilindrique, long d'un pouce à 15 lignes, épais d'environ quatre lignes, cannelé, arrondi par les deux bouts. Il s'ouvre par le haut en cinq ou ſix parties, & laiſſe voir autant de loges qui le partagent en ſa longueur, ſéparées les unes des autres par les aîles d'un pivot qui en occupe le milieu. C'eſt ce pivot qui eſt terminé par le filet du piſtile; & bien loin de ſe deſſecher, il devient plus long tandis que le fruit eſt vert, & ne tombe point lorſqu'il eſt mur. Les graines ſont tres menuës, brun-clair, longues de prés d'une ligne. Les feüilles de cette plante ſont ſtiptiques. Les fleurs ont une odeur agréable, mais qui ſe paſſe facilement.

Cette plante aime la terre graſſe, humide & vient ſur les côtes de la mer Noire le long des ruiſſeaux, depuis la riviere d'Ava[a] juſques à Trebiſonde. Cette eſpece paſſe pour mal faiſante. Les beſtiaux n'en mangent que lorſqu'ils ne trouvent pas de meilleure nourriture. Quelque belle que ſoit ſa fleur, je ne m'aviſai pas de la preſenter au Pacha Numan Cuperli, Beglierbey d'Erzeron, dans le temps que j'eus l'honneur de l'accompagner ſur la mer Noire; mais pour la fleur de l'eſpece précedente, elle me parut ſi belle, que j'en fis de gros bouquets pour mettre dans ſa Tente; cependant je fus averti par ſon Chiaia, que cette fleur excitoit des vapeurs & cauſoit des vertiges. La raillerie me parut aſſez plaiſante, car le Pacha ſe plaignoit de ces ſortes d'incommoditez. Le Chiaia me fit connoître qu'il ne railloit point, & m'aſſûra qu'il venoit d'apprendre des gens du pays, que cette fleur étoit nuiſible au cerveau. Ces bonnes gens par une tradition fort ancienne, fondée apparemment ſur pluſieurs obſervations, aſſûrent auſſi que le miel que les abeilles font aprés avoir ſuccé cette fleur, étourdit ceux qui en mangent, & leur cauſe des nauſées.

[a] Sangaris.

Dioſcoride a parlé de ce miel à peu prés dans les mêmes termes. *Autour d'Heraclée du Pont,* dit-il, *en certains temps de l'année, le miel rend inſenſez ceux qui en mangent, & c'eſt ſans doute par la vertu des fleurs d'où il eſt tiré. Ils ſuent abondamment, mais on les ſoulage en leur donnant de la Rhüe, des Salines, & de l'Hydromel à meſure qu'ils vomiſſent. Ce miel,* ajoûte le même auteur, *eſt acre & fait éternuer. Il efface les rouſſeurs du viſage ſi on le broye avec du Coſtus. Mêlé avec du ſel ou de l'Aloës, il diſſipe les noirceurs que laiſſent les meurtriſſures. Si les Chiens ou les Cochons avalent les excrémens des perſonnes qui ont mangé de ce miel, ils tombent dans les mêmes accidens.*

Pline a mieux débroüillé l'hiſtoire des deux arbriſſeaux dont on vient de parler, que Dioſcoride ni qu'Ariſtote; ce dernier a crû *que les abeilles amaſſoient ce miel ſur les Boüis; qu'il rendoit inſenſez ceux qui en mangeoient & qui ſe portoient bien auparavant; qu'au contraire il gueriſſoit les inſenſez.* Pline en parle ainſi. *Il eſt des années,* dit-il, *où le miel eſt tres-dangereux autour d'Heraclée du Pont. Les auteurs n'ont pas connu de quelles fleurs les abeilles le tiroient. Voici ce que nous en ſçavons. Il y a une plante dans ces quartiers appellée* Ægolethron, *dont les fleurs, dans les printemps humides, acquierent une qualité tres-dangereuſe lorſquelles ſe flétriſſent. Le miel que les abeilles en font, eſt plus liquide que l'ordinaire, plus peſant & plus rouge. Son odeur fait éternuer. Ceux qui en ont mangé ſuent horriblement, ſe couchent à terre, & ne demandent que des rafraichiſſemens.* Il ajoûte enſuite les mêmes choſes que Diſcoride, dont il ſemble qu'il ait traduit les paroles; mais outre le nom d'*Ægolethron* qui ne ſe trouve pas dans cet auteur, voici une excellente remarque qui appartient uniquement à Pline.

*On trouve,* continüe-t-il, *ſur les mêmes côtes du Pont,*

*une autre ſorte de miel qui eſt nommé* Mœnomenon, *parce qu'il rend inſenſez ceux qui en mangent. On croit que les abeilles l'amaſſent ſur la fleur du* Rhododendros *qui s'y trouve communément parmi les forêts. Les peuples de ce quartier-là, quoiqu'ils payent aux Romains une partie de leur tribut en cire, ſe gardent bien de leur donner de leur miel.*

Il ſemble que ſur ces paroles de Pline l'on peut déterminer les noms de nos deux eſpeces de *Chamærhododendros.* La premiere, ſuivant les apparences, eſt l'*Ægolethron* de cet auteur, car la ſeconde qui fait les fleurs purpurines, approche beaucoup plus du *Rhododendros,* & l'on peut la nommer *Rhododendros Pontica Plinii,* pour la diſtinguer du *Rhododendros ordinaire,* qui eſt nôtre *Laurier-Roſe* connû par Pline ſous le nom de *Rhododaphne* & *Nerium.* Il eſt certain que le Laurier-Roſe ne croît pas ſur les côtes du Pont-euxin. Cette plante aime les pays chauds. On n'en voit gueres aprés avoir paſſé les Dardanelles, mais elle eſt fort commune le long des ruiſſeaux dans les Iſles de l'Archipel ; ainſi le *Rhododendros* du Pont ne ſçauroit être nôtre *Laurier-Roſe.* Il eſt donc tres vraiſemblable que le *Chamærhododendros* à fleur purpurine, eſt le *Rhododendros* de Pline.

Quand l'armée des Dix mille approcha de Trebiſonde, il lui arriva un accident fort étrange & qui cauſa une grande conſternation parmi les troupes, ſuivant le rapport de Xenophon qui en étoit un des principaux Chefs. *Comme il y avoit pluſieurs ruches d'abeilles,* dit cet auteur, *les ſoldats n'en épargnérent pas le miel : il leur prit un dévoyement par haut & par bas ſuivi de réveries, en ſorte que les moins malades reſſembloient à des yvrognes, & les autres à des perſonnes furieuſes, ou moribondes. On voyoit la terre jonchée de corps comme aprés une bataille ; perſonne néanmoins n'en mourut, & le mal ceſſa le lende-*

*main environ à la même heure qu'il avoit commencé, de sorte que les soldats se levérent le troisiéme & le quatriéme jour, mais en l'état qu'on est aprés avoir pris une forte medecine.*

Diodore de Sicile rapporte le même fait dans les mêmes circonstances. Il y a toute apparence que ce miel avoit eté succé sur les fleurs de quelqu'une de nos especes de *Chamærhododendros.* Tous les environs de Trebisonde en sont pleins, & le Pere Lambert Missionnaire Theatin, convient que le miel que les abeilles succent sur un certain arbrisseau de la Colchide ou Mengrelie, est dangereux & fait vomir. Il appelle cet arbrisseau *Oleandro Giallo,* c'est à dire *Laurier-Rose jaune,* lequel sans contredit est nôtre *Chamærododendros Pontica maxima, Mespili folio, flore luteo. La fleur,* dit ce Pere, *tient le milieu entre l'odeur du musc & celle de la cire jaune.* Cette odeur nous parut approcher de celle du *Chevrefeüille,* mais incomparablement plus forte.

Les Dix mille furent receûs à Trebisonde avec toutes les marques d'amitié que l'on donne à des gens de son pays lorsqu'ils reviennent de bien loin ; car Diodore de Sicile remarque que Trebisonde étoit une ville grecque fondée par ceux de Sinope qui descendoient des Milesiens. Le même auteur assûre que les Dix mille séjournérent un mois dans Trebisonde, qu'ils y sacrifiérent à Jupiter & à Hercule, & qu'ils y celebrérent des jeux.

Trebisonde apparemment tomba sous la puissance des Romains, lorsque Mithridate se trouva dans l'impuissance de leur résister. Il seroit inutile de rapporter de quelle maniére elle fut prise sous Valerien par les Scythes, que nous connoissons sous le nom de Tartares, si l'Historien qui en parle n'avoit décrit l'état de la place. Zozime donc remarque que c'étoit une grande ville bien peuplée,

fortifiée d'une double muraille. Les peuples voiſins s'y étoient réfugiez avec leurs richeſſes, comme dans un lieu où il n'y avoit rien à craindre. Outre la garniſon ordinaire, on y avoit fait entrer dix mille hommes de troupes; mais ces ſoldats dormant ſur leur bonne foy & ſe croyant à couvert de tout, ſe laiſſérent ſurprendre la nuit par les Barbares, qui ayant entaſſé des faſcines tout contre les murailles, entrérent par ce moyen dans la Place, tuérent une partie des troupes, renverſérent les Temples & tous les plus beaux Edifices; aprés quoi chargez de richeſſes immenſes, ils emmenérent un grand nombre de captifs.

Les Empereurs Grecs ont poſſedé Trebiſonde à leur tour. Du temps de Jean Comnene Empereur de Conſtantinople, Conſtantin Gabras s'y étoit erigé en petit Tyran. L'Empereur vouloit l'en chaſſer, mais l'envie qu'il avoit d'ôter Antioche aux Chreſtiens, l'en détourna. Enfin Trebiſonde fut la capitale d'une Duché ou d'une Principauté dont les Empereurs de Conſtantinople diſpoſoient; car Alexis Comnene, ſurnommé *le Grand*, en prit poſſeſſion en 1204. avec le titre de *Duc* lorſque les François & les Venitiens ſe rendirent les maîtres de Conſtantinople ſous Baudoüin Comte de Flandres.

L'éloignement de Conſtantinople à Trebiſonde, & les nouvelles affaires qui ſurvinrent aux Latins, favoriſérent l'établiſſement de Comnene; mais Nicœtas remarque que l'on ne lui donna que le nom de *Duc*, & que ce fut Jean Comnene qui ſouffrit que les Grecs l'appellaſſent *Empereur* de Trebiſonde, comme s'ils euſſent voulu faire connoître que c'étoit Comnene qui étoit leur veritable Empereur, puiſque Michel Paleologue, qui faiſoit ſa réſidence à Conſtantinople, avoit quitté le Rit Grec pour ſuivre celui de Rome. Il eſt bien certain que Vincent de Beauvais appelle ſimplement Alexis Comnene, *Seigneur*

de


TREBISONDE.

de Trebiſonde. Quoiqu'il en ſoit, la *Souveraineté* de cette ville, ſi l'on ne veut pas ſe ſervir du mot *d'Empire*, commença l'an 1204. ſous Alexis Comnene, & finit en 1461. lorſque Mahomet II dépoüilla David Comnene. Ce malheureux Prince avoit épouſé Irene fille de l'Empereur Jean Cantacuzene, mais il implora fort inutilement le ſecours des Chreſtiens, pour ſauver les débris de ſon Empire. Il fallut ceder au Conquerant, qui le fit paſſer à Conſtantinople avec toute ſa famille, qui fut maſſacrée quelque temps aprés. Phranzez même aſſûre que Comnene mourut d'un coup de poing qu'il reçût du Sultan. Ainſi finit l'Empire de Trebiſonde, aprés avoir duré plus de deux ſiecles & demi.

La ville de Trebiſonde eſt bâtie ſur le bord de la mer au pied d'une colline aſſez eſcarpée; ſes murailles ſont preſque quarrées, hautes, crenelées, & quoi qu'elles ne ſoient pas des premiers temps, il y a beaucoup d'apparence qu'elles ſont ſur les fondemens de l'ancienne enceinte, laquelle avoit fait donner le nom de *Trapeze* à cette ville. Tout le monde ſçait que *Trapeze* en Grec ſignifie *une Table*, & le plan de cette ville eſt un quarré-long aſſez ſemblable à une table. Les murailles ne ſont pas les mêmes que celles qui ſont décrites par Zoſime; celles d'aujourd'hui ont eté bâties des débris des anciens édifices, comme il paroit par les vieux marbres qu'on y a enclavez en pluſieurs endroits, & dont les Inſcriptions ne ſont pas liſibles, parce qu'elles ſont trop hautes. La ville eſt grande & mal peuplée. On y voit plus de bois & de jardins que de maiſons; & ces maiſons, quoique bien bâties, n'ont qu'un ſimple étage. Le Château qui eſt aſſez grand & fort négligé, eſt ſitué ſur un rocher plat & dominé, mais les foſſez en ſont tres beaux, taillez la pluſpart dans le roc. L'Inſcription que l'on lit ſur la porte de ce Château, dont

le cintre eſt en demi cercle, marque que *l'Empereur Juſtinien renouvella les édifices de la ville.* Il eſt ſurprenant que Procope n'en ait pas fait mention, lui qui a employé trois livres entiers à décrire juſques aux moindres bâtimens que ce Prince avoit fait élever dans tous les coins de ſon Empire. Cet Hiſtorien nous apprend ſeulement que Juſtinien fit bâtir un Aqueduc à Trebiſonde ſous le nom de *l'Aqueduc de Saint Eugene le martyr.* Pour revenir à nôtre Inſcription, les caracteres en ſont beaux & bien conſervez ; mais comme la pierre eſt encaſtrée dans la muraille, & enfoncée de prés d'un pied & demi, on n'en ſauroit lire la derniere ligne, à cauſe de l'ombre. Voici ce que nous lûmes aprés en avoir ôté, autant que nous pûmes, les toiles d'araignées avec une perche autour de laquelle nous avions attaché un mouchoir.

ΕΝ ΩΝΟΜΑΤΙ ΤΟΥ ΔΕϹΠΟΤΟΥ ΗΜΩΝ ΙΗϹΟΥ ΧΡΙΣ
ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΗΜΩΝ ΑΥΤΩΚΡΑΤΟΡ ΚΑΙϹΑΡ ΦΑ
ΙΟΥϹΤΙΝΙΑΝΟϹ ΑΛΑΜΑΝΙΚΟϹ ΓΟΘΙΚΟϹ ΦΡΑΝΓΙΚΟϹ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟϹ ΠΑΡΤΙΚΟϹ ΑΛΑΝΙΚΟϹ ΟΥΑΝΔΑΛΙΚΟϹ.
ΑΦΡΙΚΟϹ ΕΥϹΕΒΗϹ ΕΥΤΙΧΗϹ ΕΝΔΟΞΟϹ ΝΙΚΗΤΗϹ
ΠΡΟΠΕΟΥΧΟϹ ΑΕΙ-ϹΕΒΑϹΤΟϹ ΑΥΤΟΥϹ ΑΝΕΝΕΩϹΕΝ
ΦΙΛΟΤΙΜΙΑ ΤΑΔΗΜΟϹ ΚΤΙϹΜΑΤΑ ΤΗϹ ΠΟΛΕΟϹ
ΕΠΟΥΔΗΚΑ ΕΠΙΜΕΛΙΑ ΟΥΡΑΝΙΟΥ ΤΟΝ ΘΕΟΦΙΛΕΟ.....
ΧϹ ΥΠ Γ

Dans le veſtibule d'un Couvent de Religieuſes grecques, il y a un Chriſt tres mal peint, avec deux figures à ſes côtez, l'on y lit les paroles ſuivantes en tres mauvais caracteres peints, & en Grec corrompu.

ΑΛΕΞΙΟϹ ΕΝ ΧΩ ΤΟ ΘΟΠΙϛΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥ ΚΕ ΑΥΤΟ-ΚΡΑΤΟΡΩϹ ΠΑϹΙϹ ΑΝΑΤΟΛΗϹ Ο ΜΕΓΑϹ ΚΟΜΝΗΝΟϹ

ΘΕΟΔΩΡΑ ΧΥ ΧΑΡΗΤΙ ΕΥϹΕΒΕϛΑΤΗ ΔΕϹΠΗΤΑ ΚΕ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΗϹΑ ΠΑϹΙϹ ΑΝΑΤΟΛΗϹ

ΗΡΙΝΗ ΧΥ ΜΗΤΗΡ ΑΕΤΟΥ ΕΥϹΕΒΕϛΑΤΟΥ ΒΑϹΙ-ΛΕΟϹ ΚΥΡΙΟΥ ΑΛΕΞΙΟΥ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΚΟΜΝΗΝΟΥ.

Suivant les obſervations de Mrs de l'Académie Royale des Sciences, la hauteur du Pole de Trebiſonde eſt de 40. *à* 45. & la longitude de 63.

Le Port de Trebiſonde appellé *Platana* eſt à l'Eſt de la ville. L'Empereur Adrien le fit réparer, comme nous l'apprenons par Arrien. Il paroit par les Médailles de cette ville, que le Port y avoit attiré un grand commerce. Goltzius en rapporte deux à la teſte d'Apollon. On ſçait que ce Dieu étoit adoré en Cappadoce, dont Trebiſonde n'étoit pas la moindre ville. Sur les revers d'une de ces Médailles eſt une ancre, & ſur le revers de l'autre, la proüe d'un navire. Ce Port n'eſt bon preſentement que pour des Saïques. Le Mole que les Genevois, à ce qu'on prétend, y avoient fait bâtir, eſt preſque détruit, & les Turcs ne s'embarraſſent gueres de réparer ces ſortes d'ouvrages. Peut-être que ce qui en reſte eſt le débris du Port d'Adrien; car de la maniére qu'Arrien s'explique, cet Empereur y avoit fait faire une jettée conſidérable pour y mettre à couvert les navires qui auparavant n'y pouvoient moüiller que dans certains temps de l'année, & encore étoit-ce ſur le ſable.

Nous herboriſâmes le 24 & le 25 May autour de la ville. On y voit de tres belles plantes. Le 26 nous allâmes nous promener à *Sainte Sophie* ancienne Egliſe grecque, à

deux milles de la ville prés du bord de la mer. On a converti une partie de ce bâtiment en Mosquée, le reste est ruiné. Nous n'y trouvâmes que quatre colomnes d'un marbre cendré. Je ne sçai si cette Eglise a été bâtie par Justinien, comme celle de Sainte Sophie de Constantinople; c'est assez la tradition du pays, mais on ne sçauroit le prouver par aucune Inscription. Procope même n'en a pas fait mention. Les débris de cette Eglise me font souvenir de deux grands hommes qui sont sortis de cette ville, *George de Trebisonde*, & le *Cardinal Bessarion*. On convient pourtant que George n'étoit qu'Originaire de Trebisonde, & qu'il étoit né en Candie. Quoiqu'il en soit, il fleurissoit dans le quinziéme siecle sous le Pontificat de Nicolas V. de qui il fut secretaire. Georges avoit auparavant enseigné la Rhetorique & la Philosophie dans Rome; mais son entestement pour Aristote lui attira de grosses querelles avec Bessarion qui ne juroit que par Platon. Bessarion fut un savant homme aussi, mais ses Ambassades le dissipérent trop. Cela ne l'empécha pas d'écrire plusieurs traitez, & sur tout de faire une tres belle Bibliotheque qu'il laissa par son Testament au Senat de Venise. On la conserve encore avec tant de soin, qu'on n'en veut communiquer les manuscrits à personne, & il faut regarder ce beau recüeil comme un thresor enfoüi.

Quoique la campagne de Trebisonde soit fertile en belles plantes, elle n'est pourtant pas comparable, pour ces sortes de recherches, à ces belles montagnes où est bâti le grand Couvent de *Saint Jean* à 25 milles de la ville du côté du Sud-Est. Il n'y a pas de plus belles forêts dans les Alpes. Les montagnes qui sont autour de ce Couvent produisent des Hestres, des Chênes, des Charmes, des Guaïacs, des Frênes & des Sapins d'une hauteur

prodigieuſe. La maiſon des Religieuſes n'eſt bâtie que de bois, tout contre une roche fort eſcarpée, au fond de la plus belle ſolitude du monde. La veüe de ce Couvent n'eſt bornée que par des païſages merveilleux, & j'aurois ſouhaité d'y pouvoir paſſer le reſte de ma vie. On n'y trouve que des ſolitaires occupez de leurs affaires temporelles & ſpirituelles, qui n'ont ni cuiſine, ni ſcience, ni politeſſe, ni livres: mais comment vivre ſans tout cela! On monte à la maiſon par un eſcalier tres rude & d'une ſtructure fort ſinguliere. Ce ſont deux troncs de ſapin, gros comme des mats de navire, inclinez contre le mur & alignez de même que les montans d'une echelle; au lieu des planches ou des echellons que l'on met ordinairement au travers des echelles, on y a taillé des marches d'eſpace en eſpace à grands coups de hache, & l'on a mis fort à propos des perches ſur les côtez pour ſervir de gardefoux; car je deffie les plus habiles danſeurs de corde d'y pouvoir grimper ſans ce ſecours. La teſte nous tournoit quelquefois en deſcendant, & nous nous ſerions caſſez le col ſans cet appui. Il n'eſt pas poſſible que les premiers hommes ayent jamais fait un eſcalier plus ſimple; il n'y a qu'à le voir pour ſe former une idée de la naiſſance du monde. Tous les environs de ce Couvent ſont une image parfaite de la pure nature; une infinité de ſources y forment un beau ruiſſeau plein d'excellentes Truites, & qui coule entre des tapis verts & des boſquets propres à inſpirer de grands ſentimens; mais il n'y a aucun de ces Moines qui en ſoit touché, quoiqu'ils y ſoient au nombre d'environ quarante. Nous regardions leur maiſon comme une tanniere où ces bonnes gens s'étoient retirez pour éviter les inſultes des Turcs & pour y prier Dieu tout à leur aiſe. Cependant ces Anachoretes poſſedent tout le pays à plus de ſix milles à la ronde. Ils ont pluſieurs Fermes dans ces mon-

tagnes, & même plusieurs maisons dans Trebisonde; nous y logions dans un grand Couvent qui leur appartenoit & qui étoit partagé en plusieurs galetas : A quoi sert tant de bien quand on n'en peut pas joüir ? Ils n'oseroient faire bâtir une belle Eglise ni un beau Couvent, de crainte que les Turcs n'éxigeassent d'eux les sommes destinées pour ces bâtimens, quand l'ouvrage seroit commencé.

Aprés avoir visité les environs du Couvent, où il y a des plantes qui amusent le plus agréablement du monde, nous montâmes jusques aux lieux les plus élevez, que la neige n'avoit abandonnez que depuis quelques jours, & d'où nous en découvrions d'autres qui en étoient encore chargez. Les gens du pays appellent Πεῦκος les *Sapins* ordinaires, qui ne different en rien de ceux qui naissent sur les Alpes & sur les Pyrenées; mais ils ont conservé le nom d'Ελάτη pour une autre belle espece de Sapin que je n'avois veû encore qu'autour de ce Monastere. Son fruit qui est tout écailleux & comme cilindrique, quoiqu'un peu renflé, n'a que deux pouces & demi de long sur huit ou neuf lignes d'épaisseur, terminé en pointe, panché en bas & pendant, composé d'écailles molles, brunes, minces, arrondies, lesquelles couvrent des semences fort menuës & huileuses. Le tronc & les branches de cet arbre sont de la grandeur de celles du *Picea* ordinaire. Ses feüilles n'ont que quatre ou cinq lignes de long, elles sont luisantes, vert-brun, fermes, roides, larges seulement de demi ligne, relevées de 4. petits coins, & rangées comme celles de nos Sapins, c'est à dire en branche aplatie.

Il fallut quitter ce beau pays pour venir à Trebisonde chercher nôtre bagage. On nous avertit fort à propos que le Pacha venoit de partir, & ce n'étoit pas une fausse allarme; car nous le rencontrâmes en chemin. Dieu

ſçait ſi nous fîmes grande diligence ; que ſerions-nous devenus ſi nous avions perdu une ſi belle occaſion ! Il fallut donc travailler toute la nuit à faire nos balots, à chercher du biſcuit & du ris qui ſont les choſes les plus néceſſaires pour une marche, car on trouve de l'eau par tout. Heureuſement le Pacha ne campa ce jour-là, qui étoit le 2 Juin, qu'à environ quatre heures de la ville. Le lendemain nous le joignîmes avec beaucoup de peine, & nous le trouvâmes à quatorze milles de ſon premier camp.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.





# LETTRE XVIII.

*A Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majeſté, &c.*

MONSEIGNEUR,

VOYAGE D'ARMENIE ET DE GEORGIE.

Les villes de ce pays-ci ſont aſſez-bien policées & l'on n'y entend point parler de voleurs ; ils ſe tiennent tous à la campagne & n'en veulent qu'aux voyageurs ; on prétend même qu'ils ſont moins cruels que nos voleurs de grands chemins. Pour moi je ſuis perſuadé du contraire, & que l'on n'iroit pas bien loin ſi l'on s'expoſoit ſeul ici ſur une grande route. Si ces malheureux n'aſſaſſinent pas les gens, c'eſt faute d'en trouver l'occaſion, car on ne marche qu'en bonne compagnie. Ces compagnies, qu'on appelle *Caravanes,* ſont des convois ou aſſemblées de voyageurs, plus ou moins nombreuſes ſuivant le danger. Chacun y eſt armé à ſa maniére, & ſe deffend comme il peut dans l'occaſion. Quand les Caravanes ſont conſidérables, elles ont un Chef qui en ordonne la marche. On y eſt moins expoſé au centre qu'à la queüe, & la meilleure précaution que l'on puiſſe prendre, n'eſt pas toujours d'attendre les Caravanes les plus nombreuſes, comme la pluſpart des voyageurs ſe l'imaginent ; c'eſt de profiter de celles où il y a beaucoup de Turcs & de Francs, c'eſt à dire gens propres à ſe bien deffendre. Les Grecs & les Armeniens n'aiment point à ſe battre : on les condamne ſouvent à payer le ſang, comme l'on parle dans le

pays,

pays, d'un voleur qu'ils n'ont pas tué. On n'eſt pas expoſé à ces malheurs en Amerique ; ces Americains que nous traitons de ſauvages ; ces Iroquois dont le nom fait peur aux enfans, ne tuent que les gens d'une nation avec laquelle ils ſont en guerre. S'ils mangent des Chrétiens, ce n'eſt pas en temps de paix. Je ne ſçai s'il y a moins de cruauté à poignarder un homme pour avoir ſa bourſe, que de le tuer pour le manger. Qu'importe à un malheureux d'être mangé ou dépoüillé aprés ſa mort ?

On eſt donc contraint de marcher en Caravane dans le Levant ; les voleurs en font de même afin de pouvoir ſe rendre les maîtres des autres par la loi du plus fort. Nous joignîmes la Caravane du Pacha d'Erzeron le 3 Juin à une journée de Trebiſonde, & nous trouvâmes en chemin je ne ſçai combien de marchands qui venoient des provinces voiſines pour profiter d'une ſi belle occaſion. Les voleurs nous fuyoient avec la même diligence qu'ils ſuivent les autres Caravanes, par la raiſon que lors qu'un Pacha marche, autant de voleurs pris, autant de teſtes coupées ſur le champ. On leur fait cet honneur aprés les avoir appellez *Jaours*, c'eſt à dire *Infidelles.* Outre que nous étions fort en repos de ce côté-là, nous étions encore ravis de ce que le Pacha ne faiſoit qu'environ douze ou quinze milles par jour ; ce qui nous donnoit tout le temps de conſidérer le pays à nôtre aiſe.

Nôtre Caravane étoit de plus de ſix cens perſonnes, mais il n'y en avoit qu'environ trois cens de la Maiſon du Pacha, les autres étoient des marchands & des paſſagers ; tout cela faiſoit un aſſez beau ſpectacle. C'étoit une nouveauté pour nous de voir des chevaux & des mulets parmi je ne ſçai combien de chameaux. Les femmes étoient dans des littieres terminées en berceau, dont le

dessus étoit couvert de toile cirée, le reste étoit grillé de tous côtez avec plus de soin que ne le sont les parloirs des Religieuses les plus austeres. Quelques-unes de ces littieres ressembloient à des cages posées sur le dos d'un cheval, & elles étoient couvertes d'une toile peinte soutenuë par des cerceaux ; on ne sçavoit si elles renfermoient des singes, ou des animaux raisonnables.

Le *Chaia* étoit le premier Officier de la maison. Nous n'avons pas de Charge parmi nous qui réponde à celle-là, car il est plus qu'Intendant, & comme le subdelegué du Maître. Souvent même il est le maître du Maître. Le *Divan Effendi*, ou *Chef du Conseil*, étoit le second Officier. Le Pacha avoit son *Cotja* ou *Aumônier* qu'ils appellent aussi *Mouphti*, plusieurs Secretaires, soixante & dix Bossinois pour sa garde, une infinité de Chaoux, de musiciens ou joüeurs d'instrumens, une effroyable quantité de valets de pied ou *Chiodars*, sans compter les Pages. Son Medecin étoit de Bourgogne, & son Apoticaire de Provence : Où est-ce qu'il n'y a pas de François?

Le *Chaoux Bachi* ou Chef des Chaoux, marchoit une journée par avance portant une queuë de cheval pour marquer le *Conac*, c'est à dire le lieu où le Pacha devoit camper. Le maître Chaoux en recevoit l'ordre tous les soirs, comme font nos Maréchaux de Logis. Il avoit à sa suite plusieurs Officiers pour disposer le camp, & beaucoup d'Arabes pour dresser les tentes. Tous ces gens marchoient à cheval avec des lances & des bâtons ferrez. La musique du Pacha n'étoit desagréable qu'en ce qu'on répetoit toujours le même air ; comme si les musiciens n'eussent sçu qu'une seule chanson. Quoique leurs instrumens soient differens des nôtres, nos oreilles s'en accommodoient assez. Un jour le Pacha m'ayant fait l'honneur de me demander *comment je trouvois sa musique*, je lui

répondis *qu'elle étoit excellente, mais un peu trop uniforme.* Il me repliqua, *que c'étoit dans l'uniformité que consistoit la beauté des choses.* Il est vrai que l'uniformité est une des principales vertus de ce Seigneur, car il paroît d'une humeur inalterable. La premiere chamade commençoit ordinairement une heure avant la marche, c'étoit pour éveiller tout le monde. On entendoit la seconde environ demi heure aprés, elle servoit de signal pour défiler. La troisiéme commençoit au départ du Pacha qui étoit toujours à la queuë de la Caravane, à la distance de 4 ou 5 cens pas. La musique cessoit & recommençoit plusieurs fois pendant la route, suivant le caprice des musiciens qui redoubloient leur simphonie en arrivant au Conac, où l'on plantoit devant la Tente du Pacha les deux autres queuës de cheval qui avoient servi à la marche. Le Chaoux Bachi ayant receû l'ordre, prenoit la troisiéme queuë, & s'en alloit marquer le giste du lendemain.

Nous fûmes bientost faits à ce manege. Nous nous levions à la premiere chamade, & nous montions à cheval à la seconde; les Officiers du Pacha chassoient tout le monde comme des moutons, en criant *Aideder, Aideder,* c'est à dire *marchez, marchez.* Ils ne permettent à qui que ce soit de se mêler parmi les gens de la Maison, & l'on s'exposeroit à quelque coups de bâton si l'on y étoit surpris. Les Turcs sont gens d'ordre en tout ce qu'ils font, & sur tout dans leurs marches. Les *Catergis* ou *voituriers* se levoient une heure avant le signal, & tout étoit chargé avant que la chamade de la marche sonnast. J'admirois souvent leur exactitude; tout cela se passoit sans bruit, & bien souvent nous n'étions avertis que l'on chargeoit, que par la lueur des fanaux.

On passa ce jour-là 4 Juin par des montagnes fort éle-

vées, & l'on avança toujours vers le Sud-Eſt. Nous nẽ prîmes pas la route la plus courte pour aller à Erzeron; le Pacha voulut ſuivre la plus commode & la moins rude; la pluſpart des marchands en étoient chagrins, & nous en étions ravis, dans l'eſperance de voir beaucoup de pays, perſuadez d'ailleurs que nous ne trouverions jamais de Caravane plus ſeûre. On obſerva ce jour-là les mêmes plantes que l'on avoit veuës autour de Trebiſonde; mais ce qui nous fit plus de plaiſir, c'eſt que nous connûmes par la marche de la Caravane que nous aurions dans la ſuite aſſez de temps pour découvrir des plantes, tant ſur les grands chemins, que ſur les collines voiſines. En effet, nous mettant le matin à la teſte de la Caravane, nous prenions chacun un ſac & nous nous détachions à quelques pas, tantôt à droit, tantôt à gauche, pour amaſſer ce qui ſe preſentoit. Les marchands rioient de nous voir deſcendre de cheval & remonter, pour ne faire que cueillir des plantes qu'ils mépriſoient fort, parce qu'ils ne les connoiſſoient pas. Nous menions quelquefois nos chevaux par la bride, ou nous les faiſions mener par nos voituriers, afin de faire nôtre récolte plus à nôtre aiſe. Au premier giſte nous décrivions nos plantes tout en mangeant, & M^r Aubriet en deſſinoit le plus qu'il pouvoit.

J'apprehende, M^gr, que le détail de nôtre marche par journées ne ſoit languiſſant; mais il ne ſera pas inutile pour la Geographie & pour la connoiſſance du pays. Je ſuis perſuadé même que ce grand détail vous ennuyera moins que les autres, vous qui ſçavez faire un ſi bon uſage des moindres circonſtances dont on a l'honneur de vous rendre compte. De plus habiles gens que moi profiteront peut-être auſſi de ce Journal; une montagne, une grande plaine, des gorges, une riviere, ſervent ſouvent à déterminer des endroits où ſe ſont paſſées de grandes actions.



*Ranunculus Orientalis, Aconiti Lycoctoni folio, flore magno albo Coroll. Inst. Rei herb. 20.*

Le 5 Juin nous marchâmes depuis 4 heures du matin jusques à midi à travers de grandes montagnes couvertes de Chênes, de Hestres, de Sapins ordinaires, & d'autres qui ont le fruit fort petit, dont nous avions veû de pareils dans les montagnes du Monastere de Saint Jean de Trebisonde. Nous observâmes dans nôtre route, outre le *Charme commun*, une autre espece beaucoup plus petite dans toutes ses parties. Ses feüilles n'ont qu'un pouce de long, & ses fruits sont tres courts. Ce Charme a levé de graine dans le Jardin du Roy, & n'a pas changé. Les especes de *Chamærhododendros* à fleur purpurine & à fleur jaune, se faisoient voir assez frequemment le long des ruisseaux. Nous campâmes ce jour-là dans une plaine couverte de neige, dont la terre n'avoit encore rien produit. Quoique ces montagnes soient moins hautes que les Alpes & que les Pyrenées, elles sont aussi tardives, car la neige n'y fond qu'à la fin du mois d'Aoust. Parmi plusieurs Plantes rares, nous observâmes une belle espece de *Renoncule* à gros bouquets de fleurs blanches.

Ses feüilles sont larges de trois ou quatre pouces, semblables par leurs découpures à celles de l'*Aconit Tüeloup,* vert gai, lisses, veinées proprement, parsemées de poils sur les bords & en dessous, soutenuës par un pedicule long de 4 ou 5 pouces, vert pâle, velu, épais de deux lignes, assez rond, fistuleux, large de 4 lignes à sa base, où il est plié en maniére de goutiere. La tige est d'environ un pied de haut, creuse aussi, vert pâle & veluë, épaisse d'environ deux lignes, toute nuë, si ce n'est vers le haut où elle soutient un bouquet de sept ou huit fleurs, entouré de 4 ou 5 feüilles, longues seulement de deux pouces ou deux pouces & demi sur un pouce de large, découpées en trois principales parties, & recoupées encore à peu prés comme les autres feüilles. Quoique le bouquet soit assez

ſerré, chaque fleur eſt pourtant ſoutenuë par un pedicule long d'environ 15 lignes. Les fleurs ont deux pouces de diametre, compoſées de 5 ou 6 feüilles blanches d'un pouce de long ſur 8 ou 9 lignes de largeur, arrondies à leur pointe, mais pointuës à leur naiſſance. Le milieu de ces feüilles eſt occupé par un piſtile ou bouton à pluſieurs graines, terminées par un filet crochu & couvertes d'une touffe d'étamines blanches de demi pouce de long, chargées de ſommets jaune-verdâtre, longs d'une ligne. Ces fleurs ſont ſans calice, ſans odeur, ſans acreté, de même que le reſte de la plante. Il y a des pieds dont les fleurs tirent ſur le purpurin. Nous n'eûmes pas le temps d'en arracher la racine.

Le 6 Juin nous partimes à trois heures du matin, & nous traverſâmes juſques à midi de grandes montagnes toutes pelées, & dont la veuë eſt fort deſagréable, car on n'y découvre ni arbres ni arbriſſeaux, mais ſeulement une méchante pelouſe brulée par la neige qui étoit nouvellement fonduë. Il y en avoit encore beaucoup dans les fonds, & nous campâmes tout auprez. Cette pelouſe étoit couverte en quelques endroits de cette belle eſpece de *Violette à grandes fleurs*, jaunes ſur certains pieds, violet-foncé ſur d'autres, panachées de jaune & de violet ſur quelques-uns, jaune rayé de brun avec l'étendart violet & d'une odeur tres agréable.

On ſe leva ſur les deux heures du matin le 7 Juin, pour partir à trois heures; l'on continüa la route par des montagnes pelées & parmi la neige. Le froid étoit âpre, & les broüillards ſi épais, qu'on ne ſe voyoit pas à quatre pas les uns des autres. Nous campâmes ſur les 9 heures & demi dans une vallée aſſez agréable par ſa verdure, mais fort incommode pour les voyageurs. On n'y trouve pas une branche de bois, pas même une bouze de vache; &

comme nous ne manquions pas d'appetit, nous eûmes le chagrin de ne pouvoir, faute de broſſailles, faire cuire des agneaux dont nous avions fait proviſion. On ne vécut ce jour-là que de confitures chez le Pacha. Nous ne découvrîmes rien de nouveau. Toute laielouſe étoit couverte des mêmes Violettes, ainſi nous paſſâmes la journée fort triſtement; les Turcs ne s'accommodant pas de ce jeûne, non plus que nous. Le 8 Juin nous commençâmes à la pointe du jour à nous appercevoir que nous étions veritablement en Levant. De Trebiſonde juſques ici le pays nous avoit paru aſſez ſemblable aux Alpes & au Pyrenées; pour ce jour-là il nous ſembla que la terre avoit tout d'un coup changé de face, comme ſi l'on eût tiré un rideau qui nous eût découvert un nouveau payſage. Nous deſcendîmes dans de petites vallées couvertes de verdure, coupées par des ruiſſeaux agréables, & remplies de tant de belles Plantes, ſi differentes de celles auxquelles nôtre veuë étoit accoûtumée, que nous ne ſçavions ſur leſquelles nous jetter. On arriva ſur les dix heures du matin à *Grezi* village qui n'eſt, à ce qu'on nous aſſûra, qu'à une journée de la mer Noire; mais le chemin n'eſt pratiquable que pour les gens de pied. Je fus ſi éblouï d'une eſpece *d'Echium* qui ſe trouve ſur les chemins, que je ne ſçaurois m'empécher d'en faire ici la deſcription.

Sa racine a plus d'un pied de long, elle eſt épaiſſe de deux pouces, accompagnée de groſſes fibres blanchâtres en dedans, mucilagineuſe, douçâtre, couverte d'une écorce brune & gerſée. La tige qui eſt haute d'environ trois pieds, eſt groſſe comme le pouce, vert-pâle, dure, ſolide, & remplie d'une chair gluante & comme glaireuſe. Les feüilles inferieures ont 15 ou 16 pouces de longueur, ſur 4 à 5 pouces de largeur, pointuës, vert blanchâtre, douces, molles, veluës, comme ſatinées en deſſus, cotoneuſes

par deſſous, relevées d'une groſſe côte, laquelle fournit une nerveure aſſez ſemblable à celle des feüilles du *Boüillon-blanc ;* ces feüilles diminüent conſidérablement le long de la tige, où elles n'ont guere plus de demi pied de long, moins cotoneuſes que les premieres, mais beaucoup plus pointuës. De leurs aiſſelles naiſſent des branches longues d'environ demi pied, heriſſées de poils aſſez fermes, de même que le haut de la tige, accompagnées de feüilles d'environ un pouce & demi de longueur. Toutes ces branches ſe diviſent en petits brins recourbez en queuë de Scorpion, chargez des plus grandes fleurs qu'on ait obſervées juſques ici ſur les eſpeces de ce genre. Chaque fleur a un pouce & demi de haut, vers le bas c'eſt un tuyau de 4 ou 5 lignes de diametre & tant ſoit peu courbé, lequel ſe dilate enſuite en maniére de cloche, dont l'ouverture eſt diviſée en cinq parties égales, taillées en arcade gothique. Cette fleur eſt bleu-pâle tirant ſur le gris-de-perle, mais trois de ſes découpures ſont traverſées dans leur longueur par deux bandes rouges ſang-de-bœuf, ſur un fond purpurin fort clair. Des bords interieurs du tuyau, naiſſent cinq étamines blanches, recourbées en crochet, chargées chacune d'un ſommet jaunâtre. Le calice eſt preſque auſſi long que la fleur, & découpé en cinq parties juſques vers le bas, leſquelles n'ont qu'environ deux lignes de large, pointuës, vert-pâle, heriſſées de poils fort gros. Le piſtile pouſſe du fond de ce calice, formé par 4 embrions arrondis & verdâtres, du milieu deſquels ſort un filet preſque auſſi long que la fleur, légerement velu, purpurin & fourchu. Les graines, quoique peu avancées, étoient aſſez ſemblables à celles d'une Vipere. La fleur n'a point d'odeur. Les feüilles ont un goût d'herbe aſſez agréable.

Le 9 Juin nous partîmes à trois heures du matin, & paſſâ-



*Echium Orientale verbasci folio flore maximo, Campanulato Coroll. Inst. Rei herb. 6.*



*Onobrychis Orientalis frutescens, Spinosa, Tragacanthæ facie Coroll. Inst. Rei herb. 26.*

paſſâmes par des vallées fort ſeches & toutes découvertes. On campa ſur les neuf heures au deſſous de *Baibout* dans la plaine, le long d'une petite riviere. Baibout eſt une petite ville tres forte par ſa ſituation ſur une roche fort eſcarpée. On fit courir le bruit que le Pacha y ſéjourneroit cinq ou ſix jours pour tenir les Grands-jours, & l'on y amena des priſonniers de pluſieurs endroits; ainſi nous paſſâmes le reſte de la journée à courir pour chercher des Plantes; mais nous fûmes trompez, car il fallut partir un jour aprés ſans pouvoir monter à la ville. Peut-être que nous y aurions trouvé quelques reſtes d'antiquité, ou quelques inſcriptions qui nous euſſent fait connoître ſon ancien nom. Suivant ſa ſituation, elle paroit marquée dans nos Cartes ſous le nom de *Leontopolis* & *Juſtinianopolis,* qui avoit eté nommée *Byzane* ou *Bazane.* Nous fûmes auſſi ſurpris que chagrins d'entendre la chamade qui nous avertiſſoit qu'il falloit monter à cheval. Voici une des plus belles Plantes qui naiſſe autour de Baibout, & qui ne contribua pas peu à nous conſoler de nôtre départ précipité.

C'eſt un buiſſon d'un pied de hauteur ſeulement, mais étendu à la ronde juſques à deux ou trois pieds, touffu & tout-à-fait ſemblable à la *Tragacantha.* Ses tiges vers le bas ſont groſſes comme le pouce, blanches en dedans, couvertes d'une écorce noirâtre, gercées, tortuës dans la ſuite, diviſées en pluſieurs branches nuës & partagées en vieux brins épineux & ſecs. Les ſommitez de ces brins ſoutiennent de jeunes jets tortus & branchus, terminez en piquants vert-pâle, garnis de feüilles rangées ſur une côte longue de 9 ou 10 lignes, ſur laquelle on compte ordinairement deux ou trois paires de feüilles oppoſées vis-à-vis, longues de 4 ou 5 lignes ſur moins d'une ligne de large, pointuës par les deux bouts, un peu pliées en gou-

tiere. La côte ſe termine par une ſemblable feüille. Le haut des piquants ſoutient une ou deux fleurs légumineuſes, purpurines, rayées, avec un étendart velu, relevé, long d'environ 9 lignes ſur trois lignes de largeur, échancré & même denté. Les aîles & la feüille inferieure ſont plus pâles & plus petites. Le piſtile devient un fruit ſemblable à celui de nôtre *Sainfoin*, mais il eſt liſſe, & nous ne l'avons pas veû dans ſa maturité. Le calice eſt rougeatre, long de deux lignes, découpé en 5 pointes. Les feüilles ſont d'un goût d'herbe un peu aigrelet.

Nous fûmes donc obligez de quitter Baibout le 11 Juin. On nous aſſûra que le Pacha avoit fait grace à tous les priſonniers. Pluſieurs de nos Caravaniers loüoient ſa clemence; quelques-autres le blâmoient de n'avoir pas fait d'exemple. On fit paſſer en reveuë ces ſcelerats, dont la pluſpart avoient au moins merité la roüe, à en juger par leur mauvaiſe mine. Nous impoſâmes ce jour-là le nom à une des plus belles plantes que le Levant produiſe; & parce que Mr *Gundelſcheimer* la découvrit le premier, on convint que par reconnoiſſance elle devoit porter ſon nom. Malheureuſement nous n'avions que de l'eau pour celebrer la feſte, mais cela convenoit mieux à la ceremonie, puiſque la plante ne vient que dans des lieux ſecs & pierreux. La muſique du Pacha ne s'éveilla que dans ce temps-là, ce que nous prîmes pour un bon augure; cependant nous eûmes beaucoup de peine à trouver un nom latin qui répondît à celui de ce galant homme. Il fut enfin conclu que la Plante s'appelleroit *Gundelia.*

La tige de cette plante eſt haute d'un pied, épaiſſe de cinq ou ſix lignes, liſſe, vert-gai, rougeâtre en quelques endroits, dure, ferme, branchuë, accompagnée de feüilles aſſez ſemblables à celles de l'*Acanthe épineuſe*, dé-



*Gundelia Orientalis, Acanthi aculeati folio, Capite glabro Coroll. Inst. Rei herb. 15.*

coupées jusques vers la côte, & recoupées en plusieurs pointes, garnies de piquants tres fermes. Les plus grands de ces piquants ont demi pied ou huit pouces de largeur, sur environ un pied de long. La côte est purpurine, la nerveure veluë, blanchâtre, relevée, cotoneuse, le fond des feuilles vert-gai, leur consistance dure & ferme; elles diminüent jusques au bout des branches lesquelles quelquefois sont couvertes d'un petit duvet. Toutes ces parties soutiennent des chapiteaux semblables à ceux du *Chardon à Bonnetier*, longs de deux pouces & demi, sur un pouce & demi de diametre, environnez à leur base d'un rang de feüilles de même figure & tissure que le bas, mais de la longueur seulement de deux pouces. Chaque chapiteau est à plusieurs écailles longues de sept ou huit lignes, creuses & piquantes, parmi lesquelles sont enchassez les embrions des fruits; ils sont d'environ cinq lignes de long, vert-pâle, pointus en bas, épais d'environ 4 lignes, relevez de quatre coins, creusez à leur sommité de cinq fosses ou chatons à bords dentez, de chacun desquels sort une fleur d'une seule piece longue de demi pouce. C'est un tuyau blanchâtre ou purpurin-clair, évasé jusques à une ligne & demi de diametre, fendu en cinq pointes purpurin-sale, lesquelles bien loin de s'écarter en pavillon d'entonnoir, se rapprochent plutôt; le dedans de la fleur est d'un purpurin plus agréable. De ses parois se détachent cinq filets ou piliers qui soutiennent une gaine jaunâtre, rayée de purpurin, surmontée par un filet jaune & poudreux. Ce qui fait voir que ces fleurs sont de vrais fleurons qui portent chacun sur une jeune graine enfermée dans les embrions des fruits; & ces embrions sont divisez en autant de capsules ou loges qu'il y a de fleurons. La pluspart de ces embrions avortent, excepté celui du milieu, qui pressant les autres les

fait perir. Toute la plante rend du lait fort doux, lequel ſe grumele en grains de maſtic comme celui de la *Carline* de Columna. La *Gundelia* varie, il y en a des pieds à teſtes veluës & à fleurs rouge-brun.

On partit ce jour-là ſur les huit heures du matin, nous paſſâmes par des vallées étroites, incultes, ſans bois, & qui n'inſpiroient que de la triſteſſe. On campa ſur le midi, & nous n'eûmes d'autre plaiſir que celui de déterminer encore un nouveau genre de plante lequel fut nommé *Veſicaria*, à cauſe de ſon fruit. C'eſt une veſſie longue d'un pouce & preſque auſſi large, membraneuſe, vert-pâle, traverſée dans ſa longueur par quatre cordons tirans ſur le purpurin, qui par leur réunion viennent former une petite pointe au bout de la veſſie, & qui diſtribuent en paſſant des vaiſſeaux entrelaſſez en maniére de raizeau. Ce fruit renferme quelques graines ovales, longues d'environ une ligne & demi, attachées chacune par un cordon tres mince qui part du gros cordon purpurin. La pluſpart de ces graines étoient encore vertes ou avortées. Ce fruit n'eſt autre choſe que le piſtile de la fleur gonflée en veſſie. Les fleurs ſont à quatre feüilles jaunes diſpoſées en bouquet, ſoutenu par une tige ſans branches. Toute la plante n'a qu'environ 4 pouces de haut, ſans compter la racine qui a deux pouces de long, rouſſâtre, épaiſſe de trois ou quatre lignes au collet, diviſée en quelques fibres peu cheveluës. Elle pouſſe pluſieurs teſtes garnies de feüilles diſpoſées en rond, ſouvent rabatuës en bas, longues de 9 ou 10 lignes, larges ordinairement d'une ligne, vert-gai, dentées proprement ſur les bords à peu prés comme celles de la *Corne de Cerf.* Celles qui ſont le long des tiges n'ont qu'environ 3 ou 4 lignes de long ſur deux lignes de large, & ſont preſque ſans denture. Elles diminüent juſques au haut de la tige, laquelle eſt toute ſimple



Vesicaria Orientalis foliis dentatis Coroll. Inst. Rei herb. 49

& ſans branches. Si la racine de cette plante étoit charnuë, elle ſeroit de même genre que le *Leontopetalon.*

Le 12 Juin nous partîmes à trois heures du matin, & l'on arriva au Conac à ſix heures avant midi : Quel plaiſir pour des gens comme nous qui ne ſoupirions qu'aprés des plantes, & à qui on donnoit tout un jour pour en chercher ! Nous ne fîmes gueres plus de trois milles dans cette marche de trois heures, & ſuivîmes toujours la même vallée, dans laquelle ſerpente une riviere qu'il faut paſſer ſept ou huit fois. Le lendemain nous ne fatigâmes pas davantage, car on ne marcha que depuis deux heures & demi du matin juſques à ſept ; ce fut ſur une montagne tres haute où l'on voit beaucoup de ces ſortes de *Pins* qui ſont à Tarare auprés de Lyon. On voit auſſi, ſur celle dont nous parlons, une belle eſpece de *Cedre* qui ſent auſſi mauvais que nôtre *Sabine,* & dont les feüilles lui reſſemblent tout-à-fait ; mais c'eſt un grand arbre du port & de la hauteur de nos plus grands *Cyprés.* On nous fit partir ce jour-là, je ne ſçai par quel caprice, à onze heures du ſoir, & nous arrivâmes le 14 Juin, ſur les ſept heures du matin, à un village appellé *Iekmanſour.* La Lune étoit ſi belle cette nuit-là, qu'elle invita les Turcs qui n'avoient fait que ronfler tout le jour, à ſe mettre en chemin : Mais comment herboriſer au clair de la Lune ? Nous ne laiſſâmes pas pourtant de remplir nos ſacs ; nos marchands ne ceſſoient de rire en nous voyant tous trois marcher à quatre pattes & fourrager dans un pays ſec & brûlé en apparence, mais enrichi pourtant de tres belles plantes. Quand le jour fut venu, nous fîmes la reveüe de nôtre moiſſon, & nous nous trouvâmes aſſez riches. Peut-on rien voir de plus beau, en fait de plantes, qu'un *Aſtragale* de deux pieds de haut, chargé de fleurs depuis le bas juſques à l'extrémité de ſes tiges ?

Ces fleurs ſont groſſes comme le petit doit, canelées, fermes, ſolides, vert-pâle, couvertes d'un duvet blanc, garnies de feüilles attachées ſur une côte d'un empan de long, vert-pâle auſſi, & veluë, accompagnée de deux aîles à ſa baſe, longues d'un pouce ſur deux ou trois lignes de largeur, terminées en pointe. Les feüilles ſont la pluſpart rangées par paires ſur cette côte, & l'on y en compte juſques à 13 ou 14 paires. Les plus grandes, qui ſont vers les aîles, ont un pouce de long ſur ſept ou huit lignes de largeur, preſque ovales, mais un peu plus étroites vers le haut, vert-brun, liſſes, couvertes en deſſus de poils blancs, & pliées ordinairement en goutiere. Elles diminüent juſques au bout de la côte où elles n'ont que cinq ou ſix pieds de long. La tige eſt branchuë dés le bas, mais enſuite elle ne pouſſe des aiſſelles des côtes, que des pedicules longs d'environ deux ou trois pouces, chargez chacun de cinq ou ſix fleurs, diſperſées en long & ſoutenuës par une queüe longue de deux lignes, laquelle ſort de l'aiſſelle d'une feüille aſſez petite, tres deliée & fort veluë. Toutes ces fleurs ſont jaunes, longues de 15 lignes, avec un étendart relevé, échancré, preſque ovale, large de 7 ou 8 lignes. Les aîles & la feüille inferieure ſont beaucoup plus petites. Le calice a 8 lignes de long, vert-pâle, membraneux, large d'environ 5 lignes, parſemé de poils blancs & découpé en cinq pointes tres menuës. Le piſtile eſt un bouton piramidal épais de deux lignes, blanc & velu, terminé par un filet blanc-ſale, enveloppé dans une gaine membraneuſe blanche, frangée en etamines à ſommets purpurins. Le piſtile devient un fruit long d'un pouce, épais de 8 ou 9 lignes, terminé par une pointe longue de 4 ou 5 lignes. Ce fruit eſt arrondi ſur le dos, plat & ſilloné de l'autre côté, cotoneux, diviſé en deux loges, dont les parois ſont charnus, épais de trois lignes lorſque le fruit eſt encore



*Astragalus Orientalis, maximus, incanus, erectus caule ab imo ad summum florido Coroll. Inst. Rei herb. 29.*

vêrt. On trouve dans chaque loge un rang de 5 ou 6 ſemences de la forme d'un petit rein, attachées chacune par un cordon. Dans leur maturité ces graines ſont brunes de même que le fruit. Toute la plante ſent mauvais. Elle a levé de graine dans le Jardin Royal où elle ſe porte bien, malgré l'éloignement & la difference des climats.

Nous découvrîmes ce jour-là pour la premiere fois, une tres belle eſpece de *Toute-Bonne,* dont je n'avois veû que des avortons il y avoit quelques années, dans le Jardin de Leyden. Mr *Hermans* Profeſſeur de Botanique en l'Univerſité de la-dite ville, tres habile homme, & qui avoit obſervé de ſi belles plantes dans les Indes Orientales, a donné la figure de celle dont nous parlons. Il ſemble que *Rauvolf,* Medecin d'Ausbourg, en ait fait mention dans la *Relation de ſon Voyage du Levant,* ſous le nom de *Belle eſpece d'Ormin à feüilles étroites, veluës & découpées profondément.*

La racine de cette plante pique en fond, longue d'un pied, groſſe au collet deux fois comme le pouce, blanche en dedans, couverte d'une ecorce-rouge-orangé ou couleur de Safran. Le nerf de cette racine eſt dur & blanc, les fibres ſont aſſez groſſes & s'étendent ſur les côtez. Elle pouſſe une ou deux tiges hautes d'un pied & demi, groſſes vers le bas comme le petit doit, purpurines, couvertes d'un gros duvet blanc, accompagnées de feüilles d'une propreté qui fait plaiſir, longues de huit ou neuf pouces, découpées juſques vers la côte en parties longues de deux ou trois pouces ſur demi pouce de largeur, relevées de groſſes boſſes toutes chagrinées, vert-blanchâtre. La côte & la nerveure ſont comme tranſparantes; cette côte a deux pouces de large à ſa naiſſance, purpurine en quelques endroits, chargée d'un duvet tres blanc, de même que le deſſous des feüilles. Celles qui viennent enſuite ſont

aussi longues & embrassent une partie de la tige par deux aîles arrondies, mais elles diminüent de leur longueur vers le milieu de la tige où elles sont larges de deux pouces. Ensuite les tiges deviennent toutes branchuës, arrondies, & touffuës, accompagnées de feüilles longues d'environ un pouce, coupées, pour ainsi dire, en arcade gothique, dont la pointe est fort aiguë; ces feüilles ne sont pas bosselées, mais veinées seulement & veluës. Les fleurs naissent par anneaux & par étages le long des branches, disposées à simple rang. Quelquefois même il n'y a qu'une ou deux fleurs à chaque verticille. La fleur est longue d'environ un pouce, épaisse d'une ligne & demi à sa naissance, blanche, évasée en deux levres dont la supérieure est courbée en faucille, large de deux lignes, parsemée de poils fort courts, colorée d'un petit œil citron, presque imperceptible, échancrée & arrondie; la levre inferieure est beaucoup plus courte, divisée en trois parties dont la moyenne, qui est la plus grande, est jaune-citron; les deux autres parties sont blanches & relevées en maniére d'oreilles. Les etamines sont de même couleur, & entrelassées comme les divisions de l'*Os Hyoide*. Le pistile est à 4 embrions surmonté par un filet violet, & fourchu à sa pointe, lequel se courbant dans la faucille déborde de trois ou quatre lignes. Le calice est long de demi pouce, rayé, vert-pâle, velu, partagé en deux levres, dont l'une a trois pointes assez courtes, & l'autre en a deux seulement, mais beaucoup plus longues. Le haut des tiges est un peu gluant & sent mauvais. La racine de cette plante est amere. Les feüilles ont un goût d'herbe & sentent le bouquin, comme la *Toute-Bonne Ordinaire*.

Il faut avoüer, M^gr, que l'erudition est d'un grand secours pour allonger des Lettres. Le pays où nous sommes fourniroit beaucoup de matiere à un plus habile homme

homme que moi. Combien de grandes armées ont dû paſſer par ici ? Peut-étre que Lucullus, Pompée & Mithridate y reconnoîtroient encore les reſtes de leurs camps. Enfin nous ſommes dans la grande Armenie ou Turcomanie. Les Romains & les Perſes en ont protegé les Roys en differens temps. Les Sarraſins l'ont poſſedée à leur tour. Quelques-uns croyent que Selim l'ajoûta à ſes conquêtes aprés ſon retour de Perſe, où il venoit de gagner cette fameuſe bataille contre le grand Sophi Iſmaël. Sanſovin convient que du temps de Selim qui mourut en 1520, il y avoit un Roy de la grande, & un autre Roy de la petite Armenie appellée *Aladoli*. Selim fit trancher la teſte au Roy d'Aladoli, & l'envoya à Veniſe pour marque de la victoire qu'il venoit de remporter en Levant. Il y a beaucoup d'apparence que les Turcs ſe ſaiſirent en même temps de la grande Armenie, afin de pouvoir paſſer en Perſe ſur leurs propres terres, ſans ſe fier aux Princes voiſins. Quoiqu'il en ſoit, l'Armenie ne tarda pas de tomber ſous la domination des Turcs; car les *Annales Turques*, citées par Calviſius, marquent que Selim fils de Selim, conquit l'Armenie en 1522.

On nous fit partir le 14 Juin à deux heures aprés minuit, & nous marchâmes juſques à ſept heures dans des prairies fertiles, ſemées de toutes ſortes de grains. On campa tout proche du pont d'Elija ſur une des branches de l'Euphrate, à ſix milles de la ville d'*Arzeron* ou d'*Arzerum*, que d'autres appellent *Erzeron*, quoique *Arzerum* ſoit le vrai nom de cette ville, comme je le dirai plus bas. *Elija* n'eſt qu'un méchant village dont les maiſons ſont tout-a-fait écraſées, moitié enterrées, bâties de boüe; mais le Bain qui eſt auprés du village rend ce lieu recommendable. Les Turcs l'appellent *le Bain d'Arzerum*. Le bâtiment eſt aſſez propre, octogone, vouté & percé en deſſus.

Le baſſin qui eſt de la même figure, c'eſt à dire à huit pans, pouſſe deux boüillons d'eau preſque auſſi gros que le corps d'un homme; cette eau eſt douce & d'une chaleur ſupportable. Dieu ſçait comme les Turcs y courent; ils viennent d'Erzeron s'y baigner, & la moitié de nôtre Caravane ne laiſſa pas échapper une ſi belle occaſion.

[a] Erzeron.

Le lendemain nous arrivâmes à Erzeron[a]. C'eſt une aſſez grande ville à cinq journées de la mer Noire, & à dix de la frontiere de Perſe. Erzeron eſt bâti dans une belle plaine au pied d'une chaîne de montagnes qui empeſchent l'Euphrate de ſe rendre dans la mer Noire, & l'obligent de ſe tourner du côté du Midi. Les collines qui bordent cette plaine étoient encore couvertes de neige en pluſieurs endroits. On nous aſſûra même qu'il y en étoit tombé le premier jour de Juin, & nous étions fort ſurpris d'avoir les mains engourdies juſqu'à ne pouvoir écrire ſur le point du jour: cet engourdiſſement duroit encore une heure aprés le ſoleil levé, quoique les nuits y fuſſent aſſez douces & les chaleurs incommodes depuis les dix heures du matin juſques à quatre heures aprés midi. La plaine d'Erzeron eſt fertile en toutes ſortes de grains. Le bled y étoit moins avancé qu'à Paris, & n'avoit pas deux pieds de haut, auſſi n'y fait-on la recolte qu'en Septembre. Je ne ſuis pas ſurpris de ce que Lucullus trouva étrange que les champs fuſſent encore tous nuds au milieu de l'Eté, lui qui venoit d'Italie où la moiſſon eſt faite dans ce temps-là. Il fut encore bien plus étonné de voir de la glace dans l'Equinoxe d'automne; d'apprendre que les eaux par leur foideur faiſoient mourir les chevaux de ſon armée; qu'il falloit caſſer la glace pour paſſer les rivieres, & que ſes ſoldats étoient forcez de camper parmi la neige qui ne ceſſoit de tomber. Alexandre Severe ne fut pas plus ſatisfait de ce pays-ci. Zonare remarque que ſon armée repaſſant par

l'Armenie fut ſi maltraitée du froid exceſſif qui s'y faiſoit ſentir, qu'on fut obligé de couper les mains & les pieds à pluſieurs ſoldats que l'on trouvoit à demi gelez ſur les chemins.

Outre la rigueur des hivers, ce qu'il y a de plus facheux à Erzeron, c'eſt que le bois y eſt rare & fort cher. On n'y connoît que le bois de Pin que l'on va chercher à deux ou trois journées de la ville, tout le reſte du pays eſt découvert. On n'y voit ni arbres ni buiſſons, & l'on n'y brûle communément que de la bouze de vache dont on fait des mottes, mais elles ne valent pas celles des tanneurs dont on ſe ſert à Paris, encore moins celles du marc des olives que l'on prépare en Provence. Je ne doute pas que l'on ne trouvât de la hoüille ſi l'on vouloit ſe donner la peine de foüiller les terres. C'eſt un pays où les mineraux ne manquent pas, mais ils ſont accoûtumez à leur bouze. On ne ſçauroit s'imaginer quel horrible parfum fait cette bouze dans des maiſons qu'on ne peut comparer qu'à des renardieres, & ſur tout les maiſons de la campagne. Tout ce qu'on y mange ſent la fumée; leur crême ſeroit admirable ſans cette caſſolette, & l'on feroit fort bonne chere ſi l'on pouvoit y faire cuire, avec du bois, la viande de boucherie qui y eſt fort bonne.

Les fruits qu'on y apporte de Georgie ſont excellens. C'eſt un pays plus chaud & moins tardif qui produit en abondance des Poires, des Prunes, des Ceriſes, des Melons. Les collines voiſines fourniſſent à Erzeron de tres belles ſources, leſquelles non ſeulement arroſent la campagne, mais encore les ruës de la ville. C'eſt un grand avantage pour les étrangers que les eaux ſoient bonnes, car on y boit le plus déteſtable vin du monde. On ſe conſoleroit de toutes les glaces & de tous les frimats & on compteroit la fumée pour rien, ſi l'on trouvoit du vin

passable; mais il est puant, moisi, aigre, pourri ; le vin de Brie y passeroit pour du nectar ; l'eau de vie ne vaut pas mieux, elle est chancie & amere, encore en coûte-t-il bien des soins & de l'argent pour avoir ces boissons détestables. Les Turcs y affectent plus de sévérité qu'autre part, & se font un plaisir de surprendre & de bâtonner ceux qui font ce commerce : franchement ils n'ont pas trop de tord, car c'est rendre un grand service au public que d'empescher le débit d'aussi mauvaises drogues.

La ville d'Erzeron vaut mieux que celle de Trebizonde ; l'enceinte de cette premiere place est à doubles murailles deffenduës par des tours quarrées ou pentagones, mais les fossez ne sont ni profonds ni bien entretenus. Le Beglierbey ou le Pacha de la Province, est logé dans un vieux Serrail fort mal entendu. Le Janissaire Aga se tient dans une espece de Fort au haut de la ville. Quand le Pacha ou les personnes les plus considérables du pays vont dans ce Fort, c'est pour y laisser leurs testes. Le Janissaire les fait avertir de s'y rendre par ordre du Grand Seigneur : le Capigi arrivé de la Cour leur montre ses ordres & les execute sans autre cérémonie. On croit qu'il y a dix-huit mille Turcs dans Erzeron, six milles Armeniens, & quatre cens Grecs. On estime qu'il y a soixante mille Armeniens dans la Province, & dix mille Grecs. Les Turcs qui sont dans Erzeron sont presque tous Janissaires ; on y en compte environ douze mille, & plus de cinquante mille dans le reste de la Province. Ce sont presque tous gens de mêtier, qui la pluspart donnent de l'argent au Janissaire Aga bien loin d'en retirer ; cela s'appelle achetter le privilege de ne rien valoir & de commettre toutes sortes d'insolences. Les plus honnêtes gens sont obligez de s'engager dans ce corps, parce qu'outre qu'ils ne seroient pas bien venus du Commandant qui est presque abso-

Tom. 2. pag. 260.




*Veüe d'Erzeron Capitale d'Armenie.*

lu dans la ville, ils ſe trouveroient tous les jours expoſez aux violences de leurs voiſins & n'auroient aucune juſtice des Officiers. Le Grand Seigneur ne donne par jour aux veritables Janiſſaires du pays, que depuis cinq aſpres juſqu'à vingt; l'Aga profite de cet argent.

Les Armeniens ont un Evêque & deux Egliſes dans Erzeron. Ils ont quelques Monaſteres à la campagne, comme le *grand Couvent*, & le *Couvent rouge*. Ils reconnoiſſent tous le Patriarche d'Erivan. Pour les Grecs, ils ont auſſi leur Evêque dans la ville, mais ils n'y ont qu'une Egliſe qui eſt fort pauvre. Ils ſont preſque tous Chauderonniers & occupent le fauxbourg où ils travaillent à mettre en vaiſſelle le cuivre qu'on y apporte des montagnes voiſines. Ces pauvres gens ſont un tintamarre horrible jour & nuit, car ils ne ceſſent de forger, & les Turcs aiment trop la tranquillité pour ſouffrir qu'on batte l'enclume dans la ville. Outre cette vaiſſelle que l'on tranſporte en Turquie, en Perſe & même chez le Mogol, on fait un grand commerce à Erzeron de fourrures & ſur tout de celles de *Jardava* ou *Zerdava*, ce ſont des peaux d'une eſpece de Martre aſſez commune dans le pays. Les peaux les plus foncées ſont les plus eſtimées; on compoſe les plus prétieuſes fourrures avec les ſeules queües, à cauſe qu'elles tirent ſur le noir, c'eſt ce qui les rend ſi cheres, car il faut bien aſſembler des queües de ces animaux pour en doubler une veſte. On apporte auſſi à Erzeron beaucoup de Gales de cinq ou ſix journées de la ville, & l'on y conſerve les Cheſnes avec ſoin par ordre du Pacha; le bois ſeroit d'ailleurs trop cher ſi on l'y apportoit pour brûler.

Cette ville eſt le paſſage & le repoſoir de toutes les marchandiſes des Indes, ſur tout lorſque les Arabes courent autour d'Alep & de Bagdat. Ces marchandiſes dont

les principales ſont la ſoye de Perſe, le Coton, les Drogues, les Toiles peintes, ne ſont que paſſer en Armenie. On y en vend tres-peu en détail, & l'on laiſſeroit mourir un malade faute d'un gros de Rhubarbe, quoiqu'il y en eût pluſieurs balles toutes entieres. On n'y débite que le *Caviar*, qui eſt un ragoût déteſtable. C'eſt un proverbe dans le pays, que ſi l'on vouloit donner à déjeuner au diable, il faudroit le régaler avec du Caffé ſans ſucre, du Caviar & du Tabac ; je voudrois y ajoûter du vin d'Erzeron. Le Caviar n'eſt autre choſe que les œufs ſalez des Eſturgeons que l'on prépare autour de la mer Caſpienne. Ce ragoût brûle la bouche par ſon ſel, & empoiſonne le nez par ſon odeur. Les autres marchandiſes dont on vient de parler, ſont portées à Trebiſonde où on les embarque pour Conſtantinople. Nous fûmes ſurpris de voir arriver à Erzeron une ſi grande quantité de *Garance*, qu'ils appellent *Boïa* : elle vient de Perſe, & ſert pour les teintures des cuirs & des toiles. La Rhubarbe y eſt apportée du pays d'Usbeq en Tartarie. La *Semencine* ou la *Graine aux vers* vient du Mogol. Il y a des Caravaniers qui de pere en fils ne ſe mêlent que de voiturer les drogues, & qui croiroient dégenerer s'ils ſe chargeoient d'autres marchandiſes.

Le Gouvernement d'Erzeron rend trois cens bourſes par an au Pacha, que nous appellerons dans la ſuite le *Beglierbey* ou le *Viceroy* de la Province, pour le diſtinguer des autres Pachas du pays qui ſont ſous ſes ordres. Chaque bourſe eſt de 500 écus, de même que dans tout le reſte de la Turquie ; ainſi ces trois cens bourſes font cent cinquante mille écus. Elles ſe prennent. 1°. ſur les marchandiſes qui entrent dans la Province, ou qui en ſortent ; la pluſpart payent trois pour cent, quelquefois le double. On exige de gros droits pour les eſpeces d'or

& d'argent. La ſoye de Perſe *Chorbaſi* qui eſt la plus fine, & l'*Ardachi* qui eſt la plus groſſiere, payent 80 écus par charge de Chameau, qui eſt du poids de 800 juſques à 1000 livres. 2°. Le Beglierbey diſpoſe de toutes les Charges des villes de la Province ; ces Charges s'afferment ſuivant l'uſage du pays, & ſe donnent au plus offrant & dernier encheriſſeur, comme par tout ailleurs. 3°. Excepté les Turcs, tous ceux qui doivent ſortir de la Province pour aller en Perſe, ſont obligez de payer dans Erzeron au moins cinq écus, quoiqu'ils n'ayent point de marchandiſes ; c'eſt comme une eſpece de capitation qu'on leur impoſe. Ceux qui ne portent de l'or & de l'argent que pour les frais de leur voyage, doivent cinq pour cent ſur la ſomme dont ils ſont porteurs.

Nôtre Beglierbey à ſon arrivée abolit la pluſpart de ces droits, parce qu'il les jugea tyranniques ; peut-être que ſon ſucceſſeur les a rétablis ou augmentez depuis ſon départ. Outre ces taxes, avant l'arrivée de Cuperli on exigeoit de tous les étrangers la Capitation ordinaire, de quelque nation qu'ils fuſſent, lorſqu'ils entroient dans Erzeron, & cette Capitation étoit réglée ſur l'eſtimation que les Turcs faiſoient de chaque perſonne. Celui-ci, diſoient-ils, doit payer dix écus ſur ſa bonne mine ; l'autre qui n'a pas beaucoup de hardes n'en payera que cinq. On rançonnoit impunément les pauvres étrangers, & les Miſſionnaires étoient les plus maltraitez : pour ne pas s'y tromper, on commençoit par découvrir la teſte des paſſans pour voir s'ils étoient tonſurez, en ſorte que ces hommes Apoſtoliques deſtinez pour les pays étrangers, étoient ſouvent obligez de laiſſer partir leur Caravane pour tâcher d'obtenir quelque modération, ou pour attendre quelque gros marchand Armenien ou Franc qui eût la charité de payer pour eux. On ne ſçauroit avoir

de juſtice ſur les frontieres d'un ſi grand Empire, lorſque les Commandans authoriſent les vexations, & ces gens-là ne les authoriſent que parce qu'ils en profitent. Quand on part de Conſtantinople pour la Perſe, la meilleure précaution qu'on puiſſe prendre, n'eſt pas ſeulement d'obtenir un Commandement de la Porte, mais encore des Lettres de recommendation de nôtre Ambaſſadeur pour les Beglierbeys des frontieres par où l'on doit paſſer. Les Religieux Italiens ſont trop circonſpects pour manquer à ſe mettre ſous la protection de nôtre Ambaſſadeur. Le Roy de France eſt bien plus connu & plus eſtimé des Muſulmans, que le Saint Pere qu'ils appellent ſimplement le *Moufti de Rome*.

Les Miſſionnaires ont beaucoup gagné à la mort de Faſullah-Effendi, Moufti de Conſtantinople, qui fut traîné dans les ruës à Andrinople ſous le regne précedent. Il avoit part, diſoit-on, à toutes les extorſions qui ſe faiſoient dans la Province d'Erzeron d'où il étoit natif, & où il poſſedoit des biens immenſes. Cet homme inſatiable qui étoit le maître abſolu de l'Empereur Muſtapha, s'étoit declaré ouvertement contre tous les Religieux, & ſur tout contre les Jeſuites. On ne manqua pas de s'informer ſi nous étions *Papas*, c'eſt à dire *Prêtres*, mais ce ne fut que pour la forme ; car outre que le Beglierbey nous honoroit de ſa protection, nous n'étions pas certainement tonſurez.

La Province d'Erzeron rend en argent plus de 600 bourſes au Grand Seigneur. Outre les 300 bourſes du Carach que l'on exige des Armeniens & des Grecs, il retire encore ſix pour cent des marchandiſes de la Doüanne. Ainſi tout compte fait, ces marchandiſes payent neuf pour cent, ſçavoir ſix au Grand Seigneur & trois au Beglierbey. Le Grand Seigneur joüit auſſi du droit de

*Beldar-*

*Beldargi* ou *Taille réelle* que payent les biens poſſedez par les Spahis.

La ville d'Erzeron n'eſt pas ſur l'Euphrate, comme les Geographes la placent ; mais plutoſt dans une preſqu'iſle formée par les ſources de cette fameuſe riviere. La premiere de ces ſources coule à une journée de la ville, & l'autre à une journée & demi ou deux. Les ſources de l'Euphrate ſont du coté du Levant dans des montagnes moins élevées que les Alpes, mais couvertes de neige pendant preſque toute l'année. La plaine d'Erzeron eſt donc renfermée dans deux beaux ruiſſeaux qui forment l'Euphrate. Le premier coule du Levant au Midi, & paſſant par derriere les montagnes, au pied deſquelles la ville eſt ſituée, va ſe rendre vers le Midi à une bourgade appellée *Mommacotum*. L'autre ruiſſeau aprés avoir coulé quelque temps vers le Nord, pareil à peu prés à celui des Gobelins, vient paſſer ſous le Pont d'Elija, d'où coulant vers le Couchant, le long du chemin de Tocat, il eſt obligé par la diſpoſition des lieux de ſe tourner vers le Midi à Mommacotum, où il ſe joint à l'autre branche qui eſt bien plus conſidérable. Ces deux branches s'appellent *Frat* du même nom que la riviere qu'elles forment. Aprés leur jonction, qui eſt à trois journées d'Erzeron, le Frat commence à porter de petites Saïques, mais ſon lit eſt plein de rochers & l'on ne ſauroit établir de route par eau, pour deſcendre d'Erzeron à Alep, ſans rendre cette riviere navigable. Les Turcs laiſſent le monde comme il eſt & les marchands font comme ils l'entendent. Cependant la voye de la riviere ſeroit la plus courte & la plus ſeure, car les Caravanes ſont 35 jours en chemin d'Erzeron à Alep, & la route eſt fort dangereuſe à cauſe des voleurs qui dépoüillent les marchands juſques aux portes des villes.

Les voleurs de nuit ſont quelquefois plus à craindre que ceux qui volent le jour. Si l'on ne fait bonne garde dans les tentes, ils viennent tout doucement & ſans bruit pendant que l'on repoſe & tirent des balots de marchandiſes avec des crochets, ſans qu'on s'en apperçoive : ſi les balots ſont attachez ou comme enchaînez avec des cordes, ils ne manquent pas de bons raſoirs pour les couper. Quelquefois ils les vuident à quelques pas des tentes, mais quand ils découvrent qu'il y a du Muſc, alors ils les emportent & ne laiſſent que la coque du balot. Quand on part avant le jour, comme c'eſt l'ordinaire, les voleurs ſe mêlent avec les voituriers & détournent ſouvent des mulets chargez de marchandiſes, qu'ils dépaïſent à la faveur des tenebres. Ils ne s'attaquent pas à la pire, car ils connoiſſent les balots de ſoye auſſi-bien que les marchands. Il part, toutes les ſemaines, des Caravanes d'Erzeron pour *Gangel, Teflis, Tauris, Trebiſonde, Tocat*, & pour *Alep.* Les Curdes ou peuples du Curdiſtan, qui deſcendent à ce qu'on prétend des anciens Caldéens, tiennent la campagne autour d'Erzeron, juſques à ce que les grandes neiges les obligent à ſe retirer, & ſont à l'affût pour piller ces pauvres Caravaniers. Ce ſont de ces *Jaſides* errans qui n'ont point de religion, mais qui par tradition croyent en *Jaſid* ou *Jeſus*, & ils craignent ſi fort le diable, qu'ils le reſpectent de peur qu'il ne leur faſſe du mal. Ces malheureux s'étendent tous les ans depuis *Mouſoul* ou la *Nouvelle Ninive* juſques aux ſources de l'Euphrate. Ils ne reconnoiſſent aucun maître, & les Turcs ne les puniſſent pas, même lorſqu'ils ſont arrêtez pour meurtre ou pour vol, ils ſe contentent de leur faire rachetter leur vie pour de l'argent & tout s'accommode aux dépens de ceux qui ont été volez. Il arrive même ſouvent que l'on traite avec les voleurs qui attaquent une Caravane, ſur

tout lorſqu'ils ſont les plus forts, ou qu'ils ſont bien les méchans; on en eſt quitte alors pour une ſomme d'argent, & c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre. Il faut que chacun vive de ſon mêtier; pourveû qu'il n'y ait perſonne de tué ou de bleſſé, ne vaut-il pas mieux vuider ſa bourſe que de verſer ſon ſang! il n'en coûte quelquefois que deux ou trois écus par teſte. D'ailleurs rien ne convient mieux aux voleurs que de rançonner les plus foibles, parce que ne trouvant pas aiſément à qui vendre les marchandiſes, ils en ſont tres-ſouvent embarraſſez. Preſentement toutes la Caravanes du Levant paſſent par Erzeron; même celles qui ſont deſtinées pour les Indes Orientales, parce que les chemins d'Alep & de Bagdat, quoique plus courts, ſont occupez par les Arabes qui ſe ſont révoltez contre les Turcs & rendus maîtres de la campagne.

Le 19 Juin nous partîmes à midi pour aller viſiter les montagnes qui ſont à l'Eſt de la ville. A peine la neige y étoit fonduë, & nous campâmes ſur les ſix heures à 15 milles dans un pays ſi tardif que les plantes ne commençoient qu'à pouſſer & les collines n'étoient encore couvertes que de gazon; il eſt mal-aiſé de rendre raiſon de la pareſſe, s'il faut ainſi dire, de cette terre. Nous couchâmes ſous nos tentes dans une vallée au milieu d'un hameau, dont les chaumieres ſont plus ecartées les unes des autres que les Baſtides de Marſeille. L'eau dans laquelle nous avions mis nos plantes pour les conſerver & pour les décrire le lendemain, ſe gela la nuit de l'épaiſſeur de deux lignes, quoiqu'elle fuſt à couvert dans un baſſin de bois. Le lendemain 20 Juin aprés avoir herboriſé, quoique avec peu de profit à cauſe du froid qui ne permettoit pas à la terre de pouſſer, nous prîmes le parti de nous rapprocher d'Erzeron par une route differente de celle que nous a-

vions tenüe. Nous allâmes donc voir un ancien Monaſtere d'Armeniens, lequel n'eſt qu'à une journée de cette ville, & qui porte le nom de *Saint Gregoire.* Toute la campagne eſt découverte, & l'on ne voit pas la moindre broſſaille dans tout le terrein que la veüe peut découvrir. Ce Monaſtere eſt aſſez riche, mais j'aimerois autant habiter au pied du Mont Caucaſe, car il ne ſçauroit être plus froid. Je crois qu'outre le ſel foſſile qui n'eſt pas rare dans ces quartiers, la terre eſt pleine de ſel Ammoniac qui entretient les neiges, pendant dix mois de l'année, ſur des collines à peu prés ſemblables au *Mont Ualerien.* Pluſieurs experiences font voir que le ſel Ammoniac rend tres-froides les liqueurs où il eſt diſſous, & cela par ſa partie ſaline fixe, plutôt que par ſa partie volatile, comme il paroît par la ſolution de la tête morte d'où l'on a tiré l'eſprit & le ſel volatile aromatique huileux; car on ſent un froid tres-conſidérable, au milieu de l'été, en appliquant les mains autour de la cornuë de verre dans laquelle on a fait la ſolution de cette tête morte.

Nous allâmes coucher ce même jour à un autre Monaſtere d'Armeniens, appellé le *Monaſtere Rouge* parce que le dôme, qui eſt fait en lanterne ſourde, eſt barboüillé de rouge; je ne ſçaurois trouver de comparaiſon plus juſte, car le comble de ce dôme aboutit en pointe, ou en cone gauderonné comme un parapluye à moitié ouvert. Ce Convent n'eſt qu'à trois heures de chemin d'Erzeron, & l'Evêque, qui paſſe pour le plus ſçavant homme qui ſoit parmi les Armeniens, y fait ſa réſidence; ce n'eſt pas beaucoup dire, car on ne ſe pique guere de ſcience en Armenie; mais comme on nous aſſûra qu'il étoit fort bien venu parmi les Curdes qui étoient campez ſelon leur coûtume aux ſources de l'Euphrate, nous n'oubliâmes rien pour l'engager à venir s'y promener avec nous. On

ne sçauroit faire ce voyage avec trop de précautions, car les Curdes sont des animaux peu raisonnables; ils ne reconnoissent pas même les Turcs, & ils les dépoüillent tout comme les autres lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Enfin ces brigands n'obeïssent ni à Beglierbey ni à Pacha, & il faut avoir recours à leurs amis lorsqu'on veut avoir l'honneur de les voir, ou pour mieux dire le pays où ils se trouvent. Quand ils ont consommé les pâturages d'un quartier, ils vont camper dans un autre. Aulieu de s'appliquer à la science des Astres comme les Caldéens, de qui on les fait descendre, ils ne cherchent qu'à piller, & suivent les Caravanes à la piste, pendant que leurs femmes s'occupent à faire du beurre, du fromage, à élever leurs enfans, & à prendre soin de leurs troupeaux.

Nous partîmes le 22 Juin à trois heures du matin du Monastere Rouge. La Caravane ne fut pas nombreuse, il falloit se livrer à l'Evêque, ou renoncer à voir les sources de l'Euphrate; mais dans le fond, que risquions-nous? les Curdes ne mangent pas les hommes, ils ne font que les dépoüiller, & nous y avions sagement pourveû en prenant nos plus méchants habits: nous n'avions donc à craindre que le froid & la faim. Par rapport à l'Evêque, c'étoit un homme de bien qui n'auroit pas voulu nous exposer à montrer nos nuditez. Nous le priâmes de serrer dans sa cassette quelques sequins que nous avions pris pour nôtre dépense. Nanti de nôtre bourse, il fit faire les provisions dont nous avions besoin, & paroissoit agir de bonne foy, bien informé d'ailleurs que nous étions sous la protection du Beglierbey, & que nous étions connus dans la ville pour ses Medecins. Nous avions donné des remedes gratuitement à tous les cliens du Monastere qui s'étoient adressez à nous. Aprés ces précautions nous nous abandonnâmes avec confiance à sa conduite. Il se mit à

la teste de la compagnie, parfaitement bien monté de même que trois de ses domestiques, & il nous fit donner de fort bons chevaux à nous & à nôtre suite. A demi heure de là nous prîmes un venerable vieillard de ses amis dans un assez joli village situé sur cette branche de l'Euphrate, laquelle passe à Elija. On nous régala de quelques Truites que l'on pescha sur le champ, & rien n'est comparable à la bonté de ces poissons lorsqu'on les mange sortant du ruisseau, cuites dans de l'eau où l'on a jetté une poignée de sel. Ce vieillard nous fit beaucoup d'honnêtetez, & aprés nous avoir fait promettre de guerir à nôtre retour un de ses amis, ( car c'étoit là le compliment ordinaire ) il nous fit assûrer qu'il parloit bien la langue des Curdes; qu'il trouveroit de ses amis dans les montagnes où nous allions, & que nous n'avions rien à craindre estant accompagnez de l'Evêque & de lui. Nous entrâmes dans de belles vallées, où l'Euphrate serpente parmi des Plantes merveilleuses, & nous fûmes charmez d'y trouver cette belle espece de *Pimprenelle à fleur rouge*, qui fait un des principaux ornemens des jardins de Paris, & que l'on a apportée depuis long-temps de Canada en France. Ce qui nous fit plus de plaisir, c'est que les plantes y étoient avancées, & nous nous flations de les trouver en bon état dans les montagnes ; mais à mesure que nous montions, nous ne découvrions que pelouse & neige. Les forests en sont bannies pour le reste des siecles, cependant le paysage est agréable, & les ruisseaux qui tombent de tous côtez font un spectacle divertissant. On voit je ne sçai combien de fontaines sur le haut de ces montagnes; les unes coulent tout simplement, les autres boüillonnent dans de petits bassins bordez de gazon. Nous choisîmes un des plus jolis gazons pour étendre nôtre nappe, & pour nous délasser avec du vin du Monastere qui valoit

mieux que tout le vin d'Erzeron. Là revenus de la peur que ce nom de Curdes n'avoit pas laiſſé d'exciter en nous, nous puiſions à pleines taſſes dans les ſources de l'Euphrate, dont nôtre nectar temperoit la fraîcheur exceſſive.

Il n'y avoit qu'une choſe qui troubloit nos innocens plaiſirs, c'eſt que de temps en temps nous voyions venir à nous certains députez des Curdes, qui s'avançoient à cheval la lance en arreſt pour s'informer quelles gens nous ètions. Je ne ſçai même ſi la peur ou le vin n'en faiſoit pas paroitre deux pour un, car à meſure que la peur s'emparoit de nôtre ame, il falloit bien avoir recours au cordial. S'il eſt permis de boire un peu plus qu'à l'ordinaire c'eſt en pareille rencontre, car ſans cette précaution l'eau de l'Euphrate auroit achevé de glacer nos ſens. Enfin comme il nous ſembla que la députation augmentoit à veuë d'œil, l'Evêque & le vieillard s'avancérent à quelques pas, nous faiſans ſigne de la main de reſter où nous ètions. Nous fûmes ravis d'être diſpenſez d'aller faire la reverence à ces députez. Aprés les premiers compliments, qui ne furent pas bien longs, ils s'avancérent tous enſemble vers nous, & commencérent à raiſonner fort gravement ſur je ne ſçai quelle matiere. Comme les gens qui craignent s'imaginent toujours qu'on parle d'eux, & que d'ailleurs les Curdes nous honoroient de temps en temps de leurs regards, nous affections auſſi beaucoup de gravité ; & ne doutant pas que l'Evêque ne leur dît que nous cherchions des Plantes, nous amaſſions celles qui étoient ſous nos yeux & faiſions ſemblant de diſcourir à leur ſujet. Dans le fond nous parlions de la triſte ſituation où nous nous trouvions, & nous nous expliquions en mauvais latin, de peur que nos Interpretes qui étoient faits à nôtre jargon n'y compriſſent quelque choſe.

La conference de l'Evêque & des Curdes ne laiſſoit pas de nous inquietter par ſa longueur. Il y avoit bien loin de là au Monaſtere pour ſe retirer en chemiſe; & que ſçait-on ſi ces gens qui ſont accoûtumez à faire des Eunuques, n'auroient point eû envie de nous metamorphoſer ainſi, dans l'eſperance de nous vendre mieux! Nous fûmes un peu raſſurez quand nôtre Drogman Armenien vint nous dire que les Curdes avoient donné un fromage à l'Evêque. En même temps le vieillard s'avança pour prendre un flacon d'eau de vie qu'il leur preſenta. Nous fîmes demander à ce bon homme de quoi il s'agiſſoit, il répondit en ſouriant que les Curdes étoient de méchantes gens, mais que nous n'avions rien à craindre; que l'ancienne amitié qui étoit entre eux & la vénération qu'ils avoient pour l'Evêque, nous mettroient à couvert de tout. En effet aprés qu'ils eurent bû l'eau de vie, ils ſe retirérent & l'Evêque revint à nous avec un viſage fort gay. Nous ne manquâmes pas de le faire remercier de tous les ſoins qu'il s'étoit donné pour nous garentir des inſultes de ces loups raviſſans, & nous continuâmes à faire nos obſervations ſur les Plantes. Il y en a de fort belles autour de ces ſources. Leur concours fait la branche de l'Euphrate, que nous avions preſque toujours ſuivie depuis le Monaſtere, & qui va paſſer à Elija. On y prend des Truites avec la main, dont nous fîmes grande chere tout le jour, mais nous les trouvâmes ſi molles le lendemain, que nous n'en voulumes pas gouter. Juſques-là nous fûmes bien contens de nôtre journée. Nous fîmes demander à l'Evêque s'il ne ſeroit pas poſſible d'aller voir l'autre branche de l'Euphrate laquelle va ſe joindre à la premiere, à *Mommacotum*. Il nous dit en riant qu'il ne connoiſſoit pas les Curdes de ce quartier-là, & que nous n'y verrions que des ſources ſemblables à celles que nous venions de quitter. Nous le remerciâ-

merciâmes tres-humblement, mais il auroit bien pû se dispenser de nous jetter dans de nouveaux embarras.

Ce bon homme, par honnêteté comme nous le jugeâmes par la suite, s'avisa d'aller faire ses adieux aux Curdes, & de leur distribuer les restes de nôtre eau de vie : nous aurions fort approuvé son procedé si nous n'avions pas été de la partie & qu'il n'eût pas fallu s'approcher de leurs pavillons. Ce sont de grandes tentes d'une espece de drap brun foncé, fort épais & fort grossier qui sert de couvert à ces sortes de maisons portatives, dont l'enceinte, qui fait le corps du logis, est un quarré long fermé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapissez en dedans de bonnes nattes. Lorsqu'il faut démesnager ils plient leur maison comme un paravent, & la chargent avec leurs ustencilles & leurs enfants sur des bœufs & sur des vaches. Ces enfants sont presque nuds dans le froid, ils ne boivent que de l'eau de glace, ou du lait boüilli à la fumée des bouzes de vache que l'on amasse avec beaucoup de soin, car autrement leur cuisine seroit tres froide. Voila comment les Curdes vivent en chassant leurs troupeaux de montagne en montagne. Ils s'arrêtent aux bons pâturages, mais il faut en décamper au commencement d'Octobre & passer dans le Curdistan, ou dans la Mesopotamie. Les hommes sont bien montez & prennent grand soin de leurs chevaux ; ils n'ont que des lances pour armes. Les femmes vont, partie sur des chevaux, partie sur des bœufs. Nous vîmes sortir une troupe de ces Proserpines qui venoient pour voir l'Evêque, & sur tout nous qui passions pour des Ours que l'on menoit promener. Quelques-unes avoient une bague qui leur perçoit une des narines ; on nous assûra que c'étoient des Fiancées. Elles paroissent fortes & vigoureuses, mais elles sont fort laides, & ont dans la phisionomie un certain air de ferocité. Elles ont les yeux

peu ouverts, la bouche extrémement fenduë, les cheveux noirs comme jay, & le teint farineux & couperosé.

Nous voici pourtant, sans y penser, en pays d'érudition. Qui le croiroit, M^gr, parmi des Proserpines & des Curdes! La montagne où sont les sources de l'Euphrate doit être une des divisions septentrionales du *Mont Taurus* suivant Strabon ; & ce Mont Taurus avec ses branches & ses Chesnes occupe presque toute l'Asie mineure. Denys le Geographe nomme le *Mont Armenien*, celui d'où sort l'Euphrate. Les anciens l'ont appellé *Paryardes.* Strabon s'explique plus clairement dans un autre endroit, où il dit positivement que l'Euphrate & l'Araxes sortent tous deux *du Mont Abos*, qui est une portion du Mont Taurus. Pline assûre que l'Euphrate vient d'une Province appellée la *Caranitide* dans la grande Armenie que Domitius Corbulo, qui avoit eté sur les lieux, appelle le *Mont Aba* & que Nutianus, qui avoit aussi veû ce pays-là, nomme *Capotes.* Eustathe, sur Denys Periegete, la nomme *Achos.*

Mitridate passa par les sources de l'Euphrate en s'enfuyant dans la Colchide, aprés avoir eté battu par Pompée. Il y a beaucoup d'apparence que l'action se passa dans la plaine d'Erzeron ; car les deux branches de l'Euphrate dont on a parlé, peuvent être appellées ses sources par les Historiens. Procope n'a pas connû ces sources, il les fait sortir de la même montagne que celles du Tigre. Il y a, dit-il, une montagne en Armenie à cinq milles & demi de *Theodosiopolis*, d'où sortent deux grands fleuves ; celui qui passe à droite s'appelle l'Euphrate, & l'autre le Tigre. Strabon a eû raison de dire que les sources de ces rivieres étoient éloignées de deux cens cinquante milles, ou de deux mille cinq cens stades. Pompée, comme dit Florus, fut le premier qui fit dresser un

pont de batteaux ſur l'Euphrate, dans le temps qu'il pourſuivoit Mitridate. Ce fut apparemment vers le coude que cette riviere fait aprés que ſes deux branches ſe ſont jointes à Mommacotum. Quelques années auparavant Lucullus avoit ſacrifié un Taureau à cette fameuſe Riviere pour en obtenir un paſſage favorable.

On croit ordinairement qu'Erzeron eſt l'ancienne ville de *Theodoſiopolis*, neantmoins la choſe ne paroit pas trop aſſûrée, ſi ce n'eſt que l'on ſuppoſe, comme cela ſe peut, que les habitans d'*Artze* ſe fuſſent retirez à Theodoſiopolis aprés qu'on eut détruit leurs maiſons. Cedren rapporte que ſous l'Empereur Conſtantin Monomaque qui mourut vers le milieu du onziéme ſiecle, Artze étoit un grand Bourg plein de richeſſes, habité non ſeulement par les marchands du pays, mais auſſi par pluſieurs autres marchands ou facteurs Syriens, Armeniens, & autres de differentes nations, qui comptant beaucoup ſur leur grand nombre & ſur leurs forces, ne voulurent pas ſe retirer avec leurs effets à Theodoſiopolis pendant les guerres que l'Empereur eût avec les Mahometans. Theodoſiopolis étoit une grande & puiſſante ville qui paſſoit pour imprenable dans ce temps-là, & qui étoit ſituée tout proche d'Artze. Les Infideles ne manquérent pas d'aſſiéger ce Bourg; les habitans ſe deffendirent vigoureuſement pendant ſix jours, retranchez ſur les toits de leurs maiſons, d'où ils ne ceſſoient de jetter des pierres & des fleches. Abraham Général des aſſiégeans, voyant leur opiniâtre réſiſtance & apprehendant que la Place ne fût ſecouruë, y fit mettre le feu de tous cotez, ſacrifiant un ſi riche butin à ſa réputation. Cedren aſſûre qu'il y périt cent quarante mille ames, ou par le fer ou par le feu. Les maris, dit-il, ſe précipitoient dans les flâmes avec leurs femmes & leurs enfans. Abraham y trouva beaucoup d'or & des ferrements

que le feu n'avoit pû devorer. Il en fit ſortir pluſieurs chevaux & autres bêtes de ſomme. Zonare raconte à peu prés la même choſe de la deſtruction d'Artze, mais il ne parle pas de Theodoſiopolis. Cet auteur aſſûre ſeulement qu'Artze étoit ſans murailles, & que ſes habitans en avoient fortifié les avenuës avec du bois ; je crois qu'ils conſumérent tout celui qui étoit aux environs, car depuis ce temps-là l'eſpece s'en eſt perduë. Comme la Place fut réduite en cendres, & que ce paſſage eſt abſolument néceſſaire pour le commerce, il y a beaucoup d'apparence que les reſtes de ces pauvres habitans, & les marchands étrangers qui s'y vinrent établir dans la ſuite, pour ne pas tomber dans un pareil malheur, ſe retirérent à Theodoſiopolis qui en étoit tout prés, ſuivant Cedren.

Les Turcs à qui peut-être le nom de *Theodoſiopolis* parut trop long & trop embarraſſant, donnérent le nom d'*Artzé-rum* à cette Place, c'eſt à dire *Artze des* [a] *Grecs* ou *des Chrétiens,* car *Rum* ou *Rumili* ſignifie en langue Turque *la Romanie* ou *la terre des Grecs.* Ils diſtinguent *la Romelie* ou *Rumili* en celle d'Europe & en celle d'Aſie, ainſi d'*Artzé-rum* on a fait *Arzerum*, & *Erzeron*, comme prononcent la pluſpart des Francs. Il ne faut pas confondre cette ville de *Theodoſiopolis* avec une autre ville de même nom, qui étoit ſur le fleuve *Abhorras* en Meſopotamie, & que l'Empereur Anaſtaſe avoit fait revêtir de fortes murailles, comme l'aſſûre Procope. Ce même auteur fait mention de la *Theodoſiopolis* dont nous parlons. On croit que c'eſt Orthogul pere du fameux Othoman premier Empereur des Turcs, qui prit Erzeron, mais cela n'eſt pas certain, car l'Armenie avoit encore ſes Roys ſous Selim premier. La reſſemblance des noms a perſuadé a pluſieurs qu'Erzeron étoit la ville d'*Aziris,* que Ptolomée place dans dans la petite Armenie.

[a] Ῥώμαιοι.



*Papaver Orientale hirsutissimum, flore magno Coroll Inst. Rei herb. 17.*

Vous me permettrez, M^gr, de paſſer de l'erudition à l'Hiſtoire naturelle. Nous obſervâmes aux environs de cette ville une tres-belle eſpece de *Pavot* que les Turcs & les Armeniens appellent *Aphion*, de même que l'*Opium commun*; cependant ils ne tirent pas d'Opium de l'eſpece dont nous parlons, mais par ragoût ils en mangent les teſtes encore vertes, quoiqu'elles ſoient fort acres & d'un goût brulant.

La racine de cette plante eſt groſſe comme le petit doit & longue d'un pied, blanche en dedans, brune en dehors, fibreuſe, pleine d'un laict blanc-ſale tres-amer & tres-acre. Ordinairement les tiges ſont de la hauteur d'un pied & demi ou deux, épaiſſes de trois ou quatre lignes, droites, fermes, vert-pâle, heriſſées de poils blanchâtres, roides, longs de trois lignes, ſi ce n'eſt vers le haut où elles ſont couvertes de poils ras. Les feüilles ont un pied de haut & ſont découpées à peu prés comme celles du *Coquelicoc* en pluſieurs parties juſques vers la côte. Ces pieces ont environ deux pouces & demi de long ſur neuf ou dix lignes de large, vert-brun & comme luiſantes ſur certains pieds, recoupées ſur les bords à groſſes dents pointuës & terminées par un poil blanc, ſemblables à ceux qui couvrent les feüilles, & tous ces poils ſont auſſi roides & auſſi longs que ceux des tiges. Chaque tige ne ſoutient le plus ſouvent qu'une fleur, dont le bouton qui a dix-huit ou vingt lignes de long, eſt couvert d'un calice à deux ou trois feüilles membraneuſes, creuſes, blanchâtres ſur le bord, heriſſées de poils. Elles tombent quand la fleur s'épanoüit, & l'on s'apperçoit alors qu'elle eſt compoſée depuis quatre juſques à ſix feüilles, longues de deux pouces & demi ſur trois pouces & demi de large, arrondies comme celles des autres Pavots & de la couleur du Coquelicoc, plus ou moins foncé, avec une groſſe tache à l'on-

glet, laquelle est aussi plus ou moins obscure. Les feüilles intérieures sont un peu plus étroites que les extérieures, & tiennent fortement contre le pedicule; souvent même elles ne tombent que deux jours aprés que la tige est coupée. Le milieu de la fleur est rempli par un pistile long d'un pouce, oblong, spherique sur quelques pieds, vert-pâle, lisse, arrondi vers le haut en maniére de calote purpurine découpée en pointe sur les bords, & relevée d'environ une douzaine de bandes violet foncé, poudreuses, lesquelles, partant du même centre, viennent se distribuer en rayon & se terminer à une des pointes qui sont sur les bords. Ce pistile est surmonté par une grosse touffe d'étamines à plusieurs rangs, grisdelin luisant, chargées chacune d'un sommet violet foncé, poudreux, long d'une ligne & demi sur demi ligne de large. La Plante rend un suc limpide, mais le pistile est rempli d'un laict blanc-sale tres amer & tres acre, de même que la racine. Ce pistile devient un fruit ou coque. Cette belle espece de Pavot se plaît fort au Jardin du Roy, & même en Hollande où nous l'avons communiquée à nos amis. Mr *Commelin* tres-habile Professeur de Botanique à Amsterdam, en a donné la figure.

Nous retournâmes le 24 Juin à Erzeron, où nous aprîmes par Mr Prescot qui est Consul de la nation Angloise depuis 10, ou 12 ans, qu'il y avoit deux Caravanes prêtes à partir, l'une dans trois jours pour Tocat, & l'autre dans 10, ou 12 jours pour Teflis. Nous prîmes le parti d'aller à Teflis, non seulement pour voir la Georgie, qui est le plus beau pays du monde, mais aussi pour cueillir à nôtre retour les graines de tant de belles Plantes que nous avions observées autour d'Erzeron. On assûroit de plus qu'il y avoit beaucoup de voleurs sur le chemin de Tocat, qui se retireroient suivant leur coûtume ordinaire sur

la fin de l'Eté, à cauſe qu'alors les campagnes brûlées par les grandes chaleurs ne fourniſſent plus de fourages. Il eſt certain que les mois de Juin, Juillet & Août ſont les mois les plus favorables pour les voleurs ; ils trouvent partout à nourrir graſſement leurs chevaux, & c'eſt de quoi ils ſe ſoucient le plus ; car ces gens-là ne marchent pas comme des gueux. Du côté de Tocat & dans la Georgie Turque on moiſſonne à la fin de Juillet, au lieu qu'aux environs d'Erzeron on ne coupe les bleds qu'en Septembre. De toutes les Caravanes celle de Teflis paſſe pour la moins dangereuſe.

En attendant qu'elle fût aſſemblée nous ne perdîmes pas nôtre temps. Quand nous n'étions pas en campagne nous allions faire la converſation chez le Conſul Anglois où il y a toujours bonne compagnie. Non ſeulement c'eſt le rendévous des plus gros marchands Armeniens, mais encore de tous les étrangers : M^r^ *Preſcot* eſt un des plus honnêtes hommes du monde, bien faiſant, & qui nous prévenoit ſur tout ce qui nous pouvoit faire plaiſir ; j'apprehende même que les gens du pays n'abuſent de ſes bontez, car ils l'obſedent continuellement. Quoiqu'il ne ſoit pas de la Communion Romaine, il rend toutes ſortes de bons offices aux Miſſionnaires ; il les loge ſouvent chez lui & leur facilite l'entrée & la ſortie du pays avec beaucoup de charité. Nous apprîmes qu'à trois ou quatre journées de la ville il y avoit de bonnes mines de cuivre, d'où l'on tiroit la plus grande partie de celui qui ſe travaille dans le fauxbourg des Grecs, & que l'on répand en Turquie & en Perſe. On nous aſſûra auſſi qu'il y avoit des mines d'argent autour d'Erzeron, auſſi-bien que ſur le chemin ordinaire de cette ville à Trebiſonde. Nous ne pûmes pas voir ces dernieres mines, parce que le Beglierbey voulut prendre le plus beau chemin qui

en eſt aſſez éloigné. Pour celles qui ſont autour d'Erzeron, nous ne trouvâmes perſonne qui osât nous y conduire; le Beglierbey même ne nous conſeilla pas d'en approcher, à cauſe de la jalouſie des gens du pays, qui s'imaginent que les étrangers n'y vont que pour enlever leurs treſors. On nous aſſûra qu'on y trouvoit du Lazuli parmi celles de cuivre, mais en petite quantité, & qu'il étoit trop mêlé de marbre. Celui que l'on trouve du côté de Toulon en Provence dans la montagne de *Carqueirano* a le même deffaut, mais certainement ce n'eſt pas la pierre d'Armenie, comme bien des gens le croyent. La pierre d'Armenie, comme il paroît par la deſcription de *Boot*, eſt d'un bleu-celeſte, unie mais friable. Celles d'auprés d'Erzeron & de Toulon ſont tres-dures & plus dures même que le Lazuli, car ce n'eſt proprement qu'un marbre pétri naturellement avec du Lazuli. Peut-être que le Lazuli le plus fin n'eſt autre choſe qu'une eſpece de vert-de-gris ou de roüille naturelle. Peut-être auſſi que c'eſt de l'or déguiſé par quelque liqueur corroſive, comme le vert-de-gris n'eſt qu'un cuivre déguiſé par le vin & le marc de raiſin? Outre que le Lazuli ſe trouve dans les mines d'or, il ſemble qu'il y ait parmi cette pierre quelques filets d'or qui ne ſont pas corrompus, s'il faut ainſi dire.

Nous demandâmes un jour à Mr Preſcot, où étoit mort Mr *Vernon* ſçavant Mathematicien Anglois qui avoit fait de belles obſervations aſtronomiques en Levant & dont Mrs *Wheler* & *Spon* parlent avec eloge; le Conſul nous aſſûra qu'il lui avoit prédit ſouvent qu'il ſeroit malheureux avec toute ſa ſcience, s'il ne ſe modéroit. Mr Vernon étoit d'une vivacité admirable mais il s'emportoit trop facilement. En effet Mr Preſcot fut prophete, & nôtre Mathematicien mourut à Hiſpaham des bleſſures qu'il avoit reçeües à la teſte dans une querelle qu'il eut avec un Per-

ſan en ſortant de table. M^r Vernon accuſa le Mahometan de lui avoir volé un fort bon couteau à l'angloiſe; le Perſan ne fit qu'en rire, ſoit qu'il eût pris le couteau ou non; l'Anglois en fut encore plus offenſé. On s'échauffa là-deſſus, on en vint aux mains, & le Perſan frappa ſi rudement M^r Vernon ſur la teſte, qu'on fut obligé de l'attacher ſur ſon cheval pour le conduire à Hiſpaham où il mourut quelques jours aprés ſans ſecours, car il n'y avoit pas encore des Anglois établis en cette ville. Ils y ſont fort puiſſans aujourd'hui, & y vivent en grands Seigneurs. Leur magnificence va quelquefois juſqu'à la profuſion, ſur-tout quand la Cour vient les viſiter.

Pendant qu'on travailloit à faire nos balots, nous herboriſions ſouvent avec plaiſir, ſur-tout dans la vallée des *Quarante Moulins* qui eſt à une promenade de la ville, à l'entrée de deux montagnes fort eſcarpées, d'où coulent pluſieurs belles ſources qui forment un ruiſſeau conſidérable. Non ſeulement ce ruiſſeau fait moudre pluſieurs moulins, mais il arroſe encore une partie de la campagne juſqu'à la ville. Nous eûmes le plaiſir de proceder dans un de ces moulins à la nomination d'un des plus beaux genres de Plantes qu'il y ait dans tout le Levant; auſſi lui donnâmes-nous le nom d'une perſonne fort eſtimable par ſa ſcience & par ſa vertu. C'eſt M^r *Morin* de l'Académie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, qui par un bonheur ſingulier a elevé cette Plante, de graine, dans ſon Jardin de l'Abbaye de S. Victor; je dis par un bonheur ſingulier, car elle n'a pas levé au Jardin du Roy, ni dans quelques autres jardins où je l'avois fait ſemer. Il ſemble qu'elle ſoit glorieuſe de porter le nom de M^r Morin, qui a toujours aimé & cultivé la Botanique avec paſſion.

La *Morine* a la racine plus groſſe que le pouce, longue

d'un pied, partagée en groſſes fibres brunes, gerſées, peu cheveluës. Sa tige qui a juſques à deux pieds & demi de haut, eſt ferme, droite, liſſe, purpurine à ſa naiſſance, épaiſſe de deux ou trois lignes, rougeâtre auſſi, mais veluë vers le haut, accompagnée ordinairement à chaque nœud de trois feüilles aſſez ſemblables à celles de la *Carline*, vert-gai, luiſantes, longues de 4 ou 5 pouces ſur environ un pouce de large, découpées, ondées & garnies de piquants jaunâtres, fermes, durs, longs de 4 ou 5 lignes. Ces feüilles diminüent un peu vers le haut & ſont un peu veluës en deſſous. De leurs aiſſelles naiſſent des fleurs par étage & à double rang, longues d'un pouce & demi. Chaque fleur eſt un tuyau courbe fort menu vers le bas où il eſt blanc & légerement velu; mais il s'évaſe en haut & ſe diviſe en deux levres. La ſupérieure eſt relevée & longue d'environ 5 pouces ſur 4 lignes de large, arrondie & profondément échancrée. L'inferieure eſt un peu plus longue & découpée en trois parties arrondies auſſi. L'ouverture du tuyau qui eſt entre ces deux levres eſt toute découverte. Deux etamines courbes qui débordent de prés de trois lignes, blanchâtres & chargées de ſommets jaunâtres, ſont collées contre la levre ſuperieure. Le filet du piſtile qui eſt tant ſoit peu plus long, finit par un bouton verdâtre. Le calice eſt un tuyau long de trois lignes, fendu profondément en deux languettes arrondies, légerement canelées. C'eſt du fond de ce dernier tuyau que ſort la fleur. On en trouve ſouvent de deux ſortes ſur le même pied, les unes ſont toutes blanches, les autres ſont couleur de roſe tirant ſur le purpurin, avec les bords blanchâtres. Toutes ces fleurs ont l'odeur de celles du *Chevrefeüille*, & portent ſur un embryon de graine. Les feüilles de cette Plante ont d'abord un goût d'herbe aſſez fade, mais on y trouve enſuite de l'acrimonie.



Morina Orientalis Carlinæ folio Coroll. Inst. Rei herb. 48.

Nous allâmes chez le Beglierbey lui baiſer la veſte, & demander la continüation de ſa protection. Il eut la bonté de nous faire remercier des ſoins que nous avions pris de ſa ſanté, & de toute ſa maiſon. Il nous prevint ſur les Lettres de recommendation que nous ſouhaitions pour le Pacha de Cars, & nous fit encore expedier une Patente fort avantageuſe où il ſe loüoit de nôtre capacité en fait de Medecine, & dans laquelle il rendoit de bons témoignages de nôtre conduite.

Nous partîmes d'Erzeron le 6 Juillet pour Teflis, & nous nous rendîmes à *Elzelmic* village au Nord-Eſt à trois heures de la ville. Nôtre Caravane compoſée de marchands, dont les uns alloient à Cars & à Teflis, les autres à Erivan, quelques-uns à Gangel, n'étoit qu'environ de deux cens hommes armez de lances & de ſabres; quelques-uns avoient des fuſils & des piſtolets. La campagne d'Erzeron juſques à moitié chemin d'Elzelmic eſt fort ſeche; ſes collines ſont pelées. On entre enſuite dans une plaine fermée à droit & à gauche par des eminences où il y avoit encore aſſez de neiges. Il en tomba beaucoup aux environs d'Erzeron la nuit du ſecond au troiſiéme Juillet. Voyage de Georgie.

Le 7 Juillet nous partîmes à trois heures & demi aprés minuit, & nous campâmes ſur les dix heures auprés d'un village appellé *Badijoüan*, aprés en avoir laiſſé un autre en arriere, dont j'ai oublié le nom. On ne voit aucun arbre dans tout ce quartier lequel d'ailleurs eſt plat, bien cultivé, & arroſé avec autant de ſoin que la campagne d'Erzeron. Sans cette précaution la moitié des bleds ſeroient rotis: neanmoins cela paroit aſſez étrange, car de ces mêmes champs qu'on eſt obligé d'arroſer, on découvre la neige ſur les collines voiſines. Au contraire dans les Iſles de l'Archipel, où il fait des chaleurs à calciner la terre & où il ne pleut que pendant l'hiver, les bleds ſont les

plus beaux du monde. Cela montre bien que toutes les terres n'ont pas le même ſuc nourricier. Celles de l'Archipel ſont comme les Chameaux, elles boivent pour long-temps. Peut-être que l'eau eſt plus neceſſaire à celles d'Armenie, pour diſſoudre le ſel foſſile dont elles ſont impregnées, lequel détruiroit la tiſſûre des racines ſi ſes petits grumeaux n'étoient bien fondus par un liquide proportionné ; auſſi y laboure-t-on profondément. Quoique ces terres ne ſoient pas fortes on attele trois ou quatre paires de bœufs ou de bufles à une charruë, & c'eſt ſans doute afin de bien mêler la terre avec le ſel foſſile qui reſteroit en trop grande quantité ſur la ſurface & brûleroit les plantes. Au contraire dans la *Camargue d'Arles,* qui eſt cette Iſle ſi fertile que le Rhône enferme audeſſous de la ville, on ne fait qu'efleurer la terre en labourant pour ne pas la mêler avec le ſel marin qui eſt audeſſous. Avec cette précaution la Camargue où il n'y a qu'un demi pied de bonne terre, eſt le pays le plus fertile de la Provence, & les Eſpagnols le nommérent *Comarca* par excellence, dans le temps que les Comtes de Barcelone en êtoient les maîtres. *Comarca* ſignifie chez eux un champ qui produit abondamment. Ainſi le mot de *Camarguè* ne vient pas du *Camp de Marius,* comme l'on prétend, car ce Géneral Romain n'y a jamais campé. Le grand foſſé qu'il fit faire pour fortifier ſon camp & pour y faire voiturer les munitions qu'il tiroit de la Mediterranée, ſe trouvoit, ſuivant Plutarque, entre le Rhône & Marſeille. On découvre encore les traces de cet ouvrage du côté de *Fos* village auprés du *Martigues* qui a retenu le nom de *la Foſſe de Marius*, & non pas celui des *Phociens* peuples d'Aſie au-deſſus de Smyrne, qui s'établirent à Marſeille pendant les guerres des Perſes & des Grecs. Mille pardons, M^gr, de cette digreſſion ; nous

ſommes ſi accoûtumez à nous écarter en herboriſant, qu'il n'eſt pas ſurprenant que je m'égare quelquefois dans les lettres que vous m'avez permis de vous écrire.

Je reviens à notre Caravane. Elle partit le 8 Juillet ſur les neuf heures du matin, & marcha juſques à une heure aprés midi à travers de grandes campagnes peu cultivées, mais excellentes à ce qu'on nous dit. Nous y obſervâmes de fort belles Plantes, comme nous avions fait le jour précedent; mais voila tout, car on n'y voit ni ville ni villages, pas même la moindre broſſaille. On dreſſa nos tentes auprés d'un ruiſſeau qui fait moudre un moulin, je ne ſçai à quel uſage; car nous ne rencontrâmes pas une ame pendant toute la journée.

La route du 9 Juillet fut bien plus agréable. Quoiqu'on nous eût fait partir à trois heures du matin, nous nous retirâmes ſur les dix heures aprés avoir paſſé par des montagnes peu élevées, ſur leſquelles on voit des Pins de la même eſpece que ceux de nôtre montagne de *Tarare.* Ce changement de décoration ne laiſſe pas de réjoüir en voyageant: Il n'y a rien de plus ennuyeux que de marcher dans ces grandes plaines où l'on ne voit que la terre & le ciel, & ſans les Plantes qu'on y trouve j'aimerois mieux être ſur mer, je veux dire pendant le calme; car j'avoüe tout naturellement que dans la bourraſque on donneroit tout ce qu'on a au monde pour ſe pouvoir tranſporter dans la plaine la plus ennuyeuſe. On campa ce jour-là à *Coroloucaleſi* village que l'on peut appeller en françois *la Tour de Corolou.* Notre moiſſon fut aſſez belle; & comme l'érudition me manque ici, car je ne ſçai ce que c'eſt que *Corolou* ni ſa *Tour,* vous me permettrez de vous envoyer la deſcription d'une Plante qui fait encore aujourd'hui les délices de Mr le Premier Medecin. Elle a fort bien levé, bien fleuri & bien

grainé dans le Jardin du Roy. Il y a même apparence qu'elle y durera long-temps.

C'eſt une *Ombellifer*, pour parler Botanique, dont la racine pique en fond juſques à un pied & demi, groſſe au collet comme le bras, partagée en quelques autres racines de la groſſeur du pouce, peu cheveluës, couvertes d'une ecorce brune, pleine de lait acre & fort amer. Les feüilles d'enbas qui ont environ trois pieds de large ſur autant de long, ſont découpées ſi menu, qu'on ne ſçauroit mieux les comparer qu'à celles d'une autre eſpece de ce genre que *Moriſon* a nommée *Cachrys ſemine fungoſo, levi, foliis Ferulaceis.* Il ſemble même que la comparaiſon cloche un peu, car il n'y a point d'eſpece de *Ferula* qui ait les feüilles ſi menuës, & j'aurois mieux fait, ſans ſuivre l'exemple de Moriſon, de comparer les feüilles de celle dont je parle, à celles du *Fenoüil.* Les tiges de nôtre Plante s'élevent à 4 pieds, groſſes comme le pouce, fermes, dures, droites, ſolides, couvertes d'une fleur ſemblable à celle des *Prunes fraîches*, liſſes, canelées, noüeuſes, garnies aux nœuds de deux ou trois feüilles beaucoup plus petites que les autres; & des aiſſelles de celles-ci naiſſent vers le haut trois ou quatre branches, leſquelles forment une plante aſſez arrondie. Les extrémitez de ces branches ſont chargées d'ombelles ou bouquets de demi pied de diametre, compoſez de rayons inégaux qui ſoutiennent d'autres bouquets plus petits & comme ſpheriques, terminez par des fleurs jaunes à 5, 6, ou 7 feüilles, longues d'une ligne & demi, avec la pointe tournée en dedans, ce qui les fait paroitre comme echancrées. Les etamines & les ſommets ſont de même couleur. Le calice qui d'abord n'a que deux lignes de long, groſſit à veüe d'œil à meſure que les fleurs ſe paſſent, & devient enſuite un fruit long d'environ 10 lignes ſur 6 lignes de large,



*Cachrys Orientalis Ferulæ folio, fructu alato plano Coroll Inst. Rei herb. 23.*

composé de deux parties arrondies sur le dos, garnies dans leur longueur de petites ailes ou feüillets membraneux & blancs comme le fruit du *Laterpitium.* Il faut pourtant rapporter nostre Plante au genre de *Cachrys,* parce que les parties de son fruit sont spongieuses, épaisses de trois lignes & remplies d'une graine plus grosse qu'un grain d'orge. Les feüilles de cette Plante sont un peu aromatiques, mais tres acres & tres ameres.

Le 10 Juillet nous partîmes à 3 heures aprés minuit, & marchâmes jusqu'aprés midi par des montagnes agréables & bien fournies de Pins. A la verité nous n'étions pas trop attentifs à les considérer, car nous découvrions de temps en temps quelques pelotons de voleurs armez de lances & de sabres. Ils n'oserent pourtant nous attaquer, parce qu'ils nous crurent les plus forts; cependant ils se trompoient tres fort, & ils auroient eû bon marché de nous s'ils s'étoient approchez. Nous avions assez de Turcs dans nôtre Caravane, mais les Armeniens, à ce que nous apprîmes par nos Drogmans, commençoient à parler entre eux d'accommodement, & si les voleurs ne s'étoient pas écartez, on n'auroit pas manqué de leur envoyer un Deputé pour traiter de la rançon. Nous n'en fûmes pas quittes pour cette allarme. Nos marchands crurent que ces voleurs étant à nos trousses, nous leur avions dérobé une marche : si la chose étoit ainsi elle s'étoit passée fort innocemment de nôtre part, car aucun de nous n'avoit pensé à les tromper; heureusement nous n'entendîmes plus parler d'eux. Nous descendîmes le lendemain, des montagnes sur les dix heures pour entrer dans une assez belle plaine où nous campâmes à *Chatac* méchant village sur un ruisseau qui tombe de quelques collines où l'herbe ne faisoit que de naître. A peine trouvoit-on à faire paître les chevaux dans les meilleurs fonds.

Les chemins y ſont bordez de cette belle eſpece d'*Echium* à fleur rouge, que *Cluſius*, le plus grand obſervateur de Plantes de ſon temps, avoit découverte en Hongrie. Les tiges naiſſent trois ou quatre enſemble, hautes d'un pied & demi ou deux, épaiſſes de trois lignes, vert-pâle, piquées de rouge brun, caſſantes, heriſſées de poils blancs, garnies de feüilles longues de demi pied, & larges ſeulement de demi pouce, de la même couleur & tiſſûre que celles de l'*Echium commun*, mais beaucoup plus heriſſées des deux côtez. Elles diminüent juſques en haut; & de leurs aiſſelles, preſque depuis la moitié de la tige juſques à l'extrémité, naiſſent des brins longs d'un pouce & demi courbez en queüe de Scorpion, ſur leſquelles s'appuyent deux rangs de fleurs hautes de 8 ou 9 lignes, rétrecies en maniére de tuyau recourbé, évaſé & découpé en cinq parties arrondies, dont les inferieures ſont plus courtes que la ſuperieure. Ces fleurs ſont rouges couleur de Garence & ſans feu. Les etamines, qui débordent de trois côtez, ſont un peu plus eclatantes, mais leurs ſommets ſont foncez. Le calice eſt d'environ demi pouce, découpé en cinq parties fort étroites & fort veluës. Le piſtile eſt à 4 embryons, leſquels dans la ſuite deviennent autant de graines longues d'une ligne & demi, brunes, de la figure de la teſte d'une vipere.

Le 12 Juillet on partit ſur les quatre heures du matin, & nous marchâmes juſques à midi dans une des plus belles plaines qu'on puiſſe voir. La terre, quoique noire & graſſe, n'y produit pas beaucoup parce qu'il y gele la nuit, & nous trouvions ſouvent de la glace autour des fontaines avant le lever du ſoleil. Quelque chaud qu'il y faſſe le jour, le froid de la nuit retarde furieuſement les plantes: les bleds n'avoient pas plus d'un pied de haut, & les autres Plantes n'êtoient pas plus avancées qu'elles le ſont

à la fin d'Avril aux environs de Paris. La maniére de labourer ces terres eſt encore plus ſurprenante, car on attache juſques à dix ou douze paires de Bœufs à une charruë. Chaque paire de Bœufs a ſon poſtillon, & le laboureur pouſſe encore le ſoc avec le pied; tous leurs efforts aboutiſſent à faire des ſillons plus profonds qu'à l'ordinaire. L'expérience ſans doute leur a appris qu'il falloit creuſer bien avant, ſoit pour mêler la terre ſuperficielle qui eſt trop ſeche, avec celle de deſſous qui l'eſt moins, ſoit pour garentir les graines des grandes gelées, car ſans cela ils ne prendroient pas tant de peine & ne feroient pas tant de dépenſe inutilement. Nous en demandâmes pluſieurs fois la raiſon à nos conducteurs, qui ſe contentérent de nous dire que c'étoit la mode du pays. On ne voit aucun arbre parmi ces champs, mais ſeulement quelques Pins que l'on traiſne ſur les grands chemins pour les conduire dans les villes & les villages, en y attelant autant de Bœufs qu'il en faut pour les transporter. Cela ne nous ſurprenoit pas. On ne rencontre autre choſe en Armenie que des Bœufs ou des Bufles attelez ou chargez à dos comme des mulets. Les Pins cependant, de l'aveu des gens du pays, commencent à devenir fort clair ſemez, & l'on en découvre peu qui levent de graine. Je ne ſçai comment ils feront quand on aura coupé tous les grands arbres, car ils ne ſçauroient bâtir ſans ce ſecours; je ne dis pas les meilleures maiſons où l'on n'employe les poutres que pour ſoutenir les couverts; je parle des chaumieres qui ſont les maiſons les plus communes, dont les quatre murailles ſont fabriquées avec des Pins rangez par la pointe, à angles droits, les uns ſur les autres juſques au couvert, & arrêtez dans les coins avec des chevilles de bois. Nous ne trouvâmes aucune Plante nouvelle ce jour-là, & nous fûmes un peu allarmez de voir parmi quelques Plan-

tes rares que nous avions obſervées plus d'une fois, des *Mauves* ordinaires, du *Plantain*, de la *Parietaire*, & ſurtout du *Boüillon-blanc*, du *Velar* & de cette Plante que l'on vend à Paris pour le cours de ventre, ſous le nom de *Thalitron.* Nous croyions être revenus en Europe, cependant nous arrivâmes inſenſiblement à Cars aprés une marche de ſept heures.

*Cars* eſt la derniere place de la Turquie ſur la frontiere de Perſe, que les Turcs ne connoiſſent que ſous le nom d'*Agem.* Je me trouvai embarraſſé un jour chez le Beglierbey, qui me fit demander ce que l'on diſoit en France de l'Empereur d'Agem? Heureuſement il me ſouvint d'avoir lû dans Cornuti que le *Lilac de Perſe* s'appelloit *Agem Lilac*, & cela me fit comprendre qu'*Agem* devoit ſignifier la Perſe. Pour revenir à Cars, la ville eſt bâtie ſur une côte expoſée au Sud-Sud-Eſt. L'enceinte en eſt preſque quarrée & un peu plus grande que la moitié de celle d'Erzeron. Le Château de Cars eſt fort eſcarpé ſur un rocher tout au haut de la ville. Il paroît aſſez bien entretenu, mais il n'eſt deffendu que par des vieilles tours. Le reſte de la place eſt comme une eſpece de theatre, au derriere duquel il y a une vallée profonde, & eſcarpée de tous côtez & par où paſſe la riviere. Cette riviere ne va pas à Erzeron, comme l'a crû Sanſon, au contraire elle vient de cette grande Plaine par où l'on arrive d'Erzeron à Cars, & tombe de ces montagnes où nous rencontrâmes des voleurs pour la premiere fois. Aprés avoir ſerpenté dans cette Plaine elle vient ſe rendre à Cars, où elle forme une Iſle en paſſant ſous un pont de pierre, & ſuit la vallée qui eſt derriere le Château. Non ſeulement elle y fait moudre pluſieurs moulins, mais elle en arroſe les jardins & les champs. Enfin elle ſe joint à la riviere d'*Arpagi*, laquelle ne coule pas loin de là; &




Veüe de Cars sur la Frontiere de Perse.

ces deux rivieres jointes ensemble sous le nom d'Arpagi, servent de frontiere aux deux Empires avant de tomber dans l'*Araxe,* que les Turcs & les Persans appellent *Aras.* Ce qui peut avoir trompé Sanson, c'est que l'Araxe, comme l'on verra dans la suite, a sa source dans la même montagne que l'Euphrate. Cet auteur a situé Cars au confluant des deux branches imaginaires de l'Euphrate, lesquelles, selon lui, forment une riviere considérable qui passe à Erzeron. Il faut attribuer ces fautes aux mauvais memoires qu'on lui a fournis, car Sanson étoit un excellent homme, qui le premier a fait les meilleures Cartes qui ayent paru en France.

Non seulement Cars est une ville dangereuse pour les voleurs, mais les Officiers Turcs y font ordinairement de grandes avanies aux étrangers, & en tirent tout ce qu'ils peuvent. Nous demandâmes à salüer le Pacha, à l'occasion des extorsions dont on nous menaçoit. Son Chiaïa chez qui l'on nous conduisit d'abord malgré nous, nous fit dire fort civilement que toutes nos Patentes ne servoient de rien, & qu'assurément il ne nous seroit pas permis de passer dans le pays d'Agem. Cependant nous lui avions fait voir un Commandement de la Porte & un Passeport du Beglierbey d'Erzeron, sous le département duquel est le Pacha de Cars. Voici l'analyse que le Chiaïa fit de nos Pieces. Pour le Commandement de la Porte, dit-il, c'est la Patente la plus venérable qui soit au monde, & il ne cessoit de la porter à son front, mais la ville de Cars n'y est pas mentionnée. Je répondis qu'il n'étoit pas possible de mettre sur une feüille de papier les noms des principales villes de leur Empire. Le Passeport du Beglierbey d'Erzeron porte, dit-il, que vous viendrez ici, mais il ne marque pas que vous passerez plus avant. Comme j'en avois fait faire une traduction à Erzeron, je sup-

le Chiaïa du Pacha, & lui témoigna en notre presence qu'on n'avoit pas raison de nous refuser le passage; que le Beglierbey Coprogli, à qui nous avions eté recommandez à Constantinople par l'Ambassadeur de l'Empereur de France, nous honnoroit de sa protection; que nous avions eû l'honneur de l'accompagner de Constantinople à Erzeron, qu'il s'étoit bien trouvé de nos conseils & de nos remedes; qu'enfin on ne devoit pas recevoir de cette maniére des gens qui étoient si bien recommandez de sa part. Il nous fit signe de nous retirer, & nous fit assûrer par son valet que nous serions satisfaits dans peu de temps. Nous entrâmes dans un caffé pour attendre la décision de cette grande affaire. Un moment aprés, les mêmes Chiodars du Chiaïa, qui nous avoient traitez d'espions du Grand Duc de Moscovie & qui étoient, à ce que je crois, nos espions, car ils nous gardoient à veüe, vinrent nous annoncer avec une joye feinte & dans le dessein de tirer quelqu'argent de nous, que tous les passages de l'Empire étoient ouverts pour nous; mais qu'assurément on nous auroit arrêtez sans la lettre du Beglierbey d'Erzeron, ou qu'aumoins on nous auroit fait payer une grosse avanie, comme il arrive à tous ceux qui passent de Turquie en Perse. Dans ce temps-là notre Aga liberateur sortit, & nous vint prendre pour nous présenter au Chiaïa, qui nous fit donner à fumer & à boire du caffé. Il nous assûra que nous pouvions partir quand il nous plairoit; qu'en considération du Beglierbey d'Erzeron, il nous faisoit grace de deux écus que lui doivent toutes les bêtes de somme qui passent par là: & comme on lui fit faire réflexion que nous n'êtions pas marchands, mais Medecins, il mit sur son marché que nous gueuririons, avant partir, un Aga de ses amis qui avoit une fistule au fondement. Comme il parloit si gravement & que nous ne voulions

plus tomber dans ses filets, aprés l'avoir fait remercier de ses honnêtetez, je lui fis dire que nous prendrions soin de son ami, & que nous lui donnerions tous les secours possibles pendant que nous serions à Cars; mais qu'une fistule au fondement ne pouvoit être guerie que par l'operation, & que malheureusement nous n'avions pas les instruments nécessaires pour la faire.

Nous nous retirâmes à nôtre Camp beaucoup plus satisfaits que le jour precédent. Pendant que nous étions à table, un des valets de l'Aga d'Erzeron vint nous répresenter que son maître nous avoit rendu un service fort considérable; qu'il n'éxigeoit aucune reconnoissance de nous, mais que nous sçavions trop bien le monde pour ne pas lui faire quelque present. Nous en fûmes quittes pour trente sols pour le valet, & pour deux oques de caffé que nous envoyâmes à son maître, trop heureux d'en sortir à si bon marché. De peur qu'on ne vint encore nous faire quelque nouveau compliment, nous prîmes le parti de nous tenir à la campagne à chercher des Plantes jusques au départ de la Caravane; ainsi les Turcs pillent toujours & principalement sur leurs frontieres; mais il faut dire à leur loüange qu'ordinairement ils se contentent de ce qu'on leur donne.

On peut douter avec raison, si Cars n'est pas l'ancienne ville que Ptolomée marque parmi celles qui sont dans les montagnes de la petite Armenie. La ressemblance des noms est assez favorable, & il ne faut pas s'embarrasser si cet auteur la place dans la petite Armenie. Outre que ce pourroit être une faute d'inadvertance, les divisions de l'Armenie ont changé si souvent, qu'il y a beaucoup de confusion parmi les auteurs qui parlent de ce pays. On pourroit aussi soupçonner que Cars soit la Place que Ptolomée appelle *Chorsa* &qu'il place dans la grande Ar-

menie, ſi ce Geographe ne la marquoit le long de l'Euphrate. Tout cela pourroit avoir trompé Sanſon ; mais il eſt certain que Cars eſt bien loin de cette riviere, & je pardonnerois plutoſt à ceux qui ont propoſé comme un doute, ſi Cars ne ſeroit pas la ville de *Nicopolis* que Pompée fit bâtir dans le lieu où il avoit battu Mithridate, puiſque cette ville ſe trouvoit entre l'Euphrate & l'Araxe. Cedren & Curopalate nomment Cars, *Carſe,* Leunclaw *Carſeum.* Ce dernier aſſûre qu'en 1579. Muſtapha Pacha commandant l'armée de Sultan Mourat contre les Perſes & les Georgiens, fortifia Cars & la pourveut des munitions néceſſaires. On en pourroit faire une des plus fortes Places du Levant.

Le 12 & le 13 Juillet la Caravane y ſéjourna pour payer les droits de la Doüanne. Nous en partîmes le lendemain à une heure aprés minuit, parce que nos plus gros Marchands qui n'avoient déclaré qu'une partie de l'argent qu'ils faiſoient voiturer en Perſe, voulurent éviter, par leur diligence, les nouvelles recherches que les Officiers en auroient pû faire. Ils monterent donc à cheval dés qu'ils furent expediez, & nous traverſâmes une grande plaine pendant toute la nuit, quelque obſcure qu'elle fut. On campa ſur les neuf heures du matin auprés de *Barguet* gros village, dont le Château à moitié démoli paroit avoir eté bien bâti dans ſon temps. On ne découvrit preſque que des Plantes ordinaires, & ſurtout beaucoup de *Gallium* jaune, & du *Gramen ſparteum, pennatum* C B. On deſcendit ſur le midi dans une aſſez belle vallée à demi lieuë de Barguet. Parmi quelques Plantes rares nous y obſervâmes une eſpece de *Betoine* aſſez ſinguliere, dont la graine a levé & multiplié dans le Jardin du Roy. Elle ſe diſtingue principalement par la longueur de ſes feüilles longues de demi pied ſur un pouce de largeur,



*Betonica Orientalis, angustissimo et longissimo folio, Spica florum crassiori Coroll. Inst. Rei herb. 13.*

geur, que la culture n'a point changées. Il y a long temps que cette Plante eſt connuë en France, puiſque Mr le Premier Medecin en a trouvé la figure parmi les Planches que Mr *de la Broſſe* ſon grand oncle & Intendant du Jardin du Roy, avoit fait graver. C'eſt dommage que ces Planches n'ayent pas paru dans leur temps; elles ſont auſſi grandes que celles du Jardin d'*Aiſted* & beaucoup mieux gravées. Mr le Premier Medecin qui les a recouvrées depuis peu, nous fait eſperer de les donner au public.

Je ne ſçai par quelle deſtinée la pluſpart des grands ouvrages de Botanique qui ont eſté faits en France dans le ſiecle paſſé & qui auroient fait beaucoup d'honneur au Royaume, n'ont point encore paru. Mr *Richer de Belleval* Chancelier de l'Univerſité de Montpellier avoit décrit & fait graver une infinité de Plantes rares qui naiſſent dans les Alpes & dans les Pyrenées, & que l'on donne tous les jours comme des Plantes inconnuës. Il paroît par les Planches qui ſont entre les mains de ſes heritiers, que les *Bauhins* n'avoient rien découvert de ſi beau dans ce temps-là. L'ouvrage du P. *Barrillier* eſt enſeveli dans le fond de la Bibliotheque des Dominicains de la ruë S. Honoré. Cet homme infatigable aprés avoir parcouru toute l'Eſpagne & toute l'Italie, & dêpenſé beaucoup à faire graver ce qu'il avoit découvert de plus rare, mourut à Paris ſans avoir rien mis au jour. Il n'y a pas d'apparence que ce beau Recueil ſoit jamais publié. Il en ſera de même, Mgr, de celui du P. *Plumier* Minime, ſi vous n'en favoriſez l'edition; cependant il faut dire à la loüange de ce Pere, qu'il a lui ſeul décrit & deſſiné plus de Plantes d'Amerique, que n'ont fait tous enſemble ceux qui ſe ſont mêlez d'en parler. Il eſt bien aiſé de faire des livres de Plantes en décrivant & donnant les figures de

celles que l'on cultive dans un jardin, & dont on a receu les graines ou les racines par differens correſpondans; mais le P. Plumier avoit fait quatre voyages en Amerique, & il mourut à Cadis dans le temps qu'il devoit en partir, par vos ordres, pour aller au Perou. Pour moi je me flatte, M^{ſgr}, que vous me continüerez l'honneur de vôtre protection, & que vous voudrez bien faire graver tant de belles Plantes que j'ay obſervées dans mes voyages.

Voilà une de ces ſortes de digreſſions qu'il n'eſt permis de faire que dans des lettres; le genre epiſtolaire ſouffre tout & il convient parfaitement aux voyageurs qui ne ſauroient s'empeſcher de s'égarer quelquefois dans une longue route. Me voici de retour à la Caravane. Le 15 Juillet nous partîmes à quatre heures du matin, & paſſâmes par des plaines aſſez bien cultivées, entrecoupées de quelques collines agréables où les bleds étoient bien plus avancez que du coté d'Erzeron. On y cultive beaucoup de Lin, ſurtout auprés des villages qui ſont aſſez frequens. Sur les ſept heures du matin nous paſſâmes à guai une petite riviere conſidérable qui va ſe décharger, à ce qu'on nous dit, dans l'Arpagi. La grande Caravane nous quitta à une lieuë de là pour aller à Gangel, & nous fûmes fort conſternez de nous voir réduits à la ſeule compagnie de trois marchands qui venoient à Teflis. Un Aga Turc campé ſur le chemin envoya deux gardes pour nous reconnoître; mais comme ils ne ſçavoient pas lire, ils ne firent que jetter les yeux ſur nos Paſſeports, & nous demandérent pour leur peine quelques Truites que nos Drogmans avoient peſchées. Ils firent payer dix aſpres par charge à nos marchands, & ſe firent donner chacun une piece de ſavon pour ſe razer.

Nous découvrîmes ce jour-là, à mon gré, la plus belle



Elephas Orientalis, flore magno proboscide incurva Coroll. Inst. Rei herb. 48.

Plante que le Levant produiſe. C'eſt une eſpece d'*Elephant* à grande fleur, dont la trompe eſt courbée en bas.

Sa racine qui eſt longue d'environ deux ou trois pouces, n'a qu'une ligne & demi d'épais, dure, rouſſatre, cheveluë, & jette une tige haute de neuf ou dix pouces, quarrée, purpurine vers le bas, légerement veluë, accompagnée de feüilles oppoſées en croix deux à deux les unes avec les autres, longues d'un pouce à 15 lignes ſur 9 ou 10 lignes de large, ſemblables à celles de la *Pediculaire* jaunes, veluës ſur les bords, crenelées, vénées. De leurs aiſſelles ſort une fleur de chaque coté, rétrecie en tuyau par derriere, verdatre, long ſeulement d'une ligne & demi ou deux. Ce tuyau s'evaſe enſuite en deux levres, dont la ſuperieure eſt dilatée d'abord en deux eſpeces d'oreilles aſſez arrondies, d'entre leſquelles ſort une trompe ou tuyau courbe long de neuf lignes, épais d'une ligne, terminé par une levre ovale d'une ligne & demi de diametre, friſée, bordée de petits poils, au delà de laquelle déborde le filet du piſtile. La levre inferieure eſt longue & large d'un pouce, chantournée & découpée en trois parties, dont celles des côtez ſont comme deux grandes oreilles. La partie inferieure eſt recoupée en trois pieces. Celles des côtez ſont arrondies auſſi, mais celle du milieu n'eſt qu'un petit bec fort pointu. Toute cette fleur eſt jaune couleur de ſafran, hormis le bas de la levre ſuperieure qui eſt blanchatre. Les etamines ſont fort courtes & cachées ſous les aiſles de la levre ſuperieure. Leurs ſommets ont deux lignes de long ſur une ligne de large, applatis, jaunepâle. La levre ſuperieure répreſente la trompe d'un Elephant qui la courbe pour porter quelque choſe dans ſa bouche, au lieu que dans les autres eſpeces de ce genre qui ſont préſentement connuës, cette levre eſt relevée. Le calice eſt d'une ſeule piece, long de trois lignes, lége-

rement velu, la levre ſuperieure en eſt obtuſe, échancrée. L'inferieure eſt fenduë plus profondément en deux pieces. Chaque fleur eſt attachée à un pedicule long de demi pouce & fort délié. Le piſtile qui eſt un bonton un peu ovale, n'a qu'une ligne de long & devient un fruit de demi pouce de long, preſque quarré à coins arrondis, vert-pâle, membraneux, épais d'environ deux lignes & demi, partagé dans ſa longueur en deux loges leſquelles s'ouvrent par les côtez & renferment des graines longues d'une ligne & demi ou deux, épaiſſes d'une ligne, canelées dans leur longueur, & de la forme d'un petit rein.

Le 16 Juillet nous partîmes à quatre heures du matin & campâmes ſur les huit heures dans une belle & grande prairie où nos tentes furent dreſſées pour la premiere fois ſur les terres du Roy de Perſe. Nous n'avions couché qu'à une heure ſeulement de la frontiere, laquelle ſe prend au haut d'une colline à la deſcente de laquelle commence la Georgie Perſienne, ou le pays que les Perſans appellent le *Gurgiſtan*, c'eſt à dire *la Terre des Georgiens*, car *Tan* eſt un ancien mot Celte qui ſignifie un *pays*, & ce mot s'eſt conſervé par tout l'Orient, où l'on dit *le Curdiſtan*, l'*Indoſtan*, &c. pour exprimer la *Terre des Curdes*, celle *des Indiens*, &c. Nous découvrîmes d'abord pluſieurs villages aſſez conſidérables; mais toute cette belle campagne ne produit pas un ſeul arbre, & l'on eſt obligé de bruler de la bouze de vache. Les bœufs y ſont tres frequens, & on les y éleve autant pour cet uſage, que pour en manger la chair. On en attele juſques à 14 ou 15 paires à une charruë pour labourer la terre. Chaque paire a ſon homme qui la conduit, monté comme un poſtillon; tous ces poſtillons qui crient à chaque pas comme les matelots qui font une manœuvre, forment enſemble un charivari épouvantable. Nous êtions faits à ce mané-

ge depuis Erzeron. Ce n'eſt pas apparemment de ces terres de Georgie dont parle Strabon, que l'on effleuroit ſeulement avec une charruë de bois, bien loin d'y employer le fer.

C'eſt un excellent pays que la Georgie. Dés qu'on eſt ſur les terres du Roy de Perſe, on vient vous preſenter toutes ſortes de proviſions, pain, vin, poules, cochons, agneaux, moutons. On s'adreſſe ſur tout aux Francs avec un viſage riant, au lieu qu'en Turquie on ne voit que des gens ſerieux qui vous meſurent gravement depuis les pieds juſques à la teſte. Ce qui nous ſurprit le plus, c'eſt que les Georgiens mépriſent l'argent & ne veulent pas vendre leurs denrées. Ils ne les donnent pas non plus, mais ils les troquent pour des braſſelets, des bagues, des coliers de verre, de petits couteaux, des aiguilles ou des epingles. Les filles ſe croyent plus belles quand elles ont cinq ou ſix coliers pendus au col, qui leur tombent ſur la gorge; elles en ont auſſi les oreilles garnies, cependant tout cela fait un aſſez vilain étalage. Nous dépliâmes donc nôtre mercerie ſur le gazon; & comme nous étions avertis de leurs maniéres, nous avions employé dix écus à Erzeron en rocailles, comme ils diſent, c'eſt à dire en emaux de Veniſe qui ſont tous ſemblables à ceux de Nevers. Ces rocailles nous produiſirent le centuple, mais il ne faut pas trop s'en charger, car on ne s'en deffait que par troc, & ces trocs ne ſe font que pour des choſes néceſſaires à la vie, & pendant deux journées ſeulement; comme ſi les anciennes maniéres des Georgiens ne s'étoient conſervées que dans cette contrée. Ces gens-là, comme dit Strabon, ſont plus grands & plus beaux que les autres hommes, mais leurs mœurs ſont tres ſimples. Ils ne ſe ſervent d'aucune monnoye, d'aucun poids, d'aucune meſure, à peine ſçavent-ils compter au-delà de cent. Tout ſe fait

chez eux par échange. Nous confiâmes donc nôtre petit trésor à ces bonnes gens; ils prirent ce qui leur plut, mais assurément ils n'abusérent pas de la confiance que nous avions en eux. Ils nous donnoient une poule grosse comme un dindon, pour un colier de six blancs, & une grande mesure de vin pour des brasselets de dix-huit deniers. Les cochons s'y promenoient en toute liberté, au lieu qu'en Turquie on les chasse comme des animaux immondes; on dit qu'ils sont beaucoup meilleurs dans la Georgie qu'ailleurs, mais je crois que c'est parce que la pluspart des voyageurs, qui ont ordinairement beaucoup d'appetit, trouvent tout excellent; en effet les jambons nous parurent un mets nouveau, car nous n'en avions point mangé depuis que nous avions quitté l'Archipel. Les Georgiens traitent les Turcs d'ignorans & de ridicules sur l'usage des cochons; les Turcs au contraire appellent les Persans *schismatiques*, & les Georgiens *infideles*, parce qu'ils mangent sans scrupule la chair de ces animaux.

A l'égard des Georgiennes, elles ne nous surprirent pas, parce que nous nous attendions à voir des beautez parfaites, suivant ce qu'on en dit dans le monde. Les femmes avec qui nous troquâmes nos émaux, n'avoient rien de desagréable, & elles auroient pû passer tout au plus pour de belles personnes, en comparaison des Curdes que nous avions veües vers les sources de l'Euphrate. Nos Georgiennes avoient pourtant un air de santé qui faisoit plaisir, mais aprés tout elles n'étoient ni si belles ni si bien faites qu'on le dit. Leur teint est souvent parfumé à la vapeur des bouzes de vache, celles qui sont dans les villes n'ont rien d'extraordinaire non plus; ainsi je crois qu'il m'est permis de m'inscrire en faux contre les descriptions que la pluspart des voyageurs en ont faites. Nous en fîmes convenir les Capucins de Teflis, qui connoissent


Femmes de
TEFLIS.

mieux le pays que les étrangers, & qui n'ont jamais pû persuader à ces femmes de se desabuser du vilain fard dont elles couvrent leur visage pour conserver les anciennes coûtumes du pays. On nous assûra qu'on enlevoit les plus belles filles dés l'âge de six ou sept ans pour les transporter à Hispaham, ou en Turquie; les parens & les meilleurs amis de la maison se mêlent souvent de ce commerce. Pour éviter cet inconvenient, on les marie à 7 ou 8 ans, ou bien on les enferme dans des couvents; ainsi les lorgnettes que nous avions apportées de Paris nous furent tout-à-fait inutiles, & l'on avoit apparamment enlevé depuis peu ce qu'il y avoit de plus joli dans le pays. Voici le portrait d'une Georgienne qui nous parut assez gracieuse. De tout temps, pour ainsi dire, on a enlevé ce qu'il y avoit de belles personnes dans le pays. Zonare remarque qu'on y prenoit par ordre du Roy les beaux garçons pour les faire Eunuques & les vendre ensuite aux Grecs; mais pour appaiser les séditions il en coutoit souvent la vie aux peres.

Ce qu'il y a de plus édifiant sur la frontiere de Georgie, c'est qu'on ne demande rien aux étrangers. On peut entrer & sortir quand on veut des terres du Roy de Perse, sans demander permission à qui que ce soit. Les marchands de nôtre Caravane, qui avoit un peu grossi en chemin, nous assûroient que non seulement on traitoit respectueusement les Francs, mais qu'on les regardoit avec crainte & véneration quand ils avoient des chapeaux & des juste-au-corps; au lieu qu'on les lapideroit en Turquie s'ils marchoient en pareil équipage. On n'exige que des droits fort modiques sur les marchandises qui entrent en Perse. Nous passâmes, sur cette frontiere, la riviere d'Arpagi, laquelle vient de Cars, ou pour mieux dire, dans laquelle se jette la riviere de Cars, comme on l'a dit

ci-devant. L'Arpagi va se rendre dans l'Araxe, l'Araxe se joint au Kur, & la mer Caspienne reçoit toutes ces differentes eaux. L'Arpagi passe pour une des rivieres des plus poissonneuses du pays ; quelques-uns prétendent qu'elle sert de frontiere aux deux Empires : mais ce n'est pas à nous à en décider, en tout cas il ne s'agit que d'un quart de lieuë de terrein.

On monta à cheval le 17 Juillet à trois heures & demi du matin, & l'on campa sur les dix heures dans une grande plaine, aprés avoir passé sur des montagnes assez hautes, où le froid se faisoit sentir vigoureusement. Tout le pays est herbu, mais les arbres en sont bannis depuis long-temps. Parmi les Plantes que nous y observâmes, on découvrit une espece d'*Aconit* semblable à celui que l'on appelle *Tüeloup*. Les tiges de celle dont nous parlons forment une pyramide de fleurs, haute d'environ un pied & demi. Chaque fleur est blanche. Le casque qui a 15 lignes de haut, est arrondi par le bout & large de trois lignes. Les crosses sont purpurines. On voit, sur quelques pieds, des fleurs qui tirent sur le blanc-sale.

Le 18 Juillet nous partîmes à quatre heures & demi, & nous marchâmes jusques à midi. Le changement des paysages nous surprit si agréablement, que nous crûmes être arrivez dans un nouveau monde. Ce n'étoit que Bois de haute futaye entremêlez de taillis, parmi lesquels s'élevoient des Chesnes, des Hestres, des Ormeaux, des Tilleuls, des Erables, des Fresnes, des Charmes à grande & petite feüille. On y distinguoit des Epines blanches, des Sureaux & des Ièbles. Les Noisetiers, les Poiriers, les Pruniers, les Pommiers, les Framboisiers & les Fraisiers n'y étoient pas rares. Qui se seroit attendu à voir de si belles choses ! On moissonnoit le bled dans le fond de la vallée où nous campâmes. Nous commençâmes à voir

des

des vignes ce jour-là, mais quoique le vin ne fût pas bon, on pouvoit le regarder comme du Nectar en comparaiſon de celui que l'on boit à Erzeron. Le payſage du lendemain ne fut pas moins agréable, car depuis trois heures du matin juſques à dix, nous marchâmes dans une vallée qui, quoi qu'étroite & eſcarpée, étoit néanmoins charmante par ſa verdure & par ſes differens points de veüe. Les habitations ſont dans le fond ou à mi-côte, les bois en occupent les hauteurs, tout le reſte eſt rempli de vignobles & de vergers naturels, où les Noyers, les Abricotiers, les Peſchers, les Pruniers, les Poiriers & les Pommiers viennent d'eux-mêmes. Si cette vallée n'eſt pas celle que Procope décrit entre le pays des Tzans & la Perſe-armenie, on ne peut pas douter que ce ne ſoit un de ces quartiers de la Georgie où, ſuivant Strabon, abondent toutes ſortes de fruits que la terre y produit ſans culture. On n'y donne aucune façon, dit cet auteur, à la vigne ſi ce n'eſt qu'on la taille tous les cinq ans. Aprés avoir paſſé le pays des Tzans, ſuivant Procope, on entre dans une vallée profonde, eſcarpée, qui eſt des appartenances du Mont Caucaſe, bien peuplée, où l'on mange de toutes les ſortes de fruits que l'on peut ſouhaiter en automne. Elle eſt pleine de vignes & ſe termine, aprés trois journées de chemin, par la Perſe-armenie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous n'étions pas éloignez du Mont Caucaſe. Les montagnes qui s'étendent depuis Cars juſques à Teflis & vers la mer Caſpienne, ſont proprement les Monts Moſchiques des anciens, leſquels ſuivant Strabon, occupent l'Armenie juſques chez les Iberiens & les Albanois. Quoiqu'il en ſoit, cette belle vallée dont on vient de parler, finit par une grande plaine aſſez bien cultivée où paſſe une riviere conſidérable qui deſcend des montagnes & qui, ſuivant ce qu'on nous dit, va du côté de

Teflis ſe jetter dans le Kur. On peut propoſer comme un doute, ſi ce n'eſt pas la riviere que Strabon appelle *Aragos*. Tout le pays eſt fertile en belles Plantes. Voici une eſpece de *Caſſida* que ſa fleur jaune & ſes feüilles découpées, comme *la Germandrée*, diſtinguent de toutes les eſpeces de ce genre.

Sa racine qui eſt rouſſatre, dure, ligneuſe, relevée quelquefois en maniére de tubercule & garnie de fibres chevelüës, pouſſe des tiges courbées ſur terre, puis redreſſées, leſquelles ſe multiplient facilement par des bouquets de fibres dans les endroits où elles s'appuyent ſur terre. Ces tiges ſont hautes d'environ huit pouces, branchuës dés le bas, épaiſſes d'une ligne, dures, touffuës, accompagnées de feüilles deux à deux, longues de huit ou neuf lignes ſur quatre ou cinq pouces de large, vert-brun, mais blanches en dedans, découpées comme celles de *la Germandrée*, ſoutenuës par une queüe de trois ou quatre lignes de long. Elles diminüent juſques vers la ſommité, & ces ſommitez ſe terminent en épi long d'un pouce & demi, garni de feüilles vert-pâle, longues de ſept ou huit lignes, pointuës, ſerrées, mais point ou peu crenées. Des aiſſelles de ces feüilles naiſſent des fleurs jaunes hautes d'environ 15 lignes, rétrecies en tuyau coudé tout au bas, lequel n'a qu'une ligne de diametre, mais evaſées enſuite & découpées en deux levres. La ſuperieure eſt un caſque haut de 4 lignes, garni de deux petites aiſles jaune-verdâtre; la levre inferieure eſt jaune auſſi, longue de trois lignes, echancrée, & qui approche en quelque maniére de la figure d'un cœur. Le calice n'a que deux lignes de haut, partagé en deux levres, dont la plus élevée répreſente une toque, au fond de laquelle eſt un piſtile à 4 embryons ſurmonté par un filet courbe, allongé & partagé dans le caſque de la fleur. Toute la plante eſt amere. Elle aime la

Tom. 2. pag. 306.



*Cassida Orientalis Chamædryos folio, flore luteo Coroll. Inst. Rei herb. 11.*

terre grasse & le chaud. On l'éleve facilement au Jardin du Roy & dans les Jardins de Hollande où je l'ai communiquée à nos amis.

Nous marchâmes toute la nuit du 20 Juillet & n'arrivâmes à Teflis que sur le midi, aprés nous être reposez pendant une heure, à trois milles de la ville sur une montagne assez agréable. Les voituriers partent ordinairement pendant la nuit pour éviter les courriers des Princes Persans, lesquels pour achever leurs courses sont en possession de prendre les chevaux qu'ils trouvent sur les grands chemins, n'épargnant que ceux des Francs; car ils croiroient violer le droit d'hospitalité s'ils les traitoient de même que les gens du pays. Comme il n'y a point de postes établies, & que ces courriers sont censez courir pour affaires de conséquence, on ne trouve pas mauvais qu'ils se servent des chevaux des particuliers ; de maniére que les courriers démontez sont obligez de s'en aller à pied jusques à ce qu'ils ayent ratrappé leur monture. Cette mode est un peu incivile, mais c'est l'usage & il seroit dangereux de s'y opposer.

Aprés avoir passé par des pays assez plats, on s'engage dans des défilez escarpez en approchant de Teflis. Cette ville est sur la pente d'une montagne toute pelée, dans une vallée assez étroite à cinq journées de la mer Caspienne, & à six de la mer Noire, quoique les Caravanes en comptent le double. *Teflis* ou *Tiflis* est aujourd'hui la capitale de la Georgie, connuë par les anciens sous les noms d'*Iberie* & d'*Albanie*. Pline & Pomponius Mela font mention des peuples appellez *Georgi*. Peut-être que la Georgie en a retenu le nom, peut-être aussi que les Grecs les appelloient *Georgi*, comme qui diroit de *bons Laboureurs*. Les Iberiens, comme nous l'apprend Dion Cassius, habitoient les terres qui sont en-deçà & en-delà

du fleuve Kur, voiſins parconſéquent des Armeniens du côté du Couchant, & des Albanois du côté du Levant; car ceux-ci occupoient les terres qui ſont au-delà du Kur juſques à la mer Caſpienne. Ces Iberiens, peuples fort aguerris, ſe declarérent contre Lucullus pour ſoutenir Mithridate & Tigrane ſon gendre. Plutarque remarque qu'ils n'avoient jamais eté ſoumis, ni aux Medes, ni aux Perſes, ni même au grand Alexandre; néanmoins ils furent battus par Pompée qui s'avança juſques à trois journées de la mer Caſpienne, mais il ne pût la voir, quelque envie qu'il en eût, à cauſe que tout le pays étoit couvert de Serpens dont les morſures étoient mortelles. Artoces qui regnoit alors chez les Iberiens, tâcha d'amuſer Pompée ſous pretexte de rechercher ſon amitié; mais Pompée entra dans ſes terres, & s'en vint à Acropolis où le Roy tenoit ſa Cour. Artoces ſurpris & épouvanté s'enfuit au-delà du Kur & brûla le Pont. Tout ſe ſoumit aux Romains, qui par là ſe rendirent les maîtres d'une des principales gorges du Mont Caucaſe. Pompée y laiſſa des garniſons & acheva de ſoumettre le pays qui eſt le long du Kur. Ne peut-on pas conjecturer que *Teflis* eſt l'ancienne ville d'*Acropolis* capitale de l'Iberie ſur le fleuve Kur? le nom & la ſituation de cette ville favoriſent tout-a-fait cette penſée.

Pompée ſans vouloir écouter aucunes propoſitions de paix, pourſuivit & vainquit Artoces. C'eſt apparemment de ce combat dont parle Plutarque dans la vie de cet illuſtre Romain, où il aſſûre qu'il reſta neuf mille Iberiens ſur la place, & que l'on fit plus de dix mille priſonniers. C'eſt auſſi ce même Artoces qui, pour obtenir la paix, envoya à Pompée ſon lit, ſa table & la ſelle de ſon cheval. Quoique toutes ces pieces fuſſent d'or, Pompée qui ne voulut écouter aucun accommodement qu'il n'eût receû le fils

du Roy pour ôtage, ordonna aux Queſteurs de l'armée de les mettre dans le Treſor public. Appien appelle *Artocus* le Roy d'Iberie; Eutrope *Arthace*, & Sextus Ruffus le nomme *Arſace*. Canidius Craſſus Lieutenant de M. Antoine rendit recommendable le nom de ce Géneral dans le Mont Caucaſe, pour me ſervir des termes de Plutarque. Canidius entra dans l'Iberie par le même endroit que Pompée. Suivant Dion il ſubjugua Pharnabaze Roy d'Iberie, & Zobere Roy d'Albanie; le même hiſtorien rapporte que l'Empereur Claude rendit l'Iberie à un de ſes Roys appellé Mithridate. Ce nom a eté commun à pluſieurs Roys du Pont, du Boſphore Cimmerien, & d'Iberie. Mithridate dont nous parlons fut dépoſſedé & tué par ſon frere Pharaſmane; mais tous ces changemens nous intereſſent peu. Celui qu'on y fit ſous le grand Conſtantin merite qu'on y faſſe plus d'attention.

Dieu permit que les Iberiens, que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de Georgiens, fuſſent éclairez de la vraye Foy par le miniſtere d'une eſclave Chrétienne. Elle les convertit par ſes miracles, & guerit leur Roy d'une ſuffuſion qui lui ſurvint aux yeux dans le temps qu'il chaſſoit. Socrate ajoûte que les nouveaux convertis demandérent des Evêques à Conſtantin pour ſe faire inſtruire; & Procope aſſûre que c'êtoient les meilleurs Chrétiens de leur temps. Gyrgene, un de leurs Roys, preſſé par Cavade, Roy de Perſe, de ſe conformer à ſa religion, implora le ſecours de l'Empereur Juſtin qui avoit ſuccedé à Anaſtaſe, & cette affaire alluma la guerre entre les deux Empires. Un autre de leurs Roys, nommé Zanabarze, vint à Conſtantinople du temps de Juſtinien pour s'y faire baptiſer avec ſa femme, ſes enfans, & pluſieurs Seigneurs de ſa Cour. L'Empereur lui donna de grandes marques d'eſtime & d'amitié.

A present tout est bien changé. Le Prince de Georgie, qui proprement n'est que le Gouverneur du pays, doit être Mahometan, car le Roy de Perse ne donne point ce Gouvernement à un Seigneur d'une religion differente de la sienne. Le Prince de Teflis s'appelloit Heraclée, dans le temps que nous y étions, il étoit du Rite Grec, mais on l'obligea de se faire circoncire. On dit que ce malheureux professoit les deux religions, car il alloit à la Mosquée, & venoit à la Messe chez les Capucins où il beuvoit à la santé de Sa Sainteté. C'étoit le Prince du monde le plus inconstant & le plus indéterminé ; on lui faisoit changer de sentiment plusieurs fois tout de suite sur les affaires les plus claires : en voici un exemple à l'égard d'un scelerat, qui suivant le jugement de tout le monde meritoit plus que la mort, s'il est possible d'ôter aux hommes quelque chose de plus precieux que la vie. Un Seigneur vint lui répresenter l'enormité des crimes de cet homme ; le Prince ordonna sur le champ qu'on lui coupât la main dont il s'étoit servi pour tuer les autres ; mais une Dame ayant imploré sa clemence, l'assûra que les enfans de ce malheureux mourroient de faim si le pere perdoit la main qui gagnoit leur vie ; l'ordre fut révoqué d'abord. Un Courtisan fit connoître aprés cela au Prince, que pour le bien public cet homme meritoit la mort. Qu'on l'éxecute donc, dit Heraclée. La femme du criminel vint ensuite se jetter à ses pieds ; qu'on suspende l'éxecution, dit-il : Aprés que cette femme se fut retirée, un Favori du Prince lui répresenta qu'on perdroit le respect qu'on lui devoit, s'il pardonnoit de semblables crimes ; qu'on le punisse, s'écria-t-il : Pour lors le bourreau le prit au mot & coupa la main au criminel; mais le Prince, à la sollicitation d'un autre Favori à qui les parens du scelerat avoient fait quelque present, pri-

va le bourreau de deux villes qu'il possedoit, parce qu'il n'avoit pas attendu sa derniere volonté. Les bourreaux en Georgie sont fort riches, & les gens de qualité y exercent cette charge; bien loin qu'elle soit réputée infame, comme dans tout le reste du monde, c'est un titre glorieux en ce pays-là pour les familles. On s'y vante d'avoir eû plusieurs bourreaux parmi ses ancestres, & ils se fondent sur le principe qu'il n'y a rien de si beau que d'éxecuter la Justice, sans laquelle on ne sçauroit vivre en seûreté. Voilà une maxime bien digne des Georgiens.

La Georgie est un pays fort tranquille aujourd'hui, mais elle a servi plusieurs fois de theatre à la guerre entre les Turcs & les Perses. Mustapha Pacha qui commandoit l'armée de Sultan Mourat, prit Teflis en 1578. Il mit tout le pays à feu & à sang, & fit passer à Constantinople les deux fils de la Reyne de Georgie, dont l'un se fit Mahometan, & l'autre mourut Chrétien. Les Perses cependant vinrent au secours des Georgiens, & il resta dans une bataille soixante & dix mille Turcs sur la place. La guerre s'y ralluma encore en 1583. mais les Turcs y furent toujours battus. Mr Chardin décrit fort au long par quels évenemens la Georgie est passée sous la domination des Perses, on peut le consulter la-dessus car cet auteur paroît fort exact; mais je le trouve trop prévenu en faveur des Georgiennes.

Le Prince de Georgie a plus de six cens *Tomans* de rente, suivant la maniére de compter du pays; un Toman vaut 12 écus & demi romains qui font 18 *Aslanis* ou *Abouquels*, ce sont des écus que l'on frappe en Hollande pour le Levant. Les Orientaux les nomment *Aslanis*, à cause de la figure du Lion qu'ils appellent *Aslan*. Cette monnoye est connüe en Egypte sous le nom d'*Abouquel*. Les revenus du Prince consistent en une pension de 300 To-

mans que le Roy lui fait, & en ce qu'il retire ou de la Doüanne de Teflis ou des entrées de l'Eau de vie & des Melons; le tout va à prés de 500 Tomans, ſans compter ce qu'il exige ſous pretexte de régaler les Grands qui paſſent par Teflis. Le pays lui fournit des moutons, de la cire, du beurre & du vin. Pour les moutons il en retire un par an de chaque feu, ce qui fait le nombre de 40 mille moutons; car quoiqu'il y ait ſoixante mille feux en Georgie, on ne nourrit des troupeaux que dans quarante mille maiſons. A l'égard du vin, on en donne quatre mille ſommes au Prince; une ſomme peſe quarante *Batmans*, le Batman eſt de ſix oques.

Les *Sequins* de Veniſe, qui ont cours par tout l'Orient, valent dans Teflis ſix *Abagis* chacun & trois *Chaouris* ou *Sains*. Le Sequin vaut ſept livres dix ſols monnoye de France, ainſi l'Abagi vaut environ vingt & deux ſols; quatre Chaouris font un Abagi. Cette monnoye ſemble avoir retenu le nom de ces anciens peuples d'Iberie qu'on appelloit *Abaſgiens*. Il eſt vrai qu'on écrit *Abaſſi*, quoiqu'on prononce *Abagi*, c'eſt à dire monnoye frappée au nom du Roy Abas. Ainſi le Chaouri revient à 5 ſols 6 deniers; Un *Uſalton* vaut demi Abagi ou deux Chaouris, c'eſt à dire 11 ſols. Un Chaouri ou Sain vaut 10 *Aſpres* de cuivre ou *Carbequis*, dont 40 font un Abagi. Enfin une Piaſtre vaut dix Chaouris & demi.

Les Georgiens & les Armeniens payent la Capitation au Roy de Perſe ſur le pied de ſix Abagis par teſte. Cette Capitation eſt affermée 300 Tomans. On preſente au Roy en hommage quatre Faucons tous les ans, ſept eſclaves tous les trois ans, & vingt-quatre charges de vin; mais on ne laiſſe pas de lui en envoyer beaucoup plus; outre cela la pluſpart des belles filles du pays ſont deſtinées pour ſon Serrail. Les Georgiens ſont grands yvrognes &

boivent

boivent plus d'eau de vie que de vin; les femmes pouſſent cette débauche plus loin que les hommes, on peut juger par là ſi elles ſont cruelles. C'eſt peut-être cet excés d'yvrognerie qui a gâté le beau ſang de Georgie, car rien ne contribuë plus à faire de beaux enfans, que la vie reglée, & c'eſt pour cette raiſon que le ſang eſt fort beau en Turquie. On y voit peu de boiteux & peu d'eſtropiez, ſurtout dans les pays qui ſont un peu avant dans les terres où les Francs ne ſéjournent pas; car on accuſe ces derniers d'incontinence par tout où ils en trouvent l'occaſion.

La débauche eſt grande dans Teflis parmi les Chrétiens; il eſt vrai qu'ils ne ſont Chrétiens que de nom: d'ailleurs les Mahometans & les Juifs n'y vivent pas plus reguliérement. Le vin eſt la ſource de tous ces deſordres; il faudroit par politique en deffendre l'uſage à ceux qui ſe portent bien, & ne le permettre qu'aux malades. Chardin a remarqué avec raiſon, qu'il y a peu de pays où l'on boive tant de vin qu'en Georgie; pauvres & riches tout le monde en prend avec excés; ces débauches leur font ſupporter plus doucement le joug des Seigneurs qui les traitent avec tyrannie. Non ſeulement ils les font travailler à coups de bâton & enlevent leurs enfans pour les vendre à leurs voiſins, quand ils ont beſoin d'argent; mais ils prétendent avoir droit de vie & de mort ſur leurs ſujets. Le vin gris de Georgie eſt aſſez bon; celui que l'on fournit à la Cour de Perſe eſt un vin rouge qui approche de celui de Coſte-rotie, mais il eſt encore plus fumeux & plus violent. Les vignes naiſſent en ce pays-là autour des arbres, & grimpent audeſſus comme en Piémont & en pluſieurs endroits de Catalogne. Les Mahometans boivent du vin, ou s'en paſſent ſuivant le goût du Roy. Si le Prince ne l'aime point il leur eſt deffendu d'en boi-

re; mais ils ſouffrent impatiemment, en ce dernier cas, d'être obligez de s'accommoder au goût de la Cour.

Teflis eſt une ville aſſez grande & bien peuplée, les maiſons ſont baſſes, mal éclairées, & bâties ordinairement de boüe & de briques; c'eſt encore bien pis dans le reſte de la Province où elles ne répondent plus à la peinture que Strabon en a faite. *La plus grande partie de l'Iberie*, dit-il, *eſt bien habitée: on y voit de gros bourgs & des maiſons couvertes de briques; l'architecture en eſt bien entenduë, de même que celle des Edifices publics & des Places.* Aujoud'huy les murailles de Teflis ne ſont gueres plus hautes que celles de nos Jardins, & les ruës ſont mal pavées. La Citadelle eſt au haut de la ville dans une belle ſituation, mais l'enceinte qui en eſt preſque ruinée, n'eſt deffenduë que par de mauvaiſes Tours. Toute la garniſon conſiſte en quelques malheureux artiſans Mahometans qui ſont payez pour en faire la garde. Ils y logent avec leurs familles, & ils ne ſçavent gueres manier les armes. Ce lieu ſert d'aſile à des malheureux chargez de dettes, ou pourſuivis pour crimes. La Place d'armes qui eſt au-devant, eſt belle, ſpacieuſe, & ſert de marché, on y vend les meilleures denrées du pays. Quand on vient d'Hiſpaham à Teflis, il faut entrer par la Citadelle; ainſi le Prince de Georgie qui, ſuivant la coûtume de Perſe, doit aller recevoir les preſens & les ordres du Roy hors de la ville, ſe trouve obligé de paſſer au havre de cette Citadelle où le Gouverneur pourroit l'arrêter aiſément s'il en avoit receu l'ordre.

La ville s'étend du Midi au Nord. La Citadelle eſt au milieu. On en pourroit faire une Place conſidérable, car la côte de la montagne ſur laquelle elle eſt ſituée, eſt fort eſcarpée, & le fleuve Kur qui paſſe tout au long n'eſt pas guéable. L'enceinte de la ville regne


Tom. 2. pag. 314.
TEFLIS,
Capitale de Georgie.

ſur cette côte & fait une eſpece de quarré, dont les côtez deſcendent juſques au fond de la vallée; mais la moitié des murailles ſont ruinées & ne vallent pas celles du Bois de Vincennes, quoiqu'en diſe Mr Chardin. Le Palais du Prince, qui eſt au deſſous de la Citadelle, eſt fort ancien & aſſez bien ordonné pour le pays. Les Jardins, les Volieres, le Chenil, la Fauconnerie, la Place & le Bazar qui ſont au devant, meritent qu'on y jette les yeux. On nous fit entrer dans un nouveau ſalon aſſez agréable, quoiqu'il ne ſoit que de bois. Il eſt percé de tous cotez & fermé par de grands carreaux de verre bleu, jaune, griſdelin, &c. On y a mis quelques glaces de Veniſe, mais petites & qui n'aprochent pas de la beauté de celles de Paris. Le plafond eſt à compartimens de cuir doré. On nous aſſûra que l'appartement des femmes étoit encore plus beau; je ne ſçai par quelle avanture la clef s'en trouva égarée, cependant on paroiſſoit avoir bonne envie de nous le faire voir. La Cour étoit à la campagne dans ce temps-là. Le Prince ne ſe portoit pas trop bien, à ce qu'on diſoit, & ce fut une des principales raiſons qui nous obligea à partir de Teflis, de peur qu'il ne lui prît envie de nous retenir auprés de lui pour prendre ſoin de ſa ſanté, comme cela arrive quelquefois dans le Levant.

Du Palais nous allâmes voir les Bains qui n'en ſont pas éloignez. Ce ſont de belles ſources dont la chaleur eſt ſupportable à peu prés comme celle des eaux d'Elija auprés d'Erzeron. Dans les Bains de Teflis il y a de l'eau tiede & de la froide, outre la chaude. Ces Bains ſont bien entretenus & font preſque tout le divertiſſement des Bourgeois de la ville. Leur plus grand commerce eſt en fourrures que l'on envoye en Perſe ou à Erzeron pour Conſtantinople. La Soye du pays, de même que celles de Schamaki & de Gangel, ne paſſent point par Teflis, pour

éviter les droits exceſſifs qu'on y feroit payer. Les Armeniens vont l'acheter ſur les lieux & la font porter à Smyrne ou aux autres Echelles de la Mediterranée, pour la vendre aux Francs. On envoye tous les ans plus de deux mille charges de Chameaux, des environs de Teflis & du reſte de la Georgie, à Erzeron de la racine appellée *Boia.* D'Erzeron elle paſſe dans le Diurbequis où l'on l'employe à teindre des toiles que l'on y fabrique pour la Pologne. La Georgie fournit auſſi beaucoup de la même racine pour l'Indoſtan où l'on fait les plus belles toiles peintes. Nous ne manquâmes pas de nous aller promener au Bazar de Teflis dans lequel on voit toutes ſortes de fruits, & ſur-tout des Prunes, & d'excellentes Poires *de Bon Chrétien d'Eté.* Nous allâmes auſſi nous promener à la maiſon de campagne du Prince, qui eſt dans le fauxbourg par où on arrive de Turquie. Cette maiſon eſt diſtinguée par une eſtrapade qui eſt au-devant de la porte; les Jardins y ſont beaucoup mieux plantez & mieux ordonnez que ceux de Turquie. C'eſt dans ces Jardins que nous vîmes avec admiration cette belle eſpece de *Perſicaire* à feüilles de Tabac, dont j'ay donné la figure & la deſcription dans un volume de *l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences.* M^r Commelin en a fait mention dans ſon *Traité des Plantes Rares.* Comme la graine n'étoit pas meure pour lors, nous priâmes un Capucin Italien qui avoit fini ſa Miſſion à Teflis, & qui devoit s'en revenir par Smyrne, d'en amaſſer dans le temps; ce Pere l'a communiquée, comme nous, aux curieux de Hollande & d'Angleterre. Nous en trouvâmes auſſi dans les Jardins des Moines des *Trois Egliſes.*

La maiſon du Grand Viſir eſt la plus belle de la ville. A peine étoit-elle achevée quand nous arrivâmes à Teflis. Les appartemens ſont en enfilade, mais bas, à la mode

du pays, avec des frizes de fleurs qui ſont d'un aſſez mauvais gout, de même que les tableaux d'hiſtoire, dont les figures ſont mal deſſinées, mal colorées, & encore plus mal groupées. Les Perſans, quoique Mahometans, ſe ſervent de tableaux, & l'on peint à freſque dans Teflis ſur le plâtre gaché, d'une maniére qui n'eſt pas deſagréable. Le plâtre y eſt fort commun, auſſi-bien que le bois, quoiqu'on y brule ordinairement de la bouze de vache. On croit qu'il y a environ vingt mille ames dans la ville, ſçavoir quatorze mille Armeniens, trois mille Mahometans, deux mille Georgiens & cinq cens Catholiques Romains. Ces derniers ſont des Armeniens convertis, ennemis déclarez des autres Armeniens; les Capucins Italiens n'ont jamais pû les réconcilier enſemble.

Nous logeâmes chez ces bons Peres qui ſont fort aimez en Georgie où ils ſont les medecins des corps & des ames. Ils n'y manquent pas d'occupation, car ils ne ſont que trois, c'eſt à dire deux Peres & un Frere. La Congrégation de la *Propaganda* ne leur donne preſentement que 25 écus romains par teſte, qui valent cent livres de France; mais on leur permet d'exercer la Medecine, laquelle on ſuppoſe qu'ils ſavent, quoique pourtant ils n'en ayent que de tres legers principes. Si le malade meurt, ou s'il ne guerit pas, les Medecins ne ſont point payez; s'il guerit, ce qui arrive par haſard, on envoye du vin au Couvent, des vaches, des eſclaves, des moutons, &c. Leur Couvent eſt joli; ils y reçoivent preſque tous les Francs qui paſſent par Teflis, & leur hoſpice appartient aux P. Capucins de la Romagne. Le Superieur de la Maiſon prend la qualité de *Prefet des Miſſions de Georgie*. Les Theatins qui étoient dans la Colchide ou Mengrelie recevoient de la même Congrégation cent écus par teſte, & ils étoient devenus Seigneurs d'une ville. Il n'y a plus

à present qu'un seul de leurs Peres qui y fasse sa résidence, les autres se sont retirez. Le Patriarche ou Metropolitain des Georgiens reconnoît le Patriarche d'Alexandrie, & tous les deux conviennent que le Pape est le premier Patriarche du monde. Quand celui des Georgiens vient chez les Capucins, il boit à la santé du Pape; mais il ne veut pas le reconnoître autrement. Le Roy de Perse nomme le Patriarche de Georgie sans exiger aucun present ni argent. Celui des Armeniens au contraire qui se tient à Erivan, dépense plus de vingt mille écus en presens pour obtenir sa nomination, & fournit chaque année toute la cire qui se brule dans le Palais du Roy. Ce Patriarche est fort meprisé à la Cour, de même que les Armeniens ; on les regarde comme un troupeau d'esclaves qui ne sçauroient s'aguerrir ni se révolter.

Le Roy de Perse est obligé de faire en Georgie beaucoup plus de dépense, qu'il n'en retire de profit. Pour maintenir dans ses interêts les Seigneurs Georgiens, qui sont les maîtres du pays, & qui pourroient se donner aux Turcs, il les gratifie de grosses pensions. Les Turcs les recevroient à bras ouverts, & les Georgiens qui sont gens bien faits & propres pour les armes, ont d'ailleurs assez de penchant à changer de maître. Avant que la Cour de Perse fût informée de leur soulevement, ils pourroient non seulement s'unir avec les Turcs, mais encore avec les Tartares & les Curdes. Il y a dans la Georgie une douzaine de familles considérables qui vivent en bonne intelligence, par rapport à leurs interêts communs. Elles sont divisées en plusieurs branches, les unes ont deux cens feux, les autres depuis cinq cens, jusques à mille, deux mille, & même il s'en trouve qui possedent jusques à sept ou huit mille feux. Ces feux sont autant de maisons qui composent les villages, & chaque feu paye la dixme à son Sei-

gneur. Chaque feu fournit un homme pendant la guerre; mais les soldats ne sont obligez de marcher que pendant dix jours, parce qu'ils ne peuvent porter des provisions que pour ce temps-là, & ils se retirent quand elles viennent à manquer, supposé qu'on n'ait pas pourvû à leur entretien.

Chacun peut faire de la poudre dans Teflis pour son usage; on y apporte le souffre du Gangel, & le nitre se tire des montagnes voisines de Teflis. Le sel fossile est tres-commun sur le chemin d'Erivan. L'huile d'Olive y est fort chere; on n'y mange & on n'y brûle que de l'huile de Lin; toutes les campagnes sont couvertes de cette Plante, mais on ne la cultive que pour la graine, car on jette la tige sans la battre pour la filer. : quelle perte! on en feroit les plus belles toiles du monde; peut-être aussi que ces toiles feroient grand tort à leur commerce de toiles de coton. Le Kur porte la fertilité par toutes ces campagnes; il passe au milieu de la Georgie, & sa source vient du Mont Caucase. Strabon en a bien connu le cours. Ce fut là que les Roys d'Iberie & d'Albanie, comme dit Appien, se mirent en embuscade avec soixante & dix mille hommes pour arrêter les progrés de Pompée; mais ce Géneral resta un hiver entier sur ses bords, & tailla en pieces les Albanois qui osérent le passer en sa presence. Ce fleuve en reçoit plusieurs autres, outre l'Arraxe qui est le plus grand de tous; ensuite il se jette dans la mer Caspienne par douze embouchûres toutes navigables. Plutarque doute si le Kur se mêle avec l'Araxe; mais sans rapporter ici le sentiment des anciens Geographes, Olearius qui avoit été sur les lieux, nous en assûre dans son *Voyage de Moscovie, de Tartarie & de Perse.*

Pour finir ma lettre, M^gr^, je n'ai plus qu'à vous entretenir de ce que j'ai appris, sur les lieux, touchant la reli-

gion des Georgiens, ſuppoſé qu'on doive leur faire l'honneur de dire qu'ils en ont une. L'ignorance & la ſuperſtition regnent ſi fort parmi eux, que les Armeniens n'en ſçavent pas plus que les Grecs, & les Grecs ſont auſſi ignorans que les Mahometans. Ceux qu'on y appelle Chrétiens, font conſiſter toute leur religion à bien jeûner, & ſurtout à obſerver le grand Carême ſi rigoureuſement, que les Religieux de la Trappe auroient peine à y réſiſter. Cependant non ſeulement pour l'exemple, mais encore pour éviter le ſcandale, il faut que les pauvres Capucins Italiens jeûnent ſans neceſſité auſſi ſouvent & auſſi ſéverement que les gens du pays. Les Georgiens ſont ſi ſuperſtitieux, qu'ils ſe feroient baptiſer une ſeconde fois s'ils avoient rompu leurs jeûnes. Outre l'Evangile de Jeſus-Chriſt, ils ont leur petit Evangile qui court en manuſcrit chez eux, & qui ne contient que des extravagances; par exemple, que *Jeſus-Chriſt étant enfant apprit le mêtier de Teinturier, & qu'étant commandé par un Seigneur pour aller en commiſſion, il tarda trop à venir; ſurquoi ce Seigneur s'impatientant alla chez ſon maître pour en apprendre des nouvelles. Jeſus-Chriſt étant arrivé quelque temps aprés, fut frappé par cet homme, mais le bâton dont il s'étoit ſervi, fleurit ſur le champ & ce miracle fut la cauſe de la converſion de ce Seigneur*, &c.

Quand un Georgien vient à mourir, s'il ne laiſſe pas beaucoup d'argent, comme c'eſt l'ordinaire, les heritiers font enlever deux ou trois enfans de leurs vaſſaux, & les vendent aux Mahometans, pour payer l'Evêque Grec à qui on donne juſques à cent écus pour une Meſſe de mort. Le *Catholicos* ou l'Evêque Armenien met ſur la poitrine des morts de ſon Rite, une lettre, par laquelle il prie S. Pierre de leur ouvrir la porte du Paradis: enſuite on les met dans le ſuaire. Les Mahometans en font autant

pour

pour Mahomet. Quand une perſonne de conſidération eſt malade, on conſulte les devins Georgiens, Armeniens, Mahometans : ces malheureux aſſûrent ordinairement qu'un tel ſaint ou qu'un tel prophete eſt en colere ; que pour l'appaiſer & pour guerir le malade, il faut égorger un mouton & faire pluſieurs croix avec le ſang de cet animal : aprés la céremonie on en mange la viande, ſoit que le malade gueriſſe ou non. Les Mahometans ont recours aux ſaints Georgiens, les Georgiens aux ſaints Armeniens, & quelquefois les Armeniens aux prophetes Mahometans ; mais ils ſont tous d'intelligence pour faire des frais aux malades, & ſuivant l'inclination ou la devotion des parens, ils choiſiſſent leurs ſaints.

Les femmes & les filles ſont mieux inſtruites de leurs ſuperſtitions, que les hommes. On éleve la pluſpart des Georgiennes dans des Monaſteres où elle apprennent à lire & à écrire. Elles y ſont reçües Novices, enſuite Profeſſes, apreſquoi elles font les fonctions Auriales, comme de baptiſer & d'appliquer les ſaintes huiles. Leur religion eſt proprement un mêlange de la Greque & de l'Armenienne. Il y a quelques femmes Mahometanes dans Teflis qui ſont Catholiques en ſecret, & celles-la ſont meilleures Catholiques que les Georgiennes, parce qu'elles ſont bien inſtruites. La fille du Viſir, dans le temps que nous y êtions ; la femme du Medecin du Prince & quelques autres, à ce que nous aſſûrerent les Capucins, avoient été baptiſées en ſecret. Ces Religieux les confeſſent & leur donnent la communion en les viſitant chez elles, ſous pretexte de leur donner des remedes pour des maladies ſuppoſées, & elles viennent quelquefois dans leur Egliſe où elles ſe tiennent debout ſans oſer donner aucune marque de leur foy. Dans la derniere révolte du Prince George, qui fit ſoulever tout le pays contre le Roy de

Perſe, il y a environ vingt ans, les ſoldats étoient logez chez les bourgeois de Teflis, & même dans les Egliſes Greques & Armeniennes; mais on porta toûjours beaucoup de reſpect à l'Egliſe Latine, où les Mahometans même demandoient par grace de pouvoir entrer.

Il y a cinq Egliſes Greques dans Teflis, quatre dans la ville, & une dans le fauxbourg; ſept Egliſes Armeniennes, deux Moſquées dans la Citadelle, & une troiſiéme qui eſt abandonnée. La Metropole des Armeniens s'appelle *Sion*, elle eſt au-delà du Kur ſur un rocher eſcarpé, le bâtiment en eſt tres-ſolide, tout de pierres de taille, terminé par un dôme qui fait honneur à la Ville. Le *Tibilclé*, c'eſt ainſi qu'on appelle l'Evêque de Teflis, a ſon logement tout auprés. Non ſeulement les Egliſes des Chrétiens ont des cloches, mais même des clochers ſur la pointe deſquels la croix triomphe. C'eſt une grande merveille dans le Levant. Au contraire les *Muezins* ou Chantres Mahometans, n'oſeroient annoncer les heures de leurs prieres dans les minarets des Moſquées de la Citadelle, car le peuple les lapideroit. l'Egliſe des Capucins eſt petite, mais elle ne laiſſera pas d'eſtre aſſez jolie quand elle ſera finie.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.



# LETTRE XIX.

## *A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Il y a trop long-temps que nous nous promenons dans le Paradis Terrestre, pour ne pas vous rendre compte de nos découvertes. C'est un avantage que nous vous devons, & qui merite plus que des remercimens ordinaires ; mais il faudroit vous rendre de nouvelles actions de graces dans toutes les Lettres que j'ay l'honneur de vous écrire, si vous ne me l'aviez expressément deffendu. Pardonnez-moy donc, je vous supplie, pour cette fois en faveur du Paradis Terrestre. J'espere que ceux qui liront avec attention ce que je vais en dire, conviendront que s'il est possible de marquer aujourd'huy l'endroit où Adam & Eve ont pris naissance, c'est certainement le pays où nous sommes, ou du moins celui d'où nous venons.

VOYAGE des Trois Eglises. Description du Mont Ararat, & nôtre retour à Erzeron.

A la verité s'il faut expliquer à la lettre [a] l'endroit où Moyse parle de la situation du Paradis Terrestre, on n'a rien proposé qui paroisse d'abord plus naturel que le systeme de Mr Huet ancien Evêque d'Avranche, l'un des plus Sçavans hommes de ce siecle. Moyse assûre que de ce lieu de délices sortoit un Fleuve qui se partageoit en quatre canaux, l'Eufrate, le Tigre, le Phison & le Gehon. Où trouvera-t'on en Asie un pareil fleuve, si ce n'est ce-

[a] *Genes. II. vers. 10. jusques à 15.*

lui des Arabes, c'eſt à dire l'Eufrate joint au Tigre, & partagé en quatre grands canaux qui ſe dégorgent dans le ſein Perſique? Il ſemble donc que Mr Huet a ſatisfait entierement à la lettre, en plaçant le Paradis Terreſtre dans ce lieu-là; néanmoins ſon ſyſteme ne ſçauroit ſe ſoutenir, puiſqu'il paroît par les [b]Geographes & les Hiſtoriens Grecs & Latins, que non ſeulement l'Eufrate & le Tigre couloient anciennement dans des lits ſéparez; mais qu'on s'aviſa de faire un canal de communication entre ces deux rivieres, & qu'enſuite, par ordre des Roys de Babylone, d'Alexandre le Grand, & même de Trajan & de Severe, on en tira pluſieurs canaux pour faciliter le commerce, & rendre les campagnes plus fertiles. En ſorte que l'on ne ſçauroit douter que les branches du fleuve des Arabes ne ſoient l'ouvrage des hommes; & par conſéquent il faut convenir qu'elles n'étoient pas dans le Paradis Terreſtre.

[b] Plin. Hiſt. nat. *lib. 6. cap. 26.* Polyb. Hiſt. nat. *lib. 5.* Strab. Rerum Geogr. *lib. 16.* Appian de civil. bell. *lib. 2.* Arrian. de Exped. Alex. *lib. 7.* Ptolom. Geogr. *lib. 5. cap. 17.* Ammian. Marc. *lib. 24. cap. 21.* Zoſim. *lib. 3. cap. 24.*

Les Commentateurs de la Geneſe, ceux mêmes qui ſont les plus attachez à la lettre, prétendent que pour déſigner le Paradis Terreſtre, il n'eſt pas néceſſaire de trouver un fleuve qui ſe partage en quatre canaux, parce que cela peut étre changé depuis le Déluge; ils croyent qu'il ſuffit de montrer les ſources des rivieres nommées par Moyſe, ſçavoir l'Eufrate, le Tigre, le Phiſon & le Gehon. Dans ce ſens-là on ne ſauroit diſconvenir que ce Paradis ne ſoit ſur le chemin d'Erzeron à Teflis, ſuppoſé qu'on puiſſe prendre le Phaſe pour le Phiſon, & l'Araxe pour le Gehon, comme ils n'en doutent pas. Ainſi pour ne pas éloigner le Paradis Terteſtre des ſources de ces quatre rivieres, il faut néceſſairement le placer dans ces belles vallées de Georgie, d'où l'on apporte toutes ſortes de fruits à Erzeron & deſquelles nous avons parlé dans noſtre derniere letre; ou s'il eſt permis de regarder le

Paradis Terrestre comme un pays d'une grande étenduë, lequel a conservé une partie de ses beautez, malgré le Déluge & les changemens qui sont arrivez sur la terre depuis ce temps-là ; je ne vois pas de plus bel endroit, pour désigner ce lieu merveilleux, que la campagne des *Trois Eglises*, éloignée d'environ vingt lieuës de France des sources de l'Eufrate & de l'Araxe, & de presque autant de celles du Phase. Pour en déterminer la circonférence, il faut au moins l'étendre jusques aux sources de ces rivieres. Voila pourquoi le Paradis Terrestre comprenoit l'ancienne Medie & une partie de l'Armenie & de l'Iberie. Si l'on trouve cet espace trop étendu, on peut le réduire à une partie de l'Iberie & de l'Armenie, c'est à dire depuis Erzeron jusques à Teflis, car il est hors de doute que la plaine d'Erzeron, qui est aux sources de l'Eufrate & de l'Araxe, devoit y estre comprise. Par rapport à la Palestine, où quelques-uns ont placé le Paradis Terrestre; il me semble que c'est en vain qu'on voudroit faire quatre grandes rivieres du fleuve Jourdain, qui pour ainsi dire n'est qu'un ruisseau : cette contrée d'ailleurs est seche & pierreuse. Nos Sçavans en jugeront comme il leur plaira ; pour moi qui n'ai pas veû de plus beau pays que les environs des Trois Eglises, je me sens fort disposé à croire qu'Adam & Eve y ont eté créez.

Nous partîmes donc pour ce beau lieu le 26 Juillet, mais nous ne campâmes qu'à quatre heures de Teflis, afin de joindre une Caravane destinée pour les Trois Eglises. Elle s'assembla dans une grande plaine où finit la vallée de Teflis. Cette plaine est agréable par ses vergers & par ses jardins. Le fleuve de Kur la traverse, & coule du Nord-Nord-Est, au Sud-Sud-Est; le chemin que nous tenions avoit à peu prés la même direction. La plus-part des marchands de la Caravane firent provision, au-

tour de nôtre camp, de certains roſeaux fort déliez & fort propres pour écrire à leur maniére. C'eſt une eſpece de *Canne* qui ne croiſt que de la hauteur d'un homme, & dont les tiges n'ont que trois ou quatre lignes d'épaiſſeur, ſolides d'un nœud à l'autre, c'eſt à dire remplies d'un bois moüelleux & blanchâtre. Les feüilles qui ont un pied & demi de long, ſur huit ou neuf lignes de large, enveloppent les nœuds de ces tiges par une gaine velüe, car le reſte eſt liſſe, vert-gai, plié en goutiere à fond blanc. La pannicule ou le bouquet des fleurs n'étoit pas encore bien épanoüi, mais blanchâtre, ſoyeux, ſemblable à celui des autres roſeaux. Les gens du pays taillent les tiges de ces roſeaux pour écrire, mais les traits qu'ils en forment ſont tres groſſiers, & n'approchent pas de la beauté des caracteres que nous faiſons avec nos plumes.

Le 27 Juillet on partit ſur les onze heures du ſoir, & nous marchâmes juſques à ſix heures du matin dans des plaines marécageuſes ; mais nous perdîmes dans la nuit nôtre riviere, & nous fûmes ſi fort déſorientez, quand le jour parut, que nous ne ſçeumes de quel coſté elle s'étoit jettée. Cependant elle doit ſe tourner inſenſiblement vers l'Orient pour aller ſe rendre à la mer Caſpienne; & l'Araxe qui va joindre le Kur en doit faire de même; mais il faut que ce ſoit loin d'Erivan, puiſque dans toute noſtre route, nous n'avons plus veû ni entendu parler du Kur. On ſe repoſa ce jour-là juſques à huit heures, & l'on ne marcha que juſques à environ midi & demi, pour s'arrêter à *Sinichopri* village où il y a un aſſez beau pont de pierre, & une eſpece de Fort abandonné. Nous en partîmes ſur les deux heures pour aller camper dans des montagnes aſſez herbuës, où nous fûmes ſurpris de trouver des Plantes les plus communes, parmi quelques autres aſſez ſingulieres. Qui eſt-ce qui ſe ſeroit attendu de

voir des *Orties*, de l'*Eclaire*, & du *Melilot* ſur le chemin du Paradis Terreſtre. Il y en a pourtant, auſſi-bien que de l'*Origan commun*, & des *Mauves ordinaires*. Le *Dictame blanc* eſt parfaitement beau à l'entrée de ces montagnes, où l'on ſentoit une fraiſcheur qui faiſoit grand plaiſir.

Nous ne fûmes gueres plus heureux en Plantes, le lendemain 28 Juillet, & je commençai à douter ſi nous allions vers le Paradis Terreſtre, ou ſi nous lui tournions le dos; car enfin aprés avoir marché, depuis deux heures aprés minuit juſques à ſept heures du matin, dans des montagnes couvertes de bois & de pâturages, nous ne trouvâmes ſur les grands chemins que du *Millet*, du *Marrube noir & blanc*, de la *Bardane*, de la *petite Centaurée*, du *Plantin*, ſans répeter les *Orties* & les *Mauves* du jour precedent. Comme l'ennui ne donne pas beaucoup d'appetit; que d'ailleurs toute matiere d'erudition nous manquoit, & que nous avions lieu d'apprehender, de ne voir dans nôtre pretendu Paradis Terreſtre, que les ronces & les chardons que le Seigneur y avoit fait naître aprés la cheûte du premier Homme, nous aurions fort mal paſſé nôtre temps ſans une eſpece admirable de *Ciboulette* dont la fleur ſent le *Storax en larme*. Ses feüilles & ſes racines qui ont l'odeur de la *Ciboule d'Eſpagne*, nous firent trouver plus de gouſt aux proviſions qui nous reſtoient.

La racine de cette Plante eſt preſque ronde, aſſez douce, & d'une odeur qui participe de celle de l'ail & de l'oignon. Les cayeux qui l'accompagnent forment une teſte d'un pouce de diametre. La tige s'éleve à deux pieds & demi, épaiſſe de deux ou trois lignes, ſolide, liſſe, couverte d'une fleur ou pouſſiere ſemblable à celle des Prunes fraiches, & garnie de quelques feüilles d'un

pied & demi de long, creuſes & larges de trois lignes. Cette tige eſt terminée par une teſte arrondie, d'un pouce & demi de diametre, dont les fleurs qui ſont ſoutenuës par des pedicules de quatre lignes de longueur, ſont à ſix feüilles de deux lignes de long, relevées ſur le dos, luiſantes, rouge-brun, plus clair ſur les bords. Du milieu de ces feüilles ſortent autant d'étamines purpurines qui les ſurpaſſent d'une ligne, & qui ſont chargées de ſommets de même couleur. Le piſtile eſt à trois coins, verdâtre, & devient un fruit ſemblable à ceux des autres eſpeces d'*Oignon*, c'eſt à dire à trois loges; mais il n'étoit pas aſſez avancé ſur la plante dont nous parlons, pour pouvoir être décrit.

On partit à minuit le 29 Juillet, & nous paſſâmes par des montagnes aſſez rudes, où il y a des foreſts, comme nous le reconnûmes à la pointe du jour, remplies de *Sabines* auſſi hautes que des *Peupliers*. Elles different de l'eſpece que l'on a décrite dans la dixiéme Lettre, en ce que ſes feüilles qui ſont de la tiſſure des feüilles de Cyprés, ne ſont pas ſerrées les unes contre les autres, mais écartées ſur les côtez, & diſpoſées trois à trois comme par étages. Les écailles de ces feüilles ſont longues d'une ligne & demi, terminées par un piquant, vert-gai en deſſus, farineuſes & jaunâtres en deſſous. Ces arbres étoient tous chargez de fruits verts, d'un demi pouce de diametre.

Nous campâmes ce même matin depuis ſept heures du matin juſques à onze heures. Enſuite l'on marcha l'aprés midi juſques à une heure & demi, pour s'arrêter à *Dilijant* village d'aſſez belle apparence. Des gardes poſtez ſur le grand chemin, prétendoient que paſſant de Georgie dans le pays de *Coſac*, qui eſt une petite contrée entre la Georgie & l'Armenie, nous devions payer un Sequin par teſte; mais comme nous ſçavions que les

Perſans

Perſans étoient de bonnes gens, nous commençâmes à faire les méchans, & à porter nos mains ſur nos ſabres. En effet à force de crier & de parler une langue qu'ils n'entendoient pas, comme nous n'entendions pas non plus la leur, ils nous laiſſérent en repos. Tant il eſt vrai que par tout pays ceux qui font le plus de bruit, & qui ſont en plus grand nombre, ont toujours raiſon. Cependant comme les plus diſtinguez du lieu, qui s'étoient aſſemblez au bruit, eurent aſſûré nos voituriers que les gens à cheval qui paſſent par là payent ordinairement un Abagi par teſte, nous le donnâmes volontiers ; aprés-quoi les gardes nous firent plus d'excuſes & plus de remercimens que nous n'en meritions. On nous apprit que ces ſortes de droits étoient deſtinez pour la garde des chemins, & que cela ſe pratiquoit dans pluſieurs Provinces de Perſe où les Gouverneurs payent des gens pour la ſûreté publique ; le Roy ne leur permettant de faire exiger ces droits, qu'à condition qu'ils ſeront reſponſables des marchandiſes volées. Les habitans du Coſac paſſent pour fiers & ſe font deſcendre de ces Coſaques qui habitent dans les montagnes, au Nord de la mer Caſpienne. Les bourgeois de Dilijant, qui s'étoient attroupez autour de nous, nous firent demander pourquoi nous n'avions pas des habits à la franque, & des chapeaux : Nous leur répondîmes que nous venions de Turquie où l'on eſt fort mal reçeu avec un pareil équipage. Cela les fit rire. On nous preſenta d'aſſez bon vin, & nous continuâmes nôtre route encore pendant une heure au delà du village, pour aller camper juſques au haut d'une montagne couverte de *Cheſnes*, d'*Ormeaux*, de *Frênes*, de *Sorbiers*, & de *Charmes* à *grandes* & à *petites feüilles*.

Nous nous flattions de paſſer la nuit dans un gîte auſſi agréable ; mais nos voituriers nous en firent partir à onze

heures du ſoir & nous firent traverſer, pendant une nuit tres-ſombre, des montagnes affreuſes. Dans la ſaiſon des neiges peu de gens riſquent cette route. Pour moy je m'abandonnai entierement à la conduite de mon cheval, & je m'en trouvai beaucoup mieux que ſi j'avois voulu le conduire. Un automate qui ſuit naturellement les loix de la Mecanique, ſe tire bien mieux d'affaire, dans ces occaſions, que le plus habile Mecanicien qui voudroit mettre en uſage les regles qu'il a appriſes dans ſon cabinet, fuſt-il de l'Academie Royale des Sciences ! Enfin nous nous trouvâmes ſur les cinq heures du matin, le 30 Juillet, dans une plaine auprés de *Carakeſis*, chetif village ſur un petit ruiſſeau. Là nous fûmes les maîtres à noſtre tour, comme la raiſon le demandoit, & nous obligeâmes nos voituriers à s'arreſter pour avoir le plaiſir de dormir : mais bon Dieu que ce plaiſir fut court ! le démon de la Botanique qui nous agitoit nous éveilla bientoſt ; nous nous repentîmes pourtant d'être reſtez, car nous ne fîmes pas grand butin dans cette plaine. Le fleuve *Zengui* qui vient du lac d'Erivan & qui va paſſer par cette ville, y ſerpente ; mais il n'eſt pas conſidérable.

Nous partîmes le 31 Juillet à cinq heures du matin, pour traverſer des montagnes aſſez agréables, quoique ſans arbres : auſſi commençames-nous à ſentir la fumée des bouzes de vaches en approchant de *Biſni*, & cette odeur nous incommoda fort dans un Couvent de Moines Armeniens où nous dinâmes. Leur cour eſt toute pleine de cette belle eſpece de *Creſſon* que Zanoni a pris, ſans raiſon, pour la premiere eſpece de *Thlaſpi* de Dioſcoride. Ces bons Religieux nous receûrent fort honnêtement, mais nous ne trouvâmes pas chez eux les mêmes agrémens que chez les Moines Grecs. Les Armeniens

font plus graves, & dailleurs nous n'avions pas le mot à dire chez eux, au lieu que nous barragoüinions quelque peu le Grec vulgaire chez les Caloyers, dont la vivacité est tout-a-fait réjoüissante. Le Couvent de Bisni est le mieux bâti que nous ayons veû dans tous ces quartiers, il est solide, & de bonnes pierres de taille. Les ruines qui sont aux environs, marquent qu'il y avoit autrefois une ville considérable ; & quoique le village soit petit, nous l'aurions pris pour *Artaxate*, n'étoit qu'il est sur le fleuve *Zengui*. Pour le Monastere on le croit de sept ou huit cens ans de fondation. Nous en partîmes à midi, & passâmes sur une autre montagne pour nous retirer encore dans un Monastere d'Armeniens à *Yagovat* village plus petit que Bisni, à l'entrée de la grande plaine des Trois Eglises, où nous prétendions trouver le Paradis Terrestre.

On partit à trois heures le lendemain au matin, dans l'impatience de voir ce fameux bourg que les Armeniens visitent avec plus de devotion que les *Romipetes* ne visitoient Rome dans le temps de Rabelais. Les Trois Eglises ne sont qu'à six heures de chemin d'Yagovat. Les Armeniens appellent ce bourg *Itchmiadzin*, c'est à dire *la descente du Fils unique*, à ce qu'on nous dit, parce qu'ils croyent que le Seigneur apparut à Saint Gregoire en ce lieu-là. Nous n'en doutâmes pas ; car nous n'entendions pas un seul mot d'Armenien vulgaire ni litteral. Quoique nous ne fussions pas fort avancez dans la connoissance de la langue Turque, comme pourtant nous sçavions compter jusques à dix, nous comprîmes facilement que *utch* qui signifie *trois*, joint à *klissé*, mot corrompu d'*Eclesia*, devoit signifier *Trois Eglises*, & c'est le nom que les Turcs y ont donné ; mais ils devoient plutost avoir appellé ce bourg les Quatre Eglises, puisqu'il y en a quatre

qui paroissent bâties depuis long-temps. Les Caravanes y séjournent pour faire leurs dévotions, c'est à dire pour s'y confesser, communier, & pour recevoir la benediction du Patriarche. Ce Couvent est composé de quatre corps de logis bâtis en maniére de cloîtres, disposez sur un quarré fort long, comme il est ici gravé. Les cellules des Religieux & les chambres que l'on donne aux étrangers, sont toutes de même figure, terminées par un petit dôme en forme de calote, dans la longueur de ces quatre cloîtres. Ainsi cette maison doit être regardée comme un grand Caravanserai où les Moines ont leur logement. L'appartement du Patriarche, qui est à droite en entrant dans la cour, est un corps de logis plus élevé & de plus belle apparence que les autres. Les Jardins en sont agréables, bien entretenus; & généralement parlant les Persans sont bien plus habiles Jardiniers que les Turcs. En Perse on plante les arbres en allignement; on ordonne assez-bien les Parterres; les compartimens sont d'un bon gout, & les plantes y sont disposées & espacées avec propreté; au lieu que tout est en confusion chez les Turcs. L'enceinte des Jardins du Patriarche, de même que la plusspart des maisons du bourg, n'est que de boüe sechée au soleil, & coupée en grands & gros quartiers que l'on pose les uns sur les autres, & que l'on joint ensemble avec de la terre détrempée, au lieu de mortier. Les murailles des Parcs autour de Madrid sont de même matiére; les Espagnols appellent *Tapias* ces pieces de terre cuites, ou pour mieux dire sechées au soleil.

L'Eglise patriarchale est bâtie au milieu de la grande cour, & dédiée à *Saint Gregoire l'Illuminateur*, qui en fut le premier Patriarche, du temps de Tiridate Roy d'Armenie, sous le grand Constantin. Les Armeniens croyent que le Palais de ce Roy étoit à la place du Couvent, &


Tom. 2. pag. 332.
Mont ARARAT, Veû
des trois Eglises.

Tom. 2. pa



Moynes Armeniens.

que Jesûs-Christ se manifesta à Saint Gregoire dans l'endroit où est l'Eglise. Ils y conservent un bras de ce Saint, un doit de Saint Pierre, deux doits de Saint Jean Baptiste, une côte de Saint Jacques. C'est un bâtiment tres-solide & de belles pierres de taille ; les piliers en sont fort épais, de même que les voûtes ; mais tout l'édifice est obscur & mal percé, terminé en dedans par trois Chapelles, dont la seule du milieu est ornée d'un autel ; les autres servent de sacristie & de Tresor. Ces deux pieces sont remplies de riches ornemens d'Eglise & de belle vaisselle. Les Armeniens qui ne se piquent de magnificence que dans les Eglises, n'ont rien épargné pour enrichir celle-ci. On y voit les plus riches étoffes qui se fassent en Europe. Les vases sacrez, les lampes, les chandeliers sont d'argent, d'or ou de vermeil. Le pavé de la nef & celui du presbitere sont couverts de beaux tapis. Le presbytere, ou le tour de l'autel, est tapissé communément de Damas, de velours ou de brocard. Cela n'est pas surprenant, car les marchands Armeniens qui commercent en Europe & qui font de gros gains, font des presents magnifiques dans cette Eglise ; mais il est surprenant que les Persans y souffrent tant de richesses. Les Turcs au contraire ne permettroient pas aux Grecs d'avoir un chandelier d'argent dans leurs Eglises : rien n'est plus pauvre que celle du Patriarche de Constantinople. Les Moines des Trois Eglises se font honneur de montrer les richesses qu'ils ont receües de Rome, & font des souris moqueurs quand on leur parle de la réunion. Plusieurs Papes leur ont envoyé des Chapelles entieres d'argent, sans qu'elles ayent encore rien operé. Les Patriarches jusques ici ont amusé les Missionnaires ; il n'est pas mal-aisé de tromper les gens qui sont de bonne foy. La réunion des religions est un miracle que le Seigneur operera lorsqu'il le jugera à propos. C'est du Ciel qu'il faut attendre

la veritable converſion des Schiſmatiques, dont le nombre eſt infiniment plus grand que celui des Armeniens Romains. Ces malheureux Schiſmatiques, par leur credit & par leur argent, feroient dépoſer un Patriarche qui donneroit les mains à la réunion. La haine qu'ils ont pour les Latins paroît irréconciliable : enfin ſoit par envie, ſoit par intereſt, les Preſtres ſchiſmatiques Armeniens ou Grecs veulent commander abſolument chez eux, & les Patriarches ſont obligez de leur céder, de peur que la populace ne ſe ſouleve.

L'Architecte qui a donné le deſſein de l'Egliſe Patriarchale êtoit un fort habile Maître, ſuivant je ne ſçai quelle tradition des Armeniens, qui prétendent que ce fut Jeſus-Chriſt lui-même qui en traça le Plan en préſence de Saint Gregoire, & qui lui ordonna de l'éxecuter. Au lieu de crayon, à ce qu'ils diſent, Jeſus-Chriſt ſe ſervit d'un rayon de lumiere, au centre duquel Saint Gregoire faiſoit ſa priere ſur une grande pierre quarrée, d'environ trois pieds de diametre, que l'on montre encore aujourd'hui au milieu de l'Egliſe. Si cela eſt, le Seigneur y employa un ordre d'architecture aſſez ſingulier ; car les dômes & les clochers ſont en pavillon d'entonnoir renverſé, & terminez par une croix.

Les deux autres Egliſes ſont hors du Monaſtere, mais elles tombent en ruine, & l'on n'y fait plus le ſervice depuis long-temps. Celle de *Sainte Caiane* eſt à droite du Couvent, ſuppoſé qu'on y entre par la grande porte, & non par celle des Refectoires. L'autre Egliſe qui eſt à gauche & bien plus éloignée de la maiſon, porte le nom de *Sainte Repſime.* On pretend chez les Armeniens que *Caiane* & *Repſime* étoient deux Vierges Romaines qui furent martyriſées ſur les lieux où ſont bâties leurs Egliſes. On fait même deſcendre *Sainte Caiane*, de je ne ſçay

quelle famille de *Caius*. Ils ſont plus embarraſſez à trouver la genéalogie de *Repſime* dont le nom n'eſt pas Romain : cependant on lit dans leur Chronique, que c'étoient deux Princeſſes Romaines, qui vinrent en Levant pour voir Saint Gregoire ; mais Tiridate Roy d'Armenie ayant trouvé cela fort mauvais, fit deſcendre Caiane dans un puis plein de ſerpens, ne doutant pas qu'elle n'y mourût dans peu de temps : neanmoins la Sainte n'en fut pas bleſſée ; les ſerpens y perirent, & Caiane y vêcut en bonne ſanté pendant quarante ans. Comment accorder tout cela avec la ſuite de l'Hiſtoire ? car ils ajoûtent que le Roy Tiridate en étant devenu amoureux, & ne pouvant pas la fléchir, non-plus qu'aucune de ſes compagnes qui étoient de belles perſonnes, & que la Chronique met juſques au nombre de quarante, leur fit ſouffrir à toutes le martyre.

A l'égard de la campagne qui eſt autour des Trois Egliſes, elle eſt tout-a-fait admirable, & je n'en connois point qui donne une plus belle idée du Paradis Terreſtre. On n'y voit que ruiſſeaux qui la rendent extrémement fertile, & je doute qu'il y ait un pays ſur la terre où l'on recüeille autant de denrées tout à la fois. Outre la grande quantité de toutes ſortes de grains qu'on en retire, on y trouve des champs d'une étenduë prodigieuſe, tout couverts de tabac. Ce ſeroit une plaiſante queſtion à propoſer en Botanique ; ſçavoir ſi cette plante étoit dans le Paradis Terreſtre, car elle fait en ce monde les délices de bien des gens qui ne ſauroient ſe paſſer d'en faire un continuel uſage : cependant originairement elle vient d'Amerique ; mais elle ſe porte auſſi-bien en Aſie que dans ſon propre pays. Le reſte de la campagne des Trois Egliſes eſt plein de Ris, de Coton, de Lin, de Melons, de Paſtéques, & de beaux vignobles. Il n'y manque que des

Oliviers, & je ne ſçai où la Colombe qui ſortit de l'Arche fut chercher un rameau d'olivier, ſuppoſé que l'Arche ſe ſoit arrêtée ſur le Mont Ararat, ou ſur quelque autre montagne d'Armenie ; car on ne voit pas de ces ſortes d'arbres aux environs, ou il faut que l'eſpece se'n ſoit perduë ; cependant les Oliviers ſont des arbres immortels. On cultive auſſi beaucoup de *Ricinus* autour du Monaſtere, pour en tirer de l'huile à bruler ; celle de Lin eſt employée pour la cuiſine. C'eſt peut-être pour cette raiſon que la Pleureſie eſt aſſez rare en Armenie, quoique le climat y ſoit inégal, & parconſéquent propre à produire cette maladie. Geſner remarque que l'huile de Lin, beuë à la place de celle d'amandes douces, eſt un excellent remede pour la pleureſie.

A l'égard des Melons, il n'y en a pas de meilleurs dans tout le Levant que ceux des Trois Egliſes & des environs. Pour trente ſols nous en faiſions charger un de nos chevaux, & parmi ce grand nombre il s'en trouvoit quelques-uns fort ſuperieurs à ceux que l'on mange à Paris : mais ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'ils engraiſſent, & qu'ils ne font jamais aucun mal ; plus nous en mangions, & mieux nous nous portions. Ceux qu'on appelle *Melons d'eau* ou *Paſtéques*, dans la plus forte chaleur du jour, ſont comme à la glace quoique couchez ſur terre au milieu des champs où la terre eſt tres-chaude. On ne les cultive pas dans des lieux aquatiques, comme on le croit en ce pays-ci ; mais on les appelle Melons d'eau parce que leur chair ne ſe fond pas ſeulement à la bouche, mais qu'elle répand une ſi grande quantité d'eau qu'on en perd la moitié, ſur-tout quand on mord dans le fruit, comme font les gens du pays qui les pelent & les mangent ordinairement comme des pommes : Nos Poires de *Beurré* & la *Moüille-bouche* ſont ſeches en compa-

comparaiſon de ces Melons. Ce ſeroient les fruits les plus délicieux du monde s'ils avoient autant d'odeur & de goût que les autres Melons. La chair des Melons d'eau devient plus ferme dans leur parfaite maturité, & à proprement parler ne ſe fond pas, mais cette eau délicieuſe qui eſt renfermée dans les cellules de la chair, ſe vuide ſi abondamment, comme par autant de petites ſources, que bien ſouvent les Orientaux préferent ce fruit aux meilleurs Melons. Les Armeniens appellent *Carpous* les Melons d'eau, mais ils ont pris ce nom des Grecs qui le donnent à tous les fruits, & *Carpous* dans ce ſens-là veut dire *un fruit par excellence.* On éleve les meilleurs Melons d'eau dans ces terres ſalées qui ſont entre les Trois Egliſes & l'Aras. Aprés les pluyes on voit le ſel marin tout criſtalliſé dans les champs, & qui craque même ſous les pieds. A trois ou quatre lieuës des Trois Egliſes ſur le chemin de Teflis, il y a des carriéres de ſel foſſile, leſquelles ſans être épuiſées en fourniroient ſuffiſamment à toute la Perſe. On y coupe le ſel en gros quartiers comme on taille les pierres dans nos carriéres, & l'on charge deux de ces quartiers ſur chaque Buffle. On trouve quelquefois des troupes de ces animaux qui ſe ſuivent ſur les grands chemins, & qui ne portent point d'autre marchandiſe, car en Levant on compte les Buffles parmi les bêtes de ſomme. Les Orientaux s'imaginent que le ſel croît dans les carriéres, & que les endroits où lon en a coupé depuis long-temps ſe rempliſſent peu à peu : mais qui eſt-ce qui a fait ces obſervations avec exactitude ? on m'en dit de même à *Cardone* en Eſpagne, où ſe trouvent les plus belles carriéres ou mines de ſel qui ſoient dans le reſte du monde. Cette montagne n'eſt qu'en bloc de ſel qui paroît comme une roche d'argent dans le temps que le ſoleil éclaire les endroits qui ne ſont pas cou-

verts de terre. Ceux qui travaillent dans les carriéres de marbre ſont dans la même prévention, & croyent, plûtoſt par tradition que par bonnes raiſons, que les pierres croiſſent véritablement par un principe interieur, comme les Truffes & les Champignons; ainſi le préjugé touchant la vegétation des foſſiles eſt bien plus étendu qu'on ne s'imagine, mais ce n'eſt pas ſur ce préjugé qu'il en faut juger, c'eſt ſur des obſervations bien vérifiées.

Nous faiſions aſſez bonne chere dans le Monaſtere des Trois Egliſes où nous étions logez à nôtre aiſe : comme il n'y avoit pas beaucoup d'étrangers, nous avions autant de chambres que nous en voulions. Les Religieux, qui ſont la pluſpart *Vertabiets*, c'eſt à dire *Docteurs*, boivent à la glace, & nous en faiſoient donner ſuffiſamment; mais ils n'ont pas de ſecret pour chaſſer les couſins de leur Couvent. Nous étions obligez la nuit de quitter nos chambres & de faire porter nos matelats dans le Cloître ou autour de l'Egliſe, ſur un pavé de grands carreaux bien entretenus. Les couſins y étoient moins incommodes que dans les lieux couverts, mais cela n'empeſchoit pas qu'ils ne ſuçaſſent beaucoup de nôtre ſang; nous avions tous les matins le viſage couvert de boutons, malgré toutes nos précautions. Les parterres qui ſont ſur la gauche de l'Egliſe ſont fort agréables. Les *Amaranthes* & les *Oeillets* en font les principaux ornemens; mais ces fleurs n'ont rien de ſingulier ni qui merite qu'on en porte les graines en ce pays-ci, au contraire les curieux de Perſe s'accommoderoient beaucoup mieux des eſpeces qu'on éleve en Europe. Nous ne cueïllîmes dans les parterres du Couvent que la graine de cette belle eſpece de *Perſicaire* dont les feüilles ſont auſſi grandes que celles du Tabac, & que nous avions obſervée à Teflis dans le Jardin du Prince. Voici la deſcription d'une belle eſ-



*Lepidium Orientale Nasturtii Crispi folio Coroll. Inst. Rei herb. 15.*

pece de *Lepidium* à feüilles de Creſſon friſé, qui croît dans les champs entre le Monaſtere & la riviere d'Aras.

La racine pique en fond, longue d'un pied, groſſe comme le petit doit, dure, ligneuſe, blanche, peu chevelüe, & produit une tige haute de deux ou trois pieds, aſſez branchuë, vert-gai, accompagnée en bas de feüilles longues de quatre pouces, ſur deux pouces de large, tout-à-fait ſemblables à celles du *Creſſon frizé*, un peu plus charnuës, liſſes des deux côtez, vert-gai, découpées en groſſes pieces juſques à la côte, laquelle commence par une queüe aſſez longue. La derniere piece eſt plus grande que les autres, arrondie & frizée de meſme que celles qui ſont ſur le reſte de la queüe, leſquelles ſont quelquefois inciſées plus profondément. Les feüilles qui naiſſent le long des tiges ſont encore découpées plus menu. De leurs aiſſelles naiſſent des branches aſſez étenduës ſur les côtez, garnies de bouquets de feüilles dont la pluſpart ne ſont pas découpées, aſſez ſemblables à celles de l'*Iberis commun*. Les branches ſont ſubdiviſées en pluſieurs brins tous chargez de fleurs blanches. Chaque fleur eſt à quatre feüilles longues d'une ligne & demie, arrondies à la pointe & fort pointuës à leur naiſſance. Le calice eſt à quatre feüilles auſſi, le piſtile qui eſt long de demi ligne coupé en fer de pique, devient un fruit de même forme, plat, & partagé en deux loges dans ſa longueur. Chaque loge renferme une graine rouſſe, tirant ſur le brun, longue de demi ligne, applatie. Toute la plante a le goût & l'acreté du *Creſſon Alénois*.

Pendant nôtre ſéjour aux Trois Egliſes, nous fîmes chercher, mais inutilement, des voituriers pour nous conduire au Mont *Ararat*. Perſonne ne voulut être de la partie; les voituriers étrangers ne veulent pas, à ce qu'ils diſent, s'aller perdre dans les neiges: ceux du pays étoient

employez pour les Caravanes, & ne vouloient pas aller fatiguer leurs chevaux dans un endroit si affreux. Cependant cette montagne si fameuse n'est qu'à deux petites journées du Monastere, & nous connûmes bien dans la suite qu'il n'est pas possible de s'y engager, par la raison qu'elle est toute découverte, & que l'on ne sauroit monter que jusques à la neige. Ce n'est pas une grande merveille, quoiqu'en disent les Religieux, de ne pouvoir pas en ateindre le sommet, puisqu'il est presque à moitié couvert de neige glacée depuis le déluge. Ces bonnes gens croyent, comme un article de foy, que l'Arche s'y arrêta. S'il est vrai que ce soit la plus haute montagne d'Armenie, suivant le jugement des gens du pays; il est tres-certain aussi que c'est la plus chargée de neige. Ce qui fait paroître l'Ararat plus elevé, c'est qu'il est planté seul en forme de pain de sucre au milieu d'une des plus grandes plaines que l'on puisse voir. Il ne faut pas même juger de sa hauteur par la quantité des neiges qui le couvrent, puisque la neige se conserve dans le plus fort de l'Esté sur les moindres collines d'Armenie. Quand on demande aux Moines Armeniens, s'ils n'ont pas des reliques de l'Arche, ils répondent sagement qu'elle est encore ensevelie dans les fondrieres des neiges du Mont Ararat.

Nous allâmes le 8 Aoust à *Erivan* ville considérable & Capitale de l'Armenie Persienne, à trois heures de chemin des Trois Eglises. Ce n'étoit pas seulement dans le dessein de voir la Place, mais aussi pour prier le Patriarche de nous faire donner des voituriers pour le Mont Ararat, suivant le conseil des Religieux des Trois Eglises; & certainement nous n'en aurions pas trouvé sans un ordre de sa part. La ville d'Erivan est remplie de vignes & de jardins, bâtie sur une colline qui est au bout

de la plaine; les maiſons mêmes s'étendent dans une des plus belles vallées de Perſe, & dont les prairies ſont entremêlées d'arbres fruitiers & de vignobles. Les bourgeois d'Erivan ſont aſſez ſimples pour croire que leurs vignes ſont encore de l'eſpece de celle que Noé y planta. Quoiqu'il en ſoit, elles produiſent de fort bon vin, & cela fait mieux leur éloge, que ſi on les faiſoit deſcendre de celles du bon Patriarche. La vallée eſt arroſée par de belles ſources, & les maiſons de campagne y ſont preſque auſſi nombreuſes qu'aux environs de Marſeille. Il n'y a que le haut des collines qui deshonore le pays par ſa ſechereſſe, mais la vigne y feroit des merveilles s'il y avoit aſſez de monde pour la cultiver. Les meilleures terres ſont couvertes de grains, de Coton & de Ris, ce dernier eſt principalement deſtiné pour Erzeron. Les maiſons d'Erivan ne ſont qu'à un étage en terraſſe, bâties de boüe & de Torchis à la maniére des autres villes de Perſe. Chaque maiſon eſt enfermée dans une enceinte iſolée, quarrée, anguleuſe ou arrondie, haute d'environ une toiſe. Les murailles de la ville, quoiqu'à double rempart en pluſieurs endroits, n'ont gueres plus de deux toiſes d'élévation, & ne ſont deffenduës que par de méchants ravelins arrondis, épais de quatre ou cinq pieds. Toutes ces pieces, de même que les murailles, ſont de boüe ſechée au ſoleil, ſans être terraſſées. Les murailles du Château qui eſt au haut de la ville, ne valent guere mieux, quoiqu'elles ſoient à triple rang. Le Château qui eſt preſque ovale, renferme plus de huit cens maiſons occupées par des Mahometans; car les Armeniens qui y travaillent pendant le jour viennent coucher à la ville. On nous aſſûra que la garniſon de ce Château êtoit de 2500 hommes, la pluſpart gens de métier. La Place eſt eſt imprenable du côté du Nord, mais c'eſt l'ouvra-

ge de la nature, qui au lieu de remparts de boüe, l'a munie d'un precipice effroyable, au fond duquel passe la riviere. Les portes du Château sont garnies de tole. Les sarrasines & les corps de garde paroissent assez bien entendus. L'ancienne ville étoit peut-être plus forte, mais elle fut détruite pendant les guerres des Turcs & des Persans. Mr Tavernier assûre qu'elle fut livrée à Sultan Mourat par trahison, & que les Turcs y laisserent vingt-deux mille hommes de garnison. Cependant Cha-Sefi Roy de Perse l'emporta de vive force : Il fut le premier à l'assaut, & les vingt-deux mille Turcs qui n'avoient pas voulu se rendre, furent taillez en piece. Mourat se vengea en Prince barbare dans Babylone ; il fit passer au fil de l'épée tous les Persans qui s'y trouvérent, quoiqu'il leur eût promis la vie par la capitulation.

Du costé du Midi sur une butte, à mille pas environ de la Citadelle, est le petit Fort de *Quetchycala* revêtu d'une double muraille ; mais ces sortes d'ouvrages craignent plus la pluye que le canon ; Quetchycala ressemble à ces forts de terre grasse que l'on construit quelquefois à Paris pour faire exercer les Académistes. Les canonieres de toutes les fortifications d'Erivan sont d'une structure assez singuliere ; elles avancent hors de la muraille en maniére de masque, d'un pied & demi de saillie, & sont terminées en capuchon ou en groin de cochon, ce qui met tout-a-fait à couvert la tête du soldat qui est commandé pour tirer. Cela n'est pas trop mal imaginé pour les poltrons ; mais aussi ils ne sauroient découvrir les ennemis que quand ils sont à portée & qu'ils viennent se placer justement où il faut pour se faire tuer, car si les assiégez attendent qu'ils soient arrivez au pied des murailles, ils ne peuvent plus tirer sur eux.

Mr Chardin qui a mieux connu Erivan & ses envi-

rons, qu'aucun de nos voyageurs, en décrit exactement les rivieres. Le *Zengui* coule au Nord-Ouest, & le *Queur-boulac* au Sud-Ouest, formé par 40 fontaines, comme l'exprime son nom. Le Zengui vient du Lac d'Erivan à deux journées & demi de la ville ; mais je ne sçai pas si c'est le même Zengui dont j'ay parlé ci-devant. Le Lac qui est profond & de 25 lieües de tour, est rempli de Carpes & de Truites excellentes, dont les Religieux, qui sont dans un Monastere bâti sur l'Isle qui est au milieu du Lac, ne profitent gueres, car il ne leur est permis d'en manger que quatre fois l'année, & ils ne peuvent parler entre eux que ces jours-là. Pendant le reste de l'année ils gardent un silence perpetuel, & ne mangent que les herbes de leur Jardin, telles que la nature les leur prepare, c'est à dire sans huile ni sel. Ces pauvres Moines sont comme autant de Tantales qui voyent à quatre doits de leur bouche d'excellens fruits sans y pouvoir toucher. Cependant l'ambition n'est pas tout-a-fait bannie de ce lieu; le Superieur ne se contente pas de prendre le titre d'Archevêque, il prend aussi celui de Patriarche, & il le dispute même au Patriarche des Trois Eglises.

On passe le Zengui à Erivan sur un pont de trois arches, sous lesquelles on a pratiqué des chambres où le Kan, qui est le Gouverneur du pays, vient quelquefois se rafraîchir pendant les grandes chaleurs. Ce Kan tire tous les ans plus de vingt mille Tomans de la Province, c'est à dire plus de neuf cens mille livres monnoye de France, sans compter ce qu'il gagne sur la paye des troupes destinées pour garder la frontiere. Il est obligé de donner avis à la Cour, de toutes les Caravanes & de tous les Ambassadeurs qui passent. A l'égard des Ambassadeurs, la Perse est le seul pays que je connoisse, où ils soient entretenus aux dépens du Prince : rien, ce me semble, ne fait tant

d'honneur à un grand Roy. Dés qu'un Ambaſſadeur ou un ſimple Envoyé a fait voir aux Gouverneurs des Provinces les Lettres dont il eſt chargé pour le Roy de Perſe, on lui donne le *Tain*, c'eſt à dire ſa ſubſiſtance journaliere. Tant de livres de viande, de pain, de beurre, de ris, & un certain nombre de chevaux & de chameaux.

On fait bonne chere à Erivan. Les perdrix y ſont communes, & les fruits y viennent en abondance. Le vin y eſt merveilleux; mais les vignes donnent beaucoup de peine à cultiver, car le froid & les gelées obligent les vignerons, non ſeulement à chauſſer les ſeps, mais à les enterrer au commencement de l'hiver, pour ne les découvrir qu'au printemps. Quoique la ville ſoit mal bâtie, elle ne laiſſe pas d'avoir certains beaux endroits: Le Palais du Gouverneur, qui eſt dans la Fortereſſe, eſt conſidérable par ſa grandeur & par la diſtribution de ſes appartemens. Le *Meidan* ou la grande Place eſt quarrée, & n'a gueres moins de 400 pas de diametre. Les arbres y ſont auſſi beaux qu'à Lyon dans la Place de *Bellecour*. Le Bazar, qui eſt le lieu où ſe vendent les marchandiſes, n'eſt pas deſagréable. Les Bains & les Caravanſerais ont auſſi leurs beautez, ſur tout le Caravanſerai neuf qui eſt du côté de la Fortereſſe. Il ſemble qu'on entre d'abord dans une Foire, car on paſſe par une galerie où l'on vend toutes ſortes d'étoffes.

Les Egliſes des Chrétiens ſont petites & à demi enterrées. Celle de l'Evêché, & l'autre que l'on appelle *Catoviqué*, ont été bâties, dit-on, du temps des derniers Rois d'Armenie. On voit du côté de l'Evêché une vieille Tour d'une ſtructure aſſez ſinguliere; elle auroit quelque rapport [a] à la Lanterne de Diogenes, ſi ſon architecture n'étoit dans le goût Oriental. Elle eſt à pans, & le dôme qui la termine a quelque choſe de plus agréable; mais les gens

[a] Monument d'Athénes.

gens du pays ne ſçavent à quel uſage elle a ſervi, ni dans quel temps elle a été bâtie. Les Moſquées de la ville n'ont rien de particulier. M^r Chardin aſſûre que les Turcs prirent Erivan en 1582. & qu'ils y bâtirent la Fortereſſe ; que les Perſans l'ayant repriſe en 1604. la mirent en état de réſiſter au canon ; qu'elle ſoutint un ſiege de quatre mois en 1615 ; que les Turcs furent obligez de le lever ; qu'ils n'emporterent la place qu'aprés la mort d'Abas le grand; qu'enfin les Perſans l'ayant repriſe en 1635. ils en ſont demeurez les maîtres depuis ce temps-là.

Aprés nous être promenez dans la ville, nous allâmes voir le Patriarche des Armeniens qui loge dans un ancien Monaſtere hors de la ville ; mais il s'en faut bien qu'il ne ſoit auſſi-bien logé qu'aux Trois Egliſes. Ce Patriarche qui s'appelle *Nahabied* étoit un bon vieillard aſſez rougeau, qui par humilité, ou pour être plus à ſon aiſe, n'avoit ſur ſon corps qu'une mauvaiſe ſoutane de toile bleüe: Nous lui baiſâmes les mains, à la mode du pays, & cette cerémonie lui fit grand plaiſir, à ce que nous dirent nos Interpretes ; car il y a bien des Francs qui ne lui font pas le même honneur ; mais nous lui aurions baiſé les pieds pour peu qu'il eût témoigné le ſouhaiter, attendu le beſoin que nous avions de ſon credit. Par reconnoiſſance il nous fit ſervir une colation, à la vérité tres-frugale. On vit paroître, ſur un cabaret de bois, un plat de noix au milieu de deux aſſiettes, ſur l'une deſquelles il y avoit des prunes & ſur l'autre des raiſins. On ne nous preſenta ni pain, ni foüaſſe, ni biſcuit. Nous mangeâmes une prune & bûmes chacun un coup à la ſanté du Prelat, c'étoit d'excellent vin roſé; mais comment reboire ſans pain ! nos Interpretes qui étoient dans le Veſtibule eurent l'eſprit de s'en faire donner, ſans oſer pourtant nous en preſenter ; nous aurions excuſé volontiers pour le coup leur incivi-

lité ; ils entrérent aprés la colation, & nous fimes prier pour lors le Maître de la maiſon de nous faire donner pour nôtre argent de bons chevaux & des guides qui puſſent nous conduire au Mont Ararat. *Quelle devotion avez-vous,* dit-il, *pour le Mont Macis !* c'eſt le nom que les Armeniens donnent à cette Montagne ; les Turcs l'appellent *Agrida.* Nous répondîmes, *que nous trouvans ſi prés d'un lieu celebre, ſur lequel on croyoit que l'Arche de Noé s'étoit arrêtée, nous ſerions mal receus dans nôtre pays ſi nous nous retirions ſans le voir. Vous aurez de la peine,* dit le Patriarche, *d'aller juſques aux neiges ; & pour ce qui eſt de l'Arche, Dieu n'a jamais fait la grace de la faire voir à perſonne qu'à un ſaint Religieux de nôtre Ordre, qui aprés cinquante ans de jeûnes & de priéres y fut miraculeuſement tranſporté ; mais le froid le penétra ſi fort, qu'il en mourut à ſon retour.* Nôtre Interprete le fit rire en lui repliquant de nôtre part, *qu'aprés avoir jeuné & prié la moitié de nôtre vie, nous demanderions à Dieu la grace de voir le Paradis, plutoſt que les débris de la maiſon de Noé.* On nous raconta aux Trois Egliſes, qu'un de leurs Religieux nommé *Jaques,* qui fut enſuite Evêque de *Niſibe,* réſolut de monter au ſommet de la Montagne ou de perir en chemin, trop heureux d'avoir tenté de découvrir les reliques de l'Arche ; qu'il exécuta ſon deſſein avec beaucoup de peine, car quelques efforts qu'il fiſt pour y monter, il ſe trouvoit toujours, aprés ſon réveil, dans un certain endroit à peu prés vers le milieu de la hauteur : que ce bon homme connut bien, aprés quelques jours, qu'il tenteroit inutilement d'aller plus loin ; & que dans ſon affliction un Ange lui apparut & lui apporta le bout d'une planche de l'Arche. *Jaques* revint au Couvent chargé d'un ſi precieux fardeau ; mais avant que de partir l'Ange lui déclara que Dieu ne vouloit pas que les hommes al-

faſſent mettre en pieces un vaiſſeau qui avoit ſervi d'aſi-le à tant de creatures. C'eſt ainſi que, par de ſemblables contes, les Armeniens amuſent les étrangers.

Le Patriarche nous fit demander ſi nous avions veû le Pape, & trouva fort mauvais quand nous répondîmes, que ce ne ſeroit que pour nôtre retour. *Comment*, dit-il, *vous venez de ſi loin pour me voir, & vous n'avez pas veû vôtre Patriarche!* Nous n'oſâmes pas lui dire que nous n'étions venus en Armenie que pour chercher des Plantes. *Que vous ſemble*, continua-t-il, *de mon Egliſe d'Itchmiadzin? en avez-vous d'auſſi belles en France?* Nous lui répondîmes *que chaque pays avoit ſes maniéres de bâtir: que nos Egliſes étoient dans un goût fort different, & que nous n'avions reconnu l'habileté des ouvriers que dans les chandeliers, les lampes & le reſte de ſa vaiſſelle.* Ces pieces n'étoient certainement pas de fabrique d'Armenie. Pendant que ce venerable Prelat, que l'on auroit pris en ce pays-ci pour un bon Maître d'Ecole de campagne, donnoit ſes ordres nous demandâmes à voir ſa Chapelle, & nous mîmes trois écus dans le baſſin pour payer la colation; on fait ces ſortes de charitez, plutoſt par bienſéance que par devotion. On nous offrit encore à boire à nôtre retour, ce que nous refuſâmes d'abord ne voyant point venir de pain; mais il fallut boire pour remercier le Patriarche qui bût auſſi à nôtre ſanté; tout cela ſe paſſa fort agréablement. Aprés les complimens ordinaires, il nous donna un homme de ſa maiſon, avec une Lettre de recommandation pour les Religieux qui ſont ſur la route du Mont Ararat; ainſi nous allâmes coucher ce jour-là à deux heures d'Erivan, dans un Couvent d'Armeniens au village de *Nocquevit*. Nous y bûmes d'excellent vin clairet tirant ſur l'orangé & auſſi-bon que celui de Candie: mais de peur que le pain ne manquât, nous fîmes dire par nos Inter-

pretes, que nous ferions les choſes honnêtement. Cette promeſſe eut tout le ſuccés que nous pouvions attendre; nous fûmes bien traitez, auſſi leur tinmes-nous parole le lendemain avant que de partir.

La Campagne de Nocquevit eſt admirable; toutes ſortes de biens y abondent, & l'on y mépriſe des Melons que l'on eſtimeroit fort à Paris. On ne bâtit dans tous ce quartiers-là qu'avec des quarreaux de boüe cuite au ſoleil, faute de bois.

Nous partîmes à quatre heures du matin le 9 Aouſt, avec des viſages défigurez par les piqueüres des couſins qui nous faiſoient une cruelle guerre pendant la nuit depuis quelques jours. Nous continuâmes nôtre route par une grande & belle plaine qui conduit au Mont Ararat. On ſe retira ſur les huit heures du matin à *Corvirap* ou *Couervirab* qui en langue Armenienne ſignifie, à ce qu'on dit, *l'Egliſe du Puits.* Corvirap eſt un autre Monaſtere d'Armeniens dont l'Egliſe eſt bâtie ſur un Puits, où ils aſſûrent que Saint Gregoire fut jetté & nourri miraculeuſement, comme Daniel dans la Foſſe aux Lions. Le Monaſtere paroît comme un petit Fort ſur le haut d'une colline qui domine ſur toute la Plaine, & c'eſt de cette hauteur que nous commençames à voir la riviere d'*Aras*, ſi connuë autrefois ſous le nom d'*Araxes;* elle paſſe à quatre lieües du Mont Ararat. Nous fûmes obligez de nous repoſer & de nous rafraîchir dans ce Monaſtere, car nous paſſions de cruelles nuits à cauſe des couſins & le jour les chaleurs étoient inſupportables. Ce genre de vie duroit cependant depuis Teflis; mais nous fûmes tout conſolez de nos fatigues à la veüe de l'Araxe & du Mont Ararat. De Corvirap on découvre diſtinctement les deux ſommets de cette fameuſe Montagne. Le petit, qui eſt le plus pointu, n'étoit point couvert de neige; mais le grand



Carduus Orientalis Costi hortensis folio Coroll. Inst. Rei herb. 31.

en étoit furieusement chargé. Voici les Plantes que nous décrivîmes dans ce Monastere, pendant que nos voituriers se reposoient.

*Carduus Orientalis Costi hortensis folio, Coroll. Inst. Rei herb. pag. 31.*

La racine de cette plante est longue d'environ un pied, dure, ligneuse, blanche, grosse au colet comme le petit doit, garnie de plusieurs fibres, & couverte d'une écorce roussâtre ; elle pousse une tige haute de deux ou trois pieds, branchuë dés sa naissance, dure, ferme, blanchâtre, épaisse de deux pouces, accompagnée de feüilles longues d'environ trois pouces sur un pouce & demi de large, dentées legérement sur les bords, semblables à celles de cette espece de *Tanaisie* qu'on appelle *le Coq*, ce qui me paroit un mot corrompu de *Costus hortensis*. Les feüilles du *Chardon* que l'on décrit, diminuent jusques au haut de la plante & perdent leur denture, mais elles finissent par une espece de piquant molasse. De leurs aisselles naissent des branches tout le long des tiges, & chacune de ces branches se termine par une fleur jaune. Les feüilles qui sont le long des branches sont menuës, & quelquefois deliées comme des filets. Le calice des fleurs est haut de 8 ou 9 lignes, sur presque autant d'épaisseur. C'est une poire composée de plusieurs écailles blanchâtres, pointuës, fermes, piquantes, & quelquefois purpurines à leur extremité. Les piquants qui sont sur le bord sont plus molasses & disposez en maniére de cil. Chaque fleur est à fleurons jaunes qui ne débordent que de cinq ou six lignes, découpez en autant de pointes menuës, du milieu desquelles s'éleve une gaine surmontée par un filet tres-delié. Les fleurons portent sur des embrions de graines, longs d'environ deux lignes sur une ligne de large, chargez d'une aigrette blanche. Ceux qui

n'avortent pas, deviennent des ſemences longues de trois lignes. Les fleurs n'ont point d'odeur ſenſible, mais les feüilles ſont tres-ameres.

Nous eûmes le plaiſir ce jour-là de faire un nouveau genre de plante, & nous lui impoſâmes le nom d'un des plus ſçavans hommes de ce ſiecle, également eſtimé par ſa modeſtie, & par la pureté de ſes mœurs. C'eſt celui de Mr *Dodart* de l'Académie Royale des Sciences, Medecin de S. A. S. Madame la Princeſſe de Conti la Doüairiere.

Cette plante pouſſe de tiges d'un pied & demi de haut, droites, fermes, liſſes, ligneuſes, vert-gai, épaiſſes de deux lignes, branchuës dés le bas, arrondies en buiſſon & garnies de feüilles longues d'un pouce ou quinze lignes ſur deux ou trois lignes de large, un peu charnuës, dentées ſur les bords, principalement vers le bas de la plante, car enſuite elles ſont plus étroites & moins crenelées ; il y en a même qui ſont auſſi menuës que celles de la *Linaire commune.* Le haut des branches eſt garni de fleurs dans les aiſſelles des feüilles. Chaque fleur eſt un maſque violet foncé, long de huit ou neuf lignes, dont la derniere eſt un tuyau d'une ligne de diametre, évaſé en deux levres : la ſuperieure eſt un cueilleron renverſé long d'une ligne & demi, fendu en deux pieces aſſez pointuës, l'inferieure eſt longue de trois lignes, aſſez arrondie, mais découpée en trois parties, dont celle du milieu eſt la plus petite & la plus pointuë ; cette levre eſt relevée vers le milieu de quelques poils blancs & duvetez. Le calice eſt un godet liſſe haut de deux lignes, découpé en cinq pointes; il pouſſe un piſtille ſphérique de prés d'une ligne de diametre, lequel s'inſére dans le tuyau de la fleur, comme par gomphoſe, ſurmonté par un filet aſſez menu, & devient dans la ſuite une coque ſphérique



Dodartia Orientalis
flore purpurascente.
Coroll. Inst. Rei Herb. 47.

de trois lignes de diametre, terminée en pointe. Cette coque est roussatre, dure, partagée en deux loges par une cloison mitoyenne, dont les deux parois sont garnis d'un placenta charnu, creusé de quelques fosses, lesquelles reçoivent des graines brunes & menuës.

On ne voit dans toutes les plaines le long de l'Aras, que de la *Reglisse* & du *Cuscute.* La Reglisse ressemble tout-a-fait à l'ordinaire, si ce n'est que ses gousses sont plus longues & toutes herissées de piquants. Pour la Cuscute, elle embrasse si fort les tiges de la Reglisse, qu'elle semble ne faire que le même corps avec elle. Quand on l'en détache on s'aperçoit de quelques tubercules épaisses d'environ demi ligne, qui sont comme autant de petits clous ou de chevilles qui entrent dans les tiges de la Plante à laquelle elles sont attachées. Ces tiges ont une ligne d'épaisseur & quelquefois davantage. Nous les prîmes d'abord pour des tiges de quelque espece de *Lizeron*, dont les feüilles étoient passées. On ne sçauroit mieux comparer les feüilles de la Cuscute, qu'à ces cordes de boyau qui sont grosses comme de la ficelle; mais elle sont fermes, difficiles à casser, ameres, peu aromatiques, vert-pale, divisées en plusieurs branches tortillées sur les plantes voisines dont elles sucent le suc nourricier, lequel s'imbibe dans les tubercules dont on vient de parler. Ces tubercules sont ordinairement posez obliquement dans l'intervalle d'une ligne l'un de l'autre; mais aussi en des endroits differents ne trouve-t-on point de racines à cette Plante, non-plus qu'aux autres especes du même genre, lorsque les tubercules sont en état de distribuer le suc nourricier. Ses fleurs naissent par bouquets en maniére de tête grisdelin-lavé, haute de deux lignes, du diametre d'une ligne & demi. Ce sont des godets découpez en cinq pointes obtuses,

percez dans le fond, & qui reçoivent dans cet endroit le pistille que leur fournit un calice haut de deux lignes, découpé en cinq parties. Ce pistille devient un fruit semblable à celui du grand *Lizeron blanc*, long de quatre lignes sur trois lignes de diametre, membraneux, vert-pâle, puis roussatre, terminé par une petite pointe, & composé de deux pieces, dont la supérieure est une espece de calote: il renferme ordinairement quatre graines aussi grosses que celles du Lizeron dont on vient de parler. Ces graines sont arrondies sur le dos, anguleuses de l'autre costé, longues d'une ligne & demi, épaisses d'une ligne & comme séparées en deux lobes par une membrane tres-menüe, échancrées en bas & attachées à un placenta spongieux & gluant.

Ces graines ne sont autre chose que des vessies membraneuses, dans chacune desquelles se trouve pliée en spirale ou limaçon, une jeune plante de Cuscute. Cette jeune plante est un cordon vert-gai, long de demi pouce, épais d'un quart de ligne dans son commencement, mais qui diminuë jusques à la fin, attaché par son bout le plus épais à un placenta spongieux & gluant, lequel est en partie dans la capsule, & en partie dans le calice. Peut-être que le Créateur a voulu, par l'exemple de cette Plante, nous faire connoître que les embrions des plantes étoient renfermez comme en miniature dans les germes de leur semences; & qu'ainsi les graines étoient comme autant de vescies où la jeune plante toute formée n'attendoit, pour se rendre sensible, qu'un peu de suc nourricier qui en fit gonfler les parties. Il y a de grands exemples dans la nature qui nous feroient connoître la structure des choses les plus cachées, si nous y faisions assez d'attention. M[r] *Malpighi* avoit un talent merveilleux pour profiter de ces sortes d'observations; ce n'est en effet que sur plusieurs obser-

vations qu'il faut établir des ſyſtemes. Par exemple on obſerve dans le mois d'Octobre au fond de l'oignon des Tulipes, une Tulipe entiere, ſur la tige de laquelle, qui n'a pas encor trois lignes de haut, on découvre dêja la fleur qui ne doit paroître que dans le mois d'Avril ſuivant : on compte les ſix feüilles de cette fleur, les etamines, les ſommets, le piſtile ou le jeune fruit, les capſules & les ſemences qu'elles renferment. Qui ne croiroit aprés cela que toutes ces parties étoient renfermées dans un eſpace encore plus petit, qui n'a pû ſe rendre viſible qu'à meſure que le ſuc nourricier en a dilaté les moindres parties?

Les Oiſeaux que nous voyions dans ces belles Plaines qui s'étendent juſques à la riviere, nous auroient peut-être fourni quelques obſervations utiles pour l'anatomie, ſi nous euſſions eû un fuſil pour les tuer. On y voit des eſpeces de *Heron* qui n'ont pas le corps plus gros qu'un pigeon, & qui ont les jambes d'un pied & demi de haut. Les *Aigrettes* n'y ſont pas rares, mais rien n'approche de la beauté d'un Oiſeau merveilleux dont je garde la dépoüille dans mon Cabinet, & dont j'ay veû la figure dans les livres des Oiſeaux que l'on peint pour le Roy. Il eſt gros comme un Corbeau, ſes ailes ſont noires, les plumes du dos violettes vers le croupion; celles qui s'étendent depuis cette partie juſques au col, ſont tres-pointuës à leur extremité, & d'un vert admirable doré & luiſant; celles du col juſques vers le milieu ſont d'un couleur-de-feu éclatant; les autres qui couvrent le reſte du col & toute la tête, ſont d'un vert ébloüiſſant. Enfin la tête eſt relevée d'une houppe du même vert, haute d'environ quatre pouces, dont les plus longues plumes ſont comme des palettes à long manche. Le bec de cet oiſeau eſt brun, ſemblable à celui d'un corbeau. On pourroit avec plus de raiſon lui donner le nom de *Roy des Corbeaux*, qu'à ce-

lui qu'on a apporté du Mexique à Verſailles, puiſque l'Oiſeau d'Amerique, quelqu'admirable qu'il ſoit, n'a rien de commun avec nos Corbeaux ordinaires.

Je ne ſcaurois me conſoler d'avoir paſſé par Corvirap, ſans avoir eté à *Ardachat.* Ce n'eſt qu'à Paris que j'ai appris par la lecture du *Voyage de Mr Chardin*, qu'Ardachat, ſuivant la tradition des Armeniens, étoit le reſte de l'ancienne ville d'*Artaxate. Les gens du pays,* dit cet auteur, *appellent cette ville* Ardachat, *du nom d'Artaxerxes, que les Orientaux nomment* Ardechier. *Ils aſſûrent qu'on voit parmi ſes ruines, celles du Palais de Tiridate, qui fut bâti il y a 1300. ans.* Ils diſent de plus; *qu'il y a une face du Palais qui n'eſt qu'à demi ruinée; qu'il y reſte quatre rangs de Colomnes de marbre noir; que ces Colomnes entourent une grande piece de marbre ouvragé, & qu'elles ſont ſi groſſes que trois hommes ne les peuvent pas embraſſer. Cet amas de ruines s'appelle* Tact-tardat, *c'eſt à dire,* le Thrône de Tiridate.

Tavernier marque auſſi les ruines d'Artaxate entre Erivan & le Mont Ararat, mais il n'en dit rien davantage. La ſituation d'Artaxate eſt ſi bien décrite dans Strabon, qu'on ne ſçauroit s'y tromper en examinant le cours de l'Araxe. *Artaxate,* dit ce Prince des Geographes anciens, *fut bâtie ſur le deſſein qu'Annibal en donna au Roy Artaxes qui en fit la Capitale de l'Armenie. La ville eſt ſituée,* continüe t-il, *dans un contour que la riviere d'Araxe fait en forme de peninſule, ſi bien que l'enceinte de cette riviere lui tient lieu de muraille, hormis dans l'endroit où eſt l'Iſthme; mais cet Iſthme eſt fermé par un rempart & par un bon foſſé. La campagne des environs s'appelle* le Champ Artaxene.

Cette deſcription de Strabon augmente mon chagrin, car nous aurions verifié ſi Ardachat eſt dans une peninſule, ou nous l'aurions peut-être trouvée plus haut ou plus

bas ; mais nos guides nous voyoient ſi attachez à la recherche des plantes, qu'ils ne croyoient pas que nous penſaſſions à autre choſe. Qui eſt-ce qui ſe pourroit imaginer auſſi qu'Annibal fût venu des côtes d'Afrique juſques à l'Araxe, pour ſervir d'Ingenieur à un Roy d'Armenie ? Plutarque le certifie pourtant ; & dit que ce fameux Affriquain, aprés la défaite d'Antiochus par Scipion l'Aſiatique, s'enfuit en Armenie, où il donna mille bons avis à Artaxes, entre autres celui de bâtir Artaxate dans la ſituation la plus avantageuſe de ſon Royaume. Lucullus feignit de vouloir aſſiéger cette Place, afin d'attirer au combat Tigrane ſon ſucceſſeur ; mais le Roy d'Armenie vint ſe camper ſur le fleuve *Arſamias* pour en diſputer le paſſage aux Romains : ſuivant cette remarque, Arſamias ne ſçauroit être que la riviere d'*Erivan*. Les Armeniens furent battus à ce paſſage & dans une ſeconde rencontre aprés le le paſſage. Nôtre Hiſtorien aſſûre que Lucullus jugea à propos de monter vers l'Iberie ; ainſi Artaxate ne fut pas priſe. Pompée qui eut le commandement de l'armée, aprés lui, preſſa ſi fort Tigrane qu'il l'obligea de lui remettre ſa Capitale ſans coup ferir. Corbulon General des Romains, ſous l'Empereur Neron, contraignit le Roy Tiridate de luy ceder Artaxate ; mais bien loin de l'épargner, comme avoit fait Pompée, il la fit entierement détruire. Cependant Tiridate vint à Rome & fit ſa paix avec l'Empereur, qui non ſeulement lui remit le Diadême ſur la tête ; mais lui permit encore d'emmener de Rome des ouvriers pour rétablir Artaxate, que le Roy d'Armenie, par reconnoiſſance, appella *Neronia* du nom de ſon bienfaiſteur. Il eſt ſurprenant qu'aucun des Auteurs qui parlent de cette Place, ne nous ait dit le nom que portoit alors le Mont Ararat, ſur lequel nous allons monter.

Le 10 d'Aouſt nous partîmes de Corvirap & marchâmes juſques à 7 heures pour trouver le gué de l'Aras qui ne paſſe qu'à une lieüe du Monaſtere. Quelque rapide que ſoit cette riviere, le gué en eſt ſi large & ſi étendu qu'un de nos guides riſqua de le paſſer ſur un âne; à la verité il eut aſſez de peine à s'en tirer. On arriva ſur les onze heures au pied de la montagne, & nous dinâmes, ſuivant la coutume du pays, dans l'Egliſe d'un Couvent au village d'*Acourlou;* ce Couvent, qui eſt ruiné, s'appelloit autrefois *Araxil-vane,* c'eſt à dire *le Monaſtere des Apôtres.* Toute la plaine au delà de l'Aras eſt remplie de belles Plantes. Nous y en obſervâmes une d'un genre bien ſingulier à laquelle je donnay le nom de *Polygonoides,* parce qu'elle a beaucoup de rapport à *l'Ephedra,* qu'on a nommée autrefois *Polygonum Maritimum.*

C'eſt un arbuſte de trois ou quatre pieds de long, fort touffu & fort étendu ſur les côtez, ſon tronc eſt tortu, dur, caſſant, épais comme le bras, couvert d'une écorce rouſſatre, diviſé en branches tortuës auſſi, ſubdiviſées en rameaux d'où naiſſent, au lieu de feüilles, des brins cilindriques épais de demi ligne vert-de-mer, longs d'un pouce ou 15 lignes, compoſez de pluſieurs pieces articulées bout à bout, ſi ſemblables aux feüilles de l'*Ephedra,* qu'il n'eſt pas poſſible de les diſtinguer ſans voir les fleurs. Des articulations de ces brins il en ſort d'autres qui ſont articulez de même, & ces derniers pouſſent dans leur longueur quelques fleurs de trois lignes de diametre. Ce ſont des baſſins découpez en cinq parties juſques vers le centre, vert-pâle dans le milieu, & blancs dans le reſte. Du fond de chaque baſſin ſort un piſtile long d'une ligne & demi, anguleux, relevé de petites arêtes & entouré d'étamines blanches dont les ſommets ſont purpurins.



Polygonoides Orientale Ephedræ facie
Coroll. Inst. Rei herb. 47.

Chaque fleur eſt ſoutenuë par un pedicule tres-délié & fort court. Le piſtile devient un fruit long d'environ demi pouce, épais de quatre lignes, de figure conique, canelé profondément dans ſa longueur. Les caneleûres ſont quelquefois droites, quelquefois ſpirales. Leurs arêtes ſont terminées par des aîles découpées en franges, tres-menuës. Quand on coupe le fruit en travers on en découvre la partie moelleuſe, laquelle eſt blanche & angulaire, Les fleurs ont l'odeur de celles du *Tilleul*, ne ſe flétriſſent que tard, & reſtent à la baſe du fruit comme une eſpece de roſette. Les feüilles ont un goût d'herbe, mais ſtiptique.

Nous commençâmes à monter ce jour-là le Mont Ararat ſur les deux heures aprés midi; mais ce ne fut pas ſans peine. Il faut grimper dans des ſables mouvans où l'on ne voit que quelques pieds de *Geniévre* & d'*Epine de bouc.* Cette Montagne qui reſte entre le Sud & le Sud-Sud-Eſt des Trois Egliſes, eſt un des plus triſtes & des plus deſagreables aſpects qu'il y ait ſur la terre. On n'y trouve ni arbres ni arbriſſeaux, encore moins des Couvents de Religieux Armeniens ou Francs. Mr Struys nous auroit fait plaiſir de nous apprendre où logent les Anachorettes dont il parle, car les gens du pays ne ſe ſouviennent pas d'avoir oüi dire qu'il y ait jamais eû dans cette Montagne, ni Moines Armeniens, ni Carmes; tous les Monaſteres ſont dans la Plaine. Je ne crois pas que la place fût tenable autre part, puiſque tout le terrein de l'Ararat eſt mouvant ou couvert de neige. Il ſemble même que cette Montagne ſe conſomme tous les jours.

Du haut du grand abîme, qui eſt une ravine épouventable, s'il y en eut jamais, & qui répond au village d'où nous êtions partis, ſe détachent à tous momens des rochers qui font un bruit effroyable, & ces rochers ſont

ſont de pierres noirâtres & fort dures. Il n'y a d'animaux vivans, qu'au bas de la Montagne & vers le milieu ; ceux qui occupent la premiere region, ſont de pauvres bergers & des troupeaux galeux, parmi leſquels on voit quelques perdrix ; ceux de la ſeconde region ſont des Tigres & des Corneilles. Tout le reſte de la Montagne, ou pour mieux dire la moitié de la Montagne, eſt couverte de neige depuis que l'Arche s'y arrêta, & ces neiges ſont cachées la moitié de l'année ſous des nuages fort épais. Les Tigres que nous apperceûmes ne laiſſerent pas de nous faire peur, quoiqu'ils fuſſent à plus de 200 pas de nous, & qu'on nous aſſûrât qu'ils ne venoient pas ordinairement inſulter les paſſans ; ils cherchoient à boire, & n'avoient ſans doute pas faim ce jour-là. Nous nous proſternâmes pourtant dans le ſable & les laiſſâmes paſſer fort reſpectueuſement. On en tuë quelquefois à coups de fuſil ; mais la principale chaſſe ſe fait avec des traquenards ou piéges, par le moyen deſquels on prend les jeunes Tigres que l'on apprivoiſe, & que l'on mene promener enſuite dans les principales villes de Perſe.

Ce qu'il y a de plus incommode dans cette Montagne, c'eſt que toutes les neiges fonduës ne ſe dégorgent dans l'abîme que par une infinité de ſources où l'on ne ſauroit atteindre, & qui ſont auſſi ſales que l'eau des torrens dans les plus grands orages. Toutes ces ſources forment le ruiſſeau qui vient paſſer à Acourlou, & qui ne s'éclaircit jamais. On y boit de la boüe pendant toute l'année, mais nous trouvions cette boüe plus délicieuſe que le meilleur vin ; elle eſt perpetuellement à la glace, & n'a point de goût limoneux. Malgré l'étonnement où cette effroyable ſolitude nous avoit jettez, nous ne laiſſions pas de chercher ces Monaſteres prétendus, & de deman-

der s'il n'y avoit pas des Religieux reclus dans quelques cavernes? L'idée qu'on a dans le pays que l'Arche s'y arrêta, & la vénération que tous les Armeniens ont pour cette Montagne, ont fait présumer à bien des gens qu'elle devoit être remplie de Solitaires, & Struys n'est pas le seul qui l'ait publié; cependant on nous asseûra qu'il n'y avoit qu'un petit Couvent abbandonné, au pied de l'abîme, où l'on envoyoit d'Acourlou tous les ans un Moine pour recüeillir quelques sacs de Blé que produisent les terres des environs. Nous fûmes obligez d'y aller le lendemain pour boire, car nous consommâmes bientôt l'eau dont nos guides avoient fait provision, sur les bons avis des Bergers. Ces Bergers y sont plus devots qu'ailleurs, & même tous les Armeniens baisent la terre dés qu'ils découvrent l'Ararat, & récitent quelques priéres aprés avoir fait le signe de la croix.

Nous campâmes ce jour-là tout prés des cabanes des Bergers; ce sont de méchantes huttes qu'ils transportent en differens endroits, suivant le besoin, car ils n'y sçauroient rester que pendant le beau temps. Ces pauvres Bergers qui n'avoient jamais veû de Francs, & sur tout de Francs *Herboristes*, avoient presque autant de peur de nous, que nous en avions eü des Tigres; neanmoins il fallut que ces bonnes gens se familiarisassent avec nous, & nous commençames à leur donner, pour marque de nôtre amitié, quelques tasses de bon vin. Dans toutes les montagnes du monde on gagne les Bergers par cette liqueur qu'ils estiment infiniment plus que le lait dont ils se nourrissent. Il se trouva deux malades parmi eux qui faisoient des efforts inutiles pour vomir; nous les secourumes sur le champ, & cela nous attira la confiance de leurs camarades.

Comme nous allions toûjours à nôtre but, qui étoit

de prendre langue & de nous inſtruire des particularitez de cette Montagne, nous leur fîmes propoſer pluſieurs queſtions; mais tout bien conſideré, ils nous conſeillérent de nous en retourner, plûtoſt que d'oſer entreprendre de monter juſques à la neige. Ils nous avertirent qu'il n'y avoit aucune fontaine dans la montagne, excepté le ruiſſeau de l'abîme, où l'on ne pouvoit aller boire qu'auprés du Couvent abbandonné, dont on vient de parler, & qu'ainſi un jour ne ſuffiroit pas pour aller juſques à la neige, & pour deſcendre au fond de l'abîme. Qu'il faudroit pouvoir faire comme les Chameaux, c'eſt à dire boire le matin pour toute la journée, n'étant pas poſſible de porter de l'eau en grimpant ſur une montagne auſſi affreuſe, où ils s'égaroient eux-mêmes aſſez ſouvent. Que nous pouvions juger de la miſere du pays, par la neceſſité où ils étoient de creuſer la terre de temps en temps pour trouver une ſource qui leur fournît de l'eau pour eux & pour leurs troupeaux. Que pour des Plantes il étoit tres-inutile d'aller plus loin, parce que nous ne trouverions au deſſus de nos têtes que des rochers entaſſez les uns ſur les autres. Enfin qu'il y avoit de la folie à vouloir faire cette courſe; que les jambes nous manqueroient, & que pour eux ils ne nous y accompagneroient pas pour tout l'or du Roy de Perſe.

Nous obſervâmes ce jour-là d'aſſez belles Plantes; mais nous nous attendions à bien d'autres choſes pour le lendemain, quoiqu'en diſſent les Bergers. Qui eſt-ce qui au ſeul nom du Mont Ararat ne s'y ſeroit pas attendu? Qui eſt-ce qui ne ſe ſeroit pas imaginé de trouver des Plantes les plus extraordinaires ſur une Montagne qui ſervit, pour ainſi dire, d'eſcalier à Noé pour deſcendre du ciel en terre avec le reſte de toutes les creatures? Cependant nous eûmes le chagrin de voir ſur cette route le *Cotonaſter*



*Lychnis Orientalis maxima Buglossi folio undulato Coroll. Inst. Rei herb. 24.*

*nafter folio rotundo IB.* La *Conyza acris, cærulea CB.* l'*Hieracium fruticosum, angusti folium, majus CB.* La *Jacobæa, Sencionis folio.* Le *Fraisier*, l'*Orpin*, l'*Euphraise*, & je ne sçai combien de plantes les plus communes, mêlées parmi d'autres beaucoup plus rares que nous avions déja veües en plusieurs endroits. En voici deux qui nous parurent toutes nouvelles.

*Lychnis Orientalis, maxima, Buglossi folio undulato.* Coroll. Inst. Rei Herbar. 23.

La racine de cette Plante est longue d'un pied & demi, blanchâtre, partagée en grosses fibres assez cheveluës, grosse au collet comme le pouce, divisée en plusieurs testes d'où naissent des tiges hautes de trois pieds, droites, fermes, épaisses de quatre lignes, creuses vert-pâle, veluës, gluantes, garnies de feüilles deux à deux, longues d'environ cinq pouces sur un pouce de large, semblables à celles de la *Buglosse*, ondées, frisées sur les bords, relevées en dessous d'une coste assez grosse, laquelle fournit plusieurs vaisseaux répandus dans la longueur des feüilles. Elles diminüent considérablement vers le milieu de la tige, & de leurs aisselles naissent de chaque côté des branches ou brins partagez ordinairement en trois pedicules, dont chacun soutient une fleur; ainsi toutes ces fleurs paroissent disposées comme par étage. Chaque fleur est à cinq feüilles blanches, longues d'environ deux pouces, larges vers le haut de demi pouce, échancrées profondément & terminées en bas par une queüe verdâtre. Du milieu de ces feüilles sort une touffe d'étamines de même couleur, menuës, mais beaucoup plus longues que les feüilles, & chargées de sommets celadon. Le calice est un tuyau d'un pouce de long sur trois lignes de large, blanchâtre, rayé de vert, découpé en pointes, du fond duquel sort un pistile de quatre lignes de long sur une

ligne d'épaiſſeur, vert-pâle, ſurmonté de trois filets blancs auſſi longs que les étamines.

*Geum Orientale, Cymbalariæ folio molli & glabro, flore magno albo.* Coroll. Inſt. Rei Herb. 18.

Cette belle eſpece de *Geum* ſort des fentes des rochers les plus eſcarpez. Sa racine eſt fibreuſe, blanchatre, longue de 4 ou 5 pouces, cheveluë. Ses feüilles naiſſent en foule, ſi ſemblables à celles de la *Cymbalaria ordinaire* qu'elles impoſent : Cependant elles ſont plus fermes. La pluſpart ont 9 ou 10 lignes de largeur, ſur 7 ou 8 lignes de long, découpées à groſſes crenelures en arcade gotique, luiſantes & ſoutenuës par une queüe d'un pouce ou deux pouces & demi de long. Les tiges ſont hautes d'un empan, & n'ont gueres plus d'un tiers de ligne d'épais, foibles, couchées preſque ſur les rochers, puis relevées, accompagnées de peu de feüilles dont les crenelures ſont plus pointuës que celles des feüilles d'en bas. Le haut de la tige & des branches, eſt velu & chargé de fleurs à cinq feüilles longues de demi pouce, larges à leur extremité d'environ 3 lignes, blanches, veinées de vert à leur baſe. Les etamines qui s'élevent du milieu de ces feüilles ſont blanches, & n'ont gueres plus de deux lignes de long, chargées de ſommets verdâtres & menus. Le calice eſt découpé juſques au centre en cinq parties étroites & velües. Le piſtile eſt vert-pâle, aſſez arrondi par le bas & de la figure d'une aiguiere à deux becs, comme celui des eſpeces du même genre. Il devient une capſule de même forme, membraneuſe, brune, diviſée en deux loges, hautes de trois lignes, dans chacune deſquelles il y a un placenta ſpongieux, chargé de ſemences menuës & noirâtres. Les feüilles de cette Plante ont un gout d'herbe tant ſoit peu ſalé. Les fleurs ſont ſans odeur. Les racines ſont douceâtres & puis ſtiptiques.



*Geum Orientale, Cymbalariæ folio molli et glabro, flore magno, albo Coroll. Inst. Rei herb. 13.*

Aprés avoir mis nôtre Journal au net, nous tinmes conſeil à table nous trois, pour déliberer ſur la route que nous devions prendre le lendemain. Nous ne courions certainement aucun riſque d'être entendus, car nous parlions François; & qui eſt-ce qui peut ſe vanter dans le Mont Ararat d'entendre cette Langue, pas même Noé s'il y revenoit avec ſon Arche ? D'un autre côté nous examinions les raiſons des Bergers, leſquelles nous paroiſſoient tres pertinentes, & ſur tout l'inſurmontable difficulté de ne pouvoir boire que le ſoir; car nous comptions pour rien celle d'eſcalader une Montagne auſſi affreuſe. Quel chagrin, diſions-nous, d'être venus de ſi loin, d'être montez au quart de la Montagne, de n'avoir trouvé que trois ou quatre Plantes rares, & de s'en retourner ſans aller plus avant ! Nous fîmes entrer nos Guides dans le conſeil : ces bonnes gens qui ne vouloient pas s'expoſer à mourir de ſoif & qui n'avoient pas la curioſité de meſurer, aux dépens de leurs jambes, la hauteur de la Montagne, furent d'abord du ſentiment des Bergers, & enſuite ils conclurent qu'on pouvoit aller juſques à des certains rochers qui avoient plus de ſaillie que les autres, & que l'on reviendroit coucher au même gîte où nous êtions. Cet expedient nous parut fort raiſonnable: on ſe coucha la-deſſus, mais comment dormir dans l'inquietude où nous étions ? Pendant la nuit l'amour des Plantes l'emporta ſur toutes les autres difficultez; nous conclumes tous trois ſéparément, qu'il étoit de nôtre honneur d'aller viſiter la Montagne juſques aux neiges, au hazard d'être mangez des Tigres. Dés qu'il fut jour, de peur de mourir de ſoif pendant le reſte de la journée, nous commençames par boire beaucoup, & nous nous donnâmes une eſpece de queſtion volontaire. Les Bergers, qui n'étoient plus ſi farouches, rioient de tout leur

cœur, & nous prenoient pour des gens qui cherchions à nous perdre. Neantmoins aprés cette précaution il fallut disner, & ce fut un pareil supplice pour nous de manger sans faim, que d'avoir bû sans soif; mais c'étoit une necessité absoluë, car outre qu'il n'y avoit point de gîte en chemin, bien loin de se charger de provisions, on a de la peine à porter même ses habits dans des lieux aussi scabreux. Nous ordonnâmes donc à deux de nos Guides d'aller nous attendre avec nos chevaux au Couvent abbandonné qui est au bas de l'abîme; il faut le désigner ainsi, pour le distinguer de celui d'Acourlou qui est aussi abbandonné, & qui ne sert plus que de retraite aux voyageurs.

Nous commençames aprés cela à marcher vers la premiere barre de rochers avec une bouteille d'eau que nous portions tour à tour pour nous soulager; mais quoique nos ventres fussent devenus des cruches, elles furent à sec deux heures aprés; d'ailleurs l'eau battuë dans une bouteille est une fort désagreable boisson: toute nôtre esperance fut donc d'aller manger de la neige pour nous desalterer. Le plaisir qu'il y a en herborisant, c'est que sous pretexte de chercher des Plantes, on fait autant de détours que l'on veut, ainsi on se lasse moins que si par honneur il falloit monter en ligne droite; d'ailleurs on s'amuse agréablement, sur-tout quand on découvre des Plantes nouvelles. Nous ne trouvions pourtant pas trop de nouveautez, mais l'esperance d'une belle moisson nous faisoit avancer vigoureusement. Il faut avoüer que la veüe est bien trompée quand on mesure une montagne de bas en haut, surtout quand il faut passer des sables aussi facheux que les Syrtes d'Afrique. On ne sçauroit placer le pied ferme dans ceux du Mont Ararat & l'on perd, en bonne Phisique, bien plus de mouvement que lorsqu'on marche sur

un terrein ſolide. Quel cadeau pour des gens qui n'avoient que de l'eau dans le ventre, d'enfoncer juſques à la cheville dans le ſable ? En pluſieurs endroits nous étions obligez de deſcendre au lieu de monter, & pour continuer nôtre route il falloit ſouvent ſe détourner à droit ou à gauche ; ſi nous trouvions de la pelouſe, elle limoit ſi fort nos bottines, qu'elles gliſſoient comme du verre, & malgré nous il falloit nous arrêter. Ce temps-là n'étoit pourtant pas tout-a-fait perdu, car nous l'employions à rendre l'eau que nous avions beüe ; mais à la verité nous fûmes deux ou trois fois ſur le point d'abbandonner la partie. Je crois même que nous aurions mieux fait, pourquoi lutter contre un ſable ſi terrible & contre une pelouſe ſi courte que les moutons les plus affamez n'y ſçauroient broutter ? cependant le chagrin de n'avoir pas tout veû nous auroit trop inquietez dans la ſuite, & nous aurions toujours crû d'avoir manqué les plus beaux endroits. Il eſt naturel de ſe flatter, dans ces ſortes de recherches, & de croire qu'il ne faut qu'un bon moment pour découvrir quelque choſe d'extraordinaire & qui dédommage de tout le temps perdu. D'ailleurs cette neige qui ſe preſentoit toujours devant nos yeux, & qui ſembloit s'approcher, quoiqu'elle en fut tres-éloignée, avoit de grands attraits pour nous, & nous faſcinoit continuellement les yeux ; plus nous en approchions, moins cependant nous découvrions de Plantes.

Pour éviter les ſables qui nous fatiguoient horriblement, nous tirâmes droit vers de grands rochers entaſſez les uns ſur les autres, comme ſi l'on avoit mis *Oſſa* ſur *Pelion*, pour parler le langage d'Ovide. On paſſe au deſſous comme au travers des cavernes, & l'on y eſt à l'abri des injures du temps, excepté du froid ; nous nous en apperçumes bien, mais ce froid adoucit un peu l'alteration

où nous êtions. Il fallut en déloger bientôt, de peur d'y gagner la pleuresie; nous tombâmes ensuite dans un chemin tres fatiguant, c'étoient des pierres semblables aux moilons que l'on employe à Paris pour la maçonnerie, & nous êtions contraints de sauter d'un pavé sur l'autre. Cet exercice nous paroissoit tres-incommode, & nous nous ne pouvions nous empêcher de rire de nous voir obligez à faire un si mauvais manége; mais franchement on ne rioit que du bout des dens. N'en pouvant plus je commençay le premier à me reposer, cela servit de pretexte à la compagnie pour en faire autant.

Comme la conversation se renoüe quand on est assis, l'un parloit des Tigres qui se promenoient fort tranquillement, ou qui se joüoient à une distance assez raisonnable de nous. Un autre se plaignoit que ses eaux ne passoient pas, & qu'il ne pouvoit plus respirer. Pour moi je n'ai jamais tant apprehendé que quelque vaisseau limphatique ne se cassât dans mon corps. Enfin parmi tous ces petits contes avec lesquels nous tâchions de nous amuser, & qui sembloient nous donner de nouvelles forces; nous arrivâmes sur le midi dans un endroit plus réjoüissant, car il nous sembloit que nous allions prendre la neige avec les dens. Nôtre joye ne fut pas longue, c'étoit une crête de rocher qui nous déroboit la veuë d'un terrein éloigné de la neige, de plus de deux heures de chemin, & ce terrein nous parut d'un nouveau genre de pavé. Ce n'étoient pas de petits cailloux, mais de ces petits éclats de pierres que la gelée fait briser & dont la vive-arête coupe comme celle de la pierre à fusil. Nos Guides disoient qu'ils étoient nuds pieds, & que nous serions bientost de même; qu'il se faisoit tard & que nous nous perdrions indubitablement pendant la nuit, ou qu'au moins nous nous casserions le col dans les tenebres, si mieux n'ai-

mions nous repoſer pour ſervir de paſture aux Tigres qui font ordinairemenr leurs grands coups pendant la nuit. Tout cela nous paroiſſoit aſſez vrai-ſemblable, cependant nos bottines n'étoient pas encore trop mal-traitées. Aprés avoir jetté les yeux ſur nos montres, qui étoient fort bien reglées, nous aſſûrâmes nos Guides que nous ne paſſerions pas au-delà d'un tas de neige que nous leur montrâmes, & qui ne paroiſſoit gueres plus grand qu'un gâteau; mais quand nous y fûmes arrivez nous y en trouvâmes plus qu'il n'en falloit pour nous rafrîchir, car le tas avoit plus de 30 pas de diametre. Chacun en mangea tant & ſi peu qu'il voulut, & d'un commun conſentement il fut réſolu qu'on n'iroit pas plus loin. Cette neige avoit plus de quatre pieds d'épaiſſeur; & comme elle étoit toute criſtaliſée, nous en pilâmes un gros morceau dont nous remplimes nôtre bouteille. On ne ſçauroit croire combien la neige fortifie quand on la mange. Quelque temps aprés on ſent dans l'eſtomac une chaleur pareille à celle que l'on ſent dans les mains, quand on l'y a tenuë un demi quart d'heure, & bien loin d'avoir des tranchées, comme la pluſpart des gens ſe l'imaginent, on en a le ventre tout conſolé. Nous deſcendîmes donc avec une vigueur admirable, ravis d'avoir accompli nôtre vœu, & de n'avoir plus rien à faire que de nous retirer au Monaſtere.

Comme un bonheur eſt ordinairement ſuivi de quelqu'autre, je ne ſçai comment j'apperçeûs une petite verdure qui brilloit parmi ces débris de pierres. Nous y courûmes tous comme à un tréſor, & certainement la découverte nous fit plaiſir. C'étoit une eſpece admirable de *Veronique à feüille de Telephium*, à laquelle nous ne nous attendions pas, car nous ne penſions plus qu'à nôtre retraite, & nôtre vigueur pretenduë ne fut pas de lon-

gue durée. Nous retombâmes dans des ſables qui couvroient le dos de l'abîme & qui étoient pour le moins auſſi fâcheux que les premiers. Quand nous voulions gliſſer, nous nous y enterrions juſqu'à la moitié du corps, outre que nous n'allions pas le bon chemin, parce qu'il falloit tourner ſur la gauche pour venir ſur les bords de l'abîme que nous ſouhaitons de voir de plus prés. C'eſt une effroyable veüe que celle de cet abîme, & David avoit bien raiſon de dire que ces ſortes de lieux montroient la grandeur du Seigneur.. On ne pouvoit s'empécher de frémir quand on le découvroit, & la tête tournoit pour peu qu'on voulût en examiner les horribles précipices. Les cris d'une infinité de Corneilles qui volent inceſſamment de l'un à l'autre coſté, ont quelque choſe d'effrayant. On n'a qu'à s'imaginer une des plus hautes Montagnes du monde, qui n'ouvre ſon ſein que pour faire voir le ſpectacle le plus affreux qu'on puiſſe ſe répreſenter. Tous ces précipices ſont taillez aplomb, & les extrémitez en ſont hériſſées & noirâtres, comme s'il en ſortoit quelque fumée qui les ſalît, il n'en ſort pourtant que des torrens de boüe. Sur les ſix heures aprés midi nous nous trouvâmes tres-épuiſez, & nous ne pouvions pas mettre un pied devant l'autre, mais il fallut faire de de néceſſité vertu, & mériter les noms de *Martyrs de la Botanique*.

Nous nous aperçeûmes d'un endroit couvert de pelouſe, dont la pente paroiſſoit propre à favoriſer nôtre deſcente, c'eſt à dire le chemin qu'avoit tenu Noé pour aller au bas de la Montagne. Nous y courûmes avec empreſſement; on s'y repoſa; on y trouva même plus de Plantes qu'on n'avoit fait pendant toute la journée; & ce qui nous fit plaiſir, c'eſt que nos Guides nous firent voir de là, quoique de fort loin, le Monaſtere où nous devions

vions aller nous déſalterer. Je laiſſe à deviner de quelle voiture Noé ſe ſervit pour deſcendre, lui qui pouvoit monter ſur tant de ſortes d'animaux puiſqu'il les avoit tous à ſa ſuite. Nous nous laiſſâmes gliſſer ſur le dos pendant plus d'une heure ſur ce tapis vert ; nous avancions chemin fort agréablement, & nous allions plus vîte de cette façon là que ſi nous avions voulu nous ſervir de nos jambes. La nuit & la ſoif nous ſervoient comme d'éperons pour nous faire hâter. On continua donc à gliſſer autant que le terrein le permit ; & quand nous rencontrions des cailloux qui meurtriſſoient nos épaules, nous gliſſions ſur le ventre, ou nous marchions à reculon à quatre pattes. Peu à peu nous nous rendîmes au Monaſtere, mais ſi étourdis des coups & ſi fatiguez de ces alleûres, que nous ne pouvions remuer ni bras ni jambes. Nous trouvâmes aſſez bonne compagnie dans ce Monaſtere, dont les portes ſont ouvertes à tout le monde, faute de battans pour les fermer. C'étoient des gens du village qui s'y étoient venus promener ; ils étoient ſur leur départ & malheureuſement pour nous ils n'avoient ni eau ni vin. Il fallut donc envoyer au ruiſſeau, mais nous n'avions pour tout uſtencile que nôtre bouteille de cuir qui ne tenoit qu'environ deux pintes. Quel ſupplice pour celui de nos Guides ſur qui le ſort tomba pour l'aller remplir ! Il eut à la verité le plaiſir de boire le premier, mais perſonne ne le lui envia, car il le paya bien cher, la deſcente du Monaſtere au ruiſſeau étant de prés d'un quart de lieuë perpendiculaire & le chemin fort heriſſé. On peut juger de là ſi le retour devoit être agréable. Il faut demi heure de temps pour ce voyage, & la premiere bouteille fut preſque beuë d'un trait ; cette eau nous parut du nectar ; il fallut donc attendre encore demi heure pour en avoir autant : Quelle miſere ! Nous montâmes à cheval pendant

la nuit pour aller au village chercher du pain & du vin, car aprés ce manége nous avions le ventre assez vuide; nous n'y arrivâmes que sur le minuit, & celui qui gardoit la clef de l'Eglise où nous devions souper & coucher, dormoit tout à son aise à l'autre bout du village. On fut trop heureux, à cette heure-là, de pouvoir trouver du pain & du vin. Aprés ce leger repas nous ne laissâmes pas de dormir d'un profond sommeil, sans réve, sans inquiétude, sans indigestion, & même sans sentir les piqueures des cousins.

Le lendemain 12 Aoust nous partîmes d'Acourlou à six heures du matin, pour retourner aux Trois Eglises, où nous n'arrivâmes que le 13 aprés avoir passé l'Araxe à gué ; ce qui nous fit perdre bien du temps, car cette riviere est connüe pour indocile depuis le siécle d'Auguste ; elle est trop rapide pour souffrir des Ponts, & autrefois elle a renversé ceux que les Maîtres du monde y avoient fait construire. Cet Araxe, sur les bords duquel on a veû les plus fameux Conquerans de l'antiquité, Xerxés, Alexandre, Lucullus, Pompée, Mithridate, Antoine; cet Araxe, dis-je, séparoit l'Arménie du pays des Medes, ainsi les Trois Eglises & Erivan se trouvent dans la Medie. Les anciens auteurs font venir, avec raison, cette riviere de ces fameuses Montagnes où l'Euphrate a ses sources, car nous la trouvâmes à Assancalé proche d'Erzeron d'où l'Euphrate n'est pas éloigné, comme nous l'avons remarqué plus haut. Les Geographes qui disent que l'Araxe coule du Mont Ararat, se trompent fort ; ils ont pris le ruisseau d'Acourlou pour l'Aras, lequel est plus large entre le Mont Ararat & Erivan, que la Seine ne l'est à Paris.

Le 14 Aoust nous séjournâmes aux Trois Eglises pour y attendre six chevaux que nous avions envoyé chercher

à Erivan, dans le dessein de nous en retourner à Cars. Nous eûmes le chagrin de partir sans compagnie, car toutes les Caravanes qui étoient aux Trois Eglises alloient à Tauris, & quelqu'honnêtes gens que soient les Persans, nous apprehendions fort leurs frontieres, & sur tout le le voisinage de Cars. Il tomba ce jour-là tant de neige sur le Mont Ararat, que son petit sommet en étoit tout blanc. Nous rendîmes graces au Seigneur d'en être revenus, car peut-être que nous nous serions perdus, ou que nous serions morts de faim sur cette Montagne. On partit le lendemain à six heures du matin, & nous marchâmes jusques à midi dans une plaine fort seche, couverte de differentes especes de *Soude*, d'*Harmala*, de cette espece de *Ptarmica* que Zanoni a prise pour la premiere espece d'*Aurone* de Dioscoride. L'*Alhagi Maurorum* de Bauvolf, qui fournit la Manne de Perse, s'y trouve par tout. J'en ay donné ci-devant la description. On campa ce jour-là sur le bord d'un ruisseau auprés d'un village assez agréable par la verdure qui étoit aux environs. Nous n'y restâmes qu'environ une heure, & laissant toujours le Mont Ararat à main gauche, nous tirions vers le couchant pour venir à Cars. On continua de marcher jusques à six heures aprés midi, mais ce fut dans des plaines remplies de cailloux & de rochers.

Il me semble que le pays que Procope appelle *Dubios*, ne devoit pas être éloigné du Mont Ararat. C'est une Province, dit-il, non seulement fertile, mais trés-commode par la bonté de son climat & de ses eaux, éloignée de *Theodosiopolis* de huit journées. On n'y voit que de grandes plaines où l'on a bâti des villages assez prés les uns des autres, habitez par des Facteurs qui s'y sont établis pour faciliter le commerce des marchandises de la Georgie, de la Perse, des Indes & de l'Europe, lesquelles on

y transporte comme dans le centre du negoce. Le Patriarche des Chrétiens qui sont dans ce pays-là, est appellé *Catholique*, parce qu'il est généralement reconnû pour le Chef de leur Religion. Il paroit par là que le commerce des marchandises de Perse & des Indes n'est pas nouveau. Peut-être que ce *Dubios* étoit la plaine des Trois Eglises, & que les Romains s'y rendoient avec leurs marchandises, comme à la plus celebre Foire du monde. Il n'y a pas de lieu plus propre pour servir d'entrepost commun aux nations d'Europe & d'Asie.

Le 16 Aoust nous partîmes à trois heures du matin, sans escorte ni Caravane. Nos voituriers nous firent marcher jusques à sept heures dans des campagnes seches, pierreuses, incultes & fort desagréables. Nous montâmes à cheval sur le midi, & passâmes par *Cochavan* qui est le dernier village de Perse. La peur commença à s'emparer de nous sur cette frontiere, mais je ne m'attendois pas au malheur qui devoit m'arriver au passage de la riviere d'*Arpajo* ou d'*Arpasou*. Il s'y noye quelqu'un tous les ans, à ce qu'on dit, & je courus grand risque d'être du nombre de ceux qui payent ce tribut: non seulement le gué est dangereux par sa profondeur, mais outre cela la riviere charrie de temps en temps de gros quartiers de pierres qui roulent des montagnes, & que l'on ne sçauroit découvrir au fond de l'eau. Les chevaux ne sçauroient placer leurs pieds sûrement dans ce fond; ils s'abbattent souvent & se cassent les jambes, quand elles se trouvent engagées parmi ces pierres. Nous marchions tous de file deux à deux; mon cheval qui suivoit son rang, aprés s'estre abbattu d'abord, se releva heureusement sans se blesser; mais ce ne fut pas sans peur de ma part. Je m'abbandonnay alors à sa sage conduite, ou plutôt à ma bonne fortune, & je le laissai aller comme il voulut, le piquant avec le talon de la bottine,

dont le fer, qui eſt en demi cercle, excede tant ſoit peu, car on ne connoit pas les éperons dans le Levant. Ma pauvre beſte qui s'enfonça une ſeconde fois dans un trou, n'avoit que la teſte hors de l'eau & ne ſortit de là qu'aprés de grands efforts, pendant leſquels je faiſois de tres mauvais ſang. Les cris, pour ne pas dire les hûrlemens de nos voituriers, augmentoient ma peur bien loin de la diſſiper ; je n'entendois ni ne comprenois rien de tout ce qu'ils vouloient me dire, & mes camarades ne pouvoient pas me ſecourir. Mais mon heure n'étoit pas encore venuë ; le Seigneur vouloit que je revinſſe herboriſer en France, & j'en fus quitte pour laiſſer un peu ſecher mon habit & mes papiers que je portois dans mon ſein, ſuivant la mode du pays, car nous avions laiſſé nôtre bagage à Erzeron, & nous marchions fort à la légere.

Cette leſſive étoit d'autant plus incommode, que nous n'oſâmes pas entrer dans le village de *Chout-louc* ſitué ſur les terres des Turcs. Nos voituriers qui étoîent d'Erivan, & qui apprehendoient qu'on leur fît payer la Capitation en Turquie, quoique les Perſans n'éxigent rien des Turcs qui viennent ſur leurs terres ; ces voituriers, dis-je, voulurent s'arrêter ſur le bord d'un ruiſſeau à un quart de lieuë de ce village. L'air de ce ruiſſeau ne m'échauffoit guerre, & contribuoit encore moins à ſécher mes habits. Il fallut donc paſſer la nuit ſans feu ni viande chaude, nous n'avions pas même du vin de reſte. Pour comble de diſgraces, le demi bain que j'avois pris malgré moi, m'avoit cauſé une indiſpoſition qui m'obligea de me lever plus ſouvent que je n'aurois voulu. Nous nous ſerions pourtant conſolez de tous ces malheurs, ſi un homme du pays, je ne ſçai de quelle religion, ne s'étoit aviſé de nous rendre une viſite aſſez chagrinante, quelque ſoin que nos voituriers euſſent pris pour ſe cacher.

Ce fut, à ce qu'il disoit, pour nous avertir charitablement que nous n'étions pas là en seûreté; que nous serions trop heureux, si l'on ne venoit pas nous dépoüiller pendant la nuit; qu'il ne répondoit pas de nos vies; que nous devions nous retirer au village dont le *Sous-Bachi* étoit ennemi juré des voleurs, mais qu'il ne pouvoit pas répondre de ceux de la campagne, entre les mains desquels nous tomberions peut-être le lendemain sur la route de Cars. Nous fîmes dire aux voituriers de seller nos chevaux pour nous retirer au village, où non seulement nous serions en seûreté, mais en lieu propre à secher mes habits; ces malheureux, quelques instances qu'on pût faire, ne voulurent jamais se lever, & traitérent le donneur d'avis de visionnaire. Inutilement nous emportâmes-nous; ils ne s'en emeûrent point; les cinq écus de Capitation leur tenoient plus au cœur que nos vies. J'eus beau les faire asseûrer que je payerois pour eux, supposé que le Sous-Bachi les voulût exiger, ils crurent que c'étoit un leurre de ma part pour les engager à partir. Il y en eut un, qui pour faire le bon valet, apporta une brassée de brossailles, qu'il avoit amassées avec assez de peine, & qu'il avoit destinées à secher mes hardes; mais le donneur d'avis, dont nous admirions la charité, ne jugea pas à propos qu'on l'allumât, de peur de nous faire découvrir à quelques malhonnêtes gens qui auroient pû faire leur ronde; il asseûra même, que si le Sous-Bachi avoit eté averti du parti que nous avions pris, qu'il nous auroit obligez d'aller coucher au village; qu'il falloit que nous fussions chargez de tous les diamants du Royaume de Golconde pour fuir le monde avec tant de précaution. Tout cela ne toucha pas nos Persans; ils ne songeoient qu'à leur Capitation, mais nous en fûmes bien vangez le lendemain, quand on les saisit au colet aux portes de Cars, & qu'on les obligea de payer.

Ils eurent beau ſe renommer du Roy de Perſe, & faire valoir les bons traitemens que les ſujets du Grand Seigneur recevoient dans leurs pays. Les Turcs de Cars ont l'ame dure ; il fallut payer cinq écus par tête, & prendre un billet de *Carach* qui leur tint lieu de quittance, pour ne pas payer une ſeconde fois. Ils furent aſſez ſots de nous propoſer de les indemniſer de ce tribut, parceque c'étoit pour nôtre ſervice qu'on leur faiſoit cette avanie; nous répondîmes que nous n'avions pas mis cette clauſe dans nôtre marché, mais que pourtant nous aurions volontiers donné cet argent s'ils nous avoient fait coucher dans le village & non pas en pleine campagne à la merci des voleurs & des loups.

A la verité nous paſſâmes une cruelle nuit prés de ce ruiſſeau. Elle nous parut encore plus longue aprés la retraite du donneur d'avis; car enfin ce bon homme, voyant que ſa rhetorique ne ſervoit de rien, ſe retira. Nous ne ſçavions s'il étoit venu pour nous reconnoître, & pour avertir ſes amis que nous avions une charge de marchandiſes outre nôtre bagage. Cependant ce qui paroiſſoit marchandiſe n'étoit que nôtre *Recüeil de Plantes ſeches* enfermées dans deux coffres à la Turque. Le donneur d'avis n'avoit pas laiſſé de les ſoupeſer en nous faiſant ſes remontrances & il en avoit admiré la légereté. Pour parler tout naturellement, je crois que nôtre air de pauvreté nous ſauva, car tout nôtre bagage ne valoit pas la peine qu'on auroit priſe de venir du village pour l'enlever. Neanmoins comme les nuits ſont froides en Levant, & que celle-là me paroiſſoit encore plus froide à moi qu'à aucun de la compagnie, parce que mes habits n'étoient pas encore bien ſecs, j'étois dans une étrange perplexité. Le chemin que nous avions à faire juſques à Cars augmentoit mon inquiétude; on ne parloit que de brigands,

& nous n'avions point de lettre pour prendre de l'argent à Cars, en cas qu'on nous eût dépoüillez.

Nous eûmes aussi le chagrin d'être venus à Chout-louc sans voir les ruines d'*Anicavac* ou *Anicagué*, c'est à dire la ville d'*Ani* qui est le nom de je ne sçai quel Roy d'Armenie. Ces ruines sont sur les terres de Perse à demi lieüe du chemin que nous avions tenu; mais nos voituriers ne s'aviserent de nous en parler que lorsque nous fûmes arrivez au gîte. Je ne crois pas qu'il y ait rien de curieux à voir dans ces ruines pour des voyageurs; il n'y a que les débris des villes grecques qui meritent d'être veûs, parce qu'on y trouve toujours quelques restes d'Inscriptions, lesquelles bien souvent sont d'un grand secours pour débroüiller l'ancienne Geographie.

Nous partîmes donc le 17 Aoust à quatre heures du matin, & nous marchâmes jusques à sept heures sans rencontrer ni voleurs, ni honnêtes gens. La clarté du jour nous encouragea, & comme la peur de me noyer m'avoit laissé une incommodité qui m'obligeoit à descendre assez souvent de cheval, je proposai à la compagnie de nous reposer. La campagne étoit agréable, on y étendit la nappe, & les restes de nos provisions y furent consommez. Aprés ce repas nous continuâmes nôtre route dans un pays plat, réjoüissant & bien cultivé. On découvre trois ou quatre villages assez considérables, & l'on sent bien que l'on approche d'une des meilleures villes du pays. Nous trouvâmes des pâturages charmans au pied d'une colline fort agréable & les Bergers, qui n'étoient pas éloignez du grand chemin, avoient la physionomie d'être de bonnes gens.

Nous arrivâmes à Cars sur les quatre heures & nous y séjournâmes jusques au 22 Aoust pour attendre compagnie. Un gros parti de Curdes s'étoit avisé de venir cam-

per

per dans les montagnes à deux journées de Cars, ſur la route d'Erzeron ; & comme nous n'avions plus d'Evêque Armenien qui pût interceder pour nous, nous crûmes qu'il y auroit de l'imprudence de riſquer le paſſage ſans Caravane. En attendant qu'il s'en preſentât quelqu'une, nous vîmes pluſieurs malades avec ſuccés, au moins par rapport à leur ſanté ; car toutes nos viſites ne nous procuroient que quelques plats de fruits, ou quelques pintes de lait. Les environs de Cars ſont propres pour herboriſer, & nous nous promenions en liberté à la faveur des amis que nous nous y étions faits en venant d'Erzeron. L'Aga qui avoit une fiſtule au fondement, quoiqu'il n'euſt reſſenti aucun ſoulagement de nos remedes, vint pourtant nous en remercier & nous proteſta qu'il ne permettroit pas que nous partiſſions ſans bonne eſcorte. Un autre Seigneur que nous avions fort ſoulagé des hemorroïdes dont il étoit cruellement tourmenté, voulut lui-même nous accompagner avec trois ou quatre perſonnes de ſa maiſon juſques à ce qu'il nous crut hors de danger ; tant il eſt vrai qu'il y a d'honnêtes gens par tout, & qu'une boëte de remedes bien choiſis, bien préparez, & donnez à propos, eſt un excellent paſſeport. Il n'y a point de lieu ſur la terre où l'on ne ſe faſſe de bons amis avec le ſecours de la medecine ; le plus grand Juriſconſulte de France paſſeroit pour un perſonnage fort inutile en Aſie, en Affrique, & en Armenie ; les plus profonds & les plus zelez Theologiens n'y feroient pas de grands progrés ſi le Seigneur ne touchoit efficacement le cœur des infidelles : mais comme on fuit la mort par tout pays, on y recherche & on y révere les Medecins. Le plus grand éloge qu'on puiſſe faire des gens de nôtre profeſſion, c'eſt de convenir qu'ils ſont néceſſaires, car le Seigneur n'a établi la medecine que pour le ſoulagement

du genre humain. Je vous prie, Mgr, de me pardonner cette petite digreſſion en faveur de mon meſtier.

Voici la deſcription de quelques belles Plantes qui naiſſent autour de Cars.

*Campanula Orientalis, foliorum crenis amplioribus & criſpis, flore patulo ſubcœruleo.* Coroll. Inſt. Rei Herb. 3.

La racine de cette Plante qui eſt enfoncée dans les fentes des rochers, a prés d'un pied de long, elle eſt groſſe comme le pouce au collet, partagée en pluſieurs têtes aſſez charnuës, diviſées en groſſes fibres aſſez cheveluës, blanches en dedans, mais tirant ſur le jaunâtre vers le cœur. L'écorce en eſt brune & rouſſatre. Les tiges hautes d'un pied & demi ou deux, ſortent en bottes ſept ou huit enſemble, épaiſſes d'environ deux ou trois lignes, fermes, pleines de moëlle blanche, liſſes, vert-pâle, garnies en bas de feüilles aſſez fermes, longues de quatre pouces en comptant leur queüe. Elles ſont aſſez ſemblables à celles de l'*Ortie*, liſſes, vert-gai, crenelées profondément à groſſes crenelures pointuës & inégales, recoupées, friſées, & même partagées vers le bas en quelques pieces menuës & inégales. Ces feüilles diminüent le long de la tige, & perdent tout-a-fait leur queüe vers le haut, où elles reſſemblent aux feüilles de la *Verge dorée*, mais elles conſervent toujours leur friſure. De leurs aiſſelles naiſſent, dés le bas, des fleurs attachées à des pedicules fort courts, évaſées en baſſin de plus d'un pouce de diametre ſur un demi pouce de hauteur, & découpées en cinq parties. Du fond de ce baſſin ſortent autant d'étamines chargées de ſommets jaunes. Le piſtile eſt auſſi long que les fleurs, & terminé par une eſpece d'ancre à trois crampons. Le calice eſt une autre eſpece de baſſin d'environ cinq lignes de haut, vert-pâle, fendu en cinq pointes. Quand cette Plante a eté broutée, comme cela arrive


Campanula Orientalis, foliorum
crenis amplioribus et crispis, flore
patulo, subcœruleo. Coroll. Inst. Rei.
Herbar. 3.



*Ferula Orientalis, Cachryos folio et facie Coroll. Inst. Rei herb. 22.*

ſouvent autour de Cars, elle pouſſe des branches dés le bas. Nous en avons veû des pieds dont les fleurs étoient fort blanches, & d'autres ſur lequel elles étoient bleüatres. Les feüilles ſont d'un gout d'herbe aſſez fort. La racine eſt fort douceatre, les fleurs ſans odeur. Toute la Plante rend un lait aſſez doux, mais qui a l'odeur de l'*Opium*.

*Ferula Orientalis, Cachryos folio & facie.* Coroll. Inſt. Rei Herb. 22.

Sa racine eſt groſſe comme le bras, longue de deux pieds & demi, branchuë, peu cheveluë, blanche, couverte d'une ecorce jaunatre & qui rend du lait de la même couleur. La tige s'éleve juſques à trois pieds, épaiſſe de demi pouce, liſſe, ferme, rougeatre, pleine de moëlle blanche, garnie de feüilles ſemblables à celle du *Fenoüil*, longues d'un pied & demi ou deux, dont la côte ſe diviſe & ſe ſubdiviſe en brins auſſi menus que ceux des feüilles de la *Cachrys, Ferulæ folio, ſemine fungoſo lævi* de Moriſon, à laquelle cette Plante reſſemble ſi fort qu'on ſe tromperoit ſi on n'en voyoit pas les ſemences. Les feüilles qui accompagnent les tiges ſont beaucoup plus courtes & plus éloignées les unes des autres. Elles commencent par une étamine longue de trois pouces, large de deux, liſſe, rouſſatre, terminée par une feüille d'environ deux pouces de long, découpée auſſi menu que les autres. Au-delà de la moitié de la tige, naiſſent pluſieurs branches des aiſſelles des feüilles; ces branches n'ont gueres plus d'un empan de long, & ſoutiennent des ombelles chargées de fleurs jaunes, compoſées depuis cinq juſques à ſept ou huit feüilles, longues de demi ligne. Pour les graines, elles ſont tout-a-fait ſemblables à celles de la *Ferule Ordinaire*, longues d'environ demi pouce ſur deux lignes & demi de large, minces vers les bords,

rouſſatres, légerement rayées ſur le dos, ameres & huileuſes.

*Lychnis Orientalis, Buplevri folio.* Coroll. Inſt. Rei Herb. 24.

La tige de cette Plante eſt haute de trois pieds, épaiſſe de deux lignes, dure, ferme, droite, noüeuſe, liſſe, couverte d'une pouſſiere blanche comme celle qui eſt ſur la tige des *Oeillets,* accompagnée en bas de feüilles longues de quatre pouces ſur quatre lignes de large, vert-de-mer, pointuës, ſemblables à celles du *Bupleurum anguſtifolium, Herbariorum Lob.* relevées d'un côté, car d'ailleurs elles elles ne ſont pas veinées. Celles qui ſont aux premiers nœuds de la tige ſont les plus longues, mais elles n'ont que quatre ou cinq lignes de largeur; les autres deviennent plus étroites; les dernieres reſſemblent à celles des *Oeillets.* De leurs aiſſelles, tout le long de la tige depuis la moitié en haut, naiſſent des branches longues de demi pied, dont les feüilles ſont tres menuës, & ces branches ſoutiennent chacune trois ou quatre fleurs, dont le calice eſt un tuyau long d'un pouce ou de quinze lignes, épais d'une ligne vers le bas, & de deux lignes vers le haut où il eſt découpé en cinq pointes, vert-de-mer & liſſe. Du fond du tuyau ſortent cinq feüilles qui débordent de demi pouce, échancrées en deux parties aſſez arrondies, blanches en deſſus, mais vert-jaunatre en deſſous, relevées chacune de deux appendices blancs qui ſervent à former la couronne de la fleur. Les etamines ſont blanches chargées de ſommets jaunâtres. Le piſtile qui eſt vert-pâle, oblong, ſurmonté de deux houppes blanches, devient un fruit long ſeulement de demi pouce & de trois lignes de diametre, il porte ſur un pedicule de trois lignes de haut. Ce fruit eſt une coque dure, ovale, rouſſatre, qui s'ouvre par la pointe en cinq ou ſix parties, & laiſſe échapper des


Lychnis Orientalis,
Buplevri folio. Coroll.
Inst. Rei Herbar. 24.

femences grifâtres affez femblables à celles de la *Jufquiame*. Toute la Plante eft faveur d'herbe affez mucilagineufe.

Le 23 Aouft nous partîmes de Cars avec une petite Caravane deftinée pour efcorter une voiture d'argent que le *Carachi-Bachi* ou le *Receveur de la Capitation* envoyoit à Erzeron. C'étoient tous gens choifis, bien armez, & déterminez à fe bien battre ; au lieu que les Caravanes des marchands font compofées de gens qui épargnent leur peau, comme l'on dit, & qui aiment mieux être rançonnez que d'en venir aux mains. Tout bien confideré, ce parti leur convient mieux, un marchand gagne toujours beaucoup, quand il fauve fa vie & fes marchandifes pour une poignée d'écus. Nous ne marchâmes que quatre heures ce jour-là, & nous campâmes auprés de *Benechiamet* village dans une affez grande Plaine où nous trouvâmes une nouvelle efcorte de Turcs, gens bien faits & bien réfolus.

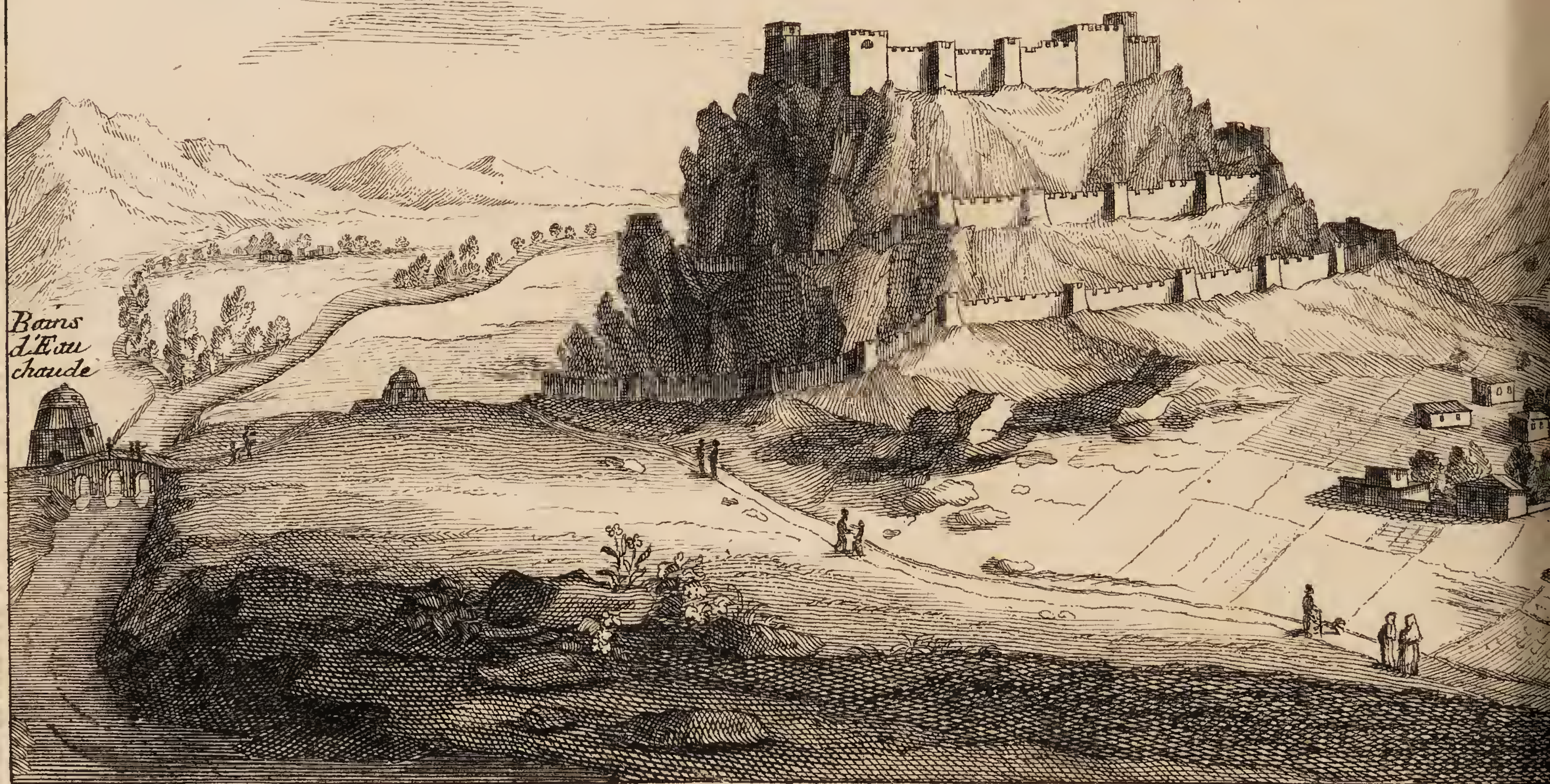
Le 24 Aouft le *Carachi-Bachi* qui avoit un Commandement du Pacha de Cars pour prendre dans les villages de la route autant de gens qu'il jugeroit à propos pour affûrer le tranfport de fon argent, fit venir des montagnes environ trente perfonnes bien armées qui ne laifferent pas de nous faire plaifir, car le bruit couroit que les Curdes vouloient enlever le trefor. Cette nouvelle efcorte fut relevée le lendemain par une autre bande auffi forte. Une Caravane de foixante Turcs ne craint pas deux cens Curdes ; ceux-ci n'ont que des lances, & nos Turcs avoient de bon fufils & des piftolets. On ne partit ce jour-là que fur les neuf heures pour aller coucher à *Kekez* village fitué dans la même Plaine à trois heures de diftance. Nous eûmes une recrüe de fept ou huit perfonnes qui conduifoient du Ris à Erzeron ; mais ce n'étoit pas gens à fortifier nôtre troupe.

On ne fit que quatre lieües le lendemain ; nous marchâmes toute la nuit au clair de la lune par des montagnes dont les défilez ſont dangereux, & où fort peu de gens auroient pû facilement nous arrêter ; mais les tenebres favoriſérent nôtre marche, tandis que les Curdes dormoient à leur aiſe. On ſe repoſa le 26 juſques à neuf heures du matin, & l'on paſſa ſeulement ſur une des plus hautes montagnes du pays couverte de *Pins*, de *Peupliers noirs*, & de *Trembles*. Comme nous apprehendions quelque embuſcade, on détacha des Turcs pour aller reconnoître les paſſages, & ces batteurs d'eſtrade amenérent au *Carachi-Bachi* quatre payſans qui l'aſſeurérent que les voleurs étoient reſtez en arriere, & que nous leurs avions dérobé une grande marche. A cette nouvelle on campa ſur les trois heures aprés midi tout prés d'une petite riviere où nous avions déja campé en allant à Cars, le long de laquelle nous trouvâmes une belle eſpece de *Valeriane*, dont les racines ſont tout-a-fait ſemblables à celles de la *grande Valeriane des Jardins*, auſſi groſſes & auſſi aromatiques. Les feüilles en ſont plus étroites ; mais comme la grande Valeriane ne ſe trouve pas, que je ſache, en campagne, je crois que ce n'eſt autre choſe que celle-ci qui eſt cultivée dans les Jardins depuis quelques ſiécles.

Le 27 Aouſt nous marchâmes prés de ſix heures, & nous retirâmes à *Lavander* village peu conſidérable. Le 28 aprés une route auſſi longue, on arriva aux bains d'*Aſſancalé* bâtis aſſez proprement ſur le bord de l'Araxe, à une petite journée d'Erzeron. Ils ſont chauds & fort frequentez. L'Araxe qui tombe des montagnes où ſont les ſources de l'Euphrate, n'eſt pas conſidérable à Aſſancalé, dont la Plaine eſt plus fertile que celle d'Erzeron & produit de meilleur froment. Généralement parlant tous les bleds ſont bas en Armenie, & la pluſpart ne ſont que qua-

Tom. 2. pag. 382.




ASSAMCALÉ,
veü du côté de Cars.
Bains
d'Eau
chaude

drupler, ſurtout auprés d'Erzeron ; mais auſſi il y en a une ſi grande quantité, qu'elle ſupplée au reſte. Si l'on n'avoit pas la commodité d'arroſer les terres, elles ſeroient preſque ſteriles.

Au milieu de la Plaine d'Aſſancalé s'éleve une roche horriblement eſcarpée, ſur laquelle on a bâti la ville & une forterеſſe qui menace tous les environs, & où l'on apprehende plus la famine que le canon. Il n'y a pas plus de trois cens hommes de garniſon, quoiqu'il en falluſt plus de quinze cens pour la deffendre. Les murailles ſont comme en limaçon tout autour de la roche, flanquées ſur des tours quarrées, dont le canon en empécheroit les approches s'il étoit bien ſervi, car ces tours ne ſont pas plus élevées que les murailles, & paroiſſent comme des plateformes. Les foſſez n'ont gueres plus de deux toiſes de largeur, & encore moins de profondeur, creuſez dans un roc tres dur. Si cette Place étoit ſur la frontiere, on la rendroit imprenable à peu de frais. Les marchandiſes que l'on conduit d'Erzeron à Erivan par Aſſancalé, doivent demi piaſtre par charge, ſoit de cheval ou de chameau, quoique la difference des poids ſoit fort grande. Celles qui viennent d'Erivan à Erzeron ne payent que la moitié des droits. Nos Plantes ſeches ne payoient rien du tout ; les Turcs & les Perſans ne font pas cas de cette marchandiſe, que nous eſtimions pourtant plus que la plus belle ſoye du Levant.

Le chemin d'Aſſancalé à Erzeron eſt fort beau. Nous le fîmes en ſix heures de temps, & nous courûmes le même jour embraſſer Mr *Preſcot* Conſul de la nation Angloiſe, nôtre bon ami, qui avoit bien voulu être le dépoſitaire de nos hardes, de nôtre argent, & de nos Plantes ſeches. Nous allâmes le lendemain rendre nos reſpects au Beglierbey Cuperli nôtre protecteur, qui nous

fit mille queſtions ſur ce que nous avions veû dans nôtre route, & ſur tout touchant la difference que nous trouvions entre la Turquie & la Perſe. Aprés l'avoir remercié de ſa recommendation pour le Pacha de Cars, nous lui contâmes une partie de nos avantures; nous nous loüames fort du bon naturel des Perſans, & du bon accueil qu'ils faiſoient aux Francs. Il nous dit entre autres choſes, que le Patriarche des Trois Egliſes étoit *un bon marchand d'Huile*, faiſant alluſion au procez qu'il a avec le Patriarche Armenien de Jeruſalem, pour le débit de l'Huile ſacrée que l'on employe dans l'adminiſtration des ſacremens parmi les Armeniens.

Nous allâmes viſiter la campagne aprés nous être délaſſez dans la ville, & ne manquâmes pas de parcourir la belle vallée des *40 Moulins* où nous avions laiſſé trop de Plantes rares en fleur, pour oublier d'en aller amaſſer les graines. Nous paſſâmes dans le même deſſein le premier Septembre au *Monaſtere Rouge* des Armeniens, d'où nous montâmes encore vers les ſources de l'Euphrate pour continuer nôtre moiſſon. Les Curdes, graces à Dieu, avoient evacué ces Montagnes, ainſi nôtre ſeconde récolte fut faite avec plus de tranquillité que la premiere. Cette récolte conſiſtoit plus en graines de plantes que nous avions déja veües, qu'en nouvelles découvertes; mais ces graines n'étoient pas le moindre fruit de nôtre voyage. C'eſt par leur moyen que les Plantes d'Armenie ſe ſont répanduës dans le Jardin du Roy, & dans les plus celebres Jardins de l'Europe, aux Intendans deſquels nous en avons communiqué une bonne partie. Nous nous amuſions de cette maniére autour d'Erzeron, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & nous ne laiſſions pas de glaner utilement. Voici la deſcription d'une tres belle eſpece d'*Armoiſe*, dont perſonne, je crois, n'a fait encore aucune


Artemisia Orientalis Tanaceti folio inodora Coroll. Inst. Rei herb. 34.

mention. Elle se trouve dans le Cimetiere des Armeniens, & dans quelques endroits autour de la ville où elle ne fleurit qu'en automne.

La racine de cette plante est longue d'environ un pied, dure, ligneuse, grosse comme le petit doit, garnie de fibres chevelues, blanche en dedans, couverte d'une écorce roussatre. Les tiges naissent en bottes, hautes d'environ deux pieds, droites, fermes, lisses, vert-pâle, rougeatres en quelques endroits, cassantes, accompagnées de feüilles tout-a-fait semblables à celles de la *Tanaisie*, mais insipides & sans odeur ; les plus grandes ont environ trois pouces de long sur deux pouces de largeur, vert-brun, lisses, découpées profondément jusques à la côte, & recoupées à dents tres menuës ; elles diminuent jusques au bout sans changer de figure. De leurs aisselles naissent des branches longues seulement de demi pied, subdivisées en plusieurs brins tous chargez de fleurs fort serrées & relevées en haut ; ce sont des boutons semblables à ceux de l'*Armoise commune*, composez de quelques demi-fleurons fort menus & purpurins, renfermez dans un calice à petites écailles vert-foncé. Chaque fleuron porte sur un embrion de graine, lequel devient une semence tres menuë, roussatre, longue de demi ligne. On ne découvre point de saveur ni d'odeur dans cette Plante ; elle aime la terre grasse, fraiche, humide.

Au Sud-Est d'Erzeron est la vallée de *Caracaia* qui est toute remplie de belles Plantes. Nous y observâmes entre autres choses le vrai *Napel découpé*, comme le represente la figure que Clusius en a donnée. La *Caryophyllata aquatica, nutante flore CB.* n'y est pas rare. Rien ne nous faisoit plus de plaisir que de voir de temps en temps des Plantes des Alpes & des Pyrenées.

En attendant le départ de la Caravane de *Tocat*, dont

nous devions profiter pour aller à Smyrne, nous allions causer dans les Caravanserais pour apprendre des nouvelles. Nous y trouvâmes une troupe de ces gens qui vont chercher les Drogues en Perse & dans le Mogol pour les apporter en Turquie. Ils nous asseûrérent que c'est principalement à *Machat* ville de Perse, où ceux du pays font leurs principaux magasins; mais tout cela ne nous instruisoit gueres, car ceux qui remplissent les magasins, & ceux même qui vont encore plus loin chercher les Drogues sur les lieux & dans les villages où les paysans les apportent de la campagne, ne sont gueres mieux informez. Je ne vois rien de si difficile que de faire une bonne *Histoire des Drogues*, c'est à dire de décrire non seulement tout ce qui compose la matiere medecinale, mais encore de faire la description des Plantes, des Animaux & des Mineraux d'où l'on les tire. Non seulement il faudroit aller en Perse, mais aussi dans le Mogol qui est le plus riche Empire du monde, & où l'on reçoit parfaitement bien les étrangers, sur tout ceux qui sont riches en especes d'or & d'argent. Tout s'y achette argent comptant, & il n'est permis d'en faire sortir que les marchandises, ainsi toutes les monnoyes étrangeres restent dans le pays, où elles sont converties en celles du Prince: mais quelle peine n'auroit-on pas quand on seroit dans ce Royaume, si l'on vouloit s'éclaircir par soi-même de ce qui concerne la connoissance des Drogues! on se trouveroit obligé de se transporter sur les lieux où elles naissent, pour décrire les Plantes qui les produisent; & à combien de maladies ne s'exposeroit-on pas! la vie d'un homme suffiroit à peine pour bien observer celles que l'Asie produit. Il faudroit d'ailleurs parcourir la *Perse*, le *Mogol*, les *Isles de Ceylan*, *Sumatra*, *Ternate*, & je ne sçai combien d'autres contrées où l'on ne trouveroit pas les mêmes facilitez que

chez le Mogol. La ſeule Rhubarbe demanderoit un voyage à la Chine ou en Tartarie. Enſuite il faudroit deſcendre en Arabie, en Egypte, en Ethiopie. Je ne parle pas des Drogues qui ne ſe trouvent qu'en Amerique, & qui ne ſont pas moins pretieuſes que celles que nous fourniſſent les autres parties du monde. En allant en Amerique il faudroit relâcher dans les *Iſles Canaries* pour décrire le *Sang de Dragon.*

Aprés cela je ne ſuis pas ſurpris ſi ceux qui ſe mêlent d'écrire l'Hiſtoire des Drogues, font tant de beveües, & moi le premier. On ne rapporte que des faits incertains & des deſcriptions imparfaites. Il eſt encore plus honteux pour nous de ne pas connoître celles qui ſe préparent en France. Où trouve-t-on des relations exactes du *Vermillon*, du *Tourneſol*, du *Vert-degris*, de *la Poix*, de *la Terebentine*, du *Sapin*, de la *Melize*, de l'*Agaric*, de nos *Vitriols* !

En cauſant dans les Caravanſerais d'Erzeron, nous apprîmes par les Caravaniers de *Wan*, ville de Turquie ſur la frontiere de Perſe à huit journées d'Erzeron, que l'on amaſſoit avec ſoin la terre qui eſt ſur les grands chemins par où paſſent les Caravanes de Chameaux. On leſſive cette terre & l'on en tire tous les ans plus de cent quintaux de Nitre, que l'on débite principalement dans le *Curdiſtan* pour faire de la poudre. On nous aſſeûra que la terre des champs voiſins des chemins de Wan, ne donnoit point de Nitre. Il faut cependant qu'elle contienne quelque choſe de propre à devenir Nitre par le mêlange de l'urine des chameaux.

La poudre à canon ne vaut pas quinze ſols l'oque à Erzeron, auſſi n'eſt-elle bonne que pour charger, il en faut de plus fine pour amorcer. Tout le monde y charge à cartouche, & rien n'eſt mieux imaginé pour tirer prom-

ptement avec nos fuſils, Ceux que Mr *de la Chaumete* vient d'inventer, valent incomparablement mieux, & donnent la ſuperiorité du feu à ceux qui s'en ſervent. On n'a jamais porté les armes au point de perfection où Mr de la Chaumete les a miſes. Les Gibecieres dont on ſe ſert en Levant, ſont compoſées de tuyaux de canne aſſemblez ordinairement à double rang, aſſez ſemblables aux anciennes fluttes de Pan, ou pour me ſervir d'une comparaiſon plus intelligible, aux ſiflets de ces Chaudronniers ambulans qui vont chercher de l'ouvrage de Province en Province. La Gibeciere des Orientaux eſt légere, courbe, & s'accommode aiſément ſur le côté. Ses tuyaux ſont hauts de quatre ou cinq pouces, & couverts d'une peau aſſez propre; chaque tuyau contient ſa charge, & cette charge eſt un tuyau de papier rempli de la quantité de poudre & de plomb neceſſaire pour ti- un coup. Quand on veut charger un fuſil, on tire un de ces tuyaux de la Gibeciere; avec un coup de dent on ouvre le papier du côté où eſt la poudre, on la vuide en même temps dans le canon du fuſil, & on laiſſe couler le plomb qui eſt enfermé dans le reſte du tuyau de papier. La charge eſt faite avec un coup de baguette que l'on donne par deſſus & le même papier, qui renfermoit la poudre & le plomb, ſert de bourre.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.



# LETTRE XX.

## *A Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majeſté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Comme nous écrivions tous les ſoirs, pendant le ſéjour que nous fîmes à Erzeron, ce que nous apprenions pendant la journée en nous entretenant avec les Armeniens & principalement dans le Couvent où nous logions; il ſe trouva à la fin que nos remarques jointes à celles que nous avions faites dans les autres Couvens & ſur nos differentes routes, me fournirent aſſez de matiere pour vous adreſſer une Lettre touchant le genie, les mœurs, la religion, & le commerce de cette Nation. Je vous prie donc, M^gr^, de vouloir agréer le fruit de nos converſations. Des Mœurs, de la Religion, & du Commerce des Armeniens.

Les Armeniens ſont les meilleures gens du monde, honnêtes, polis, pleins de bon ſens & de probité. Je les eſtimerois heureux de ne ſçavoir pas manier les armes, s'il n'étoit néceſſaire, de la maniére dont les hommes ſont faits, de s'en ſervir quelquefois pour éviter leur cruauté. Quoiqu'il en ſoit les Armeniens ne ſe mêlent que de leur commerce, & s'y appliquent avec toute l'attention dont ils ſont capables. Non ſeulement ils ſont les maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beaucoup de part à celui des plus grandes villes de l'Europe. On les voit venir du fond de la Perſe juſqu'à Li-

vourne! Il n'y a pas long-temps qu'ils étoient établis à Marſeille. Combien en trouve-t'on en Hollande & en Angleterre! Ils paſſent chez le Mogol, à Siam, à Java, aux Philippines, & dans tout l'Orient, excepté à la Chine.

Le centre des Marchands Armeniens n'eſt pas en Armenie, mais à *Julfa* celebre fauxbourg d'Hiſpaham, que tous les voyageurs ont décrit. Ce fauxbourg qui merite bien le nom de ville, puiſqu'il renferme plus de trente mille habitans, eſt une Colonie d'Armeniens que le plus grand Roy de Perſe *Cha-Abbas*, premier du nom, établit dabord dans Hiſpaham, & que l'on tranſporta peu de temps aprés au delà de la riviere de *Zenderou*, pour les ſéparer des Mahometans qui les mépriſoient à cauſe de leur religion. On prétend que ce changement ſe fit ſous le petit Cha-Abbas; d'autres aſſeûrent qu'il eſt plus ancien. Il eſt certain du moins que le premier auteur de la Colonie eſt le grand Cha-Abbas contemporain de Henri IV. à qui il envoya le P. Juſte Capucin en qualité d'Ambaſſadeur; mais il n'arriva qu'aprés la mort du Roy. Cha-Abbas travailla efficacement à deux choſes pour le bien de ſon Royaume : il le mit à couvert des inſultes des Turcs, & il l'enrichit beaucoup par l'établiſſement du commerce. Pour empécher les Turcs, que les Perſans appellent *Oſmalins*, de pénétrer avant dans les Etats, il crut qu'il étoit néceſſaire de leur ôter le moyen d'entretenir de grandes armées ſur ſes Frontieres; & comme l'Armenie eſt une des principales, ſur laquelle les Turcs ſe jettoient ordinairement, il la dépeupla autant qu'il le jugea néceſſaire à ſon deſſein. Le ſort tomba ſur la ville de Julfa la plus grande & la plus puiſſante du pays, dont les ruines ſe voyent encore ſur l'Araxe, entre Erivan & Tauris. Les habitans de Julfa eurent ordre de paſſer à Hiſpaham, & depuis ce temps-là, cette ville qu'ils aban-

donnérent s'appelle l'*Ancienne Julfa.* Les peuples de *Nacſivan* & des environs d'Erivan furent diſperſez en differens endroits du Royaume. On aſſeûre que ce Prince fit paſſer plus de vingt mille familles d'Armeniens dans la ſeule Province de *Guilan*, d'où viennent les plus belles ſoyes de Perſe.

Comme Cha-Abbas n'avoit d'autre veûë que d'enrichir ſes Etats, & qu'il étoit convaincu qu'il ne le pouvoit faire que par le commerce; il jetta les yeux ſur la ſoye, comme la marchandiſe la plus pretieuſe, & ſur les Armeniens, comme gens les plus propres pour la débiter; tres-mal ſatisfait d'ailleurs du peu d'application de ſes autres ſujets & de leur peu de genie pour le commerce. La frugalité des Armeniens, leur œconomie, leur bonne foi, leur vigueur pour entreprendre, & pour ſoutenir de grands voyages, lui parurent des talens propres pour ſon deſſein. La Religion Chrétienne qui leur facilitoit la communication avec toutes les nations de l'Europe, lui parut encore une diſpoſition aſſez favorable pour parvenir à ſes fins. En un mot, de laboureurs qu'étoient les Armeniens, il en fit des marchands, & ces marchands ſont devenus les plus celebres commerçans de la Terre.

C'eſt ainſi que ce Prince, dont le génie étoit fort étendu pour les affaires de la guerre & pour la politique, ſçut profiter des talens de ſes peuples & des marchandiſes du crû de ſon Royaume. Pour bien fonder le commerce il confia aux Armeniens de *Julfa la Nouvelle*, une certaine quantité de balles de ſoye pour faire voiturer par Caravanes dans les pays étrangers, & ſur tout en Europe, à condition qu'il les accompagneroient eux-mêmes, & qu'à leur retour ils payeroient les balles au prix qui auroit eté arrêté, avant leur départ, par des perſonnes judicieuſes. Pour les encourager à pouſſer ce commerce, il leur re-

mit tout ce qu'ils pouvoient gagner au delà du prix qui auroit eté fixé. Le ſuccés répondit aux eſperances du Prince & des marchands. Quoique la ſoye ſoit encore aujourd'hui la meilleure marchandiſe de Perſe, elle étoit encore bien plus recherchée dans ce temps-là. Il n'y avoit preſque pas de Meuriers en Europe; par contre l'or & l'argent qui étoient alors fort rares en Perſe, commencérent à y briller par le retour des Caravanes, de même que celles d'aujourd'hui ſont la richeſſe de ce Royaume. Les Armeniens, à leur retour, ſe chargérent auſſi de draps d'Angleterre & de Hollande, de Brocards, de Glaces de Veniſe, de Cochenille, de Montres, & de tout ce qu'ils jugérent propre pour leur pays & pour les Indes. Peut-on voir un plus bel établiſſement ? à combien de Manufactures n'a-t-il pas donné naiſſance en Europe & en Aſie ? Abbas le grand fit changer de face à toute la terre; toutes les marchandiſes d'Orient furent connuës en Occident, & celles d'Occident ſervirent de nouvelle décoration à l'Orient.

Julfa la Nouvelle s'étendit bientôt ſur la riviere de Zenderou. Il parut par la magnificence de ſes Maiſons & par la beauté de ſes Jardins, que les habitans avoient pris le gout des meilleures villes d'Europe. On voit aujourd'hui au centre de la Perſe ce qu'il y a de plus curieux dans les pays où ces marchands ont étendu leurs correſpondances. Le Roy ne s'en mêle plus; les bourgeois de Julfa, par le moyen de leurs procureurs ou agens, ſoutiennent ce grand commerce, & font diſtribuer dans le reſte du monde tout ce qu'il y a de plus curieux en Orient. Ces procureurs ſont des Armeniens qui ſe chargent, moyennant un certain profit, d'accompagner les marchandiſes en Caravane, & de les débiter au plus grand avantage de ceux qui les leur confient.

Ces

Ces Armeniens, ſoit qu'ils travaillent pour eux ou pour les marchands de Julfa, ſont infatigables dans les voyages, & mépriſent les rigueurs des ſaiſons. Nous en avons veû pluſieurs & des plus riches, paſſer de grandes rivieres à pied ayant l'eau juſques au col, pour relever les chevaux qui s'étoient abbatus, & ſauver leurs balles de ſoye ou celles de leurs amis; car les voituriers Turcs ne s'embarraſſent pas des marchandiſes qu'ils conduiſent, & ne répondent de rien. Les Armeniens dans les paſſages des rivieres eſcortent leurs chevaux, & rien n'eſt plus édifiant que de voir avec quelle charité ils ſe ſecourent entre eux & même les autres nations, pendant les Caravanes. Ces bonnes gens ne ſe dérangent guere dans leurs maniéres; toujours égaux, ils fuyent les étrangers qui ſont trop turbulens, autant qu'ils eſtiment ceux qui ſont pacifiques; ils les logent volontiers avec eux & leur donnent à manger avec plaiſir. Quand nous ſoulagions quelqu'un de leurs malades, toute la Caravane nous en remercioit. Lors qu'ils ſont avertis qu'une Caravane doit paſſer, ils vont un jour ou deux au devant de leurs confreres leur porter des rafraichiſſemens, & ſur tout du meilleur vin: non ſeulement ils en offrent aux Francs, mais ils les obligent même par leurs honnêtetez d'en boire à leur ſanté. On les accuſe mal à propos d'aimer trop le vin, il ne nous a jamais paru qu'ils en abuſaſſent; au contraire il faut convenir que de tous les voyageurs, les Armeniens ſont les plus ſobres, les plus œconomes, les moins glorieux. S'ils portent, en ſortant de chez eux, des proviſions pour les plus grands voyages, ils en rapportent ſouvent une bonne partie; il eſt vray que ces proviſions ne leur coûtent rien à voiturer, car ordinairement quand on loüe ſix chameaux, on en donne un ſeptiéme ſur le marché pour porter le bagage, les uſtenciles, les hardes. Les proviſions

dont les Armeniens ſe chargent chez eux, ſont de la farine, du biſcuit, des viandes fumées, du beurre fondu, du vin, de l'eau de vie, des fruits ſecs.

Quand ils ſéjournent dans les villes, ils ſe mettent par chambrées & vivent à peu de frais. Ils ne vont jamais ſans filets; ils peſchent ſur les routes, & ils nous ont fait ſouvent manger d'excellens poiſſons. Ils troquent ſur les chemins des épiceries pour de la viande fraîche, ou pour d'autres denrées qui leur conviennent. En Aſie ils débitent la quinquaillerie de Veniſe, de France, d'Allemagne. Les petits miroirs, les bagues, les colliers, les émaux, les petits couteaux, les ciſeaux, les épingles, les éguilles ſont plus recherchez dans les villages que la bonne monnoye. En Europe ils portent du muſc & des épiceries. Quelques fatigues qu'ils ayent, ils obſervent les jeûnes de l'Egliſe comme s'ils étoient en repos dans un bonne ville, & ne connoiſſent pas de diſpenſes, même pendant leurs maladies. La ſeule choſe qu'on peut reprocher aux Armeniens, en fait de commerce, c'eſt que lorſque leurs affaires tournent mal dans les pays étrangers où ils négocient, ils ne retournent plus chez eux; ils ont beau dire que c'eſt parce qu'ils n'ont pas le front de ſe montrer aprés une banqueroute, cependant leurs creanciers n'en ſçauroient tirer aucune raiſon; mais d'un autre côté il faut leur rendre juſtice, les banqueroutes ſont tres rares parmi eux.

Les Marchands de Julfa ont fait un Traité avec le Grand Duc de Moſcovie pour faire paſſer dans ſes Etats toutes les marchandiſes qu'ils trouveront à propos, & pour cela il n'eſt permis à aucun Marchand d'Europe, de quelque nation qu'il ſoit, d'avancer plus avant qu'à *Aſtracan* ville puiſſante que les Moſcovites poſſedent depuis l'an 1554. Elle eſt ſituée au delà de la mer Caſpienne ſur les frontieres de l'Aſie & de l'Europe. Le Grand Duc

favoriſe autant qu'il peut ce commerce; ceux de Julfa payent la doüanne de tout ce qu'ils font entrer en Moſcovie, mais ils ne payent rien des marchandiſes qu'ils font paſſer de Moſcovie en Perſe. Voici le chemin qu'ils tiennent pour aller & venir. D'Hiſpaham ils font porter leurs marchandiſes à Tauris, à Schamakée & à Noſava Port ſur la mer Caſpienne à trois journées de Schamakée. On embarque à Noſava la ſoye & les autres marchandiſes de Perſe & du Mogol pour les faire paſſer à Aſtracan. D'Aſtracan on les tranſporte par terre à Moſcou, & delà à Archangel qui eſt le dernier Port de Moſcovie ſur l'Ocean ſeptentrional. Les Anglois & les Hollandois y font un grand commerce; on y embarque les marchandiſes pour Stokolm, & delà par le Détroit d'Elſeneur on les fait paſſer en Hollande & en Angleterre.

Friderie Duc de Holſtein, comme dit Olearius, fit bâtir la ville de *Fridericſtad* dans le Duché de Holſtein, pour y êtablir un commerce de ſoye plus conſidérable que tous ceux qui ſe font en Europe. Pour cet effet il réſolut d'entretenir correſpondance avec le Roy de Perſe afin d'en faciliter le tranſport par terre; mais cela ne ſe pouvant faire ſans la permiſſion du grand Duc de Moſcovie, il jugea à propos en l'année 1633. de lui envoyer une Ambaſſade ſolemnelle, à laquelle il nomma *Cruſius* l'un de ſes Conſeillers d'Etat, & *Brugman* Marchand d'Hambourg; ce dernier par ſon mauvais procedé joint aux dangers qu'il y avoit à eſſuyer en paſſant chez les Tartares du Dageſthan, fut cauſe que l'établiſſement des ſoyes échoüa; convaincu enſuite de malverſations, il fut condamné à mort & executé à Gottorp le 5. May 1640. Les Hollandois qui ont voulu depuis ce temps-là ſe rendre les maîtres des ſoyes de Perſe qui viennent à Aſtracan, ſont obligez d'en prendre une certaine quantité tous les

ans, ce qui fait qu'ils gagnent peu ſur cette marchandiſe, parce que les Armeniens leur font prendre la bonne & la mauvaiſe ſans diſtinction. Mr Preſcot nous aſſeûra que les Anglois chargeoient beaucoup de marchandiſes d'Aſie à Archangel, & qu'ils y trouvoient les meilleurs *Caviars* qu'on puiſſe manger. Celui que l'on vend en Turquie vient de la mer Noire; il eſt mal-propre & enfermé dans des outres : aucontraire le Caviar de la mer Caſpienne eſt fait avec beaucoup de ſoin, & on l'enquaiſſe proprement. Nous mangeâmes chez Mr Preſcot des œufs d'Eſturgeons qui avoient eté ſalez aux environs de la mer Caſpienne, & des Caviars ſalez dans les mêmes endroits, leſquels nous trouvâmes excellens; les Sauciſſons faits à Marſeille ne ſont pas meilleurs.

Nous ne pouvions nous empécher de rire dans les Caravanſerais d'Erzeron, en voyant faire les marchez parmi les Armeniens. On commence, de même que chez les Turcs, à mettre de l'argent ſur la table : aprés cela on chicane autant qu'on peut, en ajoutant une piece ſur l'autre; cette chicane ne ſe fait pas ſans bruit. Nous croyions, à les entendre parler, qu'ils étoient prêts à ſe couper la gorge, mais il ne s'agit de rien moins entre eux. Aprés s'être pouſſez & repouſſez avec violence, les Courretiers ou Entremetteurs du marché, ſerrent avec tant de force les mains de celui qui veut vendre, qu'ils le font crier & ne le quittent pas qu'il n'ait conſenti que l'acheteur ne payera qu'une certaine ſomme; enſuite chacun rit de ſon côté. Ils prétendent, avec raiſon, que la veüe de l'argent fait plutôt conclurre les marchez.

A l'égard de la Religion, tout le monde ſçait que les Armeniens ſont Chrétiens, & ce ſeroient de tres bons Chrétiens ſans le ſchiſme qui les ſépare de nous. On les accuſe d'être Eutychiens, c'eſt à dire de ne reconnoître

qu'une nature en Jeſus-Chriſt, ou pour mieux dire deux natures ſi bien confonduës, que quoiqu'ils admettent les proprietez de chacune en particulier, ils ne veulent pourtant entendre parler que d'une ſeule nature. Leurs plus habiles Evêques prétendent ſe laver de cette hereſie, & ſoutiennent que toute l'erreur vient de la diſette de leur langue, laquelle manquant de termes propres, fait qu'ils confondent ſouvent le mot de nature, avec celui de perſonne. Lorſqu'ils parlent de l'*Union hypoſtatique*, ils croyent la prouver aſſez en confeſſant que Jeſus-Chriſt dans l'Incarnation eſt Dieu parfait & homme parfait, ſans mêlange, ſans changement, & ſans confuſion. La verité eſt qu'ils ne s'expliquent pas tous également, & que la pluſpart ont grande vénération pour deux fameux Eutychiens *Dioſcore* & *Barſuma*. Quand on leur reproche qu'ils excommuniérent les Peres du Concile de Calcedoine pour avoir condamné les premiers de ces heretiques; ils avoüent que quoiqu'il paroiſſe ridicule d'excommunier les morts, la coûtume s'en étoit introduite parmi eux pour ſe vanger des Grecs, qui dans toutes leurs fêtes excommunient l'Egliſe Armenienne; que pour eux ils n'avoient pas deſſein d'excommunier précisément les Peres du Concile de Calcedoine qui avoient condamné Dioſcore Patriarche d'Alexandrie ſans trop examiner ſes raiſons; mais que leur intention étoit d'excommunier les Evêques Grecs d'aujourd'hui, comme ſucceſſeurs des Prelats de la plus fameuſe aſſemblée qui ſe ſoit jamais tenüe en Grece; que les Peres Grecs avoient fait une grande injuſtice à Dioſcore de confondre ſes ſentimens avec ceux d'Eutyches, puiſque Dioſcore avoit toujours ſoutenu que le Verbe Incarné étoit Dieu parfait & homme parfait. La ſource de l'inimitié irréconciliable des Armeniens & des Grecs vient depuis ce Concile; & cette ini-

mitié est si grande, que si un Grec entre dans une Eglise Armenienne, ou un Armenien dans une Eglise Grecque, les uns & les autres la croyent profanée & la bénissent de nouveau.

Quand on veut approfondir leurs croyances, on trouve qu'il y a bien des articles de schime qu'il ne faut pas attribuer à l'Eglise Armenienne, mais à des particuliers; par exemple il n'est pas vray qu'ils excommunient trois fois l'année l'Eglise Latine; les bonnes gens n'y pensent pas, & l'on ne trouve point cette pratique dans leurs Rituels, quoiqu'il ne soit que trop vray que certains phrenétiques Evêques ou *Vertabieds* déclarez contre l'Eglise Latine, l'ayent pratiqué ou le pratiquent encore; car dans une Eglise mal reglée, souvent chacun fait comme il l'entend. Le Patriarche *Ozuietsi* ennemi juré des Latins, a peut-être ajouté à cette excommunication le nom du Pape saint Leon, parce qu'il avoit confirmé la condamnation de Dioscore. Quelque estime qu'ils ayent pour le grand Docteur *Altenasi*, ce seroit leur faire tort que d'attribuer à toute l'Eglise Armenienne les injures que ce fanatique à vomi contre l'Eglise Romaine.

Il n'y a que les plus sots ou les plus ignorans des Armeniens qui croyent le petit Evangile. Ce petit Evangile est un livre rempli de fables & d'extravagances touchant l'enfance de Nôtre Seigneur; par exemple que *la Vierge en étant enceinte, Salomé sa sœur l'accusa de s'être abandonnée à quelqu'un; la Vierge luy dit alors qu'elle n'avoit qu'à mettre la main sur son ventre, & qu'elle connoîtroit bien le fruit qu'elle portoit. Salomé y ayant appliqué sa main, il en sortit un feu qui la consuma jusqu'à la moitié du bras. Elle reconnut sa faute & retira sa main & son bras parfaitement gueris, aprés les avoir appliquez sur le même endroit par ordre de la Vierge.* Ils

prétendent que *le Fils de Dieu se seroit fait tort de passer par le sein d'une femme, qu'il n'en fit que le semblant, & que les Juifs firent mettre quelqu'un à sa place ;* ils ont tiré des Mahometans cette derniere réverie. Ils disent aussi que *Jesus-Christ étant à l'école pour apprendre l'Armenien, ne voulut jamais prononcer la premiere lettre de leur alphabet, que le maître ne lui eût dit la raison pourquoi elle répresente une M renversée ;* ce bon homme qui ne connoissoit pas l'Enfant Jesus, lui donna un soufflet. *Hé bien*, dit Jesus sans s'émouvoir, *puisque vous ne le sçavez pas je vais vous l'apprendre, cette lettre répresente la Trinité par ses trois jambes.* Le maître d'école admira sa science & le rendit à sa mere, avoüant qu'il étoit plus habile que lui. Mr Thevenot qui rapporte aussi ce conte, asseûre qu'il y a un manuscrit Armenien dans la Bibliotheque du Roy où l'histoire & les inventeurs de leurs caracteres sont expliquez, mais il n'en fait remonter l'invention qu'à environ 400 ans ; ils se servoient auparavant de caracteres Grecs.

Les Armeniens content que *Jesus-Christ étant à la chasse avec saint Barthelemy & saint Thadée, il tua cinq perdrix le long de l'Aras, & qu'une infinité de monde vint autour de lui pour l'entendre prêcher, mais que la nuit étant survenuë, les deux Apôtres l'avertirent qu'il falloit renvoyer ces gens.* Jesus leur répondit; qu'*aprés avoir donné à leurs ames la pâture necessaire il falloit prendre soin de leurs corps, & que pour cela ils n'avoient qu'à faire boüillir les cinq perdrix avec une oque de ris.* Tout le monde en fut rassasié, & comme il ne faisoit pas clair, chacun crût qu'on lui avoit servi une perdrix entiere. Le Roy d'Armenie qui aimoit fort la chasse en fut tres fâché, & ordonna qu'on fist mourir les Apôtres & leur Maître. Jesus se sauva dans l'Arche sur les hauteurs du Mont

Macis ; mais ſaint Barthelemy & ſaint Thadée payérent pour lui.

La plus plaiſante hiſtoire qu'ils racontent, eſt celle de Judas : *ce malheureux, à ce qu'ils diſent, ſe repentant d'avoir trahi ſon Maître, crut qu'il n'y avoit pas de meilleur expédient pour ſauver ſon ame, que de ſe pendre & d'aller aux Limbes où il ſçavoit bien que Jeſus Chriſt devoit deſcendre pour délivrer les ames ; mais le diable qui le vouloit mener en enfer lui joüa un tour de ſon mêtier ; il le ſoutint par les pieds, tout pendu qu'il étoit, juſqu'à ce que Jeſus-Chriſt eût fait ſa viſite dans les Limbes, aprés quoi il le laiſſa cheoir & l'entraîna à tous les diables.* Les Georgiens font mille contes auſſi ridicules, tirez de leur petit Evangile. Je crois que ces deux ouvrages ſont fabriquez de la même main.

Quoique les Armeniens ne veuillent pas entendre parler du Purgatoire, ils ne laiſſent pas de prier ſur les tombeaux, & de faire dire des Meſſes pour les morts ; c'eſt peut-être l'avarice de leurs Prêtres qui, ayant aboli leurs dogmes, ont fait continüer l'uſage d'une choſe tres lucrative. Selon la pluſpart de ces Prêtres, il n'y a préſentement ni paradis ni enfer ; ils croyent que l'enfer fut détruit aprés que Jeſus-Chriſt en eut enlevé les ames des Saints, auſſi-bien que celles des damnez. Par rapport à la création des ames, ils ſont du ſentiment d'Origene, ſans ſçavoir qu'il y ait eû un Origene dans le monde ; car ils s'imaginent que toutes les ames ont eté creées au commencement du monde. Il y a des Millenaires parmi eux ſans connoître Papias ni S^t. Irenée. Ils croyent qu'aprés le Jugement univerſel, Jeſus-Chriſt reſtera pendant mille ans ſur la terre avec les prédeſtinez pour les faire joüir de la beatitude. La pluſpart des Docteurs Armeniens ſont pourtant du ſentiment, que les ames attendent le Jugement

ment univerſel dans un endroit qu'ils placent entre le Ciel & la Terre, où elles ſe flattent de joüir un jour de la gloire, quoiqu'elles ſoient dans la crainte d'être condamnées à un ſupplice eternel.

Saint Nicon qui étoit de la petite Armenie, & qui avoit paſſé quelques années de ſa vie à faire des Miſſions dans la grande Armenie pendant le x. ſiécle, nous a laiſſé un Traité en Grec touchant *les Erreurs des Armeniens*; l'original eſt dans la Bibliotheque du Roy, & M[r] Cottelier en a donné une verſion Latine. S. Nicon rapporte des choſes fort ſingulieres ſur la croyance de ces peuples, & ne les accuſe pas ſeulement d'être diſciples d'Eutyches, de Dioſcore, de Pierre l'Armenien, & de Mantacunez, mais auſſi d'être dans l'hereſie des Monothelites. Il raconte quelques-unes des fables qui ſont encore partie de leur petit Evangile.

Cependant ces peuples ont des grandes graces à rendre au Seigneur qui leur envoya deux de ſes Apôtres peu de temps aprés ſa Paſſion. Baronius aſſeûre que S. Barthelemy & S. Thadée ſouffrirent le martyre en Armenie 44 ans aprés la mort de Jeſus-Chriſt, en récompenſe de la foy qu'ils y avoient annoncée. Malheureuſement elle n'y fiſt pas de grands progrés, car Euſebe nous apprend qu'un ſaint Evêque appellé *Meruzane* y ſema le bon grain ſous l'Empire de Dece, & Dieu répandit tant de benedictions ſur ces peuples, qu'on ne voyoit que des Chrétiens parmi eux ſous Diocletien. Maximien ſe mit en teſte de les détruire, mais les Armeniens prirent les armes pour la défenſe de leur foy; & ce fut, comme dit Euſebe, la premiere guerre qu'on eût entrepriſe pour la religion. Enfin Dieu acheva d'ouvrir les yeux à ces peuples par le miniſtere de S. Gregoire l'*Illuminateur* Armenien de naiſſance, mais élevé à Ceſarée en Cappadoce

ou de leur faire changer de religion faute de payement de la Capitation. Ce Patriarche eſt vêtu auſſi ſimplement que les autres Prêtres ; il vit tres frugalement & n'a qu'un petit nombre de domeſtiques, mais c'eſt un Prelat des plus conſidérables du monde par l'authorité qu'il a ſur ſa nation, laquelle tremble ſous lui à la moindre menace d'excommunication. On aſſeûre qu'il y a quatre-vingt mille villages qui le reconnoiſſent. Pour ſe maintenir en place, combien ne donne-t-il pas au Gouverneur d'Erivan & aux puiſſances de la Cour ! Il faut être bien eſclave de l'ambition pour acheter de ſemblables poſtes.

C'étoit autrefois le ſeul Patriarche parmi les Armeniens qui eût le pouvoir de faire le *St. Chreſme* ou *Mieron*, du Grec *Myron*, compoſition liquide ou huile parfumée. Il en fourniſſoit tous les Etats de Perſe & de Turquie ; les Grecs même l'achetoient avec vénération, & l'on diſoit communément que des Trois Egliſes il ſortoit une fontaine d'huile ſacrée, laquelle arroſoit tout l'Orient. Le Patriarche l'envoyoit aux Archevêques & aux Evêques Armeniens, pour le répandre & pour l'employer dans le Baptême & dans l'Extrême-Onction : mais depuis plus de 40 ans Jacob *Vertabiet* & Evêque Armenien qui faiſoit ſa réſidence à Jeruſalem, s'aviſa de s'ériger en Patriarche ſous le bon plaiſir du grand Viſir, & refuſa de prendre le *Mieron* du Patriarche des Trois Egliſes. Comme l'huile eſt à bon marché dans la Paleſtine, & que cette liqueur ne ſe corrompt pas, il en fit plus qu'il n'en falloit pour oindre, pendant pluſieurs années, tous les Armeniens qui ſont en Turquie. Voilà le ſujet d'un grand Schiſme parmi eux. Les Patriarches s'excommuniérent réciproquement ; celui des Trois Egliſes forma un grand procés à la Porte contre celui de Jeruſalem. Les Turcs qui ſont trop habiles pour vouloir décider la queſtion, ſe

contentent de recevoir les preſens que leur font les Parties à meſure qu'elles reviennent à la charge : en attendant chacun débite ſon huile comme il peut.

Ils la préparent depuis les Veſpres du Dimanche des Rameaux, juſques à la Meſſe du Jeudi Saint, laquelle ce jour là ſe celebre ſur le grand vaiſſeau où l'on conſerve cette liqueur. On n'employe ni bois ni charbon ordinaire pour faire boüillir la chaudiere où on la prépare, & cette chaudiere eſt plus grande que la marmite des Invalides. On la fait boüillir avec des bois benits, & même avec tout ce qui a ſervi aux Egliſes, vieilles images, ornemens uſez, livres déchirez & trop gras ; tout eſt reſervé pour cette céremonie. Ce feu ne doit pas ſentir trop bon ; mais l'huile eſt parfumée par des herbes & par des drogues odoriferantes que l'on y mêle. Ce ne ſont pas de petits clercs qui travaillent à cette merveilleuſe compoſition ; c'eſt le Patriarche lui-même, vêtu pontificalement & aſſiſté au moins de trois Prelats en habits Pontificaux, qui récitent tous enſemble des priéres pendant toute la céremonie. Le peuple en eſt plus frappé que de la préſence réelle de Jeſus-Chriſt ; tant il vrai que les hommes ne ſont ſuſceptibles que des choſes ſenſibles !

Il n'y a rien à dire en particulier des Archevêques & des Evêques Armeniens, ſi ce n'eſt qu'il y en a pluſieurs qui ſont ſans Dioceſe & qui logent dans des Monaſteres dont ils ſont Abbez. Tous ces Prelats ſont ſubordonnez au Patriarche, comme dans les autres Egliſes chrétiennes. Il ſeroit à ſouhaiter ſeulement qu'ils s'acquitaſſent de leurs devoirs ; mais ils n'ont aucun zéle & ſont plongez dans une ignorance pitoyable ; auſſi les conſidere-t-on bien ſouvent moins que les Vertabiets. Quelquefois ils ſont Evêques & Vertabiets tout enſemble, c'eſt à dire Evêques & Docteurs. Ces Vertabiets qui font tant de bruit pami les

Armeniens, ne ſont pas véritablement de grands Docteurs; mais ce ſont les plus habiles gens du pays, ou du moins ils paſſent pour tels. Pour être receû à ce degré ſi eminent il ne faut pas avoir étudié la Theologie pendant longues années; il ſuffit de ſçavoir la langue Armenienne litterale, & d'apprendre par cœur quelque ſermon de leur grand Maître *Gregoire Atenaſi*, dont toute l'éloquence brilloit dans les blaſphémes qu'il vomiſſoit contre l'Egliſe Romaine. La Langue litterale eſt chez eux la Langue des ſçavans, & l'on prétend qu'elle n'a aucun rapport avec les autres Langues Orientales; c'eſt ce qui la rend ſi difficile. On aſſeûre qu'elle eſt fort expreſſive & enrichie de tous les termes de la religion, des ſciences & des arts, ce qui montre que les Armeniens étoient autrefois bien plus habiles qu'ils ne ſont aujourd'hui. Enfin c'eſt un grand merite chez eux d'entendre cette langue; elle ne ſe trouve que dans leurs meilleurs manuſcrits. Les Vertabiets ſont ſacrez, mais ils diſent rarement la Meſſe, & ſont proprement deſtinez pour la predication. Leurs ſermons roulent ſur des paraboles mal imaginées, ſur des paſſages de l'Ecriture mal entendus & mal expliquez, & ſur quelques hiſtoires vrayes ou fauſſes qu'ils ſçavent par tradition; cependant ils les prononcent avec beaucoup de gravité, & ces diſcours leurs donnent preſque autant d'authorité qu'au Patriarche: ils uſurpent ſur tout celle d'excommunier. Aprés s'être exercez dans quelques villages, un ancien Vertabiet les reçoit Docteurs avec beaucoup de céremonies, & leur met entre les mains le bâton paſtoral. La céremonie ne ſe paſſe pas ſans Simonie, car le degré de Docteur étant regardé parmi eux comme un Ordre ſacré, ils ne font aucun ſcrupule de le vendre de même que les autres Ordres. Ces Docteurs ont le privilege d'être aſſis en prêchant & de tenir le bâ-

ton paſtoral ; au lieu que les Evêques qui ne ſont pas Docteurs prêchent debout. Les Vertabiets vivent de la quête que l'on fait pour eux aprés le ſermon, & cette quête eſt conſidérable, ſur tout dans les lieux où les Caravanes ſe repoſent. Ces Predicateurs gardent le celibat & jeûnent fort rigoureuſement les trois quarts de l'année, car ils ne mangent alors ni œufs, ni poiſſon, ni laitage. Quoiqu'ils parlent dans leurs ſermons, moitié langue litterale & moitié langue vulgaire, ils ne laiſſent pas ſouvent de prêcher en langue vulgaire pour mieux ſe faire entendre : mais la Meſſe, le chant de l'Egliſe, la vie des Saints, les paroles dont on ſe ſert pour l'adminiſtration des Sacremens, ſont en langue litterale.

Les Curez & les Prêtres Seculiers ſe marient de même que les Papas Grecs, & ne ſçauroient paſſer à de ſecondes noces ; auſſi choiſiſſent-ils des filles dont le teint promette une longue vie & une forte ſanté. Ils travaillent tous à quelque mêtier pour gagner leur vie & pour entretenir leur famille, & cela les occupe ſi fort qu'à peine ſçavent-ils faire les fonctions Eccleſiaſtiques. Pour approcher de l'autel plus purement, ils ſont obligez de coucher dans l'Egliſe la veille des jours qu'ils doivent celebrer.

Les Religieux Armeniens ſont ou Schiſmatiques ou Catholiques. Les Schiſmatiques ſuivent la Regle de Saint Baſile ; les Catholiques celle de Saint Dominique. Leur Provincial eſt nommé par le Géneral des Dominicains qui ſe tient à Rome. Environ l'an 1320 le P. *Barthelemy* Dominicain réunit beaucoup d'Armeniens à l'Egliſe Romaine que le Pape Jean XXII. gouvernoit alors, & ce grand Miſſionnaire y établit pluſieurs Couvents de ſon Ordre ; il y en a encore quelques-uns dans la Province de *Nacſivan* entre Tauris & Erivan. Mr Tavernier en a compté

jusques à dix, autour de la ville de Nacsivan & de l'ancienne Julfa qui n'en est qu'à une journée; tous ces Monasteres sont gouvernez par des Dominicains Armeniens. Pour former de bons sujets on envoye de temps en temps à Rome de jeunes enfans de cette nation que l'on éleve dans les Sciences & dans l'esprit de l'Ordre de Saint Dominique. Chaque Monastere est dans un bourg, & l'on compte dans ce quartier-là environ six mille Catholiques. Leur Archevêque, qui prend le titre de Patriarche, va se faire confirmer à Rome aprés son élection & l'on suit dans son Diocese le Rite Romain en toutes choses, excepté la Messe & l'Office que l'on chante en Armenien afin que le peuple l'entende. Ce petit troupeau vit saintement, il est bien instruit & il n'y a pas de meilleurs Chrétiens dans tout l'Orient.

Les Armeniens Schismatiques sont assez à plaindre, ils jeûnent comme les Religieux de la Trappe, & tout cela ne leur servira de rien s'ils ne se rangent du bon parti. Ils font maigre deux jours de la semaine, le mercredi & le vendredi, & ils ne mangent ni poisson, ni œufs, ni huile, ni laitage. Les carêmes des Grecs sont des temps de bonne chere, en comparaison de ceux des Armeniens; outre leur longueur extraordinaire, il ne leur est permis dans ce temps-là que de manger des racines, & même il leur est deffendu d'en manger autant qu'il faut pour satisfaire leur appetit. L'usage des coquillages, de l'huile, du vin leur est interdit, excepté le Samedi Saint; ils reprennent ce jour-là le beurre, le fromage & les œufs. Le jour de Pasques ils mangent de la viande, mais seulement de celle dont on a tué les animaux ce jour-là, & non pas les jours précedens. Pendant le grand carême ils ne mangent du poisson & n'entendent la Messe que le Dimanche. Elle se dit à midi, & ils la nomment la *Messe*

*basse*,

*basse*, parce que l'on tire un grand rideau devant l'autel & que le Prêtre, que l'on ne voit pas, ne prononce tout haut que l'*Evangile* & le *Credo.* Les fidelles ne communient que le Jeudi Saint à la Messe qui ne se dit qu'à midi ; mais celle du Samedi Saint se celebre à cinq ou six heures du soir, & l'on y donne aussi la communion. Ensuite l'on rompt le carême, comme l'on vient de dire, en mangeant du poisson, du beurre ou de l'huile. Outre le grand carême, ils en ont quatre autres de huit jours chacun pendant le reste de l'année ; ils sont instituez pour se préparer aux quatre grandes fêtes de *Noël*, de l'*Ascension*, de l'*Annonciation*, & de *Saint George.* Ces carêmes sont aussi rigoureux que le grand, il ne faut parler pourlors, ni d'œufs, ni de poisson, pas même d'huile ou de beurre ; il y en a qui ne prennent aucune nourriture pendant trois jours de suite.

Les Armeniens ont sept Sacremens comme nous ; le *Baptême*, la *Confirmation*, la *Penitence*, l'*Eucharistie*, l'*Extrême-Onction*, l'*Ordre* & le *Mariage.*

Le Baptême chez eux se fait par immersion comme chez les Gecs, & le Prêtre prononce les mêmes paroles, *Je te baptise au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit ;* il plonge trois fois l'enfant dans l'eau en memoire de la sainte Trinité. Quoique nos Missionnaires les ayent desabusez de répeter les mêmes paroles à chaque immersion, il y a encore beaucoup de Prêtres qui le font par pure ignorance. Pendant que le Curé récite quelques priéres de son Rituel, il fait un cordon, moitié de coton blanc, & moitié de soye rouge, dont il a lui-même tordu les fils séparément. Aprés l'avoir passé au col de l'enfant, il fait les onctions avec le S^t Chrême, au front, au menton, à l'estomac, aux aisselles, aux mains & aux pieds, en faisant le signe de la croix sur chacune de ces parties. La cére-

monie du cordon ſe fait, diſent-ils, en memoire du ſang & de l'eau qui ſortirent du côté de Jeſus-Chriſt lorſqu'il receut le coup de Lance ſur la Croix. On ne baptiſe que le Dimanche, à moins que l'enfant ne ſoit en danger de mort, & le Prêtre impoſe toujours le nom du Saint du jour, ou de celui duquel on doit faire la fête le lendemain, ſuppoſé qu'il n'y ait point de Saint particulier le jour du baptême. La Sage-femme porte l'enfant à l'Egliſe, mais c'eſt le Parrain qui le rapporte chez la mere au ſon des tambours, des trompettes, & des autres inſtrumens du pays. La mere ſe proſterne pour recevoir ſon enfant, & le Parrain dans ce temps-là baiſe le deſſus de la tête de la mere ; enſuite on ſe met à table avec les parens, les amis, & le Clergé. Il faut que le Clergé ſoit de la fête, parce que les Armeniens croyent qu'il n'y a que les Prêtres qui puiſſent baptiſer valablement dans quelque rencontre que ce ſoit. J'ai même oüi dire qu'il y avoit des Prêtres qui baptiſoient les enfans morts, & je n'ai pas de peine à le croire, puiſqu'ils ne donnent l'Extrême-Onction qu'aux trépaſſez.

Les Baptêmes qui ſe font le jour de Noël ſont les plus magnifiques, & l'on renvoye à ce jour-là les enfans dont la ſanté permet qu'on differe la céremonie. Les fêtes les plus célebres ſe font principalement dans les lieux où il y a quelque étang ou quelque riviere. On dreſſe pour cela un petit autel ſur un bateau tout couvert de beaux tapis ; le Clergé s'y rend dés que le ſoleil ſe leve, accompagné des parens, des amis & des voiſins pour qui l'on prépare des bateaux ornez de même. Quelque rude que ſoit la ſaiſon, aprés les priéres ordinaires, le Prêtre plonge l'enfant trois fois dans l'eau, & lui fait les onctions. Les peres n'en ſont pas quittes à bon marché, car la fête ſe paſſe en feſtins & en préſens ; auſſi y a-t-il beaucoup de



Prêtres Armeniens en habits Sacerdotaux.

peres qui n'attendent pas la fête de Noël, & qui ſuppoſent que leur enfant eſt mourant. En effet quelle folie de s'incommoder ſans néceſſité ! Les Gouverneurs des Provinces s'y trouvent ſouvent, le Roy même vient quelquefois à Julfa pour voir ces ſortes de fêtes : Il faut alors faire beaucoup de préſens, outre les feſtins & les colations. Les femmes accouchées ne vont à l'Egliſe que 40 jours aprés leur accouchement ; elles obervent pluſieurs ſuperſtitions judaïques.

Il paroît par ce que l'on vient de dire, que les Armeniens conférent deux Sacremens à la fois, le Baptême & la Confirmation, puiſqu'ils donnent *le Saint Chrême* aux enfans. Ils croyent que tous les Prêtres peuvent adminiſtrer ce Sacrement, mais ils ſont perſuadez qu'il n'y a que le Patriarche qui puiſſe benir le Saint Chrême.

Pour la Communion, les Prêtres donnent aux fidelles un morceau de l'Hoſtie conſacrée, & trempée dans le vin conſacré ; mais il eſt ſcandaleux qu'ils communient les enfans à l'âge de deux ou trois mois entre les bras de leurs meres, parce qu'ils rejettent le plus ſouvent les eſpeces conſacrées. Les Prêtres Armeniens conſacrent avec du pain ſans levain, & font eux-mêmes les hoſties la veille du jour qu'ils doivent conſacrer ; elles ſont ſemblables aux nôtres, ſi ce n'eſt qu'elles ont trois ou quatre fois plus d'épaiſſeur. Avant que de commencer la Meſſe, le Prêtre prend ſoin de mettre l'hoſtie ſur une patene, & le vin tout pur dans un calice. Jeſus-Chriſt, diſent-ils, fit la Cene avec le vin, & réſerva l'eau pour le Baptême. Le Prêtre couvre les eſpeces d'un grand voile & les enferme dans une armoire prés de l'autel du côté de l'Evangile. A l'Offertoire il va prendre le calice & la patene en céremonie, c'eſt à dire ſuivi des Diacres & des Souſdiacres, dont quelques-uns portent des flambeaux, & les autres des plaques de cui-

vre attachées à des bâtons aſſez longs, & garnies de clochettes qu'ils font rouler d'une maniére aſſez harmonieuſe. Le Prêtre précedé des encenſoirs & au milieu des flambeaux & de ces inſtrumens de muſique, porte les eſpeces en proceſſion autour du ſanctuaire. C'eſt alors que le peuple mal inſtruit ſe proſterne & adore les eſpeces non conſacrées. Le Clergé encore plus coupable chante à genoux un Cantique qui commence, *le Corps du Seigneur eſt preſent devant nous.* Il ſemble que les Armeniens ayent pris cette abominable coutume des Grecs ; car les Grecs, comme nous l'avons remarqué, par une ignorance inexcuſable adorent auſſi les eſpeces avant la conſecration. Leur erreur vient de ce qu'autrefois ils croyoient qu'il n'étoit permis de celebrer que le Jeudi Saint, & conſacroient ce jour-là autant d'hoſties qu'il en falloit pour tous les jours de l'année ; on les gardoit dans une armoire à côté de l'Evangile, & le peuple avoit raiſon de les adorer quand le Prêtre les portoit de cette armoire à l'autel. Aprés cette petite proceſſion le Prêtre met les eſpeces ſur l'autel, & prononce les paroles ſacramentelles ; ſe tournant vers le peuple qui ſe proſterne, baiſe la terre & frappe ſa poitrine ; il leur montre l'hoſtie & le calice, en diſant, *Voici le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt qui a eté donné pour nous.* Il ſe tourne enſuite vers l'autel & communie en mangeant l'hoſtie trempée dans le vin. Quand il donne la communion aux fidelles, il répete trois fois les paroles ſuivantes pour en mieux faire ſentir l'énergie. *Je crois fermement que ceci eſt le Corps & le Sang du Fils de Dieu qui ôte les pechez du monde, & qui non ſeulement eſt mon propre ſalut, mais celui de tous les hommes.* Le peuple répete tout bas ces paroles mot pour mot.

Malgré cette ſainte précaution les Armeniens Schiſmatiques ne paroiſſent gueres pénétrez de la grandeur de


Tom. 2. page. 412.
Diacre et Soudiacre Armeniens.

cet adorable mistere. Ils se présentent la pluspart à la communion sans préparation, & on la donne aux enfans de 15 ou 16 ans, sans confession, quoiqu'à cet âge ils ne soient pas si innocens que les peuples le supposent. Les Armeniens communient rarement à la campagne, parceque souvent le peuple n'a pas de quoi faire dire la Messe, & les Prêtres leur persuadent qu'une Messe mal payée n'a pas grande vertu.

Nos Missionnaires se font admirer par leur Science, par leur zéle & par leur genérosité; mais les Schismatiques détruisent, par leur argent, ce que ces hommes Apostoliques édifient de plus solide. Les Missions les plus fleurissantes tomberont à la fin si Dieu ne change le cœur des Schismatiques. Ces malheureux qui n'apprehendent rien tant que les saints progrés de nos Prêtres, interessent des puissances de l'Etat & ne cessent de leur répresenter combien il seroit dangereux de souffrir que les Latins se multipliassent chez eux; que ces gens malintentionnez pour le gouvernement sont dévoüez au Pape & aux Princes Chrétiens; qu'il faut les regarder comme autant d'espions, qui sous pretexte de religion viennent pour reconnoître les forces du pays; qu'ils n'inspirent à ceux de leur Rite que l'esprit de sédition & de révolte; que les plus puissans Princes d'Europe ne s'interesseroient pas pour eux s'ils ne s'en servoient comme d'autant d'Emissaires propres à étendre un jour leurs conquêtes. Toutes ces fausses raisons appuyées de force sequins, font ouvrir les yeux aux Mahometans; & malgré toutes les recommendations du monde, on oblige les Missionnaires à se retirer. Neantmoins ces Apôtres ne se rebutent point; on voit tous les jours en Levant de nouveaux Capucins, des Dominicains, des Carmes, des Jesuites, des Prêtres des Missions étrangeres de Paris. Ils

instruisent ceux qui se présentent, ils baptisent, ils raménent au bercail les brebis égarées, ils ouvrent les portes du Ciel aux Elus.

Quel dommage que les Armeniens n'ouvrent pas les yeux, car d'ailleurs ils sont d'un bon naturel & portez à la devotion! Leurs Eglises sont d'une grande propreté depuis qu'ils ont veû les nôtres; il n'y a dans chaque Eglise qu'un seul autel placé au fond de la nef dans le sanctúaire, où l'on monte par cinq ou six marches. Ils font des dépenses considérables pour orner ce sanctuaire. Il n'est permis à aucun séculier, de quelque qualité qu'il soit, d'y entrer. On voit bien par les richesses de ce lieu, que les Armeniens manient plus d'écus, que les Grecs de doubles. La misere paroît chez les Grecs dans ce qu'ils ont de plus sacré, à peine ont-ils deux petites bougies pour dire la Messe. Chez les Armeniens, au contraire, on voit de belles illuminations & de grosses torches; leur chant est bien plus agréable aussi, & la simphonie des sonnettes attachées à l'instrument dont on a parlé, & dont on donne ici la figure, inspire je ne sçai quoi qui attendrit le cœur; on en joüe à l'Evangile & quand on transporte les especes.

Les Armeniens n'apportent pas plus de préparation pour la Confession que pour la Communion; on peut même dire, sans calomnie, que la plupart de leurs confessions sont autant de sacrileges. Les Prêtres ignorent l'essentiel de ce Sacrement, & les penitens qui sont de grands pecheurs aussi-bien que nous, ne sçavent pas distinguer le peché de qui ne l'est pas. Malheureusement ni les uns ni les autres ne sont pas capables de faire un bon acte de contrition. Les declarations des pechez sont vagues & indéterminées; sans insister même sur ceux qu'ils ont commis, quelques-uns en disent trois fois plus qu'ils n'en ont fait, & récitent par cœur une liste de crimes

enormes, qui a eté composée autrefois pour servir de modéle à faire leur examen. S'ils se confessent d'avoir volé ou tué, bien souvent les Confesseurs répondent que Dieu est tout plein de misericorde ; mais il n'y a point avec eux de remission pour avoir rompu le Jeune, ou pour avoir mangé du beurre le mercredi ou le vendredi ; car leurs Prêtres qui font consister la religion à faire de grandes abstinences, leur imposent des penitences effroyables pour ces sortes de fautes ; ils ordonnent aussi quelquefois des mois entiers de penitence à ceux qui s'accusent d'avoir fumé, d'avoir tué un chat, une souris, un oiseau.

Ce seroit ici l'endroit de parler de l'Extrême-Onction des Armeniens, puisqu'ils la comptent parmi les Sacremens ; mais je ne vois rien de plus absurde que leur pratique, car ils ne la donnent qu'aprés la mort, & même ce n'est ordinairement qu'aux personnes sacrées ; les autres en sont tout-a-fait exclus.

Ils ont des regles particulieres pour le Mariage. Un homme veuf ne peut épouser qu'une femme, & l'on ne sçauroit chez eux contracter un troisiéme Mariage ; ce seroit vivre dans la fornication. De même une femme veuve ne peut pas épouser un garçon. Il n'y a pas grand mal jusque-là, peut-être même que les Mariages seroient mieux assortis que dans les autres Religions, si les parties se connoissoient avant que de s'unir ; mais on ne sçait ce que c'est que de faire l'amour chez eux. Les Mariages se font selon la volonté des meres qui ne consultent ordinairement que leurs maris. Aprés qu'on est convenu des articles, la mere du garçon vient au logis de la fille, accompagnée d'un Prêtre & de deux vieilles femmes. Elle présente à la future une bague de la part de son fils. Le garçon se montre en même temps tenant sa gravité du mieux qu'il peut, car il n'est pas permis de rire à la pre-

miere entreveüe; il eſt vrai que cette entreveüe eſt fort indifferente, puiſque la belle ou la laide ne montre pas même le blanc des yeux, tant elle eſt voilée. On preſente à boire au Curé qui fait les fiançailles. Ce n'eſt pas la coutume de publier des bancs. La veille des noces le fiancé envoit des habits, & quelques heures aprés il vient recevoir chez ſa fiancée le preſent qu'elle veut lui faire. Le lendemain on monte à cheval & l'on n'oublie rien pour en avoir des plus beaux. Le fiancé ſortant de la maiſon de ſa future, marche le premier la tête couverte d'un raiſeau d'or ou d'argent, ou d'un voile de gaze incarnat, ſuivant ſa qualité; ce voile ou ce raiſeau deſcend juſqu'à la moitié du corps. Il tient de la main droite le bout d'une ceinture, dont la fiancée qui le ſuit à cheval, couverte d'un voile blanc, tient l'autre bout; ce voile tombe juſques ſur les jambes du cheval. Deux hommes marchent à côté du cheval de la fiancée pour en tenir les rênes. Les parens, les amis, la fleur de la jeuneſſe, à cheval ou à pied, les accompagnent à l'Egliſe au ſon des inſtrumens, en proceſſion le cierge à la main & ſans confuſion. On met pied à terre à la porte de l'Eliſe, & les fiancez vont juſqu'aux marches du ſanctuaire tenant toujours la ceinture par les bouts. Là ils s'approchent de front, & le Prêtre leur ayant mis la Bible ſur la tête, leur demande s'ils veulent bien ſe prendre pour mari & pour femme; ils inclinent la tête pour marquer leur conſentement. Le Prêtre prononce alors les paroles ſacramentelles, il fait la céremonie des anneaux & dit la Meſſe. On ſe retire enſuite chez l'épouſée, dans le même ordre qu'on étoit venu. Le mari ſe couche le premier, aprés avoir eté déchauſſé par ſa femme qui eſt chargée du ſoin d'éteindre la chandelle, & qui ne quitte ſon voile que pour entrer dans le lit. Voilà comment ſe font les

les Mariages, & les céremonies qu'obſervent les jeunes mariées en Armenie.

*Et cette obſcurité qui cache leur ardeur*
*Semble mettre à couvert leur honte & leur pudeur.*

Cependant cela s'appelle en bon françois, *acheter chat en poche.* On dit qu'il y a des Armeniens qui ne connoîtroient pas leurs femmes s'ils les trouvoient couchées avec un autre homme. Tous les ſoirs elles éteignent la chandelle avant que de ſe dévoiler, & la pluſpart ne découvrent point leur viſage pendant le jour. Un Armenien qui revient d'un grand voyage n'eſt pas aſſeûré s'il trouvera la même femme dans ſon lit, ou ſi quelqu'autre femme, pour profiter de ſes biens, aura pris la place de la defunte.

Quand les filles ont perdu leur mere avant que de ſe marier, c'eſt ordinairement la plus proche parente qui prend le ſoin de leur mariage. Quelquefois les meres accordent leurs enfans à l'âge de deux ou trois ans; il y a méme des meres qui pendant leur groſſeſſe conviennent enſemble de marier les enfans qu'elles portent, ſuppoſé que l'un ſoit garçon & l'autre fille; c'eſt la plus grande marque d'amitié que les honnêtes gens ſe puiſſent donner. On les accorde dés qu'ils ſont néz, & depuis les accordailles juſques à la conſommation du mariage, le garçon envoye tous les ans, le jour de Paſques, un habit à ſa maîtreſſe. Je ne parle pas des feſtins ni des réjoüiſſances de la nôce; la fête dure trois jours, & les hommes ne ſont point mêlez avec les femmes. On dit qu'on boit beaucoup de part & d'autre; ces bonnes dames ſe dévoilent entre elles, diſent de bons mots, & ſurtout n'épargnent pas les liqueurs.

Les Armeniens ne ſont pas beaucoup de céremonies

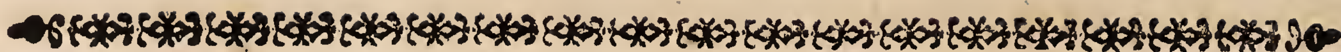
aujourd'hui pour les Ordres ſacrez ; celui qui ſe deſtine à l'Etat Eccleſiaſtique, ſe preſente au Curé, accompagné de ſon pere & de ſa mere qui authoriſent la declaration que leur fils fait de vouloir ſe conſacrer à Dieu. Le Curé bien informé de ſon deſſein, ſans ſe mettre en peine de lui répreſenter la peſanteur du fardeau dont il va ſe charger, ſans l'exhorter à demander à Dieu les graces néceſſaires pour perſeverer dans un état ſi ſaint, ſans lui ordonner de pratiquer les vertus inſéparables de ce miniſtere, ſe contente de luy mettre une chappe ſur le dos en récitant quelques Oraiſons. Voilà la premiere céremonie. On la répete ſix fois, d'année en année, ſans garder aucune regle pour le temps qui ſe trouve entre deux ; mais lorſque l'Eccleſiaſtique a atteint l'âge de 18 ans, il peut ſe faire ſacrer ; ces impoſitions de la Chape, accompagnées de quelques Oraiſons particulieres, ne ſervant que pour les autres Ordres, qui ſont la Clericature, le Souſdiaconat & le Diaconat. En attendant ſi le Prêtre veut ſe marier, comme cela ſe pratique toujours chez eux, aprés la quatriéme céremonie on lui fait épouſer la fille qu'il ſouhaite. Aprés l'impoſition de la Chape, il s'addreſſe à un Evêque ou à un Archevêque qui le revêtit de tous les habits ſacerdotaux. Cette cérémonie coûte plus que les autres, car il faut payer plus cher à meſure qu'on avance dans les Ordres. Autrefois les Prêtres Armeniens ne pouvoient pas ſe remarier aprés la mort de leurs femmes ; ils ne ſe ſont pas tout-a-fait relâchez ſur cet article, mais ils ne peuvent plus dire la Meſſe quand ils épouſent une ſeconde femme, comme ſi leur caractere étoit effacé par le ſecond mariage. Les nouveaux Prêtres ſont obligez de reſter un an dans l'Egliſe pour ne s'occuper que du ſervice Divin : aprés lequel temps la pluſpart couchent dans l'Egliſe la veille du jour qu'ils doivent celebrer ; quelques-

uns y restent cinq jours sans venir chez eux, & ne mangent que des œufs durs, & du ris cuit à l'eau & au sel. Les Evêques ne mangent de la viande & du poisson que quatre fois l'année. Les Archevêques ne vivent que de légumes. Comme ils font consister la perfection de la Religion dans les jeûnes & dans les abstinences, ils les augmentent à mesure qu'ils sont élevez en digniré; sur ce pied-là les Patriarches devroient quasi se laisser mourir de faim. Nos Missionnaires sont obligez d'entrer un peu dans leurs maniéres, car on ne peut meriter leur estime que par des jeûnes outrez.

Les Prelats ne font de l'Eau-benîte qu'une fois l'année, & ils appellent cette céremonie *le Baptême de la Croix*, parce que le jour de *l'Epiphanie* ils plongent une croix dans l'eau aprés avoir recité plusieurs oraisons; & aprés que l'Eau-benîte est faite, chacun remplit son pot & l'emporte chez soi; les Prêtres, & sur tout les Prelats, retirent de cette céremonie un profit tres considérable.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.





# LETTRE XXI.

## *A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Voyage de Tocat, & d'Angora.

Nous commençames à tourner tout de bon le dos au Levant le 12 Septembre, & quoique nous fussions au fond de la Natolie, il nous sembloit que nous voyions les pointes des clochers de France, dés que nous eûmes pris le parti de nous approcher de la Mediterranée. Nous n'allâmes pourtant ce jour-là qu'à un mille d'Erzeron avec une partie de la Caravane qui s'assembloit pour *Tocat*, & nous partîmes le lendemain 13 Septembre pour les *Bains* d'*Elija* où le reste des Marchands s'étoient rendus. Ces eaux nous parurent plus chaudes que celles d'Assancalé, & que celles des environs du grand Monastere d'Erzeron.

Le 14 Septembre nous marchâmes depuis 5 heures du matin jusques à midi par des pays plats, mais si secs & si brûlez qu'on n'y trouvoit ni plantes ni graines. Nôtre Caravane n'étoit que d'environ 300 personnes, presque tous Armeniens qui conduisoient des soyes à Tocat, à Smyrne & à Constantinople. On partit le 15 à cinq heures & demi, & l'on campa vers le midi sur cette branche de l'Euphrate qui passe par la plaine d'Erzeron sous le pont d'Elija. Nous l'avions toujours côtoyée à gauche, mais la campagne nous parut bien plus rude que

celle du jour précedent; ce ne ſont que rochers qui déterminent l'Euphrate à couler vers le couchant. Les bords de cette riviere ſont couverts d'une belle eſpece d'*Epine-vinette*, plus haute que la nôtre, & que l'on diſtingue par ſon fruit. C'eſt une grappe à ſept ou huit grains cilindriques, longs d'environ 4 lignes ſur deux lignes d'épais, noirs, couverts d'une fleur ſemblable à celle des prunes fraîches, pleins d'un ſuc violet moins aigre & beaucoup plus agréable que celui de l'*Epine-vinette.* L'arbriſſeau dont nous parlons a les feüilles longues d'environ deux pouces ſur prés de 10 lignes de largeur, aigrelettes & dentées. Le bois en eſt jaune, garni d'épines dures, quelques-unes ſimples, & les autres à deux ou trois piquans. Cette plante a levé de graine dans le Jardin du Roy.

Le 16 Septembre on marcha depuis quatre heures & demi du matin juſques à une heure aprés midi, dans une vallée étroite, deſagréable, inculte, où l'on ne trouve qu'un ſeul Caravanſerai, & où l'Euphrate qui coule toujours vers l'Oüeſt fait pluſieurs détours. Nous fûmes obligez de paſſer deux fois cette riviere, ayant appris par une Caravane compoſée de 24 Chameaux, qu'il y avoit beaucoup de voleurs ſur le chemin de Tocat. A cette nouvelle nous nous raſſemblâmes pour tenir Conſeil, & il fut décidé qu'on tâcheroit de faire la meilleure contenance qu'il ſeroit poſſible. On ne manqua pas de mettre dans le centre de la marche tous les chevaux chargez de ſoye, & nous nous trouvions tantôt parmi eux, & tantôt à l'arriere garde. On arriva ſur les 11 heures à l'entrée d'une vallée encore plus étroite, & tandis que nous nous retranchions ſur la pente de la colline à la veüe de ce coupe-gorge, on détacha trois fuſiliers pour aller reconnoître le paſſage; heureuſement ils rapportérent qu'ils n'avoient

veû que trois ou quatre cavaliers armez qui se retiroient dans les montagnes, ainsi nous passâmes le défilé sans dire mot & le plus promptement que nous pûmes. C'est dans cet endroit-là que l'Euphrate fait un coude considérable vers le Midi pour s'approcher de l'autre de ses branches, laquelle passe à *Mammacoutum*. Nous continuâmes nôtre route vers le Sud-Oüest, & fûmes obligez de camper à demi heure du défilé, presque à mi-côte d'une montagne assez rude, dans une solitude affreuse où l'on ne voit ni village ni Caravanserai; on eut même assez de peine à trouver des bouzes de vaches pour faire boüillir la marmite.

Le 17 Septembre nôtre route fut courte, mais fort incommode; on passa sur une montagne toute pelée, au pied de laquelle on entre dans une vallée bien cultivée, où nous campâmes aprés 4 heures de marche, auprés de *Caraboulac* village assez joli. Nous fûmes joints ce jour-là par une Caravane de Marchans de soye, aussi forte que la nôtre; elle étoit partie d'Erzeron deux jours aprés nous, mais elle avoit fait plus de diligence, sur le bruit qui couroit qu'un Pacha Mansoul s'étoit mis à la tête des voleurs. Cette recruë nous fit plaisir & nous partîmes tous ensemble de Caraboulac sur les 5 heures du matin pour venir à *Acpounar* autre village où nous arrivâmes à une heure aprés midi. La route seroit assez commode, n'étoit qu'il faut passer par une montagne fort élevée & toute découverte.

Le 18 Septembre on partit à 4 heures du matin pour n'aller pourtant pas bien loin, car nous campâmes sur les 8 heures & trois quarts auprés d'un ruisseau qui coule vers l'Oüest. Il est vrai que nous passâmes sur une montagne couverte de Pins, dont la descente est fort rude, & qui conduit dans une vallée étroite & tortuë, sur la gauche de

laquelle on voit le reste d'un vieux Aqueduc à arcades arrondies qui paroît assez ancien. Nous passâmes ce même jour la riviere qui va se jetter dans la mer Noire à Vatiza ; cette riviere vient du Midi, au lieu que dans nos Cartes on la fait couler du côté de l'Est.

Le 19 Septembre on continua de marcher au Nord-Oüest, dans une autre vallée fort étroite, aprés quoi nous entrâmes dans une assez belle plaine à l'Oüest, où coule un agréable ruisseau sur le bord duquel est le village de *Sukmé*. Un peu en deçà de ce village, à droite du grand chemin, se voyent deux morceaux de colonnes antiques, sur le plus petit desquels il y a des caracteres grecs fort anciens, que la peur des voleurs nous empécha d'examiner ; & d'ailleurs l'inscription nous en parut tres usée. Peut-être qu'elle fait mention du nom de quelque ancienne ville sur les ruines de laquelle Sukmé a eté bâti. Aprés une route de cinq heures & demi, on campa auprés d'un autre village appellé *Kermeri*.

La marche du 20 Septembre fut de 7 heures, & nous nous arrêtames à *Sarvoular* autre village bâti de même que Kermeri, c'est à dire fort pauvrement. A la descente de la montagne & à l'entrée d'un coupe-gorge, on découvrit cinq ou six voleurs à cheval, qui se retirérent, sur ce que nous les menacions de tirer sur eux. On mit pied à terre en tenant le fusil, les pistolets, le sabre ou la lance à la main ; car nous avions dans nôtre troupe des gens armez de toutes ces differentes pieces, mais il y en avoit peu qui fussent bien résolus de s'en servir ; pour moi j'avoüe franchement que je ne me sentois pas l'ame guerriere ce jour-là. Les balles de soye étoient au milieu de la marche, & les cavaliers les plus lestes s'étoient partagez à la tête & à la queuë. Quelques voleurs parurent à un quart de lieuë de là sur les hauteurs voisines ; cependant

nous ne laiſſâmes pas d'entrer dans une petite plaine terminée par un vallon, à l'entrée duquel s'étoient poſtez 15 ou 20 de ces voleurs, qui nous voyans venir en bon ordre, jugerent à propos de ſe retirer. Ces malheureux ſont des montagnards qui volent quand ils ſe trouvent les plus forts, & qui n'ont pas l'eſprit de s'entendre ni de bien faire leurs parties. Il eſt certain que s'ils nous avoient attaquez avec fermeté, ils auroient enlevé la moitié des balles de ſoye. Quelques voleurs de nuit qui ſe mêlerent avec nous ſur le matin, dans le temps qu'on chargeoit les balles, furent bien plus habiles, car ils détournérent deux mulets avec leur charge, & l'on n'en entendit plus parler. Les montagnes par où nous paſſâmes ſont couvertes de taillis de charmes, parmi leſquels on voit des *Pins*, de la *Sabine* & du *Geniévre.* Les Melons d'eau ſont excellens dans tous ces quartiers-là ; les meilleurs ont la chair rouge-pâle, & les graines rouge-brun tirant ſur le noir; les autres ont la chair jaunatre & la graine noire; les moins ſucrez ont la chair blanche.

Le 21 Septembre nous partîmes à 5 heures du matin, & paſſâmes ſur la plus haute, la plus rude & la plus ennuyeuſe montagne du pays, toujours ſur nos gardes de peur des voleurs. La veûe d'une infinité de Plantes rares nous conſoloit de nos allarmes; ces Plantes naiſſent parmi le *Chêne commun*, le *Saule muſqué*, l'*Aliſier*, le *Tamaris*, les *Pins*, l'*Epine-vinette à fruit noir.*

Le 22 Septembre nous ne découvrîmes depuis 5 heures du matin juſques à midi, que des roches fort eſcarpées, toutes de marbre blanc, ou de jaſpe rouge & & blanc, parmi leſquelles coule avec rapidité, du levant au couchant, la riviere de *Carmili.* Nous eûmes pour gîte un mauvais Caravanſerai, ou plutôt une grange dans

laquel-



Celtis Orientalis, minor foliis mi=noribus, et crassioribus, fructu flavo Coroll. Inst. Rei herb. 42.

laquelle nous trouvâmes une banquette haute de trois pieds, ſur quoi chacun étendit ſon équipage. Les Turcs ne portent qu'un tapis pour tout meuble de nuit. Ce lieu n'étoit éclairé que par des ouvertures plus petites que les fenêtres des chambres des Capucins. Nous fûmes heureux de trouver cette retraite, car outre qu'il plût preſque tout le jour, il tomba auſſi de la grêle pendant toute la nuit. Nous obſervâmes ce jour-là des *Amandiers ſauvages* qui ſont beaucoup plus petits que l'*Amandier commun*, mais leurs branches ne ſont pas terminées par un piquant comme celles de l'Amandier ſauvage qui naît en Candie. Les feüilles de l'eſpece dont nous parlons, n'ont que quatre ou cinq lignes de large ſur un pouce & demi de long, & ſont de même couleur & de même tiſſure que celles de nos Amandiers. Le fruit du ſauvage eſt à peine de 8 ou 9 lignes de long ſur 7 ou 8 lignes de large, mais il eſt tres-dur. Le noyau eſt moins amer que celui de nos amandes ameres, & ſent le noyau du fruit du Peſcher. On voit auſſi dans ces quartiers-là une eſpece de *Micocoulier* qui me parut fort remarquable.

Cet arbre ne vient guere plus haut qu'un Prunier, mais il eſt plus touffu; ſes branches ont le bois blanc avec l'écorce vert-brun; ſes feüilles ſont plus roides & plus fermes que celles de nôtre *Micocoulier*, plus petites, plus épaiſſes, moins pointuës, longues ordinairement d'un pouce & demi, aſſez ſemblables à celles du Pommier, mais de la tiſſure de celles du Micocoulier; elles ſont vert-brun en deſſus, vert-blanchatre en deſſous, de ſaveur d'herbe, dentées ſur les bords, & l'une des oreilles de leur baſe eſt plus petite & plus baſſe que l'autre. Les fruits naiſſent dans les aiſſelles de ſes feüilles, longs de 4 lignes preſque ovales, jaunes, tirans ſur le brun quand ils ſont bien meurs. Leur chair eſt jaunatre, douce mais ſtipti-

que, le noyau eſt verd & renferme une graine moëlleuſe comme l'eſpece commune.

Le 23 Septembre nôtre marche fût de 8 heures & demi; on trouva à la ſortie du Caravanſerai une montagne fort haute, fort rude & toute pelée; mais nous entrâmes enſuite dans une grande & belle Plaine où nous campâmes auprés d'un village appellé *Curtanos*. Le 24 nous partîmes à 4 heures du matin de la plaine de Curtanos, & paſſâmes ſur une montagne & dans des vallées fort rudes où coule, à droite du chemin, une riviere toute rouge par la grande quantité de Bol qu'elle détrempe. Elle ſerpente par des défilez fort dangereux où à peine des bêtes de ſomme peuvent paſſer les unes aprés les autres. Ces défilez nous conduiſirent enfin au pied d'autres montagnes toutes heriſſées de pointes, ſur la plus haute deſquelles eſt bâtie la ville de *Chonac* ou *Couleiſar*, petite Place diſpoſée en amphitheatre, & terminée par un vieux château. La riviere, qui paroît toute ſanglante, paſſe au bas de la montagne & rend le paſſage encore plus affreux. Les environs ſont horriblement eſcarpez, mais on change tout d'un coup de ſituation, car paſſé Chonac on entre dans une des plus belles vallées d'Aſie, remplie de vignobles & de vergers. Ce changement auquel on ne s'attend pas naturellement, fait un contraſte fort agréable qui dure juſqu'à *Agimbrat* ou *Agimourat* petite ville à une heure & demi de Chonac. *Agimbrat* eſt ſur une montagne ſemblable à un pâté écraſé, au pied duquel paſſe la même riviere. Un rocher s'éleve à côté de la ville, ſur lequel eſt un ancien château ruiné qui gardoit anciennement ce paſſage de la vallée. Nous ne vîmes que des belles Plantes pendant toute cette journée; les vignobles ſont mêlez de *Peſchers*, d'*Abricotiers*, & de *Pruniers*. Nôtre gîte fut trés-agréable, c'eſt un beau Caravanſerai au

Tom. 2. pag. 426.



pied de la riviere, à double nef comme la grande Sale du Palais à Paris, la voute eſt de pierre de taille, & les arcades ſont bien cintrées; mais ce bâtiment qui eſt d'une beauté ſurprenante pour le pays, n'eſt éclairé que par des lucarnes, & l'on y loge ſur une banquette qui regne tout autour de chaque nef. Pour nous qui aimions le frais, nous allâmes coucher dans la cour où nous ne laiſſions pas de nous reſſentir encore des grandes chaleurs de la journée; mais nous fûmes obligez d'abandonner nôtre gîte une heure avant le jour, & de venir reſpirer l'air infecté du ſoufle de tous les chevaux & des mulets de la Caravane, car le froid nous avoit engourdis, & malheureuſement nous n'avions pour toute boiſſon que de l'eau à la glace. Comme il n'y a que des Turcs dans le pays, ils vendent leur vin en gros aux Armeniens, & aprés que la vente eſt faite on y mourroit faute d'en trouver la valeur d'un demi ſeptier; nous nous en conſolâmes en mangeant des raiſins, quoiqu'ils fuſſent molaſſes & trop doux. On nous dit que ces vignes étoient de peu d'apparence & de peu de rapport.

Le 25 Septembre nous ſuivîmes la même vallée depuis 5 heures du matin juſqu'à 8, la riviere rouge couloit à nôtre droite, mais nous la quittâmes à un village qui occupe preſque tout le fond de la vallée; cette riviere tire vers le Nord & va ſe jetter, à ce qu'on nous dit, dans quelqu'une de celles qui ſe dégorgent dans la mer Noire. C'eſt dequoi nous ne nous embarraſſions pas beaucoup, parceque les marchands des Caravanes ne donnent pas de grands éclairciſſemens ſur ces ſortes de matieres; mais nous étions fort inquiets de ſçavoir quel chemin nous prendrions, parce qu'on ne voyoit, quelque part que l'on jettât la veüe, que l'ouverture par où la riviere s'échape. Nos Armeniens nous montrérent bientôt la route, & la tête de la Caravane commença à monter ſur la plus haute mon-

tagne que nous eussions encore passée depuis Erzeron. On y voit beaucoup de *Chênes* & de *Pins*, mais la descente en est affreuse, & l'on campa dans une espece d'abîme au pied de quelques autres montagnes un peu moins élevées.

Ces montagnes produisent de belles especes d'*Azarolier*, il y en a qui sont aussi gros que des Chênes. Leur tronc a l'écorce gersée & grisatre, les branches touffuës & étenduës sur les côtez. Les feüilles sont disposées par bouquets, longues de deux pouces & demi sur 15 lignes de large, vert-pâle, luisantes, légerement veluës des deux côtez, découpées ordinairement en trois parties jusque vers la côte, & ces parties sont dentées fort proprement sur les bords, assez semblables à celles *de la Tanaisie*; la partie qui termine les feüilles est encore recoupée en trois parties. Les fruits naissent deux ou trois ensemble au bout des jeunes jets, & ressemblent à des petites Pommes d'un pouce de diametre, arrondies en cinq coins en côte de Melon, légerement velus, vert-pale tirant sur le jaune, avec un nombril relevé de 5 feüilles longues de 4 lignes, larges d'une ligne & demi, & dentées de même que les feüilles de l'arbre: on voit même quelquefois une ou deux de ces feüilles sortir de la chair du fruit ou de son pedicule. Ce fruit quoi qu'agréable, ne l'est pas autant que l'*Azarole*, mais je crois qu'il seroit excellent s'il étoit cultivé. Non seulement les Armeniens en mangérent tant qu'il purent, mais ils en remplirent leurs besaces. Le centre de ce fruit est occupé par cinq osselets longs de quatre lignes, arrondis sur le dos, un peu aplatis sur les côtez, aigus du côté qui regarde le centre du fruit, tres-durs & remplis d'une moëlle blanche. Cet arbre n'a point de piquans, ses feüilles sont fades & d'un goût mucilagineux.

Les autres especes d'*Azarolier* ont le fruit rouge & ne



*Mespilus Orientalis, Tanaceti folio villoso, magno fructu pentagono, e viridi flavescente Coroll. Inst. Rei herb. 44.*

different entre elles que par la groſſeur de leurs fruits, dont quelques-uns ont un pouce de diametre, & les autres n'ont que 7 ou 8 lignes d'épaiſſeur. Ces ſortes d'arbres qui ne ſont pas plus hauts que nos *Pruniers*, ont le tronc gros comme la cuiſſe, couvert d'une écorce griſatre & comme gerſée. Les branches en ſont touffuës, terminées par des piquans fermes, noirâtres & luiſans. Les feüilles naiſſent par bouquets, ſemblables à celles de l'Azarolier, longues d'un pouce & demi, vert-pâle, veluës, cotonneuſes des deux côtez, découpées en trois parties, dont celle du milieu eſt refenduë en trois, & celle des côtez recoupée en deux. Les fruits naiſſent 4 ou 5 enſemble, relevez de cinq coins arrondis, rouges, velus, avec un nombril garni de cinq feüilles pointuës; ils ſont aigrelets & plus agréables que celui de l'eſpece précedente; leur chair eſt jaunâtre & renferme cinq oſſelets fort durs remplis d'une moëlle blanche.

Le 26 Septembre nous partîmes ſur les cinq heures, & nous ne nous arrêtames qu'à midi; ce ne fut pas ſans nous ennuyer car on marche toujours dans la même vallée qui pour ainſi dire, eſt à ondes & de laquelle on croit ſortir à tout moment, quoiqu'elle faſſe tant de tours & de détours, que nous y campâmes encore ce jour-là ſur le bord d'une riviere. On voit, ſur ce chemin, des Tombeaux de pierre bâtis à la Turque ſans mortier. On nous aſſeûra qu'on y avoit enterré des pauvres marchands aſſaſſinez, car cette route étoit autrefois une des plus dangereuſes de l'Anatolie; préſentement les gens du pays qui de temps en temps dévaliſent quelques petites Caravanes, tirent ſur les voleurs étrangers & les ont preſque tous diſſipez; ils ont pour maxime que chacun doit voler ſur ſes terres, ainſi l'on riſqueroit beaucoup d'y paſſer ſans bonne eſcorte; d'ailleurs le pays eſt fort agréable, & j'ay oublié de dire

que depuis Erzeron nous avions veû une infinité de perdrix ſur les chemins.

Outre le *Chêne commun* & celui qui porte la *Velanede*, on en voit de pluſieurs autres eſpeces dans cette vallée, & ſur tout de celle dont les feüilles ont 3 ou 4 pouces de long ſur deux pouces de large, découpées preſque juſqu'à la côte, d'une maniére qui approche aſſez des découpures de l'*Acanthe*. La côte eſt vert pâle & commence par une queüe longue de 7 ou 8 lignes, mais les feülles ſont liſſes & vert-brun en deſſus, blanchatres en deſſous; leurs découpures ſont quelquefois inciſées en trois parties à la pointe. Les glands naiſſent ordinairement deux à deux par pluſieurs paires, entaſſez les uns ſur les autres & attachez ſans pedicule contre les branches. Chaque gland eſt long de 15 lignes, ſur 8 ou 9 lignes de diametre, & déborde de moitié hors de ſa calotte, arrondi & terminé par un petit bec. La calotte a 15 ou 16 lignes de diametre, haute d'environ un pouce, garnie de filets en maniére de perruque, longs de demi pouce, ſur tout vers les bords, recoquillez les uns en haut les autres en bas, comme friſez, épais de demi ligne à leur baſe, mais qui diminuent juſques au bout. On trouve ſur les mêmes pieds quelques glands plus courts & preſque ronds. Les feüilles de cet arbre ſont d'un goût fade & mucilagineux..

Nôtre route du 28 Septembre fut de 8 à 9 heures, preſque toujours dans la même vallée, laquelle aprés s'être élargie & retrécie en pluſieurs endroits, s'ouvre enfin en une eſpece de plaine inculte où nous obſervâmes les mêmes eſpeces de *Chênes*. La riviere juſques-là couloit toujours à nôtre gauche, nous la paſſâmes à gué à une heure du gîte, & la laiſſâmes à droite dans la même plaine. Une partie de la Caravane alla coucher ce jour-là à To-

cat. On nous fit camper auprés d'un village appellé *Almous* au milieu des Chênes à grandes & à petites feüilles. Parmi plusieurs Plantes rares nous y observâmes *la Sauge à faucilles larges & frisées*, le *Geniévre à fruit rouge*, le *Fusain*, l'*Aulne*, le *Cournoüillier*, le *Terebinthe commun*, le *Melilot*, la *Pimprenelle*, la *Chicorée sauvage*, la *Sarriette*, l'*Ambroisie*, la *Fougere femelle* & je ne sçai combien de plantes fort communes; mais rien ne nous fit plus de plaisir que cette belle espece de *Thapsie* dont Rauvolf a donné la figure sous le nom de *Gingidium Dioscoridis*. En voici la description.

Sa racine n'a qu'une ligne d'épais, blanchâtre, longue de trois ou quatre pouces, garnie de quelques fibres. La tige de la plufpart des pieds que nous trouvâmes dans les champs, n'avoit gueres plus d'un empan de haut, tortuë, épaisse d'une ligne, accompagnée de feüilles semblables à celles du *Scandix Cretica minor* C. B. longues de 2 ou 3 pouces, lesquelles enveloppent la tige par une espece de gaine de demi pouce de long. Les ombelles sont larges d'un pouce & demi, entourez à la base de cinq feüilles découpées de même que les autres, longues seulement de sept ou huit lignes, pliées en goutiere à leur naissance. Chaque rayon est encore terminé par deux feüilles semblables qui accompagnent les fleurs; elles étoient passées aussi-bien que les graines que nous amassâmes à terre en quantité. Ces graines sont ovales & plattes.

Le 28 Septembre nous montâmes à cheval à une heure aprés minuit, & arrivâmes à Tocat sur les 10 heures. Aprés avoir passé par des vallées fort étroites & couvertes de Chênes, nous retrouvâmes nôtre riviere & la passâmes encore deux fois, elle s'appelle *Tosanlu* & se jette dans l'*Iris* des anciens, que les Turcs nomment *Casalmac*. Enfin on entre dans une vallée plus grande & plus belle

que les autres, laquelle conduit à *Tocat ;* mais cette ville ne paroît que lors qu'on eſt arrivé aux portes, car elle eſt ſituée dans un recoin au milieu de grandes montagnes de marbre. Ce recoin eſt bien cultivé & rempli de vignobles & de jardins qui produiſent d'excellens fruits ; le vin en ſeroit merveilleux s'il étoit moins violent.

La ville de *Tocat* eſt beaucoup plus grande & plus agréable qu'Erzeron. Les maiſons ſont mieux bâties & la pluſpart a deux étages; elles occupent non ſeulement le terrein qui eſt entre des collines fort eſcarpées, mais encore la croupe de ces mêmes collines en maniére d'amphitheatre, en ſorte qu'il n'y a pas de ville au monde dont la ſituation ſoit plus ſinguliere. On n'a pas même negligé deux roches de marbre qui ſont affreuſes, heriſſées, & taillées à plomb, car on voit un vieux château ſur chacune. Les ruës de Tocat ſont aſſez bien pavées, ce qui eſt rare dans le Levant. Je crois que c'eſt la neceſſité qui a obligé les bourgeois à les faire paver, de peur que les eaux des pluyes, dans le temps des orages, ne découvriſſent les fondemens de leurs maiſons & ne fiſſent des ravins dans les ruës. Les collines ſur leſquelles la ville eſt bâtie, fourniſſent tant de ſources que chaque maiſon a ſa fontaine. Malgré cette grande quantité d'eau on ne pût pas éteindre le feu qui conſuma, quelque temps avant nôtre arrivée, la plus belle partie de la ville & des fauxbourgs. Pluſieurs marchands en furent ruinez, car leurs magaſins étoient pleins dans ce temps-là ; mais on commençoit à la rebâtir, & l'on eſperoit que les marques de l'incendie n'y paroîtroient bientôt plus. On trouve aſſez de bois & de materiaux autour de la ville.

Il y a dans Tocat un Cadi, un Vaivode, un Janiſſaire Aga, avec environ mille Janiſſaires & quelques Spahis. On y compte vingt mille familles Turques, quatre mille famil-


Tom. 2. pag. 432.
TOCAT.


Femmes Turques,
de TOCAT.

familles d'Armeniens, trois ou quatre cens familles de Grecs, douze Mosquées à minarets, & une infinité de chapelles Turques. Les Armeniens y ont sept Eglises, les Grecs n'ont qu'une méchante chapelle, quoiqu'ils se vantent qu'elle a eté batie par l'Empereur Justinien. Elle est gouvernée par un Metropolitain dépendant de l'Archevêque de *Nicsara*, ou pour mieux dire, de *Neocæsarea* ancienne ville presque ruinée, à deux journées de Tocat.

*Nicsara* est encore la Metropole de Cappadoce, & l'on n'oubliera jamais que dans le troisiéme siécle elle a eû pour Pasteur *Saint Gregoire Thaumaturge*, ou *le faiseur de Miracles*. Niger & quelques autres Geographes n'ont pas eû raison de confondre cette ville avec Tocat. L'Archevêque de Nicsara a la cinquiéme place parmi les Prelats qui sont sous le Patriarche de Constantinople.

Outre les soyes du pays qui sont assez considérables, on consomme à Tocat, tous les ans, 8 ou 10 charges de celles de Perse. Toutes ces soyes s'employent en petites etoffes, en soye à coudre, ou à faire des boutons. Ce commerce est assez bon; mais le grand negoce de Tocat est en vaisselle de cuivre, comme Marmites, Tasses, Fanaux, Chandeliers, que l'on travaille fort proprement & que l'on envoye ensuite à Constantinople & en Egypte. Les ouvriers de Tocat tirent leur cuivre des mines de *Gumiscana*, qui sont à trois journées de Trebisonde & de celles de *Castamboul* qui sont encore plus abondantes, à dix journées de Tocat du côté d'Angora. On prepare encore à Tocat beaucoup de peaux de maroquin jaune, que l'on porte par terre à *Samson* sur la mer Noire, & de là à *Calas* port de Valachie. On y en porte aussi beaucoup de rouges, mais les marchands de Tocat les tirent du *Diarbec* & de la *Caramanie*. On nous assura qu'on teignoit les peaux jaunes avec le *Fustet*, & les rouges avec la *Garance*. Les

toiles peintes de Tocat ne ſont pas ſi belles que celles de Perſe, mais les Moſcovites & les Tartares de la *Crimée* s'en contentent. Il en paſſe même en France, & ce ſont celles que nous appellons *Toiles du Levant.* Tocat & Amaſia en fourniſſent plus que tout le reſte du pays.

Il faut regarder Tocat comme le centre du commerce de l'Aſie mineure. Les Caravanes de *Diarbequir* y viennent en dix-huit jours; un homme à cheval fait le chemin en douze. Celles de Tocat à Synope mettent ſix jours; les gens de pied y vont en quatre jours. De Tocat à Pruſſe les Caravanes employent vingt jours, les gens à cheval y arrivent en quinze. Celles qui vont en droiture de Tocat à Smyrne, ſans paſſer par Angora ni par Pruſſe, ſont vingt-ſept jours en chemin avec des mulets, & quarante jours avec des chameaux, mais elles riſquent d'être maltraitées par les voleurs. Une partie de nôtre Caravane partit pour Pruſſe, & l'autre pour Angora, dans le deſſein d'aller à Smyrne & d'eviter les voleurs. Nos Armeniens nous aſſeûrérent qu'ils gagnoient beaucoup plus à faire voiturer leur ſoye à Smyrne, car ils ne l'avoient achetée à Gangel ſur la frontiere de Perſe, qu'à raiſon de vingt écus le Batman; en ſorte que vendant le même poids à Smyrne, ſur le pied de trente écus, ils gagnoient trois écus ſur chaque Batman, déduction faite de tous les frais qu'ils ſont obligez de faire pendant leur route. Ce gain eſt tres conſidérable, parce qu'un Batman ne peſe que 6 Oques, c'eſt à dire 18 livres 12 onces; & la charge d'un cheval étant du poids de 600 livres, & celle d'un chameau de 1000, il y a, tout bien ſupputé, 100 écus à gagner ſur chaque charge de cheval, & 500 livres ſur celle d'un chameau. Les marchands qui font conduire dix charges de ſoyes gagnent donc mille écus par cheval, & cinq mille livres par chameau, ſans compter le profit qu'ils font ſur

les marchandiſes dont ils ſe chargent au retour.

Tocat dépend du gouvernement de *Sivas* où il y a un Pacha & un Janiſſaire Aga. Les Grecs de cette Province payent quatre mille billets de Capitation. Sivas, ſuivant leur tradition, eſt l'ancienne ville de *Sebaſte*, que Pline & Ptolomée placent dans la Cappadoce. Cette ville n'eſt qu'à deux journées de Tocat vers le Midi, & *Amaſia*, autre ancienne ville, eſt à trois journées de Tocat vers le Nord-Oüeſt; mais ces deux villes, quoi qu'anciennes, ſont bien plus petites que Tocat. Sivas eſt peu de choſe aujourd'hui, & ne ſeroit preſque pas connuë ſi le Pacha n'y faiſoit ſa réſidence. Ducas qui a écrit *l'Hiſtoire Byzantine* depuis Jean Paleologue juſques à Mahomet II. aſſeûre que Bajazet prit Sivas en 1394. Tamerlan l'aſſiégea peu de temps aprés, & d'une maniere ſi ſinguliere, que nos Ingenieurs ne ſeront pas fâchez d'en apprendre le détail.

Tamerlan fit creuſer les fondemens des murailles de la Place, & les fit ſoûtenir par des pieces de bois à meſure qu'on en tiroit les pierres. Les ouvriers paſſoient par des ſoûterreins dont l'ouverture étoit à plus d'un mille de la ville, ſans que les habitans en euſſent aucun ſoupçon. Lorſque l'ouvrage fut fini, il les fit ſommer de ſe rendre. Ces pauvres aſſiegez qui ne ſçavoient pas le riſque qu'ils couroient, parce qu'ils ne voyoient pas leurs murailles endommagées, crurent qu'ils pouvoient ſe deffendre encore quelque temps, mais ils furent bien étonnez de les voir tomber tout d'un coup, aprés qu'on eût mis le feu aux pieces de bois qui les ſoûtenoient. On entra dans la ville, & le carnage fût épouventable; ceux qui en échapérent, perirent par un ſuplice inconnu juſques à ce temps-là. On les garrota de telle ſorte, que la tête ſe trouvant engagée entre les cuiſſes, le nez répondoit à leur fondement: dans cette attitude on les jettoit par douzaine dans des foſſes

qu'on couvroit de planches, & ensuite de terre pour les laisser mourir à petit feu. La ville fut razée, & l'on ne l'a pas rétablie depuis, quoiqu'elle ait conservé sa dignité.

Il y auroit de belles choses à dire sur *Amasia*, mais ce n'est pas ici l'endroit, j'ajoûte seulement que Strabon le plus fameux de tous les Geographes anciens, quoi-qu'originaire de Créte, étoit natif de cette ville. Je ne sçai pas s'il a parlé de Tocat, tous les Grecs de la ville à qui nous en demandâmes l'ancien nom, nous asseûrerent qu'elle s'appelloit autrefois *Eudoxia* ou *Eutochia* : ne seroit-ce point la ville d'*Eudoxiane* que Ptolomée marque dans la Galacie Pontique? Paul Jove appelle Tocat *Tabenda*, apparemment qu'il a crû que c'étoit la ville que ce Geographe appelle *Tebenda*. On trouveroit peut-être le veritable nom de Tocat sur quelqu'unes des Inscriptions qui sont, à ce qu'on nous dit, dans le Château; mais les Turcs nous en refusérent l'entrée. On venoit de taxer les Armeniens Catholiques de cette ville, ensuite d'une grande persécution qui s'étoit excitée contre eux à Constantinople; ainsi l'on regardoit par toute l'Asie les Francs de bien plus mauvais œil qu'on n'a coutume de faire.

Aprés la sanglante bataille d'Angora où Bajazet fût fait prisonnier par Tamerlan, Sultan Mahomet qui aprés l'interregne & la mort de tous ses freres, regna paisiblement sous le nom de Mahomet I; ce Sultan, disje, qui étoit un des fils de Bajazet, passa à l'âge de 15 ans, le sabre à la main, avec le peu de troupes qu'il pût ramasser, au travers des Tartares qui occupoient tout le pays, & vint se retirer à Tocat dont il joüissoit avant le malheur de son pere qui l'avoit prise quelque temps auparavant; ainsi cette ville se trouva la capitale de l'Empire des Turcs; & Mahomet I ayant défait son frere *Musa* ou *Moyse*, fit mettre dans la prison de Tocat, appellée *la grosse Corde*, Mahemet Bay

& Jacob Bay qui étoient engagez dans le parti de ſon frere. Il paroît par là que cette ville ne tomba pas pour lors en la puiſſance de Tamerlan, mais que ce fut ſous Mahomet II. Juſuf-Zes Begue, Géneral des troupes de Uſum-Caſſan Roy des Parthes, ravagea cette grande ville, dit Leunclaw, & vint fondre ſur la Caramanie. Sultan Muſtapha, fils de Mahomet le deffit en 1473. & l'envoya priſonnier à ſon pere qui étoit à Conſtantinople.

Nous cherchâmes inutilement compagnie pour aller à *Ceſarée de Cappadoce.* Cette ville n'eſt qu'à ſix journées de Tocat & n'a pas changé de nom, puiſque les Grecs l'appellent *Keſaria* depuis le temps de Tibere qui en fit changer les anciens noms d'*Euzebia* & de *Mazaca.* Ceſarée eut l'avantage d'avoir pour Paſteur le Grand S. Baſile, & ſon Archevêque occupe aujourd'hui le premier rang parmi les Prelats qui ſont ſoumis au Patriarche de Conſtantinople. On nous aſſeûra qu'il y avoit des Inſcriptions à Ceſarée qui faiſoient mention de S. Baſile, mais nous ne pûmes pas nous écarter de la campagne de Tocat. Cette campagne produit de fort belles Plantes, & ſur tout des végétations de pierres qui ſont d'une beauté ſurprenante. On trouve des merveilles en caſſant des cailloux, & des morceaux de roches creuſes revêtuës de criſtalliſations tout a fait raviſſantes. J'en ay dans mon Cabinet qui ſont ſemblables à l'écorce de citron confite, quelques-unes reſſemblent ſi fort à la nacre de perle, qu'on les prendroit pour ces mêmes coquilles petrifiées ; il y en a de couleur d'or, qui ne different que par leur dureté, de la confiture qu'on fait avec l'écorce d'orange coupée en filets.

La riviere qui paſſe par Tocat n'eſt pas l'*Iris* ou le *Caſalmac,* comme les Geographes le ſuppoſent, c'eſt le *Toſanlu* qui paſſe auſſi à Neoceſarée, & c'eſt ſans doute le

*Loup* dont Pline a fait mention, & qui va se jetter dans l'Iris. Cette riviere fait de grands ravages dans le temps des pluyes, & lorsque les neiges fondent. On nous asseûra qu'il y avoit trois rivieres qui s'unissoient vers Amasia, le *Couleisar-sou*, ou *la riviere de Chonac*, le *Tosanlu*, ou celle *de Tocat* & le *Casalmac;* cette derniere retient son nom jusques à la mer.

Nous partîmes de Tocat pour Angora le 10 Octobre 1701, avec une Caravane composée de nouveaux venus, & de celle que nous avions suivie jusques à Tocat. Ces nouveaux venus avoient mis 24 jours à venir de Gangel à Erzeron, & par conséquent allongé leur marche de 6 jours pour éviter la Douanne de Teflis où l'on fait payer des droits tres-considérables. Ils conduisoient 75 chevaux ou mulets chargez de 150 bales de soye, qui pesoient chacune 26 Batmans. Sortant de Tocat on entre dans une belle plaine où la riviere serpente; c'est peut-être la plaine que Paul Jove appelle *les Champs des Oyes*, où se donna la bataille entre les troupes de Mahomet II, & celles d'Uzum-Cassan Roy de Perse.

Aprés quatre heures de marche on campa auprés du village d'*Agara*, dans le cimetiere duquel se voyent quelques morceaux de colomnes & de corniches anciennes de marbre blanc & d'un beau profil, mais sans inscriptions. Toutes les montagnes des environs sont de marbre comme celles de Tocat. Pour ce qui est du Bol, je ne doute pas qu'il n'y soit fort commun, car il y a des endroits escarpez & taillez à plomb qui sont d'un rouge vif, semblable à celui des roches, dont parle Paul Jove, dans les cavernes desquelles se retira *Techellis* fameux Mahometan, disciple d'*Hardual* grand Interprete de la Loi, pour y vaquer non seulement à la meditation & à la priere; mais aussi pour éviter les persécutions de ceux qui s'opposoient à la doctrine de son Maître.

Le 11 Octobre nous continuâmes nôtre route dans la plaine de Tocat, laquelle ſe retrécit à ſix milles en deçà de Turcal, & s'élargit enſuite à meſure qu'on en approche. *Turcal* eſt une belle Bourgade à 15 milles d'Agara, ſituée autour & ſur la pente d'une colline eſcarpée, ſéparée des autres, terminée par un vieux château, & moüillée au pied par la riviere de Tocat. Tout ce quartier eſt plein de beaux vignobles; les champs y ſont bien cultivez, les villages frequens, & les bouts de colomnes antiques aſſez communs dans les cimetieres; ce qui marque bien que le pays étoit autrefois peuplé par des gens aiſez. Paſſé Tocat on n'entend plus parler de Curdes; mais bien de *Turcmans*, c'eſt à dire d'une autre eſpece de voleurs encore plus dangereux, en ce que les Curdes dorment la nuit, & que les Turcmans volent jour & nuit. Nous campâmes pourtant ſans crainte dans la plaine à une demi lieuë au-deſſous de Turcal. On entra le lendemain dans une vallée aſſez étroite, bornée par une montagne conſidérable d'où l'on deſcend dans une autre vallée étranglée & tortuë où nôtre Caravane s'arrêta. Tout le pays eſt agréable & couvert de bois, mais les Pins & les Chênes y ſont plus petits qu'ailleurs. La riviere de Tocat tire vers le Nord à Turcal, & va ſe jetter dans le Caſalmac vers Amaſia. Nous la laiſſâmes à droite pour ſuivre la route d'Angora, & ne trouvâmes rien de conſidérable pendant le reſte du chemin juſques à la ville. On entendoit chanter les perdrix, & le gibier de toutes les eſpeces y eſt tres abbondant, de même que dans tout le reſte de la Natolie.

Le lendemain nous ne vîmes que des Chênes & des Pins pendant neuf heures de marche. Tantôt ce ſont de petites vallées, & tantôt des montagnes d'une hauteur conſidérable. On n'y voit qu'une plaine aſſez jolie où eſt le

village de *Geder* ſur une petite riviere du même nom. Paſſé le village ce ne ſont plus que rochers eſcarpez à droite & à gauche, garnis de quelques bouquets de bois.

Le 14 Novembre le payſage fut le même que celui du jour precedent, mais la marche ne fut que d'environ 5 heures. On campa dans une plaine aſſez agréable auprés du village d'*Emar-Pacha.* Tous les Tithymales étoient couverts d'une petite eſpece de *Buccinum* fort jolie, longue ſeulement d'un pouce, ſur trois ou quatre lignes de diametre, preſque cilindrique, griſatre, tournée en vis à neuf pas, & terminée par une pointe obtuſe. La bouche de cette coquille eſt plus remarquable que tout le reſte, car elle eſt tournée à droite, longue de deux lignes & demi, pointuë en bas, arrondie vers le haut & garnie de deux ou trois dens. Cette coquille eſt commune dans les Iſles de l'Archipel, & Columna en a fait graver une qui reſſemble fort à celle dont nous parlons. Quoiqu'il ne paroiſſe pas extraordinaire qu'une coquille ait la bouche tournée à droite ou à gauche, cependant il eſt certain que l'Auteur de la nature a fait ſi peu de coquilles avec la bouche & les pas du limaçon tournez à droite, que les curieux les recherchent avec ſoin. Parmi tant d'eſpeces de *Buccinum* qui ſont dans mon Cabinet, il n'y en a que trois ou quatre dont la bouche & les pas de la vis ſoient tournez dans ce ſens-là ; ſçavoir la petite dont nous parlons, une autre eſpece d'environ deux pouces de long ſur un pouce d'épais, jaune-luiſant, ou marbrée par bandes obliques fauves & jaunatres avec le tour le la bouche blanc. La plus conſidérable eſt toute fauve, haute de cinq pouces ſur deux pouces d'épaiſſeur avec la bouche ſans rebord, au lieu que les autres ont la bouche relevée d'un rebord, & que leur limaçon eſt à huit ou neuf pas.

Le 14 Octobre on marcha dans des défilez horribles

qui aboutiſſent à une plaine aſſez belle. Aprés huit heures de marche on campa au deſſous de *Siké.* Le lendemain nous fîmes dreſſer nos tentes auprés de *Tekia* autre village à 4 heures du premier & dans la même plaine. Tout le pays eſt riant & bien cultivé. Les Poiriers ſauvages y ſont couverts de *Guy ;* & j'obſervai ſur leurs troncs, quelque dure qu'en fut l'écorce, la premiere germination de leurs graines, que je cherchois depuis long temps & que je n'avois pas eû occaſion de voir en France où cette plante eſt ſi commune. Ces graines, qui ont la figure d'un cœur, étoient hors de leurs coëffes, & s'étoient attachées par leur glu ſur les troncs & ſur les branches de ces arbres, dans le temps que les vents ou quelqu'autre cauſe les faiſoit tomber. Chaque graine étoit couchée ſur le côté, de telle ſorte que la pointe de la radicule commençoit à ſe planter dans l'écorce, tandis que les yeux de la même graine ſe développoient & germoient. Tout cela me confirma dans la penſée que j'ai propoſée touchant la multiplication du Guy dans mon *Hiſtoire des Plantes qui naiſſent aux environs de Paris.*

La marche du 17 Octobre fut d'environ douze heures. Nous ne paſſâmes ce jour-là que par de petites vallées couvertes de Chênes & de Pins. Le lendemain la décoration fut bien differente, car nous marchâmes pendant neuf heures dans un pays aſſez plat, peu cultivé, ſans bois, ni broſſailles, & relevé de quelques buttes remplies de ſel foſſile. Ce ſel qui ſe criſtalliſe dans les fonds où l'eau de la pluye croupit, aſſaiſonne le ſuc de la terre, & lui fait produire des plantes qui aiment le bord de la mer, comme ſont les eſpeces de *Soude* & de *Limonium.* J'ai remarqué la même choſe ſur la montagne de Cardone, ſituée ſur les frontieres de Catalogne & d'Aragon, laquelle n'eſt qu'un effroyable bloc de ſel.

Le 19 Octobre nous quittâmes le pays falé pour rentrer dans des vallées & des plaines couvertes de plusieurs sortes de Chênes. On campa tout prés du village de *Beglaise* aprés sept heures de marche. La route du lendemain fut de 12 heures dans des plaines entrecoupées de buttes garnies de bois de chênes, qui ont les feüilles semblables aux nôtres, quoiqu'ils ne montent guere plus haut que ceux de nos taillis. Nous passâmes ce jour-là à gué la riviere d'*Halys* ou le *Casilrimac* des Turcs, qu'une montagne toute opposée au grand chemin oblige de prendre son cours vers le Nord. Le Casilrimac n'est pas profond, mais il nous parut aussi large que la Seine à Paris, & l'on nous asseûra qu'il ne passoit qu'à une journée de Cesarée. Du haut de la montagne nous tombâmes, pour ainsi dire, dans un horrible fond, & nous nous arretâmes au village de *Courbaga.* De là jusques à deux lieües d'Angora le pays est rude & desagréable. Nous arrivâmes dans cette celebre ville le 22 Octobre, aprés quatre heures de marche, par une vallée assez-bien cultivée en quelques endroits.

*Angora* ou *Angori,* comme prononcent quelques-uns, & que les Turcs appellent *Engour,* nous réjoüit plus qu'aucune autre ville du Levant. Nous nous imaginions que le sang de ces braves Gaulois qui occupoient autrefois les environs de Toulouse & le pays qui est entre les Cevenes & les Pyrenées, couloit encore dans les veines des habitans de cette place. Ces généreux Gaulois trop resserrez dans leurs terres, par rapport à leur courage, partirent au nombre de trente mille hommes pour aller faire des conquêtes dans le Levant, sous la conduite de plusieurs Chefs dont *Brennus* étoit le principal. Tandis que ce Géneral ravageoit la Grece & qu'il pilloit le Temple de Delphes où il y avoit des richesses immenses, vingt


Tom. 2. pag. 442.
ANGORA.

mille hommes de cette armée paſſérent dans la Thrace avec *Leonorius*, qui s'appelloit ſans doute *Leonorix* comme Gaulois, & que je nommerois volontiers *Leonor* pour m'accommoder à nôtre Langue. On en peut dire de même de l'autre Chef qui le ſuivit : les Auteurs Latins l'appellent *Lutarius* du mot *Lutarix*, lequel répond bien mieux à nos anciennes terminaiſons gauloiſes.

Ces deux Chefs ſoumirent tout le pays juſques à Byzance, & deſcendirent ſur l'Helleſpont. Ravis de ne trouver l'Aſie ſéparée de l'Europe que par un bras de mer, ils députérent à Antipater, qui commandoit ſur la côte d'Aſie, & qui pouvoit s'oppoſer à leur paſſage. Comme la choſe traînoit, & qu'apparemment Antipater ne croyoit pas pouvoir s'accommoder de tels hoſtes, les deux Roys ſe ſéparérent. Leonorius retourna à Byzance. Lutarius receut quelque temps aprés une Ambaſſade de Macedoniens, députez par Antipater ſur deux vaiſſeaux & trois chaloupes. Pendant qu'ils obſervoient les troupes Gauloiſes, Lutarius ne perdit pas de temps, & les fit paſſer jour & nuit en Aſie ſur ces bâtimens. Leonorius ne tarda pas d'entrer en Bithynie avec les ſiennes, invité par le Roy Nicomede, qui ſe ſervit fort utilement de ces deux corps de Gaulois pour combattre Zipœtes, qui occupoit une partie de ſes Etats.

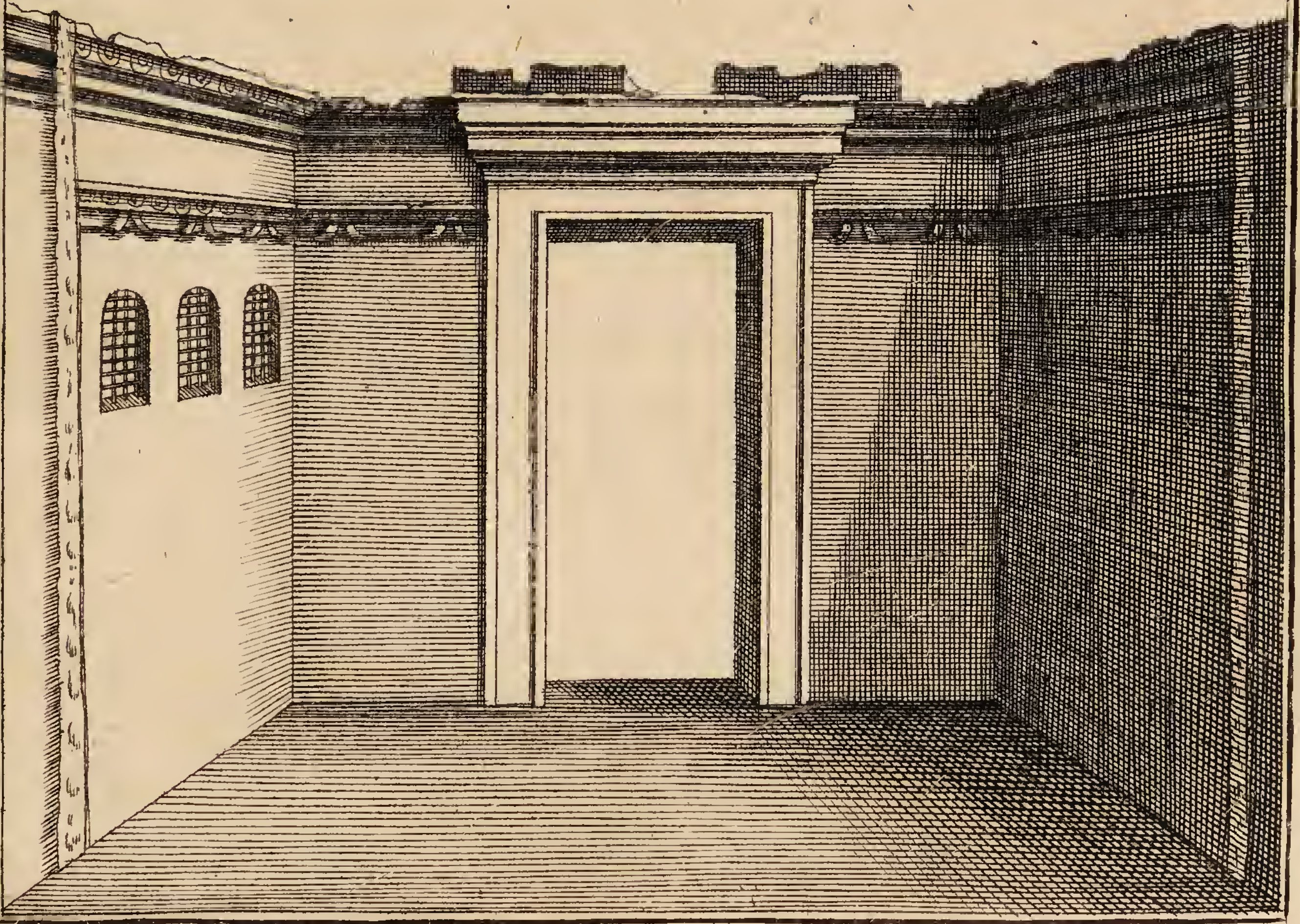
Les Gaulois jettérent la terreur par toute l'Aſie, juſques vers le Mont Taurus, comme nous l'apprend Tite-Live que je ſuis pas à pas dans cette expedition. Des vingt mille Gaulois qui étoient partis de Grece, il n'en reſtoit pourtant gueres plus de la moitié, mais tout cedoit à leur valeur, & ils mirent tout le pays à contribution. Enfin comme il y avoit trois ſortes de Gaulois parmi eux, ils partagérent leurs conquêtes de telle ſorte, que les uns s'arrêterent ſur les côtes de l'Helleſpont ; les autres habi-

comme dit Strabon, ensuite à deux, puis à un seul Royaume, dont Dejotarus fut pourveû par les Romains ; son fils Amyntas lui succeda. Enfin Lelius Marcus subjugua la Galatie sous Auguste ; elle fut réduite en Province & Pylemene fils d'Amyntas en fut dépoüillé. Le nom de *Pylemene*, étoit si commun aux Roys de Paphlagonie, que cette Province avoit eté appellée *Pylemenie*. Ainsi finit l'Empire des Galates qui avoient rendu tributaires jusques aux Roys de Syrie ; ces Galates sans lesquels les Roys d'Asie ne pouvoient pas faire la guerre, & qui conservoient la majesté des Roys, pour me servir des termes de Justin.

L'Empereur Auguste avoit sans doute embelli Ancyre, puisque *Tzetzes* l'en appelle le fondateur, & ce fut apparemment par reconnoissance que les habitans lui consacrérent le plus grand monument qui soit encore en Asie. Vous jugerez, M^gr, de la beauté de cet édifice par le dessein que vous m'avez ordonné d'en faire graver. Il étoit tout de marbre blanc à gros quartiers, & les encoigneures du Vestibule qui subsiste encore, sont alternativement d'une seule piece à angle rentrant en maniére d'équerre, dont les côtez ont trois ou quatre pieds de long. Ces pierres d'ailleurs sont attachées ensemble par des crampons de cuivre, comme il paroît par les trous où ils étoient enchassez ; les maîtresses murailles ont encore 30 ou 35 pieds de haut. Pour la façade elle est entierement détruite, il ne reste plus que la porte par où l'on entroit du Vestibule dans la maison. Cette porte qui est quarrée, a 24 pieds de haut sur 9 pieds 2 pouces de largeur, & ses montans qui sont chacun d'une seule piece, sont épais de 2 pieds 3 pouces. C'est à côté de cette porte, qui est toute chargée d'ornemens, que l'on grava il y a plus de dix-sept cens ans, la vie d'Auguste en beau latin, & en

*Monumentum Ancyranum.* Tom. 2. pag. 446.





beaux caracteres. L'Inſcription eſt à trois colomnes à droite & à gauche ; mais outre les lettres effacées, tout eſt plein de grands trous ſemblables à ceux qu'auroient pû faire des boulets de canon ; & ces trous que les payſans ont fait pour arracher les crampons, ont emporté la moitié des caracteres. Les paremens des pierres ſont des quarrez barlongs fort propres, & d'un pouce de ſaillie. Sans compter le Veſtibule, cet édifice eſt dans œuvre de 52 pieds de long, ſur 36 pieds & demi de large. Il y reſte encore trois fenêtres grillées, de marbre à grands carreaux ſemblables à ceux de nos fenêtres. Je ne ſçai pas de quelle matiere ces carreaux étoient garnis, ſi c'étoit de pierre tranſparente ou de verre.

On voit dans l'enceinte de cet edifice les ruines d'une pauvre Egliſe de Chrétiens, auprés de deux ou trois méchantes maiſons, & de quelques eſcuries à vaches. Voilà à quoi ſe réduit le monument d'Ancyre, lequel n'étoit pas un Temple d'Auguſte, mais une maiſon publique ou le *Prytanée* où ſe faiſoient les repas lors des grandes fêtes des jeux publics que l'on celebroit ſouvent dans cette ville, comme il paroît par les Médailles de Neron, de Caracalla, de Dece, de Valerien le vieux, de Gallien & de [a] Salonine. Les legendes marquent les jeux auſquels on s'exerçoit.

[a] ΠΥΘΙΑ, Pythia. ΑCΚΛΗΠΕΙΑ, Aſclepia. CΩΤΗΡΕΙΑ, Soteria. ΙΘΜΙΑ, Iſthmia.

On découvriroit peut-être quelque choſe de plus particulier touchant cet edifice, ſi l'on pouvoit déchifrer pluſieurs Inſcriptions grecques que l'on avoit gravées ſur les murailles en dehors, car ce bâtiment étoit ſans doute iſolé. On trouve préſentement ces Inſcriptions dans les cheminées de quelques maiſons de particuliers, où elles ſont couvertes de ſuye ; ces maiſons ſont adoſſées à la maîtreſſe muraille à droite.

L'Inſcription dont nous avons parlé ci-devant, où

*M. Aurelii Antonini & M. Aurelii Commodi & pro universa ipsorum domo & pro Senatu Populoque metropoleos Ancyræ,*
*Apollonius Apollonii F.*

On trouve celle-ci sur les murailles d'une Tour quarrée entre la porte des Jardins & la porte d'Esset.

| | |
|---|---|
| *Caracylæam* | ΚΑΡΑΚΥΛΑΙΑΝ |
| *Sacerdotum principem,* | ΑΡΧΙΕΡΕΙΑΝ |
| | ΑΠΟΓΟΝΟΝ ΒΑ |
| *ex regibus ortam,* | ΣΙΛΕΩΝ ΘΥΓΑ- |
| *filiam Metropoleos,* | ΤΕΡΑ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟ- |
| | ΠΟΛΕΩΣ ΓΥΝΑΙ- |
| *Uxorem Julii* | ΚΑ ΙΟΥΛΙΟΥ ΣΕ |
| *Severi* | ΟΥΗΡΟΥ ΤΟΥ ΠΡΩ- |
| | ΤΟΥ ΤΩΝ ΕΛΛΗ- |
| *Græcorum primi.* | ΝΩΝ * ΥΠΕΡΡΑ. |

ΑΝΚΥΡΑϹ ΜΗΤ. Β. Ν. *Ancyra Metropolis bis Neocora.*

La legende d'une Médaille du vieux Valerien marque qu'Ancyre étoit deux fois Neocore. Elle receut cette dignité pour la premiere fois sous Caracalla, & pour la seconde fois sous Valerien le vieux. Le revers de cette Médaille répresente trois Urnes, de chacune desquelles sortent deux palmes.

On appelloit *Neocores,* chez les Grecs, ceux qui prenoient le soin des Temples communs à toute une Province & dans lesquels on s'assembloit à l'occasion des jeux publics. La Charge de Neocore répondoit à peu prés à celle de *Marguillier;* mais comme dans la suite on s'avisa de déifier les Empereurs, les villes qui demandérent qu'il leur fût permis de leur dresser des Temples, aquirent aussi le nom de Neocores.

La situation d'Ancyre, au milieu de l'Asie mineure, l'a

ſouvent expoſée à de grands ravages. Elle fut priſe par les Perſes en 611. du temps d'Heraclius,& ruinée en 1101. par cette effroyable armée [a] de Normands ou de Lombards, comme veut Mr du [b] Cange, commandée par Tzitas & par le Comte de S. Gilles, qui fut enſuite connu ſous le nom de Raimond Comte de Toulouſe & de Provence, du temps que Baudoüin frere de Godefroy de Boüillon fut élû Roy de Jeruſalem. Cette armée, qui étoit de cent mille hommes d'infanterie & de cinquante mille hommes de cavalerie, aprés l'expedition d'Angora paſſa le fleuve Halys; mais elle fut ſi bien battuë par les Mahometans, que les Géneraux eurent de la peine à ſe retirer à Conſtantinople auprés d'Alexis Comnene.

[a] Alexiad. lib. XI.

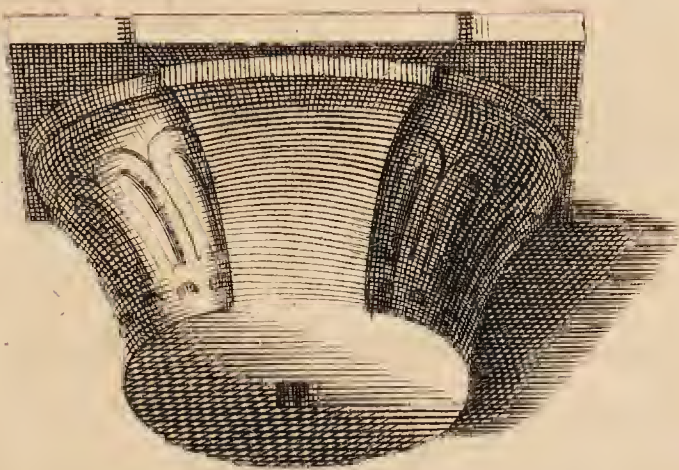
[b] Notæ in Alexiad.

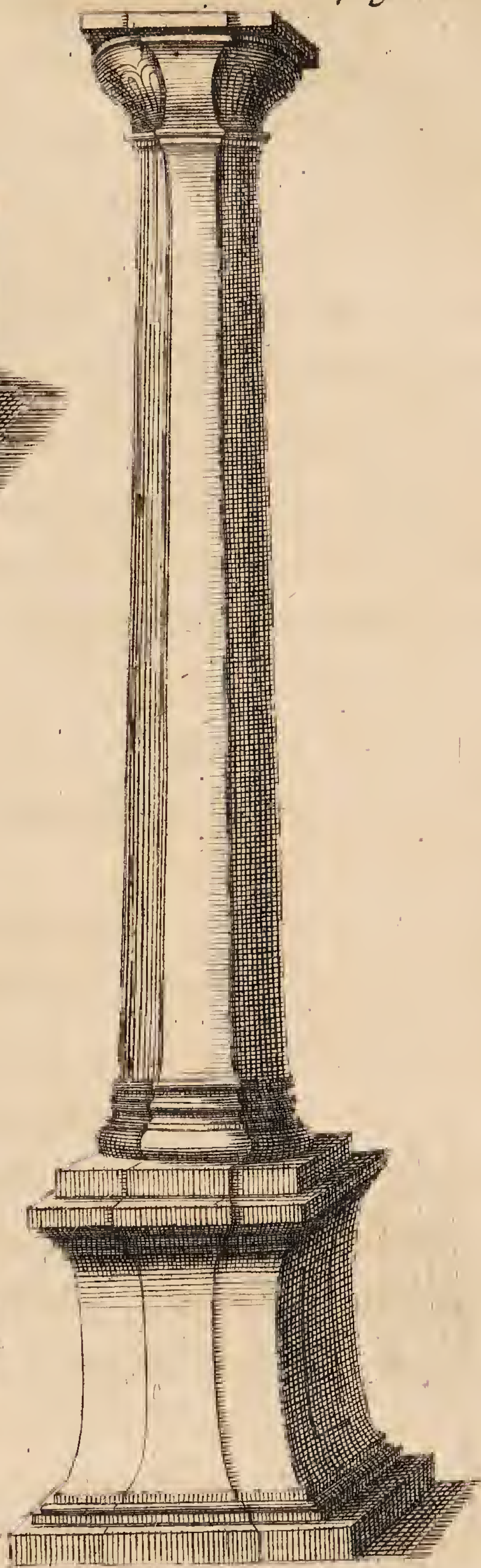
Les Tartares ſe rendirent les maîtres d'Ancyre en 1239. Elle fut enſuite le premier ſiege des Othomans, car Orthogul pere du fameux Othomans vint s'y établir, & non ſeulement ſes ſucceſſeurs s'emparérent de la Galatie, mais encore de la Cappadoce & de la Pamphilie. Angora fut funeſte aux Othomans, & la bataille que Tamerlan y remporta ſur Bajazet, faillit à détruire leur Empire. Bajazet le plus fier des hommes, trop plein de confiance pour lui-même, abbandonna ſon camp pour aller ſe divertir à la chaſſe. Tamerlan dont les troupes commençoient à manquer d'eau, profita de cette faute & s'étant rendu maître de la petite riviere qui couloit entre les deux armées, obligea trois jours aprés Bajazet d'en venir aux mains, pour ne pas laiſſer perir ſon armée de ſoif; cette armée fut taillée en pieces, & le Sultan fait priſonnier le 7 Août 1401. Aprés la retraite de Tamerlan, les enfans de Bajazet ſe cantonnérent où ils pûrent. Mahomet s'aſſeûra de la Galatie que ſon frere Eſes lui diſputoit; il ſe ſervit de Temirte, ancien Capitaine qui avoit

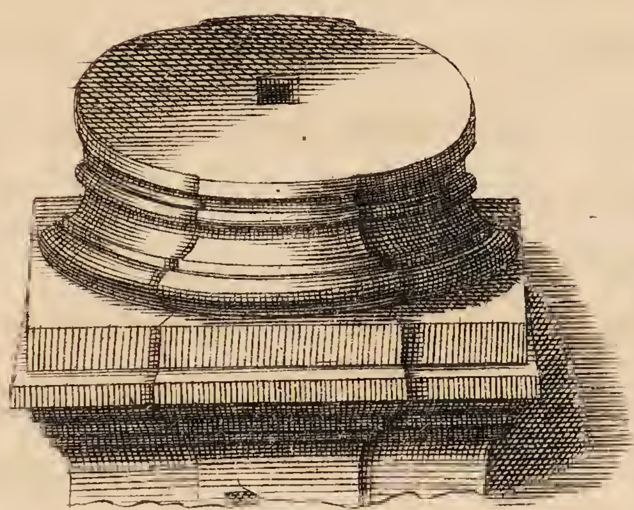
servi ſous Bajazet; & Temirte battit Eſes à Angora & lui fit couper la tête.

Angora préſentement eſt une des meilleures villes d'Anatolie, & montre par tout des marques de ſon ancienne magnificence. On ne voit dans les ruës que colomnes & vieux marbres, parmi leſquels on diſtingue une eſpece de Porphyre rougeatre piqué de blanc, ſemblable à celui qui eſt aux Pennes proche de Marſeille. On trouve auſſi à Angora quelques morceaux de Jaſpe rouge & blanc à groſſes taches, approchant de celui de Languedoc. La pluſpart des colomnes ſont liſſes & cilindriques, quelques-unes canelées en ſpire; les plus ſingulieres ſont ovales, ornées d'une plate-bande par devant & par derriere, laquelle regne auſſi tout le long du piédeſtal & du chapiteau. Elles me parurent aſſez belles pour les faire graver; il me ſemble qu'aucun Architecte n'a parlé de cet ordre. Il n'y a rien de ſi ſurprenant que le perron de la porte d'une Moſquée; il eſt de 14 degrez compoſez uniquement de baſes de colomnes de marbre, poſées les unes ſur les autres. Quoique les maiſons preſentement ne ſoient que de boüe, on ne laiſſe pas d'y voir de fort belles pieces de marbre.

Les murailles de la ville ſont baſſes & terminées par de méchans crenaux; mais on y a employé indifferemment, colomnes, architraves, chapiteaux, baſes & autres morceaux antiques entremêlez avec de la maçonnerie, principalement aux tours & aux portes leſquelles, malgré cela, n'en ſont pas plus belles; car les tours ſont quarrées & les portes toutes ſimples. Quoiqu'on ait engagé dans ces murailles beaucoup de morceaux de marbre du coſté où ſont les Inſcriptions, on ne laiſſe pas d'en lire pluſieurs qui ſont la pluſpart grecques, quelques-unes latines, arabes ou Turques. L'Inſcription ſuivante eſt tout auprés de quelques Lions de marbre fort défigurez, à la porte de Keſaria.







*Anciennes Colonnes employées dans l'Asie Mineure.*

ΚΑΙΡΕ ΠΑΡΟΔΕΙΤΑ *Salve viator.*

Au deſſous de ces paroles il y a une tête en bas relief, où l'on ne connoît plus rien; mais au deſſous il y a les paroles ſuivantes.

| | |
|---|---|
| ΜΑΡΚΕΛΛΟϹ | *Marcellus* |
| ϹΤΡΑΤΟΝΕΙΚΗ | *Stratonice* |
| ΓΛΥΚΥΤΑΤΗ Γ | *Dulciſſimæ* |
| ΥΝ.... ΜΝΗΜΗϹ | *Conjugi memoriæ* |
| ΧΑΡΙΝ | *cauſa* |

A la porte des Jardins on lit l'Inſcription qui ſuit.

ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
ΤΟΡΝΕΙΤΟΡΙΑΝΟΝ, ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ ΤΩΝ ΚΥΡΙ-
ΩΝ ΗΜΩΝ ΕΠΙ ΑΘΥΛΩΝ
ΤΟΝ ΔΙΚΑΙΟΝ ΚΑΙ ΣΕΜΝΟΝ Κ ΑΙΛΙΟΣ
ΑΓΗΣΙΛΑΟΣ ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΦΙΛΟΝ ΚΑΙ
ΕΥΕ.......

*Bonæ fortunæ*
*Tornitorianum curatorem Domi-*
*norum noſtrorum .........*
*juſtum & illuſtrem. C. Ælius*
*Ageſilaus amicum ſuum &*
*beneficum.*

Nous leûmes au delà de la Tour, où l'on paſſe pour aller à la Porte d'Effet, ſur une colomne enchaſſée dans la muraille, les mots ſuivans.

I M P. C Æ S.
. . . . . . .
E T I M P R O....
G A L L I E N O

Le reſte eſt écrit ſur la partie de la colomne qui eſt engagée dans la muraille.

Il nous reste trois Médailles frappées à la tête de cet Empereur, & à la legende d'Ancyre, où cette ville est traitée de Metropole. Le revers de la premiere represente trois Urnes avec des palmes. Celui de la seconde, une Louve que Romulus & Remus tetent. Sur la troisiéme, est la figure d'Apollon debout & tout nud, tenant de la main droite une couronne & appuyé du coude gauche sur une colomne qui soutient sa lyre. On en voit une quatriéme chez le Roy, au même revers que la premiere; mais la legende exprime que la ville est Neocore pour la seconde fois.

Les trois Lions qui sont à la porte de Smyrne sont assez beaux. On lit sur un bout d'architrave cassée, laquelle sert de linteau à la porte, cette ligne imparfaite écrite en gros caracteres.

....ΒΑΣΤΩ ΕΥΣΕΒΕΙ ΕΥΤΥ....

Voici quelques autres Inscriptions qui sont sur les mêmes murailles entre la porte de Smyrne & celle de Constantinople.

Sur un piédestal.

ΘΕΟΙΣ ΚΑΤΑΧΘΟΝΙ-
ΟΙΣ ΚΑΙ ΚΑΠΙΤΩΝΙ
ΠΑΣΙΚΡΑΤΟΥΣ
ΑΝΔΡΙ ΓΕΝΝΑΙΩ
ΚΑΙ ΑΓΑΘΩ ΠΟΥ
ΒΛΙΟΣ ΑΔΕΛΦΟΣ
ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΠΑΣΙ
ΚΡΑΤΗΣ ΚΑΙ ΜΗ-
ΝΟΔΩΡΟΣ ΥΙΟΙ
ΑΥΤΟΥ ΠΕΡΤΙΝΗ
ΜΝΗΜΗ ΕΙΧΑ.

Pour Μνήμης ἕνεκεν

*Dis Manibus*
*Et Capitoni*
*Pasicratis F.*
*Viro generoso*
*& probo Pu-*
*blius frater*
*ejus & Pasi-*
*crates & Me-*
*nodorus filii*
*ejus ....*
*Memoriæ gratia.*

Sur un autre piédeſtal orné d'un feſton.

D. M.
VENTIDIA CAR
PILLA
VIXIT ANNIS
XXXIIII M VIII
D VI
T LIUIUS CARPUS
PATER EI....
DIONYSIUS UXORI CARISSIMÆ

Sur les mêmes murailles du côté de la ville.

| | |
|---|---|
| ΔΙΟΤΕΙΜΟϹ ΔΙ- | *Diotimus Dio-* |
| ΟΤΕΙΜΟ ΚΑΙ ΛΟ- | *timo & Lotatio* |
| ΤΑΤΙΟ ΙΔΙΟΙϹ | *propriis* |
| ΓΟΝΕΥΣΙ ΜΝΗ- | *parentibus* |
| ΜΗϹ ΧΑΡΙΝ. | *memoriæ gratia.* |

Dans le même endroit ſur une pierre enchaſſée.

EUTYCHUS
NEREI
CAESARIS
AUG
SER. VIC.
FILIO.

Le Château d'Angora eſt à triple enceinte, & ſes murailles ſont à gros quartiers de marbre blanc & d'une pierre qui approche du porphyre. On nous permit d'entrer par tout & l'on nous conduiſit dans la premiere enceinte à une Egliſe Armenienne bâtie, à ce que l'on prétend, ſous le nom de *la Croix* depuis 1200 ans. Elle eſt fort

petite & fort obſcure, éclairée en partie par une fenêtre, qui ne reçoit le jour qu'au travers d'une piece quarrée de marbre ſemblable à de l'albaſtre poli & luiſant comme du Talc, mais il eſt terne en dedans & la lumiere qui paſſe au travers eſt ſenſiblement rougeatre & tire ſur la cornaline. Le ſoleil ne donnoit pas deſſus quand nous l'obſervâmes; c'eſt peut-être du marbre *ſphengite* de Pline. Toute cette premiere enceinte eſt pleine de piédeſtaux & d'Inſcriptions; où eſt-ce qu'il n'y en a pas dans Angora? un habile Antiquaire y trouveroit à tranſcrire pendant un an. Voici celles que nous copiâmes.

L'Inſcription qui fait mention de Julien l'Apoſtat eſt ſur une pierre maçonnée & platrée, les caracteres en ſont mal formez,

DOMINO TOTIVS ORBIS
JVLIANO AVGVSTO
EX OCEANO BRI
TANNICO [a] VIS PER
BARBARAS GENTES
STRAGE RESISTENTI
VM PATEFACTIS....
. . . . . . . .
. . . . . . . .
. . . . . . . .
. . . . . . . .
. . . . . . . .

[a] *Pour* VIIS.

Apparemment qu'elle fut faite dans le temps que cet Empereur ſéjourna à Ancyre.

Sur

Sur un piédestal dans l'enceinte d'une Mosquée du même Château.

ΤΑΦΟΝ ΤΟΝ
ΕΝΘΑ ΠΛΗΣΙ-
ΟΝ ΒΩΜΟΝ ΑΘ
ΜΑ ΕΤΕΥΞ ΚΑ-
ΤΑ ΓΗΣ ΚΛΑΥΔΙΑ Η
ΚΑΙ ΔΕΞΑΣ ΑΘΗ
ΝΙΩΝ ΓΛΥΚΥΤΑΤΩ
ΚΑΙ ΦΙΛΤΑΤΩ ΑΓΝΩ
ΓΕΝΟΜΕΝΩ ΣΥΜ-
ΒΙΩ ΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ.

*Sepulchrum hoc*
*& aram simul*
*excitavit in terra*
*Claudia, Dexas*
*item vocata,*
*Athenioni dulcissimo*
*& amabilissimo*
*Castoque conjugi,*
*memoriæ causa.*

Sur un piédestal dans l'enceinte du Château.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟC ΕΥΤΥ-
ΧΟΥ ΚΛΑΥΔΙΑ ΙΟΥ-
ΛΙΤΤΗ ΣΥΜΒΙΩ Α-
ΓΑΘΗ ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ
ΚΑΙ ΤΗΝ ΟCΤΟΘΗ-
ΚΗΝ ΜΝΗΜΗC ΧΑ-
ΡΙΝ ΑΝΕCΤΗ-
CΕΝ.

*Apollonius Euty-*
*chis F. Claudiæ Ju-*
*littæ conjugi opti-*
*mæ hanc aram*
*& hoc monumen-*
*tum memoriæ causa*
*posuit.*

Sur un autre piédestal dans le même Château.

ΑΡΧΗΣΑΝΙΑ
ΚΑΙ ΑΣΤΥΝΟ-
ΜΗΣ ΑΝΤΑΚΑΙ
ΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΝ
ΔΙΣ ΘΕΑΣ ΔΗΜΗ-
ΤΡΟΣ ΤΙΜΗΘΕΝ
ΤΑ ΕΝ ΕΚΚΛΗΣΙ-
ΑΙΣ ΠΟΛΛΑΚ
ΦΥΛΗ ΕΝΑΤΗ

ΙΕΡΑ ΒΟΥΛΑΙΑ
ΤΟΝ ΕΑΥΤΗΣ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ.

Sur une pierre d'un ancien batiment que les Turcs appellent *Meseresail.*

D. M.
Q. AQVILIO LVCIO
LEG II AUG
SEVERIA MAPTINV
LA CONIVNX. ET
AQVILIA SEVERINA
FILIA ET HERES
F. C.

Dans la chambre d'un particulier qui loge dans cette maison, sur une pierre derriere la porte ;

*G. Longino Paulino G. Longinus Sagaris, & G. Longinus Claudianus, Patri, memoriæ causa.*

Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΩ ΠΑΥΛΕΙΝΩ Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΟΣ ΣΑΓΑΡΙΣ. ΚΑΙ Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΟΣ ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΣ ΠΑΤΡΙ ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ.

Dans le même batiment sur une pierre de la muraille.

*Flavio Sabino genere Nicomediensi, Filia Cippum (supple, posuit) memoriæ causa.*

ΦΛΑΟΥΙΩ ΣΑΒΕΙΝΩ ΓΕΝΕΙ ΝΕΙΚΟΜΗΔΕΙΗ ΘΥΓΑΤΗΡ ΤΗΝ ΣΤΗΛΗΝ ΜΝΕΙΑΣ ΧΑΡΙΝ.

| | |
|---|---|
| ΟΣΑΝ Δ ΕΣΚΥΛΗΤΟ | *Qui expilaverit* |
| ΜΝΗΜΑ ΔΩΣΕΙ ΕΙΣ | *Sepulchrum dabit* |
| ΤΟΝ ΦΙΣΚΟΝ Β̄. Φ. | *ad fiſcum denaria bis* |
| | *mille quingenta.* |

Sur trois differentes pierres du même batiment.

D. M.
C. JVL. CANDIDO
P.P. LEG. XVII. GEM.
HEREDES EX TES
TAMENTO FECE
RVNT.

| | |
|---|---|
| ΛΟΥΚΙΟΣ | *Lucius* |
| ΣΕΡΗΝΙΑ ΣΥΝΒΙΩ | *Sereniæ conjugi* |
| ΑΝΕΣΤΗΣΑ ΜΝΗ | *erexi, memoriæ* |
| ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ | *gratia : proſpere* |
| ΔΙ ΕΥΤΥΧΙΤΕ | *agite.* |

D. M.
C. SECVNDI
NIO IVLIANO
EQVITI LEG
XXII PR. P. P. AN
N XXXV. STIP. XV
C. SERANIVS VE
CTIVS SECVNDVS
HERES ET CONLEGA
F. C.

Le Cimetiere des Chrétiens eſt inépuiſable en Inſcriptions grecques & latines ; mais la pluſpart ſont des Epitaphes de perſonnes pour leſquelles on ne s'intereſſe plus.

Sur un Tombeau.

D. M.
ASTIO AVG
LIB. TAR.
VENNONIA AETETE
CONIVGI
PIENTISSIMO FECIT.

Sur un autre Tombeau.

*Valens & San-*
*batus propriæ ma*
*tri hanc aram*
*erexerunt memoriæ*
*causa.*

ΟΥΑΛΗC ΚΑΙ ΣΑΝ-
ΒΑΤΟΣ [a] ΤΗΕ ΔΙΑ ΜΗ-
ΤΡΙ [b] ΑΕCΤΗCΑΝ ΤΟΝ
ΒΩΜΟΝ ΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ.

[a] Pour τῇ ἰδίᾳ.
[b] Pour ἀνέστησαν.

Sur un autre Tombeau.

C IVI' SENECIO
NEM: VE
PROC PROV: GA
LAT. ITEM VICEPRAE
SIDIS EIVSD. PROV
ET PONTI
ZENO AVC CVB
TABVLAR
PROV: EIVSD: PRÆPO
SITO INCOMPARABILI.

Hors la ville autour du Couvent de S[te] Marie des Armeniens, parmi de beaux marbres antiques, des colomnes, architraves, bases, chapiteaux qui sont auprés de la petite

riviere de *Chibouboujou*, ſe voyent pluſieurs Inſcriptions, dont la plus remarquable eſt celle de M. Aurele.

IMP. CAESARI
M. AVRELLIO
ANTONINO. IN
VICTO. AVGVSTO
PIO FELICI
AEL. LYCINVS. V. I.
DEVOTISSIMVS
NVMINI EIVS.

Peut-être même que le Buſte qui eſt auprés, eſt celui de cet Empereur. C'eſt un Buſte de front, de deux pieds de haut ſur vingt pouces de largeur; mais il eſt fort maltraité. Le marbre eſt gris veiné de blanc, de même que le piédeſtal qui le ſoutenoit.

Voici une Inſcription qui ſe trouve ſur un autre piédeſtal, couché ſur un tombeau auprés du Couvent.

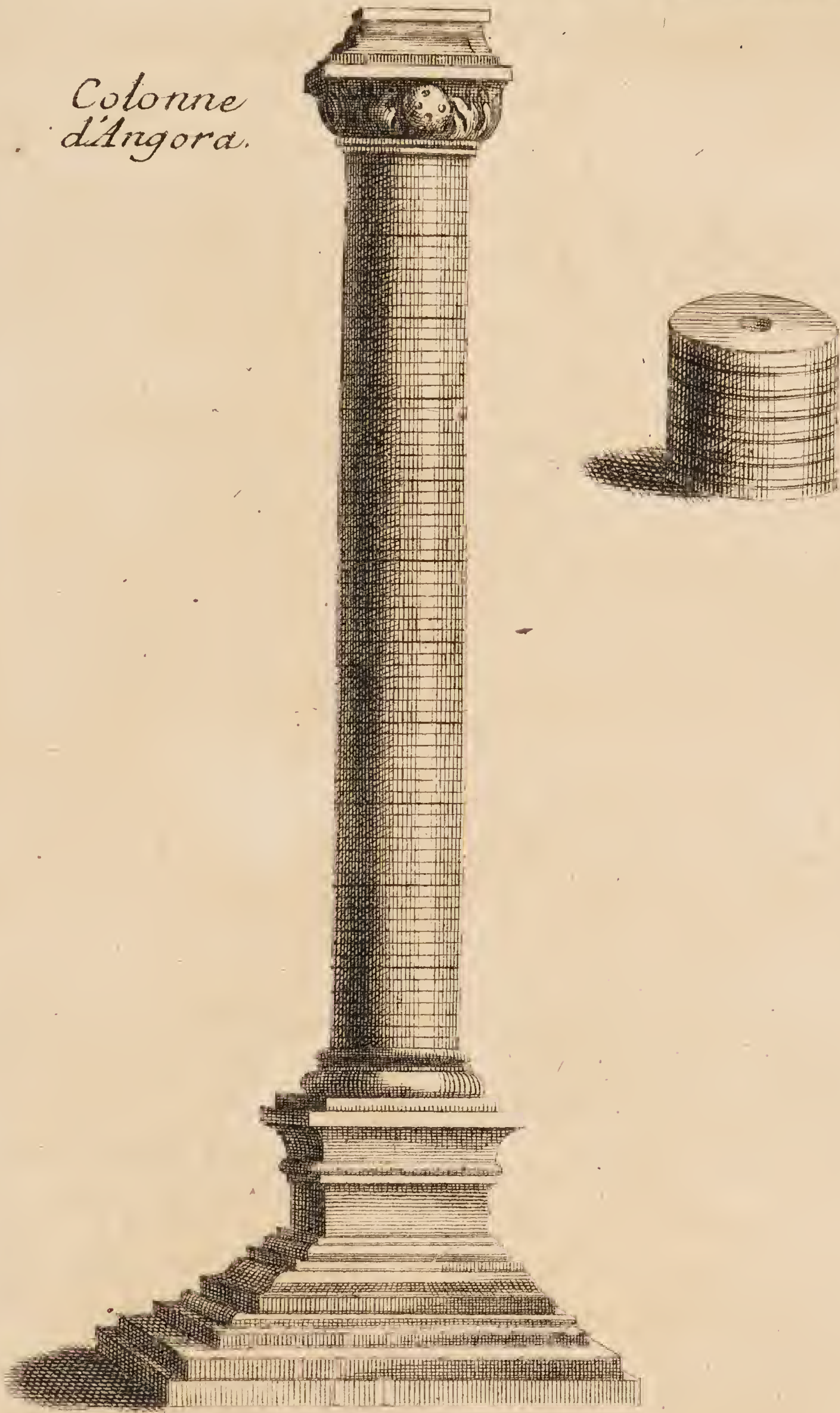
| | |
|---|---|
| Γ. ΑΙΛ. ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΝ | *Gaium Ælium Flavianum* |
| ΣΟΥΛΠΙΚΙΟΝ ΔΙΣ Γ.. | *Sulpicius bis Galat-* |
| ΛΑΤΑΡΧΗΝ ΤΟΝ Α | *archen caſtiſſimum* |
| ΓΝΟΤΑΤΟΝ ΚΑΙ ΔΙ | *& juſtiſſimum* |
| ΚΑΙΟΤΑΤΟΝ | *Flavianus* |
| ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΣ | *Eutyches* |
| ΕΥΤΥΧΗΣ | *Dulciſſimum* |
| ΤΟΝ ΓΛΥΚΥΤΑΤΟΝ | *patronum.* |
| ΠΑΤΡΩΝΑ | |
| ΔΙΕΥΤΥΧΙ | |

Ces deux Epitaphes modernes ſont dans le même Cimetiere.

HIC IACET INTERRATVS
D. IOANNES ROOS
SCOTVS QVI OBIIT IN AN
GORA DIE 22. IVNII ANNO
DOMINI M. DC. LXVIII.
ÆTATIS SVÆ XXXV.
ANNORVM.
HODIE MIHI: CRAS TIBI.

HIC IACET
SAMVEL FARRINGTON
ANGLVS ACIDWALLI
FARRINGTON MERCA
TORIS LONDINENSIS
FILIVS: OBDORMIVIT
IN CHRISTO, ANNO
ÆTATIS XXIII.
SALVTIS MDCLX.

Vous trouverez ici, M^gr, le deſſein d'une colomne aſſez jolie qui eſt dreſſée prés du monument d'Auguſte, dont j'ai eû l'honneur de vous entretenir. Cette colomne eſt à 15 ou 16 tambours de marbre blanc, hauts d'environ 20 pouces, la baſe & le chapiteau ſont de même pierre. Ce chapiteau, qui eſt quarré, eſt orné à chaque coin d'une feüille d'Acanthe, & d'une eſpece d'écuſſon entre deux, dont les ornemens ſont effacez. On n'y trouve aucune inſcription. Les Turcs appellent cette colomne le


Colonne
d'Angora.




Chevre d'Angora.

*Minaret des filles*, parce qu'ils s'imaginent qu'elle ſoutenoit le Tombeau d'une fille.

Le Pacha d'Angora joüit de 30 ou 35 bourſes de revenu. Les Janiſſaires y ſont commandez par un Sardar; mais il n'y en a qu'environ trois cens. On compte dans cette ville quarante mille ames parmi les Turcs, quatre ou cinq mille Armeniens, & ſix cens Grecs. Les Armeniens y ont ſept Egliſes, ſans compter le Monaſtere de *Ste Marie.* Les Grecs n'ont qu'une Egliſe dans la ville, & une dans le Château.

Angora eſt à quatre grandes journées de la mer Noire par le plus court chemin. La Caravane d'Angora à Smyrne met 20 jours, & l'ancienne ville de *Cotyæum,* à qui les Turcs ont conſervé le nom de *Cataye,* eſt à moitié chemin. Les Caravanes vont d'Angora à Pruſe dans dix jours; d'Angora à Keſarie en huit; d'Angora à Sinope en dix; d'Angora à Iſmith, ou l'ancienne Nicomedie en neuf jours: enfin d'Angora à Aſſamboul en douze ou treize jours.

On nourrit les plus belles Chevres du monde dans la campagne d'Angora. Elles ébloüiſſent par leur blancheur, & leur poil qui eſt auſſi fin que la ſoye, friſé naturellement par treſſes de huit ou neuf pouces de long, eſt la matiere de pluſieurs belles étoffes, & ſur tout du Camelot; mais on ne permet gueres de tranſporter cette toiſon ſans la filer, parce que les gens du pays y gagnent leur vie. Il ſemble que Strabon ait parlé de ces belles Chevres. *Aux environs de la riviere Halys,* dit-il, *on nourrit des moutons dont la laine eſt fort épaiſſe & fort douce; & de plus il y a des Chevres qui ne ſe trouvent pas ailleurs.* Quoiqu'il en ſoit, ces belles Chevres d'aujourd'hui ne ſe voyent qu'à quatre ou cinq journées d'Angora & de Beibaſar; leurs portées dégénerent quand on les tranſporte plus loin. Le fil de

Chevre ſe vend depuis 4 livres juſques à 12 ou 15 livres l'Oque ; il y en a même de 20 ou 25 écus l'Oque, mais ce dernier eſt deſtiné uniquement pour le Camelot que l'on fait pour le Serrail du Grand Seigneur. Les ouvriers d'Angora employent le fil de Chevre tout pur dans leurs Camelots, au lieu qu'à Bruxelles, je ne ſçai par quelle raiſon, on eſt obligé d'y mêler du fil de laine. En Angleterre on mêle cette toiſon dans les Perruques, mais il ne faut pas qu'elle ſoit filée : elle fait la richeſſe d'Angora, tous les bourgeois s'appliquent à ce commerce. On a raiſon de préferer le poil de Chevre d'Angora, à celui de Cougna, qui eſt l'ancienne ville d'*Iconium* où Ciceron fit aſſembler l'armée Romaine ; car les Chevres de Cougna ſont toutes ou brunes ou noires.

Le 2 Novembre nous partîmes d'Angora pour Pruſe ou *Brouſſe*, comme diſent les Francs, accompagnez ſeulement d'un voiturier Turc & d'un valet Grec qui n'entendoit pas le Franc, ainſi nous fûmes obligez de nous ſervir nous-mêmes. On ne marcha ce jour-là que pendant quatre heures, dans un beau pays plat & bien cultivé. Nous couchâmes à *Souſous* méchant village où nous joignîmes quelques perſonnes de Keſarie qui alloient à Pruſe. Le 3 Novembre on marcha pendant ſept heures, dans de belles plaines relevées d'une ſeule colline, en deçà d'*Aias* ville aſſez jolie, dans un fond dont les Jardins ſont agréables & où il ne manque pas de vieux marbres. Le lendemain nous arrivâmes à Beibazar aprés neuf heures de marche.

*Beibazar* eſt une petite ville bâtie ſur trois collines à peu prés égales, dans une vallée aſſez reſerrée. Les maiſons ſont à deux étages, couvertes aſſez proprement avec des planches ; mais il faut toujours monter ou deſcendre. Le ruiſſeau de Beibazar ſe jette dans l'*Aiala* aprés avoir fait

moudre

moudre quelques moulins & porté la fertilité dans plusieurs campagnes partagées en fruitiers & en potagers. C'est de là que viennent ces excellentes poires que l'on vend à Constantinople, sous le nom de *Poires d'Angora*; mais elles sont fort tardives & nous n'eûmes pas le plaisir d'en gouter. Tout ce quartier est sec & pelé, excepté les fruitiers. Les Chevres n'y broutent que des brins d'herbes, & c'est peut-être, comme remarque Busbeque, ce qui contribuë à conserver la beauté de leur toison, qui se perd quand elles changent de climat & de pâturage. Les Bergers de Beibazar & d'Angora les peignent souvent, & les lavent dans les ruisseaux. Ce pays me fait souvenir de la *Terre sans bois*, dont parle Tite-Live, laquelle ne devoit pas être éloignée de Beibazar, puisque le fleuve Sangaris y rouloit ses eaux; on n'y brûloit que de la bouze de vache, comme l'on fait en plusieurs endroits de l'Asie.

Nous partîmes de Beibazar le 6 Novembre sur les neuf heures du matin, & nous retirâmes vers les quatre heures du soir dans un vieux bâtiment abbandonné & sans couvert; cependant la campagne est belle & bien cultivée; quoique relevée de buttes assez escarpées. On y passe la riviere d'Aiala dans un gué profond, ses eaux inondent les terres quand on veut, mais c'est pour y élever de tres-bon ris. Elle va se jetter dans la mer Noire, & nous avions déja campé à son emboucheûre en allant à Trebisonde.

On monta à cheval sur les six heures du matin pour arriver le 7 Novembre à une heure & demi, proche le village de *Kahé*, dans un Kan sans banquette, ou pour mieux dire, dans une grande escuirie. La campagne commence à s'élever en montagnes couvertes de Pins & de Chênes que l'on ne coupe jamais, & qui neanmoins ne sont gueres plus hauts que nos taillis, tant les terres y sont

maigres & ingrates. Le 8 nous couchâmes à *Caragamous* aprés une traite de dix heures, au travers d'une des plus belles plaines d'Asie, inculte pourtant, sans arbres, assez seche, quoique marécageuse en quelques endroits, & entrecoupée de collines assez basses. Les vieux marbres, qui sont dans les cimetieres, marquent bien qu'il y avoit là anciennement quelque fameuse ville ; mais comment en découvrir le nom, supposé qu'il se puisse trouver encore dans quelque Inscription ! On ne s'y repose nulle part, & les voituriers ne songent qu'à eviter les voleurs.

Le 9 Novembre nous poursuivîmes nôtre route pendant sept heures dans la même plaine. On y découvre plusieurs villages, dont les champs sont arrosez par une petite riviere qui serpente agréablement. On s'arrêta à *Mounptalat* dans un mauvais Kan au lieu d'aller, comme nous le souhaitions, à *Eskissar* qui est à une lieüe de là. Tous les lieux que les Turcs appellent *Eskissar* sont remarquables par leur antiquité, de même que ceux que les Grecs nomment *Paleocastron,* car ces deux mots signifient un *vieux Château.* On nous asseûra qu'Eskissar étoit une assez bonne ville remplie de vieux marbres : elle est à gauche du grand chemin de Pruse ; ne seroit-ce point la celebre *Pessinunte !* La marche du 10 Novembre fut de 12 heures, parmi de belles plaines bordées de petits bois. Nous fumes logez agréablement à *Boutdouc* dans un Caravanserai couvert de plomb, de même que le dôme de la Mosquée. Les Cimetieres n'y manquent pas de colomnes, & l'on ne voit que vieux marbres dans le village, mais sans Inscriptions. La marche du 11 Novembre fut pareille à celle du jour precedent ; on se retira à *Koursounou* dans un assez beau Caravanserai au delà d'une petite riviere ; c'est un pays de bois & sur tout de Chênes. Le 12 Novembre on arriva à *Acsou,* qui signifie une *Eau blanche.*

C'eſt un village, à cinq heures de Pruſe, dans une plaine bien cultivée & bien peuplée; aprés laquelle on ne trouve que des bois de chênes grands & petits de differentes eſpeces. Nous laiſſâmes tout ce jour-là le mont Olympe à nôtre gauche. C'eſt une horrible chaine de montagnes, ſur le ſommet deſquelles il ne paroiſſoit encore que de la vieille neige & en fort grande quantité.

Il y a long temps, M[gr], que je n'ai eû l'honneur de vous parler Botanique, quoique nous ayions veû de tres-belles Plantes depuis Tocat, mêlees avec la pluſpart de celles que nous avions obſervées en Armenie, & avec pluſieurs autres qui ne ſont pas rares en Europe. En approchant du mont Olympe on ne voit que des Chênes, des Pins, du Thym de Crete, du Ciſte à Ladanum, d'une autre belle eſpece de Ciſte, que I. Bauhin a nommé *Ciſte de Crete à larges feüilles*, lequel non ſeulement vient à la campagne de Montpellier, mais à l'Abbaye de Font-frede, & dans tout le Rouſſillon. C. Bauhin remarque avec raiſon, que Belon l'a obſervé ſur le mont Olympe, mais Bauhin l'a confondu avec le Ciſte à Ladanum, dont Belon & Proſper Alpin ont fait mention. L'Aune, l'Ieble, le Cornoüillier mâle & femelle, la Digitale à fleur ferruginée, le Piſſenlit, la Chicorée, le petit Houx, la Ronce ſont communes aux environs du mont Olympe: mais combien d'autres choſes rares n'y a-t-il pas? Il faut les réſerver pour l'*Hiſtoire des Plantes du Levant*, à laquelle j'eſpere travailler quelque jour.

[a] *Ciſtus ledon, Creticum latifolium.* I. B.

Nous arrivâmes enfin à Pruſe, aprés cinq heures de marche dans des défilez couverts de bois, leſquels vont aboutir auſſi à cette belle plaine qui eſt au Nord du mont Olympe. On commence à y voir des Plantes & des Chataigniers auſſi hauts que les Sapins qui ſont ſur la montagne. A la verité les Landes ſont un peu gâtées par les

pierres que les eaux charrient; mais à mesure qu'on approche de Pruse, les champs sont couverts de Meuriers & de vignobles. La plupart des Meuriers sont bas & comme plantez par pepinieres. Les plus grands sont serrez les uns prés des autres, & forment de petites forêts entrecoupées par de grandes brossailles, parmi lesquelles naît une espece d'*Apocin,* laquelle non seulement se tortille sur les hayes, mais qui grimpe aussi sur les plus grands arbres. En arrivant à Pruse, du côté d'Angora, on ne découvre qu'une partie de la ville, au travers des futayes. Le plus bel endroit de cette place, qui est le quartier du Serrail, ne paroit pas; c'est pourquoi j'ai l'honneur de vous en envoyer deux Plans differens. Le premier a eté dessiné au Nord-Est sur le chemin d'Angora, & l'autre du côté des Bains au Nord-Nord-Oüest.

*Pruse,* capitale de l'ancienne Bithynie, est la plus grande & la plus magnifique ville d'Asie. Cette Place s'étend du couchant au levant au pied des premieres collines du mont Olympe, dont la verdure est admirable. Ces collines sont, pour ainsi dire, autant de degrez pour aller sur cette fameuse montagne. Du côté du Nord la ville se trouve à l'entrée d'une grande & belle plaine où l'on ne voit que Meuriers & arbres fruitiers. Il semble que Pruse ait eté faite exprés pour les Turcs, car le mont Olympe lui fournit tant de sources, que chaque maison a ses fontaines; & je n'ai point veû de ville qui en ait autant, si ce n'est Grenade en Espagne. La plus considérable des sources de Pruse, est au Sud-Oüest auprés d'une petite Mosquée. Cette source qui fournit de l'eau, de la grosseur du corps d'un homme, coule dans un canal de marbre & va se distribuer dans la ville. On asseûre qu'on y compte plus de trois cens Minarets. Les Mosquées sont tres belles, la plupart sont couvertes de plomb, embel-


Tom. 2. pag. 468.
PRUSA,
du Mont Olympe.


Tom. 2. pag. 468.
PRUSA,
Veüe du chemin d'Angora.

ſées de domes, de même que les Caravanſerais. Au delà de la ruë des Juifs, à main gauche en allant aux Bains, eſt une Moſquée Royale, dans la cour de laquelle ſont les Mauſolées de quelques Sultans, dans des chapelles ſolidement bâties & ſéparées les unes des autres. Nous ne trouvâmes perſonne aſſez inſtruit pour nous apprendre les noms de ces Sultans. On peut conſulter Leunclaw qui a fait un fort beau traité [a] des Tombeaux des Sultans.

Le nouveau Serrail eſt ſur une colline eſcarpée dans le même quartier ; c'eſt l'ouvrage de Mahomet I V, car le vieux Serrail fut bati du temps d'Amurat ou Mourat I. Les Caravanſerais de la ville ſont beaux & commodes. Le Bezeſtein eſt une grande maiſon bien bâtie, où ſont pluſieurs magazins & boutiques ſemblables à celles du Palais de Paris, & l'on y trouve toutes les marchandiſes du Levant, outre celles que l'on travaille dans cette ville. Non ſeulement on y conſomme la ſoye du pays, qui paſſe pour la plus belle ſoye de Turquie, mais encore celle de Perſe, qui n'eſt ni ſi chere ni ſi eſtimée. La ſoye de Pruſe vaut juſques à 14 ou 15 piaſtres l'Oque & demi. Toutes ces ſoyes y ſont bien employées, car il faut convenir que les meilleurs ouvriers de Turquie ſont à Pruſe, & qu'ils executent admirablement les deſſeins de Tapiſſeries qu'on y envoye de France ou d'Italie.

*a Libitinarius Index Oſmanidarum. Francofurti. 1591.*

*Leuncl. Hiſt. Muſulm. Lib. 5.*

La ville d'ailleurs eſt agréable, bien pavée, propre, ſur tout dans le quartier du Bazar. On y boit d'aſſez bon vin à trois parats l'Oque. Le pain & le ſel y ſont à fort bon marché. La viande de boucherie y eſt bonne. On y mange d'excellentes Truites & de bons Barbeaux. Les Carpes y ſont d'une grandeur & d'une beauté ſurprenante, mais fades & mollaſſes à quelque ſauce qu'on les mette. En venant d'Angora à Pruſe on paſſe un beau ruiſſeau, ſur un pont aſſez bien bâti ; ce ruiſſeau coule enſuite dans des val-

lées de Chênes, du côté du midi. Je crois que c'eſt le Louſer qui va paſſer vers Montania. Il y a dix ou douze mille familles de Turcs dans Pruſe, leſquelles ſont plus de quarante mille ames, à ne compter que quatre perſonnes par famille. On y compte quatre cens caſes ou familles de Juifs, cinq cens caſes d'Armeniens, & trois cens familles de Grecs. Neanmoins cette ville ne nous parut pas fort peuplée, & ſon enceinte n'a pas plus de trois milles de tour. Les murailles ſont à moitié ruinées & n'ont jamais eté belles, quoique fortifiées par des Tours quarrées. On n'y remarque ni vieux marbres ni Inſcriptions. On ne voit même que peu de marques d'antiquité dans la ville, parce qu'elle a eté rebâtie pluſieurs fois. Sa ſituation n'eſt pas ſi avantageuſe qu'elle paroît, puiſqu'elle eſt dominée par des collines du côté du mont Olympe. Il n'eſt permis qu'aux Muſulmans de loger dans la ville. Les fauxbourgs qui ſont incomparablement plus grands, plus beaux, & mieux peuplez, ſont remplis de Juifs, d'Armeniens & de Grecs. Les Platanes y ſont d'une beauté ſurprenante & font un payſage admirable, entremêlez avec des maiſons dont les terraſſes ont une veüe tout à fait charmante.

Les Tombeaux d'Orcan, de ſa femme & de ſes enfans, ſont dans une Egliſe grecque couverte en Moſquée, qui n'eſt ni grande ni belle. A l'entrée ſont deux groſſes colomnes de marbre, & tout au fond quatre petites qui ferment le Chœur, auquel les Turcs n'ont pas touché; ainſi leurs baſes ne ſont pas à la place de leurs chapiteaux, ni les chapiteaux à la place des baſes, comme Mrs Spon & Weheler l'ont écrit. Ce Chœur, quoique revétu de marbre, n'a jamais eté beau; la pierre eſt d'un blanc ſale, ſombre, & jaſpée en quelques endroits. Le Sanctuaire y ſubſiſte encore avec un perron à quatre marches. On fait voir aux étrangers, dans le Veſtibule de

la Mosquée, le prétendu Tambour d'Orcan, lequel est trois fois plus grand que les Tambours ordinaires. Quand on le remuë il fait beaucoup de bruit, par le moyen de quelques boules de bois ou d'autre matiere qui le font raisonner, au grand étonnement des gens du pays. Le Chapelet de ce Sultan est aussi dans le même lieu, ses grains en sont de jay & gros comme des noix. Il reste encore à la porte de cette Mosquée une piece de marbre sur laquelle on lisoit autrefois une Inscription grecque, car pour aujourd'hui on n'y connoît plus rien. Outre les Mosquées dont j'ay parlé, il y a dans Pruse plusieurs Colleges d'Institution Royale, où les Ecoliers sont nourris & instruits gratuitement dans la Langue Arabe & dans la connoissance de l'Alcoran. On les distngue par la fesse blanche de leurs Turbans, laquelle forme des nœuds gros comme le poing, disposez en étoiles. On garde dans une Chapelle Turque, auprés de la ville, une ancienne épée fort large, que l'on prétend être l'epée de Roland. La Chapelle est sur une eminence du côté du Sud-Oüest.

Il y a un Pacha dans Pruse, un Janissaire Aga qui commande environ 250 Janissaires, & un Moula ou grand Cadi qui est le plus puissant Officier de la ville. Dans le temps que nous y étions, c'étoit le fils du Moufti de Constantinople qui occupoit cette place, & même il avoit la survivance de la charge de Moufti; qui est une chose sans exemple en Turquie. Il suivit peu de temps aprés le sort de son pere; non seulement le fils fut dépoüillé de ses biens & honneurs, mais mis à mort dans le temps que le pere fut traîné sur une claye à Andrinople.

Les Armeniens n'ont qu'une Eglise dans Pruse. Les Grecs en ont trois. Les Juifs y ont quatre Sinagogues. Nous fûmes surpris, en nous promenant dans cette ville, d'y entendre parler aussi bon Espagnol que dans Ma-

drid. Les Juifs à qui je m'adreſſai, m'aſſeûrerent qu'ils avoient toujours conſervé leur langue naturelle, depuis que leurs peres s'étoient retirez de Grenade en Aſie. Il eſt vrai qu'ils choiſirent la ville du monde qui, par ſa ſituation & par ſes fontaines, reſſemble le plus à Grenade, comme je l'ay dit ci-devant.

Le 21 Novembre nous partîmes à ſept heures du matin pour aller voir le mont Olympe, dont la montée eſt aſſez douce; mais aprés trois heures de marche à cheval, nous ne trouvâmes que des Sapins & de la neige; deſorte que, ſur les onze heures, nous fûmes obligez de nous arrêter prés d'un petit lac dans un lieu fort elevé. Pour aller de là au ſommet de la montagne, qui eſt une des plus grandes d'Aſie, & ſemblable aux Alpes & aux Pyrenées, il faudroit que les neiges fuſſent fondües, & marcher encore pendant toute une journée. La ſaiſon ne nous permit pas d'y voir les Plantes les plus curieuſes. Les Heſtres, les Charmes, les Trembles, les Noiſetiers n'y ſont pas rares. Les Sapins ne different point des nôtres, car nous en examinâmes les feüilles & les fruits avec exactitude. Aprés tout nous ne fûmes pas trop contens de nôtre herboriſation, quoique nous y euſſions remarqué quelques Plantes ſingulieres, parmi beaucoup d'autres qui ſont communes ſur les montagnes d'Europe. C'eſt prés de ce mont Olympe, que nos pauvres Gaulois furent deffaits par Manlius qui, ſous pretexte qu'ils avoient ſuivi le parti d'Antiochus, voulut ſe vanger ſur eux des maux que leurs peres avoient faits en Italie.

Le 23 Novembre nous allâmes voir les nouveaux Bains de *Capliza*, au Nord-Nord-Oüeſt à un mille de la ville & à main droite du chemin de *Montania*. Les Turcs les appellent *Iani-Capliza*, c'eſt à dire *Nouveaux Bains*. Ce ſont deux batimens tout prés l'un de l'autre, dont le plus

grand

grand eſt magnifique, relevé de quatre grands dômes couverts de plomb, percez comme en écumoire, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette comparaiſon; & tous les trous de ces dômes ſont fermez par des cloches de verre ſemblables à celles dont les Jardiniers ſe ſervent pour couvrir les Melons. Toutes les Sales de ce Bain ſont pavées de marbre. La premiere eſt fort grande & comme partagée en deux par une arcade gothique. Le milieu de cette Sale eſt occupé par une belle fontaine à pluſieurs tuyaux d'eau froide, & le tour des murailles eſt relevé d'une banquette de deux pieds, couverte de nattes, ſur leſquelles on quitte ſes habits. A droite ſont les Salons où l'on ſe baigne, éclairez par des dômes percez de même que les grands. On tempere dans ces appartemens les ſources d'eau chaude avec celles d'eau froide. Le réſervoir de marbre où l'on ſe baigne, & où l'on nage ſi l'on veut, eſt dans la derniere Sale. On fume dans cette maiſon, & l'on y boit du Caffé & du Sorbec; ce dernier n'eſt que de l'eau à la glace, dans laquelle on délaye quelques cueillerées de Raiſiné. Ce Bain n'eſt deſtiné que pour les hommes, les femmes ſe baignent dans l'autre; mais il n'eſt pas ſi beau, les dômes en ſont petits & couverts de ces tuiles creuſes, qu'on appelle des *Fequieres* à Paris.

Les ſources d'eau chaude coulent ſur le chemin qui eſt entre les deux Bains. Leur chaleur eſt ſi grande, que les œufs y deviennent mollets dans dix ou douze minutes, & tout-a-fait durs en moins de vingt; ainſi l'on n'y ſçauroit ſouffrir le bout du doigt. L'eau qui eſt douce, ou plutoſt fade, ſent un peu la teinture du cuivre; elle fume continuellement. Les parois des canaux ſont couleur de roüille, & la vapeur de ces eaux ſent les œufs couvis. Ces Bains ſont ſur une colline qui ſe perd dans la grande Plaine de Pruſe. Sur la même croupe en-

tre le chemin de Montania & de Smyrne, il y a deux autres Bains dont l'un est nommé *Cuchurtli*, à cause que ses eaux sentent le soufre. [a] C'est Rustom Pacha, gendre de Solyman II qui en a fait faire le bâtiment.

[a] *Leuncl. Ind. Libitm.*

A deux milles de Pruse, & à un mille des Bains nouveaux, sur le chemin qui va de Smyrne à la ville de *Cechirgé*, sont les anciens Bains de *Capliza*, que les Turcs appellent *Eski-capliza*. Le Docteur Marc Antoine *Cerci* nous y accompagna & nous fit remarquer que dans ce village il y avoit un bel Imaret; c'est sans doute celui qui fut fondé par [b]Mourat I. Les eaux du vieux Capliza sont fort chaudes, & quoique le bâtiment soit à peu prés comme celui des nouveaux Bains, & par conséquent peu ancien; il y a beaucoup d'apparence que ce sont les eaux chaudes Royales dont se servoient les Grecs, du temps que leur Empire florissoit, & dont [c] Constantin & [d] Estienne de Byzance ont fait mention. Mahomet I les fit rétablir & mettre dans l'état où elles sont. Outre ce grand Bain, il y a dans le même village un autre Bain plus petit, que les Turcs frequentent aussi & où ils se font donner la douche. Les eaux de tous ces Bains, tant vieux que nouveaux, blanchissent l'huile de Tartre, & ne font rien avec le papier bleu.

[b] *Leuncl. Hist. Musul. lib.* v. *in* Murat Chan Gasi.

[c] *De administr. Imp. cap.* 50. Τὰ δὲ ἐν Προύσῃ βασιλικὰ λεγόμενα.

[d] *Stephan. ad vocem* Θέρμα.

Nous connûmes deux Herboristes à Prusse, l'un Emir & l'autre Armenien, qui passoient pour de grands Docteurs. Ils nous fournirent des racines du veritable Ellebore noir des anciens, autant que nous voulumes pour en faire l'extrait. C'est la même espece que celle des Anticyres & des côtes de la mer Noire. Cette Plante que les Turcs appellent *Zopléme* & qui est tres commune au pied du mont Olympe, a pour racine un trognon, gros comme le pouce, couché en travers, long de trois ou quatre pouces, dur, ligneux, divisé en quelques racines plus menües

& tortues. Toutes ces parties pouſſent des jets de deux ou trois pouces de long, terminez par des œilletons ou des bourgeons rougeâtres; mais le trognon & les ſubdiviſions ſont noiratres en dehors, & blanchatres en dedans. Les fibres qui les accompagnent ſont touffuës, longues de huit ou dix pouces, groſſes depuis une ligne juſques à deux, peu ou point du tout chevelües. Les plus vieilles ſont noiratres en dedans, d'autres brunes; les nouvelles ſont blanches; les unes & les autres ont la chair caſſante, ſans acreté ni odeur, & ſont traverſées d'un nerf rouſſatre. Elles ſentent comme le lard quand elles boüillent dans l'eau.

De 25 livres de ces racines, nous en tirâmes deux livres & demi d'extrait, brun, tres amer & réſineux. Il purge étant pris ſeul depuis 20 grains juſques à demi gros. Trois Armeniens à qui nous en donnâmes, ſe plaignirent tous d'avoir eté fatiguez par des nauſées, des tiraillemens d'entrailles, d'une impreſſion de feu, & d'acreté dans l'eſtomac, le long de l'eſophage, dans la gorge & au fondement; de crampes, de mouvemens convulſifs, joints à des élancemens violens dans la tête, qui venoient comme par fuſées, & qui ſe renouvelloient quelques jours aprés. Ainſi nous commençames par rabbattre la moitié de l'eſtime que nous avions pour ce grand remede. A l'égard des racines, il faut en uſer comme de celles de nôtre Ellebore, les faire boüillir à la quantité d'un gros, ou d'un gros & demi dans du lait, les laiſſer infuſer pendant la nuit; faire chauffer le lait le lendemain au matin & le paſſer par un linge.

Les Turcs attribuent de grandes vertus à cette Plante, mais nous ne pûmes les apprendre. Le Sr Antoine Cerci qui a pratiqué long temps la Medecine à Conſtantinople, à Cutaye & à Pruſe, nous aſſeûra qu'il ne s'en ſervoit plus, à cauſe des accidens qu'elle cauſe aux malades. Il nous apprit qu'on amaſſoit de la Gomme Adragant, à *Caraiſſar*,

ou *Chateau-noir,* à quatre journées de Pruſe. Quoiqu'il ſoit homme d'eſprit, il n'a point de gout pour l'antiquité: il ſe moquoit de nous quand nous parlions de la belle Grece & nous renvoyoit à Nicée & à Cutaye. *Nicée* n'eſt qu'à une journée de Pruſe, mais au delà d'une montagne ſi occupée par les voleurs, qu'on n'oſe y paſſer ſans une bonne eſcorte. *Cutaye* n'eſt qu'à trois journées de Pruſe. On accuſoit le Pacha qui y commandoit, de s'entendre avec les voleurs & d'en tirer une rétribution conſidérable. Les Caravanes mettent cinq jours de Cutaye à Pruſe; c'eſt leur chemin pour venir de *Satalié* ou *Attalia* ancienne ville de Caramanie. On va de Pruſe à *Montania* dans quatre heures, & de Montania à Conſtantinople par eau dans une matinée; ainſi il ne faut qu'une journée pour aller de Pruſe à Conſtantinople. Les gens à cheval mettent trois jours pour aller de Pruſe à Scutari. Le mont Olympe s'appelle en Turc *Anatolai-dag.* Les Grecs l'ont autrefois nommé, *la Montagne des Caloyers*, à cauſe qu'il y avoit pluſieurs ſolitaires qui s'y étoient retirez.

Le nom de Pruſe & ſa ſituation au pied du mont Olympe, ne permettent pas de douter que cette ville ne ſoit l'ancienne Πϱϑσα bâtie par Annibal, s'il faut s'en rapporter à Pline, ou plutoſt par Pruſias Roy de Bithynie qui fit la guerre à Crœſus & à Cyrus, comme l'aſſeûrent Strabon & ſon Singe Etienne de Byzance. Elle ſeroit même plus ancienne, s'il eſt vray qu'Ajax s'y ſoit percé la poitrine avec ſon épée, comme il eſt répreſenté ſur une Médaille de Caracalla. Il eſt ſurprenant que Tite-Live qui a ſi bien décrit les environs du mont Olympe, où les Gaulois furent deffaits par Manlius, n'ait point parlé de cette Place. Aprés que Lucullus eut batu Mithridate à Cyzique, Triarius vint aſſiéger Pruſe & la prit. Les Médail-

les de cette ville, frapées aux têtes des Empereurs Romains, montrent bien qu'elle leur fut attachée fidellement. Les Empereurs Grecs ne la posſedérent pas ſi tranquillement. Les Mahometans la pillerent & la ruinerent ſous Alexis Comnene. L'Empereur Andronic Comnene, à ce que dit Nicetas, la fit ſaccager à l'occaſion d'une révolte qui s'y étoit excitée. Aprés la priſe de Conſtantinople par le Comte de Flandres, Theodore Laſcaris, Deſpote de Romanie, s'empara de Pruſe à l'aide du Sultan d'Iconium, ſous pretexte de conſerver les places d'Aſie à ſon beau-pere Alexis Comnene, ſurnommé Andronic. Pruſe fut aſſiegée par Bem de Bracheux qui avoit mis en fuite les troupes de Theodore Laſcaris. Les Citoyens firent une ſi belle réſiſtance, que les Latins furent contraints d'abandonner le ſiége, & la Place reſta à Laſcaris par la Paix qu'il fit en 1214. avec Henri II Empereur de Conſtantinople & frere de Baudoüin.

Pruſe fut le ſecond ſiége de l'Empire Othoman en Aſie, car il faut convenir qu'Angora fut la premiere Place où les Turcs s'établirent; ils ſe rendirent les maîtres de Pruſe par famine, & par la négligence des Empereurs Grecs. Cet illuſtre Othoman, que l'on peut comparer aux plus grands Heros de l'antiquité, fit bloquer la ville par deux Forts qui l'empécherent de recevoir aucunes proviſions. L'un étoit aux vieux Bains de Capliza avec une forte garniſon de gens choiſis, commandez par ſon frere Actemur grand homme de guerre. L'autre qui étoit ſur une des collines du mont Olympe, qui diviſoient la ville, ſe nommoit le Fort de *Balabanſouc;* il étoit commandé par un Officier géneral de grande réputation. Comme Pruſe s'affamoit tous les jours, Othoman que la goutte attachoit dans ſon lit, ordonna à ſon fils Orcan d'en faire le ſiége. D'autres aſſeûrent qu'il s'y trouva en

personne. Quoiqu'il en soit, Beroses Gouverneur de la Place, capitula le plus honorablement qu'il pût en 1327. Calvisius rapporte la prise de Prusa en 1326.

Aprés la deffaite de Bajazet, Tamerlan vint à Prusa où il trouva les thresors que cet Empereur y avoit amassez, & dont il avoit dépoüillé les Princes voisins. On y mesuroit, à ce que dit Ducas, les Pierres precieuses & les Perles par boisseaux. Mais quand Tamerlan fut descendu du côté de Babylone, le Sultan Mahomet, fils de Bajazet qui regna dans la suite sous le nom de Mahomet I, prit possession de Pruse, quoiqu'il eût établi le siege de ses Etats à Tocat. Isa-beg, un de ses freres, se presenta devant la ville, mais les habitans l'abandonnérent pour se retirer dans le Château, & s'y deffendirent avec tant de fermeté, qu'Isabeg ne pouvant l'emporter, fit brûler & razer la ville. Elle fut rétablie quelque temps aprés par Mahomet qui battit les troupes de son frere. Il semble que cette Place étoit destinée à servir de joüet aux Othomans. Solyman qui étoit un autre fils de Bajazet, se saisit du Château de Pruse par une fausse lettre qu'il fit donner au Gouverneur, de la part de son frere Sultan Mahomet, par laquelle il lui ordonnoit de remettre ce Château à Solyman; mais Mahomet le recouvra par le moyen du même Gouverneur, qui par un remords de conscience de s'être laissé tromper, la fit passer entre les mains de son premier maître, dans le temps que Solyman fut obligé de passer en Europe pour aller deffendre ses Etats qu'un autre de ses freres avoit envahis; & par un malheur bien extraordinaire cette Place qui ne s'attendoit pas à changer de maître, se vit encore exposée aux insultes de Caraman, Sultan d'Iconium, qui la prit & la pilla en 1413. Il fit déterrer les os de Bajazet & les fit brûler, pour se vanger de ce que cet Empereur avoit fait couper la tête à son pere. Leun-

claw ajoûte, que Caraman fit brûler Pruſe en 1415.

Aprés la mort de Mahomet I, ſon fils Mourat ou Amurat II qui ſe tenoit à Amaſia, vint à Pruſe pour ſe faire déclarer Empereur. On lit dans les *Annales des Sultans*, qu'il y eût un ſi grand incendie à Pruſe en 1490, que les 25 Regions en furent conſumées; & c'eſt par là que nous apprîmes que la ville étoit diviſée en pluſieurs Regions. Zizime cet illuſtre Prince Othoman, fils de Mahomet II, diſputant l'Empire à ſon frere Bajazet, ſaiſit la ville de Pruſe pour s'aſſeûrer de l'Anatolie; mais ayant eté battu deux fois par Acomathe Géneral de Bajazet, il fut obligé de ſe retirer chez le Grand Maître de Rhodes. C'eſt ce même Zizime qui vint en Italie chez le Pape Innocent IV & qui mourut à Terracine, en accompagnant le Roy Charles VIII dans ſon voyage de Naples.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.





# LETTRE XXII.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

VOYAGE de Smyrne & d'Ephése.

Dans l'incertitude où nous étions, si nous aurions meilleur marché des voleurs qui sont sur le grand chemin de Constantinople, ou de ceux qui courent sur la route de Smyrne, nous préferâmes le voyage de cette derniere ville, dans l'esperance non seulement de trouver des Plantes plus rares que nous n'avions fait sur le canal de la mer Noire; mais encore pour nous approcher de la Syrie dont nous avions dessein de voir les côtes.

Nous partîmes donc le 8 Decembre de Pruse pour Smyrne, & couchâmes à *Tartali*, village à trois heures & demi de marche. On passe par *Cechirgé* où sont les vieux Bains de Capliza, & de là sur le pont du *Loufer* ou *Merapli* petite riviere qui tombe du mont Olympe, & qui va se jetter dans la mer prés de *Montania*. Les Truites du Loufer sont excellentes & tout ce pays est beau & bien cultivé. A gauche regne une chaine de collines, sur laquelle est *Phisidar* bourgade considérable habitée par des Grecs, qui pour avoir le plaisir d'être seuls chez eux, sans mélange d'aucuns Turcs, payent double Capitation, & ne voyent qu'une fois l'année un Cadi ambulant.

Le 9 Decembre aprés une marche de 9 heures, on commença à découvrir le lac d'*Abouillona* qui a 25 milles de

de tour, & ſept ou huit milles de largeur en quelques endroits, entrecoupé de pluſieurs Iſles & de quelques peninſules ; c'eſt proprement le grand égout du *Mont Olympe.* La plus grande de ces Iſles a trois milles de circonference & s'appelle *Abouillona* de même que le village, qui eſt ſans doute l'ancienne ville d'*Apollonia,* puiſque c'eſt de ce Lac que ſort la riviere de *Rhyndacus* qui va paſſer à *Lopadi* ou *Loubat. Caragas* eſt encore un village de Grecs dans une autre Iſle du même Lac ; mais il s'eſt mêlé quelques Turcs parmi eux. Les uns & les autres paſſent d'une Iſle à l'autre ſur des Caïques à voile, pour les aller cultiver. Les Carpes de ce Lac peſent 12 ou 15 livres ; mais nous ne les trouvâmes pas meilleures que celles que nous avions mangées à Pruſe. Ce Lac s'appelloit anciennement *Stagnum Artynia.* Le *Rhyndacus* ſe nommoit *Lycus,* & peutêtre que *Lopadi* petite ville à une lieüe au deſſous, eſt la ville de *Metellopolis* dont Pline a fait mention ; mais il ne faut pas la confondre avec la *Metellopolis* de Strabon. Suivant cet Autheur le Lac d'*Abouillona* s'appelloit *Apolloniatis,* & la ville qui s'y trouvoit, portoit le nom d'*Apollonia.* La Médaille de Septime Severe, dont le revers repreſente un vaiſſeau à la voile, marque bien que les habitans s'addonnoient fort à la navigation, & que la ville devoit être conſidérable. Celle de M. Aurele, au revers de laquelle ſe voit le *Rhyndacus* à longue barbe, couché & appuyé ſur ſon urne, tenant un roſeau de la main gauche & pouſſant de la droite un bateau, fait entendre que cette riviere étoit navigable dans ce temps-là.

M[r] Vaillant aſſeûre qu'il a veû la ville d'*Apollonia,* & la place ſur une colline, au pied de laquelle coule le *Rhyndacus* à 15 milles de la mer ; mais ſans doute que ce ſavant homme prit *Lopadi* pour *Apollonia,* laquelle ne

ſçauroit être que le village d'*Abouillona*. Apollon étoit ſans doute reveré dans cette ville, car outre qu'elle en portoit le nom, ce Dieu eſt répreſenté ſur une Médaille de M. Aurele debout devant un trepié, autour duquel eſt tortillé un ſerpent; Apollon y eſt couronné par Diane chaſſereſſe. La Médaille de Lucius Verus repreſente auſſi un Apollon debout, le bras gauche appuyé ſur une colomne & tenant une branche de laurier de la main droite. Le même culte paroît ſur une Médaille de Caracalla, où Apollon eſt debout au milieu de quatre colomnes du frontiſpice de ſon Temple. Le même type eſt ſur la Médaille de Gordien Pie. La ville d'*Apollonia* étoit encore conſidérable ſous l'Empereur Alexis Comnene; Anne ſa fille rapporte qu'elle fut, comme Pruſe, pillée par les Turcs.

On laiſſe toujours le Lac d'Abouillona à gauche pour aller à Lopadi où nous couchâmes ce jour-là, aprés avoir traverſé une belle plaine. La riviere ſort du Lac, environ deux milles audeſſus de la ville; mais elle eſt profonde & porte bateau, quoique depuis long-temps perſonne ne prenne ſoin de la nettoyer. On la paſſe à Lopadi ſur un pont de bois, à la gauche duquel ſont les ruines d'un ancien Pont de pierre qui paroît avoir eté bien bâti. Lopadi que les Turcs appellent *Ulubat*, les Francs *Loubat*, & les Grecs *Lopadion*, n'a qu'environ 200 maiſons d'aſſez mauvaiſe apparence; cependant ce lieu a eté conſidérable ſous les Empereurs Grecs. Ses murailles, qui ſont preſque ruinées, étoient deffenduës par des tours, les unes rondes, les autres pentagones, quelques-unes triangulaires; l'enceinte de la Place eſt preſque quarrée. On y voit des morceaux de marbre antique, des colomnes, des chapiteaux, des bas-reliefs & des architraves, mais le tout brizé & tres maltraité. Le Caravanſerai où nous logeâmes étoit

fort ſale & fort mal bâti, quoiqu'il y ait quelques vieux chapiteaux & quelques baſes de marbre.

L'Empereur Jean Comnene qui parvint à l'Empire en 1118, fit bâtir le Château de Loubat dans le temps qu'il alloit combatre les Perſes ; il eſt preſque tout démoli préſentement. Nicœtas aſſeûre que ce même Empereur avoit fait bâtir la ville de Lopadion lorſqu'il voulut aller reprendre *Caſtancone* ſur les côtes de la mer Noire. Tout cela ſe peut aiſément concilier, en diſant que Jean Comnene avoit fait bâtir le Château dans un de ſes voyages, & les murailles de la ville dans l'autre ; car il eſt certain que cette ville eſt encore plus ancienne, puiſqu'elle fut pillée par les Mahometans ſous l'Empereur Andronic Comnene qui regnoit en 1081. Les reſtes des marbres qui s'y trouvent, marquent encore qu'elle eſt plus ancienne que les Comnenes, à moins qu'on ne les ait fait venir par eau, des ruines d'*Apollonia*. En effet, il y a quelque apparence que les habitans de cette ville, pour la commodité de leur commerce, s'étoient inſenſiblement tranſportez à l'endroit où eſt Loubat, & qu'ils l'avoient appellée *Apollonia*, aprés avoir abbandonné l'ancienne *Apollonia* qui eſt dans la plus grande Iſle dont on vient de parler ; car Anne Comnene rapporte, que ſous Alexis Comnene, Helian fameux Géneral Mahometan, s'étant ſaiſi de Cyzique & d'Apollonia, l'Empereur y envoya Euphorbene Alexandre pour l'en chaſſer. Alexandre ſe rendit le maître d'Apollonia, en ſorte qu'Helian fut contraint de ſe retirer dans le Château ; mais le ſecours ayant paru, les Chrétiens leverent le ſiége, & comme ils vouloient ſe retirer par la mer, Helian qui étoit le maître du pont, les enferma dans la riviere & les tailla en pieces. Opus qui commandoit l'armée, aprés la deffaite d'Euphorbene, répara cette perte ; non ſeulement

il reprit Apollonia, mais il obligea Helian de se rendre, & le fit passer à Constantinople où il se fit Chrétien avec deux de ses plus fameux Generaux. Il semble que cela prouve que Lopadi avoit pris le nom d'*Apollonia* dans ce temps-là.

Andronic Comnene envoya une armée à Lopadi pour ramener à leur devoir les habitans qui, à l'exemple de ceux de Nicée & de Pruse, avoient abandonné son parti. Aprés la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, Pierre de Bracheux mit en fuite les troupes de Theodore Lascaris, à qui Lopadi resta par la Paix qu'il fit avec Henri, successeur de Baudoüin Comte de Flandres & premier Empereur Latin d'Orient.

Aprés que le grand Othoman eût deffait le Gouverneur de Pruse, & les Princes voisins qui s'étoient liguez pour arrêter le cours de ses conquêtes, il poursuivit le Prince de Teck jusques à la tête du pont de Lopadi, & fit dire au Gouverneur de la Place, que s'il ne lui envoyoit son ennemi egorgé, il passeroit le pont & mettroit tout à feu & à sang. Le Gouverneur répondit qu'il le satisferoit, pourveû qu'il jurât que ni lui ni ses successeurs ne passeroient jamais le pont. En effet, depuis ce temps-là les Othomans ont toujours passé cette riviere en bateau. Othoman fit hacher en morceaux le Prince de Teck à la veûë de la Citadelle, & se saisit de la Place. Lopadi est aussi fameux dans *l'Histoire Turque* par la défaite de Mustapha, que le Rhyndacus l'est dans *l'Histoire Romaine* par celle de Mithridate.

Ce General qui venoit d'être battu à Cyzique, ayant appris que Lucullus assiégeoit un Château en Bithynie, y passa avec sa cavalerie & le reste de son infanterie, dans le dessein de le surprendre; mais Lucullus averti de sa marche le surprit lui-même malgré la neige & la rigueur de

la saison. Il le battit à la riviere de Rhyndacus, & fit un si grand carnage de ses troupes, que les femmes d'Apollonia sortirent de leur ville pour dépoüiller les morts & pour piller le bagage. Appien qui convient de cette victoire, a oublié la pluspart des circonstances dont Plutarque nous a instruits.

A l'égard de la bataille qu'Amurat remporta sur son Oncle Mustapha, les Auteurs la rapportent diversement. Ducas & Leunclaw prétendent qu'Amurat fit mettre à bas le pont de Lopadi, pour empescher son oncle de venir à lui. Nous en avons veû les restes, & depuis ce temps-là on a fait le pont de bois sur lequel on passe pour aller à la ville. Mustapha se voyant abbandonné de ses alliez, ne songea qu'à passer en Europe. Calcondyle asseûre qu'Amurat fit jetter un pont sur la riviere. On peut lire Leunclaw sur les autres particularitez de l'action, car il prétend qu'il y eût un sanglant combat, & que Mustapha fut l'agresseur.

Mr Spon n'a pas eû raison de prendre le Lac de Lopadi pour le Lac *Ascanius*, non plus que d'asseûrer que la riviere de Lopadi se jette dans le Granique. Le Lac *Ascanius* est le Lac de Nicée, que les Grecs appellent *Nixaca*, & les Turcs *Ismich*. Mr Tavernier dit, que ce Lac se nomme *Chabangioul*, à cause de la ville de *Chabangi* qui est sur ses bords, à 5 ou 6 milles de Nicée. Strabon place le Lac *Ascanius* prés de cette ville. Pour ce qui est du Granique, il est assez éloigné de Lopadi, comme nous l'allons voir, & l'on reconnoît l'embouchure du *Rhyndacus* par une Isle que les anciens ont nommée *Besbicos*.

On séjourna à Lopadi le lendemain 10 Decembre, parce que cinq marchands Juifs de Pruse, qui avoient le même voiturier que nous, avoient mis dans leur marché

qu'on ſe repoſeroit le jour du Sabbat; ainſi nous quittâmes la grande Caravane, & nous ne nous trouvâmes plus que ſix perſonnes avec des fuſils, ſçavoir nous trois, deux voituriers, & les Juifs qui tous enſemble n'avoient qu'un méchant mouſqueton à roüet, plein de craſſe, & qu'on ne pouvoit pas charger faute de baguette. Ces bonnes gens apprehendoient ſi fort les Turcs, qu'ils ſe cachoient du plus loin qu'ils en appercevoient; quand ils ne pouvoient pas ſe cacher, ils quittoient leurs Turbans à feſſe blanche. Nous avions pris des Turbans blancs à Angora, afin de n'être pas connus pour Francs, par les voleurs qui les dépoüillent impitoyablement. Nous en rencontrâmes pourtant cinq, armez de lances, entre Pruſe & Lopadi; mais tout ſe paſſa honnêtement de leur part.

Le lendemain 11 Decembre nous continuâmes nôtre route dans la *Michalicie*, laquelle fait une partie de la *Myſie* des anciens, & marchâmes juſques ſur les deux heures dans une grande plaine, bien cultivée, relevée de quelques collines couvertes de bois; mais on ne voit ſur le chemin que *Squeticui* méchant village à droite. On laiſſe à gauche un puis à baſcule pour la commodité des paſſans. Enſuite on paſſe une petite riviere qui va ſe jetter dans le Granique; aprés quoi nous nous trouvâmes ſur le bord de cette riviere. Ce Granique, dont on n'oubliera jamais le nom tant qu'on parlera d'Alexandre, coule du Sud-Eſt au Nord, & enſuite vers le Nord-Oüeſt avant que de tomber dans la mer; ſes bords ſont fort élevez du côté qui regarde le couchant. Ainſi les troupes de Darius avoient un grand avantage, ſi elles en avoient ſçeu profiter. Cette riviere ſi fameuſe par la premiere bataille que le plus grand Capitaine de l'antiquité gagna ſur ſes bords, s'appelle à preſent *Souſoughirli*, qui eſt le nom d'un village où elle paſſe; & *Souſoughirli* veut

dire *le Village des Bufles d'eau.* Nous paſſâmes le Granique ſur un pont de bois qui ne nous parut pas trop ſeûr. Les Caravanſerais de Souſoughirli ſont de vilaines eſcuries dont la banquette, qui n'a que deux pieds de haut, n'eſt large qu'autant qu'il le faut pour ſe coucher en travers, mal pavée & pleine d'ordures, avec de méchantes cheminées à cinq ou ſix pieds les unes des autres. On voit pourtant quelques colomnes & quelques vieux marbres dans le village, mais ſans inſcriptions. L'*Agnus caſtus*, & l'*Aſphodele jaune* ſont communs ſur les bords du Granique. Mr Weheler a pris cette eſpece d'Aſphodele pour celle qui a les feüilles fiſtuleuſes; mais je ne comprens pas comment il entend qu'Alexandre rencontra l'armée de Darius ſur le Granique en deça du Mont Taurus proche l'Euphrate.

Le 12 Decembre nous partîmes à quatre heures & demi du matin, & n'arrivâmes qu'aprés douze heures de marche à *Mandragoia* méchant village ſur qui on ne jetteroit pas les yeux s'il n'y avoit quelques vieux marbres; les colomnes du Caravanſerai où nous logeâmes, quelque antiques qu'elles ſoient, ne ſont que dégroſſies; & ſuivant les apparences elles reſteront long temps en cet état.

Ces reſtes d'antiquitez ont fait conjecturer à Mr Spon, que *Mandragoia* pourroit bien être la ville de *Mandrapolis* dont Pline a fait mention. Pour aller de Souſoughirli à Mandragoia, on traverſe une montagne que Mr Weheler a priſe pour le *Mont Timnus;* & nous ne pûmes découvrir les maſures de cette ancienne Citadelle, que l'on prétend qu'Alexandre fit bâtir aprés la bataille du Granique, parce que nous partîmes avant le jour. Le mont Timnus n'eſt pas fort haut, mais il eſt fort étendu, & ſes côteaux ſont couverts de *petits Chênes*, de *Genets*

*d'Espagne*, & d'*Adrachne*. La *Porte de Fer* est un méchant Caravanserai abbondonné, dans une de ses vallées, sur un ruisseau qui coule vers le levant ; heureusement nous passâmes tous ces défilez dans une saison où les voleurs ne sçauroient tenir la campagne.

Le 13. Decembre aprés une route de dix heures, par des défilez remplis de *Chênes*, de *Pins*, & de *Phillipea*, que l'on brûle souvent pour multiplier les pâturages ; nous couchâmes à *Courougoulgi*, & nous trouvâmes à moitié chemin de Mandragoia le village de *Tchoumlekechi*. On ne voit que nids de Cigognes sur les Caravanserais de la route ; ces nids sont comme de grands paniers creusez en bassin, tissus confusément de branches d'arbres. Les Cigognes ne manquent pas d'y revenir tous les ans faire leurs petits, & les gens du pays, bien loin de les chasser, ont ces Oyseaux en si grande veneration, qu'ils n'oseroient toucher à leurs nids. Un étranger seroit mal receû s'il s'avisoit de tirer dessus.

Pour ce qui est du ruisseau qui passe à une promenade de Mandragoia, & que M^r Spon prit pour le Granique, c'est le *Fourtissar* qui descend du mont Timnus, & qui pourroit bien être le *Caïcus* des anciens. Nous mangeâmes ce jour-là, pour la premiere fois, du fruit d'*Adrachne* ; ce fruit est clair-semé sur des grappes branchuës & purpurines, presque ovale, long de demi pouce, chagriné à grains applatis, au lieu que ceux de l'*Arbousier* sont à grains pointus. Celui de l'Adrachne finit par un petit bec noirâtre, long de demi ligne ; la chair en est rougeatre, tirant sur l'orangé, jaunâtre en dedans, plus ou moins agréable au goût, suivant que les fruits sont conditionnez ; ils me parurent plus âpres que ceux de l'Arbousier, cependant ils sont de même structure, divisez en cinq loges, remplies chacune d'un placenta charnu, chargé de graines

nes longues d'une ligne, brunes, pointuës par les deux bouts, un peu courbes & comme triangulaires dans leur longueur ; ce ſont des pepins dont la chair eſt blanchâtre.

L'*Origan* que M^r Weheler marque dans le mont *Sypila*, eſt fort commun dans tous ces quartiers là, de même que la *Sauge de Candie* de Cluſius, le *Thym de Crete* des anciens, le *Terebinthe*, l'*Echinophora* de Columna. *L'Aſter tomentoſus, Verbaſci folio.* La *Valeriana tuberoſa Imp.* & pluſieurs autres belles Plantes.

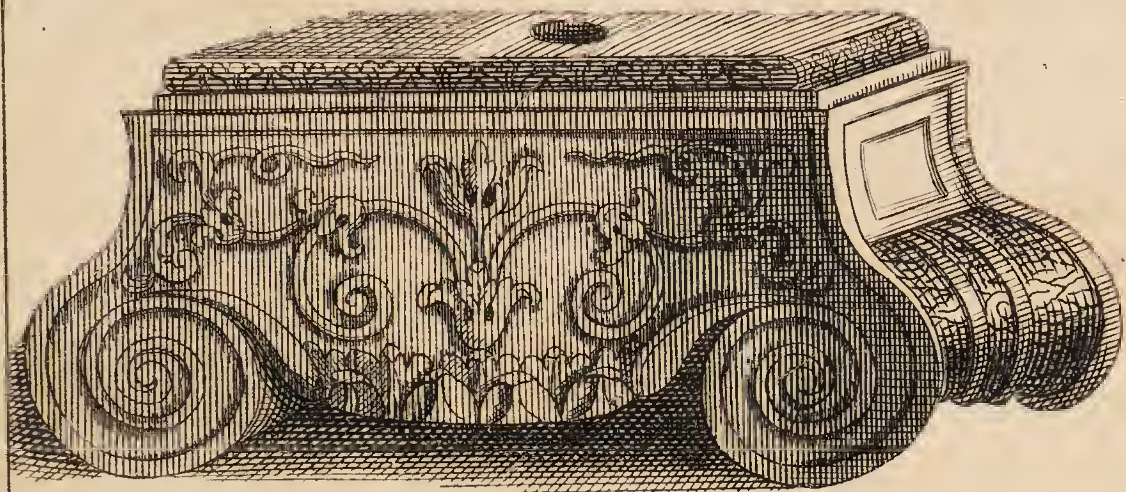
Le 14 Decembre nous ne marchâmes qu'environ ſix heures, & paſſâmes ſur une autre montagne moins élevée & moins rude, étenduë & entrecoupée de pluſieurs vallons pleins de Chênes grands & petits, entremêlez de quelques *Pins de Tarare*, de *Phillyrea*, d'*Adrachne*, de *Terebinthes*. Nous arrivâmes à *Baskelambai*, bourgade aſſez jolie où nous mangeâmes de bons Melons d'hyver, auſſi longs que ceux de *Vera* en Eſpagne; mais leur chair eſt blanche, point vineuſe, quoique d'ailleurs aſſez agréable. On paſſe deux ruiſſeaux avant que d'arriver à Baskelambai; ce lieu eſt ſitué dans une plaine bien cultivée, & l'on y fait un grand commerce de Coton.

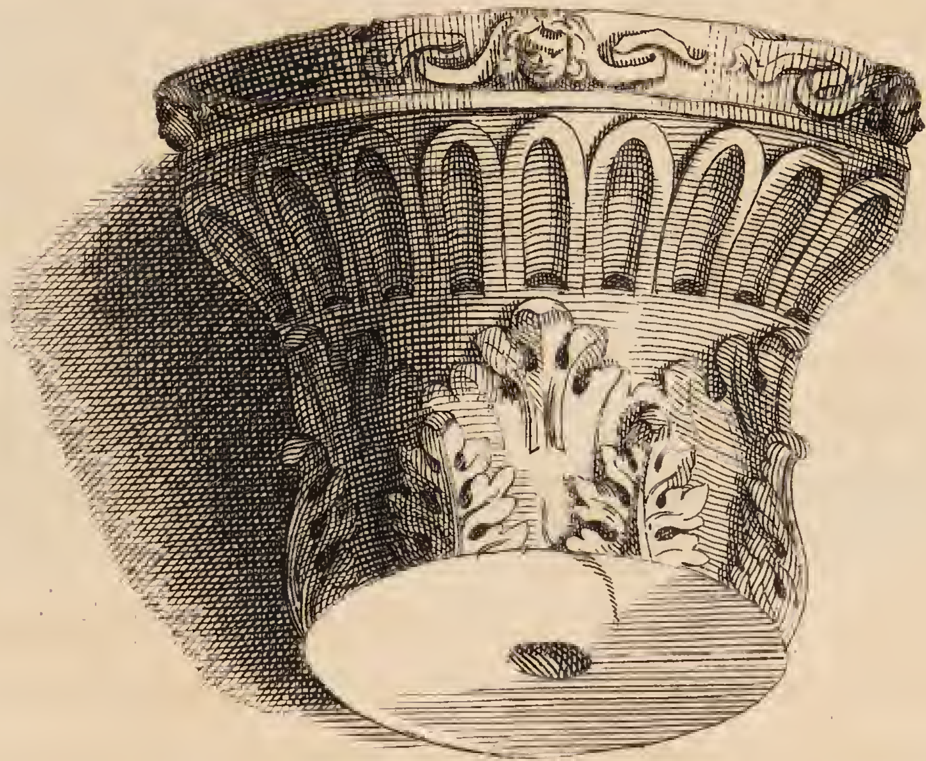
Le 15 Decembre nous continuâmes de marcher dans la plaine de Baskelambai où paſſe une petite riviere. On monte enſuite ſur une montagne aſſez plate, & l'on entre dans la grande plaine de *Balamont* où l'on cultive beaucoup de Coton. Balamont fut nôtre gîte aprés une marche de huit heures. C'eſt un aſſez beau lieu ſur un ruiſſeau qui va vers le Sud-Oüeſt. On voit pluſieurs colomnes briſées dans cette plaine, & les deux Caravanſerais de Balamont, qui ne ſont ſéparez entre eux que par une grande cour, ſont pleins de colomnes de marbre & de Granit qui en ſoutiennent les poutres; on y a même entaſſé des bouts de colomnes, entremêlez de chapiteaux &

de bases, ce qui fait un tres mauvais effet. Nous découvrîmes dans ce village un chapiteau si bien travaillé, que je n'ay pû m'empécher de le faire graver. Les collines qui sont à droite & à gauche laissent entre elles de belles plaines semées de Coton. *Ackissar* ou l'ancienne *Thyatire,* qui est une des Sept Eglises de l'Apocalypse, est à gauche du chemin de Balamont. *Kircagan* est une grande montagne à une heure & demi de Baskelambai, où il y a une autre ville d'Ackissar. Les Turcs donnent aisément les noms d'*Ackissar* ou de *Karaissar,* c'est à dire de *Château blanc* ou de *Chateau noir;* d'*Eskissar* ou de *Jenissar, Château vieux* ou *Château neuf,* suivant leur caprice.

Le 16 Decembre nous marchâmes depuis trois heures du matin jusqu'à midi, dans un pays assez plat, terminé par cette grande plaine de Magnesie, bornée au Sud par le mont Sypilus; & cette montagne, quoique fort étenduë de l'Est à l'Oüest, nous parut beaucoup moins haute que le mont Olympe. Le plus haut sommet du Sypilus reste au Sud-Est de Magnesie, & cette ville n'est guere plus grande que la moitié de Pruse. Ces deux villes ne se ressemblent que par leur situation; car on ne voit ni belles Eglises ni beaux Caravanserais dans Magnesie, & l'on n'y fait commerce qu'en Coton. La pluspart de ses habitans sont Mahometans. Les Juifs qui y sont en plus grand nombre que les Grecs ni les Armeniens, y ont trois Synagogues. La Citadelle est si négligée qu'elle tombe en ruine, de même que le Serrail, dont tout l'ornement consiste en quelques vieux Cyprés. La verdure est incomparablement plus belle aux environs de Pruse, & le mont Sypilus n'est pas comparable au mont Olympe; mais aussi la riviere d'*Hermus,* qui nous parut beaucoup plus grande que le Granique, est d'un grand ornement à tout le pays. Cette riviere en reçoit deux au-

Chapiteaux découverts a Balamont.








Vüe de Magnesie du Mont Sypili.

tres, dont l'une vient du Nord, & l'autre de l'Eſt. Elle paſſe à demi lieuë de Magneſie ſous un pont de bois, ſoutenu par des piles de pierre. Aprés avoir traverſé la plaine du Nord Nord-Eſt vers le Sud, elle fait un grand coude avant que de venir au pont ; & tirant ſur le couchant va ſe jetter dans la mer entre Smyrne & Phocée, comme l'a fort bien remarqué Strabon ; au lieu que tous nos Geographes la font dégorger dans le fond du golphe de Smyrne, en deçà de la plaine de *Menimen*. Cette riviere forme à ſon embouchûre de grands bancs de ſable, à l'occaſion deſquels les vaiſſeaux qui entrent dans la baye de Smyrne ſont obligez de ranger la côte & de venir paſſer à la veûë du Château de la Marine.

On paſſe les Marais qui ſont entre l'Hermus & Magneſie ſur une belle jettée d'un quart de lieuë de long, dans laquelle on a employé quantité de marbres & de jaſpes antiques ; il y en a quelques-uns dans les murailles de la ville, mais nous n'y découvrîmes aucune Inſcription. La Plaine de Magneſie, quoique d'une beauté ſurprenante, eſt preſque toute couverte de *Tamaris*, & n'eſt bien cultivée que du côté du Levant : la fertilité en eſt marquée par une Médaille du Cabinet du Roy ; d'un côté c'eſt la tête de Domitia, femme de Domitien ; de l'autre un fleuve couché, lequel de la main droite tient un rameau & de la gauche une corne d'abondance. Patin en a donné une d'un ſemblable type ; auſſi Strabon remarque-t-il que l'Hermus eſt un de ces fleuves qui engraiſſent les terres par leur limon.

On ne brûle dans cette ville que du bois d'Adrachne que le mont Sypilus fournit. Les marchands Juifs de nôtre Caravane nous obligerent d'y ſejourner le 17 Decembre ; & pour nous dédommager du temps perdu, nous firent trouver d'excellent vin chez leurs confreres, à huit

parats les mille dragmes, comme ils parlent; ces mille dragmes pesent deux Oques, c'est à dire cinq livres. Le froid étoit rude, & la tramontane soufflloit cruellement, mais il ne gela pas.

Nous nous amusâmes ce jour-là à herboriser sur le mont Sypilus qui est tout escarpé du côté du Nord, & parmi des touffes de *Lauriers-roses* & d'*Adrachne* nous trouvâmes dans les précipices quelques plantes rares que nous avions veûës en Candie, surtout la *Jacea*.

La Deesse *Sypilene* avoit pris son nom de cette montagne, ou pour mieux dire *Cybele* la mere des Dieux, avoit eté nommée Sypilene, parce qu'on la reveroit d'une maniére particuliere dans le mont Sypilus; ainsi il n'est pas surprenant qu'on voye tant de Médailles de Magnesie, sur le revers desquelles cette Deesse est répresentée, tantost sur le frontispice d'un Temple à quatre colomnes, tantost dans un char. On juroit même, dans les affaires les plus importantes, par la Desse du mont Sypilus, comme il paroît par ce precieux marbre d'Oxford où est gravée la ligue de Smyrne & de Magnesie sur le Meandre, en faveur du Roy *Seleucus Callinicus*.

Du haut du mont Sypilus, la plaine paroit admirable & l'on découvre avec plaisir tout le cours de la riviere. Tantôt nous nous representions ces grandes armées d'Agesilaus & de Tissapherne, tantôt celles de Scipion & d'Antiochus, qui disputoient l'Empire d'Asie dans ces vastes campagnes. Pausanias assûre qu'Agesilaus battit l'armée des Perses le long de l'Hermus; & Diodore de Sicile rapporte, que ce fameux Géneral des Lacedemoniens, descendant du mont Sypilus, alla ravager tous les environs de Sardes. Xenophon prétend que la bataille se donna le long du Pactole, lequel se jette dans l'Hermus.

A l'égard de la bataille de Scipion & d'Antiochus, elle

ſe donna entre Magneſie & la riviere d'Hermus, que Tite-Live & Appien appellent le *Fleuve de Phrygie.* Cette grande action qui donna une ſi haute idée de la vertu Romaine en Aſie, ſe paſſa ſur le chemin de Magneſie à Thyatire, dont les ruines ſont à Ackiſſar ou *Château-blanc.* Scipion avoit fait avancer ſes troupes de ce coſté-là; mais comme il apprit qu'Antiochus étoit venu camper avantageuſement autour de Magneſie, il fit paſſer la riviere à ſon armée & obligea les ennemis de ſortir de leurs retranchemens, & de combattre. On voyoit, dit Florus, dans l'armée de ce Roy, des Elephans d'une grandeur épouventable, qui brilloient par l'or, l'argent, l'ivoire & la pourpre dont ils étoient couverts. Cette bataille, qui fut la premiere que les Romains gagnerent en Aſie, leur aſſûra le pays juſques aux guerres de Mithridate.

Aprés la priſe de Conſtantinople par le Comte de Flandres, *Jean Ducas Vatatze,* gendre & ſucceſſeur de Theodore Laſcaris, établit le ſiége de ſon Empire à Magneſie, & y regna pendant 33 ans. Les Turcs s'en rendirent les maîtres ſous Bajazet; mais Tamerlan qui le fit priſonnier à la fameuſe bataille d'Angora, aprés avoir pillé Pruſe & les villes des environs, vint à Magneſie & y fit tranſporter toutes les richeſſes des villes de Lydie.

La guerre de Sicile étant finie entre le Comte de Valois & Frideric Roy de Sicile, fils de Pierre d'Arragon; les Catalans, qui avoient ſervi ſous Frideric, paſſérent dans les troupes d'Andronic Empereur de Conſtantinople, qui étoit en guerre avec les Turcs. Roger de Flor, Vice-Amiral de Sicile, vint en Aſie à la tête des troupes Catalanes, & battit les Mahometans en 1304. & 1305; mais les deſordres & les violences que les Catalans commettoient contre les Grecs, ayant obligé ceux de Magneſie, ſoute-

nus d'Ataliote leur Gonverneur, de se soulever contre la garnison Catalane & de l'égorger; Roger qui y avoit laissé ses thresors, vint mettre le siége devant la Place, laquelle se deffendit si bien, qu'il fut contraint de se retirer.

Amurat II choisit Magnesie pour y passer en repos le reste de ses jours, aprés avoir mis sur le Throne des Othomans son fils Mahomet II; neanmoins les guerres que le Roy de Hongrie & Jean Hunniade lui suscitérent en Europe, l'obligérent de quitter sa solitude, car son fils étoit trop jeune pour soutenir un si grand fardeau. Amurat passa le canal de la mer Noire à Neocastron, vint à Andrinople, & marcha contre les Princes Chrétiens: le Roy d'Hongrie fut tué, Hunniade mis en fuite.

Aprés cette signalée victoire, les Visirs par leurs instances obtinrent que le Sultan reprendroit le soin des affaires, & Mahomet se retira à Magnesie. Les Turcs firent des environs de cette Place une petite Province, dont Magnesie étoit la capitale & où Corcut fils de Bajazet II. a regné. Le grand Solyman II. fit aussi sa résidance à Magnesie jusques à la mort de son pere. Sultan Selim s'en rendit le maître & en chassa un autre Corcut Prince Othoman. Il n'y a point de Pacha dans Magnesie, mais un *Mousselin* & un *Sardar* y commandent. Les Grecs y sont pauvres & n'y ont qu'une Eglise.

Le 18 Decembre nous montâmes encore sur le mont Sypilus pour aller à Smyrne. Le chemin est rude & la montagne fort escarpée: aussi Plutarque dit qu'elle s'appelloit la *Montagne de la Foudre*, parce qu'il y tonnoit plus souvent que sur les autres qui sont aux environs; & c'est apparemment pour cela qu'on a frappé à Magnesie des Médailles de M. Aurele, du vieux Philippe, d'Herennia, & d'Etruscilla, dont les revers répresentent Jupiter armé

Tom. 2. pag. 495.


Veüe de
SMYRNE.
La Citadelle
Ruines du
Theâtre.
Eglise de St. Policarpe
proche le Cirque

de sa foudre. Aprés huit heures de marche nous arrivâmes à Smyrne. Il n'y a rien de plus commun sur cette route que l'*Adrachne ;* on en chauffe les fours, on en couvre même le haut des murailles des jardins & des vignes, pour les garentir de la pluye.

Smyrne est la plus belle porte par où l'on puisse entrer en Levant ; bâtie au fond d'une baye capable de contenir la plus grande armée navale du monde. Des Sept Eglises de l'Apocalypse, c'est la seule qui subsiste avec honneur ; elle doit cet avantage à Saint Polycarpe, à qui Saint Jean, qui l'avoit formé dans l'Episcopat, écrivit par ordre du Seigneur. *Soyez fidelle jusques à la mort, je vous donnerai la couronne de vie.* Les autres villes que S. Jean avertit par ordre du Seigneur, sont ou de miserables villages, ou d'autres tout-a-fait ruinez. Cette illustre ville de Sardes, si renommée par les guerres des Perses & des Grecs ; Pergame capitale d'un beau Royaume ; Ephese qui se glorifioit d'être la Metropole de toute l'Asie ; ces trois celebres villes sont de petites bourgades bâties de boüe & de vieux marbres. Thyatire, Philadelphie, Laodicée, ne sont connuës que par quelques restes d'Inscriptions où il est fait mention de leurs noms.

*Smyrne* est une des plus grandes & des plus riches villes du Levant. La bonté de son Port, si nécessaire pour le commerce, l'a conservée & fait rebâtir plusieurs fois, aprés avoir eté renversée par les tremblemens de terre. C'est comme le rendez-vous des marchands des quatre parties du monde, & l'entrepost des marchandises qu'elles produisent. On compte quinze mille Turcs dans cette ville, dix mille Grecs, dix-huit cens Juifs, deux cens Armeniens, autant de Francs. Les Turcs y ont dix-neuf Mosquées, les Grecs deux Eglises, les Juifs huit Synagogues, les Armeniens une Eglise, & les Latins trois Couvens de

Religieux. L'Evêque Latin n'a que cent écus Romains de rente ; celui des Grecs a mille cinq cens piaſtres. Quoique celui des Armeniens ne ſubſiſte que par les aumônes de ſa nation, il eſt le mieux partagé de tous les Prelats Chrétiens. On amaſſe ces aumônes les Feſtes & les Dimanches, & on aſſûre qu'elles montent à ſix ou ſept bourſes par an.

La ſituation de Smyrne eſt admirable. La ville s'étend tout le long de la marine, au pied d'une colline qui domine le Port. Les ruës y ſont mieux percées, mieux pavées & les maiſons mieux bâties que dans les autres villes de terre ferme. La ruë des Francs, qui eſt le plus bel endroit de Smyrne, regne tout le long du Port. On peut dire que c'eſt un des plus riches magazins du monde; auſſi la ville eſt placée comme au centre du commerce du Levant, à huit journées de Conſtantinople par terre & à 400 milles par eau, à 25 journées d'Alep par Caravanes, à ſix journées de Cogna, à ſept de Cutaye, & à ſix journées de Satalie.

Il n'y a point de Pacha dans Smyrne, mais ſeulement un Sardar qui commande deux milles Janiſſaires logez dans la ville ou aux environs. La Juſtice y eſt adminiſtrée par un Cadi. La nation Françoiſe étoit compoſée en 1702, d'environ 30 marchands bien établis, ſans compter pluſieurs autres François qui y faiſoient un commerce moins conſidérable. La nation Angloiſe y étoit nombreuſe auſſi, & leur negoce étoit floriſſant.

Dans le temps que nous étions à Smyrne, la nation Hollandoiſe n'étoit compoſée que de 18 ou 20 marchands bien établis & fort eſtimez. Il n'y avoit que deux Genois, qui negocioient ſous la Banniere de France. Il y réſidoit un Conſul de Veniſe, quoiqu'il n'y eût aucun marchand de cette nation. C'étoit le Signor *Lupazzolo*

venera-

venerable vieillard de 118 ans, qui ſe vantoit d'être dans le troiſiéme ſiécle de ſa vie, puiſqu'il étoit né ſur la fin de 1500, & nous le regardions comme le Doyen du genre humain. Il étoit d'une taille moyenne & quarrée ; il mourut quelque temps aprés. On aſſeûroit qu'il avoit eû prés de 60 enfans de cinq femmes qu'il avoit épouſées, ſans compter ſes maîtreſſes & ſes eſclaves, car le bon homme étoit de complexion amoureuſe. Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que le plus vieux de ſes garçons eſt mort avant lui, âgé de 85 ans, & la plus jeune de ſes filles n'en avoit que ſeize pour lors.

Les Caravanes de Perſe ne ceſſent d'arriver à Smyrne, depuis la Touſſains juſques en May & Juin. On y porte quelquefois juſques à deux mille balles de ſoye par an, ſans compter les drogues & les toiles. Nos François y portent de la Cochenille, de l'Indigo, de la Salſepareille, du bois de Breſil & de Campech, du Verd de Gris, des Amandes, du Tartre, du Poivre, de la Canelle, du Girofle, du Gingembre, de la Muſcade. Les Draps de Languedoc, les Serges de Beauvais, les Cadis de Niſmes, les Pinchinats, les Satins de Florence, le Papier, l'Etain fin, le bon Acier & les Emaux de Nevers y ſont de bonne débite. Avant que nôtre commerce y fût bien établi, les marchands des autres nations nous appelloient *Mercanti di Barretti*, parce que nous fourniſſions, de même qu'aujourd'hui, preſque tous les bonnets & les calotes de laines. Nous y portions auſſi de la Fayance ; mais la plus grande quantité eſt envoyée d'Ancone. On eſtime à Smyrne les Foüines de France, & ſur tout celles du Dauphiné, dont on ſe ſert pour les fourrures. Une fourrure de veſte s'y vend depuis 50 juſques à 80 écus ; on mêle les plus foncées en couleur, avec le *Samour* qui eſt la *Marte Zibeline* ou la *Foüine de Moſcovie*. On employe

beaucoup plus de ces peaux de Foüines qui viennent par la Sicile, que de celles de France, mais elles y sont moins cheres, parce que celles de France passent sur le pied des Foüines d'Armenie & de Georgie.

Outre les soyes de Perse & le fil de chevre d'Angora & de Beibazar, qui sont les plus riches marchandises du Levant, nos marchands tirent de Smyrne le Coton filé ou *Caragach*, le Coton en rame, les Laines fines, les Laines bâtardes, & celles de Metelin, les Noix de Gale, la Cire, la Scamonée, la Rhubarbe, l'Opium, l'Aloës, la Tutie, le Galbanum, la Gomme Arabique, la Gomme Adragant, la Gomme Ammoniac, le *Semen contra*, l'Encens, la Zadoavia, & des Tapis grands & communs.

Tout le commerce se fait par l'entremise des Juifs, & on ne sçauroit rien vendre ni acheter qui ne passe par leurs mains. On a beau les traiter de *Chifous* & de malheureux, rien ne se meut que par leurs organes. Il faut leur rendre justice, ils ont plus d'habileté que les autres marchands; ils vivent d'ailleurs à Smyrne d'une maniere assez aisée, & ils y font une dépense fort honorable, ce qui paroît tres extraordinaire parmi une nation qui n'étudie que l'art de leziner. Les marchands étrangers vivent entreux avec beaucoup de politesse, & ils ne manquent à aucune visite de céremonie ou de bienséance. Les Turcs paroissent rarement dans la ruë des Francs, qui est de toute la longueur de la ville. Il semble, quand on est dans cette ruë, que l'on soit en pleine chrétienté; on n'y parle qu'Italien, François, Anglois, Hollandois. Tout le monde se découvre en se saluant. On y voit des Capucins, des Jesuites, des Recolets. La langue Provençale y brille sur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup plus de Provençaux que d'autres nations. On chante publiquement dans les Eglises, on psalmodie, on prêche, on y fait le service

Divin ſans aucun trouble ; mais d'un autre côté on n'y garde pas aſſez de meſures avec les Mahometans, car les Cabarets y ſont ouverts à toutes les heures du jour & de la nuit. On y joüe, on y fait bonne chere, on y danſe à la Françoiſe, à la Grecque, à la Turque. Ce quartier ſeroit tres beau s'il y avoit un Quay ſur le Port, mais la mer vient battre juſques au derriere des maiſons, & les batteaux entrent, pour ainſi dire, dans les magazins.

Mr Royer nôtre Conſul ſoutient tres dignement l'honneur de ſa nation ; il eſt dans un petit Palais où les honnêtes gens ſont receûs fort agréablement ; il eſt avec cela fort bien fait, ſçavant, habile, bienfaiſant, ſurtout tres appliqué à tout ce qui regarde l'honneur & l'avantage des François. Comme il avoit eû la complaiſance de nous loger chez lui, nous nous y trouvâmes lorſque les negocians Anglois & Hollandois vinrent lui ſouhaiter les bonnes Feſtes. Son Buffet étoit fort bien garni, car outre les vins du pays, il y avoit abbondamment de ceux de France, d'Italie & d'Eſpagne ; les liqueurs, & les differens fruits ſuivant la ſaiſon, n'y étoient pas épargnez : voici comment ſe paſſa la Feſte, où nos principaux marchands étoient invitez pour ſoutenir l'honneur de la nation. Aprés les complimens ordinaires, on preſenta à boire à tout le monde, & il fallut faire raiſon, ou du moins en faire le ſemblant en portant le verre à la bouche. Mr le Conſul fut condamné ce jour-là à boire à plus de cent repriſes differentes, de toutes ſortes de vins. Quand les Anglois & les Hollandois ſe furent retirez, les Grecs, les Armeniens & les Juifs parurent à leur tour. Nos marchands vont auſſi faire leurs complimens aux Conſuls d'Angleterre & de Hollande, chez qui ils ſont receûs à peu prés de la même maniere ; c'eſt à dire au bruit des bouteilles & des flacons, mais heureuſement ce

n'eſt pas le même jour, parce qu'ils comptent ſuivant le vieux ſtyle. Les Conſuls ne ſe viſitent pas dans ces ſortes d'occaſions ; ils ſe contentent de ſe faire complimenter reciproquement par leurs Interpretes.

Aprés nous être délaſſez pendant quelques jours chez Mr Royer, où l'on trouve tout ce qu'on peut ſouhaiter pour ſe dédommager de ce qu'on a ſouffert dans les grands voyages, c'eſt à dire fort bonne chere, une converſation charmante, toutes les Gazettes & même une Bibliotheque ; nous allâmes nous promener du côté du Château de la Marine avec le Chancelier de la nation, & quelques-uns de ſes amis bien armez, de même que leurs valets : cette précaution eſt néceſſaire quand il y a des vaiſſeaux de Barbarie aux environs de Smyrne ; car les ſoldats & les matelots qui courent les côtes, tirent ſur les chaſſeurs dés qu'ils voyent qu'ils ont déchargé leurs fuſils ſur quelque piece de gibier.

Le Château de la Marine, dont j'ay l'honneur de vous envoyer le Plan, eſt un Fort quarré, dont les côtez ont environ cent pas de long, flanqué de quatre mauvais baſtions, & deffendu par une Tour quarrée qui en occupe le milieu ; l'enceinte en eſt baſſe & crenelée ; l'artillerie qui eſt ſans affuſt, eſt auſſi groſſe que celle des Châteaux des Dardanelles. Cette Place eſt entourée de marais praticables & pleins de Beccaſſines. Aprés avoir paſſé une petite foreſt d'Oliviers, on trouve, au pied d'une des collines dont la rade eſt bordée, des Bains d'eau chaude preſque abbandonnez. Peut-être que ce ſont ceux dont Strabon a parlé en faiſant la deſcription des lieux qui ſe trouvent en venant de Clazomene à Smyrne : cet Auteur aſſûre que l'on y rencontre le Temple d'Apollon, & les eaux chaudes. De l'ancien bâtiment des Bains, qui étoit aſſez beau, s'il en faut juger par les ruines, il ne reſte aujour-

Tom. 2. pag. 500.



Mosco nisi.
Fochia
Port Caloni
Port Jero ou Port Olivier
Metelin
Golfe de Sanderli
Baye de SMYRNE.
Hermus
Nova Fochia
Menimen
Cap Calaberno ou Cara Boroun.
Rade de Smyrne
Spalmodori
Port Daufin.
Port de Scio.
Gesmé
Isles de Vourla
Chateau
Smyrne

d'huy qu'un caveau où est le réservoir dans lequel se vuident deux tuyaux, l'un d'eau chaude, & l'autre d'eau froide. Ces Bains sont au Sud-Est de Smyrne, mais l'eau nous parut moins moins chaude que celle de Milo. Pour le Temple d'Apollon il ne devoit pas être bien loin de là, & le Chapelain de Mr le Consul d'Angleterre m'asseûra qu'il en avoit découvert les ruines. C'est un galant homme, habile Antiquaire, à qui je communiquay les Inscriptions que j'avois copiées à Angora. Nous devions à mon retour d'Ephese avoir une conference sur nos recherches, mais il partit pendant mon absence pour aller joindre Mylord Paget à Constantinople, & se retirer ensuite en Angleterre, ainsi je n'ay pas appris d'autres nouvelles du Temple d'Apollon. J'espere que Mr *Sherard* qui est présentement Consul de la même nation, nous éclaircira de toutes les Antiquitez de Smyrne & des environs; car c'est un tres sçavant homme, de mes bons amis, & tout plein de zéle pour la perfection des Sciences; il m'a communiqué quelques lumieres pour la situation de *Clazomene* & de ses Isles.

*Clazomene*, que l'on prend pour le village de *Vourla*, étoit une ville illustre du temps de la belle Grece, & elle eût beaucoup de part à la guerre du Peloponnese. Les Perses la jugerent si néceſsaire à leurs desseins, que non seulement ils s'en faisirent, mais qu'ils la conservérent par la fameuse Paix d'Antalcidas. Auguste est appellé fondateur de cette ville, sur une Médaille du Cabinet de l'Electeur de Brandebourg; mais cet Empereur ne fut que le restaurateur de la Place. Clazomene autrefois tenoit si bien en raison Smyrne & tout le pays qui est autour de la Baye, que Tzachas, fameux Corsaire Mahometan, fut obligé de s'en emparer lorsqu'il s'établit à Smyrne sous l'Empereur Alexis Comnene.

On ne ſçauroit mieux déſigner la ſituation de Clazomene, que par les Iſles qui ſont à l'entrée de la Baye de Smyrne, aprés avoir doublé le Cap de Carabouron. Strabon en compte juſques à huit. Pline ne parle que de quatre ; elles ſont prés de la côte en deçà du Château de la Marine. Les Turcs les connoiſſent ſous le nom des Iſles de *Vourla.*

Pauſanias aſſûre que Clazomene étoit en terre ferme, & que les Ioniens la fortifiérent pour arrêter les conquêtes des Perſes ; cependant ils furent ſi épouvantez de leurs progrés, aprés la priſe de Sardes, qu'ils paſſerent dans une des Iſles qui étoit vis à vis de la ville, s'y croyant beaucoup plus en ſeûreté, parce que les Perſes n'avoient pas encore de Flotte. Enſuite Alexandre le Grand en fit une Peninſule par une jettée de 250 pas de long, ſur laquelle on alloit de l'Iſle à la terre ferme. Pour éviter le grand & dangereux tour de Carabouron, ce grand Prince fit ouvrir une plaine au travers du mont *Mimas*, laquelle conduiſoit à Erythrée, fameuſe ville & port de mer vis à vis Scio ; en ſorte qu'ayant débarqué à Erythrée, on paſſoit par ce nouveau chemin à Clazomene, de même que l'on débarque aujourd'hui à *Seagi* pour venir par terre à Smyrne, ſans entrer dans la Baye. Peut-être que *Seagi* eſt un nom corrompu de *Teus*, car la pluſpart des Grecs prononcent le T comme un S ; de *Teus* on a fait *Seus*, & puis *Seagi.* C'eſt le pays du bon vin ; nous avons une Médaille d'Auguſte à la legende de cette ville, dont le revers répreſente Bachus debout, vêtu en femme, tenant une cruche de la main droite, & le Thyrſe de la gauche : on a marqué par flaterie autour de la tête d'Auguſte, qu'il étoit le fondateur de cette ville.

Les anciens appelloient *Mineas* toute la chaine de montagnes, qui occupe la Peninſule qu'ils nommoient *Myon-*

*nese* ou l'*Isle aux Mulots*, dont toute la côte d'Asie est infectée. Les deux principaux sommets de cette montagne s'appellent *les Freres*, parce qu'ils paroissent égaux, & qu'ils sont l'un contre l'autre comme deux jumeaux. Les Provençaux leur ont donné le nom de *Poussos*, c'est à dire *Mamelles*, suivant l'idée des anciens Grecs qui regardoient les pointes des montagnes comme des mamelles. Mr Morel qui a surpassé les plus grands Antiquaires de son temps, par la correction admirable de ses desseins, a crû que Clazomene étoit l'ancienne ville de *Grynée* qui avoit donné le surnom de *Grynéen* à Apollon. Cybele, la mere des Dieux, étoit fort venerée à Clazomone & portoit le nom de la ville, comme on le voit sur les Médailles de Valerien. On y adoroit aussi Diane *aux blancs sourcils*, comme nous l'apprenons par quelques Médailles de Gallien. Il y auroit plaisir d'aller foüiller dans les ruines de Vourla.

Quelques jours aprés nous allâmes au vieux Château de Smyrne, situé sur la colline qui domine la ville. Les Turcs ont achevé de démolir un des plus beaux Theatres de marbre qui fût en Asie, & qui occupoit la croupe de cette montagne du côté qui regarde la rade. Ils ont employé tous ces marbres à bâtir un beau Bezestein & un grand Caravanserai. L'ancien Château, bâti par Jean Ducas, est au sommet de cette colline; son enceinte est irreguliere & se ressent du temps des derniers Empereurs Grecs, sous lesquels on employoit les plus beaux marbres parmi la maçonnerie des murailles des villes. On voit au devant de la porte de ce Château, un arbre fameux, parce que les Grecs prétendent que c'est un rejetton du bâton de Saint Polycarpe. Autant que j'en pus juger, au commencement de Janvier, par une branche que j'en fis couper & qui commençoit à perdre ses feüil-

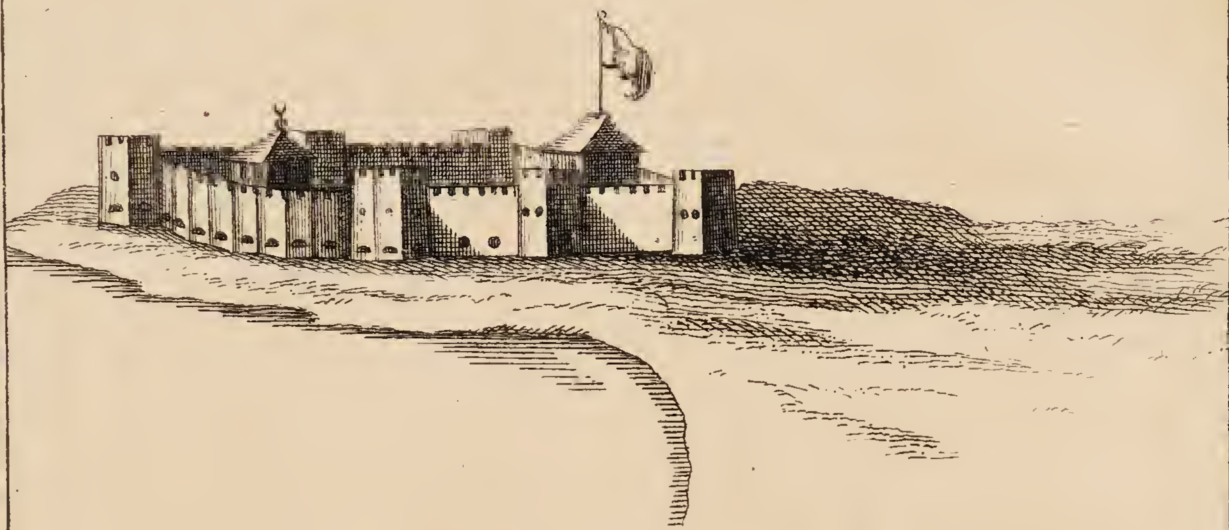
les, c'eſt ce *Micocoulier* que nous avions obſervé depuis peu ſur la route de Tocat. A droite & à côté de la porte, eſt enclavé dans la muraille le Buſte de la prétenduë Amazone *Smyrne*, haut d'environ trois pieds; mais il ne paroit pas qu'il ait jamais eté fort beau, & les Turcs l'ont maltraité à coups de fuſils pour lui caſſer le nez; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Buſte n'a aucun des attributs des Amazones, au lieu que ſur les Médailles frappées à la legende de cette ville, l'Amazone qui en eſt la fondatrice, ſe diſtingue par ſa hache à double tranchant & par ſon bouclier. Dans les premiers temps la figure de cette Heroïne étoit comme le ſymbole de la ville, comme il paroit par les revers des Médailles que l'on frappoit pour marquer les alliances des Smyrnéens avec leurs voiſins.

Il n'y a rien dans ce Château qui merite d'être veû: les Turcs y ont bâti une méchante Moſquée. Sur la porte du Nord, il y a deux Aigles fort mal deſſinées & une Inſcription ſi haute qu'on ne ſçauroit la lire. La Place de ce Château étoit occupée, dans le temps de la belle Grece, par une Citadelle ſous la protection de Jupiter *Acrée*, ou qui préſidoit aux lieux élevez. Pauſanias aſſeûre que le ſommet de la montagne de Smyrne, appellé *Coryphe*, avoit donné le nom de *Coryphéen* à Jupiter qui y avoit un Temple. Mr de Camps a un beau Médaillon où ce Dieu Acrée eſt répreſenté aſſis, auſſi bien que ſur une Médaille de Veſpaſien où le même Dieu aſſis, tient de la main droite une Victoire & une Haſte de l'autre.

Pluſieurs autres Médailles de Smyrne ſervent à nous faire connoître le rang qu'elle tenoit parmi les places d'Aſie. Ses Citoyens ſe vantoient, dit Tacite, d'être les premiers de tous les peuples d'Aſie qui avoient dreſſé dans leur ville un Temple à *Rome*, ſous le nom de *Rome la Deeſſe*, dans le temps même que Carthage ſubſiſtoit, & qu'il

Tom. 2. pag. 504.

Chateau de la marine a Smyrne.



Teste de l'Amazone de Smyrne.



qu'il y avoit de puiſſans Roys en Aſie, qui ne connoiſſoient pas encore la valeur des Romains. Smyrne fut faite Neocore ſous Tibere avec beaucoup de diſtinction; & les plus fameuſes villes d'Aſie ayant demandé la permiſſion à cet Empereur de lui dédier un Temple, Smyrne fut préferée. Elle devint Neocore des Ceſars, aulieu qu'Epheſe ne l'étoit encore que de Diane; & dans ce temps-là les Empereurs étoient bien plus craints, & parconſéquent plus honorez que les Deeſſes. Smyrne fut déclarée Neocore pour la ſeconde fois ſous Adrien, comme le marquent les marbres d'Oxford; enfin elle eut encore le même honneur & prit le titre de *Premiere ville d'Aſie* ſous Caracalla, qu'elle conſerva ſous Julia Mæſa, ſous Alexandre Severe, ſous Julia Mammæa, ſous Gordien Pie, ſous Otacilla, ſous Gallien & ſous Salonine.

En ſortant du Château, nous allâmes voir les reſtes du Cirque, qui ſont à gauche. On paſſe au devant d'une Chapelle à moitié ruinée, où l'on montre les débris du tombeau de Saint Polycarpe premier Evêque de Smyrne, qui non ſeulement eut le bonheur d'être Diſciple de Saint Jean Baptiſte, mais qui fut établi Evêque par les Apôtres mêmes. Aprés avoir gouverné ſon Egliſe pendant long temps, il fut brûlé vif à l'âge de cent moins quatre ou cinq ans, ſous M. Aurele ou ſous Antonin Pie. Les actes de ſa vie portent que cette ſainte Tragedie ſe paſſa dans dans l'Amphiteatre de Smyrne; ainſi il y a plus d'apparence que ce fut dans le Theatre dont on vient de parler, que dans le Cirque où nous allons entrer.

Ce Cirque eſt ſi fort détruit qu'il n'en reſte, pour ainſi dire, que le moule; on en a emporté tous les marbres, mais le creux a retenu ſon ancienne figure. C'eſt une eſpece de vallée de 465 pieds de long, ſur 120 de largeur,

dont le haut est terminé en demi cercle, & le bas est ouvert en quarré. Cet endroit présentement est fort agréable par sa pelouse, car les eaux n'y croupissent point. Il ne faut pas juger de la veritable grandeur du Cirque ou du stade, par les mesures que nous avons rapportées; on sçait que ces sortes de lieux n'avoient ordinairement que 125 pas de long, & qu'on les appelloit *Diaules* quand ils avoient le double. On découvre de cette colline toute la campagne de Smyrne qui est parfaitement belle, & dont les vins étoient estimez du temps de Strabon & d'Athenée.

Rien ne donne une plus belle idée de la magnificence de l'ancienne Smyrne, que la description que Strabon en a laissée. *Lorsque les Lydiens*, dit cet Auteur, *eurent détruit Smyrne, tout ce quartier, pendant environ 400 ans, ne fut peuplé que par bourgades; mais Antigonus la rétablit, & ensuite Lysimachus. C'est aujourd'huy la plus belle ville d'Asie. Une partie est bâtie sur la montagne, mais la plus grande partie est dans la plaine sur le Port, vis à vis le Temple de Cybele & du Gymnase. Les ruës sont les plus belles qu'on ait pû faire, tirées à angles droits & pavées de belles pierres. Il y a de grands & beaux Portiques, une Biblioteque publique, & un Portique quarré où est la statuë d'Homere; car ceux de Smyrne sont fort jaloux de ce qu'Homere a pris naissance parmi eux, & ils ont fait frapper un Médaillon de cuivre qu'ils appellent* Homerion. *La riviere* Meles *coule le long de ses murailles. Entre les autres commoditez de la ville, il y a un Port que l'on ferme quand on veut.*

Telle étoit Smyrne du temps d'Auguste, & suivant les apparences on n'avoit encore bâti ni le Theatre ni le Cirque, car Strabon ne les auroit pas oubliez. Ainsi Mr Spon a conjecturé avec raison, que le Theatre fut bâti sous

Claude, puiſqu'on trouva le nom de cet Empereur ſur un piédeſtal. Strabon nous apprend que les Lydiens avoient détruit une ville encore plus ancienne que celle qu'il décrit, & c'eſt de celle dont parle Herodote, lorſqu'il aſſûre que Giges Roy de Lydie déclara la guerre aux Smyrnéens, & qu'Halyattes ſon petit fils, la prit. Elle fut enſuite maltraitée par les Ioniens, ſurpriſe par ceux de Colophon ; enfin renduë à ſes propres Citoyens, mais démembrée de l'Eolide. Mr Spon écrit que cette ancienne Smyrne étoit entre le Château de la Marine, & la ville d'aujourd'hui ; il en reſte encore quelques ruines ſur le rivage.

Les Romains pour ſe conſerver la plus belle porte d'Aſie, ont toujours traité les Citoyens de Smyrne fort humainement ; & ceux-ci pour n'être pas expoſez aux armes des Romains, les ont beaucoup ménagez, & leur ont eté fidelles. Ils ſe mirent ſous leur protection pendant la guerre d'Antiochus ; il n'y a que Craſſus Proconſul Romain qui fut malheureux auprés de cette ville. Non ſeulement il y fut battu par Ariſtonicus, mais pris & mis à mort ; ſa tête fut preſentée à ſon ennemi, & ſon corps enſeveli à Smyrne. Perpenna vangea bientôt les Romains, & fit captif Ariſtonicus. Dans les guerres de Ceſar & de Pompée, Smyrne ſe déclara pour ce dernier, & lui fournit des vaiſſeaux. Aprés la mort de Ceſar, Smyrne qui penchoit du côté des conjurez, refuſa l'entrée à Dolabella, & receut le Conſul Trebonius l'un des principaux auteurs de la mort du Dictateur ; mais Dolabella l'amuſa ſi à propos, qu'étant entré la nuit dans la ville il s'en ſaiſit & le fit martyriſer pendant deux jours. Dolabella cependant ne put pas conſerver la Place ; Caſſius & Brutus s'y aſſemblerent pour y prendre leurs meſures.

On oublia tout le paſſé quand Auguſte fut paiſible poſ-

ſeſſeur de l'Empire. Tibere honora Smyrne de ſa bienveillance & regla les droits d'Aſile de la ville. M. Aurele la fit rebâtir aprés un grand tremblement de terre. Les Empereurs Grecs qui l'ont poſſedée aprés les Romains, la perdirent ſous Alexis Comnene. Tzachas fameux Corſaire Mahometan, voyant les affaires de l'Empire fort embroüillées, ſe ſaiſit de Clazomene, de Smyrne & de Phocée. L'Empereur y envoya ſon beaufrere Jean Ducas avec une armée de terre, & Caſpax avec une flotte. Smyrne ſe rendit ſans coup ferir; le gouvernement en fut donné à Caſpax, qui revenant à la ville aprés avoir accompagné Ducas, receut un coup d'épée de la main d'un Sarraſin; ce malheureux avoit volé une groſſe ſomme d'argent à un bourgeois de la ville, & voyant ſa condamnation inevitable, il déchargea ſa rage ſur le Gouverneur.

Les Mahometans, ſous Michel Paleologue qui chaſſa les Latins de Conſtantinople, ſe ſaiſirent de preſque toute l'Anatolie. Atin un de leurs principaux Géneraux prit Smyrne, ſous Andronic le vieux. Homur ſon fils lui ſucceda; & comme il étoit occupé à ravager les côtes de la Propontide, les Chevaliers de Rhodes s'emparérent des environs de Smyrne & y bâtirent le Fort Saint Pierre. Homur revint à Smyrne, & voulant reconnoître ce Fort qui n'étoit pas fini, il receut un coup de fleche dont il mourut. Pendant la vie d'Homur qu'on appelloit le *Prince de Smyrne,* les Latins brûlerent ſa flotte, & ſe ſaiſirent de la ville. Le Patriarche de Conſtantinople qui avoit eté fait par l'élection du Pape, ayant jugé à propos de dire la Meſſe dans la principale Egliſe, y fut ſurpris par les Troupes d'Homur, leſquelles ayant mis les Latins en fuite, le décollerent tout revétu de ſes habits Pontificaux, & maſſacrérent la Nobleſſe qui étoit autour de lui. Quelques

Hiſtoriens Genois rapportent à l'année 1346 une expedition que les Genois firent ſur ces côtes, ſous le Doge *Vignoſi*, par laquelle ils ajoutérent à leur domaine Scio, Smyrne & Phocée. Suivant les apparences ils ne garderent pas longtemps Smyrne, puiſque Morbaſſan l'aſſiégea par ordre d'Orcan II Empereur des Turcs, qui avoit épouſé une des filles de l'Emperur Cantacuzene.

Aprés la bataille d'Angora, Tamerlan aſſiégea Smyrne, & campa tout prés du Fort Saint Pierre, que les Chevaliers de Rhodes avoient fait bâtir, & où la pluſpart des Chrétiens d'Epheſe s'étoient retirez. Ducas qui a fait la relation de ce ſiége, en a rapporté deux circonſtances bien ſingulieres. 1°. Que Tamerlan fit combler l'entrée du Port, en ordonnant à tous ſes ſoldats d'y jetter chacun une pierre. 2°. Qu'il y avoit fait conſtruire une Tour d'un nouvel ordre d'architecture, compoſée en partie de pierres & de têtes de morts, rangées comme des pieces de marqueterie, tantôt de front & tantôt de profil. Aprés la retraite des Tartares, Smyrne reſta à Cineites fils de Caraſupaſi Commandant d'Epheſe, & qui avoit eté Gouverneur de Smyrne ſous Bajazet. Cependant Muſulman, l'un des fils de Bajazet, jaloux de la grandeur de Cineites, paſſa en Aſie en 1404. dans le deſſein de l'abaiſſer. Cineites fit une puiſſante ligue avec Caraman Sultan d'Iconium, & avec Carmian autre Prince Mahometan; mais ils firent la Paix ſans en venir aux mains. Cineites n'eut pas ſi bon marché de Mahomet I, autre fils de Bajazet. Mahomet vint aſſiéger Smyrne que l'on avoit bien fortifiée & bien munie. Cineites ſe retira à Epheſe, & le Grand Maître de Rhodes fit travailler avec toute la diligence poſſible à rétablir le Fort Saint Pierre que Tamerlan avoit fait raſer; la ville ſe rendit aprés dix jours de ſiége; Mahomet en fit démolir les murailles & met-

tre à bas une Tour que le Grand Maître faiſoit conſtruire à l'entrée du Port. Depuis ce temps-là les Turcs ſont reſtez paiſibles poſſeſſeurs de Smyrne, & ont fait relever cette Tour, ou pour mieux dire, ils ont bâti une eſpece de Château à gauche en entrant dans le Port des galeres, qui eſt l'ancien Port de la ville.

Nous allâmes nous promener à l'autre extremité de Smyrne, tout au bout de la ruë des Francs, vers les Jardins que le ruiſſeau *Meles* arroſe. C'eſt le plus noble ruiſſeau du monde, dans la Republique des Lettres. Le plus fameux des [a] Poëtes eſt né ſur ſes bords; & comme on n'en connoiſſoit pas le pere, il porta le nom de ce ruiſſeau. Une belle avanturiere nommée Critheis, chaſſée de la ville de Cumes, par la honte de ſe voir enceinte, ſe trouvant ſans logement, y vint faire ſes couches. Son enfant perdit la veûë dans la ſuite, & fut nommé *Homere,* c'eſt à dire l'*Aveugle.* Il n'eſt pas néceſſaire de dire que ſa mere épouſa Phanius Maître d'Ecole & de Muſique de la ville. Jamais fille d'eſprit n'a manqué de mari. Non ſeulement Smyrne glorieuſe de la naiſſance de ce grand Poëte, lui fit dreſſer une Statuë & un Temple, mais elle fit frapper des Médailles à ſon nom. Amaſtris & Nicée ſes alliées en firent de même, l'une à la tête de M. Aurele, & l'autre à celle de Commode. Pour le ruiſſeau Meles, quoiqu'à peine il faſſe moudre deux moulins, je vous laiſſe à penſer s'il fut oublié ſur les Médailles; il eſt devenu bien chetif, depuis le temps de Pauſanias qui l'appelle *un beau Fleuve.* Ce ruiſſeau, à la ſource duquel Homere travailloit dans une caverne, eſt répreſenté ſur une Médaille de Sabine, ſous la figure d'un vieillard appuyé de la main gauche ſur une Urne, tenant de la droite une Corne d'abondance. Il eſt auſſi répreſenté ſur une Médaille de Neron, à la ſimple legende de la ville, de mê-

[a] *Meleſigene* né ſur les bords de Meles.

me que ſur celles de Tite & de Domitien.

A un mille ou environ au delà de Meles, ſur le chemin de Magneſie à gauche au milieu d'un champ, on montre encore les ruines d'un bâtiment que l'on appelle *le Temple de Janus*, & que Mr Spon ſoupçonnoit être celui d'Homere ; mais depuis le départ de ce voyageur, on l'a mis tout à fait à bas, & tout ce quartier eſt rempli de beaux marbres antiques. A quelques pas de là coule une ſource admirable qui fait moudre continuellement ſept meules dans le même moulin. Quel dommage que la mere d'Homere ne vint pas accoucher auprés d'une ſi belle fontaine ! On y voit les débris d'un grand Edifice de marbre, nommé *les Bains de Diane ;* ces débris ſont encore magnifiques, mais il n'y a point d'Inſcriptions.

Si des Bains de Diane on veut aller dans les campagnes de *Meneme ;* outre qu'elles ſont fertiles en Melons, en Vins, & en toutes ſortes de fruits, on y trouve une terre remplie de ſel fixe naturel, dont on ſe ſert au lieu de ſoude pour faire du ſavon.

Le 25 Janvier nous partîmes de Smyrne pour Epheſe ſur les neuf heures du matin. En ſortant de la ville on entre dans la *voye Militaire*, laquelle eſt encore pavée de grands quartiers de pierre, coupez preſque en loſanges. A trois heures de Smyrne on paſſe un aſſez beau ruiſſeau qui va ſe rendre dans la mer ; mais nous en rencontrâmes un autre, à prés de quatre heures de là, qui peut paſſer pour une petite riviere. Le pays eſt plat, inculte, couvert en quelques endroits de petits bois ſemblables à des taillis entremêlez de Pins. Nous bûmes du Caffé ſur le chemin dans une prairie où un Turc avoit établi une échope, ou petite maiſon de bois ambulante. Nous arrivâmes ſur les quatre heures & demie, à *Tcherpicui* méchant village dans une grande plaine toute inculte, où

l'on voit les reſtes d'une grande & ancienne muraille de maçonnerie, laquelle a ſervi d'aqueduc, comme prétendent les gens du pays, pour conduire les eaux à Smyrne.

De la plaine de Tcherpicui juſques à Epheſe, ce n'eſt qu'une chaîne de montagnes dont les bois & les défilez ſont pleins de voleurs dans la belle ſaiſon. Nous n'y trouvâmes que des Cerfs & des Sangliers ; mais nous fûmes ſurpris agréablement de voir des collines couvertes naturellement de beaux Oliviers, leſquels ſans culture produiſent d'excellens fruits, & ces fruits ſe perdent faute de gens qui les amaſſent. En approchant d'Epheſe ſur la droite, ces montagnes ſont horriblement taillées à plomb, & font un ſpectacle affreux. On paſſe le *Cayſtre* à demi lieuë en deçà d'Epheſe. Cette riviere, qui eſt fort rapide, coule ſous un pont bâti de marbres antiques, & fait moudre quelques moulins. On entre enſuite dans la plaine d'Epheſe, c'eſt à dire dans un grand baſſin enfermé de montagnes de tous les côtez, ſi ce n'eſt vers la mer ; le Cayſtre ſerpente dans cette plaine, mais il s'en faut bien que ſes contours ne ſoient auſſi frequens que dans le deſſein que M^r Spon en a donné ; & ceux du *Meandre* qui ſont bien plus entortillez, n'approchent pas des contours que la Seine fait au deſſous de Paris ; je ſuis ſurpris que nos Poëtes ne les ayent jamais décrits. Le Cayſtre a été répreſenté ſur des Médailles; on en voit aux têtes des Empereurs Commode, Septime Severe, Valerien & Gallien.

Nous cherchâmes inutilement une autre riviere, dont les anciens ont parlé, laquelle arroſoit les environs d'Epheſe ; ſans doute qu'elle ſe jette dans le Cayſtre, plus haut que le Pont. En effet on nous aſſûra à Epheſe que le Cayſtre recevoit une riviere aſſez conſidérable, au delà des montagnes du Nord-Eſt ; ce qui s'accommode fort

bien




1. Chateau d'Ephese ou d'Aiasalouc habité par les Turcs.
2. Ruines d'un Chateau plus ancien ou est la porte aux bas reliefs.
3. Eglise de S.t Iean convertie en Mosquée.
4. Le Village d'Aiasalouc habité par les Turcs.
5. Aqueduc ruiné.
6. Ruines du Temple de Diane.
7. Restes de la porte ou est l'inscription Accensorensi et Asiæ.
8. La prison de S.t Pol.
9. Marais a la teste duquel êtoit le Temple de Diane.
10. Ruines et quartiers de marbre.
11. Ruines et Colonnes vers l'Embouchure du Caistre.
12. Lac.
13. Maison de pecheur.
14. Bac ou l'on passe la riviere pour aller de Scalanova a Smirne.
15. Pont et chemin d'Ephese a Smirne.
16. Chemin d'Ephese a Scalanova.

bien avec une Médaille de Septime Severe, ſur laquelle le Cayſtre eſt repreſenté ſous la forme d'un homme, comme étant un Fleuve qui ſe dégorge dans la mer; & le *Kenchrios,* qui eſt la riviere dont il s'agit, ſous la figure d'une femme, pour marquer qu'elle ſe jette dans l'autre. Outre ces deux figures, la Diane *a pluſieurs mamelles* eſt repreſentée d'un côté ſur le même revers, & de l'autre eſt une corne d'abondance. Tout cela marque la fertilité que ces deux rivieres procuroient au terroir d'Epheſe. La Seine & la Marne qui amenent tant de richeſſes à Paris, meriteroient bien, ce me ſemble, une Médaille.

C'eſt une choſe pitoyable de voir aujourd'hui Epheſe, cette ville autrefois ſi illuſtre, qu'Eſtienne de Byſance appelle *Epiphaneſtate,* réduite à un miſerable village habité par 30 ou 40 familles grecques, leſquelles certainement, comme remarque Mr Spon, *ne ſont pas capables d'entendre les Lettres que S. Paul leur a écrites.* La menace du Seigneur a eté accomplie ſur elle. *J'oterai vôtre chandelier de ſon lieu, ſi vous ne vous repentez.* Ces pauvres Grecs ſont parmi de vieux marbres & contre un bel aqueduc bâti des mêmes pierres. La Citadelle, où les Turcs ſe ſont retirez, eſt ſur un tertre qui s'étendant du Nord au Sud, domine toute la plaine; c'eſt peut-être le *Mont Pion* de Pline. L'enceinte de cette Citadelle, qui eſt fortifiée par pluſieurs Tours, n'a rien de magnifique; mais à quelques pas de là du côté du Midi, on voit les reſtes d'une autre Citadelle plus ancienne, beaucoup plus belle & dont les ouvrages étoient revêtus des plus beaux marbres de l'ancienne Epheſe.

Il y reſte encore une Porte de fort bon goût, bâtie des mêmes débris. Je ne ſçai par quelle raiſon on l'appelle la Porte *de la Perſecution.* Elle eſt remarquable par trois bas-

reliefs encaſtrez ſur ſon cintre. Celui qui eſt à la gauche a eté le plus beau de tous, mais il eſt le plus maltraité. Il eſt d'environ cinq pieds de long ſur deux pieds & demi de haut, & repreſente une Bacchanale d'enfans qui ſe roulent ſur des pampres de vigne. Celui du milieu a un pied de hauteur plus que l'autre, & le double de longueur. Le dernier eſt preſque auſſi haut, mais il n'a qu'environ quatre pieds de long. La Porte *de la Perſecution* décline du Sud au Sud-Sud-Eſt; cette Porte étoit deffenduë par des ouvrages aſſez irréguliers que l'on avoit aggrandis ſuivant le beſoin, comme on le connoît par les ruines; car à meſure qu'ils s'éboulent, ils laiſſent voir d'autres ouvrages de marbre qui ont été recouverts.

Au Sud & au pied de la colline où eſt bâti le Château, eſt ſituée l'Egliſe de *S. Jean* convertie en Moſquée. Je ne ſçai ſi c'eſt celle que Juſtinien y fit bâtir; mais il eſt certain que c'eſt de ce grand Evangeliſte que vient le nom d'*Aïaſalouë,* ſous lequel Epheſe eſt connuë des Grecs & des Turcs. Les Grecs appellent Saint Jean *Aios Scologos*, au lieu d'*Agios Theologos*, le *Saint Theologien*, parce qu'ils prononcent le *Theta* comme un *Sigma,* d'*Aïos ſcologos* ils ont fait *Aïaſalouë.* Le dehors de cette Egliſe n'a rien d'extraordinaire. On dit qu'il y a de belles colomnes en dedans; mais outre que les plus belles pieces des ruines d'Epheſe ont eté emportées à Conſtantinople pour les Moſquées Royales, le Turc qui en gardoit la clef étoit abſent lorſque nous y fûmes. On croit qu'aprés la mort de Jeſus-Chriſt, S. Jean choiſit Epheſe pour y faire ſa réſidence, & que la Sainte Vierge s'y retira auſſi. Saint Jean aprés la mort de Domitien vint reprendre le ſoin de l'Egliſe d'Epheſe, & trouva que Saint Timothée, ſon premier Evêque, y avoit eté martyriſé.

L'Aqueduc qui ſubſiſte encore aujourd'hui, quoyqu'à


Bas reliefs qui se voyent sur la Porte d'Ephese.
Tom: 2. pag. 514.

moitié ruiné, eſt à l'Eſt; c'étoit l'ouvrage des Empereurs Grecs, de même que la Citadelle ruinée. Les piliers qui ſoutiennent les arcades, ſont bâtis de tres belles pieces de marbre, entremêlées de morceaux d'architecture, & l'on y lit des Inſcriptions qui parlent des premiers Ceſars. Ces piliers ſont quarrez, plus ou moins hauts ſuivant que le niveau de l'eau le demandoit; mais les cintres ſont tous de brique. Cet Aqueduc ſervoit à conduire à la Citadelle & à la ville, les eaux de la fontaine *Halitée*, dont a parlé Pauſanias. Elles ſe diſtribuoient à la ville par des tuyaux de brique, pratiquez dans de petites tours quarrées & appuyées contre quelques-uns des piliers. Cette ville s'étendoit principalement du côté du midi, & tout ce quartier n'eſt rempli que de ruines; mais Epheſe a eté renverſée tant de fois qu'on n'y connoît plus rien.

Pour ce qui regarde les Inſcriptions nous n'en copiâmes aucune, car outre qu'on n'en ſçauroit lire qu'une partie; les autres ſont ſi hautes qu'il eſt impoſſible de les déchifrer; on ne trouve ni échelles, ni chevalets chez les Grecs.

Le lendemain nous traverſâmes la plaine pour aller reconnoître les ruines de ce fameux Temple de Diane, qui a paſſé pour une des merveilles du monde. Ce grand Edifice étoit ſitué au pied d'une montagne & à la tête d'un marais. Pline croit qu'on choiſit ce lieu marécageux, comme moins expoſé aux tremblemens de terre; mais auſſi l'on s'engagea à une dépenſe effroyable, car il fallut faire des caves pour vuider les eaux qui s'écouloient de la colline, les jetter dans le marais & de là dans le Cayſtre. Ce ſont ces caves que l'on prend mal à propos pour un labirynthe; on eſt convaincu par l'inſpection des lieux, qu'elles n'ont jamais ſervi qu'à vuider les eaux. Ma penſée eſt confirmée par Philon de Byzance, qui convient qu'on fut obligé d'y faire des foſſez tres profonds, &

des conduits où l'on employa une ſi grande quantité de pierres, qu'on épuiſa preſque toutes les carrieres du pays. Pour mieux aſſûrer les fondemens de ces conduits qui devoient ſoutenir un Edifice d'un poids ſi effroyable; Pline rapporte qu'on employa quelques couches de charbons pilez & quelques autres couches de laine. Ce merveilleux Temple conſtruit aux dépens des plus puiſſantes villes d'Aſie, deux cens ans avant que Pline en parlât, avoit 425 pieds de long, ſur 220 pieds de large. On y voyoit 127 colomnes, dont les Roys d'Aſie avoient fait la dépenſe, & ces colomnes avoient chacune 60 pieds de haut. Il y en avoit 36 couvertes de bas-reliefs; & parmi celles-ci il s'en trouvoit une de la main de Scopas Sculpteur fameux. Cherſiphron fut l'Architecte de cet Edifice. Il n'en reſte aujourd'hui que quelques gros quartiers qui n'ont rien de ſurprenant que leur épaiſſeur; la pluſpart ſont de brique, revêtus de marbre, tous percez de ces trous de crampons des plaques de bronze dont on croit qu'ils étoient ornez. On ne voit plus, parmi ces débris, que 4 ou 5 colomnes caſſées.

Ce n'étoient pas là le premier Temple que les Epheſiens avoient dreſſé en l'honneur de Diane. Denys le Geographe nous apprend que ce premier Temple étoit une eſpece de niche d'une beauté ſinguliere, que les Amazones, maîtreſſes d'Epheſe, avoient fait creuſer dans le tronc d'un Ormeau, où apparemment la figure de la Deeſſe étoit placée. Ce n'eſt pas ſans doute de cet ouvrage des Amazones qu'entend parler Pindare, lorſqu'il avance qu'elles firent bâtir le Temple d'Epheſe dans le temps qu'elles faiſoient la guerre à Theſée. Pauſanias ſoutient que c'étoit l'ouvrage de Crœſus & d'Epheſus fils de Cayſtre, & qu'il étoit celebre avant le paſſage de Nileus, fils de Codrus, en Aſie. Cela étant, le Temple étoit plus

ancien que la ville; car Strabon croit qu'Androclus, fils de Codrus, bâtit Ephese; & Pausanias parle de ce même Androclus qui en chassa les Cariens.

Le Temple que ce fou d'Herostrate brûla, le jour de la naissance d'Alexandre, n'étoit pas le même que celui qui subsistoit du temps de Pline, puisque Alexandre voulut le faire bâtir quand il passa à Ephese. Ce grand Prince fit proposer aux Ephesiens, qu'il en feroit volontiers la dépense pourveû qu'on mît son nom sur le frontispice; mais ils répondirent avec beaucoup de politesse, *qu'il ne convenoit pas à un Dieu de dresser des Temples à d'autres Divinitez.* Strabon, qui rapporte ce trait, assûre que Chersiphron fut bien le premier Architecte du Temple de Diane, mais qu'un autre Architecte l'augmenta. Aprés l'incendie d'Herostrate, non seulement les Ephesiens vendirent les colomnes qui avoient servi au premier; mais tous les bijoux des Dames de la ville furent encor convertis en argent, & cet argent employé pour faire un Edifice beaucoup plus beau que celui qu'on avoit brûlé. Cheiromocrate en fut l'Architecte; c'est lui qui fit bâtir la ville d'Alexandrie, & qui du Mont Athos voulut faire la Statuë d'Alexandre. On voyoit dans ce Temple des ouvrages des plus fameux Sculpteurs de Grece. L'Autel étoit presque tout de la main de Praxitele. Strabon en parle pour l'avoir veû du temps d'Auguste; & le droit d'Azyle, dit cet Auteur, s'étendoit jusques à 125 pieds aux environs. Mithridate avoit reglé cet Azyle, à un trait de fleche. M. Antoine doubla cet espace, & y ajoûta une partie de la ville; mais Tibere, pour éviter les abus qui se commettoient à l'occasion de ces sortes de droits, abolit celui d'Ephese. On ne marqua l'Azyle sur les Médailles de cette ville, qu'aprés que l'Empereur Philippe le vieux y eût passé; encore ce ne fut que sur celle d'Otacilla; le

revers reprefentoit la Diane d'Ephefe avec fes attributs, le Soleil d'un côté, & la Lune de l'autre. Nous avons une Médaille de Philippe le jeune au même type, mais la legende eft differente. Celle qui eft frappée à la tête d'Etrufcilla répresente Diane avec fes attributs, & des cerfs; la legende eft la même que celle de la Médaille d'Otacilla. Pour ce qui eft de l'arrivée de Philippe à Ephefe, elle eft marquée fur une Médaille de cet Empereur, dont le revers eft chargé d'un vaiffeau qui va à la rame & à la voile.

Du temps d'Herodote, la ville d'Ephefe étoit éloignée du Temple de Diane, mais cet Auteur ne parle pas de la Statuë d'or que l'on y avoit placée, fuivant Xenophon. Strabon affûre que les Ephefiens, par reconnoiffance, avoient dreffé dans leur Temple une Statuë d'or à Artemidore. Syncelle qui affûre que ce Temple fut brûlé, parle apparemment d'un incendie particulier, dont on répara le dommage fans en changer le deffein; ainfi le Temple que Pline a décrit, étoit le même que celui que Strabon avoit veû. Ce même Temple fut dépoüillé & brûlé par les Scythes en 263. Les Gots le pillerent fous l'Empereur Gallien. Nous avons plufieurs Médailles, fur les revers defquelles ce Temple eft reprefenté avec un frontifpice tantôt à deux colomnes, à quatre, à fix & même jufques à huit, aux têtes des Empereurs Domitien, Adrien, Antonin Pie, M. Aurele, Lucius Verus, Septime Severe, Caracalla, Macrin, Elagabale, Alexandre Severe, Maximin.

Outre les bas-reliefs & les ftatuës, ce Temple devoit être orné de Tableaux merveilleux; car Apelles & Parrhafius, les deux plus fameux Peintres de l'antiquité, étoient d'Ephefe. Autour des ruines de ce Temple, fe voyent les débris de plufieurs maifons bâties de briques, dans lefquelles logeoient peut-être les Preftres de Diane, qui venoient




Ruines d'vn ancien bâtiment de Marbre, qui se voyent a Ephese.



Porte de la persécution a Ephese.

ſouvent de bien loin pour être honnorez de cette dignité. On leur confioit le ſoin des Vierges Preſtreſſes, mais ce n'étoit qu'aprés les avoir fait eunuques. Nous avons peu de villes dont il reſte autant de Médailles. Les unes nous apprennent qu'elle fut trois fois Neocore des Ceſars, & une fois de Diane. Les autres, qu'elle fut bâtie à l'occaſion d'un Sanglier. On prouve par quelques-unes que ſes Citoyens ſe qualifioient *de premiers peuples d'Aſie.* La pluſpart de ces pieces repreſentent Diane ou Chaſſereſſe, ou à pluſieurs mamelles, ou parée de ſes attributs.

On ne voit plus de belles ruines aujourd'hui à Epheſe, celles qui reſtent ſont même aſſez clair-ſemées. Les débris de quelques Châteaux bâtis de marbre, ne montrent rien qui ſoit digne de l'ancienne ville. J'ai fait graver une Porte qui eſt à gauche ſur le chemin de Scalanova. Le cintre qui en eſt beau, n'eſt pas proportionné aux jambages qui le ſoutiennent, car il fait plus que le demi cercle; les friſes ſont entaillées proprement, & c'eſt ſur ce reſte de bâtiment qu'on lit, en dedans & en dehors, un bout d'Inſcription que voici, elle eſt en caracteres Romains, où l'on ne comprend rien.

ACCENSO
RENSI ET ASIÆ

Les *Arphodeles* à fleur jaune, à tige droite & ſans canelure, brillent parmi pluſieurs autres plantes rares.

Le Château qu'on appelle *la Priſon de S. Paul,* n'eſt pas ancien & n'a jamais été beau. La Grotte *des ſept Dormans* meriteroit d'être veûë, ſi l'on étoit bien aſſûré de la verité de cette Hiſtoire. En ſortant des ruines du Temple, on entre dans un vilain marais rempli de joncs & de roſeaux, lequel ſe dégorge dans le Cayſtre. Au delà de cette riviere eſt un Lac aſſez bourbeux; peut-être qu'il nous parut tel à cauſe des grandes pluyes qui tomboient;

Il faut que ce ſoit le Lac de *Selinuſia* de Strabon. En allant au Port, on voit ſur le bord de la riviere beaucoup d'anciennes ruines & de vieux marbres. C'étoit là proprement le quartier d'Epheſe que Lyſimachus avoit fait bâtir, & où ſe trouvoient les Arſenaux dont parle Strabon. On paſſe le Cayſtre à quelques pas de là dans un Bac à corde, pour aller de Scalanova à Smyrne, ſans venir paſſer ſur le Pont. C'eſt encore l'ancien chemin d'Epheſe à Smyrne, car c'eſt le plus court, & Strabon aſſûre qu'il alloit en droiture d'une de ces villes à l'autre; c'eſt aujourd'hui le chemin le plus dangereux.

Quoique la plaine d'Epheſe ſoit belle, néanmoins la ſituation de Smyrne a quelque choſe de plus grand; & la colline qui en termine le golphe, eſt comme un theatre deſtiné pour repreſenter une belle ville; au lieu qu'Epheſe eſt dans un baſſin. D'ailleurs quoique cette ville ait eté le ſiége du Proconſul Romain, & le rendévous des étrangers qui alloient en Aſie, ſon Port n'a jamais eté comparable à celui de Smyrne. Celui d'Epheſe, à l'occaſion duquel on a frappé tant de Médailles, n'eſt qu'une rade découverte & expoſée; il n'eſt plus frequenté à préſent. Autrefois les bâtimens entroient dans la riviere, mais la barre a été depuis comblée de ſable.

Rien n'eſt ſi ennuyeux que de chercher les fondateurs d'Epheſe dans les anciens livres. Que nous importe de ſçavoir comment elle s'appelloit du temps de la guerre de Troye? ou ſi elle a pris ſon nom d'Epheſus fils de Cayſtre & de l'Amazone Epheſe? Il n'eſt guere plus important de ſçavoir ſi c'eſt l'ouvrage des Amazones, ou d'Androclus, un des fils de Codrus Roy d'Athenes; cela ne peut ſervir qu'à éclaircir un endroit de Syncelle, où il eſt dit que ce fut Andronic, au lieu d'Androclus, qui fit bâtir Epheſe. Qui eſt-ce qui s'embaraſſe de ſçavoir s'il y

avoit

avoit un quartier de cette ville qui s'appelloit Smyrne; ces ſortes d'éruditions ne nous intereſſent plus ! mais il y a plaiſir de ſe ſouvenir que pendant les guerres des Atheniens & des Lacedemoniens, Epheſe avoit la politique de vivre en bonne intelligence avec le parti le plus fort: Que le jour de la naiſſance d'Alexandre, les devins de cette ville ſe prirent tous à crier que le deſtructeur de l'Aſie étoit venu au monde: Qu'Alexandre le Grand, ſur lequel la prophetie étoit tombée, vint à Epheſe aprés la bataille du Granique, & qu'il y rétablit la Democratie: Que la place fut priſe par Lyſimachus l'un de ſes ſucceſſeurs: Qu'enfin Antigonus l'occupa à ſon tour, & y ſaiſit les threſors de Polyſperchon.

Peut-on ignorer qu'Annibal ne ſe ſoit abouché à Epheſe avec Antiochus, pour prendre de concert des meſures contre les Romains ? Que le Proconſul Manlius y paſſa l'hyver, aprés la deffaite des Galates ! Tous ces evenemens renouvellent les grandes idées qu'on a de l'Hiſtoire ancienne. Rien n'eſt plus effroyable que le maſſacre des Romains en cette ville par les ordres de Mithridate. Lucullus fit de grandes feſtes à Epheſe. Pompée & Ciceron ne manquérent pas de voir cette celebre ville. Ciceron ne faiſoit aucun pas dans la Grece, qu'il n'y trouvât de nouveaux ſujets d'admiration. Scipion le beau-pere de Pompée eut un peu moins de reſpect pour Epheſe, car il ſe ſaiſit des threſors du Temple; mais rien n'eſt ſi conſolant pour les Chrétiens, que de ſuivre S. Paul à Epheſe. Auguſte honnora cette Place d'une de ſes viſites, & l'on y dreſſa des Temples à Jules Ceſar & à la ville de Rome. Epheſe fut rebâtie par les ſoins de Tibere. D'un autre côté les Perſes la pillerent dans le troiſiéme ſiécle, & les Scythes ne l'épargnérent pas quelque temps aprés. Il y a beaucoup d'apparence que le fameux Temple de

Diane fut détruit ſous Conſtantin, enſuite de l'Edit par lequel cet Empereur ordonna de renverſer tous les Temples des Payens.

Epheſe étoit une Place trop conſidérable pour n'être pas expoſée à ſon tour aux ravages des Mahometans. Anne Comnene rapporte, que les Infidelles s'étant rendus les maîtres d'Epheſe, ſous le regne de ſon pere Alexis, il y envoya Jean Ducas ſon beaupere, qui deffit Tangriperme & Marace Generaux des Mahometans. La bataille ſe donna dans la plaine au deſſous de la Citadelle; ce qui fait connoître que la plus belle partie de la ville étoit déja détruite pour lors. Les Chrétiens eurent tout l'avantage; on fit deux mille priſonniers, & le gouvernement de la Place fut donné à Petzeas. Il y a apparence que la Citadelle, dont parle Comnene, étoit l'ancien Château de marbre abbandonné. Theodore Laſcaris ſe rendit le maître d'Epheſe en 1206. Les Mahometans y revinrent ſous Andronic Paleologue, qui commença à regner en 1283. Mantachias, un de leurs Princes, conquit toute la Carie, & Homur fils d'Aſin, Prince de Smyrne, lui ſucceda. Tamerlan, aprés la bataille d'Angora, ordonna à tous les petits Princes d'Anatolie de le venir joindre à Epheſe, & s'occupa pendant un mois à faire piller la ville & les environs. Ducas aſſeûre que tout fut épuiſé, or, argent, bijoux; on enleva même juſques aux habits. Aprés le départ de ce conquerant, Cineites grand Capitaine Turc, fils de Caraſupaſi qui avoit été Gouverneur de Smyrne ſous Bajazet, déclara la guerre aux enfans d'Aſin, qui s'étoient venus établir à Epheſe. Il ravagea d'abord la campagne à la tête de 500. hommes; enſuite il ſe préſenta devant la Citadelle avec un plus grand nombre d'autres Troupes, & l'emporta facilement: mais quelque temps aprés, un autre fils d'Atin qui s'appelloit

Homur, du même nom que ſon frere qui venoit de mourir, ſe joignit à Mantachias Prince de Carie, qui l'accompagna à Epheſe avec une armée de 6000. hommes. Caraſupaſi, pere de Cineites, commandoit dans la ville, où ce même Cineites, qui étoit dans Smyrne, n'avoit laiſſé que 3000 hommes. Malgré la vigoureuſe deffence des Epheſiens, les aſſiégeans mirent le feu à la ville, & dans deux jours tout ce qui étoit échappé à la fureur des Tartares fut réduit en cendres. Caraſupaſi s'étant retiré dans la Citadelle, en ſoutint le ſiége juſques en Automne; mais ne pouvant être ſecouru par ſon fils, il ſe rendit à Mantachias qui remit le pays d'Epheſe à Homur, & fit enfermer dans le Château de Mamalus, ſur les côtes de Carie, Caraſupaſi & ſes principaux Officiers. Alors Cineites partit de Smyrne avec une galere, & fit ſçavoir à ſon pere ſon arrivée à Mamalus. Les priſonniers firent tant boire leurs gardes, qu'ils les enyvrerent, & profitant de cette ruſe ils deſcendirent avec des cordes & ſe ſauverent à Smyrne. Au commencement de l'hiver, ils entreprirent le ſiege d'Epheſe. Homur à ſon tour ſe retira dans la Citadelle. La ville fut livrée aux ſoldats; on y commit toutes ſortes de crimes & de cruautez. Au milieu de tant de malheurs, Cineites ſe réconcilia avec Homur, & lui donna ſa fille en mariage. Epheſe enſuite tomba entre les mains de Mahomet I, qui ayant vaincu non ſeulement tous ſes freres; mais encore tous les Princes Mahometans qui l'embarraſſoient, reſta paiſible poſſeſſeur de l'Empire. Depuis ce temps-là Epheſe eſt reſtée aux Turcs; mais ſon commerce a été tranſporté à Smyrne & à Scalanova.

Nous partîmes d'Epheſe le 27 Janvier pour aller voir cette derniere place que les Turcs appellent *Couſada*, & les Grecs *Scalanova*, nom Italien que les Francs lui

donnerent peut-être aprés la destruction d'Ephese. Ce qu'il y a de plaisant dans ce changement de nom, c'est qu'il repond à l'ancien nom de la ville qui est la *Neapolis* des Milesiens. Malgré un tres grande pluye nous y arrivâmes dans trois heures. Quand on est prés des ruines du Temple d'Ephese il faut tirer droit au Sud, ensuite au Sud-Oüest pour gagner la Marine. Delà on prend sur la gauche au pied des collines, où est la prison de S. Paul, laissant à droite le marais qui se dégorge dans le Caystre. Ce chemin est fort étroit en plusieurs endroits, à cause de la riviere qui serpente & qui vient battre au pied des montagnes; aprés quoi elle tire droit à la mer. A peine distingue-t-on le chemin à cause de la quantité des *Tamaris* & des *Agnus castus.* La rade d'Ephese est terminée dans cet endroit-là, qui est au Sud-Oüest, par un Cap qu'il faut laisser à droite, & sur lequel on passe pour prendre le chemin de Scalanova. On vient ensuite à la Marine d'où l'on découvre le Cap de Scalanova qui avance beaucoup plus dans la mer. A deux milles en deçà de la ville, on passe par la breche d'une grande muraille, laquelle, à ce qu'on prétend, a servi d'aqueduc pour porter les eaux à Ephese; mais il n'y a point d'arcades. On voit pourtant la suite de la muraille qui approche de la ville en suivant le contour des collines. Les avenuës de Scalanova sont agréables par leurs vignobles. On y fait un negoce considérable en vins rouges & blancs, & en raisins secs; on y prépare aussi beaucoup de peaux de Marroquin.

Scalanova est une assez jolie ville, bien bâtie, bien pavée & couverte de tuiles creuses comme les toits de nos villes de Provence. Son enceinte est presque quarrée, & telle que les Chrétiens l'ont bâtie. Il n'y loge que des Turcs & des Juifs. Les Grecs & les Armeniens en occupent les fauxbourgs. On voit beaucoup de vieux marbres dans cette ville.




Veüe de Scalanova proche de Smyrne.

L'Eglise de *S. George des Grecs* est dans le fauxbourg sur la croupe de la colline qui fait le tour du Port ; vis à vis est l'écueil sur lequel on a bâti un Château quarré où l'on tient une vintaine de soldats en garnison. Le Port de Scalanova est un Port d'armée, il regarde le Ponant & le Mistral : Il y a environ mille familles de Turcs dans cette ville, six cens familles de Grecs, dix familles de Juifs, & soixante d'Armeniens. Les Grecs y ont l'Eglise de Saint George, les Juifs une Synagogue, les Armeniens n'y ont point d'Eglise. Les Mosquées y sont petites. On n'entretient dans la ville & aux environs, qu'environ cent Janissaires. Pour le commerce, il n'est pas considérable, parce qu'il est deffendu d'y charger des marchandises destinées pour Smyrne ; ainsi l'on n'y va charger que du blé & des haricots. Il y a dans cette Place un Cadi, un Disdar & un Sardar. On ne compte qu'une journée de Scalanova à *Tyre,* autant à *Guzetlissar* ou *Beau Château,* qui est la fameuse *Magnesie* sur le Meandre, à une journée & demie des ruïnes de Milet.

Le 25 Mars en revenant de Samos, nous allâmes de Scalanova à Ephese. Le lendemin nous partîmes pour revenir à Smyrne, & nous couchâmes ce jour-là à Tourbalé qui est à six heures de Smyrne. *Tourbalé* est un méchant village dans lequel on voit plusieurs vieux marbres qui font plaisir aux étrangers ; car d'ailleurs les Turcs qui y habitent sont peu gracieux. On voit encore dans le Caravanserai, des colomnes de Granit ou de marbre blanc. A trois mille de Tourbalé, au pied de la montagne prés d'un cimetiere, sont les débris d'une ancienne ville, mais on n'y trouve rien qui puisse en apprendre le nom. Tout ce quartier est plein de *Leontopetalon ,* & d'*Anemones satinées couleur de feu.* Nous ne trouvâmes à manger à Tourbalé que du pain de Dora, qui est fort

pesant, sans être pourtant desagréable. Le 27. nous arrivâmes à Smyrne où nous séjournâmes en attendant une occasion pour nous embarquer.

Le Jeudy Saint 13. Avril 1702. nous mîmes à la voile avec un vent de Sud-Est, sur le vaisseau nommé *le Soleil d'or*, commandé par le Capitaine *Laurent Guerin* de la Cioutad, armé de six pieces de canons de fer, & de huit pierriers; il étoit chargé pour Livournes de Soye, de Coton, de Fil de Chevre, & de Cire. Le vaisseau étoit d'environ 6000 quintaux. Aprés une navigation de 40 jours, pendant laquelle nous essuyâmes du gros temps & des vents assez contraires qui nous obligerent de prendre à Malthe des rafraichissemens, nous arrivâmes à Livournes le 23 May, & nous entrâmes dans le Lazaret. Le 27 nous sortîmes du Lazaret & nous nous embarquâmes sur une felouque qui nous conduisit à Marseille le 3 Juin veille de la Pentecoste, où nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conservez pendant le cours de nôtre voyage.

FIN.



# TABLE
## DES MATIERES PRINCIPALES CONTENÜES DANS LES DEUX TOMES.

B

## F

I,

# I

